BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
32/1B
30

25. A. 20.

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITT·BRIO. EMANUELE

Tel fut le Celebre Voiture,
L'Amour de tous les beaux Espris:
Mais bien mieux qu'en cette peinture,
Tu le verras dans ses escris. D.P.

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

(*) aletta

6.32.B.30

A

*Tres Illuſtre, tres Puiſſant & Excellent.*

SEIGNEUR
MONSEIGNEVR

# BERHARDT
## COMTE DE SAIN ET WITGENSTEIN,

Seigneur de Homborg, Vallendar & Neumagen, &c.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

MONSEIGNEVR,

*Entre le nombre infini de perſonnes, a qui voſtre generoſité, reconnue ſi univerſellement, ne ceſſe de faire continuellement du bien, j'avouë que je vous ay des obligations tres grandes; car des le commencement que mon bon heur m'a conduit en ceſte ville de WESEL, vous m'avez honoré, Monſeigneur, de la faveur de voſtre bienveillance, que vous m'avez favoriſé de la grace de voſtre puiſſante protection. Ie re-*

*connois que les grands avantages que vous donnent voſtre condition, voſtre fortune & la dignité de voiſtre treſilluſtre Perſonne dans l'uſage de tant des belles ſciances, que vous exercez avec tant de goloire dans tant des langues eſtrangeres les quelles vous parliez ſi parfaitemet ſi ils vous ſoient touts naturels; & l'Eſtudie de la Philoſophie, Hiſtorique, l'art de paindre, l'Exercices militaires tant dans le Chevalerie qu'an l'Infanterie & tant des autres Exercices, que vous Exercez dans ceſte province de Cleve, me mettent dans l'inpuiſſance, de faire jamais, rien, qui ſoit digne de vos merites. Mais voiſi un celebre François, qui ſuiuant l'humeur obligeante de cette belle nation, & a la generoſité de ſon genie particulier ſupplée à mon deffaut, & me fournit de quoy vous faire un preſent, qui ſans doute Monſeigneur vous agreera; Ceſt une nouvelle edition, que j'entreprens des belles lettres de l'Excelent Monſieur Voiture: Ainſy je vous preſente tout à la fois un recueil, dont chaque piece a merité l'eſtime de toute ſorte des Perſonnes Illuſtres par leur merite & leur haute condition. Je vous preſente Monſeigneur, un livre, qui a l'approba-*

*tion*

*tion des touts les baux Eſprits, qui fait, les delices des Cabinets, & qui porte la gloire de ſon Autheur juſqu'au Ciel par l'applaudiſſement de toutes les cours de l'Europe; Ceux qui ont droit, de cognoiſtre, & de juger de ſon merite, diſſent, que c'eſt l'Idée, & le modelle de la parfaicte galanterie. Je m'aſſeure Monſeigneur, que cheriſſant (comme vous faites) ceſte agreable, ceſte charmante qualité, que cheriſſant les douceurs de l'eloquence de ceſte belle langue, qui pourne vous eſtre pas naturelle ne laiſſe pas de vous eſtre ſi familiere vous l'eſtimerez ce preſent, pour les merites de ſon Autheur, pour la dignité de l'ouvrage, pour la netteté meſme de ceſte edition, que je donne au public ſouz les auſpices favorables de voſtre nom, que vous accepterez ce témoignage de ma reconnoiſſance, & me continuerez la grace de voſtre protection, & la permiſſiõ de me dire,*

MONSEIGNEUR,

*Voſtre tres-humble, tres-obeiſſant, & tres-obligé Serviteur,*

ANDRE de HOOGENHUYSEN.

A U

# AU LECTEUR.

DAns le deſſein que j'ay d'honorer la memoire d'un Oncle que i'eſtimois infiniment, & dont le ſouvenir me ſera touſiours precieux, i'ay creu, LECTEUR, à eſtre obligé, en te faiſant part de ſes Eſcrits, de te dire quelque choſe de ſa perſonne à ſon avantage, ie ne me point tenir ſuſpect pour eſtre ſon parent, & de croire au contraire que cette qualité m'oblige d'y apporter plus de retenuë, que n'auroit pu faire en cette occaſion le moins paſſionné de ſes Amis. Il n'a pas tenu à moy que ie ne me ſois diſpensé de luy rendre un ſi iuſte de voir, tant par mon peu de capacité, que pour la repugnance que ie trouvois en moy-meſme à publier la vertu d'un homme de qui i'eſtois ſi proche. Mais ie me ſuis laiſsé gaigner aux perſuaſions de

de ſes amis & des miens, qui m'ont fait entendre qu'en me chargeant du ſoin de faire voir ſes Oeuvres, je m'eſtois engagé à celuy de t'entretenir de ſon merite, & de te rendre quelque compte de ſa vie. Je diray donc de luy, avec moins d'ornement & d'artifice, que de franchiſe & de verité, tout ce qu'un ſemblable ſujet me peut permettre. Et pour te faire une peinture de ſon ame qui aille au delà de ce qui t'en peut paroiſtre dans ſes Eſcrits, quelques beautez & quelques agrémens qui s'y rencontrent; j'oſeray bien t'aſſeurer qu'il avoit en luy beaucoup d'autres qualitez pour [illegible] auſſi conſiderables, & capables toutes ſeules de le tirer du commun, & de le faire paſſer pour un des ornementsde ſon ſiecle. Il avoit pluſieurs talens advantageux dans le commerce du Monde, & entr' autres celuy de reüſſir admirablement en converſation familiere, & d'accompagner d'une grace qui n'eſtoit pas ordinaire tout ce qu'il vouloit faire, ou qu'il vouloit dire. Il avoit la parole agreable, la rencontre heureuſe, & la contenance bien composée; & quoy qu'il fuſt petit, & d'une complexion delicate,

il eſtoit fort bien fait, & extremement propre ſur ſoy. Encore qu'il ait paſsé la meilleure partie de ſa vie dans les divertiſſement de la Cour, il ne laiſſoit pas d'avoir beaucoup d'eſtude, & de connoiſſance des bons Autheur. Il poſſedoit bien ce qu'on appelle les belles lettres, & ce qui l'a fait valoir d'avantage, eſt qu'il en ſcavoit, autant que perſonne, le droit uſage, & avoit une grande adreſſe à s'en ſervir. Quand il traitoit de quelque poinct de ſcience, ou qu'il donnoit ſon iugemẽt de quelque opinion, il le faiſoit avec beaucoup de plaiſir de ceux qui l'eſcoutoient, d'autant plus qu'il y prenoit touſiours d'une facon galante, enioüée, & qui ne ſentoit le chagrin, & la contention de l'Eſcole. Il entendoit la belle raillerie; & tournoit agreablement en ieu les entretiens les plus ſerieux. Cette merueilleuſſe adreſſe d'eſprit l'a fait bien accueillir des premiers Seigneurs de la Cour, & des Princes meſme. Il avoit une noble hardieſſe à ſe produire, temperée d'une douceur, & d'une civilité polie, avec laquelle il ſcavoit ſe démeſler iudicieuſement de la compagnie du grand Monde: & en cela particulierement il a reuſſi, & a eſté

a eſté du pair avec les plus galans hommes de ſon temps. Il s'eſt trouvé pour veu par la Nature de lettres de faveur, & de ie ne ſcay quel caractere qui l'a fait cherir & honorer des plus Grands, au delà de ſa condition; & l'on peut dire de luy, que l'on n'a iamais veu de Courtiſan de ſa ſorte le porter ſi haut qu'il l'aporté, puiſqu'eſtant d'une naiſſance mediocre, il eſt mort entre les plus grandes connoiſſances, & les plus celebres Amitiez de la Cour. Monſieur le Cardinal de la Valette a eſté un des premiers qu'il l'ait pouſsé auprés des Princes & des Princeſſes. Il eſtoit dés lors Introducteur des Ambaſſadeurs prés ſon Alteſſe Royale; & tant par cette qualité, que pour ſon propre merité, il n'auroit point manqué d'emplois, s'il euſt voulu s'appliquer aux affaires. Mais il eſtoit né pour d'autres choſes, & ceuſt eſté dommage pour la gloire des Muſes, & l'entretien des honneſtes gens de ſon ſiecle qu'il s'y fuſt adonné tout entier. Il n'a pas laiſsé d'avoir quelques emplois aſſez honorables: Il a eſté longtemps à la Cour d'Eſpagne, par l'ordre & pour les affaires de ſon Maiſtre, Monſeigneur le Duc d'Orleans, où il a entretenu

familierement le Comte Duc d'Olivares, & d'autres Grands d'Eſpagne, qui faiſoient un particulier éſtat de ſon Eſprit. Comme il avoit touſiours aymé la langue du Pais, & qu'il y avoit fait un autre voyage, il la poſſedoit ſi bien, qu'il y fit des vers Eſpagnols qui furent pris pour eſtre de Lopé, un de leurs plus excellens Autheurs. Il a encore eſté envoyé par le feu Roy vers le Grand Duc, pour la naiſſance du Roy d'a preſent; & ces deux voyages acheverent de le confirmer dans la connoiſſance qu'il avoit deſia des langues Eſpagnole & Italienne, qu'il a tres-bien entẽdues. Il auroit pû obtenir aſſez d'autres commiſſions honorables, mais l'amour qu'il a touſiours eu pour les lettres, ne luy a pas permis de ſe charger de plus grandes occupations pour les affaires, auſquelles il a preferé le repos. Il a touſiours aymé naturellement les gens d'eſprit & de ſcavoir, de quelque qualité qu'ils fuſſent, & en a eſté pareillement aymée. Entre les perſonnes de condition, & employez auiourd'huy dans le Miniſtére de l'Eſtat, Monſieur d'Avaux a ietté le premier fondement de ſa reputation, qui appuyée ſur un homme d'un Iugemẽt

ſi exquis,

ſi exquis, & d'une vertu ſi eminente & ſi generalement approuvée, ne pouvoit mãquer de ſe ſouſtenir. Depuis, Monſieur de Chavigny, n'a pas peu contribué à l'eſtablir, par les marques d'eſtime qu'il luy a données. Meſſieurs les Mareſchaux de Schomberg & de Grammont l'ont honoré d'une amitié tres-eſtroite. Et pour mõter plus haut, feu Monſeigneur le Prince & toute ſa Maiſon, luy a ẽcore fait l'honneur de le voir de bon œil. Monſeigneur le Prince d'auiourd'huy l'a aymé & eſcouté ſouvent avec plaiſir; & comme tu verras par ſes lettres, luy a donné la liberté de luy eſcrire ſouvent avec beaucoup de familiarité. Monſeigneur le Prince de Conty commençoit auſſi à le gouſter bien fort, ſans oublier icy l'eſtime que Monſeigneur le Duc d'Orleans ſon maiſtre faiſoit de luy, & l'affection qu'il luy a touſiours témoignée. Il eſtoit bien auſſi dans l'eſprit du Roy, de la Reyne, & de Monſeigneur le Cardinal d'à preſent, duquel il avoit l'hõneur d'eſtre connu de longue-main, & d'avoir reçeu quelques fois des marques de bien veüillance. Il a eſté ſingulierem ẽt aymée de la plus celebre Maiſon, où la vertu ait eſté de tout temps

tẽps reconnuë & honorée, i'entens l'Hoſtel de Ramboüillet. Outre le maiſtre & la maiſtreſſe; tout ce qui y aborde d'honneſtes gens de l'un & de l'autre ſexe, le cheriſſoient & en faiſoient grand cas. Entre les ſcavans & les hommes de lettres d'une condition plus conforme à la ſiẽne; Monſieur de Balzac, Monſieur Chapelain, & beaucoup d'autres encore qu'il ſeroit trop long de nommer, l'ont eſtimé vivant, & ont encore ſa memoire en ſinguliere recommandation: Et l'on peut dire que de tous ceux qui ont ãjourd'huy qũlque reputation d'eſprit, il ny en a gueres qui n'ayent gouſté & admiré le ſien. I'oſe avancer cette parole en ſa faveur, & je m'aſſeure que l'Academie entiere, de laquelle il eſtoit, ne m'en deſavouëra pas. Mais je me trompe ſi le ſuffrage d'aucun homme, pour qualifié qu'il ſoit dans l'ordre de la fortune & de la ſuffiſance, luy eſt plus avantageux que l'approbation de ces fẽmes illuſtres, qui ont fait de ſon entretien & de ſes eſcrits un de leurs plus agreables divertiſſemẽs. Ce ſexe a le gõſt tres-exquis, pour la delicateſſe de l'eſprit & il faut prendre ſes meſures bien juſtes, pour eſtre toujours leu, ou eſcouté favorable.

rablement au Cercle & au Cabinet. C'eſt en quoy celuy dont je t'entretiens a eſté un grand Maiſtre; il a tresbien practiqué cet Oracle d'un Ancié. Que c'eſt bien ſouvẽt un tour d'adreſſe que d'eviter de plaire aux Docteurs. Auſſi vouloit-il plaire à d'autres, ie veux dire à la Cour, dont les Dames font la plus belle partie. Ie me cõtenteray d'en nommer trois qui tireront facilement apres elles la voix & le conſẽterment des autres; proteſtans qu'en cét endroit ie fais beaucoup moins de reflection ſur la cõdition de mes témoins que ſur leur merite Madame la Ducheſſe de Longueville doit ſans doute de grands biens de naiſſance & de fortune au ſang de Bourbon & de Montmorency; mais elle n'eſt gueres moins redevable à ſon Pere & à ſa Mere pour les advantages de l'eſprit. Et en effet, il ſẽble qu'elle ait herité de l'un ces lumieres & cette clairvoyance qu'il avoit en toutes ſortes d'affaires, & qu'elle poſſede avec l'autre les rares & precieuſes qualitez qui font touſiours conſiderer Madame la Princeſſe comme la merveille de noſtre ſiecle. Elle y a ioint tant de graces & tant de belles acquiſitions per le commerce des meilleurs

leurs livres, que c'eſt à bon tiltre que les Nations eſtrangeres diſent d'elle à l'enuy de la Frãce, tout ce qui ſe peut dire de plus glorieux d'une perſonne biẽ-faite, & d'une ame bien raiſonnable. Tout le monde la regarde comme on faiſoit autrefois la ſtatuë de cét excellent Ouvrier, qui eſtoit ſi achevée que les autres Sculpteurs l'appellerent la Regle. Le don qu'elle a d'un diſcernemẽt parfait; je ne dis pas entre les bonnes & les mauvaiſes choſes, mais entre le bien & le mieux; cette juſteſſe de ſa raiſon, ſa force & ſon eſtẽdue, qui luy font penetrer les defauts les plus cachez, & les traits les plus delicats des ouvrages de l'eſprit, luy donnent droit de prononcer ſouverainement en telles matieres. Meſdames les Marquiſes de Sablé & de Montauſier ne ſont pas ſi toſt nommées, que noſtre Ame ſe remplit de l'Image de deux perſonnes accomplies en elles meſmes, & dans toutes les belles connoiſſances. Ie n'entreprẽs pas leur eloge, mais ie ſçay que des Prĩces, & des Ambaſſadeurs & des Secretaires d'Eſtat, gardent leurs lettres comme le vray modelle des penſées raiſonnables, & de la pureté de noſtre langue. Cette Princeſſe & ces Dames veulent

veulent biẽ que ie die d'elles pour la gloire de noſtre Autheur, qu'elles ont iugé qu'il approchoit de fort prés des perfections qu'elles ſe ſont proposées, pour former celuy que les Italiens nous deſcrivent ſous le nom de parfait Courtiſan, & que les Francois appellẽt un Galãt-homme. Mais il eſt temps que ie t'entretienne de ſes mœurs, qui ont bien eſté auſſi recommandables en luy comme les autres choſes. Il eſtoit parfaitement bon Amy, & c'eſt cette bonne condition de ſon cœur, autant que celles de ſon eſprit, qui luy en a acquis un ſi grand nombre. Monſieur le Preſident de Maiſons l'a cordialemẽt chery, & luy en a rendu a luy & aux ſiens des teſmoignages pleins de tendreſſe & de generoſité juſqu'apres ſa mort. Il n'a iamais cõtracté d'amitié avec perſõne qui ſe ſoit demẽtie, & comme elle eſtoit fondée ſur la vertu de ceux qu'il aymoit, pluſtoſt que ſur leur fortune, elle n'a point ceſſé par leur disgrace. Il a eu les mœurs auſſi douces comme il avoit l'eſprit; il a eſté ſans animoſité & ſans envie pour les ouvrages & pour la gloire d'autruy, il a iugé des choſes ſainement & ſans paſſion, & n'a iamais meſdit ni pris plaiſir à diminuẽr

nuër la reputation de perſonne. Il a touſiours eu les ſentimens qu'on doit avoir de la Religion ; il a eſte charitable envers les pauvres ; & ceux qui l'ont connu dés ſa ieuneſſe, l'ont touſiours trouvé fort eſloigné de toute ſorte de libertinage. Quoy qu'en autre choſe il ait aymé la raillerie, il n'a iamais rien eſcrit de ſatyrique, & l'on ne voit rien de luy qui ne ſoit à l'advãtage de ceux dont il a parlé. Cette derniere qualité, Lecteur, t'inuite à uſer de ſa reputation, comme il a fait de celle des autres, & à l'eſpargner autant qu'il te ſera poſſible. Ie ne doute point qu'il ne ſe rencontre quelque choſe dans ſes Eſcrits digne de ta cenſure, comme il s'en trouue dãs tous les autres, puiſque ceux meſmes qui font profeſſion d'eſtre des plus grãds Maiſtres, n'en ſont pas exemps, & que perſonne n'a encore trouvé le ſecret d'eſcrire au gré de tout le monde. Mais ie te prie de ne conſiderer pas tant ſes Eſcrits en détail comme en gros, de n'y peſer pas tant les paroles que le bon ſens, & d'y remarquer le génie, & l'eſprit, que tu y trõveras poſſible beau par tout. Ie pourrois icy entreprendre de defendre ſes Oeuvres, mais quel credit leur pourroit donner.

ner une approbation comme la mienne? peuteſtre que celle de quantité d'honneſtes gens de ſes amis feroit un plus grand effet ſur ton eſprit: Mais il faut pluſtoſt croire qu'elles ſe ſouſtiendront aſſez d'elles-meſmes ſans autre recommandation, & il eſt juſte de laiſſer cela à la diſcretion de ton jugement. Si pluſieurs perſonnes de condition, dont les noms t'ont eſté marquez cy-devant, & beaucoup d'autres encore, n'en avoient ſouhaité & meſmes ſollicité l'impreſſion, tu ne ſerois pas auiourd'-huy en la peine d'en dire ton ſentiment. Ses proches, de leur mouvement propre, ne les auroient iamais donnez au public, ſoit par la modeſtie dont ils eſtoient obligez de ſeconder la ſienne; ſoit dans la connoiſſance qu'il n'a iamais rien eſcrit à cette fin. Et ce n'eſt pas une des moins loüables conditions de ſes mœurs, de ce qu'il a fait ſi peu de vanite d'une choſe, que tu pourras trouver qu'il ſcavoit ſi bien faire. Mais il eſt certain que ce ſont ſes Amis pluſtoſt que luy-meſme, qui ont publié ſes Ouvrages, & qu'il n'a iamais rien eſcrit que pour eux; ce qui n'eſt que trop evident par des periodes & des pages meſmes toutes entieres de di-

ver

vers ſens, tellemet nez dans ſon ſuiet, & ſi eſtroitement attachez aux circonſtances des temps, des lieux, & des perſonnes, que hors de là ils ne ſçauroient eſtre trouvez bons, ny gouſtez & eſtimez ſelon leur juſte valeur. C'eſt ce qui m'a obligé de te faire ſouvent de longs tiltres, qu'il a fallu mettre par neceſſité; à moins que de te donner ſes Eſcrits, ſans leur preſter en meſme temps les moyens de ſe faire entendre. A cela, & à la conduite de tout ce Recueil, m'a ſervy beaucoup l'aſſiſtance & le conſeil de quelques uns de ſes Amis, & entr'autres de Meſſieurs Chapelain & Conrart, à qui i'ay cette obligation de s'y eſtre offerts de bonne grace, & d'y avoir mis la main avec beauçoup d'affection pour la memoire de l'Autheur. C'eſt vec eux particu[illegible]rement que je me ſuis ſillé du choix qu[illegible]ois faire de ſes res: Car dans la quantité que j'en ay recouvrée, nous avons trouvé à propos d'en tirer les plus propres à eſtre veuës, & de ne les pas produire toutes indifferemment. Quant à ce qui eſt de l'ordre que je leur ay donné, je me ſuis reglé à peu prés ſelon le temps auquel j'ay creu qu'elles avoient eſté eſcrites. Que ſi tu n'y trouves pas touſiours cét ordre bien obſervé, comme il ſeroit à ſouhaiter, tu t'en prendras à la negligẽce de l'Autheur pluſtoſt qu'à la mienne. Il mettoit fort peu de dattes à ſes lettres, principalemẽt celles de l'année ce qui a eſté cauſe que je n'ay pû leur dõner une ſuite ſans beaucoup de peine. Tu trouveras au reſte comme ie t'avois promis, cette

dernie-

re Editiõ beaucoup plus correcte que la premiere, & peut-eſtre aſſez pour en eſtre content; tu la trouveras auſſi augmẽtée de beaucoup de lettres, & de quelques vers ẽcor, qui m'ont eſté donnez depuis. Les mots Frãçois que tu y verras en lettre Italiq; plus frequẽment qu'en la premiere Edition: ont eſté mis ainſi pour faire connoiſtre que ce ſont des termes qui demandẽt une particuliere explication, laquelle ie n'ay pas voulu entreprendre de te faire, de peur de m'y tromper, n'en ayant ſçeu avoir tout l'eſclairciſſemẽt neceſſaire quelque enqueſte que i'en aye faite. Ce ſera donc aux Lecteurs à s'en informer de ceux qui ont eu plus de part dãs le ſecret de ſes converſations. Il ſuffit que i'ay dit tous ces mots qui portent un ſens extraordinaire: Ses lettres puremẽt amourẽſes ſeront icy diſtinguées de celles qui ſont de Galanterie, po la ſatisfactiõ de ceux qui ne les õt pas trouvées de la beauté & de la force des autres. Mais cõmme elles n'ont pas laiſſé de plaire à pluſieurs, & que chacun a ſon gouſt, nous avons trouvé à propos en cette derniere Edition de les mettre à part, afin qu'elles n'y ſoient que pour ceux qui les voudront voir, ſãs interrompre la ſuite de la lecture des autres. De tout ce qu'il a fait quoy qu'il ait (comme i'ay deſia dit) une Hiſtoire en forme de nouvelle, ſous le nõ d'Alcidalis, avec un diſcours des affaires d'Eſpagne, & du Gouvernemẽt du Comte Duc d'Olivares; comme tous les deux ſont fort defectueux en beaucoup d'ẽdroits par les fueilles qui y manquent; nous

n'avons

n'avons trouvé que ſes lettres & ſes vers qui ſe peuſſẽt dõner au public. Ie ne veux point m'eſtẽdre à l'avãtage des uns, ny des autres, Il ſuffit que ie te die de ſes lettres, que tu n'y trouveras pas une uniformité de ſtyle laſſante & ennuyeuſe; que tu y verras les inventiõs; les figures, & les paroles meſmes extrémement variées; & que tout y eſt eſcrit facilement & nettement, avec un air & un agrément tous particulier. Il ſe pourra faire que ſa façon deſcrire te ſemblera un peu trop familiere, pour quelques perſonnes de la cõdition de celles à qui il eſcrivoit: Mais tu conſidederas qu'il s'eſtoit acquis ce privilege par l'habitude qu'il avois cõtractée à traitter de cette ſorte aveeque les plus Grands, & par la liberté qu'ils luy en dõnoient eux-meſmes; ce qui faiſoit que l'on ne trouvoit point mãuais de luy ce qui n'auroit peut-eſtre pas reuſſi à tout autre. Il en a toutesfois uſé avec beãcoup de diſcretion; & dans des matieres ſi chatoüilleuſes & ſi delicates, il s'eſt touſiours gõverné avec beaucoup de iugemẽt. Pour ce qui eſt de ſa Poëſie, ſi elle ne te ſemble eſcrite avec tout l'art, & toutes les regles qu'une ſeverité bien exacte le peut requerir, tu y rencõtreras en recompenſe, un ſi beau genie, des paſſions ſi tendres & ſi bien couchées, & par tout des graces ſi naturelles & ſi naifues, que tu avoüeras qu'il n'y a põt d'art ny d'eſtude qui les vaille. Ce n'eſt pas põrtant qu'il en ait manqué en ce qu'il a fait; mais il l'a conduit avec tãt d'adreſſe, qu'il n'y paroiſt pas; & n'y éclate point au prix de la beãté du naturel.

Il

Il faut encore adjouſter à cela, qu'il n'a jamais fait profeſſion de Poëſie que pour ſon divertiſſement, & ſans regarder ſa gloire. Tu luy departiras celle que tu trouveras qu'il a merité, & ſans que pour cét effet je brigue ta faveur, j'ay aſſez boñe opiniõ de tout ce qu'il a fait pour m'en remettre à ta juſtice. Si pour le faire valoir davantage, j'avois à comparer ſõ genie avec quelqu'ũ de ceux des Anciens, ne pourroit on pas dire, pour la Poëſie, qu'il auroit quelque rapport avec la douceur de celuy de Catulle? & pour la fine & delicate raillerie de ſes lettres, & la façon de tourner en jeu les choſes graves & ſerieuſes, avec l'eſprit de Lucien? Mais diſons pluſtoſt qu'ẽ ce point il n'eſt comparable qu'à luy-meſme, & que cõme avant luy nous n'en avons point veu qu'il n'ait ſurpaſſé, il ſera malaiſé que l'õ envoye apres luy qui s'ẽ acquitte d'auſſi bonne grace. Il a eſté d'ailleurs bien plus retenu que pas un de ces deux Autheurs. Sur tout, en ſa façon d'eſcrire reluit la naïfue familiarité de Terence, & la pureté & proprieté de termes, avec laquelle il a imité en noſtre lãgue la perfectiõ de la ſieñe; par où il aſſez donné à connoiſtre le fruit qu'il a fait en lecture de ce judicieux Eſcrivain, qu'il a chery par deſſus les autres. Mais ces jugemẽt ne ſõt pas de ma portée, & je feray mieux de les laiſſer à de plus ſçavãt que moy. Cependãt, tu ne trouveras pas mauvais, que commune matiere qui m'eſt plus propre, je doñe à un ſexe qu'il a touſiours honoré, le reſte de ce diſcours; & que je le prie de luy cõtinuër apres ſa mort,

ſes

ſes boñes graces qu'il a ſçeu gaigner durãt ſa vie. Car dãs la delicateſſe du gouſt des Dames & l'extréme politeſſe qu'elles demãdent dãs les eſcrits & dãs l'entretien, il a touſiurs eu le bon-heur de leur plaire, & de reüſſir auprés d'elles. Et come cette belle moitié du Monde avec la faculté de lire, a encore celle de juger auſſi biẽ que nous, & eſt aujourd'huy mai ſtreſſe de la gloire des homes, autãt come les homes meſmes; c'eſt par elles que j'ay reſolu de finir. Souffrez donc, beau Sexe, qu'il a de tout temps ſingulierement reſpecté, que je cõcluë par la priere que je vous veux faire de luy conſerver le glorieux avãtage de voſtre eſtime, & qu'apres avoir laiſſé les hommes dans la liberté de leurs jugemẽs, je brigue la faveur des voſtres. Accordez luy vos ſuffrages & vos applaudiſſemens; voyez les Ouvrages qui ſont ſortis de ſes mains, d'auſſi bon œil qu'il à veu en vous le plus belouvrage qui ſoit ſorty des mains de la Nature; prenez courageuſement ſon party contre ceux qui le voudront reprẽdre; & ne dites jamais rien de luy qu'à ſon honneur, puis qu'il n'a jamais rien eſcrit que pour voſtre gloire. Avoüez avecque moy que les Amours & les Graces eſtoient nées avecque luy, & que ſi elles ne vivoient encore en vous, elles ſeroiẽt mortes avec luy meſme. Si j'en dis trop au jugemẽt de quelques-unes, elles donneront cét excès à la paſſion que j'ay de l'honorer, & ſi je n'en dis pas aſſez au ſentimẽt de quelques autres, elles le donneront à la proximité du ſang, & à la modeſtie avec laquelle, comme ſon parent, j'eſtois obligé de parler de luy.

# LETTRES
## DE MONSIEVR
# DE VOITVRE.

### A MONSIEVR DE BALSAC.

### LETTRE I.

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

MONSIEVR,

S'il eſt vray que j'ay touſiours tenu dans voſtre memoire le rang que vous me dites, vous n'avez pas eu, ce me ſemble, aſſez de ſoin de mon contentement, d'avoir tant tardé à me donner une ſi bonne nouvelle, & ſouffert long-temps que je fuſſe le plus heureux homme du monde ſans le ſçavois. Mais peut-eſtre que vous avez jugé, que cette fortune eſtoit tellement au delà de ce que je dévois eſperer, qu'il vous falloit avec loiſir chercher des termes pour me la rendre croyable, & qu'il eſtoit beſoin que toute la Rhetorique fuſt employée, pour me perſuader que vous ne m'aviez pas oublié. Et certes, en cela, au moins, eſtes-vous bien juſte, que ne voulant me donner pour toute l'affection que vous me

 devez

devez, que des paroles, vous les avez choiſies ſi riches & ſi belles, que ſans mentir, je ſuis en doute ſi les effets valent beaucoup mieux. Je croy certainement que toute autre amitié que la mienne, en ſeroit bien payée. Il me deſplaiſt ſeulement, que tant d'artifice & d'éloquence ne me puiſſent deſguiſer la verité, & qu'en cela je reſſemble à vos Bergeres, qui ſont trop groſſieres, pour eſtre trompées par un habile homme. Mais pardonnez moy, ſi je me défie de cette ſcience, qui peut trouver des loüanges pour la Fiévre quarte & pour Neron, & que je connois eſtre plus puiſſante en vous, qu'elle ne fut jamais en perſonne. Toutes ces gentilleſſes que j'admire dans voſtre Lettre, me ſont des preuves de voſtre bon eſprit, plûtoſt que de voſtre bonne volonté. Et de tant de belles choſes que vous avez dites à mon avantage, tout ce que j'en puis croire pour me flater, c'eſt que la Fortune m'ait donné quelque part en vos ſonges. Encore je ne ſçay ſi les reſueries d'une ame ſi relevée que la voſtre, ne ſont pas trop ſerieuſes, & trop raiſonnables pour deſcendre juſqu'à moy. Et je m'eſtimeray trop favorablement traitté de vous, ſi vous avez ſeulement ſongé que vous m'aymiez. Car de m'imaginer que vous m'ayez gardé quelque place parmy ces grandes penſées, qui ſont occupées à cette heure, à faire les partages de la gloire, & à donner recompenſe à toutes les vertus du monde; j'ay trop bonne opinion de voſtre eſprit, pour m'en perſuader cette baſſeſſe, & je ne voudrois pas que vos ennemis euſſent cela à vous reprocher. Je ſçay bien que la ſeule affection que vous puiſſiez avoir juſtement, eſt celle que vous vous devez. Et ce precepte de ſe connoiſtre ſoy meſme, qui eſt pour tous les autres une leçon d'humilité, doit avoir pour voſtre regard un effet tout contraire, & vous oblige de meſpriſer tout ce qui eſt hors de vous. Auſſi je vous jure, que ſans pretendre aucune part en voſtre amitié, je me fuſſe contenté que vous euſſiez voulu conſerver avec quelque ſoin, celle que je vous avois voüée, & que vous l'euſſiez miſe, ſinon entre les choſes que vous eſtimez, au moins entre celles que vous ne voulez pas perdre. Mais pour m'avoir icy laiſſé auprés de cette belle Rivale,

dont

dont vous me parlez, ſans mentir, vous n'avez pas eſté aſſez jaloux, & vous luy donnez tant d'avantage, que j'ay quelque raiſon de croire que vous-vous eſtes entendu avec elle à me nuire. Et en cela, ce me ſemble, je me dois plaindre avec plus de raiſon que vous, de ce qu'elle s'eſt enrichie de vos pertes, & que vous luy avez laiſſé gagner ce que je penſois avoir ſauvé de ſa tyrannie, en le mettant entre vos mains. Pour peu de defenſe que vous euſſiez voulu apporter, la meilleure partie de moy-meſme nous reſteroit encore; & par voſtre negligence, vous l'avez renduë en ſon pouvoir, & vous luy avez permis d'avncer tellement ſes conqueſtes ſur moy, que quand je vous aurois donné tout ce qui me reſte, vous n'auriez pas la moitié de ce que vous avez perdu. Je vous aſſeure neant-moins, que d'un autre coſté, vous avez regagné en mon eſtime la meſme place que l'on vous a oſtée en mon affection, & qu'au meſme temps que j'ay commencé à vous aymer moins, j'ay eſté contraint de vous honorer davantage. Je n'ay rien veu de vous depuis voſtre depart, qui ne m'ait ſemblé au deſſus de ce que vous avez jamais fait: & par ces derniers ouvrages, vous avez gagné l'honneur d'avoir ſurmonté celuy qui a paſſé tous les autres. Cependant, je trouve eſtrange, qu'avec tant de raiſon que vous avez d'eſtre content, vous ne le puiſſiez eſtre, & que tous les Grands-hommes eſtants ſatisfaits de vous, il n'y ait que vous ſeul qui ne le ſoyez pas. Aujourd'huy toute la France vous eſcoute, & il n'y a plus perſonne qui ſçache lire, à qui vous ſoyez indifferent. Tous ceux qui ſont jaloux de l'honneur de ce Royaume, ne s'informent pas plus de ce que fait Monſieur le Mareſchal de Crequy, que de ce que vous faites; Et nous avons plus de deux Generaux d'Armée, qui ne font pas tant de bruit avec trente mille hommes; que vous en faites dans voſtre ſolitude. Ne vous eſtonnez donc point qu'aveque tant de gloire vous ayez beaucoup d'enuie; & ſouffrez doucement qui ces meſmes juges, devant qui Scipion a eſté criminel, & que ont condamné Ariſtide & Socrate, ne vous donnent pas tout d'une voix ce que vous meritez. C'eſt de tout temps que le peuple a cette cou-

couſtume de haïr en autruy les meſmes qualitez qu'il y admire, tout ce qui eſt hors de ſa regle l'offenſe: & il ſouffriroit plus volontiers un vice commun, qu'une vertu extraordinaire. De ſorte que ſi nous avions en uſage cette loy, qui permettoit de bannir les plus puiſſans en authorité ou en reputation, je croy que l'enuie publique ſe deſchargeroit ſur voſtre teſte, & que Monſieur le Cardinal de Richelieu ne courroit pas tant de fortune que vous. Mais gardez-vous bien d'appeller voſtre malheur, ce qui n'eſt que le malheur du ſiecle; & ne vous plaignez plus de l'injuſtice des hommes, puis que tous ceux qui ont quelque valeur, ſont de voſtre coſté, & que vous avez trouvé entre eux un amy, que peut-eſtre vous pourrez perdre encore une fois. Au moins, je vous aſſeure que je feray tout ce qui me ſera poſſible pour vous remettre en eſtat de le pouvoir faire, puis-qu'aujourd'huy il y a tant de vanité à eſtre des voſtres. J'en ay fait juſqu'icy une profeſſion ſi publique, que ſi d'aventure je ne me puis empeſcher que je ne vous ayme moins que de couſtume, je vous jure que vous ſerez le ſeul à qui je l'oſeray dire, & que je teſmoigneray touſiours à tout le monde, que je ſuis autant que jamais,

MONSIEVR,

*Voſtre, &c.*

---

## A MONSEIGNEVR LE MARQVIS *de Rambouillet, Ambaſſadeur pour le Roy en Eſpagne.*

### LETTRE II.

MONSEIGNEVR,

Je n'euſſe pas creu qu'il pûſt arriver que je vous donnaſſe jamais quelque ſujet de plainte; ni que l'on deuſt faire un jour des Paſquins contre moy dans Madrid. Et ſans mentir, j'euſſe eu bien de la peine à me conſoler de l'un & de l'autre, ſi au meſme temps

que

que j'ay reçeu nouvelles faſcheuſes, je n'euſſe appris celles de voſtre ſanté, & de la grande reputation que vous aquerez tous les jours parmy des hommes, qui devant que de vous avoir veu, ne ſçavoient rien admirer qu'eux-meſmes. Mais puis que je conte toutes vos proſperitez entre les miennes, je croy qu'il ne m'eſt pas permis d'eſtre triſte, en un temps ou tout le monde parle ſi avantageuſement de vous: & je ne me puis empeſcher que je ne me resjouïſſe toutes les fois que j'entens icy, que vous avez appris aux Eſpagnols à eſtre humbles, & qu'ils ne vous honorent pas moins que ſi vous eſtiez de la Maiſon des Guſmans, ou de celle des Mendoſſes. Par là, Monſeigneur, vous pouvez juger que je n'ay pas l'ame ſi dure que vous dites: & qu'au moins, j'ay cela de commun avec tous les honneſtes gens, que je prens beaucoup de part à tous les bons ſuccés qui vous arrivent. Il eſt vray que j'eſtois reſolu de tenir ce ſentiment ſecret, ſans vous en rien communiquer. Car dans les grandes affaires que vous traitez maintenant, je croyois que c'euſt eſté eſtre perturbateur du repos public, que de vous divertir par une mauvaiſe lettre, de la moindre de vos penſées: & quelque permiſſion que j'en aurois eu de vous, je n'aurois pas encore eſté aſſez hardy pour m'en ſervir, ſi je n'avois une autre affaire extraordinaire à vous conter. Vous ſçaurez donc, Monſeigneur, que le Dimanche vingt uniéme du mois paſſé environ ſur les douze heures de la nuict, le Roy & la Reine ſa mere eſtant aſſemblez avec toute la Cour, on vid en l'un des bouts de la grande ſale du Louvre, où rien n'avoit paru auparavant, éclater tout à coup une grande clarté, & paroiſtre en meſme temps entre une infinité de lumieres, une troupe de Dames toutes convertes d'or & de pierreries, & qui ſembloient ne faire que de deſcendre du Ciel. Mais particulierement l'une d'elles eſtoit auſſi aiſée à remarquer entre les autres, que ſi elle euſt eſté toute ſeule: & je croy certainement que les yeux des hommes n'ont jamais rien veu de ſi beau. C'eſtoit celle-là meſme, Monſeigneur, qui en une autre rencontre, avoit eſté tant admirée ſous le nom & les habits de Pyrame, & qui une autre fois s'apparut dans les roches de Ramboüil

boüillet avec l'arc & le viſage de Diane. Mais ne penſez pas vous imaginer plus de la moitié de ſa beauté, ſi vous ne vous figurez que celle que vous luy avez veuë : & ſçachez que cette nuit-là les Fées avoient répandu ſur elle ces beautez & ces graces ſecrettes qui mettent de la difference entre les femmes & les Deeſſes. Mais lors qu'elle eut pris le maſque, en meſme temps que les autres le prirent, pour commencer le ballet qu'elles vouloient repreſenter ; & qu'ainſi elle eut perdu l'avantage que ſon viſage luy donnoit ſur elles : ſa taille & ſa bonne grace la rendirent auſſi recommandable qu'auparavant ; & en quelque lieu qu'elle tournaſt ſes pas, elle tiroit avec elle les yeux & les cœurs de toute l'aſſemblée. De ſorte qu'abjurant l'erreur où j'eſtois, de croire qu'elle ne danſaſt pas parfaitement bien, j'avouë à cette heure qu'il n'y a qu'elle ſeule qui ſçache bien danſer. Et ce meſme jugement a eſté donné ſi generalement de tout le monde ; que ceux qui ne voudroient pas encore entendre tous les jours ſes loüanges, ſeroient contrains de ſe bannir de la Cour. C'eſt pour vous dire, Monſeigneur, que pendant que vous recevez de grandes honneurs où vous eſtes, vous perdez icy de grands contentements, & que la fortune, quelque grand employ qu'elle vous donne ailleurs, vous fera touſiours beaucoup de tort toutes les fois qu'elle vous tirera de voſtre maiſon. Car, enfin, apres avoir paſſé les Pyrenées, quand vous paſſeriez encore cette mer qui ſepare l'Europe & l'Afrique ; & qu'allant plus avant, vous vouluſſiez voir cette autre partie du monde, qu'il ſembloit que la Nature euſt exprés eſloignée pour mettre en ſeureté les treſors & les richeſſes ; vous n'y pourriez rien trouver de ſi rare que ce que vous avez laiſſé icy ; & en tout le reſte de la terre il n'y a rien d'égal à ce que vous avez à Paris. Cela me fait croire que vous n'en ſerez abſent que le moins qu'il vous ſera poſſible ; & qu'auſſi-toſt que les affaires du Roy vous le permettront, vous reviendrez icy poſſeder des biens, dont il n'y a que vous ſeul qui ſoyez digne. Mais, Monſeigneur, je ne ſçay ſi l'on ne s'eſt pas trop fié à une nation qui a deſia uſurpé tant de choſes ſur nous, que de vous avoir mis en ſon pouvoir ; & je crains que les Eſpagnols ne vous

veüil-

veüillent non plus rendre que la Valteline. Et certes, cette crainte me donneroit de la peine, ſi je ſçavois bien que ceux du conſeil d'Eſpagne ſont pas Maiſtres de leurs reſolutions, depuis que vous eſtes en ce païs-là : & que vous y avez deſia trop fait de ſerviteurs, pour y recevoir quelque violence. Nous devons donc eſperer, qu'auſſi-toſt que le Soleil qui brûle les hommes, & qui tarit les rivieres, commencera à s'eſchauffer, vous reviendrez icy retrouver le Prin-temps que vous avez deſia paſſé delà, & y revoir des violettes, apres avoir veu tomber des roſes. Pour moy, je ſouhaitte cette ſaiſon avec impatience ; non pas tant à cauſe qu'elle nous doit rendre des fleurs & les beaux jours, que pource qu'elle vous doit ramener : & je vous jure que je ne la trouverois pas belle, ſi elle revenoit ſans vous. Je penſe que vous croirez aiſément ce que je vous dis ; car je ſçay bien que vous m'eſtimez aſſez bon, pour deſirer avec paſſion un bon-heur qui regarde tant de perſonnes. Et de plus, vous ſçavez que je ſuis particulierement,

MONSEIGNEUR,

*Voſtre &c.*

*Paris ce 8. Mars. 1627.*

---

## A MONSEIGNEVR LE DVC
*de Bellegarde, en luy envoyant l'Amadis.*

### LETTRE III.

MONSEIGNEUR,

En une ſaiſon où l'Hiſtoire eſt ſi broüillée, j'ay creu que je vous pouvois envoyer des Fables, & qu'en un lieu où vous ne ſongez qu'à vous déſaſſer l'eſprit, vous pourriez accorder à l'entretien d'Amadis quelques-unes de ces heures que vous donnez aux Gentilshommes de voſtre Province. J'eſpere que dans la ſolitude où vous eſtes, il vous divertira quelquefois agreablement, en vous racontant ſes avantures, qui ſeront ſans doute les plus belles du monde, tant que vous ne voudrez pas qu'on ſçache les voſtres. Mais quoy

quoy que nous liſions de luy, ſi faut il avoüer que vos fortunes ſont auſſi merueilleuſes que les ſiennes, & que de tant d'enchantements qu'il a mis à fin, il n'y en a pas un que vous n'euſſiez pû achever, ſi ce n'eſt, peut-eſtre, celuy de l'Arc des loyaux Amans. En effet, Monſeigneur, vous avez fait voir à la France un Roger plus aymable & plus accomply que celuy de l'Arioſte, & ſans armes enchantées, ſans le ſecours d'Alquife, ni d'Vrgande: & ſans autres charmes que ceux de voſtre perſonne, vous avez eu dans la guerre & dans l'Amour, les plus heureux ſuccés qui s'y peuvent ſouhaiter. Auſſi, à conſiderer cette courtoiſie ſi exacte, & qui ne s'eſt jamais démentie, cette grace ſi charmante dont vous gagnez les volontez de tous ceux qui vous voyent, & cette grandeur & fermeté d'ame, qui ne vous a jamais permis d'aller contre le devoir, ne meſme contre la bien-ſeance: il eſt bien difficile de ne ſe pas imaginer, que vous eſtes de la race des Amadis. Et je croy, ſans mentir, que l'hiſtoire de voſtre vie ſera quelque jour adjouſtée à tant de livres que nous avons d'eux. Vous avez eſté l'ornement & le prix de trois Cours differentes. Vous avez ſçeu avoir des Roys pour rivaux, ſans les avoir pour ennemis & poſſeder en meſme temps leur faveur, & celle de leurs maiſtreſſes, & en un ſiecle, où la diſcretion, la civilité, & la vraye galanterie, eſtoient bannies de cette Cour, vous les avez retirées en vous, comme dans une aſyle, où elles ont eſté admirées de tout le monde, ſans pouvoir eſtre imitées de perſonne. Et certes, une des principales raiſons qui m'a perſuadé de vous envoyer ce livre a eſté de vous faire voir, quel avantage vous avez ſur ceux-meſmes qui ont eſté formez à plaiſir, pour eſtre l'exemple des autres: & combien il s'en faut que l'invention des Italiens & des Eſpagnols ait pû aller auſſi haut que voſtre vertu. Cependant, je vous ſupplie tres-humblement de croire, qu'entre tant d'affections qu'elle vous a acquiſes, elle n'a fait naiſtre en perſonne tant d'admiration, ni de veritable paſſion qu'en moy, & que je ſuis plus que je ne puis dire, & avec toute ſorte de reſpect,

MONSEIGNEUR,

*Voſtre, &c.*

A MA-

## A MADAME DE SAINTOT,

*En luy en voyant un Roland Furieux en François, traduit par du Rosset.*

### LETTRE IV.

MADAME,

Voicy, sans doute, la plus belle avanture que Roland ait jamais euë ; & lors qu'il défendoit seul la Couronne de Charlemagne, & qu'il attachoit les Sceptres des Rois, il ne faisoit rien de si glorieux pour luy, qu'à cette heure qu'il a l'honneur de baiser les vostres. Le tiltre de Furieux, sous lequel il a couru jusqu'icy toute la Terre, ne doit pas empescher que vous ne luy accordiez cette grace, ni vous faire craindre sa rencontre ; car je suis asseuré qu'il deviendra sage aupres de vous, & qu'il oubliera Angelique, sitost qu'il vous aura veuë. Au moins, je sçay par experience, que vous avez desia fait de plus grands miracles que celuy-là, & que d'un seul mot vous avez sçeu guerir autrefois une plus dangereuse folie que la sienne. Et certes, elle seroit au delà de tout ce qu'Arioste nous en a jamais dit, s'il ne reconnoissoit l'avantage que vous avez sur cette Dame, & n'avoüoit, que si elle estoit mise auprés de vous, elle auroit recours, avec plus de besoin que jamais, à la force de son Anneau. Cette beauté qui de tous les Chevaliers du monde n'en trouva pas un armé à l'espreuve, qui ne frappa jamais ses yeux de personne dont elle ne blessast le cœur, & qui brusla de son amour autant de parties de monde, que le Soleil en esclaire, ne fut qu'un portrait mal-tiré des merueilles que nous devions admirer en vous. Toutes les couleurs, & le fard de la Poësie ne l'ont sçeu peindre si belle que nous vous voyons, & l'imagination mesme des Poëtes n'a pû monter jusques-là. Aussi, à dire le vray, les Chambres de Crystal, & les Palais de Diamant, sont bien plus aisez à imaginer, & tout les Enchantements des Amadis, qui vous semblent si incroyables, ne le sont pas tant, à beaucoup prés, que les vostres. Dés la

la premiere veuë, arreſter les Ames les plus reſoluës, & les moins nées à la ſervitude; faire naiſtre en elles une ſorte d'amour qui connoiſſe la raiſon, & qui ne ſçache ce que c'eſt que du deſir, ni de l'eſperance; combler de plaiſir & de gloire les eſprits, à qui vous oſtez le repos & la liberté; & rendre parfaitement contens de vous, ceux à qui vous ne faites point du tout de bien: ce ſont des effets plus eſtranges & plus eſloignez de la vray-ſemblance, que les Hippogriphes, & les chariots volans, ni que tout ce que nos Romans nous content de plus merueilleux. Je ferois un livre plus gros que celuy que je vous envoye, ſi je voulois continuër ce diſcours: mais ce Chevalier qui n'a pas accouſtumé de quitter le premier rang à perſonne, ſe faſche de me laiſſer ſi long-temps aupres de vous, & s'avance pour vous faire oüir l'hiſtoire de ſes Amours. C'eſt une faveur que vous m'avez beaucoup de fois refuſée; & pourtant je ſouffriray ſans jalouſie, qu'il ſoit en cela plus heureux que moy, puis qu'il me promet, en recompenſe, de vous preſenter ce mot de ma part, & de vous le faire lire avant toute autre choſe. Il ne falloit pas un cœur moins hardy que le ſien pour cette entrepriſe, & je ne ſçay encore comme elle luy reüſſira. Neantmoins, il eſt, ce me ſemble, bien juſte, puiſque je luy donne moyen de vous entretenir de ſes paſſions, qu'il vous raconte quelque choſe des miennes, & que parmy tant de fables il vous die quelques veritez. Je ſçay bien que vous ne les voulez pas touſiours entendre; mais puiſque vous n'en pouvez eſtre touchée, & que cela eſt trop peu de choſe pour vous obliger à quelque reſſentiment, il n'y a pas de danger que vous ſçachiez que je vous eſtime ſeule plus que tout le reſte du monde, & que je tirerois moins de vanité de le commander, que de vous obeïr, & d'eſtre,

MADAME,

*Voſtre, &c.*

A MA-

## A MADAME LA MARQVISE

*de Ramboüillet, ſous le nom de Callot excellent Graveur, en luy envoyant de Nancy un livre de ſes Figures.*

### LETTRE V.

MADAME,

De tant de differentes imaginations que mon eſprit a produites, la plus raiſonnable que j'ay euë, eſt celle de vous preſenter ce livre; à vous, Madame, qui excellez ſur toute autre, en cette partie de l'ame qui fait les Peintres, les Architectes, & les Statuaires, & qui la defendez par voſtre exemple, du blaſme que l'on luy donne, de ne ſe trouver jamais en éminence avec un parfait jugement. Car outre cette grande lumiere d'eſprit, qui vous fait voir d'abord la verité des choſes, vous avez une imagination, qui mieux que toutes celles du monde, en ſçait diſcerner la beauté. Et comme il n'y a perſonne aujourd'huy, qui ait tant d'intereſt que les choſes parfaites ſoient éſtimées; il n'y en a point auſſi qui les ſçache louër ſi bien que vous. C'eſt vous flatter bien modeſtement, Madame, que de dire que vous les ſçavez connoiſtre, puis que je pourrois aſſeurer, que quand il vous plaiſt, vous les ſçavez faire en perfection. En effet, il eſt arrivé beaucoup de fois, qu'en vous joüant vous avez fait des deſſeins que Michel-Ange ne deſavoüeroit pas. Et de plus, on vous peut vanter d'avoir mis au monde un ouvrage qui paſſe tout ce que la Grece & l'Italie ont jamais veu de mieux fait, & qui pourroit faire honte à la Minerve de Phidias. Il n'eſt pas difficile d'entendre que c'eſt de Mademoiſelle voſtre Fille que je veux parler, en laquelle ſeule on peut dire, Madame, que vous avez fait pluſieurs miracles. Mais il faudroit une main plus hardie que la mienne, pour entreprendre de repreſenter ce qui eſt en vous & en elle, & je ne le pourrois pas en un gros livre, moy qui ſçay mettre dans une feüille de papier des armées toutes entieres, & y faire voir en leur gran-

grandeur la Mer & les Montagnes. Je me contenteray donc de dire avec beaucoup de reſpect & de verité, que je ſuis,

MADAME,

*Voſtre, &c.*

---

## A LA MESME.

### LETTRE VI.

MADAME,

Depuis que je n'ay eu l'honneur de vous voir, j'ay eu des maux qui ne ſe peuvent dire; Mais je n'ay pas laiſſé, avec tout cela, de me ſouvenir de ce que vous m'aviez commandé. En paſſant par Eſpernay, je fus voir de voſtre part Monſieur le Mareſchal Strozzi; & ſon tombeau me ſembla ſi magnifique, que voyant en quel eſtat j'eſtois, & me trouvant là tout porté, j'eus envie de me faire enterrer avec luy. Mais on en fit quelque difficulté, pource que l'on trouva que j'avois encore trop de chaleur. Je me reſolus donc defaire porter mon corps juſqu'à Nancy; où enfin, Madame, il eſt arrivé ſi maigre, & ſi défait, que je vous aſſeure que l'on en met en terre beaucoup qui ne le ſont pas tant. Depuis huict jours que j'y ſuis, je n'ay pû encore me remettre, & plus je m'y repoſe, plus je m'en trouve las. Auſſi, il y a ſi grande difference des quinze jours que j'ay eu l'honneur d'eſtre avecque vous, aux quinze derniers que j'ay paſſez, que je m'eſtonne comme je la puis ſouffrir; & il me ſemble que Monſieur Margone qui eſt icy Maiſtre d'école, & moy, ſommes les deux plus pitoyables exemples que l'on puiſſe voir du changement de la fortune. J'ay des eſtouffemens & des foibleſſes, qui me prennent de jour à autre, ſans que l'on puiſſe trouver icy de Theriaque, & je ſuis plus malade que je ne fus jamais, en un lieu où il n'y a point des remedes pour moy. De ſorte, Madame, que je crains fort Nancy ne me ſoit auſſi funeſte qu'il le fut au Duc de Bourgogne; & qu'apres avoir eſchappé de grands perils,

perils, & resisté à de grands ennemis, aussi bien que luy, je ne sois destiné à finir icy mes jours. J'y resisteray pourtant, autant qu'il me sera possible; car il est vray que j'apprehende de ne plus vivre, quand je songe que je n'aurois plus l'honneur de vous voir. Et apres avoir failly à recevoir la mort par la main d'une des plus aymables Demoiselles du monde, & manquétant de belles occasions de mourir en vostre presence, il me fascheroit fort de m'estre venu faire enterrer à cent lieuës de vous, & de penser que quelque jour, en ressuscitant, j'aurois le déplaisir de me trouver encore une fois en Lorraine. Je suis,

MADAME,

*Vostre, &c.*

*De Nancy ce 23. Septembre.*

---

## A MADEMOISELLE DE *Rambouillet, sous le nom du Roy de Suede.*

### LETTRE VII.

MADEMOISELLE,

Voicy le Lyon du Nort, & ce Conquerrant dont le nom a fait tant de bruit dans le monde; qui vient mettre à vos pieds les trophées de l'Allemagne, & qui apres avoir défait Tily, & abbatu la fortune d'Espagne, & les forces de l'Empire, se vient ranger sous le vostre. Parmy les cris de joye, & les chants de victoire que j'entens depuis tant de jours, je n'ay rien oüy de si agreable, que le rapport qu'on m'a fait que vous me voulez du bien, & des l'heure que je l'ay sceu, j'ay changé tous mes projets, & arresté en vous seule cette ambition qui embrassoit toute la terre. Cela n'est pas tant avoir retranché mes desseins, comme les avoir esleyez, car encore la terre a ses bornes, & le desir d'en estre le Maistre, est quelquefois tombé en d'autres ames que la mienne. Mais cét esprit qu'on admire en vous, & qui ne se peut mesurer ni comprendre; ce cœur qui est si fort au dessus des Sceptres & des Couronnes, & ces graces qui vous font regner

sur

ſur toutes les volontez ſont des biens infinis que perſonne que moy n'a jamais oſé pretendre : & ceux qui deſiroient pluſieurs Mondes, ont fait en cela des ſouhaits plus moderez que moy. Que ſi les miens peuvent reüſſir, & ſi la fortune qui me fait vaincre par tout, m'accompagne encore aupres de vous, je n'envieray pas à Alexandre toutes ſes conqueſtes, & je croiray que ceux qui ont commandé à tous les hommes, n'ont pas eu un Empire de ſi belle eſtenduë que moy. Je vous en dirois davantage, Mademoiſelle, mais je vay à ce moment donner la bataille à l'armée Imperiale, & prendre ſix heures apres Nuremberg. Je ſuis,

MADEMOISELLE,

*Voſtre tres-paſſionné ſerviteur,*

GUSTAVE ADOLPHE.

---

## A LA MESME.

### LETTRE VIII.

MADEMOISELLE,

Tous les moyens que vous m'avez appris pour ne me pas ennuyer, me ſont inutiles en ce païs, & plus vos conſeils me ſemblent raiſonnables, moins je trouve de ſujet de me conſoler de ne plus ouïr une perſonne qui raiſonne ſi parfaitement. Tous ceux que je vois icy m'aſſeurent que le ſejour en eſt fort agreable, & il n'y a pas un de la ſuite de Monſieur : qui n'aye une Alteſſe à entretenir, ou une Princeſſe pour le moins. Mais quelque galante que ſoit la Cour de Lorraine, je m'y trouve auſſi ſeul que je faiſois il y a huict mois dans les voyages de la Beauſſe, & je me ſouviens d'avoir veu quelquefois meilleure compagnie dans les ruiſſeaux de Paris, que je n'en ay encore rencontré dans la chambre de la Ducheſſe. Je ne ſçay ſi c'eſt un effet de la rate dont je ſuis tourmenté depuis quelque temps ; mais il me ſemble qu'il n'y a plus dans le monde de perſonnes converſables, que celles que j'ay veuës au dernier voyage que j'ay eu l'honneur de

faire

faire avecque vous, & je m'entretiendrois beaucoup plus agreablement avec Monſieur.... que je ne ferois avec Madame la Ducheſſe de.... La melancolie que j'ay dans le cœur & dans les yeux, me fait paroiſtre tous les viſages comme ſi je les voyois au travers de la fumée de l'eau de vie, & je n'apperçois rien icy qui ne me ſemble effroyable. Ces heures que Monſieur le Marquis appelle les heures de la digeſtion, me durent depuis le matin juſqu'au ſoir, & je ſuis de ſi mauvaiſe compagnie, que Monſieur de Chaudebonne s'en faſche; & je voy bien, tout de bon, qu'il le trouve mauvais. Mais j'ay fait ma paix avec luy, en luy promettant qu'il m'entendra parler un de ces jours deux heures de ſuite; & que je luy conteray une hiſtoire pus agreable que celle d'Heliodore, & faite par une perſonne plus belle que Cariclée. Vous jugez bien, Mademoiſelle, que c'eſt celle de Zelide & d'Alcidalis, que je luy ay promiſe; car il n'y en a point d'autres au monde, de qui cela ce puiſſe dire. Quelque ſtupide que je ſois devenu, ne craignez point qu'en la contant, je luy faſſe rien perdre de ſa beauté; car dans tous mes maux, je me ſuis encore conſervé ma memoire toute entiere, & je croy qu'elle me ſervira fidelement, quand ce ſera pour vous, puis que vous y avez autant de part que perſonne, & que je ſuis, plus que je ne vous le puis dire,

MADEMOISELLE,

*Voſtre, &c.*

---

## A MADEMOISELLE DE *Bourbon.*

### LETTRE IX.

MADEMOISELLE,

Je fus berné Vendredy apres diſné, pource que je ne vous avois pas fait rire dans le temps que l'on m'avoit donné pour cela, & Madame de Ramboüillet en donna l'Arreſt, à la requeſte de Mademoiſelle ſa fille, & de Mademoiſelle Paulet. Elles en avoient remis

remis l'execution au retour de Madame la Princeſſe & de vous, mais elles s'aviſerent depuis de ne pas differer plus long-temps, & qu'il ne falloit pas remettre des ſupplices à une ſaiſon qui devoit eſtre toute deſtinée à la joye. J'eus beau crier & me deffendre, la couverture fut apportée, & quatre des plus forts hommes du monde furent choiſis pour cela. Ce que je vous puis dire, Mademoiſelle, c'eſt que jamais perſonne ne fut ſi haut que moy, & que je ne croyois pas que la fortune me deuſt jamais tant eſlever. A tous coups ils me perdoient de veuë, & m'envoyoient plus haut que les Aigles ne peuvent monter. Je vis les montagnes abaiſſées au deſſous de moy, je vis les vents & les nuées cheminer deſſous mes pieds, je deſcouvris des païs que je n'avois jamais veus, & des mers que je n'avois point imaginées. Il n'y a rien de plus divertiſſant que de voir tant de choſes à la fois, & de deſcouvrir d'une ſeule veuë la moitié de la Terre. Mais je vous aſſeure, Mademoiſelle, que l'on ne voit tout cela qu'avec inquietude, lors que l'on eſt en l'air, & que l'on eſt aſſeuré d'aller retomber. Vne des choſes qui m'effrayoit autant, eſtoit que lors que j'eſtois bien haut, & que je regardois en bas, la couverture me paroiſſoit ſi petite qu'il me ſembloit impoſſible que je retombaſſe dedans, & je vous avouë que cela me donnoit quelque émotion: Mais parmy tant d'objets differens, qui en meſme temps frapperent mes jeux, il y en eut un, qui pour quelques momens m'oſta de crainte, & me toucha d'un veritable plaiſir. C'eſt, Mademoiſelle, qu'ayant voulu regarder vers le Piedmont, pour voir ce que l'on y faiſoit, je vous vis dans Lion que vous paſſiez la Saone. Ou moins, je vis ſur l'eau une grande lumiere, & beaucoup de rayons à l'entour du plus beau viſage du monde. Je ne pus pas bien diſcerner qui eſtoit avec vous, pource qu'à cette heure-la j'avois la teſte en bas, que je croy que vous ne me viſtes point car vous regardiez d'un autre coſté. Je vous fis ſigne tant que je pûs; mais comme vous commençaſtes à lever les yeux, je retombois, & une des pointes de la montagne de Tarare vous empeſcha de me voir. Dés que je fus en bas je leur voulus dire de vous novuelles, & les aſſeuray que je

je vous avois veuë, mais il se prirent à rire, comme si j'eusse dit une chose impossible, & recommencerent à me faire sauter mieux que deuant. Il arriva un accident estrange, & qui semblera incroyable à ceux qui ne l'ont point veu: une fois qu'ils m'avoient esleve fort haut, en descendant je me trouvay dans un nuage, lequel estant fort espais & moy extrémement leger, je fus un grand espace embaraſſé dedans, sans retomber; de sorte qu'ils demeurerent long-temps en bas, tendant la covuerture, & regardant en haut sans se pouvoir imaginer ce que j'estois devenu. De bonne fortune il ne faisoit point du tout de vent: car s'il y en eust eu, la nuée en cheminant m'eust porté d'un coté ou d'autre, & ainsi je fusse tombé à terre; ce qui ne pouuoit arriver sans que je ne me blessasse bien fort. Mais il survint un plus dangereux accident; le dernier coup qu'ils me jetterent en l'air, je me trouvay dans une troupe de gruës, lesquelles d'abord furent estonnées de me voir si haut; mais quand elles m'eurent approché, elles me prirent pour un Pygmée, avec lesquels vous sçavez bien, Mademoiselle, qu'elles ont guerre de tout temps, & croyant que je les eusse je venu enlever jusques dans la moyenne region de l'air. Aussi-tost elles vinrent fondre sur moy à grands coups de bec, & d'une telle violence que je creus estre percé de cent coups de poignard; & une d'elles qui m'avoit pris par la jambe, me poursuivit si opinaistrément qu'elle ne me laissa point que je ne fusse dans la couverture. Cela fit apprehender à ceux qui me tourmentoient de me remettre encore à la mercy de mes ennemis; car elles s'estoient amassées en grand nombre, & se tenoient suspenduës en l'air, attendant que l'on m'y renuoyast. On me reporta donc en mon logis, dans la mesme couverture, si abbatu qu'il n'est pas possible de l'estre plus. Aussi, à dire le vray, cét exercice est un peu violent pour un homme aussi foible que je suis. Vous pouvez juger, Mademoiselle, combien cette action est tyrannique, & par combien de raisons vous estes obligée de la des-approuver; & sans mentir, à vous qui estes née avec tant de qualitez pour commander, il vous importe extrémement de vous accoustumer de bonne heure de haïr l'injustice, & de prendre

prendre ceux qu'on opprime, en voſtre protection. Je vous ſupplie donc, Mademoiſelle, de declarer premierement cette entrepriſe un attentat que vous diſavouëz, & pour reparation de mon honneur & de mes forces, d'ordonner qu'un grand pavillon de Gaze me ſera dreſſé dans la chambre bleuë de l'hoſtel de Ramboüillet, où je ſeray ſervy & traitté magnifiquement huict jours durant par deux Demoiſelles qui m'ont eſté cauſe de ce mal-heur; qu'à un des coins de la chambre on fera à toute heure des confitures; qu'une d'elles ſouffletra le fourneau, & l'autre ne fera autre choſe que mettre du ſyrop ſur des aſſiettes pour le faire refroidir & me l'appeter de temps en temps. Ainſi, Mademoiſelle, vous ferez une action de juſtice, & digne d'un auſſi grande, & auſſi belle Princeſſe que vous eſtes, & je ſeray obligé d'eſtre avec plus de reſpect & de verité que perſonne du monde,

MADEMOISELLE,

*Voſtre, &c.*

---

## A MONSEIGNEVR LE CARDINAL *de la Valette.*

### LETTRE X.

MONSEIGNEUR,

Je voy bien que les anciens Cardinaux prennent une grande authorité ſur les derniers reçeus, puiſque vous ayant eſcrit beaucoup de fois ſans avoir reçeu une des vos lettres, vous vous plaignez de ma pareſſe. Cependant, je voy tant d'honneſtes gens qui m'aſſeurent que vous me faites trop d'honneur de vous ſouvenir de moy, & que je ſuis obligé de vous eſcrire pour vous en remercier tres-humblement; que je vieux bien ſuivre leur conſeil, & paſſer par deſſus ce qui peut eſtre en cela de mon intereſt. Vous ſçaurez donc, Monſeigneur, que ſix jours apres l'éclipſe, & quinze jours apres ma mort, Madame la Princeſſe, Mademoiſelle de Bourbon, Madame du Vigean, Madame Aubry, Made-

Mademoiſelle de Ramboüillet, Mademoiſelle Paulet, & Monſieur de Chaudebonne, & moy, partiſmes de Paris, ſur les ſix heures du ſoir pour aller à la Barre, où Madame du Vigean devoit donner la collation à Madame la Princeſſe. Nous ne trouvaſmes en chemin aucune choſe digne d'eſtre remarquée, ſi ce n'eſt qu'à Ormeſſon nous viſmes un grand chien qui vint à la portiere du caroſſe, me faire feſte. Vous ſerez, s'il vous plaiſt, averty, Monſeigneur, que toutes les fois que je diray nous trouvaſmes, nous viſmes, nous allaſmes, c'eſt en qualité de Cardinal que je parle. De là, nous arrivaſmes à la Barre, & entraſmes dans une ſalle où l'on ne marchoit que ſur des roſes, & de la fleur d'orange. Madame la Princeſſe, apres avoir admiré cette magnificence, vouſut aller voir les promenoirs, en attendant l'heure du ſouper: Le Soleil ſe couchoit dans une nuée d'or, & d'azur, & ne donnoit de ſes rayons qu'autant qu'il en faut pour faire une lumiere douce, & agreable; l'air eſtoit ſans vent & ſans chaleur, & il ſembloit que la terre & le Ciel, à l'envy de Madame du Vigean, vouloient feſtoyer la plus belle Princeſſe du monde. Apres avoir paſſé un grand parterre, & de grands jardins tous pleins d'[illegible] elle arriva en un bois où il y avoit plus de [illegible] n'eſtoit entré qu'à cette heure-là qu'il y entra avec elle. Au bout d'une allée grande à perte de veuë, nous trouvaſmes une fontaine qui jettoit toute ſeule plus d'eau que toutes celles de Tivoli; à l'entour eſtoient rangez vingt-quatre violons, qui avoient de la peine à ſurmonter le bruit qu'elle faiſoit en tombant. Quand nous-nous en fuſmes approchez, nous deſcouvriſmes dans une niche qui eſtoit dans une paliſſade, une Diane à l'âge d'onze ou douze ans, & plus belle que les foreſts de Grece & de Theſſalie ne l'avoient jamais veuë: elle portoit ſon arc & ſes fléches dans ſes yeux, & avoit tous les rayons de ſon frere à l'entour d'elle. Dans une autre niche aupres, eſtoit une de ſes Nymphes aſſez belle & aſſez gentille pour eſtre de ſa ſuite; ceux qui ne croyent pas les fables, creurent que c'eſtoit Mademoiſelle de Bourbon, & la pucelle Priande, & à la verité elles leur reſſembloient extrémement. Tout

le

le monde eſtoit ſans proferer une parole, en admiration de tant d'objets qui eſtonnoient en meſme temps les yeux & les oreilles, quand tout à coup la Deeſſe ſaura de ſa niche, & avec une grace qui ne ſe peut repreſenter, commença un bal qui dura quelque temps à l'entour de la fontaine. Cela eſt eſtrange, Monſeigneur, qu'au milieu de tant de plaiſirs, qui devoient remplir entierement, & attacher l'eſprit de ceux qui en joüiſſoient, on ne laiſſa par de ſe ſouvenir de vous, & que tout le monde dit que quelque choſe manquoit à tant de contentements, puiſque vous & Madame de Ramboüillet n'y eſtiez pas. Alors je pris une harpe, & chantay,

*Pues quiſo me ſuerte dura,*
*Que faltando mi Señor*
*Tambien faltaſſe mi dama.*

Et continuay le reſte ſi mélodieuſement, & ſi triſtement, qu'il n'y eut perſonne en la compagnie à qui les larmes n'en vinſſent aux yeux, & qui ne pleuraſt abondamment: & cela euſt duré trop long-temps, ſi les violons n'euſſent viſtement ſonné une ſarabande ſi gaye, que tout le monde ſe leva auſſi je, [illegible]aux que ſi de rien n'euſt eſté; & ainſi ſautant, danſant, voltigeant, pirouettant, nous arrivaſmes au [illegible] nous trouvaſmes une table qui ſembloit avoir eſté ſervie par les Fées. Cecy, Monſeigneur, eſt un endroit de l'avanture qui ne ſe peut deſcrire, & certes, il n'y a point de couleurs ny de figures en la Rhetorique, qui puiſſent repreſenter ſix potages, qui d'abord ſe preſenterent à nos yeux. Cela y fut particulierement remarquable, que n'ay ayant que des Deeſſes à la table, & deux demy-Dieux, à ſçavoir Monſieur de Chaude-bonne & moy, tout le monde y mangea, ne plus ne moins que ſi c'euſſent eſté veritablement des perſonnes mortelles. Auſſi à dire le vray, jamais rien ne fut mieux ſervy, & entre autres choſes, il y eut douze ſortes de viandes, & de déguiſements, dont perſonne n'a encore jamais ouy parler, & dont on ne ſçait pas encore le nom. Cette particularité, Monſeigneur, a eſté rapportée per malheur à Madame la Mareſchalle de Saint.... & quoy qu'on luy aye donné vingt dragme d'Opium plus que d'ordinaire,

elle

elle n'a jamais pû dormir depuis. Au commancement du ſouper, on ne beut point à voſtre ſanté, pource que l'on fut fort diverty, & à la fin on n'en aviſa pas. Souffrez, s'il vous plaiſt, Monſeigneur, que je ne vous flatte point, & qu'en fidele Hiſtoire, je raconte nuëment les choſes comme elles ſont: car je ne voudrois pas que la Poſterité priſt une choſe pour l'autre, & que d'icy à deux mille ans, on creuſt que l'on euſt beu à vous, cela n'ayant point eſté. Il eſt vray que je ſuis obligé de rendre ce témoignage à la verité, que ce ne fut pas manque de ſouvenir, car durant le ſouper en parla fort de vous, & les Dames vous y ſouhaitterent, & quelques-unes de fort bon-cœur, ou je ne m'y connois pas. Au ſortir de table, le bruit des Violons fit monter tout le monde en haut, ou l'on trouva une chambre ſi bien eſclairée, qu'il ſembloit que le jour qui n'eſtoit plus deſſus la terre, s'y fuſt retiré tout entier. La, le bal recommença, en meilleur ordre & plus beau qu'il n'avoit eſté autour de la fontaine; & la plus magnifique choſe qui y fuſt, c'eſt, Monſeigneur, que j'y danſay. Mademoiſelle de Bourbon jugea qu'à la verité je danſois mal, mais que je tirois bien des armes, pource qu'à la fin de toutes les cadences, il ſembloit que je me miſſe en garde. Le bal continuoit avec beaucoup de plaiſir, quand tout à coup un grand bruit que l'on entendit dehors, obligea toutes les Dames à mettre la teſte à la feneſtre, & l'on vit ſortir d'un grand bois qui eſtoit à trois cens pas de la maiſon, un tel nombre de feux d'artifices, qu'il ſembloit que toutes les branches & les troncs des arbres ſe convertiſſent en fuſées, que toutes les eſtoilles du Ciel tombaſſent; & que la Sphere du feu voulût prendre la place de la moyenne region de l'air. Ce ſont, Monſeigneur, trois Hyperboles, leſquelles appréciées, & reduites à la juſte valeur des choſes, valent trois douzaines de fuſées. Apres s'eſtre remis de l'étonnement où cette ſurpriſe avoit mis un chacun, on ſe réſolut de partir, & on reprit le chemin de Paris à la luëur de vingt flambeaux. Nous traverſâmes tout l'Ormeſſonnois, les grandes plaines d'Eſpinay, & paſſaſmes ſans aucune reſiſtance per le milieu de Saint Denis. M'eſtant

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

ſtant trouvé dans le caroſſe aupres de Madame... je luy dis de voſtre part, Monſeigneur, un *Miſerere* tout entier, auquel elle reſpondit avec beaucoup de gentilleſſe & de civilité. Nous chantaſmes en chemin une infinité de *Scavans*, *de Petits-doits*, *de Pon-ſoirs*, *de Pon-Bretons*. Nous eſtions environ une lieuë par delà S. Denis, & il eſtoit deux heures apres minuit, le travail du chemin, le veiller, l'exercice du bal, & de la promenade, m'avoient extrémement appeſanty, quand il arriva un accident, que je creus devoir eſtre cauſe de ma totale deſtruction. Il y a une petite bourgade entre Paris & Saint Denis, que l'on nomme la Vilette; au ſortir delà, nous rencontraſmes trois caroſſes, dans leſquels s'en retournoient les Violons que nous avions fait joüer tout le jour. Voicy, Monſeigneur, qui eſt horrible! le Diable alla mettre en eſprit de Mademoiſelle.... de leur faire commander de nous ſuivre, & d'aller donner des ſerenades toute la nuit. Cette propoſition me fit dreſſer les cheveux en la teſte; cependant, tout le monde l'approuva. On fit arreſter les caroſſes, on leur alla dire le commandement; mais de bonne fortune les bonnes gens avoient laiſſé leurs violons à la Barre; & Dieu les benie. Par là, Monſeigneur, vous pouvez juger que Mademoiſelle.... eſt une auſſi dangereuſe Demoiſelle pour la nuit, qu'il y en ait au monde, & que j'avois grande raiſon chez Madame.... de dire qu'il falloit faire ſortir les violons, & qu'il ne falloit rien pour ſe rembarquer tant qu'on les voyoit preſens. Nous continuaſmes noſtre chemin aſſez heureuſement, ſi ce n'eſt qu'en entrant dans le fauxbourg, nous trouvaſmes ſix grands Plaſtriers tout nuds qui paſſerent devant le carroſſe où nous eſtions. Enfin, nous arrivaſmes à Paris, & ce qui je m'en vay vous dire, eſt plus épouvantable que tout le reſte. Nous viſmes qu'une grande obſcurité couvroit tout la ville, & au lieu que nous l'avions laiſſée, il n'y avoit que ſept heures, pleine de bruit, d'hommes, de chevaux, & de carroſſes, nous trouvaſmes un grand ſilence, & une effroyable ſolitude par tout; & les ruës tellement deſpeuplées, que nous n'y rencontraſmes pas un homme, & viſmes ſeulement quelques animaux, qui à la luëur des flam-

beaux,

beaux, se cachoient. Mais, Monseigneur, je vous diray le reste de cette aventure une autrefois;

*Qui el fin del Canto, e torno ad Orlando,*
*A dio Signor; a voi mi racommando.*

---

## A MADEMOISELLE *Paulet.*

### LETTRE XI.

MADEMOISELLE,

Il n'y eut jamais de si beaux enchantements que les vostres, & tous les magiciens qui se sont servis d'images de cire, n'en ont point fait de si estranges effets que vous. Celle que vous avez envoyée, a rempli d'estonnement tous ceux qui l'ont veuë; &, ce qui est beaucoup plus admirable, & que je pense que toute la Magie ne peut faire, elle a donné de l'amour à Madame la Marquise de Ramboüillet, & à moy de la joye, le mesme jour que vous estes partie. Je ne comprens pas comme cela vous est pû arriver. Mais la lettre & le present qui vintet de vostre part, me firent oublier tous mes maux, & je reçeus la petite Europe avec autant de contentement, que si l'on meust donné celle qui fait une des trois parties du Monde, & que l'on divise en plusieurs Royaumes. Aussi vaut-elle davantage, puis qu'elle vous ressemble, & Madame la Marquise, sous ce pretexte, me l'osta par force, & jura Styx qu'elle ne sortiroit point de son cabinet. Ainsi Europa a esté ravie pour la seconde fois, & beaucoup plus glorieusement, ce me semble, que lors qu'elle fut enlevée par Jupiter. Il est vray, que pour m'appaiser, l'on m'a donné deux chiens, qui ont le museau si long, qu'à mon advis ils valent bien une Demoiselle, & je ne sçay s'il en y a une dans Paris, pour qui je les vouluſſe donner. Aussi bien en l'humeur où je me trouve, je ne dois plus converser avec les creatures raisonnables; & dans le desespoir où je suis, je voudrois estre en un desert, entre les griffes du plus cruel des Lyons, moy qui disois

ſois que l'on ne devoit aymer que les chiens. Vous qui les avez rendus galans, faites, s'il vous plaiſt, auſſi qu'ils ſoient reconnoiſſans, & qu'ils ſe ſouviennent quelque-fois de moy, puis que je les honore plus que perſonne du monde; & que je ſuis,

MADEMOISELLE,

*Voſtre, &c.*

---

## A MADAME DV VIGEAN

*En luy en voyant une Elegie qu'il avoit faite, & qu'elle luy avoit demandée pluſieurs fois.*

### LETTRE XII.

MADAME,

Voila cette Elegie que vous m'avez beaucoup trop demandée. & qui juſqu'icy avoit eſté ouïe de quelques-uns; mais qui n'avoit encore eſté leuë de perſonne. Je voudrois bien qu'il m'en arrivât autant qu'à vous, qui apres avoir caché long-temps la plus belle choſe du monde, avez ébloüi, en la monſtrant, tous ceux qui l'ont veuë. Mais c'eſt eſtre trop amoureux de mes vers. que de leur ſouhaitter cét avantage, & je ne voudrois pas qu'ils fuſſent meilleurs, puis-qu'ils n'ont pas eſté faits pour vous. Si vous les trouvez fort mauvais, vous m'en devez ſçavoir d'autant plus de gré, de ce que le connoiſſant comme vous, je n'ay pas laiſſé de vous les envoyer. Et ſans mentir, pour m'obliger à cela, il ne falloit pas avoir moins de puiſſance ſur moy, que celle que vous y avez aquiſe depuis quelques jours: & ſans voſtre commandement, Madame, ils n'euſſent jamais eſté ailleurs que dans ma memoire. Mais il eſt temps qu'ils en ſortent, pour laiſſer place à quelque objet plus agreable, & ce que Mademoiſelle.... me fit voir l'autre jour, l'occupe tellement à cette heure, que je ne ſçay s'il y aura plus de lieu pour pas une autre choſe. Je voy bien, Madame, que je vous fais un pouller, en ne penſant faire qu'une lettre d'excuſe & de com-

compliment, mais je voudrois bien que les autres fautes que vous trouverez icy fuſſent auſſi excuſables que celle là. Cependant, je vous jure qu'il y a bien long-temps que je ne m'eſtois tant engagé, & qu'il y a beaucoup de perſonne à qui je n'en voudrois pas dire autant, quand bien elles me tiendroient l'eſpée ſur la gorge. Mais puis qu'il n'y peut avoir de ſcandale, vous devez, ce me ſemble, Madame, recevoir favorablement ce commencement d'affection, pour voir comme je ferois ſi je devenois amoureux, & ce qui en arriveroit, ſi on me laiſſoit faire.

---

## A MADEMOISELLE DE *Rambouillet, ſur la mort de ſon ſecond Frere, qui mourut de peſte, & qu'elle aſſiſta pendant ſa maladie.*

### LETTRE XIII.

MADEMOISELLE,

N'ayant pas moins d'admiration de voſtre courage & de voſtre bon naturel, que de reſſentiment de voſtre douleur, je ſuis ſi fort touché de l'un & de l'autre, que ſi j'eſtois capable de vous donner les loüanges qui vous ſont deuës, & la conſolation dont vous avez beſoin, j'avouë que je ſerois bien empeſché par où commencer: car quelles obligations peuvent eſtre eſgalement plus preſſantes, que de rendre à une ſi éminente vertu les honneurs qu'elle merite, & à une ſi violente affliction le ſoulagement qu'elle deſire; Mais j'ay tort de des-unir ces deux choſes, puiſque voſtre charité les a ſi parfaitement unies, que l'aſſiſtance incomparable que vous avez renduë à feu Monſieur voſtre Frere, vous doit eſtre maintenant une conſolation nompareille, & que Dieu vous donne en cela par juſtice, ce que les autres luy demandent par grace; ſa bonté infinie ne pouvant laiſſer ſans reconnoiſſance, une action ſi extraordinaire de bonté, que celle qui vous a fait meſpriſer voſtre vie pour porter les devoirs de la meilleure

Sœur du monde, au delà de vos obligations, & par une constance admirable, demeurer ferme au milieu d'un peril qui fait trembler les plus courageux. Cette mesme raison ne me peut permettre de douter qu'il ne vous en preserve, & qu'il ne verse sur vous pour récompense de vostre vertu, les benedictions que vous souhaite,

MADEMOISELLE,

*Vostre, &c.*

---

## A MADAME LA MARQVISE *de Sablé.*

### LETTRE XIV.

MADAME,

Pour vous consoler de la mauvaise nouvelle que vous avez déja apprise, je ne sçay point de meilleur moyen que de vous faire peur pour vous-mesme. Sçachez donc que moy qui vous escris, ay esté trois jours durant en une maison, où deux personnes mouroient de la peste. Jamais vous ne fistes mieux que de sortir de Paris, puis-que c'estoit le temps où les honnestes gens devoient estre affligez. Madame de Rambouïllet a perdu son petit-fils, qui est mort de la peste en trois jours, & elle n'a pas voulu sortir de sa maison tant qu'il a esté en vie. Vous pouvez juger, Madame, que rien ne m'a pû empescher d'estre tousiours parmy eux, puis-que vous n'estiez point icy. Mais j'ay peur que je ne vous espouvante trop, & que le remede dont je veux guerir vostre ennuy ne soit plus violent que le mal. Sçachez donc que moy qui vous escris ne vous escris point; & que j'ay envoyé cette lettre à vingt lieuës d'icy, pour estre copiée par un homme que je n'ay jamais veu. Je prens beaucoup de part, Madame, au déplaisir que vous avez, & je voy bien que ce malheur ne pouvoit arriver en une plus mal-heureuse saison, la moderation que je connois en vostre esprit, & la negligence que vous avez pour toutes les choses du monde, me font esperer que vous

aurez

aurez milleur marché de cette affliction qu'une autre, & que la perte de cinquante mille livres de rente qui sortent de vostre maison, par où une autre plus interessée que vous seroit principalement touchée, ne vous affligera que mediocrement. Mais, Madame, je ne me puis resoudre de respondre par une lettre de consolation au plus obligeant poulet du monde; car la derniere partie de vostre lettre ne se peut appeller qu'ainsi. Je vous supplie, tres-humblement, Madame, soyez bien-aise de m'avoir escrit aussi favorablement que vous avez fait, car dans tous les ennuis que j'ay, j'ay reçeu cette joye aussi sensiblement que si je n'avois point du tout de desplaisir, & je ne me puis estimer mal-heureux tant que j'auray l'honneur d'estre aymé de vous. Je suis si heureux & si hardy que je n'en doute point du tout; & mon bon-heur est fort grand en cela, que le bien du monde que j'estime le plus, est celuy que je croy posseder le plus asseurément. Vous doutez si peu de moy, Madame, que je sçay bien que vous receurez de meilleur cœur les asseurances que je vous tesmoigne avoir de vostre affection, que celles que je vous pourrois donner de la mienne, & vous qui souhaittez mon bien en toutes choses, ne sçauriez rien desirer davantage pour moy, sinon que je croye que vous m'aymez, ceux qui ont veu quel changement vostre absence a fait en moy, & quelle part de mon esprit vous avez emportée aveque vous, vous pourront tesmoigner quelque jour que je me rends en quelque sorte digne de cét honneur, Mais, Madame, je ne puis m'empescher de vous dire, que Monsieur le Maistre qui vid avec quelle tendresse je vous dis Adieu, se sera bien confirme en l'opinion qu'il avoit; & qu'il croit bien voir un jour nos chiffres gravez ensemble sur les arbres de Bourgon; au moins suis je bien aise de ce qu'il a veu, que vostre affection est bien reconnuë, & qu'elle est reciproque. Pour moy, Madame, je vous dis encore ce dont je vous asseuray en partant, que je n'estimeray ni n'aymeray jamais rien tant au monde que vous, & je seray tousiours avec toute sorte de respect,

MADAME,

*Vostre, &c.*

*A Mademoiſelle de Chalais.*

MADEMOISELLE,

Je n'aurois pas voulu vous mettre en hazard non plus que Madame, en vous faiſant lire cette lettre; mais je croy que les perſonnes qui ont pris de la teinture d'or, ne peuvent prendre de mauvais air. Pour moy, je prens tous les matins trente grains d'antimoine, & ſix yeux de ce poiſſon que vous ſçavez. Avec cela je puis aller par tout ſans rien craindre. Conſervez-moy, s'il vous plaiſt, touſiours l'honneur que vous me faites de m'aymer; car ſi cela vient à me manquer, je prendray mon antimoine ſans eſtre preparé. Je ſuis, Mademoiſelle, de tout mon cœur,

*Voſtre, &c.*

---

A LA MESME.

LETTRE XV.

MADAME,

J'ay reçeu avec voſtre lettre la plus grande joye que j'aye euë depuis que vous n'eſtes plus icy. Si vous vous ſouvenez avec combien d'amitié & d'eſprit ſont eſcrites toutes celles que vous me faites l'honneur de m'envoyer, vous n'en douterez pas; & vous n'auriez pas l'opinion que vous avez de ma negligence, ſi la Fortune n'avoit fait perdre la derniere que je vous ay eſcrite. C'eſt une perte qui vous doit toucher, puis qu'il y en avoit une auſſi de Mademoiſelle de Ramboüillet. Elle vous ſupplie de ſçavoir de Madame de Saint Amand, à qui elles s'adreſſoit, ce qu'elle eſt devenuë, car elle en eſt en peine pour beaucoup de choſes qu'elle vous mandoit. Pour moy, Madame, je vous aſſeure que je prens tant de plaiſir à vous eſcrire, que je n'en trouve gueres davantage à ne rien faire. Et mes lettres ſe font avec une ſi veritable affection, que ſi vous le jugez bien, vous les eſtimerez

davan-

davantage que celles que vous me redemandez. Celles-là ne partoient que de mon eſprit, celles-cy partent de mon cœur; celles-là m'eſtoient à charge, & celles-cy me ſoulagent extrémement. N'eſt-il pas vray, Madame, que je vous aurois fait grand dépit, ſi j'avois mis encore cinq ou ſix fois celles-cy & celles-là, & que vous-vous ſeriez eſtonnée de la nouveautà de ce ſtille. Je l'ay penſé faire pour voir ce que vous diriez, mais je n'ay plus enuie de rire depuis que vous n'eſtes plus icy, & j'en ſerois parti il y a long-temps, ſi le changement de quelquels affaires ne m'y avoit retenu. Ma pareſſe eſt née ſous la plus heureuſe conſtellation qu'il eſt poſſible, elle trouve touſiours quelque pretexte à toutes les choſes qu'elle ne veut pas faire, & j'ay remis de huit en huit jours mon partement ſans qu'il y ait de ma faute d'eſtre demeuré juſqu'à cette heure. Je croy, Madame, que vous ne trouverez pas cela eſtrange, vous qui y ſeriez encore, ſi le chariot des peſtiferez ne vous en euſt chaſſée. Mais je ſuis reſolu de m'arracher de Paris dans dix ou douze jours, & je croy que je n'y auray pas beaucoup de peine. Au moins la plus forte racine qui m'y tenoit fut oſtée le jour que vous en partiſtes; & ſi quelque choſe m'y pouvoit à cette heure retenir; ce ſeroit Madame & Mademoiſelle de Ramboüillet, qui me diſent tous les jours que je m'en dois aller. Je vous puis aſſeurer, Madame, ſans pecher contre la franchiſe qui je vous doy, que vous eſtes aymée de ces deux perſonnes autant que vous le ſçauriez deſirer, & je les entens tous les jours parler de vous avec tant de tendreſſe, qu'une des choſes que j'ayme à cette heure autant en elles, eſt l'affection qu'elles vous portent. Ne doutez donc non plus d'elles que de moy, & ne mettez point leur amitié entre les biens que vous pouvez perdre. Je ſuis extrémement aiſe de ce que vous avez aſſeuré les autres qui ne ſont pas de cette Nature, & que vous ayez mis l'ordre que vous deſiriez dans vos affaires. Je vous remercie tres-humblement de ce que parmi les voſtres, vous ne laiſſiez pas d'avoir ſoin des miennes. Dans la negligence que j'ay pour cela, il eſt neceſſaire pour moy que je ſçache ce qu'il faut faire de ſi bonne-part que je n'y

oſe deſobeïr, & que je reçoive les avis d'une perſonne qui commande en conſeillant. Ce qui me mettoit ſi en peine, & qui m'avoit retenu, eſt en milleur eſtat que je n'avois eſperé, & je croy que nous y donnerons ordre moyennant quelque argent que nous contribuons pour cela. Mais je croiray en eſtre ſorti heureuſement, s'il ne m'en couſte que cela; & puis, Madame, je me ſoucie moins que jamais d'avoir du bien, à cette heure que je ſuis aſſeuré que vous en aurez. Au pis aller, avec les ſecrets que j'ay dans la Chymie, & dans la Medicine, vous me pourrez bien retirer chez vous; & vous me ferez habiller en Gentil-homme quand vous voudrez que je vous meine. Vous avez bien jugé que j'aurois beſoin de voſtre faveur aupres de Mademoiſelle d'Atichi, & je vous ſupplie tres-humblement, Madame, de luy eſcrire pour moy. Je ne l'ay veuë qu'une fois depuis voſtre partement. Cela, & ce que Monſieur Nerli luy aura pû dire, luy feront bien croire, comme j'eſpere, que vous luy recommanderez une perſonne qui ne vous eſt pas indifferente, & qui vous eſt aſſez fidele pour meriter ce ſoin-là de vous. Si elle le croit ainſi, je penſe, Madame, qu'elle en jugera mieux que de beaucoup d'autres choſes; Car il eſt vray, & pardonnez-moy, Madame, ſi je ne vous le dis pas auec aſſez de reſpect, que je n'ayme rien au monde tant que vous, & que je ſuis de tout mon cœur,

MADAME,

*Voſtre, &c.*

---

## A LA MESME.

### LETTRE XVI.

MADAME,

I'ay admiré voſtre jugement en voyant le commencement de voſtre lettre, car il eſt vray que vous avez veu pluſtoſt que moy un ſentiment qui eſtoit caché dans mon cœur. Il me ſembloit que j'avois une extré-

extréme haſte de partir : mais quelque plaiſir que j'aye d'avoir de vos nouvelles, j'avouë que quand j'ay veu Robineau, j'ay eu quelque frayeur de penſer que je n'avois plus de pretexte de demeurer icy, & je croy que j'euſſe eſté bien aiſe d'attendre encore ſept ou huit jours cette joye. Cependant, Madame, quelque déplaiſir que je puiſſe avoir, j'en ſerois aiſément conſolé par le ſoin que vous avez de moy, & je ſuis extrémement content, de voir que vous avez plus eſcrit de lettres pour moy en une nuit, que vous n'en avez fait en quatre ans pour Madame Deſloges, & pour Madame d'Aubigni. C'eſt ſans doute la plus grande preuve d'affection que je puſſe tirer de vous, principalement en le conſiderant avec la circonſtance que vous m'eſcrivez ; & je ne dois point douter que vous n'employaſſiez toutes choſes à l'avancement de ma fortune, puis que vous y employez voſtre peine. Je reconnois cela, Madame, avec ce cœur que vous ſçavez que j'ay, & outre le contentement que je reçois en cela pour mon regard, j'en ay encore un extréme de voir que vous eſtes auſſi genereuſe & auſſi bonne amie que je l'ay touſiours deſiré. Auſſi je vous jure que je ſuis ſi ſatisfait en cela de ma fortune, que je croy que je la negligeray aux autres choſes, & que je meſpriſeray l'amitié des Reines toutes les fois que je ſongeray que j'ay la voſtre. Soyez donc s'il vous plaiſt, Madame, extrémement ſatisfaite de ce que vous avez fait pour moy, ſans vous ſoucier de ce qui en reüſſira, ni du fruit que me produiront vos lettres ; & ſi vous les avez eſcrites pour me faire avoir du bien, ou des honneurs, ſoyez aſſeurée qu'elles ont deſia fait l'effet que vous avez deſiré. Je ne manqueray pas de les donner avec l'ordre que vous me commandez. Vous avez bien fait au reſte d'en excuſer le ſtile, car ſans mentir ce jargon de Marſiſe, de Merlin, & d'Alexis, me ſemble inſupportable. Cependant je ne laiſſe pas de remarquer parmi tout cela beaucoup d'eſprit, & une merueilleuſe adreſſe, & ſur tout une extréme envie de faire quelque choſe pour moy. Je trouve extrémement plaiſant ce que vous dities à Mademoiſelle de Ramboüillet, que ſi l'on n'y prend garde j'iray en Flandre comme j'irois à Vaugirard ; & à mon

avis, ce mot-la tout ſeul vaut une bonne lettre. Il eſt vray, Madame; que ſans le ſoin qu'on a eu de m'en avertir, je fuſſe allé avec le meſſager de Bruxelles. Et pour dire le vray, je fais ce voyage avec tant de regret, que je ne puis m'imaginer que je doive craindre d'eſtre arreſté; & ſans Madame... je ſouhaiterois de paſſer le reſte de l'hyver dans une chambre de la Baſtille, pourveu qu'on me la donnaſt bien chaude. Le.... eſt tout à fait ruiné, Monſieur de... eſtoit depuis quatre mois dans une eſtroite amitié avec luy, & avec Monſieur de Bellegarde; vous pouvez juger, Madame, qu'il n'en ſera pas mieux, ni moy auſſi. Mademoiſelle d'Atichi m'a promis des merueilles, & avec autant d'affection que vous auriez pû faire; Je vous aſſeure que je n'ay pas merité cela d'elle, & que je ne ſçay ſi je les pourray meriter jamais. Soyez en ſeureté de Madame de Villeroy, & de toute autre choſe; j'ay reçeu tous vos avis, & je les garderay tous. Madame & Mademoiſelle de Ramboüillet vous ayment extrémement. Je vous dis Adieu, Madame, les larmes aux yeux; & je vous aſſeure que je vous ayme autant que vous le meritez, & plus que vous ne ſçauriez vous l'imaginer.

---

## A LA MESME.

### LETTRE XVII.

MADAME,

Sans mentir c'eſt une extréme ingratitude à vous de n'avoir pas pris la peine de me faire reſponſe, & c'eſt eſtre pareſſeuſe à un point qui ne ſe peut ſouffrir, que de l'eſtre plus que moy. Quelque beau pretexte, que j'euſſe d'eſtre ſix mois ſans vous eſcrire; je n'ay pû laiſſé partir Robineau, ſans vous aſſeurer qu'apres tout cela je ſuis plus à vous que jamais. Il eſt vray, Madame, que vous ne me ſçauriez perdre, quelque negligence que vous ayez pour moy. Je voudrois bien quelquefois, comme Mademoiſelle de Chalais, me pouvoir ſauver de voſtre ſervice, & il y a bien icy quelques.

ques perſonnes qui ſe reſoudroient à m'enlever, mais je n'y puis conſentir; & il me ſemble que ce ſeroit me perdre, que de me ſauver de la ſorte. Madame de Ramboüillet m'a commandé de vous dire, que ſur le beſoin qu'elle a creu que vous aviez d'une perſonne habile & adroite pour eſtre en la place de celle que vous aviez perduë, elle vous a envoyé Mademoiſelle.... qui de bonne fortune n'avoit pas encore trouvé de condition, elle croit que vous la receurez comme une perſonne qu'elle vous a choiſie, & l'a fait partir il y a deux jours. Je ne vous aurois pas eſcrit cette railerie, ſi on ne me l'avoit commandé. Car en verité, Madame, j'ay le cœur trop outré du peu de ſoin que vous avez de moy; deſchargez-le de cét ennuy, s'il vous plaiſt, car je vous jure qu'il eſt tout à vous. Je ſuis,

MADAME,

*Voſtre, &c.*

---

## A LA MESME.

### LETTRE XVIII.

MADAME,

Si vous ne vous ſouciez point de mon plaiſir ny de mon repos, au moins ayez ſoin de ma fortune. Je ſuis ſur le point de partir ſans aucune remiſe, que juſqu'à ce que j'aye eu de vos nouvelles; je crains que les lettres que vous m'aviez données ne ſoient trop vieilles, ſi vous avez encore conſervé quelque intelligence en ce païs-là, je croy qu'il ſeroit à deſirer pour moy, que vous m'en donnaſſiez d'autres, où vous prendriez occaſion de parler en ma faveur, ſi vous le trouvez à propos. Mais ſi vous ne le jugez pas ainſi, au moins ſera-t'il bien que vous parliez pour vous, & que par vos lettres vous renouvelliez les aſſeurances de voſtre fidelité & de voſtre ſervice. Et cela, Madame, ſera touſiours quelque ſorte de recommandation pour moy. Je vous ſupplie tres humblement de

me les envoyer avec toute la diligence poſſible, car je n'attens que cela pour partir. Je vous dis Adieu, Madame, avec tant d'affection & de tendreſſe, qu'il ſeroit encore plus dangereux que Nerli viſt celuy-cy que l'autre; & je vous jure que j'ay plus de regret de m'eſloigner de vous, que de quitter celles que je laiſſe icy. Auſſi, Madame, me ſerez-vous touſiours plus conſiderable que tout le reſte du monde; & ſi vous ſçaviez de quelle ſorte cela eſt, vous en ſeriez ſatisfaite, vous qui ne ſçauriez eſtre contente à moins d'avoir les cœurs tous entiers. Je vous dis cecy avec la meſme fidelité que les dernieres paroles que je dirois en mourant: Il n'y aura jamais perſonne que j'ayme, que j'honore, ny que jeſtime tant que vous; & je ſeray touſiours, Madame, en quelque temps, & en quelque lieu que ce ſoit,

*Voſtre, &c.*

---

## A MADEMOISELLE *Paulet.*

### LETTRE XIX.

MADEMOISELLE,

Je vous remercie tres-humblement de ce que vous ne vous plaignez point de moy, & je vous aſſeure auſſi que vous en avez moins de raiſon que qui que ce ſoit au monde. Je m'eſtonne de ce que vous dites, que les perſonnes qui me font l'honneur de m'aymer, me blaſment de ma pareſſe; & quelles-meſmes en ont tant, qu'elles me font reprocher cela par un autre. En l'eſtat où je ſuis, il ſeroit bien plus raiſonnable de m'envoyer des conſolations que des plaintes, & ce ne ſont gueres ceux qui ſont affligez, qui ſont bannis, & qui perdent leurs biens, qui divertiſſent les autres. En diſant cecy, ne croyez pas, s'il vous plaiſt, que je me plaigne de cette rare perſonne, que ſon merite & ſon peu de ſanté mette au deſſus de toutes

ſortes

ſortes de devoirs. Mais celles qui eſcrivent de gayeté de cœur, & ſeulement pour dire des gentilleſſes, ne ſont pas, ce me ſemble, excuſables, de ne m'avoir pas fait cét honneur. Ie vous aſſeure qu'il n'y eut jamais une triſteſſe pareille à la mienne; & ſi j'oſois écrire des Lettres pitoyables, je dirois des choſes qui vous feroient fendre le cœur. Mais, pour vous dire le vray, je ſeray bien-aiſe qu'il demeure entier, & je craindrois que s'il eſtoit une fois en deux, il ne fuſt partagé en mon abſence. Vous voyez comme je me ſçay bien ſervir des jolies choſes que j'entens dire: Mais vous, Mademoiſelle, de qui je tiens celle-cy, & dont je n'oublie pas un bon mot, deux ans apres que je l'ay oüy dire, ayez ſoin de m'en mander quelques-uns, puiſque j'en ſçay ſi bien profiter, & envoyez-moy quelques paroles, dont je me doive ſouvenir auſſi long-temps que de celles-là. Toutes celles que j'ay veuës juſques icy de voſtre part, ſont ſi indifferentes, qu'elles n'ont rien diminué de mon ennuy; & je vous ſupplie tres-humblement de m'en envoyer qui ayent plus de vertu, vous qui ſçavez donner aux voſtres toute celle qu'il vous plaiſt. Si non, je croiray que cette reconciliation ſi precipitée, qui a fait ſi peu de temps devant mon depart, fut fauſſe; & qu'il n'y a eu rien de ſincere en vous, que voſtre froideur & voſtre indifference. Vous pouvez juger, s'il eſt poſſible que je vive avec cette imagination, & que vous n'eſtes pas la plus meſchante perſonne du monde, ſi vous me mettez en ce hazard. Ie vous conjure d'avoir plus de ſoin de moy, car vous y eſtes extrémement obligé; puis-qu'il eſt vray que je ſuis plus que jamais,

MADEMOISELLE,

Apres avoir écrit cette Lettre, il m'a ſemblé qu'il avoit cinq ou ſix dragmes d'Amour, mais il y a ſi long-temps que je n'en ay parlé, que je n'ay pû m'en retenir; & puis je ſuis ſi petit, que vous ſçavez bien qu'il n'y a pas de danger de moy. Au reſte, cét homme dont vous parlez eſt mort il y a long-temps, il ne reſte qu'à l'enterrer, mais on le laiſſe-là par negligence,

*Voſtre, &c.*

A LA

## A LA MESME.

### LETTRE XX.

MADEMOISELLE,

Ce fut un grand bon-heur pour moy, de recevoir voſtre Lettre devant que de partir de Bruxelles; & de recevoir tant de conſolation à la veille d'avoir tant de peine. Depuis je n'ay eu aucun deſplaiſir, quoyque j'aye eu beaucoup de mal: Car je ne veux pas qu'il ſoit dit, qu'un homme dont vous avez ſoin, puiſſe eſtre mal-heureux, & j'aurois honte que la fortune euſt ſur moy plus de pouvoir que vous. J'ay cheminé douze jours ſans m'arreſter, depuis le matin juſqu'au ſoir: j'ay paſſé par des païs où le bled eſt une plante rare, & où l'on conſerve les pommes avec tant de ſoin, que les orangers en France. Je me ſuis trouvé en des lieux, où les plus veilles perſonnes ne ſe ſouviennent pas d'avoir jamais veu de lict; & pour me rafraiſchir, je me trouve à cette heure dans une armée, où les plus robuſtes ſont fatiguez. Cependant, je vis encore, & je ne vois icy perſonne qui ſe porte mieux que moy. Je ne ſçay pas à quoy attribuer une force ſi extraordinaire, qu'à l'effet de voſtre Lettre: & il me ſemble que je ſuis comme ces hommes qui font des choſes ſur naturelles, apres avoir avalé un billet. En arrivant, je me ſuis fait enroller, par la faveur de Monſieur de Chaudebonne, dans une compagnie de Cravates: & je vous puis dire ſans vanité, Mademoiſelle, qu'il n'y a perſonne qui y faſſe mieux que moy. Je n'ay point pourtant encore enlevé de femme, ny de fille, pource que je me ſuis trouvé un peu las du voyage, & que je n'eſtois pas en trop bonne conſiſtance; & tout ce que j'ay pû faire, a eſté de mettre le feu à trois ou quatre maiſons: mais je me fortifie tous les jours, & je ſuis plus determiné qu'il n'eſt poſſible de croire. Tout de bon, je ſuis tout autre que vous ne m'avez veu, & telle perſonne s'eſt ſouvée autresfois de mes mains, qui ne m'eſchaperoit pas à cette heure. Je croy pourtant, quelque meſchant-

qué.

que je me faſſe, que vous ne croyez pas que je le ſois tant, & que vous ne penſez pas que l'on me doive beaucoup craindre; & meſmement vous, Mademoiſelle, puis-que vous ſçavez bien que vous avez toute ſorte de pouvoir ſur moy, & que je ſuis de tout mon cœur,

MADEMOISELLE,

En partant de Bruxelles, j'envoyay quelques tableaux à celuy qui vous doit donner cette Lettre: Je le priay de vous les porter, & je vous ſupplie treshumblement, Mademoiſelle, de les donner à la perſonne, à qui vous jugez que je les envoye, & de luy dire, que c'eſt une partie de mon pillage, & que je luy donne cela en rabbattant, ſur ce que je luy dois de la mourre.

*Le 27. Juin, du Port d'Igoin ſur la Loire, que nous allons paſſer.*

*Voſtre, &c.*

---

## A LA MESME.

### LETTRE XXI.

MADEMOISELLE,

Vous auriez plus ſouvent de mes nouvelles, ſi je pouvois: mais pour l'ordinaire, nous arrivons en des lieux où l'on trouve plus aiſément toute autre choſe, que de l'encre & du papier; & puis il faut eſcrire avec tant de retenuë, qu'eſtourdy comme je ſuis, je ne prens jamais la plume que je ne tremble de peur d'en trop dire, & que je ne faſſe d'eſtranges efforts pour m'en empeſcher. Meſmes à cette heure, je meurs d'enrie d'eſcrire des choſes qu'il eſt plus à propos de taire, & que peut-eſtre vous-meſme ne trouvériez-vous pas trop bonnes. Car il me ſouvient que par voſtre derniere vous m'avez défendu de parler d'amour, & il faut que je vous obeïſſe quelque peine que j'y aye. Et je ne puis

puis pourtant, Mademoiſelle, que je ne vous die, que quelque paſſion que j'aye pour la guerre, il y en a quelque autre qui eſt bien plus forte en moy, & que je connois que nos premieres inclinations ſont touſiours les maiſtreſſes. Nous ne trouvons rien qui nous reſiſte, nous nous approchons tous les jours du païs des melons, des figues, & des muſcats, & nous allons combattre en des lieux, où nous ne cueillerons point de palmes, qui ne ſoient meſlées de fleurs d'orangés, & de grenades: Mais je vous aſſeure que je quitterois volontiers ma part de toutes nos victoires, pour avoir l'honneur d'eſtre à cette heure à vos pieds, & que j'eſtimeray touſiours moins le tiltre de Conquerant, que celuy de

*Voſtre, &c.*

*Ce* 10. *Iuillet.*

---

## A MADEMOISELLE DE *Rambouillet.*

### LETTRE XXII.

MADEMOISELLE,

Je n'ay garde de trouver rien à redire à voſtre prudence, puis qu'elle eſt jointe avec tant de bonté; & qu'elle ne s'employe pas moins à pourvoir aux biens des autres, qu'aux voſtres meſmes. I'avouë que je me fuſſe eſtonné d'eſtre le premier mal-heureux que vous euſſiez abandonné, & que vous euſſiez fait ſur moy l'aprentiſſage de cette vertu impitoyable, qui n'a encore pû compatir avec voſtre generoſité. Auſſi, puiſque les actions qui ſe font avec peril, ſont plus eſtimées que les autres, il ne faut pas touſiours chercher toute ſorte de ſeureté à bien-faire, & vous eſtes, ce me ſemble, Mademoiſelle, particulierement obligée d'avoir ſoin des miſerables, puis qu'avec des paroles ſeulement vous pouvez changer leur condition. Celles que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, ont fait en moy tout l'effet que vous pouvez imaginer, & je n'ay eſté depuis tourmenté de rien que du

regret

regret de ne vous pouvoir teſmoigner le reſſentiment que j'en ay. Il eſt vray, Mademoiſelle, que lors que vous ne voulez pas eſtre meſchante, vous eſtes la plus accomplie perſonne du monde; & la bonté qui eſt ſi aymable en tous les ſujets où elle ſe trouve, eſt beaucoup plus eſtimable en vous, en qui elle eſt mieux accompagnée qu'elle ne fut jamais en perſonne. Ie n'euſſe pas tant differé à vous remercier tres-humblement de celle qu'il vous a plû avoir pour moy, ſi j'en euſſe trouvé l'occaſion: & je mets cette lettre entre les mains de la fortune, ſans voir comme elle pourra paſſer au travers de tant difficultez & de feux qui nous entourent. Ie croy pourtant qu'elle ſera aſſez heureuſe pour ne point perdre, puiſque c'eſt à vous qu'elle s'adreſſe, & que vous ne manquerez pas de la recevoir par ce bon-heur que vous dites, que vous avez en toutes les petites choſes. I'en aurois icy beaucoup à vous dire qui ne ſont pas petites, & que je voudrois bien que vous ſçeuſſiez. Mais je croy que vous voulez que je ſois prudent auſſi bien que vous, & que je n'eſcrive rien qui ſoit ſujet à eſtre expliqué. Cependant, quoy que nous ſoyons de party contraire, je croy que je puis dire ſans crime, qu'il n'y a perſonne dans le noſtre que je ſuiviſſe ſi volontiers que vous, & que je ſeray toute ma vie avec toute ſorte de reſpect & de veritable eſtime,

*Voſtre, &c.*

---

## A MADEMOISELLE *Paulet.*

### LETTRE XXIII.

MADEMOISELLE,

I'avois beaucoup plus d'intereſt que vous, que les richeſſes que vous m'aviez envoyées, ne tombaſſent pas en d'autres mains que les miennes. De tous les biens qui me ſont reſtez, il n'y en a point que j'aymaſſe moins perdre que ceux que vous me faites, & je ne

me passeray de tous les autres, tant que je jouïray de ceux-là. Si les pierres que vous m'avez données, ne peuvent rompre les miennes, elles m'en feront au moins porter la douleur avec patience; & il me semble que je ne me dois jamais plaindre de ma colique, puis qu'elle m'a procuré ce bon-heur. Je ne puis pourtant m'empescher de vous dire, que cette generosité vous a pensé couster bien cher, & qu'il ne s'en est gueres fallu, que ces pierres n'ayent esté des pierres de scandale pour vous. Celuy avec qui je demeure, sçait que vous me faites l'honneur de m'escrire, depuis que je luy fis voir le billet où vous luy faisiez vos baisemains. J'estois avec luy lors que vos Lettres me furent renduës, il reconnut ou devina vostre escriture en voyant le dessus, & je ne niay pas que ce n'en fust. J'eus la curiosité de voir premierement nn papier qui me sembloit plus pesant que les autres, & l'ayant ouvert, j'en tiray en sa presence un bracelet le plus brillant & le plus galant qui fut jamais. Je ne vous puis dire combien je fus surpris, de trouver une chose qui j'attendois si peu de vous, & de voir que j'eusse esté si peu discret en la premiere faveur que vous m'aviez faite. Je devins plus rouge que le ruban que vous m'aviez envoyé, & celuy devant qui j'estois, prit nn visage aussi severe, que si c'eust esté Mademoiselle... qui me l'eust donné. Mais ayant leu vostre lettre, je trouvay que ce qui paroissoit une faveur estoit un remede, & que le bracelet n'estoit pas envoyé à un galant, mais à un malade. Quoy que vous desiez, Mademoiselle, il me semble que je suis extrémement bon: car moy qui donnerois tout ce que j'ay au monde, & que vous eussiez fait pour moy une galanterie comme celle-là; j'eus du contentement en ce rencontre, que ce n'en fust pas une, & fus bienaise de me trouver moins heureux, & que vous parussiez moins coulpable. Ainsi pour ce coup, l'Ejade a eu pour vous un effet que vous n'attendiez pas d'elle, & sa vertu a défendu la vostre qui estoit accusée, & preste, ce me semble, d'estre jugée bien rigoureusement. Apres cela, je ne la puis tenir que bien precieuse, & venant de si bonne main, j'ay une grande foy en elle. J'avois besoin de ce remede, un pais où il n'y en a point d'autre,

d'autre, & où l'on doit pluſtoſt attendre ſecours des pierres, que des hommes. Que s'il vous ſouvient d'une particularité que l'on nous a dite autresfois de ce lieu, vous plaindrez bien davantage ceux qui ont la colique. Quand vous ne ſçaurez pas ce que je veux dire, je n'en ſeray pas faſché : car pour un homme qui a pû imaginer un moment que vous l'aviez favoriſé, ce diſcours n'eſt pas trop galant. Je vous diray ſeulement, Mademoiſelle, que vous eſtes extrémement obligé d'avoir ſoin de moy. Car outre que vous avez eu le meſme mal, je vous apprens que pour cette fois le mien vient de la meſme cauſe ; & que les Medicins de Madrid me donnent les meſmes conſeils, que nous ont donné autre fois Monſieur de la Grange, & Monſieur de Lorme. Dans vos plus ſombres humeurs, vous n'avez jamais eſté plus ſolitaire, plus farouche, ny plus inhumaine, que je le ſuis icy. Vous ne ſçauriez vous imaginer combien la vie que j'y fais, eſt differente de la mienne paſſée, & vous-vous eſtonnerez quelque jour, quand je vous diray que j'ay paſſé huict mois ſans parler à une femme, ſans gronder, ſans diſputer, ſans joüer, & ce qui eſt plus eſtrange, ſans me chauſer une ſeule fois. Cela eſt eſpouvantable ſeulement à raconter. J'ay ſouffert un hyver plus perçant que celuy de France, en un lieu où l'on ne voit point de robes de chambre, ny de cheminées, & ou l'on ne fait jamais de feu, ſinon pour le gain d'une bataille, ou à la naiſſance d'un Prince. Dans cette miſere, j'ay ſouhaitté ſouvent le feu de l'hoſtel de Ramboüillet, & regreté le temps que je refuſois d'eſtre le Cyclope d'une plus aymable perſonne, que celle qui gouverne leur Maiſtre. Il faut eſtre bien ſçavant pour entendre cecy. Mais ſi vous devinez celle dont je veux parler, je vous ſupplie tres-humblement, Mademoiſelle, de me permettre de l'aſſeurer icy, que je l'honore avec plus de paſſion que jamais, & que je me conſolerois de mon abſence, ſi je croyois qu'elle euſt fait en elle le meſme effet qu'en moy : Car, ſans mentir, elle a redoublé l'affection que j'ay eu de tout temps de la ſervir ; & m'ayant fait oublier tous les dépits qu'elle m'a faits, je ne me ſouviens plus que des excellentes qualitez qui la rendent aymable & admirable. Quelque

que mine que je faſſe, il m'eſtoit touſiours reſté ſur le cœur quelque choſe contre elle, & ce n'a eſté qu'en ma derniere maladie que je luy ay pû pardonner le tour qu'elle me fit une fois en voſtre preſence, lors qu'elle me penſa tuër avec une aiguierée d'eau. Mais à cette heure, j'ay changé tous les deſirs de vengeance, en ſouhaits de la voir, de l'honorer, & de la ſervir; & s'il y a quelque perſonne au monde que j'ayme plus qu'elle, c'en eſt ſeulement une, qu'elle ayme auſſi plus qu'elle meſme. Pour celle là, je luy garderay touſjours dans mon eſprit, & dans mon eſtime, un rang tout particulier, elle n'aura jamais dans mon affection, de compagnie, ny de pareille, non plus qu'elle n'en a point dans le monde: Et ſi je ne vous aymois que d'amitié, j'avouë que je ne vous aymerois pas tant qu'elle. Ne froncez pas le ſourcil pour cela, & ne trouvez pas eſtrange, que je n'évite pas dans mes Lettres les choſes qui vous peuvent choquer, puiſque vous avez pas cette conſideration pour moy dans les voſtres. Car quel beſoin eſtoit-il de me dire de ces deux perſonnes, qu'elles ont fait des connoiſſances nouvelles, qui leur pourroient faire oublier leurs anciens amis? Et à quel propos mettre cela à la fin de la plus obligeante Lettre du monde; Si mon mal ſe pouvoit guerir, comme la fievre-quarte, par une grande apprehenſion, cette malice pouvoit eſtre bonne à quelque choſe; & encore vous ſerois-je peu obligé, quand vous m'auriez guery de la colique, en me donnant de la jalouſie. Voyez-donc, s'il vous plaiſt, à me mettre en repos là deſſus: car ſans mentir, cela a troublé le mien, & j'en ay moins bien dormy depuis. J'avois deſia quelque diſpoſition à cette crainte. Non pas que je doute aucunement de la bonté de ces Dames; mais je ſonge ſouvent, quelle dangereuſe choſe c'eſt qu'un grand eſloignement. En un mot, Mademoiſelle, il n'y a que vous dont je me doive aſſeurer: Car pour reſiſter à une ſi longue abſence, ce n'eſt pas aſſez d'eſtre conſtante, il faut encore eſtre opiniaſtre. Mais puiſque vous m'avez fait la faveur de me mettre au nombre de vos amis, je ſçay bien que mon mal-heur ne vos en fera pas deſdire; & que vous ne voudriez pas que la fortune vint à bout d'une choſe,

choſe, qu'autrefois tant de bons Religieux, & tant de gens de bien n'ont pû faire. Que s'il y a quelque autre perſonne qui me faſſe l'honneur de m'aymer, je jouys de ce bon-heur avec crainte, & comme d'un bien que je puis perdre, & dont le temps m'oſte, peut-eſtre, tous les jours quelque choſe. Vous me dites, que la Maiſtreſſe de là voſtre ne m'a pas oublié. Je ne ſçay ſi je pourray deſchiffrer cela. Voſtre Maiſtreſſe, n'eſt-ce pas une Demoiſelle qui a les yeux fort eſueillez, & le nez un peu retrouſſé, fine, fiere, deſdaigneuſe, glorieuſe, & civile, bonne, & meſchante, qui gronde ſouvent, & qui neant-moins plaiſt touſiours, qui eſt fort honneſte fille, & qui a une mere qui l'eſtrangle, & que j'aimay une fois depuis Baignolet juſqu'à Charonne; Si c'eſt celle-là, ſa Maiſtreſſe, ſans mentir, merite de l'eſtre de tout le monde, & j'ay ſouſtenu huict mois durant dans cette Cour, qu'il n'y a rien ſous le Ciel de ſi beau, ny de ſi bon qu'elle. Tous mes deplaiſirs enſemble, ne m'ont pas eſté ſi ſenſibles que le ſien, & j'ay reſpandu beaucoup de larmes, où elle a eu la plus grande part. Auſſi faut-il avouër que cela eſt eſtrange, & bien digne de pitié, que ſa naiſſance ait eſté ſi heureuſe, & que ſa vie le ſoit ſi peu, & qu'une perſonne ait eu enſemble toutes les graces, & toutes les diſgraces du monde. Je reçois l'honneur qu'elle me fait, avec tout le reſpect & toute la joye que je dois, & je prie Dieu qu'il la conſole, comme elle conſole les autres. Cette bonté deuroit faire beaucoup de honte à cette Dame, ſur qui l'on trouva une fois trois poux. Mais il me ſemble que voſtre Maiſtriſſe vous eſt trop fidele de ne me rien dire, & que ſans me donner ſuiet de jalouſie, elle me pouvoit faire quelque compliment. Vous avez grand ſoin de m'aſſeurer de l'amitié de voſtre ſerviteur, ſi ce n'eſt le meſme que je penſe, je ne trouverois guere bon que vous-vous-en ſouvinſiez tant: mais celuy-là merite toutes choſes, & il n'y a rien que je lay puiſſe envier. Pour Madame de Clermont, quand vous ne m'en diriez aucune choſe, je ne laiſſerois pas d'eſtre aſſeure qu'elle me fait l'honneur de m'aymer, connoiſſant ſa charité, comme je fais, je ne puis douter de ſon affection, & c'eſt

aſſez-

assez d'estre du nombre des affligez, pour estre de celuy de ses amis. Dans la joye que je reçois de l'honneur que me font tant de rares personnes; j'ay une extréme tristesse de voir que vous ne me dites rien d'un homme, dont vous sçavez que le souvenir m'apporteroit une grande consolation. Je sçay bien, Mademoiselle, que ce n'est pas vostre faute, & que c'est à dire, que vous n'avez autre chose à m'en faire sçavoir. Il n'y a rien dans mon mal-heur qui me touche davantage que cela, ny que j'aye tant de peine à souffrir. J'ay peur qu'il ne trouve pas bon que je parle de luy: mais cette consideration, ny pas une autre, ne me sçauroit obliger à estre ingrat, ny empecher que je ne publie par tout où je me trouveray, qu'il n'y a point d'homme au monde qui merite plus que ses amis l'ayment, & que ses ennemis l'estiment. Si Monsieur le Comte de Guiche est à la Cour, permettez-moy, s'il vous plaist, que je le supplie tres-humblement de songer quelques fois à moy, & de donner un exemple de sa constance, en aymant une personne si esloignée & si inutile. J'eus l'autre jour du plaisir, en trouvant Mademoiselle de Montausier dans la Gazette: mais il me semble qu'il seroit plus raisonnable que le Damoiseau y fust, & selon que je le connois, je ne croirois pas que la renommée de Mademoiselle sa sœur deust aller plus loin que la sienne. Je voudrois bien qu'il sçeust que je suis toûjours son tres-humble serviteur. & que je luy souhaitte tout le bon-heur, & toutes les belles aventures qu'il merite. J'excepte pourtant une Demoiselle, pour qui je l'ay craint autres fois, & j'asseure icy celle-la mesme, qu'elle sera la plus ingrate du monde, si jamais elle m'oublie, pour qui que ce soit. Car, sans mentir, la passion que j'ay pour elle, est au de là de tout ce qu'elle en sçauroit penser. Que si apres cela, elle la paye d'une trahison, j'employeray quelque jour le fer & le poison pour m'en venger. Vous ne sçauriez deviner, Mademoiselle, celle de qui je veux parler, & c'est un secret trop important pour le confier à personne. Ie vous supplie seulement de faire voir cét endroit à Mademoiselle du Pin. Mais je m'accoustume à faire de longues Lettres, & j'ay peur de vous lasser: cependant,

dant, il me reſte encore mille choſes, & je me fais une extréme violence, de me contenter de vous dire que je ſuis,

MADEMOISELLE,

*Voſtre, &c.*

*De Madrid.*

---

## A LA MESME.

## LETTRE XXIV.

MADEMOISELLE,

Vous devez croire plus que perſonne, que le changement de pays n'en a point apporté en mon eſprit : car je vous aſſeure qu'il n'y en aura jamais en moy pour ce qui vous regarde. Si vous penſez que j'aye des affections à tout prix, croyez auſſi que ces prix-là ſont juſtes, & proportionnez à la valeur des perſonnes. Tant que je ſuivray cette regle, vous devez eſtre aſſeurée ; que je n'auray point de paſſion plus violente que celle de vous ſervir. Si cela eſt ſelon la raiſon, il n'eſt pas moins ſelon mon inclination ; & vous devez croire, que je ne m'empeſcheray jamais de vous aymer, vous qui dites tant, que je ne me ſçaurois contraindre, & que je ne ſuis point prudent en tout ce qui eſt de mon plaiſir. Ie n'en ay point, je vous jure, de plus grand qu'à vous honorer, & à m'imaginer ſouvent toutes les bontez, & les beautez que je connois en vous. Quoy que les preſens que vous me faites, dient empoiſonnez, je les reçois de fort bon cœur, & je recevray touſiours de meſme tout ce qui me viendra de voſtre part. I'ay eſté bien-aiſe, Mademoiſelle, de trouver ma juſtification dans les meſmes choſes, par leſquelles on me penſoit convaincre. Ces deux arcs de couleur noire, dont il eſt parlé dans les lettres du Garçon, montrent qu'elles n'eſtoient pas pour la Demoiſelle. Elle merite ce nom là, auſſi bien que Mademoiſelle de Neuf-vic, & je vous aſſeure que les tablettes ſont venuës en ſes mains de la meſme

meſme ſorte. L'affaire de Mademoiſelle Mandat eſt encore plus innocente, & ſi vous en avez ouvert des Lettres, c'eſt une grande meſchanceté que de m'en faire tant la guerre. I'ay leu, neant moins, avec honte, les Stances que vous m'avez envoyée, & je me trouve bien plus coulpable d'avoir fait de mauvais vers, que de mauvaiſes galanteries. Cela m'a fait voir, que depuis que Monſieur de Chaudebonne m'a reengendré avec Madame, ou Mademoiſelle de Ramboüillet, j'ay pris d'eux un autre eſprit, & que j'eſtois un ſot garçon en ce temps, où Mademoiſelle Dupleſſis dit, que j'eſtois ſi joly. Mais, Mademoiſelle, quand on me voudra faire de ces affronts, ie vous ſupplie de ne vous en point charger. On mande à voſtre *Mary*, qu'il ait bien du ſoin de moy, & qu'il m'enveloppe dans de la ſoye & dans du cotton; & on fait en meſme temps tout ce qu'on peut pour me faire mourir. Ie trouve l'advis de Mademoiſelle de Bourbon excellent, de me conſerver dans du ſucre: mais il en faudroit beaucoup pour adoncir tant d'amertumes, & j'aurois apres cela le gouſt des petits citrons confits. Avec mille graces tres-humbles, je ne puis reconnoiſtre l'extréme honneur qu'elle me fait de ſe ſouvenir de moy. Ie ſouhaitte de tout mon cœur que cette Aurore, car ce nom que vous luy donnez luy vient bien, ſoit ſuivie d'un auſſi beau jour qu'elle le merite, & que tous ceux de ſa vie ſoient exemps de nuages, & auſſi clairs & ſereins que ſon viſage & ſon eſprit. Ie baiſe tres-humblement les mains, & avec toute la paſſion que ie dois à Madame de Clemont, & à Meſdemoiſelles ſes filles. Ie remercie tres-humblement Monſieur Godeau, des vers qu'il m'a envoyez, ie les ay trouvez comme le reſte de ſes ouvrages, leſquels ie relis tous les jours, & ie n'eſtudie quaſi plus que dans les choſes qu'il a faites.

## A LA MESME.

### LETTRE XXV.

MADEMOISELLE,

Ie reçeus, il y a un mois, une Lettre que vous me faisiez l'honneur de m'escrire, du 20. Ianuier; le dernier ordinaire m'en a apporté une autre du 26. du mois passé, & j'ay eu avec toutes les deux, beaucoup de papiers qu'il vous a pleu m'envoyer. Vous pouvez juger qu'il n'est pas raisonnable, quoy que vous disiez que ie reforme les loüanges que ie vous donne, ny que ie commence à dire moins de bien de vous, lors que j'en reçois le plus. Ie ne pûs pas respondre à la premiere, pource que j'estois malade au temps que le courrier partit; & comme les joyes des miserables ne durent guere, le lendemain que ie l'eus receuë ma colique me reprit, à laquelle ie ne songeois plus, & ie payay avec diz-sept jours de douleur, un jour de contentement. Madame de Clermont me fait un honneur que ie ne sçaurois meriter, & ie ressens comme ie dois, l'extréme obligation que ie luy ay. Mais ie ne croiray pas qu'elle m'ayme tant qu'elle dit, ni que j'aye beaucoup de part en ses prieres, si ie continuë à avoir si peu de santé, & si peu de fortune. C'en est une, au reste, pour moy, plus grande que ie ne sçaurois jamais esperer, que la Dame que vous sçavez que ie mets tousiours au dessus de toutes les autres, veüille avoir soin de ce qui me regarde. Il n'y a point d'oracle que ie tienne plus certain que sa prévoyance, & ie reçois ses conseils & ces commandemens, comme s'ils me venoient de Ciel. Quoy que ie ne trouve point dans mon esprit d'assez haute place pour elle, ie la puis asseurer, que ie l'y ay tenuë tousiours presente dans tout ce qui m'est arrivé. Elle m'a souvent consolé dans mes plus sensibles desplaisirs, & la partie de mon ame où elle estoit, a esté exempte des troubles & des desordres où mes miseres m'ont mis. Je la revere comme la plus noble, la plus belle, & la plus parfaite chose que j'aye jamais veuë. Mais tout

le reſpect & toute la veneration que j'ay pour elle, ne peuvent empeſcher qu'avec cela je ne l'ayme tendrement, comme la meilleure perſonne qui ſoit au monde. I'advouë que Mademoiſelle ſa fille n'eſt guere moins bonne, s'il eſt vray, comme vous dites, Mademoiſelle, qu'elle ſe ſouvienne de moy. Ie voudrois bien payer en quelque ſorte cét honneur, mais il me ſemble que ce n'eſt pas aſſez d'un cœur pour Madame ſa mere, & pour elle, & que quand l'une y a pris ſa part, il en reſte trop peu pour l'autre. La faveur que me font trois ſi excellentes perſonnes, me ſoulage de toutes mes peines, & m'en donne quand & quand une nouvelle, de ne pouvoir jamais m'en rendre digne. ni teſmoigner comme je voudrois, le reſſentiment que j'en ay. Puiſque cela merite des graces infinies, je vous ſupplie tres-humblement, Mademoiſelle, d'employer les voſtres, & cette eloquence qui vous eſt ſi naturelle, pour les remercier; & aſſiſtez-moy en ce beſoin, vous qui m'eſtes touſiours ſi ſecourable. Quand je ſonge que vous & elles me faites l'honneur de vous reſſouvenir de moy, je m'eſtonne qu'eſtant ſi heureux en cela, je ſois ſi mal-heureux d'ailleurs, & qu'il puiſſe arriver tant de mal à un homme qui a tant d'Anges tutelaires. Ie n'ay encore pû reſoudre lequel eſt le plus grand, du bon-heur d'en eſtre aymé, ou du mal-heur d'en eſtre abſent, & je trouve qu'il n'y a perſonne que l'on puiſſe tant envier que moy, ny que l'on doive tant plaindre. I'ay encore plus de raiſon de dire cecy, ſi je ne me trompe point en liſant voſtre Lettre; & s'il eſt vray que la Dame, dont vous défendez tant la generoſité, ſans que l'on l'accuſe, m'ait fait l'honneur de m'eſcrire, je reçois doucement toutes les reprimendes que vous me faites ſur ce ſujet. Ie vous ſupplie pourtant de croire que mon deſſein n'a pas eſté de me plaindre particulierement d'elle; mais n'ayant reçeu des recommandations que de deux ou trois perſonnes, je me plaignois en general de toutes les autres, de qui je n'avois pas ouy un mot depuis que je ſuis icy. Il eſt vray qu'elle auroit, ce me ſemble, plus de tort que pas une, elle qui a la plus grande memoire du monde, d'en manquer ſeulement pour ſes amis, & ſa penſée

ayant

ayant passé beaucoup de fois les Pyrenées pour Alcinalis ; & pour imaginer en Espagne des personnes qui n'y furent jamais, j'aurois sujet de m'estonner qu'elle ne songeast pas à celles, qui y sont, & qui sont à elle. Que si elle m'a fait l'honneur que vous dites, elle a beaucoup passé mon esperance, & fait bien davantage pour moy que je n'eusse osé demander. Mais cela ayant esté, c'est une perte à laquelle je ne me puis resoudre. Ie sçay, Mademoiselle, que sans que je vous en die rien, vous imaginerez bien avec quel regret je la souffre. Mais vous qui prenez la peine de m'envoyer les Lettres de Balzac, & la copie de toutes les belles choses, vous ne deuriez pas, ce me semble, oublier celle-là. I'ay veu avec beaucoup de plaisir ce qu'on luy a envoyé sur la mort du Roy de Suede, & je suis bien-aise de voir que les beaux esprits luy rendent tousiours l'hommage & la recognoissance qu'ils luy doivent. Le Sonnet m'a semblé fort beau, & la Lettre fort galante. I'y ay remarqué que celuy qui l'a fait, devoit bien connoistre l'humeur de la personne à qui il escrivoit, puis qu'ayant perdu nn Amant, il ne luy en dit pas un mot de consolation. De bonne fortune pour nous, elle est plus tendre pour ses Amis, & puis-qu'elle se souvient de celuy qui est le moindre des siens, & qui mesme ne sçauroit jamais meriter ce nom, tous les autres sont en seureté. Pour moy, moy que j'aye oüy dire quelquefois à cét homme que vous dites qui est si severe, & pour qui je n'ose rien mettre icy, j'ay creu qu'il estoit impossible qu'une personne, qui fait naistre de l'amitié en tous ceux qui la voyent, n'en-eust point en elle, & qu'ayant reçeu tant d'excellentes qualitez de Madame sa mere, elle n'eust point une des plus belles, d'estre la meilleure amie du monde. Vous voyez, Mademoiselle, comme je me sçay corriger des fautes dont vous me reprenez. J'ay creu les avoir réparées par ce que je viens de dire, & avoir satisfait aux reproches que vous me faisiez de vous loüer à son prejudice. I'ay mieux aymé me desdire de ce que j'avois pensé d'elle, que de ce que j'avois dit de vous, & il m'a esté plus aisé d'augmenter ses loüanges, que de retrancher les vostres. I'ay reçeu vostre Judith de fort cœur ; je

dis de fort bon cœur, pource qu'elle le merite, & auſſi pour l'amour de vous. Car ie penſe que vous aymez particulierement cette hiſtoire, & que vous eſtes bien aiſe de voir une action de ſang, & de meurtre, approuvée dans l'Eſcriture. Je n'ay pû m'empeſcher en la liſant, de m'imaginer que je vous voyois tenant une eſpée dans une main, & la teſte de Monſieur de ſaint B.... dans l'autre. Vous me dites que celuy qui l'a faite, eſt le meſme qui a traduit les Epiſtres de S. Paul. Vous ne ſongez pas, Mademoiſelle. qu'une perſonne qui a eu tant de maladies, & de deſplaiſirs, doit avoir perdu la memoire de beaucoup de choſes, principalement occupant tout ce qui luy reſte en des ſujets où elle eſt ſi bien employée. Vous m'avez mis en une pareille peine dans une autre Lettre, en me diſant que voſtre ſerviteur me fait ſes recommandations; quel moyen de deviner cela; D'abord je me ſuis imaginé que c'eſtoit un Cardinal, & puis un Docteur en Theologie; apres j'ay penſé que ce pourroit eſtre un Marchand de la ruë Aubry-Boucher, ou un Commandeur de Malthe, un Conſeiller de la Cour, un Poëte, ou un Prevoſt de la Ville, & il n'y a pas une condition de gens, où ie n'aye trouvé quelque ſujet de douter. Que ſi d'aventure c'eſt un jeune Gentil-homme fort blond, & fort blanc, & qui a extrémement de l'eſprit, rien ne me pouvoit arriver q' me donnaſt plus de contentement, que le teſmoi- ge qu'il me rend de ſe ſouvenir de moy, & ie taſche- ray toute ma vie à meriter ſon affection par mes tres-humbles ſervices. Dans quelque pauvreté que ie ſois, je voudrois qu'il m'euſt couſté mille eſcus, & pouuoir joüer une partie à la paume aveque luy, cela n'euſt pas eſté impoſſible, ſi on m'euſt laiſſé la liberté de ſuivre mon advis: car j'avois reſolu aſſeurément de retourner par Paris, & vous m'euſſiez pû voir un de ces jours de la religion de Monſieur d'Aumont; mais ie me ſouſmets, & j'obeïs, quoy qu'avec aſſez de peine. Je ne puis dire aſſeurément quand ie partiray d'icy, ſi dans un mois, dans deux, ou dans trois. J'y ay dit à un homme l'obligation qu'il vous avoit de voſtre ſouvenir. Il vous remercie tres-humblement, & m'a donné charge de vous dire, qu'il eſt voſtre

voſtre tres-humble ſerviteur. Nous tenons noſtre meſnage enſemble, & vivons dans la plus grande amitié qu'il eſt poſſible. J'en demande pardon à la Dame que vous ſçavez, & ie luy laiſſe à jugér, elle qui s'entend à l'advenir, ce que cela me promet, & ſi ie ne pourray pas eſtre quelque jour en bonne ſubſiſtance, auſſi bien que luy. Voicy, Mademoiſelle, une grande Lettre, à laquelle vous n'avez que la moindre part, & où ie n'ay rien dit de ce qui me touche le plus. Voila ce que c'eſt de ne point reſpondre aux galanteries que ie vous eſcris, & de m'envoyer des lettres, où vous ne me parlez que de vos amies, & ne me dites quaſi rien de vous. Quelque deſſein pourtant que j'euſſe de m'en venger, ie ne puis m'empeſcher de declarer icy, que ie redis pour vous ſeule, toutes les paroles d'eſtime & d'affection que j'ay dites pour chacune d'elles, & que ie ſuis tout d'une autre ſorte,

MADEMOISELLE,

*Voſtre, &c.*

*De Madrid.*

---

## A MONSIEVR DE *Chaudebonne.*

## LETTRE XXVI.

MONSIEUR,

Je vous eſcrivis il y a dix ou douze jours, & vous remercioîs de deux Lettres qu'en fin j'ay receuës de vous; ſi vous ſcaviez le contentement qu'elles m'ont apporté, vous auriez regret de ne m'en avoir pas eſcrit davantage, & de ne m'avoir pas donné cette conſolation en un temps où j'en avois tant de beſoin. Madrid, qui eſt le plus agreable lieu du monde pour les ſains & les desbauchez, eſt le plus ennuyeux pour les gens de bien, & pour les malades; & lors que le Careſme empeſche les Comedies, ie ne ſçache pas qu'il y ait un ſeul plaiſir dont on puiſſe jouyr en conſcience

L'ennuy & la ſolitude où je m'y ſuis trouvé, ont fait au moins en moy un bon effet, car ils m'ont reconcilié avec les livres que j'avois quittez depuis quelque temps, & ne trouvant point icy d'autres plaiſirs, j'ay eſté contraint de gouſter celuy de la lecture. Preparez-vous donc, Monſieur, à me voir quaſi auſſi Philoſophe que vous, & imaginez-vous combien doit avoir profité un homme qui durant ſept mois n'a fait autre choſe que d'eſtudier ou d'eſtre malade, Que s'il eſt vray qu'une des principales fins de la Philoſophie, eſt le meſpris de la vie, il n'y a point de ſi bon Maiſtre que la colique, & Socrate ni Platon ne perſuadent pas ſi puiſſamment. Elle m'a donné depuis peu une leçon de dix ſept jours, dont il me ſouviendra long-temps, & m'a fait conſiderer beaucoup de fois combien nous ſommes foibles, puis-qu'il ne faut que trois grains de ſable pour nous abbattre. Que ſi elle me fait eſtre de quelque Secte, ce ne ſera pas de celle qui maintient, que la douleur n'eſt point mal, & que le Sage eſt touſiours heureux. Mais quoy qui m'arrive, Monſieur, je ne ſçaurois eſtre ni l'un ni l'autre, ſans eſtre aupres de vous, & rien ne me peut tant ayder pour tous les deux; que voſtre exemple, & voſtre preſence. Ie ne ſçaurois pourtant dire quand je ſortiray d'icy, & attendant de l'argent & des hommes qui viennent par la mer, j'ay peur d'y demeurer plus que je ne voudrois, car ce ſont deux choſes qui ne viennent pas touſiours à point nommé. Ie vous ſupplie donc tres-humblement, de ne m'y pas oublier ſi long-temps que vous avez fait, & de me teſmoigner, en me faiſant l'honneur de m'eſcrire, que vous reconnoiſſez la vraye affection avec laquelle je ſuis,

MONSIEUR,

*Voſtre, &c.*

## A MADEMOISELLE *Paulet.*

### LETTRE XXVII.

MADEMOISELLE,

Puiſque la faveur que vous m'avez faite de m'écrire, ne pouvoit recevoir de prix, & qu'il n'eſtoit pas en moy de la meriter, vous ne la deviez pas diſcontinuër, quoy que j'aye teſmoigné de manquer à la reconnoiſtre. L'eſtat où j'eſtois il y a deux mois, me contraignit de laiſſer partir l'ordinaire ſans vous eſcrire, & ſi cela a eſté cauſe, comme il y a apparence, que celuy-cy ne m'ait point apporté de vos lettres, je vous aſſeure que c'eſt le plus grand mal que ma colique m'ait jamais fait. Puis-quelles me ſont ſi neceſſaires, ne refuſez pas, s'il vous plaiſt, Mademoiſelle, de me donner ſecours, & vous qui eſtes ſi charitable pour ceux qui ſons en affliction, teſmoignez de l'eſtre pour une perſonne qui en a de tant de ſortes, Vous y eſtes davantage obligée, puiſque la plus grande des miennes, & à laquelle je ſçay moins reſiſter, eſt de me voir eſloigné de vous. Que ſi avec ce regret, j'en ay quelque autre ſenſible, c'eſt pour des perſonnes que vous n'aymez pas moins que vous-meſme. Ie vous ſupplie tres-humblement de leur dire ſouvent, que la paſſion que j'ay pour elles, ne ſe peut dire, & conſervez-moy touſiours quelque place dans leur eſprit, vous qui y en avez une ſi grande, afin qu'au moins nous puiſſions eſtre là enſemble, ſi nous ne le pouvons ailleurs. Pour vous, Mademoiſelle, je vous ſupplie encore une fois, de ne me point abandonner; l'honneur de recevoir de vos lettres, eſt un bien que je n'euſſe pû eſperer, mais dont je ne me ſçaurois plus paſſer, à cette heure que j'y ſuis accouſtumé. Ne me l'oſtez donc pas, apres me l'avoir donné ſi genereuſement, & n'allés pas en cela contre deux vertus qui vous ſont ſi naturelles, la liberalité, & la conſtance; n'eſtant pas en mon pouvoir de payer cette obligation, au moins je feray des ſouhaits pour

cela, & ne demanderay jamais rien de ſi bon cœur à a la fortune, que de vous pouvoir teſmoigner que ie ſuis beaucoup plus que ie ne le dis,

MADEMOISELLE,

*Voſtre, &c.*

---

## A LA MESME.

### LETTRE XXVIII.

MADEMOISELLE,

Rien ne peu eſtre dans vos Lettres plus agreable qu'elles-meſmes : J'ay trouvé dés le commencement de la voſtre, ce que vous ne me vouliez faire eſperer qu'à la fin, & vous m'avez donné le contentement que vous me promettiez d'ailleurs. Il eſt à croire que vous n'avez pas leu ce qui y eſtoit adjouſté d'une autre main ; & que vous qui ne m'envoyez que de l'or. & des pierreries, ou des paroles qui valent mieux que cela, n'auriez pas voulu m'envoyer des injures. J'advœuë pourtant, que ie merite en quelque ſorte celle que l'on m'a eſcrite, & que ie ne ſuis guere galant, puiſque je n'ay pas la hardieſſe de l'eſtre avec vous. C'eſt une honte extréme, que je vous aye eſcrit tant de longues Lettres, ſans qu'il y ait rien eu de ce ſtile, dont une de vos amies dit, qu'il luy ſemble que c'eſt toute Poëſie ; & qu'eſtant eſloigné de vous de tant de lieuës, je n'oſe encore vous rien dire de ce que je penſe. Mais je ne veux plus me deshonnorer pour l'amour de vous, & ſi vous ne me faites faire des ſatisfactions de ce reproche, je ſuis reſolu de vous eſcrire des Lettres toutes pures d'amour, pleines de feux, de fléches, & de cœurs navrez, & je feray tant de galanteries, que l'on ſe repentira de m'avoir offencé. Dés cette heure meſme, j'ay toutes les peines du monde de m'en empeſcher, & je ne trouve point d'autre moyen pour me retenir, que de ſonger à cette excellente perſonne, dont j'ay appris à prévoir en chaque choſe tous les inconveniens qu'il y a à craindre,

dre, & dont le ſeul reſſouvenir m'oblige à eſtre reſpectueux & prudent. Vous, Mademoiſelle, qui ſçavez tout ce qui ſe paſſe en mon eſprit, je vous ſupplie tres-humblement de luy dire de quelle ſorte elle y eſt, & avec quel reſſentiment, & quelle veritable affection je paye l'honneur qu'elle me fait. Vous pouvez, ce me ſemble, eſtant auſſi bonne que vous eſtes, obliger de la la meſme ſorte Madame de Clermont, à continuër de m'aimer, & de prier Dieu pour moy. Ie feray de mon coſté tout ce qui me ſera poſſible pour me rendre digne des graces qu'elle me peut obtenir, & il eſt difficile qu'un homme que vous preſchez, & pour qui elle prie, ne ſe convertiſſe point. Mais qu'elle ſeache, s'il vous plaiſt, que je demande encore plus ſon affection que ſes prieres; & quoy que je croye qu'elle me peut rendre ſainct, conſtant, & heureux, je ne deſire pas tant cela, que d'eſtre aymé d'elle. J'ay leu avec des ſentimens de joye qui ne ſe peuvent exprimer, ce que vous me dites de la divine perſonne devant qui je fis une fois mon Epitaphe. Ie la puis aſſeurer, que lors que j'avois deux eſuentails dans la gorge, & que j'eſtois entre les mains de mes plus grandes ennemis, je n'eſtois pas plus à plaindre que je le ſuis, & qu'il eſt plus à ſouhaiter de mourir en ſa preſence, que de vivre loin d'elle. Apres l'extréme honneur qu'elle me fait, il ne me reſteroit plus rien à deſirer pour ma gloire, ſi ce n'eſt que j'euſſe eſté ſi heureux, que la Damoiſelle que l'on voulut enlever une fois à Lima, ſe fuſt ſouvenuë de moy. Mais le Ciel veut que Madame ſa mere ſoit touſiours au monde ſans pareille, & que ſi d'avanture il y a quelque choſe d'auſſi beau qu'elle, il n'y ait au moins rien d'auſſi bon. Il me ſemble que celle pour qui je fis une fois rire les Driades, Madame de C... je croy qu'il n'y auroit pas danger de mettre ſon nom tout du long, ne devroit pas eſtre ſi animée contre les rebelles, qu'elle ne me fiſt l'honneur de ſe ſouvenir quelquesfois de moy. S'il eſt vray ce que l'on dit, que nous l'ayons voulu enlever, ç'aura eſté de la meſme ſorte que les Grecs ravirent l'Image de Pallas du pouvoir de leurs ennemis, & ſur la creance que l'on a eu; que le bonheur & la victoire ſe trouveroient touſiours du party

où elle ſeroit. Mais enfin, je n'ay rien ſçeu de ce deſſein ; Elle ſçait que ſi j'en ay eu pour elle, ç'a eſté par la bonne voye, & elle ſe peut ſouvenir que ma recherche à eſté touſiours pleine de reſpect & d'honneur. Tout de bon, quelque paſſion que j'aye pour nos affaires, je ne puis m'empeſcher d'en avoir pour elle. Toutes les fois que je la conſidere, j'arreſte mes ſouhaits, & j'ay de la peine à eſtre aſſez affectionné à mon party. I'ay eſté plus genereux à la louër, qu'elle ne l'eſt à ſe ſouvenir de moy. Il n'y a pas huict jours que je l'ay ſçeu icy repreſenter ſi ſemblable à elle-meſme, que je la fis aymer, ou au moins eſtimer extrémement. à un homme qui ne doit pas vouloir du bien à tous ſes parens. Ie ſuis treſ-humble ſerviteur de voſtre ſerviteur, & je l'aſſeure qu'il n'a pas plus de paſſion pour vous, que j'en ay pour luy. Vous me dites, Mademoiſelle, qu'il y en a un des voſtres qui ne ſe ſoucie plus de perſonne que de moy ; & que cela merite bien que je m'en tienne extrémement obligé : Mais cela meritoit bien auſſi que vous me fiſſiez entendre plus clairement quel il eſt. Pleuſt à Dieu que ce fuſt celuy que je voudrois ? je ſerois conſolé de toutes choſes. Vous devinerez bien pour qui je fais ce ſouhait. Je ne ſçay s'il y a du hazard à luy parler de moy : Mais je vous ſupplie tres-humblement, Mademoiſelle, que cela ne vous arreſte pas. Quelque mine qu'il faſſe, il ne le faut pas tant craindre, il eſt meilleur que l'on ne penſe, au moins je connois cela de luy, qu'il luy eſt impoſſible de n'aymer pas ceux qu'il ayment. I'ay eu envie beaucoup de fois, de luy envoyer demy-douzaine d'Eſpagnoles, des plus belles, & des plus brillantes. Ne vous ſcandaliſez pas, Mademoiſelle, ce ſont des lames ; & ſi en paſſant par Grenade, je puis trouver quelque jolie Sarazine ; je ne manqueray pas de la luy faire tenir. Ie croy que je prendray ce chemin en partant d'icy, & pour ſuivre les conſeils, ou pluſtoſt les commandemens que j'ay reçeus, je me deſtourneray de deux cens lieuës, & enferay cinq cens de mer. Le peril & l'incommodité qu'il y a, ne me faſche pas tant, que le regret de ne pas paſſer par la France. Quoy que je me ſois engagé il y a long-temps à le promettre, j'auray une peine

peine extréme à le tenir, & jamais reſolution ne m'a tant couſté à prendre. Si on m'euſt laiſſé en ma liberté, j'euſſe pris le grand chemin, avec la meſme franchiſe & la meſme ſeureté que touſiours, & je fuſſe allé d'icy droit au Bourg la Reine. Au moins j'euſſe eu le plaiſir de paſſer encore une nuict à Paris, & j'avois reſolu de vous donner en paſſant de la *Ravergarde*, & de la *Raouſſette*; *mais je vous dis fort fort, ma foy.* Je penſe qu'en me diſſuadant ce deſſein, & en ayant peur pour moy, on a eu peur de moy auſſi, & que l'on s'eſt imaginé que l'on le ſçauroit au Bureau d'Adreſſe, & que je me fourrerois eſtourdiment parmy tout le monde. Mais j'avois reſolu d'en uſer plus diſcretement. Ie me fuſſe contenté de donner des ſerenades à trois ou quatre perſonnes, faire cinq ou ſix hurlades, & puis paſſer; mais il faut obeïr, & croire que ce que l'on nous commande eſt le meilleur. On me doit ſçavoir gré pourtant de cette ſouſmiſſion, laquelle, ce me ſemble, eſt tout à la fois obeïſſance & ſacrifice. Au moins, on ne me doit plus reprocher que je ſois obſtiné, puiſque je ne l'ay pas eſté en cette occaſion. Cela, & prendre tant de plaiſir à eſcrire, que je ne puiſſe plus achever mes Lettres, ſont deux notables changemens en moy. Pardonnez-moy l'un pour l'amour de l'autre, & ſouvenez-vous quelquefois, je vous ſupplie, que je ſuis de tout mon cœur,

MADEMOISELLE,

*Voſtre, &c.*

*De Madrid.*

Ie vous ſupplie tres-humblement, Mademoiſelle, de me permettre de reſpondre deux ou trois mots, le plus doucement que je pourray, à la perſonne qui m'a attaqué dans voſtre lettre. J'ay cherché long-temps dans mon eſprit, qui pouvoit eſtre ce petit homme, de qui on me dit de ſi grandes choſes, & que l'on met ſi fort au deſſus & au deſſous de moy. Ce ne peut pas eſtre Monſieur du Vigean, car je ne ſuis que de deux doigts plus grand que luy, & il n'eſt que dix fois plus galant que moy. Apres y avoir bien penſé, il m'a ſemblé que cela ſent extrémement ſa fable, & qu'il n'eſt

pas poſſible qu'il y ait au monde un homme ſi petit, ni ſi galant. Je vous ſupplie tres-humblement, Mademoiſelle, de m'en faire ſçavoir la verité.

---

## A MADEMOISELLE DE *Rambouillet.*

### LETTRE XXIX.

MADEMOISELLE,

Si voſtre autre Lettre eſtoit de la ſorte de celle que j'ay reçeuë, ce n'a pas eſté pour moy un ſi grand malheur de la perdre; & il euſt eſté à ſonhaitter qu'encore à cette ſeconde fois, j'euſſe ſceu ſeulement, ſans en voir autre choſe, que vous m'aviez fait l'honneur de m'eſcrire. Ayant leu ce que vous me mandez, que vous aviez eu de la peine à hazarder vos compliments, j'en attendois quelques-uns, & en ſuite de cela je n'en ay point trouvé d'autres, ſinon que vous me faites ſouvenir que je ſuis petit, & que vous m'aſſeurez que je ne ſuis gueres galant. Si vous n'aviez, Mademoiſelle, que ceux-la à me faire, il n'eſtoit point beſoin de les mettre ſous la protection de la plus vaillante fille de France; encore qu'ils euſſent eſté trouvez, on ne vous euſt pas accuſée par là de favoriſer les rebelles, & de la façon que voſtre lettre eſtoit eſcrite, vous ne deviez rien craindre, ſinon qu'elle me fuſt renduë. Apres avoir eu tant d'envie d'en avoir une des voſtres, qu'il eſt vray que j'employois tous mes deſirs en cela, lors qu'il me reſtoit tant d'autres choſes à ſouhaiter; vous prenez la peine d'eſcrire cinq ou ſix lignes, ou vous-vous plaignez de ce que la fortune oſe s'attaquer aux choſes qui ſortent de vos mains. Et pour ce qui eſt de moy; *Il y a icy un homme plus petit que vous d'une coudée, & je vous jure mille fois plus galant.* Voila une belle lettre de conſolation, apres avoir eſté tant attenduë, & des paroles bien choiſies pour me faire oublier tant de ſortes d'afflictions! Je penſe, Mademoiſelle, vous l'avoir dit quelquesfois, vous eſtes beaucoup plus propre à eſcrire un cartel qu'une

lettre.

lettre. Il ne vous reſte plus, apres cela, que d'adjouſter, que vous ſouſtiendrez en la Cour de Trebizonde, ce que vous venez d'eſcrire, & ſigner Alaſtraxerée. Eſt-il poſſible qu'ayant tant de merueilleuſes qualitez, & tant de pouvoir ſur moy, vous ne vous ſerviez de l'un ni de l'autre, que pour me faire du mal, & que vous ſoyez de ces Fées qui ne ſe plaiſent qu'à nuire, & à gaſter le bien que font les autres: Apres que Mademoiſelle Paulet m'a eſcrit une belle & obligeante lettre; que Madame la Marquiſe m'aſſeure par elle de l'honneur de ſon amitié: que Madame de Clermont me promet des prieres; & que meſme la plus rare & la plus parfaite perſonne du monde m'honore de ſon ſouvenir, vous venez la derniere troubler la joye de tout cela, & défaire ce qu'elles ont fait en ma faveur. Cela eſt eſtrange, que les Pyrenées, qui ſervent de bornes à deux grands Royaumes, ne me puiſſent défendre de vous. Sans que mes malheurs vous puiſſent adoucir, vous venez me perſecuter au bout du monde, & me tourmenter meſme plus que ma mauvaiſe fortune. En un temps où mes meilleurs amis n'oſeroient avoir commerce aveque moy, & auquel c'eſt ſe mettre en peril que de m'eſcrire; vous paſſez par deſſus toutes ſortes de conſiderations, pour me dire que vous ne me trouvez gueres galant, & qu'il y a un Nain qui vous plaiſt mille fois plus que moy. Il me ſemble, Mademoiſelle, que j'aurois ſujet de gronder de cela, & de faire toutes ces plaintes: Mais pour ne pas confirmer ce que vous dites de moy, & ne pas montrer que je ſuis peu galant, de ne pas bien recevoir tout ce qui vient d'une ſi bonne part; je vous diray, Mademoiſelle, que.

Je croyois que mes maux ne pouvoient recevoir de ſoulagement, & ils ont eſté appaiſez dés que j'ay leu ce que vous m'avez fait l'honneur de m'eſcrire. Ce n'eſt pas que j'euſſe mal-jugé de leur grandeur; mais c'eſt que rien ne vous eſt impoſſible, & que vous pouvez donner remede aux choſes qui n'en ont point. Je m'eſtonne pourtant, qu'en ne diſant que du mal de moy; vous ayez pû me faire tant de bien: & que, ſans m'arreſter à ce que vous me mandez, j'aye eſté con-

content en voyant ſeulement voſtre caractere. Ceux de la magie ne font pas des effets plus merueilleux : & cela fait voir, que vous ſçavez, auſſi bien qu'elle, donner aux paroles une vertu ſecrette, & une autre force que celle qu'elles ont d'elles-meſmes. Qu'en me reprochant quelques defauts, vous m'ayez oſté tous mes deſplaiſirs, & que j'aye eu du contentement à lire que vous en eſtimiez un autre plus que moy, c'eſt une merueille que je ne puis comprendre ! Mais il y a long-temps, Mademoiſelle, que je ne cherche plus de cauſe naturelle en la plus part de ce qui eſt de vous. Ie ſçay qu'une perſonne qui eſt pleine de miracles, en peut bien faire quelques-uns : mais quelques grands que ſoient les voſtres, le plus eſtrange que vous ayez jamais fait, eſt d'avoir donné de la joye à une perſonne qui eſt en l'eſtat où je ſuis, & d'avoir rendu heureux un homme qui eſt tout-enſemble, pauvre, banny, & malade. En cela, vous faites voir que la Fortune, qui a le monde ſous ſes pieds, eſt deſſous les voſtres, & que vous pouvez donner grace à ceux qu'elle condamne à eſtre mal-heureux. Auſſi, pourveu que je vous aye favorable, il ne m'importe que les eſtoilles me ſoient contraires ; & quoy qu'elles ſoient toutes conjurées à ma ruine, ſi vous me voulez défendre, je croiray que la meilleure partie du Ciel eſt pour moy. N'abandonnez pas, s'il vous plaiſt, Mademoiſelle, une perſonne qui a tant de confiance en vous. Il ſuffit, pour me rendre heureux, que vous vouliez que je le ſois ; & ſi dans voſtre cœur ſeulement vous me deſirez du bien, je ſentiray dés icy des effets de vos penſées & de vos ſouhaits. Vous eſtes obligée d'en faire quelques-uns pour moy, car je vous jure que tous les miens ſont pour vous, & que les plus paſſionnez que je fais, c'eſt que vous ayez tout ce que voſtre beauté & voſtre vertu merirent. Il eſt vray que mon intereſt ſe rencontre auſſi là dedans : car ſi cela eſtoit, il n'y auroit plus de party different, ni de diviſion dans le monde, tous les hommes n'auroient qu'une volonté, & toute la terre vous obeïroit.

C'eſt pour vous apprendre, Mademoiſelle, à regarder une autre fois comme vous parlez, & que je ne

ſuis

ſuis pas ſi peu galant que vous dites. Que ſi vous voulez que je vous croye, faites faire à voſtre petit homme une lettre mille fois plus galante, que celle-cy. Mais quand il auroit cét advantage ſur moy, il m'en reſteroit un autre que je n'eſtime pas moins; c'eſt qu'aſſeurément je ſuis mille fois plus que luy, & plus que tout autre,

MADEMOISELLE,

*Voſtre, &c.*

---

## A MADEMOISELLE *Paulet.*

## LETTRE XXX.

MADEMOISELLE,

S'il ne m'eſt pas bien-ſeant d'avoir quelque contentement en ne vous voyant pas, ce m'eſt au moins quelque excuſe, de ce que j'en ay pas un que vous ne me donniez. C'eſt vous qui faites icy toutes mes joyes, & quoy que j'aye eſté voir depuis peu l'Eſcurial, & l'Aranjuez, & que je me ſois trouvé à des feſtes de taureaux & de cagnas, je n'aurois rien veu d'agreable en Eſpagne, ſi je n'y avois receu de vos Lettres. Vos ſoins m'oſtent la plus grande partie des miens; & j'oublie que je ſois mal-heureux, quand je ſonge que vous ne m'avez pas oublié. Cette obligation eſt ſi grande, que je doute qu'un autre que moy y puſt ſatisfaire. Mais s'il vous plaiſt d'y ſonger, vous trouuerez qu'il y a long-temps que j'ay payé tout cela par aduance; & dés le momeut que j'y eu l'honneur de vous connoiſtre, il ne s'eſt point paſſé de jour que je n'aye merité tout le bien que vous me ſçauriez jamais faire. Je ſçay bien, Mademoiſelle, que vous n'attribuerez pas cecy à vanité, mais à une eſtime extréme de la paſſion avec laquelle je vous honore, & à une créance que j'ay, qu'une affection parfaite vaut mieux que toutes choſes. Celle que j'ay à vous ſeruir, eſt à un ſi haut point, qu'il n'y a plus que la voſtre

qu

qui la puiſſe recompenſer ; & quand vous m'auriez donné cent fois la vie, & avec elle tous les biens du monde, vous me deurez toujours beaucoup de reſte, tant que vous ne m'aymerez pas. Et certes, en cela au moins, eſtes-vous bien juſte, que ne me pouuant donner ce qui m'eſt deû, vous taſchez à me contenter d'ailleurs, & à couurir une injuſtice auec beaucoup de civilité. Mais toutes les belles paroles ne valent pas un peu de volonté ; & s'il y en auoit quelques-unes qui pûſſent eſtre de ce prix-là, ce ſeroient ſans doute les voſtres, & vous n'auriez pas beſoin d'employer celles des autres pour cela. Je ſuis ſurpris toutes les fois qu'en receuant de vous un gros paquet, je trouue qu'il n'y a qu'une petite lettre, & que ce qui eſt de voſtre main, ne fait que la moindre partie de ce qui vient de voſtre part. Comme il me ſouuient que je n'ay quaſi jamais eu l'honneur de vous voir chez vous, qu'il n'y ait eu cinq ou ſix perſonnes dans voſtre chambre, vous avez trouué moyen d'en mettre autant dans vos Lettres, & de ne me plus eſcrire qu'en public. Ne croyez pas pourtant m'obliger par là à vous parler avec moins de hardieſſe ; Je prendray pour confidens ceux qu'il ſemble que vous me vouliez donner pour juges, & j'amerois mieux leur declarer mon ſecret, que de vous le cacher. Mais pour parler ſerieuſement, car je ſçay bien, Mademoiſelle, que vous ne voudriez pas que j'euſſe dit ainſi tout ce que vous venez de lire, au lieu de me plaindre de cela, j'ay à vous en rendre mille graces tres-humbles, & à vous remercier de l'extréme honneur que vous me faites recevoir de tant d'honneſtes perſonnes, & que je ne pourrois jamais meriter ſans vous. Je vous aduoüe que je ne puis ſouhaitter de plus grand contentement, que de voir de vos Lettres : mais je ſuis bien aiſe qu'en cela vous paſſez mes ſouhaits, & que vous me faſſiez plus de bien que je n'en ſçaurois deſirer. Si je ne me trompe, j'ay reconnu dans voſtre derniere, quelques lignes de la meilleure main du monde, & je les ay reçeuës auec la meſme veneration que l'on recueilloit les feüilles où la Sybille eſcriuoit ſes oracles. J'eſtime plus ces quatre vers, que toutes les œuures de Malherbe, & moy qui en ay veu autresfois d'amour, & qui eſtoient à ma

loüan-

loüange, je vous asseure que je n'ay jamais leu de Poësie qui m'ait esté si agreable. Je ne sçay de quelle sorte est l'affection que j'ay pour cette personne, mais je n'entens ni ne voy rien de sa part, qui ne me touche jusqu'au fonds de l'ame, & je ne puis comprendre comment il arriue, que l'estime & le respect fassent en moy les mesme effets qu'une passion bien violente. Quoy que vous ne me disiez rien de Madame de Clermont, je suis asseuré qu'elle ne peut m'avoir oublié, & je vous supplie tres-humblement, Mademoiselle, de me faire la faueur de luy dire, que pour me rendre digne de son affection, je tasche tous les jours à deuenir meilleur. Les sermons que vous me faites, & les liures que vous m'enuoyez, ne me seruent pas peu à cela. Je vous remercie du Pseaume; mais pourquoy m'enuoyer en l'estat où je suis, des choses si tristes; & quelle meilleure Paraphrase peut-on voir du *Miserere*, que moy-mesme; I'ay eu enfin les Epistres de Saint Paul. Les deux liures, que vous m'avez enuoyé l'un au mois de Decembre, & l'autre depuis six semaines, me sont arrivez en vn mesme jour; & à ce que je puis juger cette personne que vous m'auez fait si petit, est un des plus grands hommes de France. La Preface, entre autres choses, m'a semblé parfaitement belle, & j'ay eu un extréme plaisir à la lire. I'en dirois dauantage, mais je ne puis rien admirer pour cette heure, que Mademoiselle de Ramboüillet. Je vous l'aduoüeray franchement, Mademoiselle, soit que ce soit stupidité ou presomption; j'avois veu sans jalousie, toutes les belles choses que jusques icy vous auiez eu soin de me faire voir: Mais quand j'eus acheué de lire la Response de l'infante fortune à Messire Lac, je fus en peine qui la pouuoit avoir faite, & eus, sans mentir, un extréme dépit de ce que c'estoit un autre que moy. Ie cherchay long-temps parmy les personnes plus galantes, qui en seroit l'autheur, sans jamais pouuoir m'en imaginer pas une: Mais quand j'eus trouué dans vostre Lettre, qui c'estoit, car je la garde touſiours pour la derniere, je vous confesse que j'eus une des grandes joyes que j'aye euë il y a long temps. I'eus un extreme soulagement, & fus consolé de sçauoir, que cette gloire estoit deuë à une personne que j'hono-

j'honorois déja tant, & à qui j'ay donné une ſi grande partie de mon eſprit, que je puis douter ſi c'eſt du ſien, ou du mien, qu'elles s'eſt ſeruie à faire une ſi jolie Lettre. Tout de bon, il ſemble qu'elle ait celuy de tout le monde, à voir comme elle eſt née à toute choſe, & outre que perſonne n'en a tant qu'elle, il n'y en a point qui ait tant de differens luſtres, ni qui ſoit ſi beau à toutes ſortes de jours, comme le ſien. Peut-eſtre qu'elle le trouuera mauuais, mais je ne puis m'empeſcher de vous dire, que j'ay pensé demeurer dans cette meſme incredulité, où je fus une fois pour un autre miracle de ſon eſprit; & je ne pouuois croire qu'il fuſt poſſible, qu'elle euſt rencontré à eſcrire ſi bien de cette ſorte, n'ayant jamais leu de cette maniere des liures. Mais c'eſt par foy qu'il la faut connoiſtre, & non pas par raiſon; & comme elle compoſe des hiſtoires, où toutes les paſſions ſont repreſentées, ſans que jamais elle en ait eſprouué pas une: qu'elle fait la deſcription de l'Italie & de l'Eſpagne, ſans en avoir veu la carte de ſa vie: & qu'elle connoiſt tout la terre, n'ayant jamais eſté que juſqu'à Chartres; de la meſme ſorte, ſans avoir veu de vieux Romans, elle parle le langage de Lancelot du Lac, mieux que n'euſt ſçeu faire la Reyne Geniéute; & je croy qu'elle parleroit Arabe, ſi elle l'avoit entrepris. Il faut aduoüer que c'eſt une perſonne bien difficile à comprendre, & que ſi Madame de Ramboüillet eſt la plus parfaite choſe du monde, Mademoiſelle ſa fille eſt la plus admirable. Entendez touſiours, s'il vous plaiſt, Mademoiſelle lés loüanges que je donne, avec la reſtriction que je dois mettre, vous connoiſſant, comme je fais. C'a eſté, au reſte, un grand bon-heur pour moy de n'avoir veu ce teſmoignage de ſon eſprit, qu'en un temps où j'en ay un autre de ſa ciuilité: Car ce m'euſt eſté une extréme peine, de ne pas aymer une perſonne qu'il m'eſt force de tant eſtimer. Les cinq on ſix lignes qu'elle m'a fait l'honneur de m'eſcrire, ont eſté reçeuës de moy auec tout le reſpect, l'affection, & la joye qu'elle peut penſer, & ont effacé le reſſentiment que j'auois de l'autre Lettre. C'eſt vn des aduantages que les meſchantes perſonnes ont ſur celles qui ne le ſont pas, que toutes les bontez qu'elles font ſont beaucoup

coup mieux reçeuës, & qu'il ſemble que la rareté donne encore quelque prix à l'action. Quoy que je ſçache qu'elle ne m'ait fait cette faueur, que pour me faire mieux ſentir un dépit dans quelque temps, je ne puis pas m'empeſcher de m'y laiſſer attraper, & je l'ayme, pour cette heure, autant que ſi c'eſtoit la meilleure perſonne du monde. Pour ce qui eſt des reproches qu'elle reſerue à me faire quelque jour, cette menace ne me fait pas moins deſirer d'avoir l'honneur de la voir, & je me ſçauray défendre de ſorte qu'elle connoiſtra que j'ay merité dans les choſes meſme où elle croit que j'aye failly. Parmy vne infinité de choſes qui m'ont donné beaucoup de contentement dans voſtre Lettre, j'y ay veu avec une joye tres particuliere, ce que vous me mandez, que lors que vous m'eſcriuiſtes, un honneſte homme ſe faſchoit de ſe retirer à une heure apres minuict ſans m'avoir veu. Il y a long-temps que je deſirois ardemment un teſmoignage de l'honneur de ſon ſouuenir. Je ne craindray point de vous dire; qu'il n'y a point d'homme au monde que je reſpecte tant que luy: Mais je n'oſerois vous avouër combien je l'ayme, de peur que l'intereſt de voſtre *Mary*, ne vous le faſſe trouuer mauuais, & que vous ne me reprochiez de regler mal mes affections. Vous qui tenez pour regle certaine, que toutes les perſonnes de cette ſorte ne peuuent aymer, vous deuez pourtant faire quelque exception, pour luy; & comme je vous ay oüy dire beaucoup de fois, qu'il avoit plus de generoſité que les autres, vous pouuez croire qu'il a auſſi plus d'amitié. Mais quand cela ne ſeroit point, & qu'il m'auroit entierement oublié, il eſt vray qu'il ne ſeroit pas en ma puiſſance de retrancher rien de la paſſion que j'ay pour luy. Je ne puis non plus reſiſter à cette inclination, qu'à celle que j'ay pour vous; & vous ne deuriez pas trouuer eſtrange, que j'aymaſſe un ingrat, vous qui ſçauez qu'il y a ſi long-temps j'ayme une ingrate. Sans mentir, au temps meſme où je croyois qu'il ne ſe ſouuenoit point du tout de moy, je n'ay paſſé pas une belle nuict dans le Prade, que je ne l'y aye ſouhaité. Les *gros-d'eau* ſeroient auſſi beaux à faire dans Madrid que dans Paris, & ſi je le tenois icy, je le menerois chanter deuant

des

des portes qui s'ouurent plus aiſément que la voſtre, & où nous ſerions mieux receus que nous ne l'eſtions chez-vous. Il y a en ce lieu certains animaux que ceux du païs nomment *Morcniſſes*, qui ont la forme du corps fort agreable, & la peau extrémement douce, ſouples, eſueillées & plaiſantes, fort aiſées à apriuoiſer, & nature-lement amies dés hommes. La fraiſcheur de la nuict, dont elles ayment a jouïr, fait qu'en ce temps on en trouue communément dans les ruës, & ſelon qu'il eſt curieux de cette ſorte de choſes, je ſçay qu'il ſeroit bien-aiſe d'en voir. Je vous ſupplie tres-humblement, Mademoiſelle, vous qui me procurez toutes ſortes de biens, d'employer tout le credit que vous avez auprés de luy, pour faire qu'il me faſſe l'honneur de ſe ſouuenir de moy; & ſi vous pouuez faire qu'il m'ayme, je vous donne reſpit de ſix mois pour ce que vous me deuez. Je ne ſçay ſi voſtre *Serviteur* m'a fait l'honneur de m'eſcrire quelque choſe, je ſuis touſiours le ſien tres-humble, avec autant de paſſion que jamais, & il n'y a pas trois jours que je m'enfermay dans une chambre, & qu'en ſouuenance de luy, je chantay une demie-heure, *Pere Chambaut*. Il y a au bas de voſtre Lettre trois eſcritures differentes, que je n'ay pû reconnoiſtre, & que je croy que je n'ay jamais connuës. J'avois reſolu d'y faire reſpondre par trois Eſpagnols de mes amis: mais je n'en ay pas eu le loiſir, eſtant à la veille de mon partement. J'eſpere ſortir d'icy dans trois ou quatre jours, pour commencer la promenade, dont je vous avois eſcrit, & aller voir le Portugal & l'Andalouſie. Quelques-uns m'en vouloient diſſuader, pour les chaleurs qu'il y aura en ce temps: Mais afin de me deſniaiſer, je ſuis reſolu de voir un peu le monde, & pour me remmettre d'un hyuer que j'ay eſté icy ſans me chauffer, je m'en vay chercher les jours caniculaires en Afrique, & paſſer l'eſté en un païs, où les hyrondelles paſſent l'hyuer. Les perils que j'ay à courre en ce voyage, ne m'eſtonnent point, & peut-eſtre que j'en trouuerois de plus grands aupres de vous. Il me faſche ſeulement que ſi j'y meurs, Mademoiſelle de Ramboüillet aura du plaiſir à dire, qu'il y avoit deſia trois ans qu'elle m'avoit predit que je mourrois dans quatre. Mais, Mademoi-

demoiſelle, une perſonne qui eſt dans vos prieres, doit eſperer un meilleur ſuccez que cela. Je ne ſçay pas ſi j'ay encore beaucoup de temps à viure, mais il me ſemble qu'il me reſte beaucoup d'années à vous aymer, & mon affection eſtant ſi grande, & ſi parfaite, je m'imagine qu'il n'eſt pas poſſible que je ceſſe ſi-toſt d'eſtre.

MADEMOISELLE,

*Voſtre, &c.*

---

## A LA MESME.

### LETTRE XXXI.

MADEMOISELLE,

Il ne manque à vos fortunes que d'avoir eſté criminelle d'Eſtat, & voicy que je vous en fais naiſtre une belle occaſion. La fortune qui n'a pas accouſtumé d'en perdre pas une de vous mettre en jeu, ne manquera pas peut-eſtre à ſe ſervir de celle-cy. Je voy bien que je vous mets en quelque peril en vous eſcriuant, ſans que cette conſideration m'en puiſſe empeſcher. Par là vous pouuez juger qu'il n'y a rien que je ne hazardaſſe pour vous faire ſouuenir de moy, puis que je vous hazarde vous-meſme, vous que je tiens chere & precieuſe entre toutes les choſes du monde. Je vous dis cecy, Mademoiſelle, en un temps où je ne voudrois pas mentir, meſme dans un compliment. Car, afin que vous le ſçachiez, j'ay ſçeu extremement profiter de la maladie que l'on vous aura dit que j'ay euë. Elle m'a fait prendre de ſi bonnes reſolutions, que ſi je ne les avois pas, je les voudrois acheter de toute ma ſanté. Je voy bien que vous-vous rirez de cecy, vous qui connoiſſez ma foibleſſe, & que vous ne croirez pas que je garde de ſimples reſolutions, moy qui ay rompu tant de vœux. Il eſt vray pourtant que j'ay veu juſqu'icy toutes les Eſpagnoles, comme ſi c'eſtoit encore les Flamandes de Bruxelles, & que j'eſpere d'eſtre homme de bien, au lieu du monde, où il y a de plus gran-

andes tentations, & où le diable ſe met ſus de plus agreables formes. Dans cette grande reformation, il ne me reſte qu'un ſcrupule, c'eſt qu'il me ſemble que je penſe trop ſouuent en vous, & que je deſire avec trop d'impatience d'avoireu l'honneur de vous reuoir. En moderant toutes mes affections, je n'ay pû encore reduire celle que je vous porte, au poinct où il nous eſt permis d'aymer noſtre prochain, c'eſt à dire, autant que nous-meſmes; & je crains que vous n'ayez plus de part en mon ame, qu'il ne foudroit en donner à une creature. Voyez, s'il vous plaiſt, Mademoiſelle, quel remede il y a à cela, ou pluſtoſt, quelle excuſe il y a pour le défendre: Car de remede, je croy qu'il n'y en a point, & qu'il eſt impoſſible que je ne ſois pas tousjours auec toute ſorte de paſſion,

ADEMOISELLE,

*Voſtre, &c.*

---

## A LA MESME.

### LETTRE XXXII.

MADEMOISELLE,

A un ſi grand mal-heur que le mien, il ne falloit pas une moindre conſolation que celle que vous m'auez donnée, & j'ay receu voſtre lettre comme une grace que le Ciel m'enuoyoit apres ma condamnation. Ie ne ſçaurois pas appeller d'un autre nom que celuy-là, la nouvelle qui m'a contraint de reuenir icy; & je vous aſſeure qu'il y a beaucoup d'arreſts de mort qui ſont moins rigoureux. Mais au milieu de tous mes maux, il me ſieroit mal de me plaiudre, puis que j'ay l'honneur d'eſtre dans voſtre ſouuenir; & l'on ſe peut, ce me ſemble, paſſer des faueurs de la fortune quand on eſt ſi heureux que d'avoir des voſtres. Ce ſera donc par cette raiſon que je me conſoleray de demeurer icy, & non par celle que vous me dites; Qu'il vaut mieux eſtre exilé en païs eſtranger, que d'eſtre captif en ſa patrie. Vous ne voyez que la moitié de

mon

mon malheur, ſi vous ne conſiderez que je ſuis l'un & l'autre tout emſemble ; & ſi vous y ſongez bien, vous trouuerez que deux choſes qui ſemblent incompatibles, ſe rencontrent en moy, d'eſtre banny & priſonnier en meſme temps. Vous aurez de la peine, Mademoiſelle, à entendre cét Enigme, ſi vous ne vous ſouuenez que j'ay accouſtumé de parler un peu d'amour en toutes mes lettres. Que, ſi comme vous dites, je dois avoir icy quelque liberté que je n'aurois pas en France, je vous ſupplie tres-humblement que ce ſoit celle-là, & trouuez bon que je vous aſſeure, qu'il y a beaucoup de paſſion dans l'affection que j'ay de vous ſeruir. Je ſerois trop iugrat, ſi pour une perſonne qui fait des choſes ſi extraordinaires pour moy, je n'aurois qu'une amitié ordinaire, & tout au moins je dois eſtre amoureux de voſtre generoſité. L'on m'a mandé l'obligation que j'avois à un Gentil-homme, & à une Dame, à qui j'en ay deſia beaucoup d'autres, & le ſoin qu'ils ont d'enuoyer quelques-fois ſçauoir de mes nouuelles. Pour tous les autres, ils ſont demeurez dans un ſi profond ſilence, qu'il y a ſix mois que je ne les ay pas ſeulement oüy nommer. Ie ne ſçay ſi c'eſt oubly, ou prudence, & pour dire le vray; je ne voy gueres de choſe en cela. Encore me ſemble-t'il eſtre plus excuſable, de ne rien dire à une perſonne dont on ne ſe ſouuient point, que de s'en ſouuenir, & ne luy en donner aucun teſmoignage. Je vous laiſſe à juger, Mademoiſelle, quel luſtre cela donne à ce que vous avez fait pour moy, & combien je vous ſuis obligé, de m'avoir eſcrit une grande lettre, en un temps où les autres ne m'oſeroient pas faire une recommandation. Auſſi je vous jure, que ſi je ne puis reconnoiſtre cette bonté comme je voudrois, je la loüe, au moins, & l'eſtime comme elle merite, & que je ſuis autant qu'il m'eſt poſſible,

MADAME,

*Voſtre, &c.*

A MON-

## A MONSIEVR DE *Puy-Laurens.*

### LETTRE XXXIII.

MONSIEVR,

J'ay receu la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'escrire, avec plus de joye, que je n'en esperois jamais avoir icy, & moy, à qui il reste tant d'autres choses à desirer, qui suis esloigné de tant de chemin du lieu où je me souhaite, qui me vois icy languissant, & qui n'en puis sortir sans de grandes difficultez; j'ay esté en repos de tout, quand j'ay veu que vous aviez soin de moy. Que si, comme vous dites, j'ay quelque part dans vostre amitié, je trouve que ce bon-heur me doit tenir lieu de tous les autres, & que ceux à qui vous avez donné des biens & des honneurs, n'ont pas esté si bien partagez que moy. C'est, je vous asseure, Monsieur, la seule consolation que j'aye receuë en ce païs, auquel le peu de santé que j'ay tousiours euë. ne m'a pas permis d'estre capable d'aucun divertissement, & où je n'ay point veu de femmes, que sur le Prade ou sur le Theatre. Ainsi, sans me faire de violence, je pourray demeurer d'accord avec vous de ce que vous dites au prejudice des Dames de Madrid, en faveur de celles de Bruxelles; & devant que leur presence ou la vostre semble m'y obliger, je souscris dés cette heure, à tout ce que vous sçauriez penser à leur avantage; l'innocence, la jeunesse & la beauté, pour lesquelles vous dites que vous les estimez, sont des qualitez que l'on n'a jamais icy veuës ensemble, & qui ne sont pas mesme si communes où vous estes, qu'elles ne me laissent lieu de deviner le sujet pour qui vous prenez ce party avec tant de passion. Que si d'aventure c'est la mesme personne que j'imagine, j'irois, Monsieur, contre mon inclination & mon jugement, si je n'estois pas de vostre avis, & je vous avouë qne quand Xarife, Daraxe, & Galiane reviendroient encore au monde, l'Espagne n'auroit rien qu'elle luy pûst oppo-

ser.

ſer. Les artifices dont elles uſent deça, & les illuſions avec leſquelles elles ſe font paroiſtre ce qu'elles ne ſont pas, ne ſçauroient repreſenter rien de ſi beau; & le blanc meſme d'icy n'eſt pas ſi blanc qu'elle. Les plus parfaites beautez qui y ſoient, ne ſe peuvent non plus comparer à la ſienne, que la bronze, & l'ebene, à l'or & à l'yvoire, & entre les beaux viſages d'icy, & le ſien, il y a la meſme difference, qu'entre une belle nuit & un beau jour. De ſorte, Monſieur, que moy, qui ay dit beaucoup de fois qu'il n'y avoit que les Dames Eſpagnolles qui meritaſſent d'eſtre aymées; je confeſſe qu'une ſeule de la Cour où vous eſtes, ſuffit pour les vaincre toutes, & que l'unique avantage qu'elles ayent ſur celles de delà, c'eſt qu'elles ſçavent eſtre plus amoureuſes: encore je doute que cecy ſoit bien univerſellement vray, & ſi la meſme fortune que vous avez par tout ailleurs, vous accompagne en Flandre, vous aurez appris à quelques-unes à ne leur ceder pas meſme en cela. Mais ce diſcours ſe doit reſerver à la confidence que vous me promettez, quand je ſeray aupres de vous, l'eſperance de laquelle redouble l'impatience que j'avois de mon retour. Je vous ſupplie donc tres-humblement, Monſieur, de vous ſouvenir de cette promeſſe, & prenez garde, s'il vous plaiſt, que la multitude de vos aventures ne vous en faſſe oublier pas une circonſtance. Pour moy, au lieu que tous ceux qui vous approchent, ſongent à leur fortune, & vous demandent des charges, ou des penſions; je ne deſireray jamais aucune choſe de vous avec tant d'affection, que l'honneur de voſtre entretien, & je ne crois pas que vous me puiſſiez rien donner qui vaille davantage. Ie ſçay que c'eſt un bien dont vous eſtes moins liberal que de tous les autres, & qu'il y a bien peu de perſonnes à qui vous en faſſiez part volontiers, mais la paſſion que j'ay pour toutes les voſtres, me doit faire eſtre de ce nombre, & l'extréme fidelité avec laquelle je ſeray en toutes occaſions,

MONSIEUR,

*Voſtre, &c.*

*De Madrid, ce 13. Mars 1633.*

## AV MESME.

### LETTRE XXXIV.

MONSIEUR,

En cinq ou ſix lignes vous avez compris tout ce que je pouvois oüir de plus agreable au monde, & en me promettant la preſéncе de mon Maiſtre, voſtre converſation & voſtre amitié, vous avez touché tous mes ſouhaits. Me propoſant cette eſperance, il n'y a point de dfficultez que je ne trouve ſupportacles, la mer me ſemblera aiſée à paſſer pour aller jouir de tant de biens, & tous les plus honneſtes gens de la terre s'embarquerent autres-fois pour un moindre prix que celuy-là. Mais il faut rompre premierement les enchantemens de Madrid, & ſurmonter le deſtin de cette Cour, qui veut que chacun y ſoit arreſté dix ou douce mois apres le dernier jour qu'il penſoit y eſtre. Cela, Monſieur, eſt ſi vray, qu'ayant fait cét hyver un effort pour en échaper devant ce terme, la force du charme me ramena de quarante lieuës loin, & je m'y trouve aujourd'huy auſſi pris que jamais. J'attens pourtant quelques effets de ce que vous dites que vous avez eſcrit en ma faveur, & ſi cette aventure doit eſtre achevée par un des plus honneſtes hommes du monde, j'eſpere que je vous devray ma deliurance. Je ſçay, Monſieur, que ce ne ſera pas la plus belle que vous ayez miſe à fin; mais ce ſera, je vous aſſeure, une des plus difficiles & des plus juſtes. Car ſans mentir, vous avez quelque intereſt, d'avoir ſoin d'une perſonne qui vous honore ſi veritablement que je fais, & tenant le lieu où vous eſtes, il n'y a rien que vous ne trouviez plus aiſement, que des affections auſſi pures que la mienne. Ceux qui occupent des places comme la voſtre, ſont d'ordinaire traitez comme des Dieux; pluſieurs les craignent, tous leur ſacrifient; mais il y en a peu qui les aiment, & ils trouuent plus aiſmément des adorateurs, que des amis. Pour moy, Monſieur, je vous ay touſiours conſideré vous-meſme, ſepararé de tout ce qui n'eſt pas; Ie

voy

voy des choſes en vous plus grandes & pus éclatantes que voſtre fortune, & des qualitez avec leſquelles vous ne ſçauriez jamais eſtre un homme ordinaire. Vous jugerez que je dis cecy avec beaucoup de connoiſſance, ſi vous vous ſouvenez de l'entretien que j'eus l'honneur d'avoir avec vous dans cette prairie de Chirac, où m'ayant ouvert voſtre cœur, j'y vis taut de reſolution, de force, & de generoſité, que vous achevaſtes de gaigner le mien. Je connus alors que vous aviez de ſi ſaines opinions de tout ce qui a accouſtumé de tromper les hommes, que les choſes qu'ils conſideroient le plus en vous eſtoient celles que vous eſtimiez le moins, & que perſonne ne juge d'un tiers avec moins de paſſion, que vous jugiez de vous meſme. Je vous avouë, Monſieur, qu'en ce temp-la, vous voyant tous les jours marcher ſur des principices, avec une contenance gaye & aſſeuree, & ne jugeant pas que la conſtance pûſt aller juſques-la: je trouvois quelque ſujet de croire que vous ne les apperceviez pas tous. Mais vous m'appriſtes qu'il n'y avoit rien en voſtre perſonne, ni à l'entour, que vous ne connuſſiez avec une clarté merveilleuſe, & que voyant à deux pas de vous la priſon & la mort, & tant d'autres accidens qui vous menaçoient; & d'autre coſté les honneurs, la gloire, & les plus hautes récompenſes, vous regardiez tout cela ſans agitation, & voyez des raiſons de ne pas trop envier les uns, & de ne point craindre les autres. Je fus eſtonné qu'un homme nourry toute ſa vie entre les bras de la fortune, ſceût tous les ſecrets de la Philoſophie, & que vous euſſiez appris la Sageſſe en un lieu, où tous les autres la perdent. Dés ce moment, Monſieur, je vous mis au nombre de trois ou quatre perſonnes que j'ayme, & que j'honore ſur tout le reſte du monde, & adjouſtay beaucoup de reſpect & d'eſtime à la paſſion que j'avois touſiours euë pour vous. J'en formay une autre affection beaucoup plus grande. C'eſt cellelà que j'ay encore, & que je conſerveray toute ma vie, en un ſi haut point, qu'il eſt vray que vous devez la reconnoiſtre, & teſmoigner que ce vous eſt quelque contentement, que je ſois, autant que je le ſuis,

MONSIEUR, *Voſtre, &c.*

*De Madrid, Ce 8. Juin 1638.*

ce que l'on eſprouve de plus amer dans la vie, vous ſembleroit doux. Je vous aſſeure, Monſieur, que je ſuis capable auſſi de cette ſorte de conſolation, & quoy que vous vouliez dire, je ne puis craindre, où vous ſerez, le chagrin ni la neceſſité; quand je ſonge que dans les montagnes d'Auvergne, nous avons touſiours trouvé avecque vous la gayeté & la bonne chere. Il y a des treſors en voſtre perſonne, dont je ſçauray jouir en dépit de la mauvaiſe fortune, & avec leſquels je ne ſçaurois jamais eſtre pauvre, ni triſte. Voilà ce qui me donne tant d'impatience de me voir hors de ce lieu, & ſi tous mes amis ne me le défendoient, je prendrois au ſortir d'icy le plus chemin pour vous aller trouver, & j'euſſe moy-meſme deſtaché en paſſant les table aux que vous dites que l'on a mis de vous ſur la frontiere. Ie crois, Monſieur, que vous n'avez pas l'imagination ſi tendre, qu'il vous faille conſoler de cela, & vous, à qui la mort meſme, de tant prés que vous l'ayez veuë, n'a jamais pû faire peur, il eſt à croire que vous n'aurez pas eſté touché de ſa peinture. Ce ne ſera pas ſur celle-là, que la poſterité jugera de vous. La fortune qui n'eſt pas touſiours injuſte, en fera voir quelques autres plus à voſtre avantage, & pour ces tableaux, elle vous donnera quelque jour des ſtatuës. Tous les changements qu'elle a faits en voſtre vie, me ſemblent comme ces pieces de tale que l'on applique ſur les portraits, qui laiſſent voir touſiours le meſme viſage, & ne changent que ce qui eſt alentour de la perſonne. Elle ſe jouë ainſi avec les grands-hommes, elle ſe plaiſt de les voir ſous diverſes formes, & en moins de rien, elle met ſous un dais ceux qu'elle a fait voir ſur un eſchaffaut. Ie ſouhaite, Monſieur, que je trouve ce changement à mon arrivée, & pour ce qui eſt de moy, je deſire ſeulement d'avoir bien-toſt l'honneur de vous voir, & que toutes mes fortunes ſoient tellement jointes aux voſtres, que je ne ſois jamais heureux ni mal-heureux qu'avec vous. Ie ſuis,

MONSIEUR,

*Voſtre, &c.*

*De Madrid, Ce 8. Juin 1683.*

## A MONSIEVR DE *Chaude-bonne.*

### LETTRE XXXVII.

MONSIEVR,

En me loüant de mon eloquence, vous deuriez avoir ſoin de ma modeſtie, & craindre de me faire perdre une bonne qualité que j'ay, en m'en voulant donner une que je n'ay pas. J'ay receu pourtant vos Joüanges avec beaucoup de joye, non pas que je croye de moy ce que vous m'en dites: mais pource que ce m'eſt une grande marque de voſtre amitié, & qu'il faut que vous m'aymiez beaucoup, puis qu'en ma faveur, vous-vous eſtes trompé en une choſe, de laquelle d'ailleurs vous eſtes ſi bon juge. Ainſi, Monſieur, je trouve qu'il eſt plus à mon avantage, de croire que je ne ſuis pas digne de l'honneur que vous me faites. Et ce qui me donne bonne opinion de voſtre amitié, me rend plus glorieux que ce qui me la donneroit de moy-meſme. Auſſi bien quand je ſerois auſſi eloquent que vous dites, je n'en voudrois pas tirer de plus grand fruit, que de gaigner en voſtre ame, la place que je connois par la que j'y ay deſia, & de vous perſuader de m'aymer autant que vous faites. Que ſi, apres cela, je deſirois encore quelque choſe, ce ſeroit de remercier avec les plus belles paroles du monde les Dames que vous dites qui me font l'honneur de ſe ſouvenir de moy. Mais particulierement, j'employerois pour l'une d'elles, toutes les fleurs & toutes les graces de la Rhetorique, & luy eſcrirois dés cette heure une lettre d'amour, ſi galante, qu'elle ſeroit diſpoſée de m'eſcouter à mon retour. Puis qu'elles ſont trois, il me ſemble que pas une ne ſe doit offenſer de cela. Elles ſeroient bien rigoureuſes, ſi elles vouloient m'oſter la liberté des ſouhaits, & m'empeſcher de faire des chaſteaux en Eſpagne, puis que c'eſt le ſeul contentement que j'y aye. Ie commence d'avoir plus d'eſperance de mon retour, que je n'en avois eu juſqu'icy. Le plaiſir que j'auray d'en ſortir,

ſortir, me recompenſera de l'ennuy que j'ay eu d'y demeurer, & je jouis deſia par avance, de la joye que je receuray en vous voyant. Ainſi, Monſieur, toutes choſes ſont meſlées; le bien & mal ſe rencontrent pas tout; & quand l'un n'eſt pas au commencement, il ne manque pas de ſe trouver à la fin. Je ſuis encore incértain du chemin que je prendray; Ie croy pourtant que j'iray m'embarquer à Lisbonne. Si on euſt laiſſé cela à mon choix, je fuſſe paſſé par la France, quelque danger qu'il y puſt avoir. Ce n'eſt pas que j'ayme fort à m'affermir l'ame, ni à prendre, comme vous, un chemin perilleux, quand j'en puis tenir un autre; mais le plus court me ſemble aiſement le plus ſeur. Et puis, pour vous dire le vray, je ne ſçaurois m'imaginer que je ſois deſtiné eſtre pendu. Neantmoins, on me commande d'aller par ailleurs: & les perſonnes à qui vous avez donné toute ſorte de pouvoir ſur moy, & qui en deuroient avoir ſur tout le monde, me l'ordonnent ſi expreſſement, qu'il ne m'eſt pas permis ſeulement de le mettre en deliberation. Cependant, en me deffendant de me hazarder, elles me font mettre à la mercy de la mer & des Pyrates. Je vous puis dire pourtant, que je n'ay peur, ni de l'un ni de l'autre, & je crains davantage les bonaces qui me peuvent retarder le bon-heur de vous voir; je me paſſeray de tous les autres, pourveu que je puiſſe avoir bien-toſt celuy-là, & le moyen de vous teſmoigner quelque jour, en vous ſervant, que vous avez rendu un autre homme auſſi genereux que vous; & que je ſuis autant que je dois,

MONSIEUR,

Pour ne point mettre icy cette longue ſuitte de noms que vous dites eſtre ennuyeuſe, je ne faits des baiſe-mains à perſonne. Mais je ne puis m'empeſcher de vous ſupplier tres-humblement, Monſieur, de donner ordre, que ſi Madame la Comteſſe de Motet, & Monſieur ſon mary, & Monſieur ſon frere, m'ont oublié, au moins ils me reconnoiſſent à mon retour. Ie ne puis comprendre par quel mal-heur je n'ay rien oüy dire de leur part, leur aiant eſcrit deux lettres.

Ie

Ie ſuis pourtant aſſeuré qu'ils ne peuvent manquer de bonté pour moy, eux qui en ont pour tout le monde.

*Voſtre, &c.*

*De Madrid, ce 8. Iuin 1633.*

---

## A MADEMOISELLE *Paulet.*

## LETTRE XXXVIII.

MADEMOISELLE,

J'aurois à cette heure dequoy vous eſcrire un beau poulet, & je pourrois dire ſans mentir, que je paſſe les jours ſans lumiere, & les nuicts ſans fermer les yeux Au moins, j'ay touſiours veſcu de cette ſorte depuis que je ſuis party de Madrid. En dix nuicts, j'ay fait dix journées, & je ſuis arrivé à Grenade ſans avoir veu le Soleil, ſi ce n'eſt aux heures qu'il ſe couche & qu'il ſe leve. Il eſt icy ſi dangereux, que les yeux que Bordier a quelques-fois comparez à luy, ne le ſont pas d'avantage. Auſſi bien qu'eux, il brûle tout ce qu'il void, & n'eſt gueres moins à craindre que le feu du Ciel. Je m'en ſuis ſauvé dans les tenebres, & mettant touſiours toute la terre entre luy & moy. Je me repoſe à cette heure à l'ombre d'une montagne de neige, dont cette Ville eſt couverte. Il y a trois jours que je vis dans la *Sierra Morena*, le lieu où Cardenio & Dom-Quichote ſe rencontrerent; & le meſme jour je ſouppay dans la *Venta*, où s'acheverent les avantures de Dorotée. Ce matin j'ay veu el *Alhambra*, la place de *Vivarambla* & le *Zaccatin*; & la ruë où je ſuis logé ſe nomme *la calle de Abenamar, Abenamar, Abenamar Moro de la Moreria.* J'ay beaucoup de plaiſir à voir les choſes que j'avois imaginées, mais j'en ay bien davantage à imaginer celles que j'ay autresfois veuës. Quelques excellens que ſoient les objets qui ſe preſentent à mes yeux, mes penſées m'en font touſiours voir de plus beaux, & je ne donnerois pas les images que je garde dans ma

memoire, pour tout ce que je voy de plus réel & de plus précieux. Hier, en conſiderant les allées & les fontaines de *Generalife*, & ſouhaitant d'y voir *Galiane*, *Zaïde*, & *Daxare*, en l'eſtat qu'elles y avoient eſté autrefois, j'y deſiray encore dauantage une autre perſonne ; auſſi, à verité, eſt-elle mille fois plus galante & plus aimable, & *Xariſe* miſe aupres d'elle, perdroit ſon nom & ſa beauté. Avec ces enſeigne, je penſe que je donneray aſſez à entendre qui elle eſt. Mais cela eſt cruel, Mademoiſelle, qu'il m'en faille parler avec tant d'artifice & de précaution, & que j'aye peine à me ſoudre de dire que c'eſt vous. Vous deuez pourtant me permettre d'eſtre galant à cette heure, que je me trouue à la ſource de la galanterie, & au lieu d'ou elle s'eſt eſpandüe par le monde. Au ſortir d'icy, je me rendray, Dieu aidant, dans quatre jours à Gibraltar, delà j'ay reſolu de paſſer à Ceuta, & d'aller voir *le lieu de voſtre naiſſance, & vos parens qui regnent dans les deſerts de ce pais-la.* Comme je leur diray de vos nouuelles ; je vous ſupplie tres-humblement, Mademoiſelle, d'en dire des miennes aux perſonnes que vous ſçauez, que j'honnore & que j'ayme le plus. & de me faire la faueur d'aſſeurer particulierement trois d'entre-elles, que quelque loin que me jette ma fortune, la meilleure partie de moy-meſme ſera touſiours au lieu où elles ſeront. Pour ce qui eſt de vous, vous ne ſçauriez douter de la paſſion que j'ay à vous honorer, & vous ſçauez bien que je ne ſuis que trop,

*Voſtre, &c.*

---

## A MONSIEVR DE *Chaudebonne.*

## LETTRE XXXIX.

MONSIEUR,

Je vous eſcris à la veuë de la terre de Barbarie, & il n'y a entre elle & moy, qu'un canal qui n'a au plus

que

que trois lieuës de largeur, quoy que ce ſoit l'Ocean, & la mer Mediteranée tout enſemble. Vous ſerez eſtonné de voir ſi loin un homme qui prend ſi peu de plaiſir à courre, & qui avoit tant de haſte de ſe raprocher de vous. Mais l'avis que l'on m'adonné, que cette raiſon n'eſtoit guere propre à la nauigation pour les grands calmes qu'il y a, & que difficilement je trouuerois *embarcation* deuant le mois de Septembre, m'a fait naiſtre l'enuie & le loiſir de faire cette promenade, & j'ay mieux aymé ſouffrir le trauail du chemin, que l'oiſiueté de Madrid. De ſorte qu'apres avoir veu à Grenade tout ce qui y reſte de la magnificence des Roys Mores, *l'Alhambra*, *le Zaccatin*, & cette celebre place de *Vivarambla*, où j'avois imaginé autrefois tant de tournois & de combats; je ſuis venu juſqu'à la pointe de Gibraltar, d'où, auſſi-toſt que l'on m'aura equipé une fregate, j'eſpere paſſer le Deſtroit, & voir Ceuta, & au retour de là, prendre le chemin de Calis, San-Lucar, & Seuille, & me rendre à Lisbonne. Juſques icy, Monſieur, je ne me ſuis point repenty de cette entrepriſe, laquelle en cette ſaiſon a ſemblé temeraire à tout le monde. L'Andalouſie m'a reconcilié avec tout le reſte de l'Eſpagne; & l'ayant paſsée en tant d'autres endroits, je ſerois bien faſché de ne l'avoir point veuë en celuy ſeul par où elle peut paroiſtre belle. Vous ne trouuerez pas eſtrange que je louë un païs, où il ne fait jamais froid, & où naiſſent les cannes de Succre. Mais je vous aſſeure qu'il y a icy tel melon, que l'on pourroit venir manger de quatre cens lieües, & cette terre, pour laquelle tout un peuple erra ſi long-temps dans les deſers, ne pouuoit eſtre, à mon aduis, gueres plus delicieuſe que celle-cy. I'y ſuis ſeruy par des eſclaues qui pourroient eſtre mes maiſtreſſes, & ſans peril, j'y puis par tout cueillir des palmes. Cet arbre, pour qui toute l'ancienne Grece a combatu, & qui ne ſe trouue en France, que dans nos Poëtes, n'eſt pas icy plus rare que les oliviers, & il n'y a pas un habitant de cette coſte, qui n'en ait plus que tous les Ceſars. On y voit tout d'une veuë les montagnes chargées de neiges, & les compagnes couuertes de fruits. On y a de la glace en Aouſt, & des raiſins en Januier; l'hyver & l'eſté y ſont touſiours

meſſez enſemble, & quand la vielleſſe de l'année blanchit la terre par tout ailleurs, elle eſt icy touſiours verte de lauriers, d'orangers, & de myrthes. Ie vous avouë, Monſieur, que je taſche à vous la faire ſembler la plus belle qu'il me ſera poſſible, & vous ayant exageré autrefois le mal que j'ay rencontré en Eſpagne, ſi je ne m'en veux pas deſdire, je croy au moins eſtre obligé de vous deſcrire auantageuſement ce que j'y trouue de bon. Cependant, il y a dequoy s'eſtonner qu'un homme auſſi libertin que moy, ſe haſte de quitter tout cela pour aller trouuer un Maiſtre. Mais, à la verité, le noſtre eſt tel, qu'il n'y a point de delices que l'on doiue preferer à l'honneur & au contentement de le ſeruir. Et la liberté, qui eſt eſtimée la plus aymable choſe du monde, ne l'eſt pas tant que ſon Alteſſe. Vous ſçauez que je n'ay gueres d'inclination à la flaterie, & une des plus remarquables ſingularitez qui ſoient en Monſeigneur, eſt de ne la pouuoir ſouffrir. Mais ils faut avouër qu'outre les hautes vertus que la grandeur de ſa naiſſance luy donne ſon affabilité & ſa bonté, la beauté & la viuacité de ſon eſprit, le plaiſir avec lequel il eſcoute les bonnes choſes, & la grace dont il les dit luy-meſme; ſont des qualitez, qui a peine ſe trouuent nulle part au point qu'elles paroiſſent en luy, & ſi ce n'eſt que pour voir quelque choſe de rare que je cours le monde, je n'ay que faire de paſſer plus loin, & je feray mieux de me ranger aupres de ſa perſonne. Ie conſidere icy tout ce qne je voy avec plus de curioſité que je n'en ay de moy meſme pour ſatisfaire quelque jour à celle de ſon Alteſſe; Et je ſçay que quand j'auray eu l'honneur de l'en entretenir une fois il le ſçaura toute ſa vie mieux que moy. La prodigieuſe memoire de ce Prince, eſt une des conſiderations qui m'a autant conſolé durant cét eſloignement, car je ſuis aſſeuré que j'y ſuis encore, puis que j'ay eu l'honneur d'y eſtre autrefois; & je ne ſeray pas ſi mal-heureux que d'eſtre la ſeule choſe qui en ſoit jamais ſortie. Son Alteſſe, qui n'a jamais oublié un Tribun, ni un Edile, ni meſme un ſoldat legionnaire, qui ait eſté une fois nommé dans l'hiſtoire, n'oublie a pas que je croy, un de ſes ſerviteurs; & tout le Globe de la terre eſtaut en ſon imagination

mieux

mieux que dans nulle carte du monde, quelque loin que i'aille, je ne dois pas craindre pour cela de sortir de l'honneur de son souuenir. Je vous supplie pourtant tres-humblement, Monsieur, vous qui avec tant de bonté me procurez toutes sortes d'honneurs & d'avantages, de me faire la faueur de trouuer occasion de tesmoigner à Monseigneur, l'extréme desir que j'ay d'avoir l'honneur de me voir à ses pieds, & les vœux que je fais tout les jours pour une santé si importante à tout le monde que la sienne. Si apres cela je desire encore quelque chose de vous, c'est seulement que vous preniez garde, s'il vous plaist, que le temps ne m'oste rien de la part que si liberalement vous m'avez donnée en vostre affection. Mais voyez où me porte l'excez de la mienne, qu'elle me fait douter du plus constant & du plus genereux de tous les hommes; Vous qui sçauez, Monsieur, qu'en tous ceux qui ayment beaucoup, il y a tousiours quelques mouuemens qui ne sont pas de la raison; pardonnez-moy, s'il vous plaist, cette crainte, & considerez que je suis excusable, estant avec tant de passion,

MONSIEUR,

Je voudrois bien que Madame la Comtesse de Barlemont, & Madame la Princesse de Barbançon, sceussent que je me souuiens extrémement d'elles, à un des bouts de l'Europe, & que je vay passer la mer, pour voir si l'Afrique que l'on dit produire tousiours quelque chose de rare, a rien qui le soit tant qu'elles.

*Vostre, &c.*

---

## A MADEMOISELLE *Paulet.*

## LETTRE XL.

MADEMOISELLE,

Enfin, je suis sorty de l'Europe, & j'ay passé ce destroit

ſtroit qui luy ſert de bornes ; mais la mer qui eſt entre vous & moy, ne peut rien eſteindre de la paſſion que i'ay pour vous, & quoy que tous les eſclaues de la Chreſtienté ſe trouuent libres en abordant cette coſte, ie ne ſuis pas moins à vous pour cela. Ne vous eſtonnez pas de m'ouïr dire des galanteries ſi ouuertement, l'air de ce païs m'a deſia donné ie ne ſçay quoy de felon, qui fait que ie vous crains moins, & quand je traiteray deſormais avec vous, faites eſtat que c'eſt de Turc à More. Il ne vous doit pas pourtant deſplaire que l'on vous parle d'amour de ſi loin, & quand ce ne ſeroit que par curioſité, vous devez eſtre bien aiſe de voir des poulets de Barbarie ; il manquoit à vos aventures d'avoir un Amant au délà de l'Ocean, & comme vous en avez dans toutes les conditions, il faut que vous en ayez dans toutes les parties du monde. Je grauay hier vos chaffres ſur une montagne qui n'eſt guere plus baſſe que les eſtoilles, & de laquelle on deſcouure ſept Royaumes ; & j'ennoye demain des cartels aux Mores de Marroc & de Fez, ou je m'offre à ſouſtenir, que l'Afrique n'a jamais rien produit de plus rare, ni de plus cruel que vous. Apres cela, Mademoiſelle, je n'auray plus rien à faire icy, que d'aller voir *vos parens*, à qui je veux parler de ce mariage, qui a fait autrefois tant de bruit. & taſcher d'avoir leur conſentement, afin que perſonne ne s'y oppoſe plus. A ce que j'entens, ce ſont gens peu accoſtables : j'auray de la peine à les trouuer ; on m'a dit qu'ils doiuent eſtre au fonds de la Lybie, & que les lions de cette coſte ſont moins nobles, & moins grands. On en vend icy de jeunes qui ſont extrémement gentils, j'ay reſolu de vous en enuoyer une demy-douzaine, au lieu de gands d'Eſpagne, car je ſçay que vous les eſtimerez dauantage, & ils ſont à meilleur marché. Tout de bon, on en donne icy pour trois eſcus qui ſont les plus jolis du monde ; en ſe iouïant, ils emportent un bras ou une main à une perſone, & apres vous, je n'ay jamais rien veu de plus agreable. Diſpoſez, s'il vous plaiſt, Madame Anne à s'accommoder avec eux, & à leur donner la place de Dorinthe. Je vous les ennoieray par le premier vaiſſeau qui partira, & pleuſt à Dieu que je pûſſe aller avec eux

me

me mettre à vos pieds ! Ce ſera là, Mademoiſelle, qu'ils auront ſujet d'eſtre les plus fiers animaux de la terre, & de s'eſtimer les Roys de tous les autres. Mais une des plus grandes marques que je puſſe donner que l'air d'Afrique m'a inſpiré quelque felonnie, c'eſt que j'ay eſcrit deſia trois pages, & que j'ay pensé acheuer cette lettre ſans parler de M. D. R. Je vous aſſeure pourtant, qu'en quelque part qué je ſois, elle eſt touſiours dans mon cœur, & dans mon ſouuenir, & meſme à ce moment, *Ben che di tanta lontananza ; li ſo humiliſsima riuerenza*, & ſuis ſon tres-humble & tres-obeiſſant ſeruiteur, *Branbano*. Tant que je ſeray hors de la Chreſtienté, je n'oſerois rien dire à *Me*. de C. pour Mademoiſelle de R. Je crois qu'elle ne me voudra pas plus de mal pour cela ; eſpere luy payer quelque jour le plaiſir que j'ay eu d'ouïr les avantures d'Alcidalis, en luy racontant les miennes. Je luy feray entendre des choſes eſtranges & incroyables, & pour ſes fables, je luy rendray des hiſtoires. Voſtre *Seruiteur* a touſiours dans mon eſprit la place que ſon merite, & l'affection qu'il me fait l'honneur d'avoir pour moy, luy doiuent donner. Il y a un de vos amis, Mademoiſelle, que j'ayme avec tant de paſſion, que j'en oublie mon devoir, & qu'il ne me ſouuient pas de dire combien je le reſpecte, & je l'honore. L'extréme enuie que j'ay d'eſtre dans ſon ſouuenir, m'a penſé obliger à faire une folie, car ſans conſiderer toutes les raiſons qui me deuoient arreſter, il ne s'en eſt guere fallu, que je ne luy aye eſcrit, & j'avois reſolu de commencer ainſi.

Monſeigneur, je ne ſçaurois m'empeſcher de vous eſcrire, quand ce ne ſeroit que pour datter ma lettre de Ceuta. Apres avoir veu les Palais des Roys de Grenade, & la demeure des Abencerrages, j'ay voulu voir le païs de Rodomont, & d'Agramant, & connoiſtre la terre d'où ſortirent tous ces grands hommes.

*Che furo al tempo che paſſaro i Mori*
*D'Africal il Mar' e'n Francia nocquer tanto.*

Je crois, Modemoiſelle, que ce commencement luy euſt donné enuie de voir le reſte que j'euſſe continué de cette ſorte.

Si

Si vos inclinations ne ſont changées, je ſçay, Monſeigneur, que vous ne deſaprouuerez pas cette curioſité, & que dans la felicité ou vous eſtes, il y aura quelques heures, où vous enuierez la condition d'un banny, & d'un miſerable. Au cas que j'obtienne un paſſeport que j'eſpere de Tetuan, & que les Alarbes qui couurent cette compagnie ne rompent pas mon deſſein; j'auray le plaiſir de voir dans quelques jours, une ville toute pleine de Turbans, un peuple qui ne jure que par Ala, & des Africaines, qui n'ont rien de barbare que le nom, & leſquelles, malgré le Soleil qui les bruſle, ſont plus belles & plus brillantes que luy. C'eſt un païs, Monſeigneur, où il n'y a point de ſortes, de froides, ni de cruelles; elles ſont toutes amoureuſes, pleines de feu & d'eſprit, & ce que quelqu'un y eſtimera davantage, elles ne vont jamais à confeſſe. Par le contentement que j'auray de voir toutes ces choſes, vous pouuez juger, Monſeigneur, que ce n'eſt pas toûjours la fortune qui rend les homme heureux, & qu'il n'y en a point de ſi mauuaiſe, qui n'aye quelques bons endroits, pourueu que l'on les ſçache trouuer. Tandis que voſtre bon-heur vous occupe, & qu'il vous donne au moins les ſoins de vous en ſeruir, & de le bien employer, je joüis du loiſir, & de la liberté, où mon mal-heur me laiſſe. Il me ſemble qu'en m'oſtant la France, on m'a donné le reſte de la terre, & je ne me dois non plus plaindre du deſtin qui m'en a chaſsé, que les lethargiques de ceux que les pincent, & qui les frappent pour les reſueiller. Au lieu que je paſſois ma vie entre dix ou douze perſonnes, en cinq ou ſix ruës & deux ou trois maiſons, changeant maintenant de lieu à toute heure, je vois des montagnes, des deſerts, & des precipices, des fleurs, & des fruits, que je n'avois jamais oüy nommer, des peuples differens, & des riuieres, & des mers qui m'eſtoient inconnuës. Ie change tous les jours de Villes, toutes les ſemaines de Royaumes: je paſſe en vn moment d'Europe en Afrique, & j'irois plus aiſément à la ſource du Nil, que je n'euſſe eſté autresfois à celle de Rongis. Si en cet eſtat de vie, Monſeigneur, je ne gouſte pas les delices dont vous jouiſſez, dans l'entretien des ſeules aymables perſonnes du monde, au moins n'ay-je pas euſſi

ces

ces heures de chagrin, & d'accablement qui empoiſonnent juſques à l'ame, & qui peuuent tuër en une heure le plus fort homme du monde. Dans l'innocence où je vis, je prie Dieu tous les jours qu'il vous en garde, & qu'il conſerue long-temps en voſtre perſonne, la plus pure generoſité de noſtre ſiecle, & tant d'autres belles qualitez qu'il vous a données. Si apres cela, je fais quelques ſouhaits particuliers pour moy, c'eſt qu'à la fin de tant d'erreurs je puiſſe avoir l'honneur de vous en entretenir, & vous teſmoigner, Monſeigneur, que je reſſens, comme je dois, les ſolides obligations que j'ay d'eſtre,

Mais, Mademoiſelle, pour un hommme qui vouloit vous eſcrire nn poulet, il me ſemble qne je mets icy beaucoup de choſes qui n'y peuuent entrer. Voila ce que c'eſt que de n'y eſtre pas accouſtumé, & de m'avoir tenu ſi long-temps en contrainte, ſi vous m'euſſiez permis dés le commencement de vous en enuoyer, j'eu ſçaurois faire à cette heure de fort jolis, & je ne finirois pas niaiſement comme je fais, en diſant que je ſuis,

MADEMOISELLE,

*Ce 7. Aouſt. 1633.*

*Voſtre tres-humble & tres-obeiſſant ſerviteur,*

VOITURE L'AFRICAIN.

A LA

Au moins ſçay-je bien qu'ils en verront rien aupres de vous, qui leur puiſſe radoucir ou rabaiſſer le cœur, & qu'ils y ſeront auſſi bien nourris, que s'iis eſtoient dans leur plus ſombre foreſt d'Afrique. Sur cette eſperance, & l'aſſeurance que j'ay que vous ne ſçauriez manquer à tout ce qui eſt de la generoſité. je vous remercie deſia du bon accueil que vous leur ferez, & vous aſſeure que je ſuis,

MADEMOISELLE,

*Voſtre tres-humble & tres obeiſſant ſeruiteur.*

LEONARD, *Gouuerneur des Lyons du Roy de Marroc.*

---

## A LA MESME.

### LETTRE XLII.

MADEMOISELLE,

Depuis que je ſuis party de Madrid, j'ay fait, deuant que de venir icy, deux cens cinquante lieuës d'Eſpagne, qui n'en valent gueres moins que cinq cens de France: ce n'eſt pas mal aller pour un homme qui avoit les jambes ſi roides, & à qui on reprochoit qu'il ne pouuoit marcher. J'ay jugé tout ce chemin bien employé, lors qu'en arriuant en ce lieu, j'y ay trouué les lettres qu'il vous a pleu me faire tenir, du troſieſme de Iuillet. Et quoy que j'aye rencontré à Seuille toute la deſpoüille de la flotte des Indes, & que l'on m'y ait fait voir ſix millions d'or dans une ſeule chambre, je puis dire que je n'ay point veu de ſi grands treſors, que celuy que vous m'avez enuoyé. Vous pouuez imaginer le contentement que j'ay eu de recevoir tant de teſmoignages d'affection de tout ce qu'il y a d'aimables perſonnes au monde. Et certes, cette joye auroit eſté plus grande, que ne l'euſt pû ſupporter un homme

homme qui eſt ſi peu accouſtumé d'en avoir, ſi elle n'euſt eſté temperée par la nouuelle que vous me donnez de voſtre indiſpoſition. La colique n'avoit pû juſqu'icy venir à bout de ma patience ; mais elle a trouué moyen de la vaincre en me prenant par là, & la douleur me touche en la plus ſenſible partie de moy-meſme, quand elle vous attaque. J'ay une extréme triſteſſe de voir que mon ame ſoit diuiſée en deux corps ſi foibles que le voſtre & le mien, & qu'il faille que je ſois touſiours malade de mes maux ou des voſtres. Enfin, Mademoiſelle, Ie voy bien qu'il me faudra chercher des remedes plus ſolides que celuy de l'Ejade ; Nous ſerons contraints de nous ſouſmettre à l'aduis des Medicins, & nous deuons pluſtoſt nous reſoudre à perdre une vertu, que deux vertueux. La Charité qui eſt la premiere de toutes, nous oblige à avoir pitié de nous-meſmes, & puis que la douleur & la maladie, ſont des effets du peché, & une des malediction qu'il a causées, nous devons faire tout ce qui nous ſera poſſible pour les fuïr, & pour avoir ſoin de noſtre ſanté. Vous avez encore plus d'intereſt que moy de ſuiure ce conſeil ; car la mienne eſt à cette heure en milleur eſtat qu'elle n'avoit accouſtumé, & le trauail & l'agitation du chemin, m'ont mis au moins hors d'apprehenſion pour quelque temps. Si vous voulez uſer de ce regime, je vous attendray en Angleterre, & je vous meneray par tout, par la couſtume du Royaume de Logres. J'eſtois ſorty de Madrid, contre l'opinion de tout le monde, avec ce peu de prudence que vous ſçauez que les Philoſophies des la Secte de voſtre *Mary* ont en tout ce qui eſt de leur plaiſir ; & en une ſaiſon où les Eſpagnols oſent à peine ſortir de leur logis, j'avois entrepris de traverſer la plus grande partie de l'Eſpagne, & de venir paſſer le mois d'Aouſt, au lieu le plus chaud de l'Europe. Cependant, je ſuis venu à bout, Dieu mercy, de mon deſſein, & à cette heure que je ſuis en Portugal, je me moque de ceux qui diſoient que j'allois mourir en Andalouſie. Sans mentir, Mademoiſelle, ce ne vous eſt pas peu de gloire d'avoit pû allumer le cœur d'un homme auſſi froid que je ſuis. Le Soleil qui fend icy la terre, & qui bruſle les rochers, n'a pû à grand peine

que

que m'echauffer : & je n'ay point eu d'incommodité en ce voyage, qu'une nuit que je ne m'eſtois pas aſſez couuert. Trois hommes qui eſtoient partis avec moy, ont eſté contraints de demeurer en chemin. La chaleur, la laſſitude, ni la peine qu'il y a de voyager en ce païs, n'ont pû m'arreſter, & quoy que j'aye trouué beaucoup de lits plus mal-garnis que ceux de Villeroy, & beaucoup de chambres plus mauuaiſes que celles de Panfou, & que je n'aye point dormy, choſe de conſideration, depuis trois mois je ſuis icy arriué plus fort & plus ſain que jamais. Ne penſez donc pas que je ſois encore cette foible creature que vous avez veüe autrefois. Ie ſuis tout autre que vous ne ſçauriez vous imaginer. Ie ſuis creu de ſix grands doigts dans ce voyage ; jay le teint extrémement bruſlé, le viſage plus long que je ne l'avois, les dents de devant fort ſerrées, les yeux noirs, la barbe noire, & ſelon que je me figure qu'eſt fait le Baron de Villeneuue, je luy reſſemble plus à cette heure qu'à Monſieur de Seriſay. Cette mine entre douce & niaiſe eſt paſsé en une autre toute contraire, & il ne m'eſt plus rien reſté qui ne ſoit changé ; ſinon que j'ay encore les ſourcils joinrs, qui eſt la matque d'un fort méſchant homme : I'eſpere que dans trois ou quatre jours j'eſprouueray ſi je ſçauray auſſi bien reſiſter au trauail de la mer, qu'aux autres, & dés qu'un vaiſſeau Anglois qui a deſia les deux tiers de ſa charge, l'aura toute entiere, nous partirons, Dieu aidant, au premier vent. Il faut avouër, Mademoiſelle, que ma fortune à quelque choſe de bien bizarre ; moy qui autrefois n'y pû me reſoudre d'aller juſqu'au Pont aux Dames, en la meilleure compagnie du monde, j'ay eſté à cette heure plus loin qu'Hercule, & il y a plus d'nn mois que jay paſsé ſes colomnes : & au lieu que je ne pouuois ſouffrir un petit vent dans le cabinet de Madame de Ramboüillet, je m'en vay à cétte heure en diffier treme deux au milieu de l'Ocean & de l'Hyuer. Ce n'eſt pas là pourtant le plus grand peril, trente vaiſſeaux de Barbarie qui courent cette coſte, donnent dauantage de peur à tous ceux qui partent d'icy, & ſe font plus craindre que la tempeſte. Ie voudrois bien ſçavoir s'il y a quelque Aſtrologue qui euſt pû dire en me voyant il y a deux

ans,

ans, dans la ruë ſaint Denis avec ma rotonde, que je courrois bien-toſt fortune de ramer dans les galeres d'Alger, ou d'eſtre mangé par les poiſons de la mer Atlantique. Mais au cas que je ſois deſtiné à eſtre pris par les Pirates; je ſouhaite, au moins, que je tombe entre les mains d'un celebre Corſaire, que j'ay oüy nommer autrefois à Mademoiſelle de Ramboüillet, & dont le nom ſeul me fait avoir de l'inclination pour luy. Si Mademoiſelle de Ramboüillet le peut deuiner en quatre, & le dire apres ſans rire, je luy donneray un petit peigne, dont on me fit hier preſent, qui avoit eſté fait pour la Reyne de la Chine. Ie n'ay pourtant pas trop de peur de payer ma rançon, & d'eſtre reduit à racheter ma liberté; car le Capitaine de nauire m'a aſſeuré que je pouuois dormir en repos pour ce qui eſt de cela, & m'a juré qu'en tout cas, il mettroit le feu aux poudres. Voyez le bon expedient, & s'il ne me vaudroit pas mieux embarquer avec un Anabatiſte. Mais ce qui eſt remarquable, & qui s'eſt plaiſamment rencontré; s'eſt, & par ma foy je ne mens pas, que je m'en vay dans un vaiſſeau qui ne porte que moy, & huit cens caiſſes de ſucre, de ſorte que ſi je viens à bon port, i'arriueray confit, & ſi d'aventure je fais naufrage avec cela, ce me ſera au moins quelque conſolation, de ce que je mourray en eau douce. Jugez ſi je pouuois renconter une *embarcacion* qui me fuſt plus convenable. Apres cela, il me ſemble que ce voyage ne me peut eſtre qu'heureux. I'eſpere que les Zephirs qui ſont du nombre des Eſprits doux, me ſeront fauorables, & que deuant que cette lettre ſoit en France, je pourray eſtre en Angleterre. Je vous ſupplie tres-humblement, Mademoiſelle, de me faire la faueur de témoigner à la premiere des deux perſonnes dont je vous parlois à cette heure, qu'encore que je change de tant de lieux, elle garde touſiours celuy qu'elle a accouſtumé d'avoir en ma memoire. Tous les objets qui ſe preſentent à moy, me font ſouuenir d'elle, & toutes les fois que je voy un magnifique baſtiment, un païs agreable, & une belle ville, ou quelque rare ouurage de l'art ou de la nature: je la ſouhaite, & je deſirerois ſçavoir le jugement qu'elle en feroit. Celuy qu'elle a fait depuis peu en ma faueur, me rend plus

ſatis-

ſatis-fait de moy-meſmes, que je ne fus de ma vie: & le prix qu'elle m'a donné venant le d'une ſi bonne part, me ſemble eſtre hors de prix. Il ne me pouuoit rien arriuer tant à mon auantage, que de recevoir cet honneur d'une perſonne, qui en peut eſtre ſi bon juge, & de qui on peut dire avec verité, qu'il n'y a jamais eu une Dame qui ait ſi bien entendu la galantiere, ni ſi mal entendu les galants. Ie trouue ſeulement à deſirer qu'en me faiſant cette grace, on me l'euſt ſignifiée en d'autres termes, qu'en diſant qu'elle donnoit, *el precio de mas galan al Re Chiquitto.* C'eſtoit, ce me ſemble, aſſez de dire, *Chico*; mais du ſtile de la Demoiſelle qui l'a eſcrit, je m'eſtonne encore qu'elle n'a mis *Chiquittico*, toutesfois cela peut avoir eſté fait à bon deſſein, & dans une ſi grande gloire que celle que je receuois, il eſtoit à propos de me faire ſouuenir de ma petiteſſe. Je fais ce qu'il m'eſt poſſible pour défendre ſa bonté: car j'avouë, qu'à ce coup, je ſerois trop méconnoiſſant, ſi je me plaignois d'elle, apres l'honneur qu'elle m'a fait de m'eſcrire. Lors meſme qu'elle me reproche que je ſuis petit, elle m'eſleue par deſſus tons les autres; & avec une fueille de papier, elle me rend le plus grand homme de France. Celle que j'ay receuë d'elle, eſt ſi excellente, & ſi pleine de gentilleſſe, qu'apres cela, je ne ſçay ſi j'aurois aſſez de temps ni de hardieſſe pour luy eſcrire. Je ne me trouue jamais ſi glorieux que quand je reçois de ſes lettres, ni ſi humble que lors que j'y veux reſpondre, & que je conſidere combien mon eſprit eſt bas au deſſous du ſien. Ie voudrois bien, Mademoiſelle, dire icy quelque choſe de cette perſonne qui ſera touſiours loüée, & ne le ſera jamais aſſez; & je ſouhaitterois qu'il y euſt des paroles auſſi belles & auſſi bonnes qu'elle, pour en parler comme je deſirerois: mais il n'y a point de langage au monde pour cela, & c'eſt tout ce que peut faire le dernier effort de la penſée, que de concevoir quelque choſe digne d'elle. Ie remercie Madame de Clermont, de ce que les extrémes chaleurs d'Andalouſie ne m'ont point fait malade, & de ce que j'ay eu le temps fauorable les deux fois que j'ay paſſé le Deſtroit. Ie la ſupplie de me continuër ſes faueurs. & de croire que je ne ſçaurois jamais oublier

aiſe de nous mettre là a part tous deux enſemble. I'ay extrémement beſoin d'une occaſiou comme celle là; & de vous pouvoir entretenir en particulier pour vous dire ſans que tant de perſonnes l'entendent, ce que je ſens pour vous, de quelle ſorte je vous ayme, & je vous honore, combien voſtre abſence m'eſt inſupportable, & voſtre memoire m'eſt douce, & avec quelle paſſion je ſuis,

MADEMOISELLE,

*Voſtre, &c.*

---

## A MONSIEVR DE *Chaude-bonne.*

## LETTRE XLIII.

MONSIEUR,

Ie croyois que je ne pourrois jamais ſortir de ce païs, & il ſembloit que mon mal-heur euſt bouché les ports de San-Lucar & de Lisbonne. J'eſtois ſorty de Madrid, ſur l'avis qu'on m'avoit donné, qu'un vaiſſeau Anglois devoit partir de Seuille dans ſix ſemaines; & pour ne pas attendre, & arriver juſtement en ce temps-là, j'avois pris le tour par Gibralter, & par Grenade. Cependant, il y en a ſix autres que celles-là ſont paſsées, & je ne croy pas qu'il parte encore d'un mois. L'impatience d'eſtre ſi long-temps en un lieu m'avoit fait venir de là, croyant y devoir retourner ſeulement pour voir celuy-cy. Et quoy que l'on m'euſt eſcrit qu'il n'y avoit point *d'embarcacion*, je m'eſtois reſolu de faire ſix vingts lieuës, & de paſſer deux fois la Sierra Morena, pour me divertir. Mais le bon heur a voulu, que tandis que j'eſtois en chemin, il eſt arrivé un nauire Anglois, dans lequel, Dieu aidant, je m'embarqueray. Il y a trois ſemaines que je l'attens, dans deux jours il ſera achevé de charger, & partira au premier vent. La fortune diſpoſe bien bizarrement de moy; & apres m'avoir fait voyager en Eſpagne au mois d'Aouſt, elle me fera navi-

naviger en Novembre. Le vaiſſeau eſt de vingt-cinq pieces ; fort bon & bien armé, ie penſe que nous aurons beſoin de tout, car il y a beaucoup de Turcs à la coſte ; & en ce temps-cy ie croy que ie ne ſeray pas ſi mal-heureux, que ie ne voye quelque tempeſte que i'aye quelque iour à vous décrire. Cette *embarcacion* eſt ſans doute une des meilleures que ie pouvois eſperer ; Le voyage eſt beaucoup plus aysé d'icy que de Seville, & ie ne voudrois pour rien y eſtre demeuré, & ne m'eſtre pas reſolu de venir voir le Portugal. Ie vous aſſeure, Monſieur, que Dom Manuël, & la Sennora Oſaria ont icy de beau bien, & que s'il y pouvoient r'entrer, ils y ſeroient mieux accommodez qu'à Bruxelles. Lisbonne eſt, à mon gré, une des plus belles villes du monde, & qui merite autant d'eſtre veuë. Ce ſont trois montagnes couvertes de maiſons & de iardins, qui ſe mirent toutes dans une riviere large de trois lieuës, & la ville qui ſe voit ſous le Tage, ne paroiſt pas moins belle, que celle qui eſt ſur le bord. Ie ne laiſſe pas pourtant d'y eſtre avec quelque ennuy, car ie n'ay reçeu pas une lettre depuis que i'y ſuis ; & ie ne ſçay rien d'aucune choſe. On ne connoiſt quaſi point icy d'autre France, que l'Antarctique. La pluſpart de ceux que i'y vois, ſont des hommes de l'autre monde, & on y ſçait plus ſouvent des nouvelles du Cap vert, & du Breſil, que de Paris ou de Flandres. De ſorte qu'encore que ce me doive eſtre quelque contentement d'eſtre au païs de la Marmelade, & que i'aye icy une maiſtreſſe qui eſt encore plus douce qu'elle, tout cela ne me touche point, & ie fais des vœux pour en ſortir comme ſi i'eſtois en Norvegue. C'eſt une eſtrange choſe, Monſieur, que des aventures d'Eſpagne : I'y ay eſté touſiours auſſi chaſte qu'une Demoiſelle que ie croy que vous voyez tous les ſoirs ; & avec toute ma ſeverité, ie ne laiſſeray pas de vous pouvoir monſtrer quelque iour des poulets en Caſtillan, en Portugais, & en Andaluz ; Et ſi une More qui demeure devant mes feneſtres ſçavoit écrire, ie vous en pourrois faire voir encore en Guinois : mais i'eſpere que le vent emportera bien-toſt toutes ces affections, & me mettra en lieu où i'en ay de plus ſolides, & de mieux fondées. Vous qui faites tout ſeul

une

une grande partie de toutes les mieunes, vous pouvez vous imaginer avec quelle impatience ie déſire ce bon-heur. Je vous puis au moins aſſeurer, que je ne laiſſeray jamais de maiſtreſſe avec tant de plaiſir, que quand je vous iray revoir; & moy qui m'eſtois deffendu toute ma vie des triſteſſes, des langueurs, & des inquietudes de l'Amour, je trouve à cette heure tout cela dans l'amitié. Ie penſe, Monſieur, que vous me croirez, & que vous-vous perſuaderez ayſément qu'un homme auquel vous avez fait tant de biens, & à qui vous en avez enſeigné encore davantage, ne peut manquer d'en avoir le reſſentiment qu'il doit. La fermeté & la reconnoiſſance ſont deux vertus que vous m'avez appriſes, que je ne ſçaurois mieux employer qu'en vous; & quand, avec toute ſorte de generoſité, je vous aurois payé au double tout ce que ie vous dois, apres cela je ne ſerois pas encore quitte, & je vous deurois cette generoſité là-meſme, puiſque ce ſeroit aupres de vous que je l'aurois acquiſe. Auſſi n'eſt-ce pas mon intention de m'aquitter envers une perſonne à qui je prens tant de plaiſir d'eſtre redevable: & outre que mon inclination & ma raiſon me donnent à vous, je ſuis bien-aiſe d'avoir encore des obligations infinies d'eſtre touſiours.

MONSIEUR,

*Voſtre, &c.*

*A Lisbonne le* 22. *Oct.* 1633.

---

## A MONSIEVR....

## LETTRE XLIV.

MONSIEUR,

Pour vous monſtrer que ie trouve voſtre excuſe fort bonne, c'eſt que ie m'en veux ſervir; elle me ſera beaucoup plus neceſſaire qu'à vous, & vous ne devez pas trouver eſtrange que ie l'allegue en mon beſoin, moy qui ay touſiours moins d'eſprit, & qui ay à cette heure-moins de temps. Vous le croirez ayſément

quand vous ſçauriez que l'on m'a dit aujourd'huy, que vous partirons dans cinq jours; de ſorte qu'il me faut acheter un lit, des matelats, des couvertures, un petit troupeau de moutons, vingt beſtes à corne, cinquante poules, & quelques *chats de voliere*, car le Capitaine ne veut pas nourrir les paſſagers. Outre cela, il faut que i'eſcrive à Seville, à Madrid, en Flandres, en France, à mes Amis, à des Marchands, à des Miniſtres, à mes Amies & à des Maiſtreſſes: & ce qui eſt le plus embarraſſant, il me faut tous les jours reſpondre à un poulet Portugais, que, par ma foy, je ne puis lire ni entendre. Jugez ſi jamais perſonne a eu tant d'affaires, & ſi je puis eſperer de vous envoyer une lettre qui puiſſe payer la voſtre, moy, qui dans toutmon loiſir ne le pourrois pas. Elle m'a apporté toute la conſolation que vous pouvez imaginer qu'en doit recevoir un homme de bon gouſt, & de bonne amitié, & a fait, ce me ſemble, en moy un effet merueilleux, m'ayant empeſché d'eſtre triſte de n'avoir point eu de nouvelles de mon Pere, & de mes Amis de France. Ie m'eſtonne qu'il ne me ſoit point venu de lettres par l'Ordinaire. Quoy que je vous die de partir dans cinq jours, ne laiſſez pas, je vous ſupplie, de m'eſcrire tous jours, car comme vous ſçavez, les jours de ces païs-cy ne ſont pas de vingt-quatre heures, & ceux d'Eſpagne ne durent guere moins que ceux de Norvegue. Ie voudrois bien que l'envie de venir icy euſt pris au Paladin, car je ne le ſçaurois appeller plus magnifiquement, & il faut advoüer que perſonne ne peut eſtre ſi ingenieux que vous à luy trouver de beaux tiltres, & certainement il ne ſçauroit trouver de meilleure occaſion. Outre que les vaiſſeaux de San-Lucar ſont plus loin de quatre-vingts lieuës; je crois qu'ils partiront pour le moins quinze jours plus tard, & puis il faut qu'il triomphe de pluſieurs Nations, & qu'apres avoir bruſle tant de Caſtillanes, il faſſe fondre quelques Pourtugaiſes. Certes, ſi j'eſtois aſſez ſage pour n'aymer perſonne, de ceux que je ne vois point, je n'aurois guere eu de meilleur temps en ma vie, que celuy que j'ay paſsé depuis trois mois, eſloigné de toutes ſortes d'embarras & d'affaires, & n'entendant de nouvelles que celles que de temps en

temps

temps il vous plaiſoit de m'apprendre. Le vray ſecret pour avoir de la ſanté, & de la gayeté, eſt que le corps ſoit agité, & que l'eſprit ſe repoſe, les voyages donnent cela : pour l'ordinaire, il nous arrive tout au rebours, lors que nous penſons nous repoſer, nous-nous travaillons le plus. Le trot de la plus méchante mule, ne laſſe pas tant que d'attendre Carnero ſur les bancs de la Secretairerie, & la moindre mauvaiſe affaire, tourmente davantage que le plus mauvais temps, ou le plus mauvais chemin. Croyez donc que j'approuve extrémement le deſſein que vous faites de vous deſabuſer de la fortune, & de la quitter comme une dangereuſe maiſtreſſe ; ſes careſſes & ſes meſpris ſont eſgalement à craindre, d'une façon ou d'autre, elle tuë tous ſes Amans ; & ceux qui eſtiment ſes faveurs pour des veritables biens, ſont beaucoup plus trompez que ceux qui prennent *un chat pour un pigeon*. Si je n'euſſe finy par cette bouffonnerie, il me ſemble que j'eſtois trop ſérieux pour un homme qui l'a ſi peu accouſtumé, & qui a tant de haſte. Quand vous voudrez faire cette retraite, je vous accompagneray, & nous irons en quelque lieu, où nous appellerons chaque beſte comme il nous plaira ; auſſi bien qu'Adam nous donnerons de nouveau noms aux choſes, & quand nous irons au contraire de tous les autres hommes, & que nous nommerons mal ce qu'ils nomment bien, peut-eſtre que nous rencontrerons. Mais juſqu'à ce que cela arrive, & tant que je demeureray dans le monde, je vous ſupplie de me conſerver avec toute ſorte de ſoin, l'amitié de ces Meſſieurs. Il n'y a pas une recommandation de celles de Monſieur le Comte de Maure, que je n'eſtime un million ; contez les maravedis de la flotte, & conſiderez quelle richeſſe vous m'avez envoyée. Si Monſieur le Comte Stufe, avoit avec vous la fortune qu'il a avec moy, il y a long-temps qu'il vous auroit ruiné, car je ne me puis deffendre de luy ; & il m'a gaigné juſqu'à l'ame. Il eſt vray que vous avez intereſt en cette perte, & que cela eſt gagner voſtre bien, eſtant obligé d'eſtre tout à vous, & plus que perſonne,

MONSIEUR,

*Voſtre, &c.*

*A Lisbonne le 15. Oct. 1633.*

## A MONSIEVR....

## LETTRE XLV.

MONSIEVR,

Ie ne ſçay pas bien certainement qui vous eſtes, mais je ſuis aſſeuré que la lettre que j'ay receuë ne peut eſtre que d'un extrémement honneſte homme; & je dois attendre quelque jour de grands ſecours de vous, s'il eſt vray ce que vous dites que vous me ſçaurez mieux ſeruir que vous ne ſçauez eſcrire. Que ſi vous eſtes celuy que i'imagine, ce bien ne me pouuoit venir d'aucune part, dont il me fuſt plus cher, & i'ay une extréme ioye de voir tant de bonté en une perſonne, en qui i'avois deſia remarqué toutes les autres excellentes qualitez. Comme en cela vous m'auez fait plus d'honneur que ie n'en pouuois attendre, ie vous aſſeure, Monſieur, que ie le reconnois mieux que vous ne ſçauriez penſer, & que ie ne ſuis pas moins genereux à reſſentir cette faueur, que vous l'avez eſté à me la faire. Je penſe que vous avez aſſez bonne opinion de moy pour le croire, & vous, qui en vous laiſſant ſeulement connoiſtre, gagnez le cœur de tous ceux qui vous voyent, vous ne ſçauriez douter que vous ne ſoyez extrémement aymé de ceux que vous y obligez ſi particulierement. Mais ie vous puis iurer, Monſieur, qu'entre tant d'affections qui vous avez acquiſes, il n'y en a pas une que ſoit accompagnée de tant de reſpect & d'eſtime, que la mienne, & que ie ſuis, comme ie dois, plus que perſonne,

MONSIEUR,

*Voſtre, &c.*

*A Lisbonne, le 22. Octobre, 1633.*

A MON-

## A MONSEIGNEVR LE MARQVIS
*de Montausier, qui fut tué depuis en la Valteline.*

## LETTRE XLVI.

MONSIEUR,

I'ay leu voſtre lettre avec tout le contentement & la ſatisfaction que l'on doit receuoir cét honneur d'un des plus pareſſeux ; & des plus honneſtes hommes du monde. Il me ſemble qu'il n'y a plus rien que je ne doiue attendre de voſtre amitié, puis-que pour l'amour de moy vous avez pû prendre un peu de peine, & vous ne me ſçauriez faire voir de meilleure preuue des paroles que vous me donnez, que de les avoir eſcrites. Il me deſplaiſt ſeulement de penſer qu'avec toute cette tendreſſe que vous me teſmoignez, il y a quelque occaſion pour laquelle vous voudriez que ie fuſſe pendu. A dire le vray Monſieur, il me ſemble que c'eſt quelque deffaut, dans l'affection que vous me portez, & ie crois que ſans eſtre trop pointilleux ie le pourrois trouuer mauuais. Toutefois i'en cours tant de riſque d'ailleurs, & ie deſire auſſi avec tant de paſſion que vous ayez tout ce que vous meritez, que s'il ne tenoit qu'à cela, que vous euſſiez un Royaume, ſans mentir ie crois que i'y conſentirois auſſi bien que vous. Ie pardonnerois plus aysément cét outrage à la fortune, que celuy qu'elle vous fait de ne vous pas accorder, ce qui vous eſt deu, & de vous refuſer un tiltre qu'elle a donné à Monſieur du Bellay. Mais puiſque la choſe ne dépend point de là, & que ie pourrois avoir cent couronnes de Martyr, ſans que cela vous en donnaſt une de Souuerain, il en faut chercher pas un autre chemin, & ſans qu'il en couſte la vie à par un de vos amis, ne devoir cét honneur qu'à vous-meſme. Je vous aſſeure qu'en courant tant de differens Royaumes, je ſonge touſiours à vous, & je taſche à former quelque deſſein que vous puiſſiez un jour executer. Il y a quelque temps que j'en vis ſept, tout d'une veuë, dont il y en avoit quatre en Afrique, que ie vous ſou-

haitay, & leſquels c'eſt dommage que vous laiſſiez entre les mains des Mores. Que ſi le ſejour de Barbarie ne vous plaiſt pas, l'on a eu icy avis que l'iſle de Madre eſt ſur le point de ſe revolter, & qu'elle ſe veut donner au premier qui la voudra défendre de la domination d'Eſpagne. Imaginez-vous, je vous ſupplie, le plaiſir d'avoir un Royaume de Succre, & ſi nous ne pourrions pas viure là avec toute ſorte de douceur. Quelques grands que puiſſent eſtre les charmes & les engagemens de Paris, ſelon que je vous connois, je ſçay qu'ils ne vous arreſteront pas en une occaſion comme celle-là, & que ſi quelque choſe vous peut retenir, ce ſera ſeulement l'incommodité du chemin, & la peine de vous leuer matin. Mais Monſieur, les Conquerans ne peuuent pas touſiours dormir juſque à once heures, les couronnes ne s'acquierent pas ſans trauail, meſmes celles qui ne ſont que de lauriers ou de myrtes, s'achetent bien cherement, & la Gloire veut que ſes amans ſouffrent pour elle. Je vous avouë que je me ſuis eſtonné que la Renommée ne m'aye point appris de vos nouuelles deuant que vous me fiſſiez l'honneur de m'en mander, & il me ſemble que je ſuis plus loin que je n'avois jamais creu pouuoir aller, quand je ſonge que je ſuis en un païs où l'on ne vous connoiſt point. Ne ſouffrez pas qu'une reputation ſi juſte que la voſtre ſoit ſi limitée, ni qu'elle demeure aux pieds des Pirenées, par deſſus leſquels tant d'autres ont paſſé, venez vous-meſme luy ouurir paſſage, & ſi la Gazette ne dit rien de vous, faites que l'hiſtoire en parle. Pour ce qui eſt de ce que l'on vous a voulu faire trouuer mauuais, que je vous euſſe donné la qualité de Damoiſel: je vous aſſeure, Monſieur, qu'il n'y euſt eu guere de raiſon de vous en offenſer. Je vous feray voir qu'Amadis de Gaule ſous le tiltre de Damoiſel de la mer, mit à fin ſes plus belles auentures, & qu'Amadis de Grece, lors qu'il eſtoit appellé le Damoiſel de l'ardente eſpée, occit un grand lion, & deliura le Roy Magadan; mais ce ſont des artifices de la Damoiſelle que vous connoiſſez, laquelle ayant juré ma ruine, eſt faſchée de voir que je ſuis en la protection d'un des plus braues hommes du monde. Il luy ſera pourtant difficile de m'oſter la voſtre, car

je

Je vous jure, Monſieur, & cecy je le dis plus ſerieuſement que tout le reſte, que je taſcheray touſiours par toutes ſortes de deuoirs & de tres-humble ſeruices, à meriter l'honneur de voſtre affection. Il me ſemble que ce ſeroit manquer d'eſprit, de generoſité, & de vertu, que de ne pas aymer parfaitement une perſonne, en qui toutes ces choſes ſe trouuent en vn ſi haut point, & moy qui eſtime avec paſſion ces qualitez, quelque part où je les trouue, je n'ay garde que je ne les cheriſſe tres-particulierement en vous, où elles ſont jointes à tant d'autres graces, & accompagnées de tant de ciuilité. Croyez donc, je vous ſupplie, que comme je vous ſçay mieux connoiſtre que perſonne, je vous ſçauray auſſi touſiours mieux honorer, & que, tant que je vaudray quelque choſe, je ne puis manquer d'eſtre,

MONSIEUR,

*Voſtre, &c.*

*A Lisbonne, le 22. Octobre, 1633.*

---

## A MONSIEVR LE MARQVIS *de Piſany.*

### LETTRE XLVII.

MONSIEUR,

Si j'eſtime en quelque choſe les deux lettres que vous avez loüées, c'eſt pour m'avoir procuré l'honneur d'en receuoir une des voſtres; en la voyant j'ay confirme le jugement que j'avois fait de vous il y a long-temps, que vous uous pourriez quelque jour donner de la jalouſie à Mademoiſelle voſtre ſœur & à moy, & nous oſter la gloire de bien écrire, à laquelle, ſans vous, nous pourrions pretendre. Mais puis-qu'il vous reſte tant d'autres chemins d'en acquerir, permettez, s'il vous plaiſt, que nous ayons celle là, & ne vous mettez pas en l'eſprit une choſe ſi difficile que de vouloir imiter en tout Monſieur voſtre pere; lequel non content de l'eſtime d'eſtre un des plus braues

braues hommes de France, a voulu encore avoir celle d'écrire, & de parler mieux que perſonne. Si vous voulez, Monſieur, vous pouuez, ſans doute, eſperer d'y arriver auſſi bien que luy; Mais outre que cela vous couſtera de la peine, vous perdrez une belle occaſion de nous obliger, & de nous donner une extréme preuue de voſtre affection, en laiſſant pour noſtre conſideration une loüange à laquelle vous pourriez prendre une ſi grande part. Il y en a d'autres plus ſolides & plus dignes de vous auſquelles vous deuez aſpirer. Si toutesfois il vous ſemble qu'il n'y en ait point de ſi petite qu'un honneſte homme doiue mépriſer, & que c'eſt la ſeule choſe dont il ne doit point eſtre liberal; j'avouë que je n'ay rien à dire contre un ſi juſte ſentiment. Selon l'affection qne je ſçay que Mademoiſelle voſtre Sœur a pour vous, ie ſuis aſſeuré qu'elle vous pardonnera aysément le tort que vous luy pourrez faire en cela. De moy je ſouffriray volontiers d'eſtre vaincu, puis-que ce ſera de vous; pour la glore que vous m'oſterez, je prendray part à la voſtre, ou je me contenteray de celle d'eſtre,

MONSIEUR,

*Voſtre, &c.*

*A Lisbonne le 22. Octobre, 1633.*

AMA-

## A MADEMOISELLE
*de Rambouillet.*

### LETTRE XLVIII.

MADEMOISELLE,

C'eſt dommage que vous ne prenez plaiſir plus ſouuent à faire du bien, puiſque lors que vous l'entreprenez, perſonne ne le ſçait accompagner de tant de graces que vous. J'ay receu comme je devois les intentions que vous avez euës de me faire des complimens, & vous ne m'avez pas ſeulement conſolé de ma mauuaiſe fortune, mais vous m'avez fait douter ſi ie la devois appeller ainſi, & en mediſant que la bonté que vous avez pour moy, ne durera pas plus longtemps que mon mal-heur, vous m'avez mis au point de deſirer qu'il ne finiſſe jamais. Voyez, Mademoiſelle, ſi vous n'eſtes pas une grande enchantereſſe: deux choſes qui ſont ſi opposées, que voſtre preſence, & voſtre abſence, & dont l'un eſt ſans doute un des plus grands biens, & l'autre un des plus grands maux du monde; en proferant ſeulemeut trois paroles, vous les avez tellement changées, que je ne connois plus laquelle eſt la bonne ou la mauuaiſe, & qu'en verité je ne ſçay pas bien celle qui eſt le plus à ſouhaiter pour moy. Toutefois, puis-que j'ay à eſtre tourmenté d'une façon ou de l'autre, j'aymerois mieux encore l'eſtre aupres de vous, & quelque méchante que vous puiſſiez eſtre, il me ſemble que vous ne me ſçauriez faire de plus grand mal, qu'eſt celuy de ne vous point voir. Je vous avouë, Mademoiſelle, que je vous crains au de la de ce que vous ſçauriez imaginer, & plus que toutes le choſes du monde. Mais, ſi le reſpect que ie vous dois me permet de parler ainſi, je vous ayme encore plus que je ne vous crains. Quoy que vous me faſſiez peur quelquefois, je prens plaiſir à vous voir ſous toutes les formes où vous-vous mettez, & quand vous viendriez à vous changer une fois la ſemaine en dragon, auſſi bien qu'une de celles dont je ſoupçonne que vous eſtes; en cet eſtat j'aymerois encores vos

griffes & vos eſcailles. Selon les prodiges que je vois en voſtre perſonne, je crois que ce changement pourra quelque jour arriuer en vous, & ce que vous me dites que trois fois le mois vous n'eſtes plus converſable, me ſemble eſtre déſia quelque diſpoſition à cela. Auſſi bien que Monſieur de C. j'ay en l'eſprit que vous finirez quelque jour par quelque choſe d'extraordinaire, & j'epere qu'enfin le temps nous apprendra ce que nous devons croire de vous. Cependant, quoy que vous ſoyez, il faut avouër que vous eſtes une aymable creature; & tant que vous paroiſtrez ſous la forme de Demoiſelle, il n'y en aura point au monde de ſi accomplie ni de ſi eſtimable que vous, ni d'homme qui ſoit tant que moy,

Mademoiſelle, je vous ſupplie tres-humblément de faire que voſtre Nain ſe contente de recevoir icy un compliment, au lieu d'une reſponce au défy qu'il m'a enuoyé. Ie ne veux rien avoir à demeſler avec ceux qui vous appartiennent; & pour l'amour de ſa maiſtreſſe & de luy-meſme, je l'eſtime extrémement & deſire ſon amitié.

*Voſtre, &c.*

*A Lisbonne ce 22. Oct. 1633.*

A MON-

## A MONSIEVR GOVRDON,
*à Londres.*

### LETTRE XLIX.

MONSIEUR,

I'ay eu plus de loisir que je n'en voulois, de vous envoyer ce que vous m'avez demandé en partant. Et tans s'en faut que les vents ayent emporté ma promesse, qu'ils m'ont donné lieu de la tenir. Il y a desia huit jours qu'ils m'arrestent icy, où je serois demeuré avec beaucoup d'ennuy, si je n'avois apporté de Londres de pensées pour plus de temps que cela. Ie vous asseure que vous y avez eu part, & que les meilleures que j'aye euës, ont esté employées en vous, ou aux choses que j'ay veuës par vostre moyen. Vous vous douterez bien que par cecy, je n'entens pas parler de la Tour, ni des Lyons que vous m'avez fait montrer. En une seule personne vous m'avez fait voir plus de Tresors, qu'il n'y en a là, & quand & quand plus de Lyons & de Leopars. Il ne vous sera pas mal-aisé apres cela, de juger que c'est de Madame la Comtesse de Carlile que je parle. Car il n'y en a point d'autre de qui on puisse dire tout ce bien, & tout ce mal. Quelque danger qu'il y ait à se souuenir d'elle, je n'ay pû jusques icy m'en empescher, & sans mentir, je ne donnerois par le tableau qui m'est resté d'elle dans l'esprit, pour tout ce que j'ay veu de plus beau dans le monde. Il faut avoüer que c'est une personne toute pleine d'enchantements & il n'y en auroit pas une sous le Ciel si digne d'affection, si elle connoissoit ce que c'est, & si elle avoit l'ame sensitive, comme elle a la raisonnable. Mais avec l'humeur dont nous la connoissons, l'on ne peut rien dire d'elle, sinon que c'est la plus aymable de toutes les choses qui ne sont pas bonnes, & le plus agreable poison que la Nature ait jamais fait. La crainte que j'ay de son esprit, m'a pensé destourner de vous enuoyer ces vers, car je sçay qu'elle connoist en toutes choses ce qu'il y a de bon & de mauuais; & toute la bonté qui deuroit



estre

eſtre dans ſa volonté, eſt dans ſon jugement. Mais il ne m'importe guere qu'elles les condamne. Je ne voudrois pas qu'ils fuſſent meilleurs, puiſque je les ay faits devant que d'avoir eu l'honneur de la connoiſtre ; & je ſerois bien marry d'avoir juſqu'à cette heure loüé ou blaſmé perſonne parfaitement ; car je reſerve l'un & l'autre pour elle. Pour ce qui eſt de vous, Monſieur, je ne vous fais point d'excuſes, s'il ne ſont pas bons, au contraire, je prétens que vous m'en eſtes plus obligé, & que vous ne me devez pas ſçavoir peu de gré, d'avoir pû me reſoudre à vous en envoyer de mauvais. De quelque ſorte qu'ils ſoient, je vous puis aſſeurer que ce ſont les ſeuls que j'aye jamais eſcrits deux fois. Si vous ſçaviez à quel point je ſuis pareſſeux, vous jugeriez que l'obeïſſance que je vous ay renduë en cela n'eſt pas une petite preuve du pouvoir que vous avez ſur moy, & de la paſſion avec laquelle je veus eſtre,

MONSIEUR,

*Voſtre, &c.*

*A Douvres, le 4. Decemb.* 1633.

---

## A MADEMOISELLE DE *Rambouillet.*

### LETTRE L.

MADEMOISELLE,

Quelque menaçante que ſoit voſtre lettre, je n'ay pas laiſſé d'en conſiderer la beauté, & d'admirer que vous puiſſiez joindre enſemble avec tant d'artifice, le beau & l'effroyable. Comme on voit l'or & l'azur ſur la peau des ſerpents, vous émaillez avec les plus vives couleurs de l'Eloquence, des paroles venimeuſes ; & je ne puis m'empeſcher en les liſant, que les meſmes choſes qui m'épouvantent ne me plaiſent. Vous commencez bien-toſt à tenir ce que vous m'avez dit, que vous ne me ſeriez bonne qu'auſſi longtemps que la fortune me ſeroit mauvaiſe. A cette heu-

re

re qu'il ſemble qu'elle me veüille donner un peu de repos, vous me le tenez trouble, & me montrez que pour eſtre echapé de la Mer & des Pirates, je ne ſuis pas encore en ſeureté, & que vous eſtes plus à craindre que tout cela. Je ne croyois pas pourtant, Mademoiſelle, que pour avoir refuſé une querelle avec voſtre Nain, j'en deuſſe avoir avec que vous; ni que je fuſſe obligé de reſpondre à un defy, pour avoir fait reſponſe à des complimens. Si toutesfois il vous ſemble que j'aye manqué en cela, vous deuriez appeller reſpect & crainte, ce que vous appellez meſpris; & à croire que cette meſme creature, qui a oſté l'eſpée à Monſieur de M.... pouvoit bien m'avoir fait tomber la plume des mains. Quand meſme il auroit quelque raiſon de ſe plaindre, vous n'en aviez pas pour cela deprendre ſa protection contre moy, & ſi vous me voulez du mal pour l'amour de luy, je pourray dire que vous m'aviez querellé pour le plus petit ſujet du monde. Mais ſi vous avez reſolu de me perſecuter, toutes mes excuſes ne vous empeſcheront point; & je m'eſtonne ſeulement que vous en ayez voulu chercher quelque pretexte. Il ne me ſervira de rien d'eſtre venu de ſi loin au travers de tant de perils. Alger ſera touſiours pour moy par tout où vous ſerez, & quoy que je ſois à Bruxelles, je ne fus jamais plus prés de la captivité, ni du naufrage. Ne croyez pas pourtant, Mademoiſelle, que les flames de ces animaux, dont vous me menacez, ſoit ce qui me face peur. Il y a long-temps que je me ſçay garentir de cette ſorte de maux, & quoy que vous puiſſiez dire, je crains bien plus de mourir par vos mains, que par vos yeux. Entre tous les endroits de voſtre lettre, qui me ſemble admirable en toutes choſes, j'ay particulierement remarqué l'exclamation que vous faites en parlant du plaiſir que ce vous euſt eſté, que les Pirates m'euſſent pris. C'eſt ſans mentir une grande bonté à vous, de ſouhaiter que i'euſſe eſté deux ou trois ans aux galeres du Turc, afin qu'il y euſt plus de diverſité dans mes voyages. La belle curioſité de deſirer d'avoir pû apprendre de moy de qu'elle ſorte i'euſſe penſé les Chameaux de Barbarie, & avec quelle conſtance i'euſſe ſouffert les coups de latte! De la ſorte

te que vous en parlez, je croy auſſi que vous auriez eſté bien-aiſe que j'euſſe eſté empalé une demy-heure, pour ſçavoir comme cela ſe fait, & comment l'on s'en trouve. Mais ce qui eſt conſiderable, c'eſt que ces ſoubaits, vous les faites apres avoir, ce dites-vous, repris la fortune de Demoiſelle, & vous eſtre de beaucoup adoucie, & renduë plus humaine. Je ne trouve guere plus juſte que tout cela la querelle que vous me voulez faire pour Alcidalis. Jugez vous, Mademoiſelle que me trouvant embarqué dans les meſmes mers, & dans les meſmes perils que luy, je pûſſe oublier les maux que je ſentois, pour conter ceux qu'il avoit paſſez; & eſtant accablé de mes infortunes, m'amuſer à eſcrire les ſiennes? Je ne l'ay pas laiſsé pourtant, au milieu de tous mes deſplaiſirs, j'ay eſcrit plus de cent fueilles de ſon hiſtoire, & j'ay eu ſoin de ſa vie, en un temps où je vous jure que je n'en avois point de la mienne. Ne jugez pas pourtant par là, Mademoiſelle, de celuy que j'ay de plaire à des Amies. Quand je vous aurois rendu tous les ſervices imaginables, ces apparences ne vous feroient voir que la moindre part de la paſſion que j'ay pour ce qui eſt du voſtre. Si vous la voulez connoiſtre, condſierez-en la cauſe, pluſtoſt que les effets. Mais voſtre imagination, quelque merueilleuſe qu'elle ſoit, eſt trop petite pour cela, & s'il y a quelque choſe dans le monde de plus grand que voſtre eſprit, & qu'il ne puiſſe comprendre, c'eſt le reſpect, l'affection, & l'eſtime, qu'il a fait naiſtre dans le mien. N'eſtant guere moins ſenſible à reconnoiſtre les obligations que j'ay aux autres excellentes perſonnes; vous croirez bien que la lettre qui m'eſt venuë avec la voſtre, m'aura apporté une joye infinie, auſſi-bien qu'un honneur extréme. Vous ſçavez mieux que perſone, l'inclination que j'ay touſiours euë à reverer le merite de celuy qui l'a eſcrite, & il vous peut ſouvenir que du temps des guerres Civiles qui ont eſté entre vous deux, j'ay quelquesfois quitté voſtre party pour prendre le ſien. Mais cette derniere bonté a encore trouvé de nouveau quelque choſe à gagner dans mon cœur, & depuis que je l'ay receuë, pardonnez-moy s'il vous plaiſt, il y a eu quelques momens où je l'ay aymé plus que perſonne du

du monde. Mais afin que vous ne croyez pas, Mademoiſelle, que c'eſt vous qui me procurez toutes les faveurs qui me viennent de luy, je vous donne avis qu'en une autre occaſion il m'a fait depuis peu du bien, ſans que vous-vous en ſoyez meſlée. Quoy que ce ne ſoit pas de ceux que je prens plus de plaiſir à recevoir, & que cela m'ait donné un nouveau ſujet de reſſentir ma mauvaiſe fortune, je tiens à grand honneur de luy avoir des obligations que j'aurois honte d'avoir à tout autre, & je ſuis bien-aiſe de recevoir toutes ſortes de preuves de ſa generoſité. Il vous jurera, quand vous luy en parlerez, qu'il ne ſçait ce que vous luy voulez dire, & il me ſemble que je le voy, mais vous connoiſſez ſon humeur & ſon eſprit qui n'oublia jamais un bien-fait à faire, & ne s'en peut ſouvenir quand il eſt fait. Puiſque l'honneur que vous me faites de m'aymer eſt la premiere conſideration qui m'a donné quelque part en ſes bonnes graces, je vous ſupplie tres-humblement, Mademoiſelle, de m'ayder à luy rendre celles que je luy dois, & à le payer au moins de la ſorte que je puis à cette heure. Ie baiſe mille fois les pieds de l'incomparable perſonne qui a voulu eſcrire de ſa main le deſſus de la lettre que vous m'avez envoyée, & avec quatre ou cinq paroles, mettre hors de prix, un preſent qui eſtoit deſia tres-precieux. Vous auez bien raiſon de l'appeller la plus belle & la meilleure du monde, puis que de ſi loin, elle ſçait relever ceux qui ſont abbatus. Je ſouhaitte que celle qui la ſçait ſi bien conduire, ait quelque jour tout le bonheur qui eſt deu à tant de bontez, de beautez & de vertus enſemble, quoy que je voye que ce ſouhait va bien loin. On dit que l'Aſtre que j'appellois autrefois l'eſtoille du jour, eſt plus grand & plus admirable que jamais, & qu'il eſclaire & bruſle toute la France. Quoy que ſes rayons n'arrivent pas juſqu'aux tenebres où nous ſommes, ſa reputation y eſt venuë, & à ce que j'entens, le Soleil n'eſt pas ſi beau que luy. Je ſuis bien-aiſe que l'intelligence qui l'anime, n'ait rien perdu de ſa force ni de ſa lumiere, & qu'il n'y ait que l'eſprit de Mademoiſelle de Bourbon, qui puiſſe faire douter ſi ſa beauté eſt la plus parfaite choſe du monde. La ſorte dont

j'ay

j'ay veu dans une de vos lettres, qu'elle me plaint, m'a ſemblé admirablement jolie: à la verité tant de traverſes que j'ay euës, luy doivent faire pitié, à elle qui connoiſt ſi bien ma foibleſſe, & qui ſçait que depuis le maillot, je n'ay pas eu juſqu'à cette heure un jour de repos. Le mien a eſté troublé par le diſcours qui s'adreſſe au bas de voſtre lettre *au Roy Chiquito*. Dans l'Enfer d'Anaſtarax, j'ay trouvé le mien; & j'y ay erré trois jours & trois nuits, ſans y voir goutte. J'en ay un extréme regret, car ſur toutes les choſes du monde, je deſirerois avoir le peigne, *del Roy de Georgia*, & il y a plus de deux ans que j'en ay envie. Ne croyez pas non plus, s'il vous plaiſt, avoir gagné celuy que j'avois propoſé: on n'a pas comme cela les peignes de la Reyne de la Chine; il faut premierement, s'il vous plaiſt, que vous m'eſcriviez le nom du Pirate, & que vous diſiez ſincerement ſi vous l'avez nommé ſans rire, car en cela conſiſte la plus grande difficulté. Mais puiſ-que vous vous meſlez de deviner, imaginez-vous, s'il vous plaiſt, Mademoiſelle, tout ce que j'adjouſterois icy, ſi j'oſois faire cette lettre plus longue. Devinez combien de fois je vous ayme plus que je ne faiſois il y a deux ans, & penſez avec quelle paſſion je ſuis,

MADEMOISELLE,

*Voſtre, &c.*

*A Bruxelles, le 6. Ianvier,* 1634.

---

## A MONSIEVR LE CARDINAL *de la Valette.*

### LETTRE LI.

MONSEIGNEUR,

Je m'imagine que vous avez crû lors que vous avez eſcrit la lettre dont vous avez volu m'honorer, que le cas qu'il m'a plû de tout temps faire de vous, vous avoit acquis quelque approbation dans le monde. Qu'en toutes ſortes de rencontres, je vous avois donné

né une infinité de preuves de l'honneur de mon amitié ; & qu'en ſuitte de cela, je vous avois preſté deux mille eſcus dans une occaſion bien preſſante, & en vn temps, où d'ailleurs tout voſtre credit vous manquoit. Au moins, de la façon que vous me remerciez, & que vous parlez de vous & de moy, i'ay raiſon de m'imaginer qu'en reſuant vous avez pris l'un pour l'autre, & que, ſans y penſer, vous vous eſtes mis en ma place. Autrement, Monſeigneur, vous n'auriez point eſcrit de la ſorte que vous faites, ſi ce n'eſt, peut-eſtre, que n'eſtimant pas qu'il y ait de plus grand bien au monde que d'en faire aux autres, vous croyez que ceux-là vous obligent, qui vous donnent occaſion de les obliger, & penſez avoir receu les plaiſirs qne vous avez faits. Certes, ſi cela eſt ainſi, i'avouë qu'il n'y a point d'homme à qui vous ayez tant d'obligation qu'à moy, & que je merite tous les remercimens que vous me faites, puiſque ie vous ay donné plus de moyens que perſonne d'exercer voſtre generoſité, & de faire des actions de bonté, qui valent mieux, ſans doute, que tout le bien que vous m'avez fait, & que tout celuy qui vous reſte. Dans le grand nombre de ceux que i'ay receus de vous, & entre tant de graces qu'il vous a plû me départir ? ie vous aſſeure, Monſeigneur, qu'il n'y en a point que i'eſtime tant que la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'eſcrire. Que ſi parmy tant de choſes que i'y ay remarquées aveque joye, il y a quelque endroit ſur lequel ie me ſuis arreſté avec plus de plaiſir : trouvez bon, s'il vous plaiſt, que ie vous die que ça eſté celuy où il me ſemble que vous parlez de ces deux perſonnes, qui ſont aujourd'huy la plus precieuſe partie du monde, & auſquelles ſi l'on ne compare l'une à l'autre, il n'y a rien ſous le Ciel que l'on puiſſe comparer. En verité, lors qu'il m'arrive de penſer que ie ſuis dans leur ſouvenir, pour ce moment toutes mes peines ſe ſuſpendent ; toutes les fois que ie repreſente le viſage de l'une ou de l'autre, il m'eſt avis que celuy de ma fortune ſe change, & cette imagination chaſſe de mon eſprit les tenebres qui le couvrent, & le remplit de lumiere. Mais ce qui eſt un plus grad bon-heur, c'eſt qu'eſtant ſi loin de meriter jamais l'honneur de leurs bonnes

bonnes graces, je ne laiſſe pas de penſer que j'y ay quelque part ; & je ſuis heureux que de croire ce que vous m'en dites. Ie connnois bien quelqu'un, Monſeigneur, qui ne ſeroit pas ſi aiſé à perſuader, s'il eſtoit en ma place, & qui, apres deux ans d'eſloignement ne vivroit pas avec tant de tranquillité, ny dans une ſi grande confiance. Dans la ſatisfaction que cette croyance me doit donner, jugez, s'il vous plaiſt, ſi je ſuis fort à plaindre, & s'il n'y en a pas beaucoup de ceux que le monde appelle heureux, qui ne les ſont pas tant que moy. Sans cela, certes, je ne me pourrois pas défendre de l'ennuy qui ſe preſente icy de tous coſtez, ni reſiſter au chagrin de Monſieur de C...., qu'il me faut tous le jours combattre, & qui eſt, ſans mentir, beaucoup au deſſus de tout ce qu'on s'en imagine. Outre qu'il s'eſt mis en fantaiſie de ſe laiſſer croiſtre une barbe qui luy vient deſia juſques à la ceinture ; il a pris un ton de voiz beaucoup plus ſevere que jamais, & qui a à peu prés le ſon du Cor d'Aſtolfe : à moins que de traitter de l'immortalité de l'ame, ou du ſouverain bien, & d'agiter quelqu'une de plus importantes queſtion de la Morale, on ne luy ſçauroit plus faire ouvrir la bouche. Si Democrite revenoit, quelque Philoſophe qu'il fuſt, il ne pourroit pas ſouffrir, pour ce qu'il aymoit à rire ; il a entrepris de reformer la doctrine de Zenon comme trop douce, & il veut faire des Stoïques Recolets. De ſorte, Monſeigneur, que vous ne deſirez rien d'avantageux pour les Peuples, à qui vous le ſouhaitez pour Gouverneur.....

---

## A MONSIEVR GODEAV,
*depuis Eueſque de Graſſe.*

### LETTRE LII.

MONSIEUR,

Vous me deviez donner loiſir de r'apprendre noſtre Langue, devant que de m'obliger à vous eſcrire, & il n'eſt guere à propos, qu'apres avoir eſté ſi long-

temps

temps eſtranger, & ne faiſant que ſortir encore de la Barbarie, je faſſe voir de mes lettres à un des plus éloquens hommes de France. Ceſte conſideration m'avoit fait taire juſqu'à cette heure: Mais ſi je me ſuis gardé de faire reſponſe à vos deffis, je ne me puis pas empeſcher de reſpondre à vos civilitez; & malgré toutes mes fuites, vous avez trouvé un autre moyen de me vaincre. Et l'eſtat où je ſuis, il vous ſera plus avantageux de m'avoir ſurmonté de cette ſorte que ſi vous m'aviez gaigné par force. Ce vous euſt eſté peu de gloire de mener à outrance un homme deſia outré, & à qui la fortune à donné tant de coups, que les moindres le peuvent abbatre. Dans les tenebres où elle nous a jettez, il n'y a point d'art de ſe deffendre, ni d'eſcrime dont on ſe puiſſe ſervir; il en arriveroit peut-eſtre autrement, & tout au contraire de ce que vous dites, ſi vous m'aviez mis devant les yeux le Soleil dont vous me parlez; & quelque humble que vous me voyez à cette heure, je pourrois eſtre aſſez hardy pour vous combattre, ſi ſa lumiere eſtoit partagée entre nous deux. C'eſt plus de l'avoir de voſtre coſté, que ſi le reſte du Ciel eſtoit pour vous. Toutes les beautez qui brillent dans tout ce que vous faites, ne viennent que de la ſienne, & ce ſont ſes rayons qui vous font produire tant de fleurs. Sans mentir rien ne m'a jamais ſemblé ſi agreable que celles qui naiſſent de voſtre eſprit. I'en ay veu quelques-vnes ſur les derniers bords de l'Ocean, & en des lieux où la Nature ne ſçauroit produire un brin d'herbe. J'en ay receu des bouquets qui m'ont fait trouver dans les deſerts toutes les delices de l'Italie & de la Grece; Quoy qu'elles fuſſent venuës de quatre cens lieuës, le temps ni le chemin ne leur avoit rien fait perdre de leur éclat; auſſi ſont-elles de celles que l'on nomme immortelles, & ſi differentes de tout ce qui ſe forme de la terre, que c'eſt avec beaucoup de juſtice que vous les avez offertes au Ciel, & il n'y a que les autels qui en doivent eſtre parez. Croyez, Monſieur, que je vous dis mon ſentiment comme il eſt; lors que ma curioſité m'avoit fait paſſer, comme vous dites, les bornes de l'ancien Monde, pour rencontrer quelque choſe de rare; je n'ay rien veu qui le fuſt tant que vos ouvrages

vrages. L'Afrique ne m'a rien fait voir de plus nouveau, ni de plus extraordinaire! En les liſant à l'ombre de ſes palmes, je vous les ay toutes ſouhaitées, & en meſme temps que ie me conſiderois avoir eſté plus avant qu'Hercule, ie me ſuis veu bien-loin derriere vous. Tout cela qui pouvoit faire naiſtre de l'enuie dans un autre eſprit, combla le mien d'eſtime & d'affection, vous y priſtes la place que vous me demandez à cette heure, & achevaſtes deſlors ce que vous croyez encore avoir à commencer. Avec ces connoiſſances que i'ay de vous, il eſt difficile que ie men forme une image comme celle que vous m'en voulez donner, ni que ie me figure que vous ſoyez cette petite creature que vous dites. Je ne puis comprendre que le Ciel ait pû mettre tant de choſes dans un ſi petit eſpace. Quand i'en laiſſe faire mon imagination, elle vous donne pour le moins ſept ou huit coudées, & vous repreſente de la taille de ces hommes qui furent engendrez pas les Anges. Je ſeray pourtant bien-aiſe, qu'il ſoit comme vous voulez que ie le croye; entre les biens que ie penſe tirer de vous, i'eſpere que vous mettez noſtre taille en honnneur, ce ſera elle deſormais qui ſera eſtimée la riche, & vous nous releverez pas deſſus ceux qui ſe croyent plus hauts que nous. Comme c'eſt dans les plus petits vaſes que l'on enferme les eſſences les plus exquiſes: il ſemble que la Nature ſe plaiſe à mettre dans les plus petits corps, les ames les plus précieuſes, & que ſelon qu'elles ſont plus ou moins celeſtes, elle y meſle plus ou moins de terre. Elle enchaſſe les eſprits les plus brillans de la méſme ſorte que les Orfevres mettent en œuvre les plus belles pierres, leſquels n'y employent que le moins d'or qu'ils ſe peut, & que ce qu'il en faut pour les lier. Vous deſtromperez les hommes de cette erreur groſſiere, d'eſtimer davantage ceux qui peſent le plus, & ma petiteſſe qui m'a eſté reprochée tant de fois par Mademoiſelle de Ramboüillet, me tiendra lieu de recommandation aupres d'elle. Ie trouve, au reſte, bien iuſte l'affection que vous dites qu'elle a pour vous, & qu'ont avec elle cinq ou ſix des plus aymables perſonnes du monde. Mais ie m'eſtonne que vous vouliez me perſuader par là de vous

donner

donner la mienne, & que vous la penſiez gagner avec les meſmes raiſons qui vous la pourroient faire perdre, il faut que vous ayez une extréme confiance en ma bonté de croire je puiſſe aymer un homme qui jouït de tout mon bien, & qui a obtenu ma confiſcation. Ie ſuis pourtant ſi juſte que cela ne m'en empeſchera point, & je croy auſſi que vous l'eſtes tant de voſtre coſté, que je ne deſeſpere pas de me pouvoir accorder de cela aveque vous; ils peuvent bien vous avoir donné ma place, ſans que pour cela vous m'en mettiez dehors, & celle que j'avois dans leur eſprit n'eſtoit pas grande, ſi nous n'y pouvons pas bien tenir tous deux. Pour ce qui eſt de moy, je feray tout ce qui me ſera poſſible, pour ne vous y eſtre pas incommode, & je m'y rangeray de ſorte, que j'y demeureray ſans vous choquer. Puis qu'un ſi puiſſant intereſt n'eſt pas capable de me ſeparer des voſtres, vous devez croire qu'il n'y aura jamais rien qui le puiſſe faire, & que je ſuis à toutes ſortes d'eſpreuves.

MONSIEUR,

*Voſtre, &c.*

*A Bruxelles, ce 3. Février, 1634.*

---

## A MADEMOISELLE
*de Rambouillet.*

### LETTRE LIII.

MADEMOISELLE,

CAR eſtant d'une ſi grande conſideration dans noſtre Langue, i'approuve extrémement le reſſentiment que vous avez du tort qu'on luy veut faire; & je ne puis bien eſperer de l'Academie dont vous me parlez, voyant qu'elle ſe veut eſtablir par une ſi grande violence. En un temps où la Fortune joüe des Tragedies par tous les endroits de l'Europe, je ne voy rien ſi digne de pitié que quand je voy que l'on eſt preſt de chaſſer & faire le procez à un mot qui a ſi utilement ſervy cette Monarchie, & qui dans toutes les broüil-

broüilleries du Royaume, s'eſt touſiours monſtré bon François. Pour moy, je ne puis comprendre quelles raiſons ils pourront alleguer contre une diction qui marche touſiours à la teſte de la Raiſon, & qui n'a point d'autre charge que de l'introduire. Je ne ſçay pour quel intereſt ils taſchent d'oſter à *Car* ce qui luy appartient, pour le donner à *Pour-ce-que*, ni pourquoy ils veulent dire avec trois mots ce qu'ils peuvent dire avec trois lettres? Ce qui eſt le plus à craindre, Mademoiſelle, c'eſt qu'apres cette injuſtice, on en entreprendra d'autres; on ne fera point de difficulté d'attaquer *Mais*, & je ne ſçay ſi *Si*, demeurera en ſeureté. De ſorte qu'apres nous avoir oſté toutes les paroles qui lient les autres, les beaux eſprits nous voudront reduire au langage des Anges; ou ſi cela ne ſe peut, ils nous obligeront au moins à ne parler que par ſignes. Certes, j'avouë qu'il eſt vray ce que vous dites qu'on ne peut mieux connoiſtre par aucun autre exemple, l'incertitude des choſes humaines. Qui m'euſt dit il y a quelques années que j'euſſe deu vivre plus long-temps que *Car*, j'euſſe creu qu'il m'euſt promis une vie plus longue que celle des Patriarches. Cependant il ſe trouve qu'apres avoir veſcu onze cens ans plein de force & de credit, apres avoir eſté employé dans les plus importans Traittez, & aſſiſté touſiours honorablement dans le Conſeil de nos Roys; il tombe tout d'un coup en diſgrace, & eſt menacé d'une fin violente. Ie n'attens plus que l'heure d'entendre en l'air des voix lamentables qui diront le grand *Car* eſt mort, & le treſpas du grand *Cam* ni du grand *Pan*, ne ſembleroit pas ſi important ni ſi eſtrange. Ie ſçay que ſi l'on conſulte là-deſſus un des plus beaux eſprits de noſtre ſiecle, & que j'ayme extrémement, il dira qu'il faut condamner cette nouveauté, qu'il faut uſer du *Car* de nos peres, auſſi bien que de leur terre & de leur Soleil; & que l'on ne doit point chaſſer un mot qui a eſté dans la bouche de Charlemagne, & de Saint Loüis. Mais c'eſt vous principalement, Mademoiſelle, qui eſtes obligée d'en prendre la protection, puiſque la plus grande force & la plus parfaite beauté de noſtre Langue, eſt en la voſtre, vous y deuez auoir vne ſouueraine puiſſance, & faire

faire vivre ou mourir les paroles comme il vous plaist. Auſſi crois-je que vous avez deſia ſauvé celle-cy du hazard qu'elle couroit & qu'en l'enferment dans voſtre lettre, vous l'avez miſe comme dans un aſyle, & dans un lieu de gloire, où le temps ni l'envie ne la ſçauroient toucher. Parmy tout cela, je confeſſe que j'ay eſté eſtonné de voir combien vos bontez ſont bizarres, & que je trouve eſtrange, que vous, Mademoiſelle, qui laiſſeriez perir cent hommes ſans en avoir pitié, ne puiſſiez voir mourir une Syllabe. Si vous euſſiez eu autant de ſoin de moy, que vous en avez de *Car*, j'euſſe eſté bien heureux malgré ma mauvaiſe fortune; la pauvreté, l'exil, & la douleur, ne m'auroient qu'à peine touché. Et ſi vous ne m'euſſiez pû oſter ces maux, vous m'en euſſiez au moins oſté le ſentiment. Lors que j'eſperois recevoir quelque conſolation dans voſtre lettre, j'ay trouvé qu'elle eſtoit plus pour *Car* que pour moy, & que ſon banniſſement vous mettoit plus en peine que le noſtre. J'avouë, Mademoiſelle, qu'il eſt juſte de le deffendre, mais vous deviez avoir ſoin de moy auſſi bien que de luy; afin que l'on ne vous reproche pas que vous abandonnez vos amis pour un mot. Vous ne reſpondez rien à tout ce que je vous avois eſcrit; vous ne parlez point des choſes qui me regardent. En trois ou quatre pages, à peine vous ſouvient-il une fois de moy, & la raiſon en eſt *Car*. Conſiderez-moy davantage une autrefois, s'il vous plaiſt, & quand vous entreprendrez la deffenſe des affligez, ſouvenez-vous que je ſuis du nombre. Je me ſerviray touſiours de luy-meſme pour vous obliger à m'accorder cette grace; & je vous aſſeure que vous me la devez, *Car* je ſuis,

MADEMOISELLE,

*Voſtre, &c.*

A LA

## A LA MESME.

### LETTRE LIV.

MADEMOISELLE,

Quand je vous aurois presenté autant de perles que les Poëtes en ont fait pleurer à l'Aurore, & qu'au lieu que je ne vous ay donné qu'un peu de terre, je vous l'aurois donné toute entiere, vous n'auriez pû me faire un plus magnifique remerciment. La vigne du grand Mogor seroit payée de la moindre de vos paroles, & toutes les pierreries dont elle est chargée n'ont pas tant d'éclat, ni de si belles lumieres, que les choses que vous écrivez. Voila, Mademoiselle, un commencement fort brillant; & ceux qui, à quelque prix que ce soit, veulent écrire de beaux mots, seroient bien-aises de commencer par là ce qu'ils appellent une belle lettre. Mais le Courrier ne m'en donne pas le loisir, & de plus, apres avoir bien leu celle de Madame vostre mere, & les vostres, je suis resolu de ne m'en plus mesler. Sans mentir, il ne se peut rien voir de plus galant, ni de plus beau que celle que j'ay receuë d'elle; & cela est merueilleux qu'une personne qui n'écrit qu'en quatre ans une fois; le fasse de sorte, quand elle l'entrepend, qu'il semble qu'elle y ait tousiours estudié, & que durant tout ce temps, elle n'ait pensé à autre. Je deurois estre tantost accoustumé aux miracles de vostre maison; mais j'avouë que je ne puis pas m'empescher de m'en estonner. J'admire de vous particulierement, Mademoiselle, que sçachant si bien danser, vous sçachiez si bien écrire; & que vous emportiez le priz en mesme temps de trois choses, qui ne marchent gueres ensemble, estant comme vous estes, la meilleure danseuse, la meilleure dormeuse, & la plus eloquente fille du monde. Au reste, vous m'avez fait un extréme plaisir, de mettre Monsieur Maighne de la partie des Mataſſins; cette pensée m'a plû autant qu'aucune des vostres, & je vous donne ma parole, que nous ne les danserons point qu'il n'en soit. Aussi bien à dire

le

le vray, Monſieur de Chaudebonne eſt fort chagrin a cette heure pour bien battre les ſonnettes & je croy que j'aurois peine moy-meſme à bien danſer en voſtre abſence, eſtant comme je ſuis,

MADEMOISELLE,

*Voſtre, &c.*

---

## A LA MESME.

### LETTRE LV.

MADEMOISELLE,

A cette heure que vos lettres ſont plus admirables qu'elles ne furent jamais, j'avouë que j'aurois beaucoup de peine à m'en paſſer. Ayant perdu l'eſperance depuis que j'ay veu vos dernieres, d'en écrire jamais de bonnes, je ſerois au moins bien-aiſe d'en recevoir: Et il eſt juſte que vous me rendiez par là l'honneur que vous me faites perdre d'ailleurs. La haute opinion que j'ay il y a ſi long-temps de voſtre eſprit, m'avoit preparé à en voir, ſans eſtre ſurpris, toutes ſortes de merueilles; & il me ſembloit qu'il ne pouvoit plus rien faire qui me pûſt eſtonner, ſi ce n'eſt qu'il vint à produire des choſes ordinaires ou mediocres. Mais certes je confeſſe qu'il eſt arrivé à un point de perfection que je n'avois pas conceuë, & que je n'ay rien pû imaginer de tout ce que vous nous faites voir. Je vous aſſeure, Mademoiſelle, que je vous parle ſans flaterie, & mon dépit n'eſtes pas encore ſi bien paſſé, que je ſois en humeur de vous flater. Vous-vous eſtes hauſſée autant au deſſus de vous-meſme, que vous aviez accouſtumé d'eſtre au deſſus de toutes les autres, & la moindre lettre que vous écrivez à cette heure, vaut mieux que Zelide & Alcidalis, oüy meſme quand on mettroit avec eux leurs deux Royaumes. Dans le fort de ma colere, je n'ay point fait de plaintes contre vous qui ne fuſſent accompagnées de loüanges? & une des cauſes qui m'obligent à cette heure à me reconcilier, c'eſt la crainte que ſi je vous

teſmoigne de la haine, on ne croye qu'elle vienne d'enuie, pluſtoſt que d'un juſte reſſentiment. Cependant vous ſçavez en voſtre cœur, ſi j'en ay du ſujet, & ſans en parler davantage, c'eſt là que je demande que vous m'en faſſiez raiſon: auſſi bien apres avoir eſté muet ſi long-temps, je ne veux pas rompre mon ſilence par des cris. Ie vous ſupplieray ſeulement de penſer quel je dois avoir eſté, ayant perdu en meſme temps l'eſperance de retourner en France, & la conſolation & voſtre ſouvenir & de vos lettres. Vn ſeul de ces malheurs pouvoit m'accabler: Mais cela eſt eſtrange, je m'en ſuis ſauvé, pource qu'ils ſont venus enſemble, & chacun d'eux m'a aydé à ſupporter l'autre. Quand apres ce témoignage de voſtre mauvaiſe volonté, je me ſuis imaginé de combien de maux la fortune me tiroit, en m'empeſchant de tomber en vos mains; il m'a ſemblé qu'au prix de cela, un exil perpetuel eſtoit bien ſupportable, & qu'au moins je ne mourrois pas ici d'une mort ſi cruelle. Cependant, Mademoiſelle, cette conſolation n'eſt pas ſi bonne que je n'en aye beſoin encor de quelque autre, car je vous jure que Monſieur de.... meſme n'eſt pas ſi triſte que je le ſuis, & ces ſombres & noires melancolies, où vous m'avez veu quelquefois, n'eſtoient que l'ombre de celles où je ſuis maintenant. Deſſipés-les, je vous ſupplie, & trouvez, ſi vous pouvez, des paroles pour conjurer ces nüages. Mais qui doute que vous ne le puſſiez, & qui ne ſçait que pour voſtre eſprit il n'y a point d'impoſſible? c'eſt à luy à qui je me recommande, & puis que les choſes les moins imaginables & les plus extraordinaires luy ſont ayſées, qu'il faſſe que je ſois capable d'avoir quelque ſorte de joye ici, & que je vive juſqu'à ce que je vous puiſſe dire combien je ſuis au delà de ce que vous le croyez,

MADEMOISELLE,

*Voſtre, &c.*

A LA

## A LA MESME.

### LETTRE LVI.

MADEMOISELLE,

Je ne m'eſtonne pas que vous ayez ry tout voſtre ſaoul, en m'écrivant l'eſtrange bruit qui court de moy, que je n'ay ni bonté ni amitié : car ſans mentir il ne s'eſt jamais rien dit de ſi ridicule, & vous avez eu raiſon de recevoir cela de la meſme ſorte, que ſi l'on vous diſoit que Monſieur de Chaudebonne vole ſur les grands chemins, ou qu'il a eſpousé la fille du Gentilhomme de Monſieur des ..... Pour moy j'admire qu'une ſi fauſſe opinion & une calomnie ſi mal fondée, ait peu s'eſtendre ſi loin, & infecter trois Provinces : & qui que ce ſoit qui luy ait donné cours, il faut que vous m'avoüiez que ce doit eſtre la plus meſchante, & la plus dangereuſe perſonne du monde. J'en feray une exacte perquiſition, & ſi j'en puis deſcouvrir quelque choſe, je vous jure que je m'en ſçauray venger quand bien elle ſeroit auſſi aymable & auſſi redoutable que vous. Certes, Madame voſtre mere fait une action digne de ſon ordinaire bonté, de ne vouloir pas ſouffrir que l'on profere une ſi grande meſchanceté ſur ſes terres, mais qu'elle empeſche ſeulement qu'on ne la die dans ſa chambre, & dans ſon cabiner : car je connois des perſonnes aſſez hardies & determinées pour cela. La pauvre Mademoiſelle de Chalais, que vous expoſez comme un mouton à ma colere, n'a point de part à ce crime : ce n'eſt que par ſimplicité qu'elle a failli, & je me plaindrois davantage de ſa Maiſtreſſe, ſi je pouvois me prendre à d'autres qu'aux autheurs de cette impoſture. Je trouve eſtrange, ſans mentir, qu'elle qui ſçait ce que c'eſt que des charmes de la pareſſe, & la douceur qu'il y a à ne rien faire, m'appelle ingrat, de ce que je la laiſſe en repos, & que je ne luy eſcris point des lettres qu'elle voudroit de bon cœur n'avoir pas reçeuës toutes les fois qu'il y faudroit reſpondre. Quoy que je ne me mette pas en peine d'en rien témoigner, elle a tous-

jours la place qu'elle doit avoir dans mon esprit, sans qu'elle luy coûte rien à garder, elle est comme elle se demande au fond de mon cœur, au lieu de plus retiré, en repos & sans bruit. En verité je l'honore & l'aime aussi parfaitement qu'elle le merite, & toutes les fois que je lis quelque chose de joli, que je mange quelque chose de bon, ou que je fais une digestion loüable, je me souviens d'elle, & je luy en souhaitte autant. Mais à propos, Mademoiselle, vous nous en mandastes une nouvelle il y a quelque temps, à laquelle je ne respondis point, pource que je grondois alors, & qui apres ce que vous m'avez escrit du bruit qui court de moy, m'a semblé aussi estrange que chose que j'aye jamais oüy dire. Quoy que je connoisse aussi bien que personne du monde, toutes les graces de Madame la Marquise de..... je ne me puis assez estonner, qu'en un temps où elle ne soucie d'homme vivant que de son Medicin & de son cuisinier, vestuë de cette ratine que nous luy avons veuë, & coiffée de trois serviettes, elle ait pû gagner un cœur aussi difficile à prendre, que je m'imagine que doit estre celuy du Marquis de la.... & envoyer un Amant souspirer pour elle dans les deserts de la Thebaïde. Le Damoisel dont vous me parlez, auroit bien fait d'y aller aprés luy, ou, s'il ne veut pas faire un si grand voyage, au moins il se devoit rendre Hermite au mont Valerien. Tout de bon, au lieu de faire les demandes que vous me proposez de sa part, il feroit fort bien de se taire, & de ne parler de sept ans, toutesfois, Mademoiselle, j'y respondray, puis que vous le voulez. La premiere, pour quoy estant vestu de bleu, il paroist tousiours vestu de vert, est une des plus arduës questions que j'aye jamais oüy faire en quelque science que ce soit: & pour moy, je ne voy pas d'où cela peut venir, si ce n'est que le Damoisel, qui avoit accoustumé il y a quelques années, de ne se leuer qu'à une heure, & n'estre habillé qu'à trois, soit devenu à present un peu plus paresseux, & ne se laisse plus voir qu'aux flambeaux. Quoy qu'il en soit, je suis d'avis, qu'à tout hazard il s'habille de vert, pour voir s'il ne paroistra pas habillé de bleu. Pour la seconde, de sçavoir lequel il doit choisir, de prendre

dre la More, ou de me deliurer d'entre les mains des Sarraxins; Je trouve, ſans conſiderer mon intereſt, que cette derniere entrepriſe, outre qu'elle eſt plus juſte, eſt beaucoup plus difficile, & par conſequent plus glorieuſe. Il y a vingt-cinq mille hommes de pied, & ſix mille chevaux qui ont charge de me garder avec autant de ſoin que Gueldres & Anvers; cela pourtant ne le doit point eſtonner. Hector le Brun deffit une fois luy ſeul trente-cinq mille hommes en Northomberland, & je penſe qu'il n'eſtoit pas ſi vaillant que luy. Qu'il ne craigne pas, au reſte, que les lauriers luy manquent icy; les plus beaux qui ſe voyent dans l'Europe, ſe cueillent en ce païs. De mon coſté, je luy promets de fournir le ſoin de les ageancer, & l'art d'en faire des couronnes; mais outre les Sarrazins, il aura encore quelques Sarrazines à combattre; car il y en a qui ne ſouffriront pas ayſement que l'on m'enleve d'icy: & ce bruit que vous dites qui court de moy dans trois Provinces, n'eſt pas encore arrivé en pas une des dix-ſept. L'on ne me tient ſi méchant icy, qu'on fait au lieu où vous eſtes, & l'on croit que quand meſme je ne ſçaurois pas aſſez aymer, je ne laiſſerois pas d'eſtre aſſez aymable. Mais Mademoiſelle, j'avouë que cela ne me conſole point; & je ſuis bien mal-heureux, ſi dans ce nombre de perſonnes que je revere particulierement en France, il n'y en a quelqu'une qui ait aſſez bonne opinion de moy, pour croire que j'ay le cœur fait comme il le faut avoir; que je ſçay conſtamment honorer ce qui le merite, & aymer infiniment ce qui eſt infiniment aymable. Je ne ſçay pas pour voſtre particulier, ce que vous en penſez; mais je vous aſſeure qu'il n'y a perſonne qui ait moins de ſujet d'en douter, & que je ſuis auſſi parfaitement que je le dois, & que vous le ſçauriez vouloir,

MADEMOISELLE,

*Voſtre, &c.*

Madame voſtre Mere ſera touſiours la meilleure & la plus galante perſonne du monde; elle ne me

pouvoit rien promettre qui me fiſt ſi aiſe que la *danſe baladoire* que vous dites qu'elle veut inſtituer à mon retour. Mais c'eſt *feſte baladoire* qu'il faut dire, vous corrompez le texte; cela m'a fait reſſouvenir du temps paſsé, & conſiderer combien il eſtoit different de celuy-cy. Alors eſtant couché ſur la paille, je croyois eſtre ſur trois matelats, & à cette heure j'aurois douze matelats qu'il me ſembleroit eſtre couché ſur des eſpines. Voila, Mademoiſelle, l'eſtat où ſe trouve le plus aiſe galant de Bruxelles. Mais celuy qui m'a nommé ainſi en vous eſcrivant, ne connoiſt pas tous mes maux, & ne conçoit pas quel regret j'ay touſiours dans le cœur d'eſtre eſloigné de tout ce que j'ayme. Vous ſçavez de quelle ſorte cecy ſe doit entendre, & quel rang tiennent en cela ces deux adorables perſonnes, au rang deſquelles perſonnes ne doit eſtre. Tous ceux qui viennent icy de France, parlent d'elles avec admiration, & content des miracles de leur bonté & de leur beauté. Ie vous ſupplie tres-humblement, Mademoiſelle, d'employer voſtre credit pour me conſerver quelque place dans l'honneur de leur ſouvenir. Cét homme à qui vous ſçavez que j'ay tant d'obligations, en adjouſte touſiours de nouvelles aux anciennes, & me fit l'autre jour l'honneur de ſe ſouvenir de moy dans une lettre à Monſieur le Comte de Brion. Je reconnois cela, comme j'y ſuis obligé; & quand j'aurois auſſi peu de bonté & d'amitié que l'on dit, je ne manqueray jamais d'avoir tout le reſſentiment que je dois avoir des biens & des honneurs qu'il luy a pleu me faire; mais j'ay peur qu'il ne devienne trop ſerieux, empeſchez cela je vous ſupplie.

---

## A LA MESME.

### LETTRE LVII.

MADEMOISELLE,

Quoy que vous m'aſſeuriez que l'iſle de France n'a point eſté des trois Provinces rebelles, je ſoupçonne quelques Inſulaires, & il y en a quelqu'une que je vou-

voudrois bien tenir pour en faire la justice qu'elle merite. Quand elles n'auroient point fait d'autre faute, que d'avoir incliné aisément, comme vous dites, à croire du mal de moy, je les trouverois encore assez coupables, & je serois bien faſché d'avoir autant failly contre pas une d'elles. J'ay eu peine à entendre ce que vous dites *de la Corneille*, & *du fils du Roy d'Angleterre*; mais si je l'entens bien, c'est une des plus grandes malices du monde; vous n'avez jamais rien fait contre moy qui m'aye fait tant de dépit, & je ne l'oublieray jamais que je ne m'en sois vengé. Mais à quel point est montée la persecution, & que ne dois-je pas attendre, puis-que Madame vostre Mere mesme, semble s'estre declarée contre moy? J'ay esté extrémement estonné, quand j'ay reconnu son escriture, & que j'ay veu qu'elle se mocquoit de moy, & de ma loyale amie. Je ne crois pas pourtant qu'elle ait fait cela de sa volonté, & il faut que vous luy ayez fait escrire le poignard sur la gorge. Tout cela, Mademoiselle, m'avoit mis en une extreme colere, mais la douceur que vous m'avez envoyée, m'a rappaisé. J'ay trouvé dans la lettre de Monsieur de Chaudebonne, le succre que vous pensiez avoir mis dans la mienne, & je l'ay gousté avec tout le plaisir que je devois. Je vous avouë que nous n'en avons pas de si bon chez nous? envoyez-m'en souvent, je vous en supplie, j'en feray un fort bon suc, & contre la maxime de Medicine, que toutes les choses douces se tournent en bile, cela appaisera la mienne qui est fort émuë. Aussi, à dire le vray, c'est une extréme meschanceté de se mocquer d'un pauvre enfant qui n'a appris le François que pour l'amour de moy, & qui a eu au moins l'esprit de me choisir entre tous ceux qui sont icy. Cependant, je vous puis respondre qu'elle escrira bien-tost d'une autre sorte; & que dans trois mois elle sera en estat de se revancher. Du temps que Madame de..... disoit *gausser*, & *pitoyable*, & qu'elle croyoit qu'il ne falloit pas dire *triste*, elle n'escrivoit guere mieux que cela, & neantmoins, aujourd'huy on parle de son esprit par tout, & on fait voir jusques icy des copies de ses lettres. Mais pour satisfaire à la question à laquelle vous me conjurez de respon-

dre en verité & en ſincerité de conſcience ; je vous dis, Mademoiſelle, qu'en verité & en ſincerité, je ne crois pas qu'il y ait eu une perſonne qui ait crû que ç'ait eſté pour ma gloire que j'ay envoyé le poulet que vous avez veu ; & j'aymerois encore mieux avoir fait une lettre de cette ſorte, qu'un jugement comme celuy-là. Mais je ne deurois plus donner ſi hardiment mon avis de rien, ſans ſçavoir de qui je parle ; apres avoir eſté attrapé comme je l'ay eſté, en ce que j'ay dit de ceux qui ont memoire de ce qu'ils ont fait au berceau. Je confeſſe que je croyois que l'on s'en vouluſt moquer, & que meſme on le deuſt faire : mais puis-que c'eſt vous & M. le C. de la V. qui l'avez dit, je m'en deſdis volontiers, & je n'ay garde d'offenſer des perſonnes qui ſe ſouuiennent de ſi loin.....

---

## A LA MESME.

### LETTRE LVIII.

MADEMOISELLE,

Si vous n'eſtiez la plus aymable perſonne du monde, vous ſeriez la plus haiſſable, & vous avez une fierté qui ſeroit inſupportable en tout-autre qu'en vous. Vous demandez la paix de la façon que les autres la donnent, & pour terminer une querelle, vous employez des paroles avec leſquelles on pourroit commencer une guerre. *Ie ne ſçay pas comme je me ſuis tant abaiſſée, ne grondez plus, eſcriuez-moy toutes les ſemaines* ; Voila, certes, une parfaite humilité & une belle maniere d'exercer les vertus Chreſtiennes. Vous m'ordonnez au reſte de ne me plus deſpiter, que de vingt-cinq ans, en vingt-cinq ans, comme ſi vos graces ne ſe donnoient que lors que celles du Ciel ſont ouuertes, & qu'il falluſt un Iubilé pour abſoudre ceux qui ſe faſchent contre vous. Voicy, Mademoiſelle, où j'en eſtois, quand j'ay receu voſtre ſeconde lettre, qui m'a fort adoucy, en m'apprenant que vous ne deſireriez pas que je fuſſe pendu ſans que vous y fuſſiez. Veritablement c'eſt une grande marque de bonne volonté ;

&.

& une preuue qu'il vous reſte encore quelque tendreſſe pour moy, de ce que vous ne voudriez pas que cét accident m'arriuaſt ſans que vous euſſiez le plaiſir de le voir. Apres avoir tant imploré le ſecours de voſtre eſprit, afin qu'il trouuaſt des paroles qui me rendiſſent moins mal-heureux, il n'en pouuoit pas trouuer de meilleures. En effet, rien ne me peut tant conſoler de demeurer à Bruxelles, que de ſçavoir que l'on me veut faire pendre à Paris, & ce lieu que je tenois pour une priſon auparuant, je le conſidere à cette heure comme un aſyle contre vos perſecutions. J'ay grande peine à croire ce que vous me dites de Madame de..., ni qu'elle ait pris voſtre party contre moy. Si cela eſt, la fortune a eſté plus juſte que vous & qu'elle, d'avoir empeſché ſes lettres de tomber entre mes mains. C'eſt, ſans mentir, grand dommage, ſi vous avez gaſté une ſi bonne perſonne, & j'auray plus de regret que vous ayez corrompu ſon innocence, que de voir que vous avez condamné la mienne. Quoy qu'il en ſoit, je vous aſſeure que vous ne ſçauriez, ni l'une ni l'autre, avoir pris des reſolutions contre moy, qui ne ſoient injuſtes, & dont je ne vous faſſe quelque jour deſdire toutes deux. Cecy, Mademoiſelle, n'eſt pas dit par orgueil, mais par cette fierté que le gens de bien ont accouſtumé d'avoir, & que produit la bonne conſcience. Que ſi j'avois la moindre doute d'avoir failly & de meriter vos menaces, je n'aurois pas ces bons interualles, dont vous voyez que je joüis quelque-fois; & au lieu que je gueris les autres du mal de rate, j'en moutrois moy-meſme. Si j'ay oſté ce mal à Madame voſtre mere, je ſouffriray plus volontiers tous ceux qui me reſtent. En verité, l'aſſeurance que j'ay d'eſtre dans l'honneur de ſon ſouuenir, & le regret que je ſens de ne la point voir, font la plus grande moitié de mes biens & de mes maux; & je ne m'eſtonne pas qu'elle ſouhaitte de me voir plus que perſonne, car je crois qu'il n'y aura point d'homme au monde ſi plaiſant que moy, ſi jamais je me vois aupres d'elle. Ce Philoſophe de nos amis, duquel vous vous eſtes reſſouvenuë ſi a propos, qu'il fait quelquefois les petits yeux, a roüillé les yeux en la teſt, quand je luy ay leu cét endroit de voſtre lettre. Auſſi, à dire le vray, l'a-

me de Zenon auroit eſté esbranlée en une pareille rencontre, & celle de Monſieur Mignon contriſtée & affligée. La Philoſophie qui a des remedes contre tous les autres mal-heurs, n'a point de raiſon, pour adoucir la moindre perte que l'on peut faire dans l'eſprit de M. de Ramboüillet. Quelque ennemie des paſſions que ſoit cette ſcience, elle ne ſçauroit deſaprouver que l'on n'en ait pour une ſi rare perſonne, ni trouver eſtrange que l'on faſſe pour ſon ſujet, tout ce qu'elle ordonne de faire pour la vertu. Ie ne ſçay, Mademoiſelle, ſi elle pourroit enſeigner plus aiſément, à ne vous aymer pas? mais quelle apparence y a t'il qu'elle me puiſſe jamais apprendre cela, puiſque c'eſt Monſieur de Chaudebonne qui me la monſtre? Auſſi je vous jure que je ne l'eſpere pas, & que je ſuis bien reſolu, quelque mal qui m'en puiſſe arriuer, d'eſtre tousjours,

MADEMOISELLE,

*Voſtre, &c.*

*A Bruxelles ce dernier Iuin* 1634.

---

## A LA MESME.

### LETTRE LIX.

MADEMOISELLE,

Ie ſuis extrémement marri que vous ne me puiſſiez donner de meilleurs ſignes de l'aix, & que voſtre eſprit ne vous manque que pour me faire du bien. Le connoiſſant comme je fais, capable de toutes choſes, je dois penſer que le deffaut eſt pluſtoſt en voſtre volonté, & tant qu'elle ne me ſera pas plus favorable, j'auray ſujet de croire que vous n'eſtes pas auſſi bonne que vous dites. Ie crains que le teſmoignage que Monſieur voſtre Frere rend de voſtre juſtice, ne ſoit pluſtoſt une preuve de voſtre tyrannie; laquelle s'eſtant accreuë ne laiſſe pas la liberté de s'en plaindre. Peut-eſtre que s'il eſtoit auſſi loin de vous que moy, il en parleroit comme je fais, & que j'en parlerois

comme

comme luy, ſi j'eſtois en ſa place. Cependant, Mademoiſelle, que ce ſoit tréve ou paix que vous me donniez, je ne refuſe pas d'en joüir. I'ay deſia executé une des conditions auſquelles vous me l'accordez, M. D. m'ayant fait offrir un autre moyen de luy eſcrire, je n'ay pû ne m'en point ſervir, quoy que j'euſſe bien deſiré que ma lettre euſt paſsé par vos mains, car j'eſperois qu'elle en ſortiroit meilleure; & j'avois reſolu de vous ſupplier tres-humblément de la corriger. Il n'y a que quatre jours qu'elle eſt envoyée, & Monſieur Frotté qui eſt icy, s'en chargé apres l'avoir ſollicité plus d'une fois. Pour Alcidalis, ie ne le quitteray point juſqu'à ce que je l'aye mis en Affrique, j'eſpere que ce ſera bien-toſt, & nous voyons deſia terre. Mais, Mademoiſelle, je ne ſçaurois le rendre heureux, que premierement je ne le devienne moy-meſme. Ie ne puis luy faire voire Zelide, deuant que je voye Monſieur Mandat: & il faut un autre eſprit que celuy que j'ay à cette heure pour eſcrire ſa joye & ſa bonne fortune. Sans mentir, apres ſon hiſtoire, celle que vous me racontez de Marthe, m'a donné autant de plaiſir qu'aucune que j'aye jamais oüye; Mais ce n'en eſt que le commencement, ſa fortune n'en demeurera pas là; & je ne voudrois pas jurer que nous ne la viſſions auſſi quelque jour Reyne de Mauritanie. Toutesfois avec cela je ne deſeſpere pas qu'elle ne puiſſe eſtre penduë, mais ce ne ſera pas ſi-toſt. Je ſuis extrémement aiſe de ce qu'elle vous a procuré aupres de Madame de Sauoye, & de ce qu'il vous vient des honneurs de tous les coſtez du monde. I'euſſe bien pû auſſi vous faire avoir une mouſtache du Roy de Marroc, & une poignée de la barbe & deux dents machelieres du Roy de Fez. Mais depuis la mort de celuy de Suede, j'auois crû que vous ne vouliez plus mettre voſtre amitié en cette ſorte de gens, & puis je ſuis plus retenu à cette heure, car il me ſouuient que vous m'avez reproché beaucoup de fois que je vous engage touſiours avec des Amans, dont vous ne voulez pas. Si je ſuis conſideré pour vous, Mademoiſelle, je ne le ſuis pas moins pour ce qui eſt de moy: quelque belle occaſion que la fortune me preſente, je me garderay bien de me laiſſer attra-

per,

per, & je viuray plus long-temps que je ne penſois, ſi la prophetie de la ſage enchantereſſe eſt veritable. Ie la ſupplie tres-humblement de croire qu'elle ne peut prendre ce titre avec perſonne, ſi juſtement qu'avecque moy : San mentir tout ce qu'elle fait m'enchante, & j'ay paſsé un jour entier à lire les quatre ligues qu'elle m'a eſcrites. Je ſuiuray ſon conſeil, & je me garderay de Gradaſilée, comme de Scille & de Caribde. Permettez moy, s'il vous plaiſt, de remercier tres-humblement Monſeigneur le Cardinal de la Vallette, de l'honneur qu'il m'a fait de ſe ſouuenir de moy dans une lettre qu'il a eſcrite à Monſieur le Comte de Brion, & de teſmoigner ici la peine où je ſuis du mal de Mademoiſelle Paulet. Sa fievre que vous dites ne devoit durer que vingt-quatre heures ſera de pluſieurs jours pour moy, & je n'en ſortiray point que je n'en aye eu d'autres nouuelles. M. d' A. ne me pardonneroit point cette liberté que vous me pardonnerez, ſi elle voyoit que je ne corrige point pour ſes avis, & que je ne m'empeſche pas de parler encore d'autres perſonnes que de vous dans vos lettres. Elle perdroit eſperance de faire jamais rien de bon de moy, & jugeroit avec plus de raiſon que jamais que je ne ſuis pas aſſez galant : mais quoy qu'elle vous mette au deſſus de toutes les choſes du monde, ſi elle ſçauoit de quelle ſorte vous eſtes dans mon eſprit, je vous aſſeure, Mademoiſelle, qu'elle trouueroit que je ſuis aſſez,

*Voſtre, &c.*

*Le 3. de Mars.*

---

## A MONSIEVR LE MARQVIS
*de Sourdeac, a Londres.*

### LETTRE LX.

MONSIEUR,

Quoy que ma mauvaiſe fortune me doive avoir endurcy à toutes ſortes de déplaiſirs, je ne me puis accon-

couſtumer à celuy de ne recevoir plus de vos nouuelles : & il me ſemble que la perte de vos lettres, eſt un ma-heur qu'un honneſte homme ne doit pas ſouffrir conſtamment. I'attens avec impatience, il y a beaucoup de jours, que vous me faſſiez l'honneur de faire reſponſe à la derniere que je vous ay eſcrite, & que je mis entre les mains de Madame voſtre femme. Mais enfin ma patience s'eſt acheuée, & je ne puis differer plus long-temps à vous ſupplier tres-humblement de me tirer de peine, & de m'apprendre par une des voſtres, quel accident m'a juſques icy retardé ce bonheur. Vous voyez, Monſieur, quelle aſſeurance j'ay en vos paroles, & quelle extréme confiance je prens en voſtre bonté, puiſque j'oſe vous demander ſi hardiment une faveur que je ne ſçaurois jamais meriter, ſi vous ne me l'aviez promiſe, & que je vous preſſe de me payer exactement comme une dette bien acquiſe, ce qui n'eſt qu'une grace, & une pure liberalité. Puis-que vous avez touſiours teſmoigné d'avoir tant d'inclination à cette vertu, je crois que vous ſerez bien-aiſe de voir qu'en deſpit de la fortune, vous la pouuez encore exercer, & qu'il en voſtre pouuoir de faire du bien à une perſonne qui vous en demande. Au moins, je vous aſſeure qu'il ſera bien employé, & bien reconnu, & que vous ne ſçaurez en rien mieux teſmoigner voſtre bonté, qu'en me faiſant l'honneur de m'aſſeurer que vous m'aymez, & que vous voulez bien que je me die par tout,

MONSIEUR,

*Voſtre, &c.*

*A Bruxelles, le 15. Aouſt. 1634.*

---

## A MADEMOISELLE *de Rambouillet.*

### LETTRE LXI.

MADEMOISELLE,

J'ay leu à toutes les heures du jour la Lettre que vous

vous m'avez escrite à minuit, & quoy que je n'aye pas accoustumé de trouver fort agreables les biens que l'on me fait à ces heures-là, j'ay receu celuy-cy avec plus de contentement que je ne le puis dire. Apres l'avoir bien considerée, je n'ay pas trouvé qu'elle fust d'une personne endormie, & j'ay confirme le jugement que j'avois fait de vous autre-fois, que ce temps-là est celuy où vostre esprit est le plus éveillé, & le plus clair, & qu'il reprend de nouvelles forces. En cherchant la cause de cela, je ne veux pas, Mademoiselle, soupçonner de vous, rien de mauvais, ni remarquer que cela est assez estrange que l'heure des Lutins soit la vostre; j'ayme mieux croire que c'est qu'il ne peut y avoir de nuit dans vostre esprit, & qu'estant comme il est, une source de clarté, les tenebres qui appesantissent les autres, ne luy peuvent nuire; lors qu'elle couvrent toute autre chose, on le voit briller avec plus d'éclat, & l'ombre de la terre ne peut monter jusqu'aux Astres, ni jusqu'à luy. Quand j'en parlerois avec des termes beaucoup plus magnifiques, je vous supplie, tres-humblement, de croire que je ne dirois pas encore de luy autant de bien que j'en ay receu. Le choix qu'il vous a fait faire de trois ou quatre paroles, avec lesquelles vostre derniere Lettre m'a semblé plus obligeante que les autres, a produit en moy des contentemens inesperez, & m'a donné une joye que je fais scrupule d'avoir, & dont je ne deurois estre capable qu'en vostre presence. Mais voyez, s'il vous plaist, Mademoiselle, jusques où s'estend vostre pouvoir, au moment que vous eustes escrit que vous souhaitiez la fin de nos mal-heurs, les Elbenes partirent pour y chercher du remede, le Ciel commença à se desbroüiller, & nous fit voir de plus belles apparences que jamais. Puis-que cela est ainsi, & que c'est en vous quasi la mesme chose de desirer du bien, & d'en faire, continuez, je vous supplie tres-humblement à avoir de bons desirs pour nous. Ie m'imagine que cela suffira à faire naistre quelque heureux effet; vostre bonne fortune vaincra la malignité de la nostre, & vous pourrez contribuër plus que personne à cet accommodement auquel tant de gens travaillent. Mais s'il vous plaist, Mademoiselle, que

ce

ce ſoit bien-toſt ; car en verité je meurs d'envie de voir les merueilles qui ſont à Paris. Je ne crois pas que ce ſoit la Demoiſelle dont vous parlez à Monſieur de Chaudebonne qui monſtre les plus rares, quand le Singe à qui on a appris à jouër de la guiterre, ſçauroit encor chanter avec cela. Ie ſçay où il y a des choſes plus extraordinaires ; & où je pourray voir de plus beaux miracles ; j'eſpere auſſi que de mon coſté je vous en feray voir un merueilleux dans le changement de mon humeur, qui ſera, je vous promets, ſinon auſſi belle, au moins auſſi eſgale que la voſtre. Ne craignez donc point, Mademoiſelle, qu'un chagrin que vous diſſipez de ſi loin puiſſe arriver juſques à vous, & n'ayez point de regret de perdre mes Lettres en me retrouvant moy-meſme ; je vous feray avouër que je vaux mieux qu'elles, & vous verrez que je n'ay pas eſcrit mes meilleures penſées. Enfin, je vous aſſeure que hors une grande quantité de cheveux blancs qui me ſont venus, il n'eſt point arrivé en moy de changement qui ne ſoit en mieux ; encore j'eſpere que ceux-là tomberont avec les ſoins qui les ont fait naiſtre, & je deviendra, ſans doute, tout autre que je ne ſuis, quand je vous pourray dire moy-meſme avec quelle paſſion je vous honore, & combien je ſuis,

MADEMOISELLE,

*Voſtre, &c.*

*A Bruxelles, le* 15. *Octob.* 1634.

---

## A LA MESME.

### LETTRE LXII.

MADEMOISELLE,

Je ne ſçay pas qui ſont les Abencerrages que vous me preferez, mais je m'imagine qu'ils ne ſont point nez dans Grenade, non plus que moy. Peut-eſtre que le ſeul avantage qu'ils ont ſur moy, eſt d'eſtre aupres de vous ; & que tout mon crime eſt d'en eſtre eſloigné,

gné. Certes vous avez ſujet de croire que je ſuis coupable d'une grande faute, puiſque le Ciel me donne un ſi grand chaſtiment, & je ne m'eſtonne pas que vous me condamniez là-deſſus; ni que vous n'entendiez pas les raiſons d'un homme qui ſe deffend de ſi loin. Toutes les Demoiſelles tant les Mores que les Chreſtiennes ont accouſtumé d'en uſer ainſi. Je voudrois ſeulement, qu'en m'oſtant voſtre amitié, vous ne vouluſſies pas encore me deshonnorer, & que vous ne vous miſſiez pas en peine de m'accuſer pour vous deffendre. Vous pourriez avec plus de doucour, ſuivre l'exemple de Madame..., & de Mademoiſelle...., dont la premiere, ſans alleguer aucune cauſe, rompit d'abord tout commerce avecque moy, jugeant qu'auſſi bien avec le temps, il en faudroit touſiours venir-là. Et l'autre ma laiſsé depuis peu honneſtement, & ſans bruit; & ſe taiſant de pure laſſitude, ne parle plus de moy, ni en bien ni en mal. Que ſi pourtant, Mademoiſelle, vous avez encore ce reſte de juſtice dans l'eſprit, de croire qu'il faille quelque prétexte pour abandonner ſes amis, je m'eſtonne que vous n'en avez trouvé un meilleur que celuy que vous prenez, vous qui inventez ſi heureuſement, & qui avez touſiours donné tant de vray-ſemblance à vos Fables. Il me ſemble, au reſte, Mademoiſelle, que vous ne jugez pas aſſez favorablement des lettres que vous avez veuës de moy, ſi vous croyez que Monſieur Mandat ait eu les plus belles, ie fais un autre jugement des voſtres, & ſans rien ſçavoir des autres que vous avez eſcrites, je jurerois que vous n'en fiſtes jamais de meilleures. Il faut une bonté comme la mienne pour en parler de la ſorte, & il n'y a que moy qui peut louër les Satyres que l'on fait contre luy. Sans mentir, un homme qui ſouffre ſi doucément le mal, merite que l'on luy faſſe du bien, & vous devez avoir regret de traitter avec tant de rigueur, une perſonne qui le ſouffre avec tant de patience, & qui eſt ſi conſtamment,

MADEMOISELLE,

*Voſtre, &c.*

A LA

## A LA MESME.

### LETTRE LXIII.

MADEMOISELLE,

J'aurois effacé cette lettre apres avoir receu la vostre, si j'adjoustois assez de foy à ce que vous me mandez : mais je suis si accoustumé à ne recevoir de vous que du mal, que je n'en puis plus attendre autre chose, & la paix mesme m'est suspecte, quand vous me la presentez. Ie voudrois bien qu'il y eust quelque signe de reconciliation entre vous & moy, comme il y en a entre le Ciel & les hommes ; & que vous eussiez un moyen de m'asseurer autant de vos promesses que vous me faites craindre vos menaces. Ie tiens pourtant à bon augure, de ce que Mademoiselle.... qui m'avoit abandonné ces jours passez, a recommencé à m'escrire ; il me semble qu'elle est vostre Iris, & que c'est comme un Arc en Ciel qui paroist apres l'orage. Elle ne s'est point montrée lors que le Ciel estoit courroucé contre moy, & qu'il tonnoit & esclairoit. A la verité, dans un temps si orageux, il n'y avoit rien qui me pûst secourir, & je m'estois abandonné moy-mesme. Apres cela, Mademoiselle, vous pouvez juger avec quelle joye j'ay ouvert les yeux aux rayons que vous me faites voir parmy tant de tenebres ; mais j'avouë que je ne me puis encor r'asseurer. Ie sçay que souvent vous-vous accommodez pour avoir le plaisir de rompre encore une fois. Je crains que le jour que vous me montrez, ne soit un faux jour, & que cette lumiere ne soit que celle d'un esclair, & que la luëur du coup qui me frappera peut-estre bien-tost. S'il en est autrement, & si c'est une vraye paix, que vous me voulez donner, je la reçois, je vous asseure, avec le cœur que vous pourriez desirer, & avec toutes les conditions que vous y sçauriez mettre. Mais, Mademoiselle, je voudrois bien apres cela, que vous vouluſſiez reconnoistre mon innocence, & avouër que vous ne m'avez point soupçonné des crimes dont vous avez fait semblant de m'accuser. Jusqu'à ce que

cela

cela ſoit, & que vous m'avez bien remis, je ne puis pas reſpondre à ce que l'on me demande du Chocolate, ni parler des Comedies, lors-que je n'ay que des Tragedies en l'eſprit. Ie n'ay pû pourtant m'empeſcher de rire, quand j'ay leu ce que vous dites, que Monſieur de R... *fiert & frappe ainſi que Monſeigneur Amadis.* Quelque haut que ſoit montée voſtre Eloquence, je n'en ay pas tant d'eſtonnement, car je l'avois tousjours préveuë. Ie m'eſtonne bien plus de ce que vous eſtes devenuë extrémement plaiſante, & cela me ſurprend davantage. Quoy que vous me diſiez de Madame de S... je ne puis rien appréhender de ſa fidelité. Ce ſont de grandes recommandations pour ſon Amant d'eſtre beau, jeune, & Gaſcon; Mais avec tout cela, vous verrez qu'elle ſera aſſez niaiſe pour ne me point quitter pour luy. Il y a dix ans que je ſçay moy-meſme, comme elle traitte les beaux & les jeunes; & pour Gaſcon, c'eſt une qualité que vous ne mettriez point entre celles qui ſe peuvent faire aymer d'elle, s'il vous ſouvenoit que je vous ay conté autresfois qu'elle m'avoit dit de quelqu'un, qu'il eſtoit Gaſcon, ou Picard. Je ne m'eſtonne point qu'il y ait *épris* en ſon anagramme, mais j'y trouve auſſi *priſé*, & cela eſt plus faſcheux. Au pis aller, Mademoiſelle, je puis icy avoir quand je voudray une maiſtreſſe, belle comme l'Infante Briane, amoureuſe comme Mademoiſelle Arlande, & forte & membruë, comme Madame Gradafilée. Tout de bon, une des plus puiſſantes filles qui ſoit dans toutes les dix-ſept Provinces, a envie de faire amitié avecque moy. Mais Monſieur de Chaudebonne, ne me conſeille pas de m'y hazarder. Cependant, je fais cette lettre trop longue, où je penſois ne vous dire qu'un mot, & Mademoiſelle d'A.... ne la trouveroit gueres galante puiſque j'y parle de tant d'autres perſonnes que de vous. Mais Mademoiſelle, que vous ſeriez bonne, ſi vous me vouliez faire une jolie lettre pour elle! Si vous me refuſez cette grace, au moins accordez-moy l'autre que je vous demande, de me faire entendre de quelle ſorte je ſuis avecque vous, & ſi vous avez prolongé les quatre ans que vous m'aviez donnez à vivre. Vous en ordonnerez comme il vous plaira; mais ſans mentir,

tir, vous devez estre plus humaine pour moy, car je suis infiniment,

*Vostre, &c.*

Ce pauvre Diable se portera bien, & est tantost guery. Je remercie tres-humblement la sage Enchantereſſe qui m'a fait entendre *l'Aventure d'Anastarax*; je ne croy pas qu'il y ait jamais rien eu de si horrible, que doit estre son Enfer, & je m'imagine d'y voir Cerbere, les trois Furies, & toutes leurs couleuvres en une seule personne; Mais quel personnage jouë la pauvre.... parmy tous ces damnez?

## A LA MESME.

### LETTRE LXIV.

MADEMOISELLE,

Ayant de si grandes obligations à Madame de C... j'aurois grand'honte de n'avoir point parlé d'elle; mais dans une lettre où je n'ay rien dit de Madame vostre Mere, il me semble qu'il m'est permis d'y oublier tout le monde. Je croy que c'est elle qui a mis les quatre lignes Espagnoles *du Roy Chiquito*. Je ne connois pas asseurément son escriture: mais je reconnois l'air dont elle a accoustumé d'escrire qui est si galant, & qui luy est si particulier, que l'on n'y peut estre trompé; & que personne ne le sçauroit imiter. Pour qui est de vous. Mademoiselle, je vous dis icy tout bas, & d'un stile moins relevé que le commencement de cette lettre, & ainsi plus croyable, que toutes celles que je voy à cette heure de vous m'estonent. Elles sont beaucoup meilleures que celles pour lesquelles je vous admirois tant autrefois, & que je croyois les plus belles du monde; & quoy que je ne sois guere envieux, j'aurois beaucoup de dépit qu'il y eust un homme en France qui sceust escrire aussi bien que vous. Il n'a pas plû à Mademoiselle Paulet, me faire l'honneur de m'écrire. Je voy bien que ces grandes

des lettres que je luy escrivois d'Espagne, l'ont lassée. Je me corrigeray facilement de cela, & il me sera bien plus aysé de m'empescher de luy escrire trop, que de l'aymer trop. Le seul homme dont je n'ay jamais parlé, semble le seul dont je ne devois jamais parler, & qu'il estoit plus necessaire de luy donner des preuves de ma discrétion, que de mon affection. Parlant si souvent de tous ceux qui sont à l'entour de luy, j'ay crû qu'il jugeroit bien que ce n'estoit pas oubly, que le laisser seul sans luy rien dire; & qu'il ne sçauroit croire de moy que je peusse oublier une personne que je dois respecter & servir sur toutes celles du monde, pour tant de differentes raisons. Mais je ne sçay pas pourquoy il dit que nous aurons beaucoup de disputes sur l'Espagnol, si ce n'est qu'ayant tousiours eu l'avantage sur moy en toutes celles que nous avons euës ensemble par le passé, & sçachant quel plaisir c'est que de disputer & de vaincre; il me veüille préparer ce contentement pour mon retour, en m'attaquant sur un sujet où je ne puis avoir que toute sorte d'avantage. Ie croy, Mademoiselle, que vous me pardonnerez tout ce que j'ay adjousté dans cette lettre, puis-que c'est pour des personnes que vous n'aymez pas moins que vous-mesme. Permettez-moy, s'il vous plaist de dire encore à Monsieur vostre frere; que je l'ayme autant, que quand je luy dis adieu, & que je suis son tres-humble & tres-obeïssant serviteur. Encore une fois, Mademoiselle, je vous baise tres-humblement les mains de l'honneur que vous m'avez fait de m'écrire. Ie n'ay pas tant eu de joye de me trouver icy, que d'y trouver vôtre lettre, mais s'il vous plaist avoir encore une fois cette bonté pour moy, j'aymerois mieux qu'elles fussent un peu moins eloquentes, & qu'elles fussent plus amiables. Tout de bon, vous me faites peur, & quand je voy vostre esprit si haut, il me semble qu'il n'est pas possible que j'y puisse jamais atteindre, ny que j'y aye place. Parmy tant de belles paroles qu'il y en ait quelques-unes de bonnes. R'asseurez-moy de ma crainte; car sans mentir, j'en ay besoin, & je merite en quelque sorte que vous ayez un peu de soin de moy.

## A MONSIEVR LE DVC *de Belle-garde.*

### LETTRE LXV.

MONSEIGNEUR,

C'eſt Monſieur de Ghaudebonne qui me fait prendre la hardiſſe de vous eſcrire, & dans l'ennuy dont il me voit icy accablé, il m'a voulu donner cette conſolation. Il eſt vray, Monſeigneur, qu'entre les plus grands ſujets d'affiction que j'ay receus en ce païs, je mets le deſplaiſir de ne vous y avoir point trouvé. Je m'eſtois preparé à cet exil, ſur l'eſperance de le paſſer aupres de vous, & je croyois que je trouverois touſiours la France en quelque part où vous ſeriez. Mais c'euſt eſté un trop grand ſoulagement pour un homme qui eſtoit deſtiné à eſtre mal-heureux, & la fortune n'a pas accouſtumé de faire tant de grace à ceux qu'elle perſecute. Cependant, Monſeigneur, je prens à bon augure, de ce qu'elle nous r'aproche du lieu où vous eſtes, & je croiray qu'elle ſe veut reconcilier avec nous, ſi elle nous rend le bon-heur de voſtre preſence. Car pour dire le vray, Monſeigneur, je ne puis penſer qu'elle vous ait entierement abandonné, & c'eſt aſſez qu'elle ſoit femme, pour croire qu'elle ne vous peut haïr, & qu'elle reviendra bien-toſt à vous. Au moins, à ſon defaut, aurez-vous touſiours cette extréme ſageſſe, & cette grandeur de courage qui vous ont accompagné par tout; & dont vous avez depuis quelque temps donné de ſi bonnes preuves, que je doute ſi ces années de mal-heurs ne vous ont pas eſté plus avantageuſes que les autres. Je continuërois icy, Monſeigneur, bien volontiers ce diſcours, mais je crains de n'uſer pas aſſez diſcrettement de la liberté que l'on m'a donnée....

A MON-

## A MONSIEVR LE CARDINAL de la Valette.

### LETTRE LXVI.

MONSEIGNEUR,

Dites la verité, combien y a-t-il que vous n'avez ſongé ſi les quatre derniers livres de l'Eneïde, ſont de Virgile ou non, & ſi le Phormion eſt de Terence ? Je ne vous interrogerois pas ſi librement ; mais vous ſçavez que dans les triomphes, les ſoldats ont accouſtumé de railler avec leurs Empereurs, & que la joye de la victoire donne des libertez, que ſans cela l'on n'oſeroit jamais prendre. Avouëz-nous donc franchement, combien il y a que vous n'avez pensé à la petite Erminie, aux vers de Catulle, & à ceux de Monſieur Godeau. Si eſt-ce, Monſeigneur, que quand vous auriez oublié tout le reſte, vous devez vous ſouvenir touſiours de ſon *Benedicite*, car perſonne n'eut jamais plus de raiſon de le dire que vous, & ne fuſt tant obligé de rendre graces au Dieu des armées. A dire le vray, la conduite, & la fortune avec laquelle vous avez ſauvé la noſtre, eſt un des plus grands miracles qui ſe ſoient jamais veus dans la guerre ; & toutes les circonſtances en ſont ſi eſtranges, que je les mettrois au chapitre des *menteries claires*, ſi nous n'en avions tant de teſmoins, & ſi je ne ſçavois qu'il n'y a point de merueille que l'on ne doive croire de vous. La joye que cela a donné icy à tout ce que vous aymez, n'eſt pas une choſe qui ſe puiſſe repreſenter. Mais vous pouvez-vous imaginer, Monſeigneur, que les perſonnes qui eſtoient autrefois ravies de vous ouïr chanter, ou de vous faire voir des vers, doivent eſtre infiniment contentes, à cette heure qu'elles entendent dire, que vous faites lever des Sieges, que vous prenez des villes, que vous battés des armées, & que la principale eſperance du bon ſuccés de nos affaires, eſt fondée en voſtre perſonne. Ie vous aſſeure que cela eſt eſcouté en ce lieu avec tous les ſentimens que vous ſçauriez deſirer, & que ſans que vous y penſiez,

ſiez, vos armes ſont icy des conqueſtes qui ſont plus à deſirer que toutes celles que vous pourriez faire delà le Rhin. Quelque ambitieux que vous puiſſiez eſtre, cela vous doit donner envie de revenir, car en verité, Monſeigneur, ce n'eſt pas une bataille qui eſt aujourd'huy la plus belle choſe du monde à gagner, & vous m'avouërez vous-meſme qu'il y a telle roſe de ſoulier, qui vaut mieux que neuf Cornettes Imperiales. Je ſuis,

MONSEIGEUR,

*Voſtre, &c.*

*A Paris, le 12. Octobre, 1635.*

---

## AV MESME.

## LETTRE LXVII.

MONSEIGEUR,

I'ay fait voir à Monſieur de Sainct H..... à Monſieur de S. R..... & à Monſieur de S. Q.... l'endroit de voſtre lettre, où vous parlez des domeſtiques de Monſieur? je vous reſpons qu'ils ne l'ont trouvé nullement bien, & je ſçais que Monſieur des Ouches, à qui je n'en ay pas encore voulu parler, ne le trouveroit guere meilleur. De ſorte que ſi je me voulois preparer contre les menaces que vous me faites, vous pouvez juger que je ne manquerois pas d'amis, & que ſi je vous eſcris à cette heure, ce n'eſt pas tant par crainte que par une veritable affection, & une inclination naturelle que j'ay à vous obeïr. Outre ceux que je viens de nommer, il y a encore icy d'autres perſonnes plus braves, & avec qui il ſeroit plus dangereux d'avoir querelle, qui n'approuvent pas que je me travaille pour vous donner du plaiſir, & qui ne trouvent pas raiſonnable que vous en puiſſiez recevoir quelqu'un en ne les voyant pas. A la verité, Monſeigneur, puiſ-que voſtre abſence traverſe toutes leurs joyes, il ſeroit aſſez juſte que vous n'en ſouhaittaſſiez point d'autre que celle de les revoir, & qu'en

atten-

attendant celle-là, vous ne fussiez point capable d'aucun divertissement. Je suis tesmoin que tous ceux que l'on reçoit icy en cette saison, ne les empeschent pas de se souvenir de vous, & de souhaitter continuellement vostre retour. Le froid & les neiges des montagnes d'Alsace les transissent, & les font trembler tous les jours dans les plus grandes assemblées; & la crainte des embusches des Cravates, leur donne l'alarme à toute heure au milieu de Paris. Mais ce qui est le plus estrange, & qui peut estre ne vous semblera pas croyable, j'ay vû M. de B.... & de M. de R.... estre tristes pour l'amour de vous dans le bal, & soûpirer en entendant des Violons. Ie ne sçay pas, Monseigneur, ce que vous jugerez de là, ni quel avantage vous en tirerez : Mais pour moy je suis asseuré que quoy qu'elles puissent faire pour vous à l'avenir, elles ne vous pourroient jamais donner une plus grande preuve de leur affection. L'autre jour que je monstrois la derniere lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'escrire, comme j'estois à l'endroit où vous me mandiez que vous estiez prest de partir, au lieu de dire en Alsace, je leus en Thrace, *Bras de fer*, qui n'a pas accoustumé, comme vous sçavez, de s'émouvoir de rien, devint pasle comme mon collet, & dit d'une voix estonnée; En Thrace, Monsieur! & une autre personne qui estoit proche, & qui sçait un peu mieux la Carte? ne laissa pas d'estre un peu esmeuë. Ie voudrois bien, Monseigneur, vous entretenir de vostre *Espouse*, mais je n'en sçaurois parler, car on n'en peut dire que des choses incroyables, & il n'y a plus rien en elle que l'on puisse descrire. Ce que vous y avez veu d'aymable, d'admirable, & de charmant, a toûjours augmenté d'heure en heure, & on descouvre tous les jours en elle de nouveaux thresors beauté, de generosité, & d'esprit. Au reste, je vous puis jurer, qu'elle a eu en vostre absence toute la conduite que vous sçauriez souhaiter. Ie sçay qu'il court une certain bruit, qui sans doute vous aura donné quelque soupçon d'elle, car vous autres Afriquains je vous connois; & il est vray qu'il y a un Galant de bonne maison, & qui peut avoir un jour beaucoup de bien, qui la voit assez volontiers : Mais je vous asseure que parmy cela, elle a tous les sentimens que

doit

doit avoir une femme tres-ſage & tres-prudente, & que vous luy auriez inſpirez vous-meſme. Sans mentir, Monſeigneur, ſi vous ne vous eſtes bien endurcy le cœur parmy les Suedois, le ſouvenir de toutes ces perſonnes vous doit donner une extréme envie de revenir; & quelques charmes qu'aye la gloire, vous ne devez pas trouver qu'elle en aye tant qu'elles. Haſtez donc voſtre retour le plus qu'il vous ſera poſſible; & faites qu'au moins pour quelques temps, voſtre ambition ſe tourne de leur coſté: auſſi bien quand la fortune vous meneroit victorieux juſques dedans Prague, je ne m'imagine pas qu'elle vous puiſſe eſtre veritablement favorable, en vous eſloignant d'icy. Il n'y a point de conqueſtes delà la Rhin, ni delà le Danube, qui vous deuſt pleinement ſatisfaire, & toute l'Allemagne ne vaut pas un faux-bourg de deça. Je ſuis,

MONSEIGEUR,

*Voſtre, &c.*

---

## AV MESME.

### LETTRE LXVIII.

MONSEIGEUR,

Il vous ſemble qu'il n'y a qu'à eſcrire, & vous en parlez bien à voſtre ayſe, vous qui n'avez rien à faire qu'à commander à douze mille hommes, & à reſiſter à trente mille autres: Mais ſi vous aviez à voir & à conſiderer trois ou quatre perſonnes qui ſont icy, vous trouveriez que l'on a bien d'autres choſes à penſer. Si vous eſtiez en ma place, je ſuis aſſeuré qu'il ne vous reſteroit pas plus de loiſir qu'à moy, je meurs d'envie que vous y ſoyez, pour voir comment vous-vous en pourriez déméler avecque cette conduitte, dont ont vous loüe tant; & cette merveilleuſe prudence qui vous a deſia tiré de tant d'autres perils. Car je vous avertis, Monſeigneur, qu'au retour de la guerre qui vous occupe maintenant, vous aurez à en faire icy une plus dangereuſe, vous y trouverez des

vous ne cheriſſiez pas ſi fort le tiltre de Victorieux, que vous ne vous reſolviez de le perdre icy. Pour moy, quoy qu'il vous puiſſe arriver, je vous avouëray que je ſouhaite fort que vous y ſoyez : Car je n'auray point de joye juſqu'à ce que j'aye l'honneur de vous voir, & de vous dire au coin de voſtre feu, les ſoins, les inquietudes & les alarmes que vous avez donnée à toutes les perſonnes qui vous ayment. Je ſuis,

MONSEIGNEUR,

*Voſtre, &c.*

---

## AV MESME,

## LETTRE LXIX.

MONSEIGNEUR,

Encore faut-il que vous ayez quelque mortification dans vos triomphes ; & qu'ayant à toute heure le plaiſir d'entretenir des gens de guerre tout voſtre ſaoul, vous preniez, pour un moment, en patience l'entretien d'un homme de lettres. Nous ne ſçaurions ſouffrir à Paris, que vous ſoyez ſi ayſe à Mets, & ne pouvant pas empeſcher vos joyes, nous voulons au moins les interrompre. Ie n'aurois pourtant pas eſté ſi hardy que de l'entreprendre, s'il ne m'avoit eſté commandé par une Dame, à qui rien ne ſe peut refuſer, & à laquelle ceux meſmes à qui ſe ſoumettent les armées & leurs Generaux, ne feroient pas de difficulté d'obeïr. Il eſt vray Monſeigneur, que toutes les fois que je m'imagine de vous voir avec huit ou dix Meſtres de Camp à l'entour de vous, j'ay pitié de Terence, de Virgile & de moy ; je plains extremement ceux qui deſirent icy que vous vous ſouveniez ſouvent d'eux. Et je ſuis aſſeuré qu'il n'y a point de ſi petit baſtion en voſtre place qui ne vous ſoit plus conſiderable, & que vous n'aymiez beaucoup plus que moy. Toutefois, je n'oſois pas en murmurer : Je conſiderois

qu'il y avoit quelques perſonnes qui avoient plus de droit de s'en plaindre, & je ne vou[illegible] pas avoir eu different avec un homme que l'on dit qui peut disposer de toutes les trouppes du Mareſchal [illegible]. Mais à cette heure que l'on m'a donné [illegible] de parler, & qu'il y a icy des perſonnes qui m'avoueront de tout ce que j'écriray; je ne craindray point de vous dire, que c'eſt une choſe extremement pitoyable, que voſtre affection qui eſtoit il y a peu de temps partagée entre les plus aymables perſonnes du monde, ſoit maintenant comme donnée au pillage aux gens-d'armes. Ie ne ſuis pas bien maiſtre de moy, & tout mon eſprit ſe renverſe, quand je ſonge que la place qu'avoit en voſtre cœur la plus adorable creature qui fût jamais, eſt peut-eſtre à cette heure tenuë par le Colonnel Ebron; que Madame de C..., & Mademoiſelle de Ramboüillet, ont quitté la leur à un Ayde de Camp, ou à un Sergent Major; & que vous aurez donné la mienne à quelque miſerable Anſpeſſade. Cette penſée, Monſeigneur, nous met tous icy dans une triſteſſe qui ne ſe peut exprimer; il n'y a qu'une perſonne qui eſt plus conſtante que les autres, & qui aſſeure que l'on ne doit pas croire de vous une ſi grande injuſtice. Celle dont je vous parle, eſt une Demoiſelle de...., blonde, blanche & graſſe, plus gaye & plus belle que les plus beaux jours de cette ſaiſon, & telle qu'à peine en trouveriez-vous trois en tout le païs Meſſin, ſi bien faites qu'elle. Elle a des yeux dans leſquels il ſemble que toute la lumiere du monde ſoit renfermée, un teint qui obſcurcit toutes choſes; une bouche que toutes celles du monde ne ſçauroient aſſez louër, pleine de traits & de charmes, & qui ne s'ouvre & ne ſe ferme jamais qu'avecque eſprit, & avec jugement. Selon que je la viens de depeindre, vous jugerez bien que c'eſt une beauté fort different de celle de la Reyne Epicharis; Mais ſi elle n'eſt pas ſi Egiptienne qu'elle, elle ne laiſſe pas d'eſtre pour le moins auſſi voleuſe. Dés ſa premiere enfance, elle vola la blancheur a la neige & à l'yvoire; & au perles l'éclat & la netteté; elle prit la beauté & la lumiere des aſtres, & encore il ne ſe paſſe guere de jours qu'elle ne dérobe quelque rayon au Soleil, & qu'el-

qu'elle ne s'empare à la veuë de tout le monde. Dernierement, en une aſſemblée qui ſe fit au Louvre, elle oſta la grace & le luſtre à toutes les Dames, & aux diamans qui les couvroient, elle n'épargna pas meſme les pierreries de la Couronne ſur la teſte de la Reyne, & elle en ſçeut enlever ce qui y eſtoit de plus brillant & de plus beau. Cependant, quoy que tout le monde connoiſſe ſa violence, perſonne ne s'y oppoſe, elle fait avec impunité ce qui luy plaiſt, & bien qu'il ſe trouve à Paris des gens qui prennent les Ducs & Pairs dés le lendemain de leurs nopces, il n'y a pas d'hommes aſſez hardis pour entreprendre de l'arreſter. Mais quoy qu'elle ſoit cruelle pour tout le monde, elle me ſemble aſſez douce pour ce qui vous regarde : elle m'a commandé de vous dire qu'elle n'a point les défiances que les autres ont de vous, & qu'en reconnoiſſance de cela elle vous prie de luy renvoyer ſix arcs triomphaux du reſte de voſtre entrée ; quatre douzaines d'exclamations publiques, & les œuvres poétiques du Land-grave de Heſſe. Ie vous conſeille de faire exactement tout ce qu'elle deſire, & d'éviter, ſur toutes choſes, de vous mettre mal avec elle ; car ſi elle entreprend de vous faire du mal, voſtre compagnie de Gendarmes, & celle de vos Chevaux-legers, ne vous empeſcheront pas d'eſtre pris. Mets n'eſt pas une aſſez bonne place pour vous défendre contre ſon pouvoir. Mais, Monſeigneur, je ne conſidere pas que je vous entretiens trop long-temps parmy tant d'affaires que vous avez, & ſi je fais ma lettre plus longue, je crains que vous remettiez à la lire quand la paix ſera faite. Ie ſerois pourtant bien faſché que vous n'en viſſiez pas la fin, puis-que ce qui m'importe le plus, eſt que vous n'y leuſſiez pas les proteſtations tres ſerieuſes que je vous fais, que de tant de perſonnes qui ont reçeu de vos bien-faits, il n'y en a point qui ſoit avec plus de zele, & de reſpect que moy,

*Voſtre, &c.*

## A MADEMOISELLE DE Rambouillet en luy envoyant douze galant de ruban d'Angleterre, pour une Discretion qu'il avoit perdue contre elle.

### LETTRE LXX.

MADEMOISELLE,

Puis-que le discretion est une des principales parties d'un Galant, je croy qu'en vous en envoyant douze je vous paye bien liberalement ce que je vous dois. Ne craignez pas d'en prendre un si grand nombre, vous qui jusques icy n'en avez voulu recevoir pas un, car je vous asseure que vous pouvez vous fier en ceux-cy, & qu'ils se sçauront taire des faveurs que vous leur ferez. Quelque gloire qu'il y ait à recevoir des vostres, ce n'est pas peu de chose d'en avoir tant trouvé de cette humeur, en un temps, où ils sont tous si pleins de vanité : aussi a-t-il fallu les aller querir bien-loin, & les faire venir de delà la mer. Vous sçavez bien, Mademoiselle, que ce ne sont pas les premiers de ce païs-là, qui ont esté bien receus en France. Mais voicy, sans doute, les plus heureux de tous ceux qui en sont venus, & si vous les recevez, ils ne doivent pas envier ceux qui sont servy les Princesses & les Reynes. Car, sans mentir, Mademoiselle, il n'y a rien sur la Terre au dessus de vous, & quiconque auroit part en vostre esprit, se pourroit vanter d'estre en la plus haute place du monde. Je parle beaucoup pour un homme qui paye une discretion ; Mais considerez, s'il vous plaist, que ce n'est pas trop qu'un poulet pour douze galans, & que ceux pour qui j'escris, au moins ceux de leur païs, ont une si estrange façon de se faire entendre, qu'il semble qu'ils parlent d'amour quand ils ne font que des complimens. Ne trouvez pas estrange qu'estant leur secretaire j'aye en quelque sorte imité leur stile, & soyez asseurée que si je n'eusse eu à parler que pour moy, je me fusse contenté de dire que je suis, Mademoiselle, avec toute sorte de respect,

*Vostre, &c.*

A LA

## A LA MESME.

### LETTRE LXXI.

MADEMOISELLE,

Ie ne croyois pas qu'il puſt jamais arriver que je fuſſe plus affligé pour avoir receu une de vos Lettres, ni que vous me peuſſiez donner de ſi mauvaiſes nouvelles que vous ne m'en ſçeuſſiez conſoler en meſme temps. Il me ſembloit que mon mal-heur eſtoit en un poinct qu'il ne pouvoit plus croiſtre, & que puiſque vous aviez pû quelquefois me faire endurer patiemment l'abſence de Madame voſtre Mere, & la voſtre, il n'y avoit point de mal que vous ne peuſſiez m'apprendre à ſouffrir. Mais pardonnez-moy ſi je vous dis, que j'ay trouvé le contraire de tout cela dans l'affliction que j'ay euë de la mort de Madame Aubry, laquelle, ſans mentir, a eſté aſſez grande pour achever de m'accabler, & a pensé conſommer les reſtes de ma patience. Vous pouvez juger, Mademoiſelle, quelle extréme douleur ce me doit eſtre d'avoir perdu une Amie ſi bonne, ſi eſtimable, & ſi parfaite que celle-là, & qui m'ayant touſiours donné tant de teſmoignages de bonne volonté, m'en a encore voulu rendre dans les derniers heures de ſa vie. Mais quand je ne conſidererois point mes intereſts, je ne me pourrois empeſcher de regretter infiniment une perſonne de qui vous eſtiez infiniment aymée, & laquelle, entre beaucoup de dons particuliers, avoit celuy de vous ſçavoir connoiſtre autant que cela eſt poſſible, & de vous eſtimer ſur toutes les choſes du monde. J'avouë pourtant, que ſi je puis recevoir quelque ſoulagement dans ce deſplaiſir, c'eſt de conſiderer la conſtance qu'elle a teſmoignée, & avec quelle force elle a ſouffert une choſe dont le ſeul nom l'avoit touſiours fait trembler. Ce m'eſt une extréme conſolation d'apprendre qu'elle a eu à ſa mort les ſeules bonnes qualitez qui luy avoient manqué durant ſa vie, & qu'elle a ſçeu trouver ſi à propos de la reſolution & du courage. Certes, quand j'y ſonge bien, je fais conſcien-

ce de la regretter, & il me ſemble que c'eſt l'aymer d'une affection trop intereſſée, que d'eſtre triſté de ce qu'elle nous a quittez pour eſtre miez, & qu'elle eſt allée trouver en l'autre monde le repos qu'elle n'a jamais eu en celuy-cy. Ie reçois de tout mon cœur les exhortations que vous me faites là-deſſus, d'eſtudier ſouvent une leçon ſi utile, & ſi neceſſaire, & de me préparer à en faire autant quelque jour. Ie ſçay profiter de vos remonſtrances, & ce ne ſera pas la premiere fois qu'elles m'auront fait devenir homme de bien. Le mal-heur qui nous a tant preſſiez juſques à cette heure ne nous prépare pas peu à cela; Il n'y a rien qui exhorte tant à ſçavoir bien mourir, que de n'avoir point de plaiſir a vivre. Mais ſi les eſperances que la fortune nous monſtre, doivent reüſſir; ſi apres tant de mal-heureuſes années, nous devons avoir quelques beaux jours, ſouffrez, je vous ſupplie, Mademoiſelle, que j'aye de plus gayes penſées que celles de la mort; & s'il eſt vray que nous devions bien-toſt vous revoir, permettez-moy de ne haïr pas encore la vie. Lors que vous dites que vous jugez que je ſuis deſtiné à de grandes choſes, vous me donnez de ſi bons augures de la mienne, & des aventures qui me doivent arriver, que je ſeray bien-aiſe qu'elle ne s'acheve pas encore ſi-toſt. Pour moy, je vous puis aſſeurer que ſi le Deſtin me promet quelque choſe de bon, je ne luy manqueray pas de mon coſté. Ie feray tout ce qui me ſera poſſible pour cooperer avec luy, & pour taſcher à me rendre digne de vos propheties. Cependant je vous ſupplie tres-humblement de croire que de toutes les faveurs que je puis demander à la fortune, celles que je deſire plus paſſionnément, c'eſt qu'elle faſſe pour vous ce qu'elle doit, & que pour moy, elle me donne le moyen de vous faire connoiſtre la paſſion avec laquelle je ſuis.

MADEMOISELLE,

*Voſtre, &c.*

Mademoiſelle, permettez-moy, s'il vous plaiſt, de remercier icy Madame voſtre Mere de l'honneur qu'elle me fait de ſe ſouvenir de moy; en me faiſant dire qu'elle admire, en ſe taiſant elle me veut apprendre comme il faut que je la revere.

A LA

## A LA MESME.

## LETTRE LXXII.

MADAME,

Il me ſemble que je vous dois pour le moins une lettre pour un Brevet, & quelques belles paroles que j'y puiſſe mettre, elles ne ſeront pas ſi riches que celles du parchemin que vous me venez de faire obtenir, puis qu'il y en a pour dix mille eſcus. Monſieur de Puy-Lautens me l'a fait expedier avec tout le ſoin & l'affection qui ſe pouvoit deſirer. Je me doutois bien que luy qui a fait en ſa vie tant de choſes pour les Dames, ne manqueroit pas de ſervir en ce rencontre-là, la plus parfaite de toutes; & que la plus belle bouche du monde n'auroit pas eſté ouverte inutilement en ma faveurs. Ce bon-heur m'eſtant arrivé, je m'imagine qu'il n'y en a point qui me puiſſe manquer, & il me ſemble que le moindre bien qui me puiſſe échoir eſt d'eſtre riche, puiſque vous deſirez que je ſois heureux. Cependant, quoy que je n'áye pas accouſtumé d'eſtre fort ſenſible aux choſes qui regardent mon eſtabliſſement, j'avouë que j'ay reçeu celle-cy avec une extréme joye, & je me ſerois trouvé moy-meſme trop intereſſé en cette occaſion, ſi je ne connoiſſois que ce que je conſidere davantage en ce bien-fait, eſt, de ce que c'eſt vous qui me l'avez procuré. Auſſi, à dire le vray, ceux qui mettent les richeſſes entre les choſes indifferentes, ne mettroient pas voſtre bien-veillance en ce rang-là, & pour moy, je penſe que je ne dois pas tenir entre les biens de la fortune, un bien que la Vertu m'a fait avoir. Je crois, Madame, que ſans mal parler, je vous puis appeller ainſi, & ſi je ne ſuis pas mal informé de tous vos ſuccés, vous pouvez prendre ce nom-là à meilleur tiltre que celuy que vous portez. Au moins eſt-il vray, qu'elle ne s'eſt jamais montrée au monde ſi aymable qu'elle le paroiſt en vous, & ceux qui l'ont connuë autrefois, & qui diſoient qu'elle donneroit de l'amour à tous les hommes, ſi elle ſe laiſſoit voir nuë, l'auroient trou-

vée plus charmante eſtant reveſtuë de voſtre perſonne. Et certes, quand je conſidere les merueilles qui s'y rencontrent ; & tant de ſortes de graces dont le Ciel vous a remplie, il me ſemble que celle dont je vous remercie à cette heure, eſt la moindre que vous m'ayez faite. Je trouve que la place que vous me laiſſez prendre quelquefois dans voſtre cabinet, vaut mieux que celle que vous me venez de faire accorder, & que vous ne me ſçauriez jamais faire de bien, qui vaille celuy de vous voir & de vous entretenir. Toutefois, Madame, il pourroit eſtre que le dernier que vous m'avez procuré eſt plus eſtimable qu'il ne paroiſt, & comme on ne ſçait pas encore à qui vous m'avez donné, & que cela eſt dans l'advenir ; poſſible que la grace que vous m'avez faite ſe trouvera plus grande que vous ne l'avez imaginée ; car peut-eſtre que vous m'avez donné à une Maiſtreſſe qui meritera de l'eſtre de tout le monde, qui aura l'ame grande, belle & liberale, le cœur noble & genereux, la perſonne accomplie, toute pleine d'agrémens & de charmes, & qui aura pour tous les hommes ces attraits ſecrets, que chacun deux trouve en celle qu'il ayme. Peut-eſtre qu'elle aura un eſprit au deſſus de tout ce qui ſe peut imaginer, plein de feu & de lumiere, beau & pur comme celuy des Anges ; qu'elle ſera inſtruite de pluſieurs belles connoiſſances ; qu'elle aura l'intelligence de trois ou quatre langues ; qu'elle entendra la ſituation de toute la terre, comme celle du petit Luxembourg, qu'elle ſçaura les mouvemens des Cieux, le nom & la place de tous les Aſtres, & qu'apres tout cela, elle n'en connoiſtra pas un parmy eux ſi beau, ſi clair, ni ſi brillant qu'elle. Permettez-moy, s'il vous plaiſt, Madame, de ſouhaitter qu'il en arrive de la ſorte, & trouvez bon que je faſſe des vœux pour cela, puis-que j'en ſcay faire de plus utiles que vous pour le bien de la France : auſſi j'eſpere que les miens ſeront accomplis, & que quelques autres ne le ſeront pas. N'entreprenez pas, je vous ſupplie, de me faire jamais deſirer autrement ; car je ſuis,

MADAME,

*Voſtre, &c.*

*A Blois ce 5. Ianvier.*

A LA

## A LA MESME.

## LETTRE LXXIII.

MADAME,

Puis-que c'eſt à bon deſſein que je vous recherche, je croy qu'il n'y a point de galanterie que je ne puiſſe faire, & qu'apres avoir fait des vers pour vous, je puis bien vous envoyer des bouquets. C'eſt un preſent que les Dieux veulent bien recevoir des hommes, & puis que les fleurs ſont le plus pur & le plus bel ouvrage de la terre, je penſe qu'il n'y a perſonne à qui elles doivét eſtre offertes à meilleur tiltre qu'à vous, au moins ſçay-je bien que vous les devez aymer de cela, qu'il n'y en a pas une qui n'accompagne ſa beauté de quelque vertu, & qu'elles ne veulent pas eſtre touchées, non pas meſme des Princes ny des Roys. Mais quoy qu'elles ſoient filles du Soleil & de l'Aurore, & qu'elles diſputent de l'éclat avec les perles & les diamans, je ſuis aſeure qu'elles perdront leur luſtre auſſi-toſt qu'elles vous auront approchée, & que vous ferez voir que les beautez de la terre ne ſont point comparables aux celeſtes. Je croy, Madame, que vous ſouffrirez ſans ſcrupule que j'appelle ainſi la voſtre, & que vous qui r'apportez toutes choſes au Ciel, ne voudrez pas luy oſter l'honneur d'avoir fait tout ſeul une ſi rare perſonne. Et ce ſeroit donner trop d'avantage aux choſes d'icy bas, que de vous mettre de leur nombre, & puis que l'on nous commande de les meſpriſer, il y a grande apparence de croire que vous n'en eſtes pas, vous Madame, qui eſtes l'obiet de l'eſtime & de l'affection de tous ceux qui vous voyent; & qui n'avez jamais jetté les yeux ſur pas une ame raiſonnable que vous n'ayez gagnée. Je voy bien quelle conſequence vous pouvez tirer de là, ſi vous tenez la mienne capable de raiſon; Mais, Madame, je vous ſupplie tres-humblement de croire, que le plus grand effect que vous ayez causé en elle, eſt celuy de l'admiration, & que je ſuis, quoy que le Faune veüille dire, avec toute ſorte de reſpect,

*Voſtre, &c.*

## A MONSIEVR....

*Apres que la ville de Corbie eut esté reprise sur les Espagnols per l'armée du Roy.*

### LETTRE LXXIV.

MONSIEUR,

Ie vous avoüe que j'ayme à me venger, & qu'ay avoir souffert durant deux mois, que vous-vous soy. moqué de la bonne esperance que j'avois de nos affaires, vous en avoir oüy condamner la conduitte par les evenemens, & vous avoir veu triompher des victoires de nos ennemis, je suis bien-aise de vous mander que nous avons repris Corbie. Cette nouvelle vous estonnera, sans doute, aussi bien que toute l'Europe, & vous trouvera étrange, que ces gens que vous tenez si sages, & qui ont particulierement cét avantage sur nous, de bien garder ce qu'ils ont gaigné, ayent laisse reprendre une place, sur laquelle on pouvoit juger que tomberoit tout l'effort de cette guerre, & qui estant conservée ou estant reprise, devoit donner pour cette année, le prix & l'honneur des armes, à l'un ou à l'autre party. Cependant, nous en sommes les maistres, ceux que l'on avoit jettez dedans, ont esté bien-aises que le Roy leur ait permis d'en sortir, & ont quitté avec que joye ces bastions qu'ils avoient eslevez, & sous lesquels il sembloit qu'ils se vouluſſent enterrer. Considerez donc, je vous prie, quelle a esté la fin de cette expeditions qui a tant fait de bruit. Il y avoit trois ans que nos ennemis meditoient ce dessein, & qu'ils nous menaçoient de cét orages. L'Espagne & l'Allemagne avoient fait pour cela leurs derniers efforts; L'Empereur y avoit envoyé ses meilleurs Chefs, & sa meilleure Cavalerie; L'Armée de Flandres avoit donné toutes ses meilleures troupes. Il se forme de cela une armée de ving cinq mille chevaux, de quinze mille hommes de pied, & de quarante canons. Cette nüée, grosse de foudres & d'eclairs, vient fondre sur la Picardie, qu'elle trouve à

discou-

diſcouvert, toutes nos armes eſtant occupées ailleurs Ils prennent d'abord la Capelle & le Caſtelet; Ils attaquent & prennent Corbie en neuf jours. Les voila maiſtres de la riviere, ils la paſſent, ils ravagent tout ce qui eſt entre la Somme & l'Oiſe, & tant que perſonne ne leur reſiſte, ils tiennent courageuſement la campagne, ils tüent nos paiſans, & bruſlent nos villages. Mais ſur le premier bruit qui leur vient que Monſieur s'avance avec-que une armée, & que le Roy le ſuit de prés; ils ſe retirent, ils ſe retranchent derriere Corbie, & quand ils apprennent que l'on ne s'arreſte point, & que l'on marche à eux teſte baiſsée, nos Conquerans abandonnent leurs retranchemens. Ces Peuple ſi braves & ſi belliqueux, & que vous dites qui ſont nez pour commander à tous les autres, fuyent devant une armée qu'ils diſoient eſtre composée de nos cochers & de nos laquais; & ces gens ſi determinez qui devojent percer la France juſques aux Pyrenées, qui menaçoient de piller Paris, & d'y venir reprendre juſques dans Noſtre Dame, les Drappeaux de la bataille d'Avein, nous permettent de faire la circonvallation d'une place qui leur éſt importante, nous donnent le loiſir d'y faire des Forts, & en ſuitte de cela nous la laiſſent attaquer & prendre par force à leur veuë. Voila où ſe ſont terminées les bravades de Picolomini, qui nous envoyoit dire par ſes trompettes, tantoſt qu'il ſouhaittoit que nous euſſions de la poudre, tantoſt qu'il nous vinſt de la Cavalere: & quand nous avons eu l'un & l'autre, il s'eſt bien gardé de nous attendre. De ſorte, Monſieur, que hors la Capelle & le Caſtelet, qui ſont de nulle conſideration, tout le fruit qu'a produit cette grande & victorieuſe armée, a eſté de prendre Corbie pour la rendre, & pour la remettre entre les mains du Roy avec une contreſcarpe, trois baſtions, & trois demy lunes qu'elle n'avoit point. S'ils avoient pris encore dix autres de nos places avec un pareil ſuccés, noſtre frontiere en ſeroit en meilleur eſtat, & ils l'auroient mieux fortifiée que ceux qui juſques icy en ont eu la commiſſion. Vous ſemble-t'il que la repriſe d'Amiens, ait eſté en rien plus importante ou plus glorieuſe que celle-cy? Alors la puiſſance du Royaume n'eſtoit point divertie ailleurs, toutes nos forces fu-

rent

rent jointes enſemble pour cét effet, & toute la France ſe trouva devant une place. Icy, au contraire, il nous a fallu reprendre celle-cy dans le fort d'une infinité d'autres affaires qui nous preſſoient de tous coſtez, en un temps où il ſembloit que cét Eſtat fuſt épuisé de toutes choſes, & en une ſaiſon, en laquelle outre les hommes, nous auions encore le Ciel à combattre. Et au lieu que devant Amiens les Eſpagnols n'eurent une armée que cinq mois apres le ſiege pour nous le faire lever, ils en avoient une de quarante mille hommes à Corbie devant que celuy cy fuſt commence. Ie m'aſſeure que ſi cét evenement ne vous fait pas devenir bon François, au moins il vous mettra en colere contre les Eſpagnols, & que vous aurez dépit de vous eſtre affectionne à des gens qui ont ſi peu de vigueur, & qui ſe ſçauent ſi mal ſervir de leur avantage. Cependant, ceux qui en haine de celuy qui gouverne, haïſſent leur propre païs, & qui pour perdre un homme ſeul voudroient que la France ſe perdiſt: ſe moquoient de tous les preparatifs que nous faiſions pour remedier à cette ſurpriſe. Quand les troupes que nous auions icy levées prirent la route de Picardie, ils diſoient que c'eſtoit des victimes, que l'on alloit immoler à nos ennemis: que cette armée ſe foudroit aux premieres pluyes, & que ces ſoldats qui n'eſtoient point aguerris, fuïroient au premier aſpect des troupes Eſpagnoles. Puis, quand ces troupes dont on nous menaçoit ſe furent retirées, & que l'on prit deſſein de bloquer Corbie, on condamna encore cette reſolution. On diſoit qu'il eſtoit infallible que les Eſpagnols l'auroient pourveuë de toutes les choſes neceſſaires, ayant eu deux mois de loiſir pour cela, & que nous conſommerions devant cette place, beaucoup de millions d'or, & beaucoup de milliers d'hommes pour l'avoir peut-eſtre dans trois ans. Mais quand on ſe reſolut de l'attaquer par force, bien avant dans le mois de Novembre, alors il n'y eut perſonne qui ne criaſt. Les mieux intentionnez avouoient qu'il y avoit de l'aveuglement; & les autres diſoient, qu'on avoit peur que nos ſoldats ne mouruſſent pas aſſez-toſt de miſere & de faim, & que l'on les vouloit faire noyer dans leurs propres tranchées. Pour moy quoy que je ſçeuſſe les incommodi-

tez qui ſuivent neceſſairement les Sieges qui ſe font en cette ſaiſon, j'arreſtay mon jugement. Je penſay que ceux qui avoient preſidé à ce conſeil, avoient veu les meſmes choſes que je voyois, & qu'ils en voyoient encore d'autres que je ne voyois pas; qu'ils ne ſe ſeroient pas engagez legerement au ſiege d'une place, ſur laquelle toute la Chreſtiente avoit les yeux, & dés que je fus aſſeuré qu'elle eſtoit attaquée, je ne doutay quaſi plus qu'elle ne deuſt eſtre priſe. Car, pour en parler ſainement, nous avons veu quelquefois Monſieur le Cardinal ſe tromper dans les choſes qu'il a fait faire par les autres; mais nous ne l'avons jamais veu encore manquer dans les entrepriſes qu'il a voulu executer luy-meſme & qu'il a ſouſtenuës de ſa preſence. Je creus donc qu'il ſurmonteroit toutes ſortes de difficultez, & que celuy qui avoit pris la Rochelle, malgré l'Ocean, prendroit encore bien Corbie; en dépit des pluyes & de l'Hyver. Mais puis qu'il vient à propos de parler de luy, & qu'il y a trois mois que je ne l'ay oſé faire; permettez le moy à cette heure, & trouvez bon que dans l'abbatement où vous met cette nouvelle, je prenne mon temps de dire ce que je penſe.

Je ne ſuis pas de ceux qui, ayant deſſein, comme vous dites, de convertir des Eloges en brevets, font des miracles de toutes les actions de Monſieur le Cardinal, portent ſes loüanges au delà de ce que peuvent & doivent aller celles des hommes, & à force de vouloir trop faire croire de bien de luy, n'en font que des choſes incroyables. Mais auſſi n'ay-je pas cette baſſe malignité, de haïr un homme à cauſe qu'il eſt au deſſus des autres; & je ne me laiſſe pas non plus emporter aux affections ni aux haines publiques, que je ſçay eſtre quaſi toûjours fort injuſtes. Je le conſidere avec un jugement que la paſſion ne fait pancher ny d'un coſté ny d'autre, & je le voy de meſmes yeux dont la poſterité le verra. Mais lors que dans deux cens ans, ceux qui viendront apres nous, liront en noſtre hiſtoire, que le Cardinal de Richelieu, a démoly la Rochelle, abbatu l'Hereſie, & que par un ſeul Traité, comme par un coup de rets, il a pris trente ou quarante de ſes villes pour une fois. Lors qu'ils

qu'ils apprendront que du temps de ſon Miniſtere, les Anglois ont eſté battus & chaſſez, Pignerols conquis, Cazal ſecouru, toute la Lorraine jointe à cette Couronne, la plus grande partie de l'Alſace miſe ſous noſtre pouvoir, les Eſpagnols deffaits à Veillane & à Avein; & qu'ils verront que tan qu'il a preſidé à nos affaires, la France n'a pas un voiſin ſur lequel elle n'ait gaigné des places, ou des batailles s'ils ont quelque goutte de ſang François dans les veines, & quelque amour pour la gloire de leur païs, pourront-ils lire ces choſes ſans s'affectionner à luy, & à voſtre advis l'aimeront-ils, ou l'eſtimeront-ils moins, à cauſe que de ſon temps les rentes ſur l'Hoſtel de Ville ſe ſeront payées un peu plus tard, ou que l'on aura mis quelques nouveaux Officiers dans la Chambre des Comptes? Toutes les grãdes choſes couſtent beaucoup, les grands efforts abbatteut, & les puiſſans remedes affoibliſſent; mais ſi l'on doit regarder les Eſtats comme immortels, & y conſiderer les commoditez à venir comme preſentes: contons combien cette homme que l'on dit qui a rüine la France, luy a eſpargné de millions, par la ſeule priſe de la Rochelle, laquelle, d'icy à deux mille ans, dans toutes les minoritez des Roys, dans tous les mécontentemens des Grands, & toutes les occaſions de revoltes, n'euſt pas manqué de ſe rebeller, & nous euſt obligez à une éternelle deſpenſe. Ce Royaume n'avoit que deux ſortes d'ennemis qu'il deuſt craindre, les Huguenots & les Eſpagnols. Monſieur le Cardinal entrant dans les affaires, ſe mit en l'eſprit de ruiner tous les deux. Pouvoit-il former de plus glorieux ni de plus utiles deſſeins? Il eſt venu à bout de l'un, & il n'a pas acheué l'autre; mais s'il eſt manqué au premier, ceux qui crient à cette heure, que ç'a eſté une reſolution temeraire, hors de temps, & au deſſus de nos forces, que de vouloir attaquer & abbattre celles d'Eſpagne, & que l'experience l'a bien montré, n'auroient-ils pas condamné de meſme le deſſein de perdre les Huguenots, n'auroient-ils pas dit, qu'il ne falloit pas recommencer une entrepriſe où trois de nos Roys avoient manqué, & à laquelle le feu Roy n'avoit osé penſer? Et n'euſſent ils pas conclu, auſſi fauſſement qu'ils font encore en cette autre affaire, que la choſe

choſe n'eſtoit pas faiſable, à cauſe qu'elle n'auroit pas eſté faite; Mais jugeons, je vous ſupplie, s'il a tenu à luy ou à la Fortune, qu'il ne ſoit venu à bout de ce deſſein. Conſiderons quel chemin ils a pris pour cela, & quels reſſors il a fait jouër. Voyons s'il s'en eſt fallu beaucoup qu'il n'ait renversé ce grand arbre de la Maiſon d'Auſtriche, & s'il n'a pas esbranlé juſques aux racines, ce tronc qui de deux branches couvre le Septentrion & le Couchant, & qui dõne de l'ombrage au teſte de la Terre. Il fut chercher juſques ſous le Pole ce Heros qui ſembloit eſtre deſtiné à y mettre le fer & à l'abbatre. Il fut l'eſprit meſlé à ce foudre, qui a remply l'Allemagne de feux & d'éclairs, & dont le bruit a eſté entendu par tout le monde. Mais quand cét orage fut diſſipé, & que la fortune en eut deſtourné le coup, s'arreſta-t'il pour cela? & ne mit-il pas encore une fois l'Empire en plus grand hazard qu'il n'avoit eſté par les pertes de la bataille de Leipſic, & de celle de Lutzen? Son adreſſe & ſes pratiques nous firent avoir tout d'un coup une armée de quarante mille hommes, dans le cœur de l'Allemagne, avec un Chef qui avoit toutes les qualitez qu'il faut pour faire un changement dans un Eſtat. Que ſi le Roy de Suëde s'eſt jetté dans le peril, plus avant que ne devoit un homme de ſes deſſeins & de ſa condition, & ſi le Duc de Fridland, pour trop differer ſon entrepriſe, l'a laiſsé deſcouvrir; pouvoit-il charmer la balle qui a tué celuy-là au milieu de ſa victoire, ou rendre celuy-cy impenetrable aux coups de pertuiſane? Que ſi en ſuitte de tout cela pour achever de perdre toutes choſes les Chefs qui commandoient l'armée de nos Alliez devant Norlinghen, donnerent la bataille à contre-temps, eſtoit-il au pouvoir de Monſiur le Cardinal eſtant à deux cens lieuës de là, de changer ce conſeil, & d'arreſter la precipitation de ceux, qui pour un Empire, car c'eſtoit le prix de cette victoire, ne voulurent pas attendre trois jours. Vous voyez donc que pour ſauver la Maiſon d'Auſtriche, & pour deſtourner ſes deſſeins, que l'on dit à cette heure avoir eſté ſi temeraires, il a fallu que la Fortune ait fait depuis trois miracles, c'eſt à dire, trois grands évenemens, qui, vray-ſemblablement, ne devoient pas arriver; la mort du Roy de Suëde, celle du Duc de Fridland,

& la perte de la bataille de Norlinghen. Vous me direz qu'il ne ſe peut pas plaindre de la fortune pour l'avoir traversé en cela, puiſqu'elle l'a ſervy ſi fidellement dans toutes les autres choſes; que c'eſt elle qui luy a fait prẽdre des places ſans qu'il en euſt jamais aſſiegé auparavant, qui luy a fait commander heureuſement des armées ſans aucune experience; qui l'a mené touſjours comme par la main, & ſauvé d'entre les precipices où il eſtoit jetté, & en fin, qui l'a fait ſouvent paroiſtre hardy, ſage, & prevoyant. Voyons le donc dans la mauvaiſe fortune, & examinons s'il y a eu moins de hardieſſe, de ſageſſe & de prevoyance. Nos affaires n'alloient pas trop bien en Italie, & comme c'eſt le deſtin de la France de gagner des batailles, & de perdre des armées, la noſtre eſtoit fort dépetie depuis la derniere victoire qu'elle avoit emportée ſur les Eſpagnols. Nous n'auions gueres plus de bon-heur devant Dole, où la longueur du ſiege nous en faiſoit attendre une mauvaiſe iſſuë: quand on ſceut que les Ennemis eſtoient entrez en Picardie, qu'ils avoient pris d'abord la Capelle; le Caſtelet & Corbie, & que ces trois places, qui les devoient arreſter pluſieurs mois, les avoient à peine arreſtez huit jours. Tout eſt en feu juſques ſur les bords de la riviere d'Oiſe; nous pouvons voir de nos faux bourgs la fumée des villages qu'ils nous bruſlent; Tout le monde prend l'allarme, & la Capitale ville du Royaume eſt en effroy. Sur cela, on a advis de Bourgogne, que le ſiege de Dole eſtoit leué; & de Xaintonge, qu'il y a quinze mille païſans revoltez, qui tiennent la campagne, & que l'on craint que le Poictou & la Guyenne ne ſuivent cét exemple. Les mauvaiſes nouvelles viennent en foule, le Ciel eſt couvert de tous coſtez, l'orage nous bat de toutes parts; & il ne nous luit pas de quelque endroit que ce ſoit, un rayon de bonne fortune. Dans ces tenebres, Monſieur le Cardinal a t-il veu moins clair, a t-il perdu la Tramontane durant cette tempeſte, n'a t-il pas touſiours tenu le gouvernail d'une main, & la pouſſole de l'autre, s'eſt-il jetté dedans l'eſquif pour ſe ſauver; Et ſi le grand viſſeau qu'il conduiſoit, avoit à ſe perdre, n'a t-il pas teſmoigné qu'il y vouloit mourir devant tous les autres? Eſt-ce la Fortune qui l'a tiré de

ce

ce Labirinthe, ou ſi ç'a eſté ſa prudence, ſa conſtance, & ſa magnanimité? Nos ennemis ſont à quinze lieuës de Paris, & les ſiens ſont dedans. Il y a tous les jours avis que l'on y faint des pratiques pour le perdre. La France & l'Eſpagne par maniere de dire, ſont conjurés contre luy ſeul. Quelle contenance a tenu, parmy tout celà, cét homme que l'on diſoit qui s'eſtonneroit au moindre mauvais ſuccés, & qui avoit fait fortifier le Havre, pour s'y jetter à la premiere mauvaiſe fortune? Il n'a pas fait une démarche en arriere pour cela, il a ſongé aux perils de l'Eſtat, & non pas aux ſiens: & tout le changement que l'on a veu en luy, durant ce temps-là, eſt, qu'au lieu qu'il n'avoit accouſtumé de ſortir qu'accompagné de deux cens Gardes, il ſe promena tous les jours ſuivy ſeulement de cinq ou ſix Gentils-hommes. Il faut advoüer qu'une adverſité ſouſtenué de ſi bonne grace, & avec tant de force, vaut mieux que beaucoup de proſperitez & de victoires; il ne me ſembla pas ſi grand, ni ſi victorieux, le jour qu'il entra dans la Rochelle, qu'il me le parut alors, & les voyages qu'il fit de ſa maiſon à l'Arcenal, me ſemblent plus glorieux pour luy, que ceux qu'il a faits delà les moins, & deſquels il eſt revenu, avecque Pignerol & Suſe. Ouvrez donc les yeux, je vous ſupplie, à tant de lumiere, ne haïſſez pas plus long-temps un homme qui eſt ſi heureux à ſe venger de ſes ennemis, & ceſſez de vouloir du mal à celuy qui le ſçait tourner à ſa gloire, & qui le porte ſi courageuſement. Quittez voſtre party devant qu'il vous quitte; auſſi bien une grande partie de ceux qui haïſſoient Monſieur le Cardinal, ſe ſont convertis par le dernier miracle qu'il vient de faire. Et ſi la guerre peut finir, comme il y a apparence de l'eſpere, il trouvera moyen de gagner bien toſt tous les autres. Eſtant ſi ſage qu'il eſt, il a connu, apres tant d'experiences, ce qui eſt de meilleur; & il tournera ſes deſſeins à rendre cét Eſtat le plus floriſſant de tous, apres l'avoir rendu le plus redoutable. Il s'aviſera d'un ſorte d'ambition qui eſt plus belle que toutes les autres, & qui ne tombe dans l'eſprit de perſonne; de ſe faire le meilleur & le plus aymé d'un Royaume, & non pas le plus grand & le plus anciennes conqueſtes, ſont celles des cœurs.

les plus anciennes conqueſtes, ſont celles des cœurs & des affections, que les lauriers ſont des plantes infertiles, qui ne donnent au plus que de l'ombre, & qui ne valent pas les moiſſons, & les fruicts dont la Paix eſt couronnée. Il voit qu'il n'y a pas tant de ſujet de loüange à eſtendre de cent lieuës les bornes d'un Royaume, qu'à diminuer un ſol de la taille; & qu'il y a moins de grandeur, & de veritable gloire à défaire cent mil hommes, qu'à en mettre vingt millions à leur aiſe & en ſeureté. Ainſi ce grand eſprit qui n'a eſté occupée juſqu'à preſent, qu'à ſonger aux moyens de fournir aux frais de la guerre, à lever de l'argent & des hommes, à prendre des Villes, & à gaigner des bâtailles, ne s'occupera deſormais qu'à reſtablir le repos, la richeſſe & l'abondance. Cette meſme teſte qui nous a enfanté Pallas armée, nous la rendra avecque ſon olive, paiſible, douce & ſçavante, & ſuivie de tous les Arts qui marchent d'ordinaire avec elle. Il ne ſe fera plus de nouveaux Edits, que pour regler le luxe, & pour reſtablir le commerce. Ces grands vaiſſeaux qui avoient eſté faits pour porter nos armes au dela du Deſtroit, ne ſervitont qu'à conduire nos marchandiſes, & à tenir la mer libre. & nous n'aurons plus la guerre qu'avecque les Corſaires. Alors les ennemis de Monſieur le Cardinal ne ſçauront plus que dire contre luy, comme ils n'ont ſçeu que faire juſqu'à cette heure. Alors les Bourgeois de Paris ſeront ſes Gardes, & il connoiſtra combien il eſt plus doux d'entendre ſes loüanges dans la bouche du peuple, que dans celle des Poëtes. Prevenez ce temps-là, je vous conjure, & n'attendez pas à eſtre de ſes amis, juſques à ce que vous y ſoyez contraint. Que ſi vous voulez demeurer dans voſtre opinion, je n'entreprens pas de vous l'arracher par force; mais auſſi ne ſoyez pas ſi injuſte, que de trouver mauvais que j'aye défendu la mienne; & je vous promets que je liray volontiers tout ce que vous m'eſcrirez quand les Eſpagnols auront repris Corbie. Je ſuis,

MONSIEUR,

*Voſtre, &c.*

*De Paris ce 24. Decembre 1636.*

A MA-

## A MADAME....

## LETTRE LXXV.

MADAME,

Puis-que le jour d'hyer m'a plus duré que les trois derniers mois que j'ay eſté ſans vous voir, & qu'il n'y a icy perſonne qui prenne mes lettres ; trouvez bon que je vous eſcrive, & que je vous die que je ne ſus jamais ſi amoureux. Trois ou quatre choſes de celles que vous dites l'autre jour, me ſont tellement demeurées dans l'eſprit que je n'ay pû depuis apprendre pas une de celles que l'on m'a dites. De plus ce que vous m'accordaſtes du bout des levres, & que vous fiſtes pour m'obliger, eſt tout preſt de me perdre, & je trouve par experience que vous m'empriſonnaſtes, lors que vous penſiez me ſecourir. Cela fait un bien plus beau feu que ces bois aromatiques que vous aviez preparé pour moy, & il faut croire que la flamme en eſt bien agreable, puis qu'elle me plaiſt, lors meſme qu'elle me devore. Ainſi je ne vous demande pas de ſecours en l'eſtat où je ſuis, je ne voudrois pas des remedes qui la pourroient eſteindre ; & je me paſſeray bien de ceux qui la pourroient ſoulager. Ce dont je vous ſupplie ſeulement, c'eſt que je bruſle en voſtre preſence, & puiſ-que j'ay à eſtre conſommé, que cela m'arrive chez-vous, afin qu'au moins les cendres vous en demeurent ; Celles d'un Amant ſi reſpectueux, ſi raiſonnable. & ſi peu intereſſé, meritent bien d'eſtre gardées, & vous ne devez pas refuſer cette faveur à un homme qui prend tant de plaiſir à mourir pour vous.

Madame, quand j'ay pris la plume, je penſois vous demander ſeulement, ſi vous iriez demain à la Comedie des petites Saintot : mais je n'ay pû m'empeſcher de vous eſcrire cecy, qui reſſemble, à mon avis bien fort à un Poulet, quoy que vous n'ayez pas accouſtumé d'en recevoir de pas un de vos quarante trois Amans. Je vous ſupplie de lire celuy-cy de bon

cœur,

cœur. Si vous pouvez vous empeſcher demain de ſortir, vous m'obligérez infiniment. Mais au cas que vous ne vous puiſſiez deffendre d'aller à la Comedie, au moins plaignez-moy, & en voyant tous les morts qui y ſeront, ſouvenez-vous de celles que je ſouffriray au meſme temps pour vous.

---

## A MADAME
*de Saintot.*

### LETTRE LXXVI.

MADAME,

En ne penſant faire qu'une petite galanterie, vous avez eſcrit la plus galante lettre du monde. Tout grand Juriſconſulte que je ſois, je me trouve bien empeſché à y reſpondre, & je vous advouë que vous en ſçavez plus que moy. Je m'eſtois deſia bien aperçeu que vous aviez touſiours ce meſme eſprit que j'ay toute ma vie admiré, & que de toutes choſes vous n'aviez rien oublié que moy. Mais il eſt vray, que je ne me fuſſe pas imaginé que vous euſſiez appris à eſcrire, depuis que je ne vous vois plus, & que je dûſſe jamais rien voir de vous qui fût plus beau; & qui me touchât davantage que ce que j'en ay veu autrefois. Apres cela ne doutez pas que je ne faſſe tout ce qui me ſera poſſible pour faire differer le procez dont vous me parlez, & quoy que vous m'en ayez autrefois fait un bien bruſquement, je vous aſſeure que je ne taſcheray pas à m'en venger en cette occaſion. Mais n'eſtes-vous pas une méchante femme d'eſtre venuë troubler mon repos? I'eſtois dans le plus doux ſommeil du monde. & je ne ſçay pas s'il m'arrivera de ma vie de ſi bien dormir. Je ſuis au deſeſpoir de ce que vous ne viendra pas aujourd'huy à l'Academie; car vous pouvez juger pour qui j'y eſtois allé. I'employeray tout mon credit pour faire que l'on aille en corps vous ſupplier d'y venir. Mais ſi vous vouliez que j'y montraſſe voſtre lettre, cela ſuffiroit

pour

pour vous y faire desirer de tout le monde. Adieu, je vous jure que je suis à vous, &c.

---

## BILLET DE MADAME DE *Saintot*, à *Monsieur de Voiture.*

Je vous ay promis pour Galant à deux belles Dames de mes amies; Je m'asseure que vous ne trouverez pas cette entreprise-là trop grande, & je sçay bien que vous desgagerez ma parole, aussi tost que vos les aurez veües.

---

*Response de Monsieur de Voiture.*

## LETTRE LXXVII.

FAites moy voir le plutost que vous pourrez ce que j'ayme, car sans mentir, j'en meurs d'impacience; & puis que vous m'avez obligé d'aimer, faites aussi que je sois aymé. J'ay pensé toute la nuict aux deux personnes que vous sçavez : J'escris ce Poulet à l'une d'elles; donnez le, je vous supplie, à celle des deux que vous croirez que j'ayme le mieux. En reconnoissance des bons offices que vous me rendrez, je vous asseure que vous disposerez tousiours de mes affections, & que je n'aymeray jamais personne autant que vous, que lors que je croiray que vous le voudrez tout de bon.

A VNE

## A VNE MAISTRESSE. *inconnuë.*

## LETTRE LXXVIII.

Il n'y eut jamais une inclination si extraordinaire ni si estrange, que celle que j'ay pour vous. Je ne sçay du tout qui vous estes, & de ma vie, que je sçache, je ne vous ay seulement oüy nommer: cependant je vous asseure que je vous ayme, & qu'il y a desia un jour que vous me faites souffrir. Sans avoir jamais veu vostre visage, je le trouve beau; & vostre esprit me semble agreable, quoy que je n'en aye jamais rien oüy dire Toutes vos actions me ravissent, & je m'imagine en vous je ne sçay quoy, qui me fait aymer passionnément, je ne sçay qui. Quelquefois je me figure que vous estes blonde, & d'autresfois que vous estes brune; tantost grande, tantost petite, avec un nez aquilin, & avec un nez retrousé. Sous toutes ces formes, où je vous mets, vous me paroissez tousiours la plus aymable chose du monde: & sans sçavoir quelle sorte de beauté vous avez, je jurerois que c'est la plus aymable de toutes. Si vous me connoissez aussi peu, & que vous m'aymiez autant, j'en rends graces à l'Amour & aux estoilles. Mais afin que vous ne soyez pas trompée, & qu'en cas que vous m'imaginiez un grand homme blond, vous ne soyez pas surprise en me voyant; je vous veux dire à peu prés comme je suis. Ma taille est deux ou trois doigts au dessous de la mediocre; j'ay la teste assez belle, avec beaucoup de cheveux gris, les yeux doux, mais un peu esgarez, & le visage assez niais. En recompense, une de vos amies vous dira que je suis le meilleur garçon du monde, & que pour aymer en cinq ou six lieux à la fois, il n'y a personne qui le face si fidellement que moy. Si vous pouvez vous accommoder de tout cela, je vous l'offriray à la premiere veuë; en attendant je penseray en vous, sans sçavoir en qui je pense: & quand on me demandera pour qui je soupire, n'ayez peur que je le declare; & soyez asseurée que je ne diray jamais rien de vous.

A MA-

## A MADAME DE SAINTOT.

### LETTRE LXXIX.

Ie ſuis au deſeſpoir de ne pouvoir me promener avec que vous : Mais Madame la Princeſſe, & Madame de la Trimoüille, me commanderent hier d'aller à Ruël avec elles. Puiſque vous vous promenez tous les jours, faites-moy demain, ou apres demain, l'honneur que vous m'offrez à cette heure, en recompenſe je vous laiſſeray diſpoſer de moy comme il vous plaira. Vous n'en ſçaureiz pas uſer plus librement que vous faites, de me donner de la ſorte à qui il vous plaiſt. Il faut que vous gardiez quelque choſe d'excellent pour vous, puiſque vous faites de ces preſens à vos amies : Mais ſi elles ſont belles, comme vous dites, laiſſez moy ſeul à l'une d'elles, & ne me mettez point en deux. Si je m'y pouvois mettre, je le ferois à cette heure pour aller à Ruël, & pour aller avecque vous, & je vous aſſeure que vous auriez la meilleure part. L'avis que vous m'avez donné, fera que je m'ennuyray avec Madame..... , Madame..... , & Mademoiſelle de..... Faites, s'il vous plaiſt, des complimens bien paſſionnez pour moy, aux Dames à qui vous m'avez donné. Je voudrois que Madame..... en fuſt une : car ſans mentir, je la trouvay l'autre jour bien à mon gré. Mais voyez, je vous prie, le pouvoir que vous avez ſur moy. Quoy que je ne les connoiſſe point, je ſens deſia quelque inclination pour elles : & bien que je n'aye jamais aymé deux perſonnes à la fois, je voy bien que je feray tout ce que vous voudrez.

## A MONSIEVR ARNOVD
*ſous le nom du ſage Icas.*

### LETTRE LXXX.

MONSIEUR,

Quand je ne ſçaurois pas que vous eſtes un grand Magicien, & que vous avez la ſcience de commander aux Eſprits, le pouvoir que vous avez ſur le mien, & les charmes que je trouve dans ce que vous m'avez eſcrit, m'auroient fait juger qu'il y a en vous quelque choſe de ſurnaturel. Avec vos caracteres j'ay veu dans un petit morceau de papier des Temples & des Deeſſes, & vous m'avez fait voir dans voſtre lettre comme dans un miroir enchanté, toutes les perſonnes que j'ayme. Sur tout j'ay remarqué avec beaucoup de plaiſir le tableau où vous repreſentez parmy des ombres les plus belles lumieres de noſtre ſiecle, & me monſtrez le ſoin qu'a eu de moy une perſonne qui n'a point aujourd'huy de pareille, & à qui vous n'en cognoiſſez pas vous meſme, quoy que vous ſçachiez le paſſé & l'avenir. Mais vous, Monſieur, qui pouvez découvrir les choſes plus cachées, & qui n'avez qu'à dire; Parlez Demons: jettez un ſort, je vous ſupplie, pour ſçavoir ce que c'eſt que cette creature, & faites moy la faveur de me dire ce que vous en aurez appris. C'eſt ſans mentir, une curioſité digne d'eſtre ſçeuë, & je vous promets que je ne releveray pas le ſecret; car en cela, comme en toute autre choſe, je ſuivray touſiours vos commandemens, & vous témoigneray que je ſuis,

*Voſtre, &c.*

## A MADAME LA MARQVISE *de Rambouillet.*

### LETTRE LXXXI.

MADAME,

Sans alleguer l'hiſtoire ſaincte ni prophane, tout ce que vous eſcrivez eſt touſiours excellent. Je recueille les moindres billets qui échappent de vos mains, comme les feüilles de la Sybille, & j'y eſtudie cette haute eloqüence que tout le monde cherche, & qui ſeroit neceſſaire pour parler dignement de vous. Que s'il eſt vray, comme vous dites, que cela me ſoit arrivé, & s'il eſt poſſible que je vous aye bien loüée, je me puis vanter d'avoir fait la plus difficile choſe du monde, & celle, quand & quand, que je deſire le plus. Car je vous aſſeure, Madame, que je n'ay point d'envie plus paſſionnée, que de faire voir au monde les deux plus grands exemples qui furent jamais, d'une vertu accomplie, & d'uné affection parfaite, en donnant à connoiſtre combien vous eſtes eſtimable, & combien je ſuis,

MADAME,

*Voſtre, &c.*

---

## A MONSEIGNEVR LE CARDINAL *de la Valette.*

### LETTRE LXXXII.

MONSEIGNEUR,

Je voyois beaucoup de raiſons de ne pas eſperer ſitoſt de vos lettres, & je jugeois bien qu'une perſonne qui faiſoit tant de choſes, n'en pouvoit pas beaucoup eſcrire. Je me conte tois d'entendre icy toutes les ſemaines crier voſtre nom & vos victoires, & de pouvoir apprendre de vos nouvelles en les

achettant. Mais il eſt vray qu'il eſtoit temps que vous me fiſſiez l'honneur que j'ay receu de vous, & l'inſolence de quelques gens commençoit à m'eſtre inſupportable, qui diſoient tout haut, que le temps de leurs propheties eſtoit arrivé, & que je me verrois bientoſt avec eux comme une perſonne privée. Il y en a meſme qui ont pris cette occaſion de tenter ma fidelité. Vous ne ſçauriez croire, Monſeigneur, quels avantages l'on m'a offerts, pour me faire promettre de quitter voſtre party cet hyver, & de preſter mes griffes contre vous, deux fois la ſemaine Cependant quoy que ces offres m'ayent eſté preſentées par la plus charmante bouche du monde, j'y ay reſiſté avec toute la conſtance que je ſuis obligé d'avoir pour un homme à qui je dois toutes choſes; & que je trouve d'ailleurs ſi à mon gré, que quand il m'auroit touſiours hai, je ne me pourrois jamais empeſcher de le reſpecter, & de le ſervir. De ſorte qu'encore que l'aye à Paris ces attachemens que ne manquent jamais d'y avoir ceux qui ne ſongent pas à commander des armées, & qui ne ſont pas capables de ces hautes paſſions qui tiennent à cette heure un peu plus de la moitié de voſtre ame: je ſuis preſt d'en partir toutes les fois que vous me l'ordonnerez, & je quitteray pour vous aller trouver une perſonne jeune, gaye, & brune. Je n'attens pour cela, que d'en avoir une honneſte occaſion, & ſi les ennemis, comme je le croy, ne vous oſent attendre que derriere leurs murailles, & vous obligent à un ſiege, je ne manqueray pas de me rendre aupres de vous: auſſi bien, pour dire le vray, i'ayme mieux eſtre aſſiegeant qu'aſſiegé, & les Eſpagnols ſont ſi prés de Paris, que quand je n'en ſortirois pas pour l'amour de vous, je le pourrois faire pour l'amour de moy. On rompt tous les pont d'alentour, on eſt preſt à toute heure de tendre icy les chaiſnes, & lors que nous portons la terreur juſques ſur le bords du Rhin, nous ne ſommes pas bien aſſeurez ſur ceux de la Seine. Dans le deſplaiſir que me donne ce deſordre, je vous avoüe, Monſeigneur; que je reçois quelque conſolation, de voir qu'en un temps, où nos affaires vont mal de tout coſtez elles proſperent du voſtre: & que tandis que noſtre armée de Picardie ſe retire dans les villes, que celle que

nous

nous avons en Bourgogne languit dans les tranchées, & que nous ne faisons gueres mieux en Italie, vous arrestiez Galas dans ces retranchemens, vous preniez des places à sa veuë, & que vous soyez le seul conquerant, & le seul victorieux. En effet sans faire passer les choses pour autres qu'elles ne sont, les seuls progres que nous avons faites cette année nous sont venus par vostre moyen :

*Te copias, te consilium & tuos*
*Præbente Divos.*

Je vous supplie donc tres-humblement, Monsiegneur, de me commander d'aller prendre part à vos prosperitez, & d'aller voir nostre bonne fortune au seul lieu où elle est maintenant. Aussi bien, sans faire le vaillant, les exploits de Monsieur de Simple-serre ne me laissent point dormir, & j'ay attaché au pommeau de mon espée, trois lettres de la petite Flamande, que je veux mettre dans le corps d'un Allemand, *Sed quid ago? cùm mihi sit incertum tranquillo-ne sis animo, an ut in bello, in aliqua majuscula aura negotio-ve versere, labor longius. Cum igitur mihi erit exploratum te libenter esse risurum, scribam ad te pluribus.* Ie n'ay pas craint de mettre encore celuy-cy, puis qu'il est de Ciceron, & je metteray dans mes lettres le plus de Latin qu'il me sera possible, puis-que vous me dites que vous n'en lisez plus que là ; car, en verité, ce seroit dommage, que vous oubliassez le vostre, Au pis aller, si vous l'oubliez, je m'offre de vous le raptendre cét hyver, je vous monstreray les plus beaux passages de Virgile, d'Horace & de Terence : Ie vous expliqueray les plus difficiles, & je vous feray connoistre les graces secretes, & les beautez les plus cachées de ces autheurs là. En un mot, je vous rendray tout ce que vous m'avez presté, &c.

MONSEIGNEUR,

Depuis cette lettre escrire, il est venu un Courrir, qui a donné l'advis que vous estiez dans Colmar : Ie vous asseure que cette nouvelle a plus rejoüy la Cœur

que tous les bals qui s'y donnent, & que tous les balets qui s'y preparent ; particulierement ſept ou huit perſonnes en ont eu une joye & une ſatisfaction infinie. A la verité, on ſe peut conſoler de l'abſence de ſes amis quand ils font les choſes que vous faites, & il n'y a perſonne de ceux qui vous ayment le mieux qui pût deſirer qui vous euſſiez eſté icy pluſtoſt. Sans mentir, Monſeigneur, cela eſt bien glorieux de ſecourir les Alliez du Roy, en dépit de l'hyver, & des ennemis, & que vous qui ne participez point aux reiouïſſances publiques, vous ſoyez le ſeul qui les juſtifiez, & qui nous donnez ſuiet d'en faire.

---

AV MESME,

## LETTRE LXXXIII.

MONSEIGNEUR,

Je ne ſçay pas pourquoy vous vous plaignez de moy, ſi ce n'eſt qu'à cette heure que vous avez les armes à la main, vous voulez quereller tout le monde, & que prévoyant que les Eſpagnols ne dureront guere devant vous, vous cherchez deſia des matieres de nouveaux differens. Il eſt difficile d'eſtre equitable & conquerant en meſme temps, & je vois bien que la vaillance & la juſtice ſont deux vertus qui ne marchent guere enſemble. Il n'y a pas beaucoup de jours que je vous eſcrivis une lettre ſi longue, que je crûs que vous n'auriez pas le loiſir de la lire, & je ne me ſens pas coupable d'avoir laiſſé paſſer une occaſion de faire mon deuoir. Quand je ne conſidererois pas, Monſeigneur, les infinies obligations que je vous ay, & que je ne me ſoucierois point de donner quelque ſatisfaction de moy, au plus honneſte homme que j'aye connu de ma vie, touſiours ne laiſſerois je pas de vous eſcrire ; & je me garderois bien de donner aucun ſuiet de mécontentement à un homme, qui eſt aujourd'huy le plus redoutable de France. Mais ſous ombre que vous avez à cette heure une

une infinité d'affaires, que vous faites le meſtier de travailleur, de ſoldat, & de General tout enſemble, que vous ſoigniez à fortifier un Camp, & à prendre une ville; à mettre l'ordre & la juſtice dans une armée, & à rendre diſciplinable une nation qui ne l'avoit encore jamais eſté; il vous ſemble que tous les autres ont du loiſir, & qu'il n'y a que vous qui travaille. Cependant je vous aſſeure que quand je n'aurois icy autre affaire, qu'à eſcouter ceux qui diſent de vos nouvelles, & à en dire à ceux qui en demandent, je ne ſerois guere moins occupé que vous, & il ne me reſteroit que fort peu de temps à vous eſcrire. Telle perſonne qui ſe contentoit les autres années de parler deux ou trois heures de vous, en parle maintenant ſix heures ſans ſe laſſer. Ceux qui ayment le gouvernement, & ceux qui le haïſſent, s'informent eſgalement de ce que vous faites; & il n'y a plus perſonne à qui vous ſoyez indifferent, que ceux à qui la France l'eſt auſſi. Comme j'écrivois cecy, Monſeigneur, j'ay appris que la compoſition de Landrecis eſtoit faite, & que Dimanche prochain vous ſeriés dedans. Je louë Dieu, & me reſiouïs avec vous, de ce que vous avés appris aux eſtrangers, qu'il n'eſt pas impoſſible que nous prenions de leurs places, & de ce que vous avez rompu le charme qui nous en avoit empeſchés depuis tant d'années. Louvain, Valence, & Dole, avoiẽt perſuadé à nos ennemis, que nous ne gagnerions jamais rien ſur eux, & que le plus que nous pouvions faire, eſtoit de reprendre ce que l'on nous avoit oſté. Il ſembloit que les plus meſchantes villes devenoient imprenables des que nous les attaquions, nos armées, qui faiſoient aſſez bien dans toutes les autres rencontres, ſe ruinoient, & perdoient courage, dés que l'on les employoit à un ſiege, & quelque grande & victorieuſe que fuſt voſtre fortune, il n'y avoit point de ſi petit foſſe, ni de ſi foible rempart qui ne l'arreſtaſt. En fin, Monſeigneur, vous avez changé ce mauvais deſtin, vous avez monſtré à ceux qui vous renvoyoient à Dole, qu'ils vous prenoient pour un autre. Vous avez fait oüir voſtre canon, pour ainſi dire, juſques dans Bruxelles, & ce bruit a fait reculer le Cardinal infant juſques à Grand, au lieu de le faire avancer au ſecours d'une place, que vous

luy alliez prendre. Mais ce que je trouve en cét exploits de plus considerable, c'est l'ordre, la diligence, & la certitude, avec laquelle il s'est fait. Le jour que vous ouvristes vos tranchées ; on peut dire que Landrecis estoit à nous, & quand Picolomini & tout ces gens qui nous effrayerent tant l'an passé, y fussent venus avec toutes les forces de l'Empire, ils n'eussent pas pû vous l'oster des mains. Nous n'avions pas accoustumé de nous prendre de la sorte à attaquer des places, & l'on peut dire que le premier siege que vous avez fait, a esté le premier siege regulier que l'on aye veu en France.....

M.,... m'a fort presse d'aller avec luy, & je m'en suis excusé sur des affaires tres importantes, que je luy ay fait entendre que j'ay icy. Ces affaires tres-importantes, c'est un siege que j'ay commencé d'une place assez jolie, & fort bien située. I'en ay fait la circonvallation à la mode de Hollande, & à la vostre : & Picolomini ne me sçauroit empescher de la prendre. Les choses estant si avancées, il me desplairoit extrémement de lever le siege, car entres nous-autres Conquerans, cela est faschieux.

*Ce 3. de Julliet 1634.*

---

## A MONSIEVR LE MARQVIS *de Pisany.*

### LETTRE LXXXIV.

MONSIEUR,

Ie me resiouïs de ce que vous estes devenu la plus fort homme du Monde, & que le traivail, les veilles les maladies, le plomb, ni le fer des Espagnols ne vous peuvent faire de mal : je ne croyois pas qu'un homme nourri de tisane & d'eau d'orge, put avoir la peau si dure, ni qu'il y eut des caracteres qui pussent faire cét effect. Par quelque voye que cela arrive, je sçay bien qu'elle ne peut estre naturelle, & je ne m'en sçaurois formaliser, car j'ayme encore mieux que vous soyez

sorcier

ſorcier, que de vous voir en l'eſtat du pauvre Attichy, ou de Grinville, quelque bien embaumé que vous puſſiez eſtre. A vous en parler franchement, pour quelque cauſe que l'on meure, il me ſemble qu'il y a touſiours quelque choſe de bas à eſtre mort, & cela n'eſt point de *noſtre Corps*. Empeſchez-vous en donc, Monſieur, le plus que vous pourrez, & haſtes-vous, je vous ſupplie, de evenir, car je ne me ſçaurois plus paſſer de vous voir: & c'eſt en cela principalement que je connois que vous uſez de charmes, que moy qui me paſſe aſſez aiſément des abſens, je vous deſire continuellement, & je vous trouve à dire en toutes rencontres. Au moins, les occaſions où je vous ſouhaitte ſont auſſi agreables, & moins perilleuſes que celles où vous-vous trouvez tous les jours. Mettez-vous donc, ſi vous me croyez, un bon cheval entre les jambes, & ſoyez auſſi ayſe de revenir à Paris, que vous le fuſtes d'en ſortir. Auſſi-toſt que je ſçauray que vous y ſerez, je vous promets que je quitteray Blois, Tours & Richelieu, Monſieur, Madame de Combalet, & Mademoiſelle voſtre ſœur, pour vous aller voir, & pour vous dire de tout mon cœur, que je ſuis,

MONSIEUR,

*Voſtre, &c.*

*De Richelieu le 7. Octobre 1637.*

---

## A MADEMOISELLE DE *Rambouillet, avec cette inſcription:*

### A L'INFANTE FORTVNE *au Palais des Periſques.*

### LETTRE LXXXV.

MADEMOISELLE,

Nous ſommes venus en ce lieu ſans trouver aucune aventure qui ſoit digne de vous eſtre mandée, & l'autheur qui écrira noſtre hiſtoire, n'aura rien à dire ju

qu'icy ſinon que nous arrivaſmes le cinquieſme jour à Saumur. Il eſt vray qu'hyver au paſſer d'une riviere, nous aperceuſmes venir droit à nous quatre grands Taureaux qui parurent enchantez à ceux avec qui je cheminois; mais pour quoy je croy aſſeurément qu'ils ne l'eſtoient pas, parce qu'ils nous laiſſerent paſſer ſans détourbier, & qu'ils ne iettoient point de feu par les nazeaux. Le jour procedent nous voulumes oſter la bourſe, & le cheval à un paſſant par la couſtume du Royaume de Logres, toutesfois nous n'en fiſmes rien; car a ce que nous jugeaſmes, il creut que c'eſtoit luy faire outrage, & le trouva auſſi mauvais que ſi c'euſt eſté le voler. Enfin vous ne ſçauriez croire combien la chevalerie eſt ravillie maintenant, nous avons paſsé plus de dix ponts qui n'eſtoient gardez de perſonne, & par tout où nous avons hebergé, nos hoſtes n'ont point fait difficulté de prendre de l'argent de nous. Miſſire Lac & moy en avons beaucoup de regret. Nous ne faiſons que dire par les chemins, ha! ha! Amours, & nous faiſons tout ce qui nous eſt poſſible pour r'amener le ſiecle d'Vterpandragon: Mais le reſte du monde y eſt fort peu diſpoſé, & je ne vous puis dire combien les aventures ſont rares. Les deux meilleures que j'ay euës, c'eſt que j'ay trouvé depuis deux jours la lettre de l'Infante determinée, & que j'en ay ouvert une autre qui me ſemble la plus belle que j'aye en ma vie jamais leuë: c'eſt à mon jugement le plus parfait ouvrage que la fortune aye jamais produit, & puis que vous diſpoſez d'elle en toutes choſes, nous aurons ſujet de nous plaindre de vous, ſi nous ne ſommes pas quelque jour heureux; car ſans mentir, je croy que cela eſt en vos mains, & que vous n'avez ſeulement qu'à le vouloir. Nous avons reſolu d'eſtre vos Chevaliers en toute cette guerre, & d'y faire tant d'armes, que nous pourrons donner de la jalouſie à Dom Falanges d'Aſtre. En attendant cela nous ne laiſſerons pas de vous envoyer les Geans que nous ſurmonterons par les chemins. Et c'eſt par ceux-là que je veux vous faire entendre combien je ſuis,

MADEMOISELLE,

*Voſtre, &c.*

A LA

## A LA MESME.

## LETTRE LXXXVI.

MADEMOISELLE,

I'ay tant fait par mes journées, que je ſuis arrivé en un païs où l'on ne parle point de guerre, d'Eſpagnols, ni d'Allemans; d'Edits, de ſubſides ni d'emprunts ſur le peuple, & où l'on ne s'entretient que d'amour, de Balets, & de Comedies. Cela vous fera imaginer qu'il faut que je ſois allé bien-loin; vous croirez que je ſuis au de là de Poppocampeſche, ou que la fortune m'a conduit en l'Iſle inviſible d'Alcidiane. Cependant, le lieu où cela ſe trouve n'eſt pas tout à fait ſi éloigné de vous, c'eſt une ville aſſiſe ſur les bords de Loire, à l'endroit où le Cher ſe décharge dans cette riviere; les habitans y parlent François Tourangeau, & ſont à peu-prés de la ſtature, & du teint des hommes de France. Mais pour vous parler ſerieuſement, je vous aſſeure, Mademoiſelle, que depuis la ruine des Mores de Grenade, il ne s'eſt point fait de galanteries, ni de magnificences pareilles à celles qui ſe voyent icy; & Tours, que l'on appelloit le jardin de la France, ſe doit à cette heure nommer le Paradis de la Terre. Il ne ſe paſſe point de jours, qu'il n'y ait Bals, Muſiques, & feſtins: toutes ſortes de delices y abondent, les Citrons doux y viennent de tous coſtez, & les poires de bon Chreſtien n'en ſont point parties. Les chemins, depuis Paris juſques icy, ſont tous couverts de Violons, de Muſiciens, & de Baladins, de toiles d'argent, de broderies & de machines, qui viennent en foule ſe rendre en cette ville. Hier ſur les ſept heures du ſoir, il y arriva aux flambeaux ſix chariots chargez d'Amours, de Ris, d'attraits, de charmes & d'agréemens, qui s'eſtoient joints de tous les coſtez de la Terre, pour ſe trouver én cette aſſemblée. On dit meſmes qu'il en eſt venu du fons de la Norvege, imaginez vous, par le temps qu'il a fait: de ſorte qu'il y a icy beaucoup de gens qui croyent qu'il n'en eſt reſté pas un ſeul en tout le monde, & qu'ils ſont tous

en ce lieu. Je crois pourtant, Mademoiſelle, que ceux que vous avez accouſtumé d'avoir, vous ſont demeurez, car dans un ſi grand nombre qu'il y en a icy, je n'en ay reconnu pas un des voſtres, & je n'en ay point veu de cette maniere. Cette arrivée a fait de merueilleux effets par toute la ville : l'air s'en eſt rendu plus ſerain & plus doux, tous les hommes ſont devenus amoureux, toutes les femmes ſont devenuës belles, & Madame la Preſidente, que vous viſtes à Richelieu, eſt à cette heure une des plus jolies femmes de France. Mais, Mademoiſelle, ce qui eſt de bien eſtrange, & que vous aurez peut-eſtre peine à croire, c'eſt qu'au milieu de tant de delices je m'ennuye tout de long du jour, & que depuis le matin juſques au ſoir, je ne ſçay que dire ni que faire de tant d'Amours. Il ne m'en eſt écheu pas un, & de tant de belles il n'y en a une ſeule que je pretende; de ſorte que tandis que les galans ſont icy, ravis de leur fortune, & font des vœux pour y demeurer eternellement, je ſouhaitte dans mon cœur d'eſtre aupres de voſtre feu, avec Mademoiſelle d'Inton, & de vous voir, au moins au travers de vitres, avec Madame voſtre mere. Ie ne ſçay pas ſi ce ſont les deux grains qu'elle me donna en partant, qui font cét effet, ou ſi c'eſt quelque autre choſe : mais je n'ay de ma vie ſouhaitté avec tant de paſſion, d'avoir l'honneur de vous voir toutes deux ; & il me ſemble qu'il n'y a point de bien au monde, qui puiſſe eſtre agreable ſans celuy-là. Je vous ſupplie tres-humblement, Mademoiſelle, de me le ſouhaitter, & de croire qu'entre tous ceux qui le deſirent, il n'y a perſonne qui ſoit tant que moy,

*Voſtre, &c.*

*A Tours le* 8. *Ianuier* 1638.

---

## A LA MESME.

### LETTRE LXXXVII.

MADEMOISELLE,

Vous ne ſçauriez voir à cette heure de moy que des lettres

lettres ennuyeuſes, & neantmoins je ne me puis empeſcher de vous eſcrire. Mais pardonnez-moy, ſi je taſche à me deſennuyer, & conſiderez que je n'en puis avoir d'autre moyen que celuy-là ; car en l'humeur où je ſuis, que je me peuſſe divertir avec Mademoiſelle des Coudreaux. & avec Mademoiſelle Cheſneau: je ne croy pas que vous-vous l'imaginiez, ni que vous croyez qu'il y ait rien icy qui me puiſſe empeſcher un moment d'eſtre le plus triſte homme du monde. Parmy beaucoup de ſortes de deſplaiſirs que j'ay, la peine où je ſuis de voſtre ſanté me tourmente extrémement, ce dernier mal-heur m'a rendu tellement timide, qu'au lieu que je ne craignois rien, j'apprehende à cette heure toutes choſes, il me ſemble que je ne dois jamais revoir tout ce que je perds de veuë. D'autant plus qu'une perſonne m'eſt chere, il me ſemble qu'il y a plus d'apparence que je la dois perdre. Cela eſtant, Mademoiſelle, jugez s'il vous plaiſt, combien je dois craindre pour vous, & ſi je ne dois pas penſer que ſi la fortune me veut faire quelque choſe de pis, que ce qu'elle vient de faire, ce n'eſt peut-eſtre qu'à vous qu'elle ſe doit attaquer. J'ay une extreme impatience de me voir bien-toſt hors de ces craintes, & hors d'icy, & de trouver auprés de vous quelque ſorte de joye apres tant d'ennuis, ou du moins quelque repos apres tant d'inquietudes. Je ſuis,

*Voſtre, &c.*

---

## A MADAME LA MARQVISE *de Sablé.*

### LETTRE LXXXVIII.

MADAME,

Je voudrois bien n'avoir pas veu ſi toſt les lettres que vous avez envoyées à Mademoiſelle de Ramboüillet & à .... Car j'eſperois en vous eſcrivant le premier & en m'embarquant de ma franche volonté dans ce commerce, vous donner une preuve de mon affe-

affection auſſi aſſeurée que celle que j'ay receuë de vous. Mais ce que vous avez eſcrit de moy eſt ſi obligeant, que j'avouë que je ne puis pretendre aucun merite à y reſpondre, & que le plus pareſſeux homme du monde, eſtant en ma place en feroit autant que moy. Sans mentir, Madame, il faut que ceux qui taſchent à vous décrier du coſté de la tendreſſe, avoüent que ſi vous n'eſtes la plus aymante perſonne du monde vous eſtes au moins la plus obligeante. La vraye amitié ne ſçauroit avoir plus de douceur qu'il y en a dans vos paroles; & toutes les apparences d'affection ſont ſi belles en vous, qu'il n'y a point d'honneſte homme, qui ne s'en pût contenter. Je ſuis neantmoins en quelque façon obligé de croire qu'il y a quelque charme en cela pour moy, & quoy que je ſçache que vous avez pour contrefaire les amitiez, le ſecret que Monſieur de.... a pour les rubis, & que quand il vous plaiſt, vous ſçavez donner à un peu de paſte, l'éclat d'une pierre precieuſe, je ſuis tout perſuadé, que celle que vous m'avez donnée eſt tres fine, & qu'il n'y a rien de plus vray ny de plus ferme. Pour ce qui eſt de moy, je puis dire avec verité, que je vous ay touſiours honorée & aymée ſur toutes les perſonnes du Monde, mais jamais à comparaiſon de ce que je fais à cette heure; & je n'oſerois mettre icy tous les ſentimens que j'ay pour vous, de peur que ſi cette lettre venoit à eſtre perduë, on ne la priſt pour une lettre d'Amour. Je ne croy pas que cette paſſion aye rien de plus ſenſible ny de plus tendre que ce que je ſens tous les jours pour vous. Ie ne ſçaurois pas contrefaire les agitations des Amans, ny tirer la langue à l'Iſcaron. Mais il eſt vray que depuis que je vous ay quittée, j'ay des melancolies qui me tirent hors de moy meſme, & qui eſtonnent tout le Monde, & il y a quelques heures au jour où le Pere Tranquille, & le petit Jeſuite, ne feroient point de difficulté de m'exorciſer, car ſi j'ay eu quelque ſorte de plaiſir, ç'a eſté de parler de vous à mille perſonnes. On ſçavoit que j'avois eſté chez vous à Loudun, de ſorte que tout le monde a eu la curioſité de me voir, & on m'a interrogé comme un homme qui venoit du Ciel & de l'Enfer. J'ay dit Madame, que vous eſtiez auſſi belle que vous l'eſtiez il y a quarante ans. Mais quand

j'ay

j'ay voulu dire que vous aviez plus d'eſprit, on a creu que je contois des choſes incroyables, & en cét endroit-là, j'ay perdu toute creance. Auſſi eſt il vray qu'il ſe fait des miracles en vous, qui ne ſe firent jamais en perſonne, & il n'y a jamais eu que vous au monde qui ſoit ſortie plus belle de la petite verole, & qui ſoit devenuë plus habile à la compagne. Mademoiſelle de Romboüillet a eſté ravie de voſtre lettre, je l'ay trouvée une des meilleures que vous ayez jamais faites, & j'ay eſté bien aiſe de voir ſi bien eſcrire des choſes qui me ſont ſi avantageuſes. Quelque aſſeurance que j'euſſe de voſtre affection, j'ay eu grand plaiſir à voir celles que vous en donnez aux autres, & j'avouë que cette vanité de femme que vous dites que j'ay eu a eſté touchée Adieu. Madame, apres cinq pages de papier je vous quitte à regret, comme eſtant,

Madame, mandez-moy s'il vous plaiſt, ſi vous-vous eſtes apperceuë, que ce *comme eſtant* dont j'ay fini ma lettre, eſt une de ces fins dont nous auions parlé.

*Voſtre, &c.*

---

## A MONSIEVR LE CARDINAL *de la Valette.*

### LETTRE LXXXIX.

MONSEIGNEUR,

Eſtes-vous encore faſché de ce que vous n'avez pas deviné que ceux de Verceil manquoient de poudre, ou de ce que n'en ayant pas, ils n'ont pû ſe défendre, ou de ce qu'avec huit ou neuf mille hommes, vous n'en avez pas forcé vingt mille dans de fort bons retranchements? Sans mentir, vous ne vous ſervez gueres utilement de voſtre raiſon, ſi ce déplaiſir vous a duré juſques à cette heure; aviez-vous donc eſperé de faire l'impoſſible, que vous n'eſtes pas ſatisfait d'avoir fait tout ce qui s'eſt pû? Pardonnez-moy, Monſeigneur, ſi je vous le dis; mais en verité il n'eſt pas bien ſeant

ſeant à un homme ſage d'avoir tant de regret pour une choſe où il n'a point failly, & c'eſt, ce me ſemble, en quelque ſorte ne faire pas aſſez de cas de ſon devoir, que de n'eſtre pas content quand on le fait. Vous eſtes accouru avec une poignée de gens au ſecours d'une place, qui eſtoit aſſiegée par une grande armée; vous avez trouvé la circonvallation achevée, & tous les retranchements en tel eſtat que chacun jugeoit que vous ne pourriez pas ſeulement envoyer un homme dans la Ville, pour y dire de vos nouvelles, & contre l'avis & l'eſperance de tout le monde, vous y en avez fait entrer dix-huict cens. Se peut-il rien faire de plus reſolu; de mieux entrepis, & de ſi bien executé que cela? C'eſt vous qui avez travaillé juſques là, la fortune a fait le reſte, & ſi elle l'a mal-fait, pourquoy vous en tourmentez-vous tant? Ne vous accouſtumez pas, je vous ſupplie, à eſtre en communauté avec elle, & ainſſi bien dans les bons ſuccés, que dans ceux qui ne le ſeront pas, diſtinguez touſiours ce qui eſt d'elle, & ce qui ſera de vous. Il arrivera delà que vous ne vous eſleverez, & que vous ne vous r'abaiſſerez jamais trop. Si vous voulez vous répondre des éuenemens, & ſi vous ne pouvez eſtre ſatisfait que lors que tout ce qui ſe pourroit ſouhaitter vous arrive, vous faites, ſans mentir, la guerre à de fâcheuſes conditions, & vous voulez que la Fortune faſſe autant pour vous qu'elle faiſoit pour Alexandre, & un peu plus qu'elle n'a fait pour Ceſar. Encore eſtes-vous ingrat envers la voſtre, ſi vous vous plaignez d'elle pour cette derniere occaſion, & il y a de l'injuſtice à reputer comme un grand mal-heur d'avoir manqué à avoir une grande proſperité. Cependant, vous parlez comme ſi vous aviez perdu par voſtre faute dix batailles, & cent villes, & il ſemble que vous ſoyez au deſeſpoir, pour avoir veu perdre une place, que dés le commencement tout le monde a jugé que l'on ne pourroit ſauver. Croyez-moy, l'on ne repare jamais rien en puiſſant, & pour ce qui vous regarde, vous n'avez rien à reparer. La priſe de Verceil a fait tort aux affaires du Roy, mais point du tout à voſtre reputation. Si le ſecours que vous y aviez jetté n'a pas eſté heureux, il ne merite pas moins de loüange pour cela, & dans toutes vos années de

proſpe-

proſperité, vous n'avez rien fait de ſi beau, de ſi hardy, ni de ſi extraordinaire. Prenez donc, s'il vous plaiſt, des reſolutions plus moderées que celles que vous témoignez d'avoir, & n'eſtant pas en eſtat de faire peur à vos ennemis, n'en faites point à vos amis. Vous qui m'avez appris tout ce que je ſçay, vous ſçavez bien que la prudence eſt une vertu generale, qui ſe meſle avec toutes les autres : & que là où elle n'eſt pas, la valeur perd ſon nom & ſa nature.

I'iray demain, ou apres demain, faire vos complimens à la perſonne dont vous me parlez ; La derniere fois que je la vis, elle me parla extrémement de vous, & me jura que pour voſtre conſideration elle ne s'eſtoit pas réiouïe de la priſe de Verceil : pour-ce qu'encore que tout le monde ſceût qu'il n'y avoit pas de voſtre faute, elle cognoiſſoit bien que cela vous affligeroit, & qu'elle vous aymoit trop pour avoir quelque joye d'une choſe qui vous donnoit du déplaiſir. En verité, elle vous ayme extrémement, ce me ſemble, & quelque autre qu'elle vous aymé encore plus qu'extrémement.

*A Paris, le 7. Aouſt. 1638.*

## A MONSIEVR COSTART.

### LETTRE XC.

MONSEIGEUR,

I'auray pour ce coup cette *imperatoriam brevitatem*, donc vous me parlez, car il faut, que je parte preſentement pour aller à ſainct Germain, & cela ſera cauſe que je ne vous diray qu'un mot. Je ne ſeray pas pour cela ἄφρονος, ſelon voſtre Theophraſte : dans les feſtins que nous faiſons enſemble, ou pluſtoſt que vous me faites, je ne dois parler que pour dire graces,

*Tantum laudare paratus.*

De vous dire au vray quels peuples ont introduit la Polygamie, je vous jure ma foy que je n'en ſçais rien, & je ne m'en mets pas en peine.

*Tros, Rutulusve fuat, nullo diſcrimine habebo.*

en tout cas je vous en croiray bien pluſtoſt qu'Herodote, qui dit qu'aux Indes, il y a des fourmis, moindres, certes, que chiens, mais plus grandes que renards; car voyla le texte, au moins du mien. Mais je ne ſçay ſi Herodote que j'ay eſt ſemblable au voſtre.

A propos, vous m'avez eſté mettre en ſcrupule de Theocrite, & j'en eſtois ſi en repos que rien plus. Mais pour revenir à l'autre dont nous parlions, dites-moy ce qu'il veut dire, quand il dit que Venus envoya la maladie des femmes aux Scythes, qui avoient violé ſon Temple d'Aſcalon.

Voſtre vers d'Athenée, que le vin eſt le grand cheval des Poëtes, eſt fort plaiſant: Mais dites la verité n'avez-vous pas taſché d'en faire un vers Alexandrin? Ce μέγας avec ἵππος me plaiſt, & revient heureuſement à cette phraſe Françoiſe, monter ſur ſes grands chevaux, comme vous l'avez ingenieuſement remarqué. Mais ce grand cheval jette ſouvent ſon homme par terre, & on peut dire de luy, qu'il mord & qu'il ruë.

Pour *l'Edentulum* de Plaute, je ne crois pas, non plus que vous, qu'il veüille dire qu'il ne mordiſt point, car ce ſeroit un defaut, mais que c'eſt une façon de parler bouffonne, pour dire qu'il eſtoit bien vieux, qui eſtoit une perfection.

Que voulez-vous que je face à Vlpian qui appelle les Chreſtiens impoſteurs *idem Trebatio & Papiniano videbatur*. Nous perdrions noſtre cauſe dans le Digeſte; mais le Code nous eſt plus favorable.

Le mot de Pline me ſemble beau, *rerum natura nuſquam, &c.* Quand je vis l'Elephant, je dis qu'il ſembloit que ce fuſt une figure qui n'eſtoit qu'ébauchée par la Nature, & qu'il y avoit plus de façon en une mouche.

A propos, je crois que je m'en vais faire un aſſez grand voyage, le Roy m'a donné celuy de Florence, pour aller porter la nouvelle au grand Duc, de l'accouc-

couchement de la Reyne. Cela me doit estre en quelque sorte avantageux & mesme agreable : mais je suis faſché que cela m'ostera quelque temps le moyen de voir de vos lettres, & de vous voir vous mesme, car je crois que vous serez à Paris devant que je sois de retour. Je ne sçay si je seray encore icy quand vous me ferez réponse à cette lettre ; mais ne laissez pas pourtant de m'écrire, car il peut arriver mille choses qui retarderont, ou qui empescheront mon partement. En tout cas je vous dis adieu, & je vous prie de croire que je vous ayme de tout mon cœur : & que je n'ay jamais eu de bon-heur au monde que j'estime tant, ni qui me donne tant de joye que vostre amitié.

Au reste, ostez je vous supplie, ces Monsieur que vous semez ç'à & là dans vos lettres, *ad populum phaleras*, ou bien je vous en mettray à chaque ligne, & vous diray,

*Vis te Sexte coli, volebam amare,*
*Sed si te colo Sexte, non amabo.*

C'est à dire, j'en seray moins,

*Vostre, &c.*

*A Paris, le 25. d'Aouſt, 1639.*

---

## AV MESME.

## LETTRE XCI.

*Male est Cornifici tuo Catullo,*
*Male est me hercule & laboriosè.*

TOut de bon, Monsieur, je n'ay eu de ma vie l'esprit si agité qu'à cette heure ; Cependant, vous m'écrivez des folies, & vous estes aussi gay & aussi enjoüé que si nous estions encore tous deux dans le Cour, & que nous n'euſſions ni l'un ni l'autre aucune cause d'ennuy. Au lieu de me parler du suiet de mon déplaisir, & de me dire ce que vous en jugez, car il y a lieu d'exercer ses conjectures là dessus, aussi bien que sur le plus obscur passage de Tacite, vous m'alleguez Lampridius, & Athenée, *quam inepte*, & en un temps où je dispute en moy-mesme, sçavoir si Madame de... m'ay-

m'ayme, ou ſi elle ne m'ayme pas, & que cela eſt devenu une choſe problematique, vous me venez entretenir de Pharaon. Lors que nous revenions enſemble d'Arcueil, ſi je vous euſſe eſté diſcourir des Roys d'Egypte, ſongez le grand plaiſir que je vous euſſe fait, & la belle attention que vous m'euſſiez donnée. Neantmoins, je vous avouë que je n'ay point eſté faſché de lire tout ce que vous m'eſcrivez. Ce que vous me mandez que..... m'a fait rire.

*Tityoſque vultu*
*Riſit invito.*

Voſtre *patruiſſime* m'a ſemblé fort plaiſant, auſſi Plaute a ſouvent de maſchantes boufonneries; mais, ſans mentir, il dit auſſi quelquefois de bons mots: & voilà comme j'accorde Horace & Ciceron, dont l'un dit qu'il eſt meſchant bouffon, & l'autre qu'il eſt *paſſim refertus urbanis dictis*. L'autre iour i'y liſois d'un vieillard, qui ayant ſurpris quelqu'un aupres du lieu où il avoit caché ſon threſor, le foüilla, luy fit monſtrer la main droite, & puis la main gauche, & n'y trouvant rien, dit *cedo tertiam*. Cela repreſente plaiſamment un vieillard ſoupçonneux, qui s'imagine qu'un homme à une troiſieſme main pour le voler. Je ne vous puis dire l'extreme plaiſir que vous me faites de m'écrire de la ſorte que vous m'écrivez. J'eſtudie mieux dans vos lettres que dans tous les liures du monde, & j'y trouve de plus belles choſes.

Pour ces Meſſieurs de *Quintus Metellus Celer*, je ne les connois point: vous me mandez qu'ils furent pris pour Indiens, pour moy je croy qu'il furent pris pour dupes. Au reſte, vous parlez des vents comme feroit Chriſtofle Colomb; vous avez bien la mine d'avoir pris tout cela mot à mot dans un liure, car je jurerois que vous n'avez jamais ſçeu qu'à cette heure ce que c'eſt qu'un rhomb de vent, & pour ce qui eſt du deſtroit de Vegas, je ne voudrois pas aſſeurer que vous le connuſſiez fort.

A ce que je voy φιλεῖν ſignifie *bacciare & amare*, c'eſt que baiſer, & aymer, *convertuntur*. Mais je m'aſſeure que... deſmentoit ce paſſage d'Ariſtenete.

Voſtre

Voſtre Paſteur, ſes moutons, & Hercule, m'ont bié plû, & l'aſne meſme eſt joly comme vous le faites parler. Dites-moy ſi c'eſt dans les Fables d'Eſope que vous l'avez trouvé. L'application de l'Apologue, me ſemble dangereuſe, & allez-vous en un peu preſcher cela à Ruël. Mais revenons à nos moutons. Il eſt vray qu'Hercule en mangeoit volontiers, & grande quantité; les Argonautes en allant à Colchos, le laiſſerent dans une iſle : on en rend pluſieurs raiſons, toutes aſſez belles, les uns diſent que c'eſt qu'il rompoit toutes les rames en ramant, les autres qu'il peſoit trop, quelques-uns, que les Argonautes eurent peur qu'il remportaſt ſeul toute la gloire, & d'autres que ce fuſt pource qu'il mangeoit trop. Il me ſouvient d'avoir leu dans un Poëte Grec, c'eſt à dire Grec & Latin, qu'il remüoit les oreilles en mangeant, & pource que cela m'a ſemblé plaiſant, j'en ay retenu les vers que voicy,

*Illum ſi edentem videris, ſtrepunt genæ,*
*Intus ſonat guttur, ſonat maxilla, dens*
*Stridet cammus, ſibilant nares, movet*
*Aures, ſolent armenta ſicut haud minus.*

Je ſuis faſché que je ne pris garde à vous, quand vous mangiez ce biſcuit de canelle à Gentilly, car ſans doute les oreilles vous alloient.

Je trouve au reſte voſtre verſion du Grec en vers Francois fort heureuſe : mais dites le vray, combien de fois avez-vous invoqué Apollon pour cela ?

Le mot d'Achilles Tatius, que la queuë du Paon eſt une prairie de plumes, eſt joly : mais peut-eſtre un peu trop hardy, & il me ſemble que Tertullien à mieux rencontré, qui dit, apres avoir dit beaucoup de choſes de la robbe du Paon, *nunquam ipſa, ſemper alia, etſi ſemper ipſa quando alia, toties denique mutanda, quoties movenda.*

Je conſens que l'on chaſtre Vlpian, puiſque vous le voulez, & meſme Papinian; Auſſi bien n'engendrent-ils que de procez. Mais ſi vous m'en croyez, on pardonnera à Trebatius, à cauſe du mot que vous m'avez appris de luy, *conſultus a quodam, an nux pinea pomum eſſet, reſpondit, ſi in Vatinium miſurus es, pomum erit.* Adieu, Monſieur, je ſuis en verité,

*Voſtre, &c.*

## AV MESME.

## LETTRE XCII.

MONSIEUR,

Lors que j'avois des moutons à acheter, & à eſcrire des poulets en Caſtillan & en Portugais, je n'avois gueres plus d'affaires que j'en ay à cette heure. Il faut que je prenne congé du Roy, & de Monſieur, que je ſollicite Monſieur de Bulion pour une ordonnance, & que je me face payer à l'Eſpagne: Que je die adieu à tous mes amis, & que tout cela ſoit fait dans trois jours. Cependant je laiſſe tout cela, pour prendre le loiſir de vous eſcrire, car il me ſemble qu'il n'y a rien qui me ſoit ſi important, & que ce voyage ne me pourroit eſtre heureux, ſi je le commençois ſi mal que de partir ſans vous dire adieu. Je ne ſçay pas ſi cette *embarquacion* me ſera heureuſe: mais jamais je ne ſortis de France ſi volontiers, & je prens plaiſir à aller défier ſur la mer Mediterranée ces 32. vents que vous ſçavez que je défiay autrefois ſur l'Ocean. A propos, vous en mettez trente-cinq, vous qui faites tant de grand marinier, avec voſtre *Rhomb*, & voſtre *Detroit de Végas*.

*Heu quanam tanti turbarunt æthera venti.*

Ceux qui ont fait le tour du monde n'en connoiſſent que trente-deux; les trois de ſur plus ſont de voſtre teſte; je ne croyois pas qu'il y euſt tant. Mais celuy qui me ſemble le plus inſupportable en vous, eſt le vent Grec, & la ſuffiſance que vous prenez pour ſçavoir mieux que moy où il faut mettre un grave, ou un circonflexe. Il a bien eſté dit, Tu n'adjouſteras ni oſteras un jota; mais il n'eſt pas parlé des accens Et cependant, pource que j'en ay oublié un, vous ſoufflez comme ſi vous aviez gagné une grande victoire: *o ventum horribilem!* Lors que vous accommodaſtes ſi mal la pauvre Philomele, qu'apres Terée perſonne ne la jamais trairée ſi mal que vous, je n'en fis

pas

pas tant de bruit ; & cela vous eſtoit moins pardonnable qu'à moy.

Mais mon Dieu que vous m'avez dit à propos voſtre *Duriter*..... & tout le reſte de ce paſſage ! Sans mentir, il faut que je vous ayme bien pour lire ſans envie tout ce que vous m'écrivez, & pour prendre tant de plaiſir à connoiſtre que vous avez plus d'eſprit que moy. Pour vous dire le vray, ce que je regrette le plus en partant d'icy, c'eſt que je n'auray plus de vos nouvelles. Il me ſemble que les figues, le raiſins, les melons d'Italie, & le preſent que me fera le grand Duc, ne me pourroient dédommager de la perte que je fais de vos lettres. Mais je croy que vous aymez mieux que je vous loue de voſtre poëſie ; que de voſtre proſe. Car Ariſtote dit, que ſur tout ouvrier le Poëte eſt amoureux de ſon ouvrage. En verite, vos œvres poëtiques ſont admirables ; & je veux mourir ſi vous ne faites des vers comme Ciceron.

---

## A MADEMOISELLE
*de Rambouillet.*

### LETTRE XCIII.

MADEMOISELLE,

Je ne puis pas dire abſolument que je ſuis arrivé à Turin, car il ny eſt arrivé que la moitié de moy-meſme. Vous croyez que je veux dire que l'autre eſt demeurée aupres de vous ; ce n'eſt pas cela, c'eſt que de cent & quatre liures que je peſois en partant de Paris, je n'en peſe plus que cinquante-deux. Il ne ſe peut rien voir de ſi maigre & de ſi de charné que je ſuis, & ſelon que je ſuis changé, je crois que Monſieur le Marquis de Piſany & moy ne nous reconnoiſtrons plus quand nous nous verrons. La fievre me fit arreſter un jour à Roane, je croyois tout de bon eſtre attrappé, & que je ſerois long-temps malade. Ce qui me faiſoit le plus de dépit, c'eſt que m'imaginois que vous ne croires pas que ce fuſt de regret de vous avoir quittée, & que vous penſeriez pluſtoſt que ce ſeroit pour avoir couru la poſte,

poſte. En effet, cela n'eſtoit pas hors de la vray-ſemblance, & ce qui ſembloit confirmer cette opinion, c'eſt qu'il eſt vray que les trois derniers chevaux que j'avois montez, m'avoient mis en un pitoyable eſtat cét endroit que vous ſçavez que Brunel monſtroit à Marphiſe; & ce qui eſtoit plus à craindre, j'avois une ſi grãde chaleur, que quand j'euſſe eſté fait Gouverneur de Monſieur le Daufin, je n'euſſe pas eſté plus propre que je fus les quatre premier jours. I'en parlay à un fort honneſte homme de Roane, que l'on m'a dit qui eſt Apoticaire, lequel me donna quelque choſe qui me ſoulagea fort. Je vous ſupplie de le dire à Madame la Ducheſſe. Depuis, je n'ay eu aucun mal que celuy de ne vous point voir; mais à celuy-là, il n'y a point de remede, & le ſel Mercurial n'y fait rien. Ie ſuis dés hier apres diſner icy; je n'ay encore pû voir Madame, pource qu'hier l'on croyoit que Monſieur de Savoye allaſt mourir, aujourd huy je la verray; demain le partiray pour aller à l'armée, & j'eſpere qu'apres demain à midy je verray Monſieur le Cardinal de la Valette, & Monſieur voſtre frere. Permettez-moy s'il vous plaiſt, Mademoiſelle, d'eſtre bien ayſe en cette occaſion, & ne trouvez pas mauvais que je ſois ſenſible à cette joye en voſtre abſence. Quand je dis en voſtre abſence, j'y comprens auſſi celle de Madame la Princeſſe, de Mademoiſelle de Bourbon, de Madame la Ducheſſe d'Aiguillon, de Madame la Marquiſe de Sablé, de Madame du Vigean, & de Madame voſtre Mere que je devois nommer la premiere, quoy qu'il y ait des Princeſſes & des Ducheſſes parmy cela. Vous ne ſçauriez croire combien je ſuis en peine de la maladie de Madame de Liancourt; ſi elle ſe porte mieux, & ſi ſa..... eſt guerie, je vous ſupplie tres-humblement, Mademoiſelle, de me faire l'honneur de me le faire ſçavoir à Rome; car cela ſera cauſe que j'y feray un voyage, & que j'y verray toutes choſes avec plus de repos & de plaiſir. Mais que ce m'en ſeroit un grand, ſi je vous pouvois dire icy combien je ſuis,

MADEMOISELLE,

*Voſtre, &c.*

*A Turin le dernier Septembre* 1638.

A LA

A LA MESME.

## LETTRE XCIV.

MADEMOISELLE,

Je voudrois que vous m'euſſiez pû voir auiourd'huy dans un miroir, en l'eſtat où j'eſtois; vous m'euſſiez veu dans les plus effroyables montagnes du monde, au milieu de douze ou quinze hommes les plus horribles que l'on puiſſe voir, dont le plus innocent en a tué quinze ou vingt autres: qui ſont tous noirs comme des Diables, des cheveux qui leur viennent juſques à la moitié du corps, chacun deux ou trois balafres ſur le viſage, une grande harquebuſe ſur l'eſpaule, & deux piſtolets & deux poignards à la ceinture. Ce ſont les Bandis qui vivent dans les montagnes des confins de Piedmont & de Genes; vous euſſiez eu peur ſans doute, Mademoiſelle, de me voir entre ces Meſſieurs-là, & vous euſſiez creu qu'ils m'alloient couper la gorge. De peur d'en eſtre volé, je m'en eſtois fait accompagner, j'avois eſcrit dés le ſoir à leur Capitaine, de me venir accompagner, & de ſe trouver en mon chemin; ce qu'il a fait; & j'en ay eſté quitte pour trois piſtoles. Mais ſur tout, je voudrois que vous euſſiez veu la mine de mon neveu, & de mon valet, qui croyoient que ie les avois menez à la boucherie. Au ſortir de leurs mains, je ſuis paſſé par deux lieux où il y avoit garniſon Eſpagnole, & là, ſans doute, j'ay couru plus de danger: on m'a interrogé; j'ay dit que j'eſtois Savoyard, & pour paſſer pour cela, j'ay parlé le plus qu'il m'a eſté poſſible comme M. de..... Sur mon mauvais accent, ils m'ont laiſſé paſſer. Regardez ſi je feray jamais de beaux diſcours qui me valent tant, & s'il n'euſt pas eſté bien-mal à propos qu'en cette occaſion, ſous ombre que je ſuis de l'Academie, je me fuſſe allé piquer de parler bon François. Au ſortir de là, je ſuis arrivé à Savone, où j'ay trouvé la mer un peu plus eſmeuë qu'il ne falloit pour le petit vaiſſeau que j'avois pris; & neant-moins, je ſuis, Dieu mercy, arrivé icy à bon port. Voyez s'il vous plaiſt,

Mademoiſelle, combien de perils j'ay courus en un jour. Enfin je ſuis eſchapé des Bandis, des Eſpagnols, & de la mer; tout cela ne m'a point fait de mal, & vous m'en faites, & c'eſt pour vous que je cours le plus grand danger que je courray en ce voyage. Vous croyez que je me mocque, mais je veux mourir ſi je puis plus reſiſter au déplaiſir de ne point voir Madame voſtre Mere & vous. Je vous avouë franchement qu'au commencement j'eſtois en doute, & que je ne ſçavois ſi c'eſtoit vous, ou les chevaux de poſte qui me tourmentiez; mais il y a ſix jours que je ne cours plus, & je ne ſuis pas moins fatigué. Cela me fait voir que mon mal eſt d'eſtre eſloigné de vous, & que ma plus grande laſſitude eſt que je ſuis las de ne vous point voir, & cela eſt ſi vray, que ſi je n'avois point d'autres affaires que celles de Florence, je croy que je m'en retournerois d'icy; & que je n'aurois pas le courage de paſſer outre, ſi je n'avois à ſolliciter voſtre procés à Rome. Sçachez moy gré, s'il vous plaiſt, de cela; car je vous aſſeure qu'il en eſt encore plus que je n'en dis, & que je ſuis autant que je dois,

*Voſtre, &c.*

---

## A MADAME LA MARQVISE de Rambouillet.

### LETTRE XCV.

MADAME,

J'ay veu pour l'amour de vous le Valentin, avec plus d'attention que je n'ay jamais fait aucune choſe, & puis que vous deſirez que je vous en faſſe la deſcription, je le feray le plus exactement qu'il me ſera poſſible. Mais vous conſiderez, s'il vous plaiſt, que quand je me ſeray acquité de cette commiſſion, & de l'autre que vous m'avez donnée à Rome, j'auray fait pour vous les deux choſes du monde qui me ſont les plus difficiles, de parler de baſtiment & de parler d'affaires. Le Valentin, Madame, puis que Valentin

y a,

y a, eſt une maiſon qui eſt à un quart de lieuë de Turin, ſituée dans une prairie & ſur le bord du Po. En arrivant, on trouve d'abord ; je veux mourir ſi je ſçay ce qu'on trouve d'abord ; je croy que c'eſt un Perron ; non non, c'eſt un Portique ; je me trompe c'eſt un Perron. Par ma foy, je ne ſçay ſi c'eſt un Portique ou un Perron. Il n'y a pas une heure que je ſçavois tout cela admirablemens, & ma memoire m'a manqué. A mon retour, je m'en informeray mieux, & je ne manqueray pas de vous en faire le raport plus ponctuellemen. Je ſuis,

*Voſtre, &c.*

*De Genes, le 7. Octobr. 1638.*

---

## A MONSIEVR COSTART.

### LETTRE XCVI.

MONSEIGEUR,

J'eſtois hier logé dans un des plus beaux Palais du monde, j'avois pour mon appartement une grande ſale, deux antichambres, & une chambre tapiſsée de tapiſſeries relevées d'or, & j'eſtois ſervy par vingt ou trente Officiers ; & aujourd'huy je ſuis dans une des plus méchantes Hoſtelleries où j'aye jamais eſté de ma vie, & je n'ay plus qu'un valet pour me ſervir. Pour me conſoler d'un ſi grand changement de fortune, & faire que je ſois aujourd'huy auſſi heureux que j'eſtois hier, j'ay demandé de l'encre & du papier, & je me ſuis mis à vous eſcrire. Que je meure ſi parmy les honneurs que j'ay receus dans le perſonnage que je viens de joüer, & les divertiſſemens que l'on m'a fait avoir, j'ay eu tant de plaiſir que j'en ay à cette heure ; Outre la joye que j'ay de vous entretenir, je ſuis bienaiſe encore de vous faire voir que ce n'eſtoit pas le grand profit que je faiſois de changer mes lettres avec les voſtres, qui me faiſoit entretenir ce cõmerce : puiſqu'à cette heure que je ne puis avoir de réponſe, je ne laiſſe pas de prendre plaiſir à vous eſcrire, & à vous aſ-

ſeurer de la paſſion que i'ay de vous ſervir. Elle eſt, je vous jure, auſſi grande que vous le meritez, & que le merite l'affection que vous avez pour moy. J'eſpere partir de Rome dans trois ſemaines, & ſi je trouve un vaiſſeau, je m'embarqueray pour Marſeille. Vous qui connoiſſez ſi bien les vents, ſi vous avez quelque authorité ſur eux, je vous ſupplie de les enfermer tous en ce temps-là *præter Lapyga*. Mais celuy-la, il n'y a pas de danger qu'il ſoit un peu fort; j'ayme mieux avoir la mer un peu groſſe, & aller plus vîte, car j'ay haſte de retourner à Paris, & de vous y revoir. Je ſuis,

*Voſtre, &c.*

*De Rome le 15. Novemb. 1638.*

---

## *A MADEMOISELLE de Rambouillet.*

### LETTRE XCVII.

MADEMOISELLE,

J'en demande pardon à Madame voſtre mere; mais jamais je ne me ſuis tant ennuyé qu'à Rome. Il ne ſe paſſe point de jour que je n'y voye quelque choſe de merueailleux, des chefs-d'œuvres des plus grands ouvriers qui ayent eſté, des iardins où tout le Printemps ſe trouve à cette heure, des baſtimens qui n'en ont point de pareils au monde, & des ruines encore plus belles que ces baſtimens. Mais tout ce que je vous dis là n'empeſche pas que je n'y ſois triſte, & qu'au meſme temps que je voy toutes ces choſes je ne ſouhaitte d'en ſortir. Les plus excellens ouvrages de peinture, de ſculpture & de *provature*, d'Anelle, de Praxitelle, & de *Papardelle*, ne ſont point à mon gouſt. Ie m'eſtonnerois de cela, ſi je n'en connoiſſois la cauſe, & ſi je ne ſçavois qu'une perſonne qui eſt accouſtumée à vous voir ne ſçauroit plus jamais eſtre bien aiſe en ne vous voyant pas. Pour vous dire le vray, Mademoiſelle, je m'en arrive de vous comme de la ſanté. Je ne connois jamais ſi bien voſtre prix que lors que je vous ay per-

perduë, & quoy qu'en perſonne je ne garde pas touſjours un fort bon regime pour me bien tenir avec-ques vous dés-que je ne vous ay plus, je vous ſouhaitte avec mille vœux. Ie reconnois que vous eſtes la plus précieuſe choſe du monde, & je trouve par experience que toutes les delices de la terre ſont ameres & deſagreables ſans vous. I'eus plus de plaiſir il y a quelque temps à voir avecque vous deux ou trois allées de Ruël, que ie n'en ay eu à voir toutes les Vignes de Rome, & que ie n'en aurois à voir le Capitole, quand il ſeroit en l'eſtat où il à eſté autresfois, & que meſme Iupiter Capitolin s'y trouveroit en perſonne. Mais afin que vous ſçacheiz que ce n'eſt pas raillerie, & que je ſuis tout de bon, auſſi mal que ie le dis; il y a huict jours que me promenant le matin avec le Chevalier de Iars, je fuſſe tombé de mon haut s'il ne m'euſt receu entre ces bras, & le lendemain au ſoir je m'évanouïs encore une fois dans la chambre de Madame la Mareſchalle d'Eſtrée. Les Medecins diſent que ce ſont des vapeurs melancoliques, & que ces accidens ne ſons pas à mépriſer. Pour moy voyant que cela m'avoit repris deux jours de ſuite, & que j'eſtois menacé de quelque choſe de pis, ie n'ay eſté ni fou ni eſtourdi; i'ay pris de l'Antimoine que Monſieur Nerli m'a donné. En effet cela m'a fait du bien, i'en porteray quatre priſes avecque moy, que ie veux faire prendre à Madame la Ducheſſe d'Aiguillon, car il n'y a point de ripopes qui faſſent de ſi bons effets, & il ſe faut ſervir de cela en attendant que celuy qui me l'a donné aye trouvé la recepte de l'Or potable, qu'il ſçaura faire ce qu'il dit au plus tard dans un an, I'eſpere partir d'ici d'auiourd-huy en huict iour. Vous-vous eſtonnerez, Mademoiſelle, que ie demeure ſi long-temps en un lieu où ie dis qu'il m'ennuye, ſi fort j'y ay eſté arreſte iuſqu'à cette heure par des cauſes que ie vous diray, & deſquelles ie n'ay pû me deffaire. Mais ie vous aſſeure encore une fois que de ma vie ie n'ay eu tant d'ennuy, ni tant d'envie de vous voir. Je vous ſupplie tres-humblement de me faire l'honneur de me croire, & d'eſtre aſſeurée que ie ſuis beaucoup plus que ie ne le puis dire ici,

MADEMOISELLE, *Voſtre, &c.*

*De Rome le 25. Novemb. 1638.*

## A MONSIEGNEVR *l'Eveſque de Liſieux.*

## LETTRE XCVIII.

MONSEIGNEUR,

J'euſſe bien voulu vous porter la lettre qui eſt avec celle-cy, & vous aller remercier moy-meſme de la faveur, que vous m'avez faite, de me recommander à celuy qui vous l'envoye. Auſſi bien n'eſtant pas devenu plus homme de bien à Rome, je voudrois voir ſi je ne profiterois pas davantage à Liſieux, & ſi vous ne m'apprendriez pas comme il faut que je gagne le pardons que j'ay receus du Pape. Je croy que ce voyage-là me ſeroit plus utile que celuy que je viens de faire, car il eſt vray, Monſiegneur, que je ne vous voy jamais que je n'en ſois meilleur pour quelques jours, & toutes les fois que je vous approche, je ſans que mon bon Ange reprend nouveiles forces, & qu'il me conduit avec plus d'aſſeurance. Il y a long temps que j'ay dans l'eſprit, que ſi Dieu veut jamais ma converſion, il ne ſe ſervira point d'autres moyens que de vos diſcours, & de vos exemples pour me faire cette grace: & que s'il m'envoye une voix du Ciel pour me r'appeller, il me la fera entendre par voſtre bouche. Deſia il me ſemble que la volonté que i'ay de vous ſervir, me ſanctifie en quelque ſorte, & que ie ne ſçaurois eſtre tout à fait profane, ayant tant de reſpect & d'affection pour une perſonne ſi ſainte. Au moins eſtes-vous cauſe que i'ay quelque paſſion raiſonnable, parmy tant d'autres qui ne le ſont pas, & que dans le déreglement où ie ſois, il y a une partie de mon cœur qui eſt ſaine. Quoy que i'ay accouſtumé de l'employer bien mal, & que i'en ſois fort mauvais ménager: ie penſe avoir mis à couvert pour tous-iours ce que vous y avez, & ie ne ſçaurois plus perdre ni engager la place que ie vous y ay donnée. Elle eſt aſſez grande, Monſeigneur, pour ſauver quelque iour tout le reſte, & ie ne deſeſpere pas, qu'il ne ſoit bien-toſt

tout

tout à vous. De temps en temps vous y acquerez quelque choſe, & il ne s'en faut plus gueres que vous n'y ayez autant de pouvoir que tout le reſte du monde. Achevez ie vous ſupplie, de le gagner tout entier, & reſiouïſſez-vous de cette acquiſition, comme d'une conqueſte que vous avez faite dans un païs infidele, & du quel vous eſtes deſtiné à chaſſer les Idoles. J'ay quelque eſperance que cela arrivera, & ſçachant les témoignages que vous avez rendus en ma faveur; & connoiſſant d'ailleurs que vous ne ſçauriez vous tromper, ie prens pour une Prophetie tout le bien que vous avez dit de moy, & ie croy que ie ſeray tel à l'advenir, que vous avez aſſeuré au Cardinal Barberin que i'eſtois dés à cette heure. Ie ne puis aſſez bien vous exprimer le bon accüeil qu'il m'a fait à voſtre recommandation, & l'affection qu'il témoigne avoir pour tout ce qui vous regarde. L'Italie, Monſeigneur, ne vous connoiſt gueres moins que la France, & ſans mentir, ie n'ay rien veu à Rome qui m'ait tant edifié que l'eſtime & la paſſion que l'on y a pour vous. Mais ſur tous les autres, le Cardinal Barberin m'a ſemblé eſtre parfaitement voſtre amy; & avoir pour voſtre vertu, cette affection & ce reſpect que vous iettez dans l'ame de tous ceux qui vous pratiquent. Il m'a commandé de vous faire entendre quelques particularitez de ſa part, que ie reſerve à vous dire, lors que i'auray l'honneur de vous voir, & de vous pouvoir aſſeurer moy-meſme que ie ſuis plus que perſonne,

MONSEIGEUR,

*Voſtre, &c.*

*A Paris ce 15. Ianvier. 1639.*

## A MONSIEVR DE LYONNE
*a Rome.*

### LETTRE XCIX.

MONSIEUR,

Quoy que vous m'ayez donné les plus mauvaises heures que j'aye euës en tout mon voyage, & que personne ne m'ait si mal traitté à Rome que vous, je vous asseure que je n'y ay point veu d'homme que je desirasse tant de revoir, ni que je seruisse si volontiers. Il arrive peu souvent qu'en ruinant une personne on acquiert son amitié : Mais vous avez eu cette fortune avecque moy, & vostre Genie est en toutes choses si puissant dessus le mien, que je n'ay pû me défendre de vous d'une façon ni ne l'autre, & qu'en me gagnant mon argent, vous avez encore gagné mon cœur, & vous estes rendu maistre de ma volonté. Que si j'ay esté si heureux que de trouver quelque place dans vostre, ce gain-là me dépique de toutes mes pertes, & je pense avoir plus profité que vous dans le commerce que nous avons eu ensemble. Quoy que j'aye achetté bien cher vostre connoissance, je ne crois pas l'avoir payée à beaucoup prés ce qu'elle vaut ; & j'en donnerois bien volontiers encore autant, pour trouver dans Paris un autre homme comme vous. Cela estant ainsi Monsieur, vous devez estre asseuré que je feray toujours, tout ce qui pourra me conserver un honneur que j'estime tant, & que je ne perdray pas legerement un amy qui m'a tant cousté. J'ay fait tout ce que vous avez desiré dans l'affaire dont vous m'avez écrit, & je vous obeïray de la mesme sorte dans toutes les choses que vous me commanderez : Car je suis de tout mon cœur, & avec tout l'affection que je dois,

*Vostre, &c.*

*A Paris, le 7. Fevrier, 1639.*

A MON

## A MONSEIGNEVR LE CARDINAL *de la Valette.*

### LETTRE C.

MONSEIGNEUR,

Si vous vous ſouvenez de la paſſion que vous m'avez veuë autres fois pour Renaut, & pour Roger, vous ne douterez pas de celle que i'ay à cette heure pour ce qui vous regarde, puiſque vous faites en pourpoint, tout ce que ceux là faiſoient avec des armes enchantées. Quand vous auriez eſté Fée, vous ne vous ſeriez pas jetté dans le peril plus hardiment que vous avez fait, & vous avez porté la valeur, iuſques aux dernieres bornes où elle peut aller, & au plus haut point, où la puiſſent mettre ceux qui n'ont point d'autre vertu que celle-là. Je vous avouë, Monſeigneur, que ſi la guerre avoit eſté achevée par ce dernier exploit, dont vous avez eſté la principale cauſe, & qu'il ne vous reſtaſt plus rien à faire, qu'a venir triompher, je receurois une extréme ioye de tout ce que i'entens dire icy de vous, & ie me mettrois à eſcrire voſtre hiſtoire avec beaucoup de repos & de plaiſir. Mais quand je ſonge qu'il y aura d'autres occaſions où vous pourrez courre la meſme fortune, & que je ne ſuis pas aſſeuré de ce qui arrivera à la fin du lieure, je ne ſçaurois iouïr qu'avec inquietude de la gloire que tout le monde vous donne, & la crainte de l'avenir ne me laiſſe pas bien ſentir le contendement des choſes preſentes. Ie laiſſe donc à ceux qui n'ont pas tant d'affection que i'en ay, & à qui vous n'eſtes pas ſi neceſſaire qu'à moy, la charge de vous donner des loüanges. Pour moy tout ce que ie puis faire à cette heure, c'eſt de vous ſupplier tres-humblement, Monſeigneur, de meſnager mieux la plus illuſtre perſonne de noſtre ſiecle, & ne donner pas tant à la vaillance, que vous en violiez la iuſtice. Celle-cy veut que vous ne hazardiez pas ſi librement le bien de tant de monde, & que vous conſerviez avec plus de ſoin, une vie ou tous les honneſtes gens ont intereſt, & qui importe

plus à la France que tout le païs que vous defend
Ie suis,

MONSEIGNEUR,

*Vostre, &c.*

---

## A MONSEIGNEUR....

### LETTRE CI.

MONSEIGNEUR,

Quand vous seriez sorty de Paris pour une occas
qui vous eust esté agreable, & qui eust importé à v
plaisirs, ou à vostre gloire, ie crois que ie n'eusse
laissé d'en estre marry, & de m'opposer en cela à
interest; mais vostre éloignement ayant eu une ca
si mal-heureuse, & si étrange que celle qu'il a, ie p
dire qu'il ne pouvoit rien arriver qui m'affligeast
vantage, & que la Fortune ne pouvoit rien faire qui
parust plus iniuste, ni plus difficile à souffrir. Puis
cela a icy troublé les plaisirs de tout le monde, & c
ce desastre a esté sensible à tant de gens, qui vous s
moins obligez que moy, ie pense, Monseigneur, c
vous me faites bien l'honneur de ne douter pas que
n'en ay tout le ressentiment que ie dois, & qu'il n'est
pas besoin que ie vous l'écrivisse pour vous le fa
croire. Neantmoins, i'ay creu qu'il estoit de mon
voir de vous en rendre ce témoignage; & il m'asem
que ie reçeurois quelque soulagement de vous assur
qu'il ny a personne au monde qui prenne plus de p
à vous plaisirs, ni qui soit plus veritablement
moy,

*Vostre, &c.*

---

## A MONSIEUR....

### LETTRE CII.

MONSIEUR,

Il eût mieux valu danser une courante moins,
m'envoyer une lettre, & vous eussiez mieux fait d'e
plo

ployer une de vos boutades à m'écrire. On nous a dit icy qu'en un meſme bal vous l'avez récommencée trente fois ; c'eſt beaucoup danſé pour un grand Marechal de Camp, & pour un homme qui veut témoigner d'avoir quelque ſentiment pour ce qu'il a laiſſé à Paris. Si vous continuez de la ſorte, i'abandonne icy le ſoin de vos affaires, & ie trouve que les Dames de Lorraine ſeront plus obligées de vous envoyer des fruits, que celles de la Cour. Je ne ſçay pas, Monſieur, comme vous l'entendez, ni quel advantage vous voyez à cela, mais pour moy, il me ſemble que ce n'eſt pas danſer en cadence que de danſer à Mets, & ie jurerois qu'il n'y pas la vingt perſonnes plus belles & plus aymables que trois ou quatre qui parlent icy quelquefois de vous, & qui ne trouvent pas bon, que vous-vous puiſſiez ſi fort réiouïr en leur abſence ; que ſi vous eſtes devenu ſi grand danſeur, & que vous ne vous en puiſſiez tenir ; elle vous prient, au moins, de ne plus tant danſer la boutade, & de choiſir quelque danſe plus grave, comme les braules, ou la pavane. I'ay creu, Monſieur, que i'eſtois obligé à vous donner cét advis, vous en ferez ce qu'il vous plaira, & pour moy, ie ſeray touſiours,

*Voſtre, &c.*

---

## A MADEMOISELLE DE *Rambouillet.*

### LETTRE CIII.

MADEMOISELLE,

La nouvelle de la levée du ſiege de Thurin a eſté pour moy la plus agreable que i'aye receuë de ma vie. I'ay eu pourtant quelque déplaiſir, de ce que cela m'oſtoit une occaſion de donner à Monſieur le Cardinal de la Valletté une preuve de la veritable affection que i'ay pour luy : Car i'avois reſolu d'entrer dans la ville, & de luy porter du refraichiſſement en luy diſant de vos nouvelles. Monſieur le Comte de Guiche, à qui ie m'en eſtois vanté, m'avoit dit, que d'ordinaire l'on pendoit ceux que l'on ſurprenoit dans ce deſſein, mais

cela ne m'eſtonnoit pas, & ayant eu de Madame de la Trimoüille des raiſons pour me conſoler, au cas que je fuſſe roüé en Italie; je ne me ſouciois pas trop d'y eſtre pendu. Mais cela euſt eſté plaiſand que Monſieur le Cardinal de la Valette ſe promenant ſur la muraille m'eut reconneu ſur l'échelle. Tout de bon, je vous aſſeure que quand on ne vous voit pas, on ſe feroit pendre pour un double, & on ſe ſent ſur l'eſtomac une ſi grande peſanteur, qu'il vaudroit peut eſtre mieux eſtre eſtranglé tout d'un coup. Vous ne ſçavez ce que c'eſt que de mal, Mademoiſelle, vous qui n'avez jamais eſté ſans vous, & qui n'avez pas eſprouvé la douleur qu'il y a de ſe ſeparer de la plus aymable perſonne du monde. Mais ſi vous voulez, je vous diray comme cela ſe fait; Le premier jour on eſt tout endormy, le ſecond tout aſſoupi, le troiſieſme tout eſtourdy, & puis quand on commence à ſe reconnoiſtre, & que le ſentiment eſt revenu, on ſoûpire à dire d'ou venez-vous; & ſouſpir deça, & ſouſpir delà, & vous en aurez, c'eſt la plus pitoyable choſe du monde. Ne craignez point que cecy ſoit veu, les courriers vont à cette heure en ſeureté. Mais au cas que ce paquet fût ſurpris, je declare au Prince Thomas, & au Marquis de Leganez, & à tous ceux qui ces preſentes lettres verront, qu'il ne faut pas prendre à garde à moy, que c'eſt par raillerie ce que j'en dis, & que j'ay accouſtume d'écrire comme cela d'une façon extravagante. Ils en croyront ce qu'il leur plaira. Il eſt pourtant vray, Mademoiſelle, que je ſuis au delà de tout ce qui ſe peut dire,

*Voſtre, &c.*

*A Grenoble.*

---

## *A MADAME LA PRINCESSE.*

### LETTRE CIV.

MADAME,

A moins que d'eſtre cloüé à Paris, rien n'euſt pû m'empeſcher d'aller aujourd'huy à Poiſſy, car quelque choſe que j'aye dit d'une autre Princeſſe, il n'y en a point au monde que je voye ſi volontiers que vous. Mais

Mais comme vous ſçavez, Madame, qu'un clou chaſſe l'autre, il a fallu que la paſſion que j'ay pour vous, ait cedé à une nouvelle, qui m'eſt ſuruenuë, & qui ſi elle n'eſt plus forte, eſt pour le moins à cette heure plus preſſante. Je ne ſçay pas ſi vous entendrez cecy qui ſemble n'eſtre dit qu'en Enigme; mais je vous aſſeure que j'ay une raiſon fondamentale de ne bouger d'icy ſur laquelle je n'oſe appuyer, & qu'il n'eſt pas a propos de vous expliquer davantage. J'ay deliberé long-temps en moy meſme ſi je devois aller, & il y a eu un grand combat entre mon cœur, & une autre partie que je ne nomme pas, mais enfin, Madame, je vous avouë que celle qui raiſonnablement doit eſtre deſſous, a eu le deſſus, & qui j'ay mis devant toutes choſes. ce qui naturellement doit eſtre derriere. Ie vous jure pourtant qu'en l'aſſiette où je ſuis, je ne pouvois pas faire autrement, & que vous qui eſtes la plus conſiderée perſonne du monde, & qui faites tout avec ordre, n'en euſſiez pas fait moins que moy, ſi vous euſſiez eſté en ma place. Je prie Dieu, Madame, que vous ne vous y voyez jamais, car en l'eſtat où je me trouve, il n'y a point de bonne pour moy, & je ſuis par tout comme ſur des eſpines. Je ne puis aller à pied, je ſuis fort mal à cheval. le caroſſe m'eſt trop rude, & les chaiſes meſmes de Monſieur de Souſcarriere me ſont incommodes; je ſuis,

*A Paris, le 5. d'Aouſt 1639.*

---

## A MONSIEVR *Chapelain.*

## LETTRE CV.

MONSIEVR,

Je feray ce que vous deſirez; ſi c'eſt pour l'amour de vous, ou pour l'amour de Monſieur de Balzac, je ne ſçaurois vous le dire, & je ne demeſlerois pas cela, quand j'y ſongerois juſqu'à demain. Vous avez tous deux une ſi égale authorité ſur moy, que ſi en meſme temps l'un me commandoit de manger, & l'autre de boire, je mourrois de faim & de ſoif, au moins ſelon

le

les Philosophes, car je ne trouverois iamais de raison de me déterminer plustost à l'un qu'à l'autre. Mais de bonne fortune, vous-vous entendez si bien ensemble, que vous ne me ferez iamais de commandemens contraires, & vous estes tellement d'accord, que toutes les fois que je feray ce que l'on me commandera, j'obeïray à tous les deux. Ie suis faſché de vostre clou, & je vous en plains: mais à ce que je puis juger, ce n'est rien au prix de celuy que j'ay; le mien, *est latus clavus*,

*Cum lato purpura clavo.*

Et si vous en aviez un pareil sur le nez, vous l'auriez sur tout le visage: Il me fait encore grand mal. Cela me dispense de vous aller voir; car, afin que vous le sçachiez, il y à *jus lati clavi*. Je suis,

MONSIEUR,

*Vostre, &c.*

*Le* 10. *d'Aoust* 1636.

---

## A MADAME....

### LETTRE CVI.

MADAME,

La lettre que vous desirez de voir, ne vaut pas une ligne de celle avec la quelle vous l'avez demandée. Mais vous, qui fistes tant hier de la devote, ne faites-vous point de scrupule d'écrire de ces choses-là la semaine Saincte, & n'en voyez-vous pas la consequence & l'effet qu'elles peuvent faire? I'avois mis ma conscience en repos, & pour cela j'avois resolu de ne vous revoir jamais: mais vostre lettre m'a remis en desordre, & avec vous perles & vous quatre mille francs, je me suis laisé regagner aussi bien que l'autre. Ie ne croyois pas que vous deussiez iamais vous servir de ces moyens-là pour regagner un amant ni que cette sorte de chose pût avoir du pouvoir sur moy; & sans mentir, c'est la premiere fois que je me suis laisé esbloüir aux richesses, & que l'argent m'a tenté. Aussi à dire levray, les perles ne furent iamais si bien mises en œuvre qu'elles le sont dans vostre lettre, & vos quatre mille francs,

francs, de la sorte que vous les employez, en valent plus de trois cens mille. Vous estes une personne incomprehensible, & je ne puis m'estonner assez que sans avoir leu Herodote, & sans vous servir de Saturnales, vous puissiez escriere de si iolies lettres. Pour moy, Madame, je commence à m'imaginer que vous nous avez trompez; je crois que vous sçavez la source du Nil, & celle d'où vous tirez toutes les choses que vous dites est beaucoup plus cachée & plus inconnuë. Enfin, quoy que die vostre Portier, ce n'est pas Madame la Marquise de Sablé qui est la plus charmante personne du monde, il y a plus de charmes dens un coin de vos yeux, qu'il n'y en a en tout le reste de la terre, & toutes les paroles de la magie ne font pas tant d'effet que celles que vous escriuez.

---

## A MADAME.....

### LETTRE CVII.

MADAME,

Quelqu'une des Fées, à qui vous dites que vous abandonnez vos Lettres apres les avoir escrites, a touché à celle que vous m'avez envoyée. Encore faut-il que ce soit une des plus sçavantes de leur troupe, & qui ait autant demeuré à la Cour, que dans les bois. Ie ne croy pas qu'il y en ait beaucoup entre-elles qui en sçeussent faire autant, & je pense que la mesme qui vous inspire quand vous parlez, vous a pour cette fois aydé à écrire. Outre les gentillesses que j'y ay remarquées, & les beautez visibles qui y sont, il y a encore quelque chose qui fait que le cœur est touché autant que l'esprit, & une vertu secrette qui produit des effets extraordinaires. Aussi tost que i'ay eu achevé de la lire, je me sois trouué guéry de tous mes maux; & comme s'il n'y eust plus eu d'absence au monde point de desirs, ni de craintes, mon ame a esté dans une parfaite tranquillité. Cela, Madame, me semble n'avoir pû se faire que par Féerie, & vous aymer comme je fais, & estre content sans vous voir, n'est pas une chose qui

puisse

puiſſe arriver naturellement. Quoy qu'il en ſoit, je vous ſuis obligé de m'avoir mis en l'eſtat où je me trouve; & puis que la raiſon ne me pouvoit conſôler, vous avés bien fait d'y employer les charmes. Je crains ſeulement qu'ils ne durent pas aſſez, je me défie d'une joye que je ſens, & dont je ne voy pas la cauſe; & j'ay peur qu'il n'arrive de moy, cõme de ces corps que l'on évoque du tombeau, & qui n'eſtant animez que par Magie, n'agiſſent que pour peu de temps, & tombent tout à coup, dés que l'enchantement eſt finy. Ne ſouffrez pas que cela ſoit de la ſorte; & puiſque vos paroles me t'animent, & que vos Lettres ſont des caracteres, avec leſquels je ne ſçaurois mourir, ayez ſoin de les renouveller touſiours, & faites-moy au moins ſubſiſter par artifice, juſqu'à ce que je vous retrouve, & que voſtre preſence me donne une veritable vie. Il faut croire que la deſcription que vous me faites de vos avantures eſt bien agreable, puis qu'elle m'a fait prendre plaiſir y tant d'incommoditez que vous avez euës. Je vous ſupplie continuez à me rendre compte de toutes vos fortunes; & comme vous me dites celles que vous avez euës dans le bois, mandez moy celles que vous aurez lors que vous coucherez à la ville. Au reſte vous avez bien pris l'occaſion de faire paroiſtre que, vous ſçauez la...

---

## A MADAME LA MARQVISE *de Sablé.*

### LETTRES CVIII.

MADAME,

Quelques galantes que ſoient les Lettres de Monſieur de la Meſnardiere, nous n'avons pû nous contenter Mademoiſelle de Chalais & moy, de ne recevoir que cela à ce voyage, meſmement ne nous ayant appris autre choſe, ſinon, que vous eſtiez fort enrumé: Mais cela eſt eſtrange que moy qui vous ay tant fait la guerre d'eſtre trop craintive en ce qui eſt de voſtre ſanté, ay pris à cette heure cette meſme humeur pour ce qui

qui vous regarde, & qu'un rume que vous avez me tourmente plus qu'une fiévre continuë que j'aurois. Il eſt vray que j'y ay maintenant aſſez d'intereſt pour m'en mettre en peine, puis-que de là dépend voſtre voyage, & de voſtre voyage toute ma ioye. Car je vous aſſeure, Madame, que je ſuis reſolu à n'en avoir aucune ſi vous ne venez pas, & que je dois eſtre le plus heureux ou le plus mal-heureux homme de monde cét hyver, ſelon la reſolution que vous prendrez. Je vous puis dire auſſi que vous aurez voſtre part du contentement que vous nous donnerez, & que vous ſerez icy indubitablement plus diuertie & plus gaye, & par conſequent plus ſaine. Mais en attendant que vous veniez, que vous ſeriez bonne ſi vous vouliez envoyer deuant Mademoiſelle.... & Mademoiſelle.... a fin qu'au moins durant ce temps-là, j'aye quelqu'un à qui parler de vous, & avec qui je puiſſe tromper mon impacience.

...

...

...

...

Cela eſt bien hardy, Madame, d'effacer quatre lignes tout de ſuite en écrivant à une Marquiſe. Mais vous ſçavez mieux que perſonne combien il importe que cela ſoit permis, & de quelle utilité eſt dans la ſocieté humaine la liberté des effaceures. Je n'eſcris point à..... car je ſuis dépité, de ce qu'elle ne m'a point écrit ce dernier voyage. J'envoye une *bourriche* de Galans, que je vous ſupplie tres-humblement de faire mettre entre les mains de ſa confidence, elle en uſera comme elle verra plus a propos & le gardera pour elle, ſi elle juge qu'elle ne les puiſſe préſenter à...,.. ſans donner du ſoupçon à ſa mere. Je la prie pourtant de choſir les plus beaux, & de vous les preſenter de ſa part, je dirois de la mienne ſi j'oſois, & ſi je ne ſçavois bien que vous ne prenez gueres de plaiſir quand on vous donne. Je leur enuoye auſſi des images, pource qu'il m'eſt ſouvenu que je leur en avois promis. Je ne vous mande rien de voſtre amie, la pauvre fille comme je croy eſt en un déplorable eſtat. Son mary ne part jamais un moment d'apres d'elle, il l'eſtouffe à toute heure, & ſa mere ne l'eſtouffe pas moins,

enfin

enfin iamais perſonne ne fut ſi peu mariée, & ne
tant. Madame venez viſtiment voir cela. Ie ſeis

*Voſtre, &c.*

---

## A MADAME...

### LETTRE CIX.

MADAME,

Quoy que je n'eſpere pas me pouvoir jamais a
ter des obligations où me mettent vos civilitez,
rois bien marry de vous eſtre moins obligé, & bien
je me trouve indigne de tous les honneurs que
me faites, ils ne laiſſent pas de me donner une e
me ioye. Quand je ne ſçaurois rien de vous qu
ſtre condition & voſtre naiſſance, touſiours fiend
je a grand honneur d'avoir receu de vos lettres, &
me voir honnoré de vos commandemens. Ma
fortune ayant fait, je ne ſçay par quelles rencon
qu'eſtant fort éloigné de vous i'ay l'honneur de
connoiſtre auſſi particulierement que ceux qui en
le plus prés, je vous auouë, Madame, que i'ay un
tentement qui ne ſe peut exprimer, & que je ſens
me quelque vanité d'avoir receu tant de graces
perſonne que je tiens il y a deſia quelque temps, la
accomplie de ſon ſiecle, & en la quelle je ſçais q
trouvent toutes les qualitez qui peuvent donn
l'affection, & de l'eſtime. Si j'eſtois ſi peu du mo
que je n'euſſe jamais rien ouy dire de cela, encor
gerois-ie par vos lettres, qu'il n'y a rien en Franc
égale voſtre civilité & voſtre eſprit, & de ſi belle
ſi obligeantes paroles que celles que vous me f
l'honneur de m'écrire, me feroient imaginer de
quelque choſe d'extraordinaire. Elles ſont tell
verité, Madame, que de quelque part qu'elles
vinſſent, j'en ſerois extrémement touché : mais
vray que la perſonne dont elles partent me les
encore beaucoup plus conſiderables, & que la
qui les a écrites leur donne une force & une v

q

qu'Iles ne pourroient avoir d'ailleurs. Si apres cela je ſers de tout mon cœur, & avecque tous mes ſoins. A... ce ne ſera pas une grande merveille, vous m'y avez obligé de ſorte; qu'il n'eſt pas poſſible de faire autrement, & vous ne m'avez pas laiſſé de moyen d'y acquerir aucun merite. Ie voudrois, Madame, qu'au lieu de me recommander une perſonne que i'ayme, & que j'eſtime déia beaucoup, vous m'euſſiez commandé en trois mots, quelque choſe de bien difficile; & à laquelle j'euſſe eu quelque repugnance, afin que vous euſſiez pû connoiſtre en quelque ſorte, ce que vous pouvez ſur moy, & que ce ne ſont point vos extremes bontez, ni cette façon d'eſcrire dont vous gagnez d'abord le cœur de ceux qui liſent vos lettres, qui m'obligent à vous obeyr: mais le reſpect que i'ay pour tant de merueilleuſes qualitez qui ſont en vous, & l'inclination auec la quelle je ſuis,

*Voſtre, &c.*

---

## A MADEMOISELLE
*de Rambouillet.*

### LETTRE CX.

MADEMOISELLE,

Perſonne n'eſt encore mort de voſtre abſence, horſmis moy, & je ne crains point de vous le dire ainſi cruëment, pource que je crois que vous ne vous en ſoucierez gueres. Neantmoins, ſi vous en voulez parler franchement, à cette heure que cela ne tire plus à conſequence, j'eſtois un aſſez ioly garçon, & hors que je diſputois quelquefois volontiers, & que j'eſtois auſſi opiniaſtre que vous, je n'avois pas de grands defauts. Vous ſçaurez donc, Mademoiſelle, que depuis Mardy dernier, qui fut le iour de voſtre partement, je ne manga plus je ne parle plus, & je ne vois plus; & enfin il n'y manque rien, ſinon que je ne ſuis pas enterré. Ie ne l'ay pas voulu eſtre ſi toſt, pource premierement que j'ay eu touſiours averſion à cela; & puis, je ſuis bien

bien-aise que le bruit de ma mort ne courre pas si tost, & je fais la meilleure mine que je puis afin que l'on ne s'en doute pas : car si on s'auise que cela m'est arrivé justement sur le point que vous estes partie, l'on ne s'empéchera jamais de nous mettre ensemble dans les complets de *L'année est bonne*, qui courent maintenant par tout. En verité, si j'estois encore dans le monde, une des choses qui m'y feroit autant de dépit, seroit le peu de discretion qu'ont certaines gens à faire courre toutes sortes de choses. Les vivans ne font rien, à mon avis, de plus impertinent que cela, & n'est pas jusques a nous autres morts à qui cela ne déplaise. Ie vous supplie, au reste, Mademoiselle, de ne point rire en lisant cecy, car sans mentir, c'est fort mal fait de se mocquer des trépassez, & si vous estiez en ma place, vous ne seriez pas bien-aise qu'on en usast de la sorte. Ie vous conjure donc de me plaindre, & puis que vous ne pouvez plus faire autre chose pour moy, d'avoir soin de mon ame : car je vous asseure qu'elle souffre extrémement, Lors qu'elle se separa de moy, elle s'en alla sur le grand chemin de Chartres, & de la droit à la Mothe, & mesme à l'heure que vous lisez cecy, je vous donne avis qu'elle est apres de vous, & elle ira cette nuit en vostre chambre, faire cinq ou six grands cris, si cela ne vous tourne point à importunité. Je crois que vous y aurez du plaisir, car elle fait un bruit de Diable, & se tourmente, & fait une tempeste si estrange, qu'il vous semblera que le logis sera prest à se renverser. J'avois dessein de vous envoyer le corps par le Messager, aussi-bien que celuy de la Mareschale de Fervaque, mais il est en un si pitoyable estat, qu'il eust esté en pieces devant que d'estre aupres de vous ; & puis j'ay en peur que par le chaud, il ne se gustast. Vous me ferez un extreme honneur, s'il vous plaist de dire aux deux belles Princesses aupres de qui vous estes, que je le supplie treshumblement de se souvenir, que tant que j'ay vescu j'ay eu une affection sans pareille pour leur service très-humble, & que cette passion me dure encore apres ma mort ; car en l'estat où je suis, je vous jure que je les respecte & les honnore autant que j'aye jamais fait. Ie n'oserois dire qu'il n'y a point de mort qui soit tant leur serviteur que moy;

mais

mais j'asseureray bien, qu'il n'y a point de viuant qui soit plus à elles que j'y suis, ni qui soit plus que moy,

MADEMOISELLE,

*Vostre, &c.*

---

## A MONSIEUR *Chapelain.*

## LETTRE CXI.

MONSIEUR,

Quand ce ne seroit que pour vostre honneur, & sans dessein de m'en faire, vous me deuriez souvent escrire; car vostre esprit qui est tousiours admirable, ne reüssit, ce me semble, jamais si bien que dans les lettres que je reçois de vous; si vous en vouliez faire une pour chacun de vos juges, comme celle que l'on me vient de donner, il ne vous faudroit point d'autre recommandation, & ils connoistroient au moins que dans ce procez il s'agit de rendre justice au plus honneste homme du monde. Je feray ce que vous m'ordonnez, auec toute la passion que je vous dois, & ne craignez point que ie l'oublie, ma volonté ne se fie pas en ma memoire de choses de cette importance-là, & elle me representera à toute heure que j'ay cela a faire, jusques à ce qu'il soit fait. Quelque affaire que je puisse auoir, je mets la vostre au premier rang dans mon agenda, *sed tu inter acta refer, & pro certo habe, me in hac re, & in omnibus omne officium, studium, curam, & diligentiam tibi semper præstiturum.* Je suis,

Je vous supplie tres-humblement de rendre graces pour moy à Monsieur de la Mote, mais auec une eloquence digne de vous & de luy,

MONSIEUR,

*Vostre, &c.*

*Le 3. Aoust, 1640.*

A MON-

## A MONSIEVR LE MARQVIS *de Piſany.*

### LETTRE CXIII.

MONSIEUR,

Vous m'aviez aſſeure que je n'aurois pas eſté en ce lieu trois ſemaines, que j'y paſſerois bien le tempts, & il y en a plus de ſix que j'y ſuis, ſans que je voye l'effet de voſtre prediction. Je vous ſupplie tres-humblement de me tenir voſtre parole, en me donnant le contentement que vous m'avez promis, & de m'en envoyer de là où vous eſtes, puiſque je n'en puis trouver icy. Je vous ay ſi bien ſervy à mon abord, que vous eſtes obligé de ne me pas refuſer ce ſecours: car il faut que vous ſçachiez que je vous y ay reſſuſcité dans l'opinion de tout le monde, & que vous n'aviez point icy de parens, ni d'amis, qui ne vous creuſſent mort dés l'Automne paſsé. S'il vous ſemble, Monſieur, que ce ſervice ſoit important, & qu'il merite d'eſtre reconnû, il ne tiendra qu'à vous que vous n'en faciez autant pour moy, & que vous ne me rendriez la vie, dont ie puis dire que je ne jouïs pas icy. Il ne faut pour faire ce miracle, qu'une de vos lettres, & une aſſeurance que j'ay touſiours l'honneur d'eſtre aymé de vous. Si l'affection que vous me témoignaſtes à mon départ n'eſt pas tout à fait perduë, vous ne me refuſez pas cette grace, meſmement ayant à voſtre beſoin un ſi bon Secretaire, que celuy dont vous avez accouſtumé de vous ſervir. J'ay ſçeu que vous m'avez fait l'honneur de boire à ma ſanté; mais en l'eſtat où elle eſt, il faut de plus forts remedes que celuy-là pour la remettre, & il n'y a gueres que de vous que j'en puiſſe attendre: mais ſelon que vous aymez tout ce qui vous appartient & qu'il me ſouvient de vous avoir veu proteger autrefois vos ſujets, je croy que vous ne m'abandonnerez point, moy que ſuis le voſtre autant que ſi j'eſtois né dans voſtre Bourg des Eſſarts, & qui faits profeſſiõ d'eſtre tres-particulieremẽt,

MONSIEUR,

*Voſtre, &c.*

A MA

leurs Alteſſes me faſſent l'honneur de ſe ſouvenir quelquefois de moy, & que je ne ſois pas moins conſidere d'elles, pour eſtre en un lieu où je vois deux fois tous les jours le Roy & Monſieur le Cardinal. Ie vous aſſeure pourtant, Mademoiſſelle, que je n'en ſçais pas plus de nouvelles pour cela, & c'eſte la cauſe que je ne vous en mande point. Monſieur Fabert arriva icy hier au matin, & en partit à une heure apres midy, avec ordre à nos Generaux de ce qu'ils ont à faire. Il m'a dit que Monſieur Arnaut a fait rage des pieds de derriere en un combat qu'il y a eu prés de Lille, & Monſieur le Mareſchal de Brezé l'a eſcrit au Roy, à ce que m'a dit Monſieur de Chavigny. Le bruit court icy que nos armées reviennent, & que nous ne reviendrons pas ſi toſt; ſoyez en faſchée je vous ſupplie; & faites-moy l'honneur de croire que je ſuis de tout mon cœur autant que je dois,

MADEMOISELLE,

*Voſtre, &c.*

*A Amiens le* 10. *Septembre* 1640.

---

## A MONSEIGNEUR LE CARDINAL *Mazarin.*

### LETTRE CXV.

MONSEIGNEUR,

J'ay appris par une lettre de M. de V. la grace qu'il a plû à voſtre Eminence de me faire, & avec quelle bonté, & quels témoignages de bien-vaillance elle m'a fait accorder..... Puis que ie connois par là, Monſeigneur, que dans les plus importantes affaires, V. E. ne laiſſe pas de ſe ſouvenir de ſes moindres ſerviteurs, & qu'en faiſant de plus grandes choſes, elle ne neglige pas les plus petites; ie croy qu'elle n'aura pas deſ-agreable la hardieſſe que je prens, de luy rendre lés tres-humbles graces que je luy dois, & qu'elle daignera prendre la peine de lire la proteſtation que ie luy fais icy. Qu'outre le reſpect & la veneration que nous devons tous à une perſonne, qui a aquis & acquiert tous les jours tant de gloire à cét Eſtat, j'au-

ray toû-iours une paſſion tres-particuliere de teſmoigner par toutes les actions de ma vie, que je ſuis,

*Voſtre, &c.*

---

## A MADAME LA DUCHESSE *de Savoye.*

### LETTRE CXVI.

MADAME,

Apres tant de lettres de conſolation qu'il y a eu ſuiet d'écrire à voſtre Alteſſe Royale, je n'ay garde de perdre l'occaſion de luy en eſcrire une de reſiouïſſance. Elle eſt ſi peu accouſtumée d'en recevoir de cette ſorte-là, que je penſe qu'elle ſera bien-aiſe d'en voir: Et quand il n'y auroit point d'autre raiſon, la nouveauté toute ſeule les luy doit rendre agreables. Il y a long-temps, Madame, que i'attendois ce que je voy qui va commencer à cette heure, & que i'avois iugé que le mal-heur de la plus parfaite & de la plus aymable Princeſſe qui fut jamais, eſtoit un trop grand deſordre dans le monde, pour croire qu'il pûſt durer. Quelque malignité & quelque envie que la fortune ſemblaſt avoir contre elle, & quelque fatalité qui paruſt contre j'ay bien de ſes affaires; ie m'imaginois toû-iours que tant de bonté, de generoſité, de conſtance, & de divines qualitez qu'il y a en V. A. R. ne pourroient eſtre long-temps mal-heureuſes, & qu'en fin, le Ciel ne manqueroit pas de faire quelque miracle pour une perſonne en qui il en avoit tant mis. Il y a beaucoup de raiſon d'eſperer, Madame, que celuy de la priſe de Turin ſera ſuivy de beaucoup d'autres, & que ce grand ſuccez qui vient d'arriver dans vos Eſtats, eſt une criſe qui y va changer toutes choſes, & les remettre en l'eſtat où naturellement elles doivent eſtre. Mais ce qui vous doit donner plus de ioye dans ce bon-heur, c'eſt qu'il eſt vray que la part que vous y avez, redouble icy la ioye de tout le monde, & que V. A. R. eſt ſi aymée, que tout ce qu'il a d'honneſtes gens à la Cour, ſe reſiouïſſent autant pour l'intereſt qu'elle a dans cette proſperité, que

pour

pour le bien qui en reuient à la France, & pour la gloire que les armes du Roy y ont acquiſe. Je croy, Madame, que V:A.R. eſt perſuadée que dans cette reſiouïſſance publique, i'en ay eu une bien particuliere; & que perſonne n'en a eſté touché plus ſenſiblement que moy; au moins ſi elle me fait l'honneur de ſe ſouvenir de l'extreme paſſion que j'ay pour tout ce qui la regarde, & de l'inclination & de l'obligation avec laquelle je ſuis, de V. A. R.

*Le tres-humble, &c.*

*A Paris ce 4. Octobre 1640.*

---

## A MADEMOISELLE
*Servant, l'une des filles de ſon Alteſſe Royale.*

### LETTRE CXVII.

MADEMOISELLE,

Vous que j'ay touſiours trouvée ſi eloquente, aydez-moy, ie vous ſupplie, à tendre les rémercimens que ie dois à la plus belle & à la plus genereuſe Princeſſe du Monde. Ie ſuis, ſans mentir, comble de ſes bontez, & j'auouë qu'il n'y a rien ſous le Ciel de ſi charmant, ni de ſi aymable, que la Maiſtreſſe que vous ſeruez: j'ay penſé dire que nous ſeruons, & en verité, il n'y a rien que ie ne donnaſſe volontiers pour pouvoir parler ainſi. Dés la premiere fois que ie l'ouïs, ie iugeay d'abord, que de tous les eſprits du Monde, il n'y en auoit pas un ſi grand que le ſien: mais le ſoin qu'il luy a pleu auoir de moy, m'eſtonne ſur toutes choſes; & ie ne puis aſſez admirer, qu'en meſme temps qu'elle a de ſi grandes penſées, elle en aye auſſi de ſi petites, & qu'un eſprit qui eſt d'ordinaire ſi haut puiſſe deſcendre ſi bas. Au reſte les paſtilles que l'on m'a donnés ce matin, ont fait en moy un effet merveilleux; & ſi ce n'eſt qu'elles ayent touché la main de ſon A. R. ie ne vois pas d'ou peut venir ce mirable. Pour avoir baiſé ſeulement la papier où elles eſtoient, ie me trouve be-

aucoup mieux ; ce me ſera toute ma vie un contre poiſon contre toutes ſortes de maux, & hors un, ie n'en ſçache point dont un ſi agreable remede ne me puiſſe guerir. De peur que vous cherchiez trop curieuſement celuy que i'entens, il vaut mieux que ie m'explique, & que ie vous die que c'eſt le regret de ne la voir pas aſſez, & d'eſtre deſtiné à viure loin de la ſeule perſonne qui merite d'eſtre ſervie. Si vous le voulez bien conſiderer, ce mal là eſt plus grand que tous les autres, & il eſt bien difficile d'eſtre honneſte homme, & de ne en pas mourir.

---

## A MONSIEVR LE COMTE
*de Guiche.*

### LETTRE CXVIII.

MONSIEUR,

Quoy que l'on deuroit eſtre accouſtumé à vous voir faire des actions glorieuſes, & qu'il y ait plus de quinze ans que vous faites parler de vous d'une meſme ſorte, je ne me puis empeſcher que ie ne ſois touché, toutes le fois que i'entens que vous avez rendu quelque nouveau témoignage de voſtre valeur, & voſtre reputation m'eſtant auſſi chere qu'elle me l'eſt, i'ay une extréme ioye, de voir que de temps en temps elle ſe renouvelle, & qu'elle s'augmente tous les jours. Ceux qui deſirent le plus ardemment d'auoir de l'honneur, ſe ſatisferoient de celuy que vous avez gagné dans ces dernieres années, & ſeroient contens de l'eſtime, en laquelle vous eſtes dans l'eſprit de tout le monde. Mais à ce que ie voy, Monſieur, il n'y a point pour vous de bornes en cela, comme ſi vous eſtiez ialoux de la gloire que vous avez acquiſe, & de ce que vous avez fait par le paſſé, il ſemble que tous les ans vous-vous efforciez de vous ſurpaſſer vous-meſme, & de faire quelque choſe de plus, que tout ce que vous auiez fait iuſque-là. Pour moy, quelque paſſion que i'aye pour vos actions paſſées, ie ſeray bien aiſe qu'elles ſoient effacées par celles que vous auez à faire, & que vos exploits de Flandre obſcurciſſent tout ce que vous ayez fait en France,

France, en Allemagne, & en Italie. Mais i'apreh.ende que l'ardeur de la gloire ne vous emporte plus loin qu'il ne faudroit, & ce que vous avez fait dans le dernier combat, où Monsieur le Mareschal de la Melleraye a battu les ennemis, me donne beaucoup de suiet de me resiouïr, & en mesme temps beaucoup de suiet de craindre. Les preuves que vous y avez données de vostre conduite, & de vostre courage, sont icy admirées de tout le monde: & sans mentir, Monsieur, mesme dans les Romans, on ne voit rien de plus beau, ni de plus digne d'estre loüé. Mais permettez-moy de vous dire, qu'à cette heure que l'invention des armes enchantées est perduë, & que la coustume n'est plus, que les Heros soient invulnerables, il n'est pas permis de faire ces actions-là beaucoup de fois en sa vie, & la fortune, qui vous en a tiré pour ce coup, est un mauvais garand pour l'aduenir. Songez donc, s'il vous plaist, que la vaillance a ses bornes, aussi bien que les autres vertus, & que comme toutes les autres, elle doit estre accompagnée de la prudence. Celle-cy, à parler sainement, ne peut souffrir que d'un Mareschal de Cam, & du Mestre de Camp du Regiment des Gardes, vous en fassiez un volontaire, & un enfant perdu; que vous exposiez si fort à toutes sortes de rencontres une personne si utile que la vostre, & que vous faisseiz si grand marché d'une chose de si grand prix. Ie ne sçay, Monsieur, si vous trouvez bon que ie vous parle de la sorte; mais, au moins, vous ne pourrez pas dire que ie me mesle d'une chose ou ie n'ay point d'interest, & vous trouverez que personne n'y en a plus que moy, s'il vous plaist de vous souvenier de la passion, avec laquelle i'ay tousiours esté,

MONSIEUR,

*Vostre, &c.*

*A Paris le 6. Octobre, 1640.*

## A MONSIEVR LE MARQVIS de Piſany.

### LETTRE CXIX.

MONSIEUR,

Quand ie ſerois ſi ingrat que de vous pouvoir oublier, vous faites tant de bruit à cette heure, qu'il ſeroit difficile que ie ne me ſouvinſſe pas de vous, & que ie n'employaſſe pas tous mes ſoins à me conſeruer les bonnes graces d'une perſonne de qui i'entens dire par tout tant de bien. I'ay eu une extréme ioye d'apprendre combien vous-vous eſtes acquis d'honneur à la derniere occaſion qui s'eſt paſſée deuant Arras, & quoy que ie connoiſſe, il y a long-témps, les qualitez de voſtre cœur & de voſtre eſprit, & que i'aye touſiours eu l'opinion de vous que tous les autres en ont à cette heure, ie vous avoüeray ma foibleſſe; il me ſemble que l'eſtime génerale en laquelle vous eſtes, me donne un peu plus d'ardeur à vous honorer, & ie me ſens touché de quelque vanité d'avoir de la paſſion pour un homme qui a l'approbation & les loüanges de tout le monde. Sans mentir, Monſieur, le contentement que i'en ay, ſeroit parfait, s'il n'eſtoit troublé de la crainte que i'ay de vous perdre. Mais ie ſçay combien la vaillance eſt une vertu dangereuſe: i'apprens par tout que vous n'eſtes pas meilleur meſnager de voſtre perſonne, que vous l'eſtes de toute autre choſe. Cela, Monſieur, me tient dans des alarmes continuelles, & le deſtin que i'ay deperdre les meilleurs & les plus eſtimables de mes amis, fait que i'apprehende encore pour vous davantage. Cependant, parmy cela, i'ay quelque ſecrette confiance en voſtre bonne fortune; Le cœur me dit qu'elle a encore beaucoup de chemin & beaucoup de choſes à faire, & que l'amitié que vous me faites l'honneur d'avoir pour moy, me ſera plus heureuſe que n'ont eſté quelques autres. Ie le ſouhaite pour vous, & pour moy, de tout mon ame, & que ie ſois aſſez heureux pour vous pouvoir teſmoigner quelque jour combien ie ſuis, & avec quelle paſſion,

*Voſtre, &c.*

A MON-

## A MONSIEVR DE SERISANTES, *Reſident pour le Roy prés la Reyne de Suede.*

### LETTRE CXX.

MONSIEUR,

Voſtre petite Ode m'a ſemblé un grand ouvrage, & ma fait juger que quoy que vous diſiez de vos débauches, vous eſtre quelquefois ſobre à Stocolm. Les fruis de la Grece & d'Italie, ne ſont pas plus beaux que ceux que vous produiſez ſons le Nord; & i'admire que les Muſes vous ayent pû ſuiure iuſques-là. Vous pouvez vous vanter que vous les avez menées plus loin que ne fit Ovide, & que jamais perſonne ne leur a fait voir plus de païs que vous. Que ſi c'eſt le vin qui vous donne ces entouſiaſmes; ie vous conſeille de vous hazarder touſiours à boire de là ſorte,

*Dulce periculum eſt,*
*O Lenae, ſequi Deum*
*Cingentem viridi tempora pampino.*

Et vous pouvez dire,

*Bacchum in remotis carmina rupibus*
*Vidi docentem.*

Je ne vous ſçaurois dire, Monſieur, combien i'ay eu de plaiſir de voir l'huile de Iaſmin, les gans de Frangipane, & les rubans d'Angleterre dans des vers latins. Sans mentir, depuis le commencement iuſqu'à la fin, tout y eſt merueilleuſement agreable,

*inſigne recens, adhuc*
*Indictum ore alio.*

Mais à moy qui n'entens gueres bien le latin, expliquez-moy, ie vous ſupplie, ce que veut dire ce *mentis et acerbus dolor.* Ie vous iure que cela me met en peine. Ie ne veux pas prendre plus de part dans vos ſecrets, qu'il ne vous plaiſt de m'y en donner; mais trouvez bon que j'en prenne dans vos intereſts, puis-que ie ſuis de tout mon cœur,

*Voſtre, &c.*

*A Paris, le 15. Decembre 1640.*

## A MONSIEUR DE MAISONBLANCHE, *à Constantinople.*

## LETTRE CXXI.

MONSIEUR,

Sans mentir, vous auriez tort de vous faire Turc, car je vous asseure que vous auez beaucoup d'amis dans la Chrestienté, & vostre reputation y est si grande, que si j'estois en vostre place, j'aymerois mieux en venir jouyr, que de commander à quarante-mille Janissaires, espouser la fille du Grand Seigneur, & estre estranglé à quelque temps de là. Ie ne sçay pas comme sont faites vos beautez d'Asie, mais je vous asseure que cinq ou six des plus belles personnes de l'Europe sont deuenuës amoureuses de vous; & pourveu que vous ne vous soyez rien fait couper, au lieu que vous trouvez-là des filles qui vous prient de les acheter, vous vous vendrez icy aussi cherement qu'il vous plaira. Tout de bon, vos lettres n'ont jamais fait tant de bruit à Londres, qu'elles en font à Paris: tout le monde en parle, chacun les desire, & si le grand-Seigneur sçavoit combien vous estes considerable parmy les Chrestiens, il vous mettroit pour toute vostre vie dans une des tours de la Mer noire. Madame la Princesse me demandoit l'autre jour, s'il estoit donc vray que vous eussiez tant d'esprit que l'on disoit: il n'y auoit que quatre jours, que Mademoiselle de Bourbon m'auoit fait la mesme question, & il n'y a personne qui ne s'estonne du bruit qui se fait à cette heure de vous dans le monde. Car, pour vous dire le vray, Vostre physionomie ne fait pas juger tout ce qu'il y a de bon en vous, & c'est une merueille que sur vostre mine, on vous ait pris une fois pour un Ingenieur. On ne jugeroit jamais à vostre nez ce que vous valez, & pour vous estimer autant que vous le meritez, il faut vous auoir pratiqué autant que j'ay fait, ou ne vous avoir jamais veu, & ne vous connoistre que par vos lettres. En verité, elles sont extremement agreables, & je ne le suis jamais tant à tous ceux qui m'ayment, que quand je leur en porte quelqu'une: particulierement Monsieur

ſieur & Madame de Ramboüillet, Mademoiſelle leur fille, & Monſieur le Marquis de Piſany en ſont ravis, & ont pris de là une eſtime & une affection tres-particuliere pour vous. Songez donc à entretenir ce que vous avez icy acquis, en m'écrivant le plus ſouvent & le plus agreablement que vous pourrez : il ne faut point faire d'effort pour cela, le lieu où vous eſtes vous fournira d'icy à dix ans dequoy dire tous-jours des choſes nouvelles. Je voudrois bien qu'il me fût auſſi aiſé de vous bien entretenir, & qu'en vous deſcriuant nos habillemens, nos façon de faire, de vivre, de manger, les accouſtremens & les beautez de nos femmes, ie peuſſe faire des lettres que vous priſſiez plaiſir de lire. Mais hors les ceremonies de noſtre Religion, ie crois que vous n'avez encore rien oublié de ce qui ſe fait icy; de ſorte, Monſieur, qu'il ne me reſte rien à vous dire, ſinon que ie vous honore parfairement, & que ie vous ayme de tout mon cœur & vous ſçavez cela auſſi bien que moy. Car de vous raconter de quelle ſorte nous auons ſecouru Cazale, & comment nous avons pris Arras & Turin, quel plaiſir cela vous donneroit-il, vous qui eſtes accouſtumé à vos armées, de trois cens mille hommes, & qui auez encore aſſez fraiſche dans l'eſprit voſtre priſe de Babylone? Je vous diray ſeulement une choſe qui vous doit eſtonner, Monſieur le Prince d'Orange eſt battu à cette heure tous les ans cinq ou ſix fois, & Monſieur le Comte d'Harcourt fait des choſes que le Roy de Suede luy envieroit s'il eſtoit au monde. Adieu, Monſieur, quoy qu'il en arrive, aymes moy touſiours, & faites-moy l'honneur de croire que ie ſuis autant que ie dois, & avec toute ſorte de paſſion,

*Voſtre, &c.*

## A MONSIEUR DE CHAVEGNY.

### LETTRE CXXII.

MONSIEUR,

Voyez iuſqu'où va le bruit de ma faveur, & du credit que i'ay aupres de vous. Monſieur Eſprit qui va à la Cour avec une lettre de recommandation pour vous de M..... a creu avoir beſoin que ie le vous recommandaſſe, & moy qui ſuis vain, i'ay mieux aymé me reſondre de l'entreprendre, que de luy dire que ie ne l'oſois faire. C'eſt en verité, Monſieur, un des plus aymables hommes du monde, qui a l'ame & l'eſprit faits comme vous les aymez, fort bon, fort ſage, fort ſçavant, grand Theologien & grand Philoſophe. Il n'eſt pas pourtant de ceux qui meſpriſent les richeſſes; & pource qu'il eſt aſſeuré qu'il en ſçaura bien uſer, il ne ſera pas faſché d'obtenir une Abbaye, pour laquelle Madame d'Aiguillon eſcrit pour luy à Monſieur le Cardinal. Cela dépendra de ſon Eminence. Mais il dépendra de vous, de luy faire un bon accueil; & c'eſt tout ce qu'il en deſire. Apres les choſes que ie vous viens de dire de luy, ie penſe qu'il eſt bien inutile d'adiouſter la tres-humble ſupplication que ie vous fais icy en ſa faveur, & ie n'en uſe ainſi qu'à cauſe qu'il le deſire, & que i'ay accouſtumé de faire tout ce qu'il veut. Mais, Monſieur, vous ayant parlé de ſes intereſts, ie croy que les regles de l'amitié ne me deffendent pas de ſonger aux mieux, & de vous ſupplier tres-humblement de me faire l'honneur de m'amer touſiours, & de croire que ie ſuis,

*Voſtre, &c.*

*A Paris le 5. Juin 1641.*

A MON-

## A MONSIEVR LE COMTE *de Guiche.*

### LETTRE CXXIII.

MONSIEUR,

Apres avoir fait un grand siege & deux petits, & avoir esté quinze iours en Flandres sans équipage, n'est-il pas vray que c'est un grand rafraichissement que d'aller assieger Bapaume, & de recommencer tout de nouveau au mois de Septembre, comme si l'on n'avoit rien fait. Il me semble que les Chevailliers du temps passé, en auoient beaucoup meilleur marché que ceux d'à cette heure, car ils en estoient quittes pour rompre quatre ou cinq lances par semeine, & pour faire de fois à d'autres un combat. Le reste du temps ils cheminoient en liberté, par de belles forests, & de belles prairies, le plus souvent avec une Demoiselle ou deux: & depuis le Roy Perion de Gaule, iusqu'au dernier de la race des Amadis, ie ne me souviens pas d'en avoir veu pas un, empeschée à faire une circonvallation, ou à ordonner une tranché. Sans mentir, Monsier, la Fortune est une grande trompeuse! bien souvent en donnant aux hommes des charges & des honneurs, elle leur fait de mauvais presens; & pour l'ordinaire, elle nous vend bien cherement les choses qu'il semble qu'elle nous donne. Car, enfin, sans considerer le hazard du fer & du plomb, ce qui ne vaut pas la peine d'en parler, & supposant que vous combattiez touiours sous des armes enchantées, vous ne sçauriez empescher que la guerre ne vous retranche une grande partie de vos plus beaux jours: elle vous oste six mois de cette année, & à vous, qu'elle a laissé vivre, elle vous a osté depuis quinze ans, prés de la moitié de vostre vie. Et cependant, Monsieur, il faut avouër, que ceux qui la font avec tant de gloire que vous, y doivent trouver de grands charmes, & sans mentir, ce consentement de tout un Peuple auec tous les honnestes gens, à mettre un homme au dessus de tous les autres, est une chose si douce, qu'il n'y a point d'ame bien faite qui

ne s'en laiſſe toucher, ni de travail que cela ne rende ſupportable. Pour moy, Monſieur, car auſſi bien que vous, ie pretens avoir ma part des incommoditez de la guerre, ie vous avoüe que voſtre reputation m'a conſolé de voſtre abſence, & quelque plaiſir qu'il y ait de vous ouïr parler, ie ne le prefere pas à celuy d'ouïr parler de vous. Je ſouhaite pourtant que vous veniez bien-toſt iouïr icy de la gloire que vous avez acquiſe, & qu'apres tant de courſes que vous avez faites, vous ayez le plaiſir d'aller tout cét hyuer, quelque temps qu'il faſſe, deux ou trois fois la ſemaine de Paris à Ruël, & de Ruël à Paris. Alors, ie vous diray à loiſir, les alarmes où i'ay eſté pour l'amour de vous, & l'affection auec laquelle ie ſuis,

*Voſtre, &c.*

*A Paris le* 13. *Octobre*, 1641.

---

## AV MESME.

Sur ſa promotion à la charge de Mareſchal de France.

*Cette Lettre fut eſcrite huict iours apres la precedente.*

## LETTRE CXXIV.

MONSEIGNEUR,

Ie me deſdis de tout ce que ie vous avois dit contre la guerre, & puis qu'elle eſt cauſe de l'honneur que vous venez de recevoir, ie ne luy ſçaurois plus vouloir de mal. Il y a long-temps que ie iugeois que tant de valeur & de ſervices en un homme de voſtre condition, & une perſonne ſi agreable à tout le monde, ne pouvoient n'eſtre pas bien-toſt recompenſez. Mais comme il y a touſiours une grande difference entre les choſes qui ont à eſtre, & celles qui ſont en effet, ie n'ay pas laiſſé de recevoir une extreme ioye d'apprendre que l'on avoit fait pour vous, ce que l'on ne pouvoit pas manquer de faire, & cette nouvelle m'a autant touché, & m'a eſté auſſi agreable que ſi ie ne l'euſſe pas atten-

attenduë. Il eſt certain, Monſeigneur, que la principale recompenſe de vos actions, eſt la reputation qu'elles vous ont acquiſe : mais ce ne vous doit pas eſtre pourtant un mediocre contentement de vous voir monté, à l'âge où vous eſtes, au dernier degré où la fortune de la guerre peut conduire les hommes. Et ſi vous ſongez au travers de combien de perils vous y eſtes arrivé, quels hazards il vous a fallu paſſer, & combien vous avez veu tomber de braves gens, qui couroient dans le meſme chemin que vous ; vous ſçaurez quelque gré à la fortune de vous avoir laiſſé viure iuſques-là, & de ne s'eſtre pas oppoſée à voſtre vertu. Parmy tant de ſuiets que i'ay de me reiouïr de voſtre bon-heur, i'ay une ſatisfaction particuliere que vous ne ſçauriez auoir, & qui, en verité, paſſe dans mon eſprit toutes les autres : de connoiſtre par les iugemens libres & non ſuſpects de tout le monde, que voſtre gloire eſt ſans envie, & de voir qu'il n'y a perſonne qui ne ſoit auſſi aiſe de voſtre proſperité, que s'il y avoit quelque part. Cette ioye publique de voſtre bonne fortune, m'eſt un augure qu'elle ſera ſuivie de toutes les autres qu'elle peut produire, & i'eſpere que vous adiouſterez bien-toſt à l'honneur que le Roy vous a fait, des honneurs qu'il n'y a que vous qui vous puiſſiez faire, & qui a parler ſainement ſont plus ſolides & plus veritables. Je penſe que vous croirez bien que je le ſouhaite de bon cœur, puiſque vous ſçavez combien par mille raiſons ie ſuis obligé d'eſtre avec toute ſorte de reſpect & de paſſion,

MONSEIGEUR,

*Voſtre, &c.*

---

## A MONSIEUR COSTART.

### LETTRE CXXV.

MONSIEUR,

Toute voſtre lettre m'a extremement plû : mais ie n'ay peu lire, ſans ialouſie, les contentemens que vous

aves

avez eus ſur les bords de la riviere de Charente ; & moy, qui en toute autre occaſion me reſioüis de vos avantages plus que des miens propres, & qui ne vous envie pas voſtre reputation, voſtre ſcience, ni voſtre eſprit ; ie vous porte envie d'avoir eſté huit iours auec Monſieur de Balzac. Je ſçay que vous aurez bien ſçeu profiter de ce bon-heur là, car ſur tous les hommes que je connois, vous eſtes celuy qui ſçavez le mieux iouïr d'une bonne fortune,

*& Deorum*
*Muneribus ſapienter uti.*

Vous prendrez ce *ſapienter* comme il vous plaira, en ſa propre ſignification, ou en la metaphorique : car ſi on fait de beaux diſcours à Balzac, on fait auſſi de bons diſnez, & ie ne doute pas que vous n'ayez ſçeu gouſter admirablement l'un & l'autre. Monſieur de Balzac n'eſt pas moins elegant dans ſes feſtins que dans ſes liures. Il eſt *Magiſter dicendi & cœnandi.* Il a un certain art de faire bonne chere, qui n'eſt gueres moins à eſtimer que ſa Rhetorique : & entre autres choſes, il a inventé une ſorte de potage, que i'eſtime plus que le Panegyrique de Pline, & que la plus longue harangue d'Iſocrate. Tout cela a eſté merueilleuſement bien employé en vous, car ce n'eſt pas aſſez de dire que vous eſtes *ſapiens*, vous eſtes *ſapienti potens*, comme dit Ennius. Je ne dis pas que vous ne le ſoyez auſſi de l'autre, *nec enim ſequitur, & cui cor ſapiat, ei non ſapiat palatus.* C'eſt Ciceron au moins, qui dit cela, afin que vous ne croyez pas que ce *palatus* ſoit de moy. Sans mentir, voſtre goutte vous eſt venuë là comme à ſouhait, & je ne ſçay ſi voſtre ſanté vous rendra jamais un ſi grand ſervice ; ce tour là tout ſeul merite que vous vous reconciliez avec elle, ou qu'au moins, vous ne l'appelliez plus une fluxion, & que vous ne feigniez pas de la nommer par ſon nom. Mais avoüez-le, n'avez-vous pas fait comme ce Cœlius, *ſanas liniendo, obligandoque plantas, incedensque gradu laborioſo.* Car pour vous dire le vray, une goutte qui vous prend ſi a propos, & qui vous arreſte huit iours à manger des figues & des melons, m'eſt un peu ſuſpecte. Au reſte, je ne trouve nullement bon, que vous ayez fait une ſi grande amitié auec le maiſtre du logis, & qu'il vous ayme tant qu'il le témoigne

moigne par toutes les lettres qu'il eſcrit icy. C'eſt tout ce que i'ay pû faire que de ceder à Monſieur Capelain, & de ſouffrir d'eſtre nommé le ſecond.

*Non jam prima peto Mæſteus, neque vincere certo,*
*Quamquam O!*

Mais ie ne ſouffriray iamais d'eſtre le troiſieſme. Voyez-vous, Monſieur, ce *Quamquam O!* eſt dit dans mon eſprit auec plus d'indignation & d'amertume, qu'il n'eſt dans Virgile. Prenez-y donc garde, & vous, & luy, & l'autre, & vous conduiſez bien delicátement. Car, enfin ie ne ſçay ſi ie pourray ſouffrir tout cela, & ſi ie ne perdray pas patience. Tout de bon, il n'y a rien dont ie fuſſe ſi ialoux; que de l'amitié de Monſieur de Balzac; ſans mentir il eſt un des deux hommes du monde, auec qui i'aymerois le mieux paſſer le reſte de ma vie; Vous iugez bien qui eſt l'autre. Sans parler de ſon eſprit, qui eſt au deſſus de tout ce qu'on en peut dire; il n'y a pas ſous le Ciel un meilleur amy, un meilleur homme, plus ſociable, plus agreable, ni plus genereux; *Vir*, car ie le diray mieux, ce me ſemble, en latin, *facillimis, jucundiſsimis, ſuaviſsimis moribus, ſummæ integritatis, humanitatis, fidei, liberaliſsimis, eruditiſsimus, urbaniſsimus, in omni genere officii ornatiſsimus.* L'amitié que nous conſervons enſemble, ſans nous en rien eſcrire, & l'aſſeurance que nous avons l'un de l'autre, eſt une choſe rare & ſinguliere; mais ſur tout, de tres-bon exemple dans le monde, & ſur laquelle beaucoup d'honneſtes gens, qui ſe tuent d'eſcrire de mauvaiſes lettres, deuroient apprendre à ſe tenir en repos, & à y laiſſer les autres.

Ce que vous dites de baſtir autour de Balzac, comme autour de Chilly, m'a ſemblé fort bon, & ſeroit, en verité, bien à propos: mais nous autres beaux eſprits, nous ne ſommes pas grands edificateurs, & nous nous fondons ſur ces vers d'Horace,

*Ædificare caſas, plauſtello adjungere mures,*
*Si quem deleſtet barbarum inſania verſet,*

Au moins Monſieur de Gombaut, Monſieur de l'Eſtoille & moy, avons reſolu de ne point baſtir que quand le temps reviendra, que les pierres ſe mettent d'elles-meſmes les unes ſur les auares, au ſon de la lyre. Je ne ſçay ſi c'eſt qu'Apollon ſe ſoit deſgouſté de ce me-

ſtier.

ſtier-là, depuis qu'il fut mal payé des medailles de Troye; mais il me ſemble que ſes favoris ne s'y adonnent point, & que leur genie les porte à d'autres choſes qu'a faire de grands baſtimens. Je vous remercie donc de voſtre coſtau; & je ſerois bien fou de faire baſtir en un lieu où j'ay deſia une ſi belle maiſon toute faite. Ie me ſuis imaginé que ce paſſage, *Nulli poteſt facilius eſſe loqui, quam rerum naturæ pingere*, &c. eſtoit du ieune Pline, & i'ay trouvé plaiſant que vous ne me l'oſiez plus nommer. Mais, à voſtre advis, n'euſt-il pas mieux dit, *Nulli poteſt facilius eſſe loqui quàm rerum naturæ facere*? car, premierement, il y a plus d'oppoſition entre *loqui* & *facere*, qu'entre *loqui* & *pingere*; ce qui donne quelque grace; Et puis, c'eſt quelque choſe de plus grand de dire, *Nulli facilius eſt loqui, quàm rerum naturæ facere: Il n'eſt ſi aiſé à perſonne de dire, qu'à la nature de faire*, que ſi l'on diſoit, *Il n'eſt ſi aiſé à perſonne de dire, qu'à la nature de peindre.* Ne m'avoüerez-vous pas que cela eſt d'un petit eſprit, de refuſer un mot qui ſe preſente, & qui eſt le meilleur, pour en aller chercher auec ſoin un moins bon & plus éſloigné? Il eſt de ces eloquens dont Quintilien dit, *Illis ſordent omnia quæ natura dictavit.* Et en un autre endroit, *Quid quod nihil jam proprium placet, dum parum creditur diſertum quod et alias diviſet.* Il a penſé bien rafiner auec ſon *pingere*, & n'a rien fait qui vaille. En vous eſcrivant cecy, ie me ſuis aviſé que ie ſerois bien attrapé, ſi ce paſſage eſtoit du vieux Pline. Mais ſi cela eſt, à ſon dam, ie ne m'en deſdiray point, pourquoy parle-t'il comme ſon neveu? *Non ſapit patrum* en cét endroit-là, luy qui à l'eſgard de l'autre a accouſtumé d'eſtre *patruus patruiſſimus*, comme dit Plaute, ou Terence. Lequel eſt-cé de deux? Ie croy que c'eſt le premier.

Dites moy, ie vous ſupplie, qui eſt le roſier qui a porté les roſes que vous m'avez envoyées. Sans mentir, ni *Pæſtum*, ni l'Egypte, ni la Grece, ni l'Italie en ont iamais produit de ſi belles. Ce pourroit bien eſtre vous, *Tu cinnamomum, tu roſa.* Vous avez la mine de croire que cela eſt du Cantique des Cantiques, & c'eſt de Plaute. I'ay de la peine à m'imaginer que ces vers ſoient d'un moderne; mais s'ils en ſont, ie ſerois bien faſché que ce fuſt un autre que vous, ou Monſieur

ſieur de Balzac qui les euſt faits. Qui que ce ſoit il en doit eſtre bien glorieux, & ces roſes en verité, valent beaucoup de lauriers. Mais dites-moy, ie vous prie, de qui elles ſont, *Dic mi anime, mea roſa mea voluptas.* Auec vos roſes, vous m'avez envoyé des eſpiens en me propoſant les deux paſſages que vous me donnez à expliquer. Premierement, pour celuy de Saluſte, il faut conſiderer que la chaſſe eſtoit un exercice loüable parmy les Scythes, les Numides, les Grecs meſme, & particulierement les Lacedemonines; Mais ie ne me ſouviens pas d'avoir guere veu de marques, que parmy les Romains ce fut l'exercice des honneſtes gens. Pour l'agriculture, il faut diſtinguer les temps. Dans la vieille Rome; les hommes Conſulaires, & ceux qui avoient eſté Dictataurs, du maniment de la Republique retournoient à la charue, & c'eſtoit le meſtier des Papiriens, des Manliens, & des Deciens. Mais ils le quitterent lors qu'ils eurent gouſté les delices de l'Aſie & de la Grece; & vous pouvez bien iuger que des gens qui ſe faiſoient pincer le poil des bras & des cuiſſes, qui ſe friſoient & qui ſe parfumoient, eſtoient bien eſloignez de piquer des bœufs. Il me ſemble que c'eſt dans la vie des Gracches que i'ay leu qu'une des cauſes qui pouſſa l'un d'eux à mettre en avant la loy Agraria; fut, qu'ayant voyagé par l'Italie, il n'avoit trouvé par les champs que des eſclaves qui labouroient les terres; au lieu qu'autrefois c'eſtoient des Citoyens Romains. Or puis que cela eſtoit ainſi dés ce temps-là, nous pouvons iuger que du temps de Saluſte, il eſtoit encore plus ordinaire que les ſerfs fuſſent employez au labourage: de ſorte que la chaſſe & l'agriculture, qui ſont *quæſtuoſæ artes*, il les appelle *ſervilia officia, quia aut à ſervis exercebantur aut exerceri poterant.*

Pour l'autre, ie penſe que quand Auſone dit, *arguetur rectius Seneca quàm prædicabitur, non eruditſſe indolem Neronis, ſed armaſſe ſeviriam*, il ne veut pas dire, que Seneque ait iamais incité Neron à eſtre cruel, mais qu'au lieu de le loüer d'avoir apris à ſon diſciple aſſez de Philoſophie pour le rendre clement, on le reprendra de luy avoir appris aſſez de ſubtilité & de Rhetorique pour défendre ſa cruauté; de ſorte qu'*ar-*

*mer-*

*mare* en cét endroit, ne s'entend pas des armes offensives mais deffensives. Et de fait, ie penſe que Tacite dit, que quand cét honneſte homme-là eut tué ſa mere, c'eſtoit une terrible Cycogne, Seneque l'aida à eſcrire au Senat ſur ce ſuiet, & à trouver des pretextes pour pallier l'horrible action qu'il avoit faire. Ce paſſage m'a fait lire la harangue d'Auſone toute entiere: Sans cela ie ne me fuſſe iamais adviſé d'y mettre le nez. Et tant que ie ſçache tous les bons autheurs par cœur, ie ne lirois pas une ligne de ces autres-là. Mon Dieu! quel iargon ils ont, de quelle ſorte ils eſcrivent, & qu'un homme, qui eſt accouſtemé à Ciceron, eſt eſtonné quand il ſe trouve parmy ces gens là.

De toutes les lettres que i'ay receuës de vous, il n'y en a point qui m'ait ſemblé ſi belle, ni ſi agreable, que la derniere; mais l'endroit qui m'y a plû davantage, c'eſt celuy où vous me parlez de Monſieur l'Abbé de Lavardin. Les honneſterez qu'il veut bien que vous me deſiez de ſa part, me font croire ou qu'il eſt extrémement civil, ou qu'il a aſſez bonne opinion de moy; & lequel que ce ſoit des deux, ie m'en reſioüis extrémement, ou pour ſon intereſt, ou pour le mien. Je vous ſupplie, Monſieur, de me faire la grace de luy dire de ma part, que ie reçois l'honneur qu'il me fait, auec tout le reſpect & toute la reconnoiſſance qui eſt deuë à une perſonne de ſa condition, & de ſon merite; mais que ie ne me contente pas de recevoir des civilitez de luy, que ie pretens à bien davantage, & que i'ay fait un grand deſſein de gaigner quelque iour l'honneur de ſon amitié.

Ie ne fus pas plus eſtonné quand i'entendis les Religieuſes de Loudun parler latin, que ie l'ay eſté de vous voir dire tant d'Italien. En verité, vous l'alleguez comme ſi vous l'entendiez! Mais i'eſpere que ie ſeray vengé à vous l'entendre prononcer; car, pour l'ordinaire l'Italien appris en Poitou, n'a pas l'accent extrémement Romain, & quelque choſe que vous y puiſſiez faire *ſapiet Poitavinitatem.*

Voſtre *quod mirere*, dans le paſſage de Tacite, parlant du ieu des Allemans; eſt bien remarqué, & bien entendu. Mais il faut ſçavoir ce que S. Ambroiſe dit là deſſus, ie ne ſçay par quel hazard ie ſçay ce que dit

S. Am-

S. Ambroiſe, *ferunt Hunnos*, ce dit-il, *cum ſine legibus vivant, aleæ ſolius legibus obedire, in procinctu ludere, teſſeras ſimul et arma portare, in victoria ſua captivos fieri.*

Au reſte i'approuve voſtre *ballyſmos*, & meſme la medaille de Vigenere. Mais croiriez-vous que *Cordonniers*, vienne de ce qu'ils donnent des cors? ie le fis l'autre iour croire à un bien honneſte homme.

J'oublierois bien pluſtoſt mille Maiſtreſſe, que ie n'oublierois Monſieur de Chives, & Monſieur Girard, *par nobile fratrum*; & ie vous oublierois quaſi auſſitoſt, vous-meſme. Si vous avez quelque commerce auec eux, ie vous ſupplie de me faire la faveur de les aſſeurer que ie ſuis touſiours leur tres-humble ſerviteur, auec autant de paſſion que iamais, & que ie les ſupplie de ne vous pas aymer mieux que moy, & de ne me pas faire l'infidelité que m'a faite Monſieur de Balzac, en me quittant pour de nouveaux venus. Adieu, Monſieur, & ſoyez touſiours aſſeuré, s'il vous plaiſt, que ie n'aymeray, & n'eſtimeray iamais rien plus que vous. Je ſuis de tout mon cœur.

*Voſtre, &c.*

---

## AV MESME.

## LETTRE CXXVI.

MONSIEUR,

Je voulois rompre, pour quelque temps, le commerce que i'ay auecque vous, & en une faiſon où l'on doit faire penitence, ie faiſois ſcrupule de me trouver a ces grands feſtins que vous me faites: mais apres avoir beaucoup ſouffert, i'ay connu que ie ne m'en pouvois paſſer. I'ay demandé diſpenſe de recevoir de vos lettres, & l'on me l'a donnée. Pour vous, vous pouvez ſans ſcrupule recevoir ce que ie vous envoye; à peine ay-ie de quoy vous faire une legere collation. Au lieu de ces *mullos trilibres* que vous me preſentez, ie n'ay que des *Tiberinos catillones* qui ne font que lécher les bords du Tybre, & ſe nourriſſent du limon du pays Latin.

Pour

## AV MESME.

## LETTRE CXXVII.

MONSIEUR,

Voilà ce que c'eſt de faire de ſi grands feſtins à vos amis, cela eſt cauſe que l'on ne vous les peut rendre; Encore pour me mettre plus en peine, vous m'amenez Monſieur de Balzac, le plus friand & le plus delicat homme du monde, *quâ munditiâ, quâ elegantiâ hominem*? Je m'eſtois accouſtumé à vous, & peut-eſtre auſſi l'eſtiez vous à ma table; mais elle ne peut pas recevoir un ſurvenant comme cela,

*ingentem non ſuſtinet umbram.*

Sans mentir, en vous voyant tous deux, vous m'avez fait ſouvenir de Iupiter & de Mercure, quand ils furent embaraſſer le pauvre Philemon, & cela ſoit dit pourtant ſans vous offencer ni l'un ni l'autre, car toutes comparaiſons ſont odieuſes, & en effet, ce bon-homme n'avoit pas plus raiſon d'eſtre empeſché que moy. C'eſt, en verité, une cruauté à vous, de m'avoir engagé à cela, & une cruauté de Neron, *Indicebat familiaribus cœnas quorum uni mellita quadragies H. S. conſtiterunt, alteri pluris aliquato roſaria.* Pour vous dire le vray c'eſt ce qui m'a retenu ſi long-temps. J'ay dit beaucoup de fois à moy meſme,

*nunquam-ne reponam?*

Mais voſtre conſideration & la-ſienne me retenoient,

*Cupio enim magnificè accipere ſummos viros,*
*Vt mihi rem eſſe reantur.*

En fin, apres avoir bien cherché, ſans rien trouver, il m'a ſemblé que l'on me pouvoit dire comme à cét autre, *Nunquid adoleſcens, melius dicere vis quàm potes?* Et encore,

*Quid nullum capias eum ſit tibi gloria tantum*
*In loculis?*

Je me ſuis donc reſolu à faire ce que ie pourray, & contentez-vous-en, s'il vous plaiſt,

*rebuſque veni non aſper egenis.*

Il faut que vous vous accommodiez à ma diſette; ie ne puis

droit à quelqu'un qui ſe vantoit qu'il luy feroit auſſi mauvaiſe chere qui ie vous la feray, *ſi perſeveras me ad matris tuæ cœnam vocare, feram id quoque; volo enim videre animum, qui mihi audeat iſta quæ ſcribis, apponere, aut etiam polypum, Miniani Jovis ſimilem; crede mihi, non audebis: ante meum adventum, fama ad te de mea lautitia veniet, eam extimeſces.* Mandez-moy, ie vous ſupplie au vray quelle beſte c'eſt que ce *polypus Miniani Jovis.* Sans mentir, ie ne ſçais plus rien depuis que ie ne reçois plus rien de vos lettres; Pour la promulſide, cela n'eſt pas trop mal iuſques icy, mais vous ne vous en contenterez pas, *non enim vir es qui ſolcas promulſide confici, integram famem ad ovum affers.* Venons donc au reſte.

Pour ce qui eſt de ce que vous-vous plaignez de ceux qui ne font pas les graces aſſez grandes, ie penſe qu'ils n'ont pas tant de tort, & la raiſon eſt que les veritables graces, & qui touchent le plus, conſiſtent principalement en de petites choſes, en certaines actions, certains mouvemens du corps & du viſage, dans leſquels ſans eſtre quaſi apperceuës, elles font leur effet,

*Componit furtim, ſubſequiturque decor.*

Ce *furtim* veut dire, ce me ſemble, cela, & ce que les Eſpagnols appellent *el no ſe que*, elles ſont ſi petites, que meſme on ne ſçait ce que c'eſt. Et ne vous mettez-pas, non plus, en peine de leurs maris: De quoy vous aviſez-vous de vouloir rompre des mariages, qu'il y a ſi long-temps qui ſont faits? Les Dieux comme vous diſiez ſur un autre ſuiet, en font bien d'autres. Le monde eſt plain de ces mariages-là. N'ont-ils pas marié la Peine au Plaiſir, le Travail à Gloire, le Ciel à la Terre, & Mademoiſelle....., à Monſieur ſon mary.

*Sic viſum Veneri cui placet impares*
*Formas atque animos ſubjuga ahenea*
*Sævo mittere cum joco.*

Je ne ſçay ſi ie vous avois dit qu'il y a long-temps que nous ne nous eſcrivions plus, & que l'on m'avoit dit qu'elle ſe plaignoit fort de moy. Elle eſt en cette ville, & ie l'ay eſté voir; Noſtre entreveuë a eſté à peu prés comme celle de Didon & d'Enée, quand ils ſe rencontrerent aux Enfers. I'ay fait tout ce i'ay pû pour l'appaiſer, ie luy ay dit *verus mihi nuncius ergo*, &, *per ſidera juro*, &, *nec credere quivi.*

*Illa ſolo fixos oculos averſa tenere,*
*Nec magis incepto vultum ſermone movere,*
*Quam ſi dura ſilex, aut ſtet Marpeſia cautes.*

Le ſommeil, au reſte, n'eſt pas un ſi mauvais mary que vous dites, & cette Grace, ie ne ſçay comme elle s'appelle, ne pouvoit pas eſtre mieux, pour eſtre en repos & à ſon aiſe. Il eſt doux comme un mouton, c'eſt le plus paiſible de tous les Dieux,

*placidiſſime Somne Deorum,*
*Pax animi, quem cura fugit.*

& hors qu'il n'y avoit point de portes à ſon logis, c'eſtoit un fort bon party. Voyez un peu dans Lucien la deſcription de ſa ville, & comme il eſtoit accommodé. Quand il ne ſçauroit autre choſe, que de racommoder le teint, remettre les yeux battus, & embellir les Dames, penſez-vous que ce ne ſoit pas aſſez pour eſtre bien avec elles; C'eſt un grand diſtillateur de pavots & de mandragores & il ſçait faire des fards, qui valent mieux, ſans comparaiſon, que tout le blanc & tout le rouge d'Eſpagne, *no uſava afeytes Dorinda, y aſsi deſperto con los que el ſueno le avia dado.* Apprennez un peu l'Eſpagnol, quand ce ne ſeroit que pour ne nous rompre tant la teſte auec voſtre Italien. Il n'eſt pas non plus ſi peſant que vous penſez.

*Tum levis aethereis delapſus ſummus ab aſtris,*

& n'euſt pas fait tant d'enfans, s'il euſt eſté ſi foible,

*Tum pater è populo natorum mille ſuorum.*

Et quand meſme il ſeroit auſſi froid que vous le croyez, penſez-vous que ce ſoit un petit ſecours que tous ces ſonges qu'il manie à baguette, & dont il diſpoſe comme il luy plaiſt? Ne vous ſouvient-il plus de celuy de Fleur d'eſpine?

*Se ſon ſogni queſti,*
*Ch'io dorma ſempre, e mai non mi deſti.*

Et cét autre:

*Proh Venus et tenera volucer cum matre Cupido,*
*Gaudia quanta tuli, quàm me mani, eſta libido*
*Contigit.*

Contez-vous cela pour rien, & ne croyez-vous pas qu'une honneſte femme s'en pourroit contenter? Quant à ce que vous dites, que les Graces ne doivent jamais dormir, allez un peu voir nos Dames le lendemain d'un bal,

bal, quand elles ont veillé, & dites-moy apres voſtre avis là deſſus. Pour voſtre *ſomno mollior herba*, & voſtre *morbida, Domine Magiſter noſter*; ie croïs que vous n'avez entendu, ny le Latin, ny l'Italien, car l'un veut dire propre pour dormir deſſus, & *morbido*, ne ſignifie autre choſe que poly, doux, *lene*, doüillet proprement.

Voſtre Empereur de Lampridius, me ſemble homme de fort bon gouſt, & ſi Heliogabale avoit fait une vingtaine d'ordonnances comme cela, ie le mettrois à coſté de Tite, & de Traian. Je m'eſtonne que vous ayez oublié cét autre de Tibere, *Aſellio Sabino H. S. ducenta donavit pro dialogo, in quo boleti, & ficedulæ, & oſtreæ, & turdi certamen induxerat.* C'eſtoient des Empereurs celà? J'ay regret, ſans mentir, que ce Dialogue ſe ſoit perdu, & n'euſſiez-vous pas eſté bien aiſe auſſi de voir diſcourir une huiſtre auec un champignon? Cét Aſellius devoit eſtre un galant homme, & je luy euſſe donnée de bon cœur un chappeau de caſtor.

Vous avez merueilleuſement bien taillé, & admirablement mis en œuvre ces pierres que je vous avois envoyées toutes brutes, elles ſont devenuës des pierres precieuſes entre vos mains, & vous en avez fait un des meilleurs plats de voſtre feſtin, *feciſti ut lapides illi panes fierent.* Sans avoir l'eſtomach de Saturne, ny les dens de la Lune, j'en ay tres-bien mangé, & auec grand plaiſir. C'eſt cette viande là, *quam nemo coquus hactenus in jus vocaverat:* mais vous faites des ſauſſes, auec leſquelles om mangeroit des cailloux. Je ne croyois pas que de ſi graves Autheurs euſſent rapporté cette hiſtoire. Je ne fais pas de doute, apres cela, que les pierres nayent oüy autrefois le ſon de la lyre, & de fait encore auiourd'huy nous croyons que les murailles ont des oreilles.

Ie vous avouë que ie fais plus de cas d'Auſone que je n'en faiſois, vous me l'avez fait voir en ſon luſtre, en me le monſtrant dans ſa Poëſie: C'eſtoit, ſans mentir, un fort honneſte homme, & ie crois que ſa harangue euſt eſté fort bonne s'il l'euſt traduite en vers. Ceux que vous m'avez fait voir de luy, me ſemblent merueilleuſement beaux. Je connois des hommes comme

cela qui vont fort mal à pied, & qui font des merueilles à cheval; mais ie voudrois bien que ces gens-là ne fiſſent que ce qu'ils ſçavent faire, & que Ciceron n'euſt jamais eſcrit de vers, ny Auſone de proſe.

Si vous me demandez, pour parler à cette heure de cét autre feſtin, dont vous m'aviez fait part,

*Ut Naſidieni juvit me cœna beati;*

C'eſt à dire, comme ie me trouve de la bonne chere de Monſieur de Balzac? ie vous répondray, *ut nunquam in vita fuerit melius.* L'Apollon de Luculle, ny l'Apollon meſme de Delphes, ne pourroient rien faire de ſi magnifique; il n'y a point de ſi petit mets qui ne vaille mieux que le Dodecatée d'Auguſte, vous ſçavez bien

*Cum primum iſtorum conduxit menſa choragum,*
*Sexque Deos vidit Mallia, ſexque Deas,*

qui ne merite des loüanges admirables. C'eſt d'un feſtin comme cela que l'on peu dire,

*I lauri di Permeſſo, & di Parnaſo*
*Andorno à coronar la Gelatina.*

Cét homme, ſans mentir, eſt admirable en tout ce qu'il fait Ie vois de temps en temps des vers de luy, qui ſont, ſans donte, beaucoup au deſſus de ce qui ie croyois que noſtre ſiecle pût produire, & qui donneroient de la ialouſie, ie ne dis pas à Lucain, ni à Claudain, mais à Lucrece & à Virgile. Mais demandez-luy, ie vous prie; ſur quoy il ſe fonde de croire que i'aye tiré de ſes entrailles, l'explication du paſſage d'Auſone, & pourquoy il me tient de ceux, *qui plus ex jecore alieno ſapiunt quam ex ſuo.*

Il penſe donc que ie ne ſçai rien que par reminiſcence des choſes que mon ame a appriſes autrefois dans ſa converſation. Son plat de vent, auſſi bien que voſtre plat de pierres, m'a pleu extrémement, & ç'auroit eſté une excellente viande en l'Iſle de Ruac. Ie ne ſçay, Monſieur, ſi vous le ſçavez. C'eſtoit une Iſle où les habitans ne vivoient que de vent, & on n'y donnoit aux malades que des vents-coulis. Sans mentir vous eſtes de merueilleux ouvriers, vous aſſaiſoneez les choſes de ſorte qu'il n'y a rien que l'on ne mangeaſt quand vous l'avez appreſté, & que vous ne fiſſiez avaler auec plaiſir. Vous ſçavez donner

*Cuerpo a los vientos y a las piedras alma,*

C'eſt

C'eſt un vers de Louys de Gongora que vous ne connoiſſez-pas. J'ay eſté bien aiſe d'apprendre l'alliance que les Atheniens avoient auec Borée, & de ſçavoir qu'il y ait eu un Norvegien qui ait eſté Citoyen d'Athenes : Celuy-là, ce me ſemble, ſe pouvoit dire Citoyen du Monde auec autant de droit, que cét autre des leurs qui s'en vantoit. Les Atheniens au reſte, avoient là pris un Borgeois bien turbulent. Ie ne croyois pas, ie vous l'avouë, que la mer fuſt une larme ſemblable à celle de cét autre qui mangeoit des pierres encore mieux que moy. Il la ietta, ſans doute, lors qu'il fut chaſſé & garrotté par ſon fils. Ne vous ſemble-t-il pas, au moins ſi cela eſt vray, que l'on peut dire de Saturne, auſſi bien que du cheval du pauvre Pallas,

*guttis humectat grandibus ora,*

A la verité, on luy fit de mauvais tours, mais bien a pris pour le genie humain, que comme il eſtoit fort melancolique, il n'eſtoit pas grand pleureur, car s'il euſt ietté ſeulement trois larmes, où en ſerions nous? *omnia ponti erant*, on peut dire en cette occaſion qu'il pleura amerement : mais dites-moy, ie vous prie, ſi vous le ſçavez, pleura-t-il la mer & les poiſſons ?

*immania Cete,*
*Tritoneſque citos, Phorcique exercitus omnes.*

J'avois oublié à vous parler de voſtre paſſage de Seneque. *Valde me torſit illa podagra, adeoque impliciti mihi videntur hi pedes, ut ad illos utroſque dextros explicandos nullum dextrum pedem habeam :* ſi ce n'eſt qu'il vouluſt dire que la goutte tourne quelquefois en dedans le pied gauche qui doit eſtre en dehors, & qu'ainſi eſtant tourné du meſme coſté que le pied droit, il dit *utroſque dextros :* Mais auſſi ne pourroit elle pas tourner le droit du coſté du gauche, & ce ſeroit *utroſque ſiniſtros*. Sans mentir, cela eſt bien difficile : ſi vous y voyez quelque choſe de mieux,

*Si quid dextro pede concipis,*

dites le moy.

J'ay appris voſtre maladie auec beaucoup d'alarme, quoy que ie ne l'aye ſceuë qu'apres qu'elle eſtoit paſſée ; & i'ay eſté eſtonné d'aprendre le peril où i'ay eſté ſans en rien ſçavoir. Je vous prie, mon cher Monſieur, de croire qu'il n'y a rien au Monde qui me ſoit

plus cher que vous, ny que j'ayme & que j'eſtime davantage. Je n'ay, que ie meure, point de ioye ſi ſenſible, que lors que ie penſe, & ie le penſe ſouvent, que la fortune nous donnera moyen quelque iour de paſſer le reſte de noſtre vie l'un auec l'autre, & de vous avoir *in ſeriis jocisque amicum omnium horarum.* Je vous jure qu'il n'y a rien que je ſouhaitte tant, & que je ſuis & ſeray touſiours à vous auec autant de paſſion que lors que ie vous voyois tous les matins. Ie vous fairs cette proteſtation à la veille d'un voyage de ſix mois où ie m'en vay, car ie parts auec le Roy pour aller en Catalogne. Ne m'eſcrivez-donc pas, s'il vous plaiſt, que lors que vous ſçaurez qu'il ſera retourné. J'aurois plus d'impatience de retourner, ſi je croyois vous retrouver icy cét Eſté. Ie vous exhorte à faire tout ce que vous pourrez pour cela. *Qui bene latuit, bene vixit*, n'eſt pas un precepte qui vous regarde, laiſſez-là.

*Panaque, Sylvanumque ſenem, Nymphasque ſorores.*

Vous-vous devez au public, & il faut que les hommes comme vous ſoient connus de tout le monde, *omnis autem peregrinatio*, comme vous ſçavez, *eſt obſcura.* Haſtez-donc voſtre retour, je vous en coniure encore une fois, & dés que voſtre terme ſera expire, revenez icy me revoir, ou M ...., où quelque .... & prenez-garde, *ne quid temporis addatur ad hanc provincialem moleſtiam.* Ie vous envoye un liure de Mademoiſelle de Gournay, qu'elle m'a donné pour vous le faire tenir. Adieu, Monſieur, aymez-moy touſiours, ie vous ſupplie, ſouvenez-vous ſouvent de moy, & ſoyez aſſeuré que ie ſeray toute ma vie de tout mon cœur.

Voſtre *Infelix Theſeus*, m'a ſemblé merueilleuſement heureux, & Hercule, ſans mentir, ne le tira pas des Enfers plus heureuſement ni plus glorieuſement que vous,

*Voſtre, &c.*

*A Paris le 24. Janvier 1642.*

A MA-

## A MADEMOISELLE de Rambouillet.

### LETTRE CXXVIII.

MADEMOISELLE,

Sans mon fourgon i'euſſe eu, ſans mentir, un extréme regret de n'avoir plus l'honneur de vous voir, & ie croy que i'euſſe penſé en vous de meilleur cœur que ie ne fis de ma vie; car pour vous dire le vray, ie m'y ſentois extremement diſpoſé, & ie n'ay iamais eu plus de déplaiſir de me ſeparer de vous. Mais vous ne ſçauriez croire, Mademoiſelle, combien les fourgons ſont un choiſe divertiſante, & quel excellent remede c'eſt contre une grande paſſion; tantoſt il s'y eſtropie un cheval, tantoſt il ſe rompt une roüe, tantoſt ils demeurent toute une nuit embourbez au milieu d'un chemin; & c'eſt, ie vous iure tout ce que l'on peut faire auec eux, que de ſonger deux ou trois fois le iour en la meilleure de ſes amies. A cette heure que nous irons plus doucement, & que nous allons nous embarquer ſur le Rhoſne, ie feray mieux mon devoir de penſer en vous, & ie ſuis trompé ſi ie n'arrive à Avignon le plus paſſionné homme du monde. Pour vous, Mademoiſelle, qui ne faites de voyage que de chez vous au fauxbourg ſainct Germain, & qui n'allez pas par de ſi mauvais chemins que nous; vous n'eſtes pas, ſans mentir, excuſable, ſi vous ne me faites l'honneur de vous ſouvenir quelquefois de moy; au moins ſçay-ie bien que vous y eſtes plus obligée que iamais, & ſi ie ne ſonge pas ſouvent en vous, c'eſt de ſi bon cœur quand cela m'arrive, & auec de tels ſentimens, que ie ſuis aſſeuré que vous en ſeriez ſatisfaire. Et puis, que ſçait-on ſi ie n'y ſonge pas ſouvent, & ſi ie ne le dis pas de la ſorte, pour n'oſer dire ce qui en eſt? Dans ce doute, ie vous ſupplie, Mademoiſelle, d'en croire ce que vous en dira Monſieur Arnaud, car ie luy ay laiſſé charge de vous expliquer mes intentions, & luy qui fait profeſſion de faire des *oriſpianis*, qu'il vous die, s'il luy plaiſt, combien ie ſuis, & de quelle ſorte,

La resolution qu'avoit prise Monsieur le Cardinal d'aller sur le Rhosne, a esté changée, sur ce qu'il vit avant-hier, comme il se pourmenoit sur le port, un batte au chargé de soldats, qui courut tres-grand hazard de se perdre, & il y en eut mesme quelques uns qui se ietterent dedans l'eau & se noyerent; & son Eminence ne se veut pas noyer, pource que cela nuiroit aux desseins qu'il a sur le Roussillon.

MADEMOISELLE,

*Vostre, &c.*

*A Lyon le 25. Fevrier, 1632.*

---

## A LA MESME.

## LETTRE CXXIX.

MADEMOISELLE,

Je voudrois que vous m'eussiez veu l'autre iour, de quelle sorte je fus depuis Vienne iusques à Valence. Le iour ne commençoit qu'à poindre, & le Soleil à rayoner sur le sommet des montagnes, quand nous nous misines sur le Rhosne. Il faisoit une de ces belles journées qu'Apollon prend quelquefois pour luy servir de pannache, & que l'on ne voit iamais à Paris, que dans le plus beau temps de l'esté. Ceux auec qui i'estois, consideroient tantost les montagnes de Dauphiné, qui paroissoient à la main gauche, à dix ou douze lieuës de nous, toutes chargées de neiges; tantost les collinels du Rhosne, que l'on voyoit couvertes de vignes, & des vallons à perte de veuë, tous pleins d'arbres fleuris. Pour moy, dans cette réiouïssance de tout le monde, je montay seul sur la cabane qui couvroit nostre batteau, & tandis que les autres admiroient ce qui estoit à l'entour de nous; ie me mis à penser à ce que i'avois quitté. J'avois le coude du bras droit appuyé sur le couverture de la barque, la teste un peu panchée, & soustenuë sur la main du

mesme

meſme bras, & l'autre negligemment eſtendu, dans la main duquel ie tenois un liure qui m'avoit ſervy de pretexte à ma retraite. Je regardois fixement la riviere que ie ne voyois pas. Il me tomboit de moment en moment de groſſes larmes des yeux, ie faiſois des ſoûpris, auec chacun deſquels il ſembloit que ſortiſt une partie de mon ame, & de temps en temps, ie diſois des paroles confuſes & mal formées, que les aſſiſtans ne peurent pas bien ouyr, & que ie vous diray quand vous voudrez. Cecy, que ie vous raconte, euſt paru davantage, & euſt receu plus d'ornemens, ſi ie vous l'euſſe eſcrit en vers, car ie vous iure que les Nymphes des eaux furent touchées de ma douleur, que le Dieu du fleuve en fut eſmû; mais tout cela ne ſe peut pas dire en proſe. Tant y a que ie demeuray ſept heures de cette ſorte ſans remuër ny pied ny patte. Ie voudrois, Mademoiſelle, que vous m'euſſiez veu ainſi, devant Dieu, cela vous euſt donné devotion, & le maiſtre de noſtre batteau dit qu'il avoit mené en ſa vie plus de dix mille hommes depuis Lyon iuſques a Beaucaire, mais qu'il n'en avoit iamais veu un qui paruſt avoir l'eſprit ſi eſgaté. Apres cette belle deſcription que ie viens de faire, il me vient de tomber dans l'eſprit, que vous vous imaginerez que tout cela eſt faux, & que ce que i'en ay dit, n'eſtoit que pour trouver moyen de remplir une lettre. Quand cela ſeroit, Mademoiſelle, ie ſerois en verité excuſable, car pour vous parler franchement, on eſt ſouvent bien empeſché à trouver que dire: & ie ne puis pas comprendre, que ſans quelques inventions comme cela, des perſonnes qui n'ont ny amour ny affaires enſemble, ſe puiſſent eſcrire ſouvent; neantmoins, pour vous dire naïvement ce qui en eſt, tout ce que ie vous ay dit de ma réverie, de mes ſoû-pris, & de ma triſteſſe, eſt vray. Pour ce qui eſt du reſſentiment qu'en eurent les Nymphes & le Diu du Rhoſne, ie n'en ſuis pas aſſeuré. Je paſſay toute une matinée ſans quitter mes penſées un moment. Dans cét eſpace de temps ie ſongeay, ie vous l'avoüe, trois ou quatre fois en Mademoiſelle..., le reſte ie l'employay à penſer en Madame voſtre mere, & en vous. Je vous avois bien promis que ſi nous allions ſur l'eau, ie m'acquiterois de ce que ie vous dois;

je l'ay ſi bien fait, que ſi cela m'arrive encore une fois de la ſorte, ie ſeray fou, au premier Soleil de Languedoc qui me donnera ſur la teſte. Il eſt deſia ſi chaud en Avignon, qu'à peine le pouvons-nous ſouffrir. Le Printemps eſt icy arrivé quand & quand nous, nous y trouvons par tout des puces, & des violettes : ie vous les ſouhaite toutes de bon cœur ; car ie ſeray bien aiſe, Mademoiſelle, que vous ne dormiez pas trop en mon abſence, & ie vous deſire tout ce que ie vois de beau, & ſuis,

C'eſtoit, ie vous aſſeure, une belle chôſe à regarder, que de voir hier au ſoir les ruës d'Avignon pleines de chandelles, de lanternes de flambeaux par toutes les feneſtres, pour voir Monſieur le Cardinal qui y arriva à ſept heures du ſoir : il y faiſoit clair comme en plein iour, & ſi le Pape arrivoit icy, on ne ſe pourroit pas mieux recevoir. On luy donnoit par tout mille benedictions, & à cauſe que c'eſt terre Papale, ils en ſont liberaux en ce pays-cy. Les Juifs d'Avignon ſe portent bien : Monſieur le Vice-Legat gros & gras, Monſieur le Comte d'Alais un peu plus que luy,

MADEMOISELLE,

*Voſtre, &c.*

*A Avignon le Lundy gras* 1643.

---

## A MONSIEUR LE PRESIDENT *de Maiſons.*

### LETTRE CXXX.

MONSIEUR,

C'eſt une trop grande bonté à vous, de prendre la peine de m'eſcrire, & de me traitter auſſi civilement que ſi ie ne vous avois pas les infinies obligations que ie vous ay. Ie vous ſupplie tres-humblement, & tres-ſerieuſement, de ne vous en plus donner la paine. La pluſ-

pluſpart du temps, vous n'avez rien à me mander; pour moy, outre que mon devoir m'oblige à vous eſcrire, les nouvelles qu'il y a icy de temps en temps, me forniſſent dequoy le pouvoir faire. Ie vous avouë, pourtant, Monſieur, que i'ay eu un extreme plaiſir à lire la derniere lettre qu'il vous a plû de m'eſcrire, & toutes les fois que vous aurez à me dire d'auſſi agreables nouvelles, ie ne refuſe pas que vous me faſſiez l'honneur de me les faire ſçavoir. Ie ſuis ravy de la grande amitié qui ie vois que vous avez faire depuis mon depart auec Mademoiſelle de Ramboüillet, je ne les connois pas plus par vos lettres que par les ſiennes; elle ne m'eſcrit iamais ſans me parler de vous, & auec toute l'affection & tout l'eſtime qui vous eſt deuë. Ce m'eſt, ſans mentir, Monſieur, une extréme conſolation de ce que vous & Madame de Ramboüillet, me plaignez de la folie que i'ay faite, & ce me ſera une raiſon pour n'en plus faire à l'avenir, outre que i'en ay fait de nouveau une proteſtation ſolennelle entres les mains de Monſieur de Chavigny. I'ay auſſi beaucoup de ioye, que vous ayez eu le credit de tenir quinze iours M .... &, ce qui eſt davantage, de faire deffenſes aux autres d'y aller, il me déplaiſt ſeulement de ce que vous n'en diſpoſez que quand elle ſe veut reformer, & qu'elle eſt en eſtat de penitence. Je vous exhorte, neantmoins, à ne vous point rendre, car le temps, la fortune, & l'adreſſe d'un honneſte homme, peuvent changer beaucoup de choſes. Apres avoir parlé de ces choſes-là, il me ſemble, Monſieur, que vous n'aurez pas grand plaiſir, que ie vous entretienne des nouvelles de deça: Auſſi pour ne vous pas ennuyer, ie vous les diray le plus ſuccinctement que ie pourray .....

*Voſtre, &c.*

*A Narbonne, le 10. May, 1642.*

## AV MESME.

### LETTRE CXXXI.

MONSIEUR,

C'eſt un excés de voſtre bonté de me remercier de quelque choſe, moy qui ne ſçaurois iamais aſſez faire pour vous, & qui vous en deurois encore de reſte quand i'aurois cent fois hazardé ma vie pour voſtre tres-humble ſervice. De cette bonté, Monſieur, & de l'offre qu'il vous plaiſt me faire, ie vous rends mille graces tres-humbles, & i'ay une extréme ioye de voir que dans les plus grandes, & les plus petites choſes, vous neceſſez de me donner des teſmoignages de l'amitié que vous me faites l'honneur d'avoir pour moy. Quoy que i'aye ioüé fort étourdiment, ie ne me ſuis pas pourtant ſi fort emporté, que ie ne me ſois reſervé aſſez d'argent pour me tirer d'icy, & ſuis ſeulement bien faſché de vous avoir mis en main une ſi mauvaiſe aſſignation, & de vous avoir donné un creancier qui n'eſt guere meilleur que moy. Au reſte, Monſieur, ie ne vous puis dire l'extréme ioye que i'ay de voir la grande amitié que vous avez faite auec tout l'hoſtel de Ramboüillet; Mademoiſelle de Ramboüillet ne m'écrit iamais ſans me dire quelque choſe de vous, par où elle marque l'extréme cas qu'elle en fait, & afin que vous cognoiſſez mieux les ſentimens qu'a pour vous Monſieur le Marquis de Piſany, ie vous envoye un morceau de la derniere lettre qu'il m'a eſcrite. Pour Monſieur de Chavigny, vous eſtes ſans mentir obligé de l'aimer de tout voſtre cœur; à toutes les occaſions qui s'en preſentent, il parle de vous auec toute l'eſtime, & toute l'affection imaginable: il ſe vante de voſtre amitié à tous ſes amis, & la promet à ceux qui luy ſont les plus chers, & qu'il veut obliger le plus. Il me dit l'autre iour que vous luy aviez eſcrit une lettre la plus iolie, & la plus obligeante du monde, mais pource qu'il eſtoit en compagnie, il n'eut pas le temps de me la monſtrer: il partit il y a trois iours pour aller à l'armée, & aſſiſter à la ceremonie de l'or-

l'ordre que le Roy donna hier au Prince de Mourgues, & revient demain ; Pour ce qui eſt du retour du Roy, on n'en ſçait rien. I'auray en cela, Monſieur, tout le ſoin que ie dois avoir des choſes que vous me commandez. On commence à r'alentir l'eſperance que l'on avoit d'avoir Perpignan ſi toſt, on dit à cette heure vers le quinzieſme du mois qui vient. Monſieur de Turenne m'a dit qu'il gageroit bien deux cents piſtolles que l'on l'aura dans tout le moins de Iuin. Toutes les fois que Monſieur de Chavigny va à l'armée, il loge chez Monſieur des Noyers, c'eſt à cette heure la plus grande amitié du monde, mais vraye & ſincere tout de bon. Je ſuis,

MONSIEUR,

*Voſtre, &c.*

*A Narbonne le 22. May, 1642.*

---

*A MONSIEUR*
*Chapelain.*

## LETTRE CXXXII.

MONSIEUR,

Quelque hardy que ie ſois, ie n'oſerois retourner à Paris ſans vous faire reſponſe, & i'ay honte, ſans mentir, d'avoir tant tardé à vous rendre ce devoir : mais ie vous l'avouëray franchement, prévoyant que i'aurois encore à vous écrire pour vous faire ſçavoir le jugement que l'on auroit fait des vers que vous avez envoyez i'ay differé tant que i'ay pû, en deſſein de ménager une lettre. Si vous eſtes juſte, vous ne devez pas trouver eſtrange que l'on aye peur en eſcrivant à un Docteur comme vous eſtes ; & certes, quand il me vient en la penſée que c'eſt au plus judicieux homme de noſtre ſiecles à l'Ouvrier de la Couronne Imperiale, au Metamorphoſeur de la Lionne, au Pere de la Pucelle, que i'eſcris, les cheveux me dreſſent en la teſte ſi fort, qu'il

ſemble d'un heriſſon : mais d'ailleurs, quand ie penſe que cette lettre s'adreſſe au plus indulgent de tous les hommes, à l'excuſeur de toutes les fautes, au louëur de tous les ouvrages, à une colombe, à un agneau, à un mouton, mes cheveux s'applatiſſent tout à coup plat comme d'une poule moüillée, & ie ne vous crains non plus que rien. Ie vous diray donc nuëment, & franchement, Monſieur, comme à un mouton que vous eſtes, que les vers de Monſieur de Balzac n'ont pas encore eſté veus de Monſieur le Cardinal.

*O cœlum, o Terras, o Maria Neptuni!*

Vous écrierez-vous. Eſt-ce là l'eſtat que l'on fait des enfans de Iupiter? & comme on traitte le premier homme du monde ; *frange miſer calamos vigilataque prælia dele.* Vous avez raiſon de dire tout cela ; mais vous ne ſçauriez croire combien on a eu d'autres choſes à penſer durant tout ce voyage, & ſi Apollon, que bien cognoiſſez, fuſt venu luy meſme à Narbonne, ie dis auec tous ſes rayons, il n'y euſt eſté receu qu'en qualité de Chirurgien. I'en ay parlé cent fois à Monſieur de Chavigny, qui m'a touſiours répondu que pour l'amour de Monſieur de Balzac, il falloit reſerver cela au temps où l'eſprit de ſon E. fuſt plus tranquille, & plus en eſtat de bien gouſter cette ſorte de choſes. Il m'a donné charge, au reſte, de vous prier de ſa part de faire de grands remercimens à noſtre amy, pour les epigrammes qu'il a faites pour luy, deſquelles il eſt merueilleuſement ſatis-fait; à dire le vray elles ſont les plus belles du monde. Pour ce qui eſt des vers pour Monſieur le Cardinal, ils ſont entierement de Virgile, auec un peu plus d'enthouſiaſme qu'il n'a couſtumé d'en avoir ; & pour moy, quand i'aurois les deux bras rompus, ie prendrois plaiſir à les entendre ; s'il y a de la honte que celuy pour qui ils ont eſté faits, ne les ait pas encore veus, la plus grande partie en retombe ſur Monſieur de la Victoire, qui en eſtoit principalement chargé. Pour moy, i'ay eu en cela tout le ſoin & toute l'affection que ie devois avoir, & ſans mettre en conſideration le poids de voſtre recommandation, & la paſſion que i'ay à ſervir Monſieur de Balzac, i'aurois, ie vous iure, ſollicité auſſi ardemment pour un homme du fond de la Suede, qui auroit fait ce que vous

avez

avez envoyé icy, Toute la faute que j'ay faite eſt de ne vous avoir pas écrit pluſtoſt; mais vous m'en avez bien pardonné d'autres, & m'en pardonnerez encore, puiſque ie ſuis,

MONSIEUR,

*Voſtre, &c.*

*A Auignon le* 11 *Iuin* 1642.

---

## *A MADEMOISELLE de Rambouillet.*

## LETTRE CXXXIII.

MADEMOISELLE,

Il faut avoüer que ie vous aimerois eſtrangement, ſi ie ne vous voyois iamais, pour avoir eſté ſeulement deux mois ſans eſtre aupres de vous, mon affection en eſt augmentée de motié, & s'accroiſt tellement de iour en iour, que ſi ie ne vous revoy bien-toſt, ie ſens bien qu'elle paſſera toutes ſortes de bornes. A dire vray, outre la ſatisfaction que i'ay d'avoir eſté quelque temps ſans diſputer avecque vous, & d'avoir paſsé un Careſme ſans qué nous ayons eu querelle ſur les laits d'amende; ie vous avoüe, Mademoiſelle, que vos lettres contribuent encore beaucoup à faire que ie iuge de vous plus favorablement, & que ie vous trouve plus aymable. Les deux que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, m'ont etonné de nouveau, cõme ſi ie n'avois iamais connu voſtre eſprit, & quoy que l'on ait, à parler franchement, quelque dépit de lire des choſes que l'on pourroit écrire, i'en ay receu, ie vous aſſeure, un extréme plaiſir; elles m'ont conſolé de tous mes déplaiſirs; elles m'ont preſque guery de tous mes maux, & m'ont donné une ioye que ie ne pourois avoir icy; que par enchantement où par miracle. Il y a tant de l'un & de l'autre en tout ce que vous écrivez, que ie ne m'eſtonne pas, Mademoiſelle, qu'elles ayent fait cét effet en

mon

moy; Ie m'eſtonne ſeulement de ce qu'elles m'ont donné une extréme impatience d'avoir l'honneur de vous revoir, puis qu'il eſt certain qu'il n'y a point d'homme qui eût le gouſt des bonnes choſes, & qui vous connuſt auſſi mechante que ie vous connois, qui ne deſiraſt volontiers eſtre touſiours à deux cens lieuës de vous pour recevoir de vos lettres. Vous deuriez encore plus ſouhaitter que ie me contentaſſe de cét honneur, & que ie ne me r'approchaſſe pas de vous; car ſans doute en eſtant eſloigné, ie vous ſers beaucoup mieux, & vous dois eſtre ſans comparaiſon plus agreable. Et certes, quand ie ſonge à tous les ſervices que ie vous ay rendu depuis que ie ſuis hors de Paris; à tout ce que ie dis de voſtre part à M. de Rouſſillon; aux aſſeurances que ie donnay de voſtre affection à Monſieur le Comte d'Alaix, aux proteſtations que ie fis à Madame ſa femme, qu'elle eſtoit une des perſonnes du monde que vous honoriez, & que vous aymiez le plus; aux merveilles que ie dis pour vous a Madame de ſaint Simon, & aux paroles avec leſquelles i'aſſeuray Meſſieurs les Deputez de Marſeille, de la bonne volonté que vous aviez touſiours euë pour eux & pour leur ville; Il me ſemble que ie ne vay par le monde que pour vous y acquerir des ſerviteurs, pour y entretenir vos amitiez, & pour eſtendre voſtre reputation. Encore hier, Monſieur le preſident F. que ie trouvay dans la Chambre du Roy, me vint parler de voſtre bel eſprit: je luy dis qu'il eſtoit un des hommes du monde qui eſtoit autant à voſtre gré, & qu'il y avoit long-temps que ie connoiſſois que vous aviez une inclination particuliére pour luy. Il eſt beau, & le creut: & ie vous aſſeure, Mademoiſelle, & Monſieur de Chavaroche auſſi, que ſi vous plaidez jamais à la Cour de Parlement de Grenoble, le premier Preſident ſera pour vous. J'ay eu un extréme plaiſir à voir tout ce que vous me mandez des maiſtreſſes de Monſieur le Marquis de ſaint M. Sans mentir i'en ay une extreme ioye, & pour eſtre entierement honneſte homme, il luy manquoit d'avoir fait une fois cette ſorte de vie-là. A dire le vray, pour mettre quelque choſe dans ſon eſprit qui peuſt tenir la place de la perſonne qui y eſtoit, il falloit qu'il y en miſt ſept à la tres, & encore, il aûra de la peine à trouver en ſept auſois; toutes les choſes qu'il aymoit en une ſeule. Ce-

pendant, ie trouve eſtrange, pour vous parler franchement, & ne comprens pas comme il ſe peut faire qu'un homme aime ainſi ſept perſonnes à la fois; car pour moy, ie n'en ay iamais aymé que ſix, lors que i'en ay aymé le plus, & il faut eſtre bien infame pour en aymer ſept. Mais, Mademoiſelle, ſelon que ie voy qu'il eſt devenu coquet, & que ie ſuis devenu chagrin, ie croy pour moy que nos deux ames ſe changerent quand il m'embraſſa la derniere fois, lors que ie luy dis Adieu. Car depuis ce temps-là, i'ay eu une perpetuelle inquietude, i'ay touſiours ſouhaité d'eſtre hors des lieux où i'eſtois, meſme il me ſemble que i'ay mieux aymé Mademoiſelle du Vigean que de couſtume. Je ne ſçay ſi cela vient, ou de l'honneur qu'elle m'a fait de ſe ſouvenir de moy, ou bien de ce qu'il faut qu'une affection ſi bien fondée s'augmente & s'accroiſſe à toute heure; mais ie voudrois qu'au lieu qu'il a aymé iuſqu'icy la plus douce perſonne du monde, il ſe fuſt adreſſé à cette autre que vous ſçavez, qui veut, quand une fois on s'eſt declaré eſtre dans ſon ſervice, que l'on y demeure, & que l'on y meure; pour voir ce qui en fût arrivé. Et il ſeroit expedient, ſans mentir, pour le bien de tout le monde, que l'on vit une fois un infidele puny. Je l'appelle infidelle, quoy qu'il n'ait fait que ce qu'on deſiroit de luy; mais il ne devoit pas le pouvoir faire, & pour ſon honneur & pour l'affection que ie luy porte, ie voudrois qu'il en fuſt mort. Mais nous verrons quelque iours ces galans-là terriblemens châtiez en l'autre monde. Pour moy, qui ay eſté pecher comme les autres, ie me ſuis admirablement converty, & ie puis dire que i'ay mis mon ame en repos de ce coſté-là. Mais Mademoiſelle, qu'eſt-ce que vous me contez du Mariage de Mademoiſelle de V..... & du Comte de G....; & où eſt-ce que la fortune a eſté chercher ces deux perſonnes pour les ioindre enſemble? Je me réiouïs de celuy de Mademoiſelle de C. & du Comte de F. il y a une de nos amies qui ſera bien *ſtuniere* à ces nopces-là, & ie ſuis bien faſché de n'y eſtre pas. Toutes les nouvelles ſont que ceux de Coliovre capitulent; vous verrez par la lettre que ie vous envoye, que ie n'ay pas oublié de faire rendre à Madame de Leſdiguieres celle que vous

luy

luy écriviez. Il y a, Mademoiſelle, quatre heures que j'écris ; n'eſt il pas temps, à voſtre advis, que ie vous die, que ie ſuis,

*Voſtre, &c.*

---

## A MONSIEUR ESPRIT.

### LETTRE CXXXIV.

MONSIEUR.

On peut dire de voſtre lettre, auſſi bien que du chariot du Soleil, euſſiez-vous penſé que le chariot du Soleil & voſtre lettre euſſent rien de commun enſemble ?

*Materiam ſuperabat opus.*

Je n'euſſe pas creu, pour vous dire le vray, qu'il peuſt arriver que Madame la Comteſſe de T.... me donnaſt tant de plaiſir, que M. la V. D. me deuſt eſtre ſi agreable, ni que l'on peut rien faire de ſi bon de Madame de C....; cependant ; de la façon dont vous les avez miſes, i'ay pris un extréme plaiſir de les voir toutes, & vous avez ſi bien embauſmé ces corps, que les plus fains, & les plus leunes ne m'auroient pû plaire davantage. Cela fait voir, Monſieur, qu'un grand Ouvrier fait des merueilles en toutes ſortes de matieres; & celle-cy, qui apres la matiere premiere, eſtoit la plus nuë, & la plus pauvre de toutes, a receu de vous une forme ſi excellente, que vous en avez fait un parfait compoſé. Il n'appartient qu'à vous de faire mercure de tout bois ; celuy-cy, dont tout autre que vous n'auroit pû faire que des cendres, a eſté ſi bien arrangé, & employé auec tant d'induſtrie, que le cedre, le calambou, & le Palo d'Aquila, ne ſont rien au pris. Vous avez, entre vous autres hyrondelles, une proprieté merueilleuſe de faire auec un peu de terre & de paille, car vous ſçavez

*Et mirè luteum garrula fingit opus,*

des ouvrages qui ſont auſſi admirables que les plus beaux effets de la plus parfaite architecture. Il n'y a,

ſans

ſans mentir, ſi beau gratte-cu, qui ne devienne roſe entre vos mains,

*Quidquid calcaveris hic roſa fiet,*

Et une hyrondelle comme vous peut faire le printemps. Auſſi. ie vous honore, ie vous jure, comme ſi vous eſtiez un Aigle, ou tout au moins une Auſtruche, & ſuis,

*Voſtre, &c.*

*A Niſmes le 17. Juin 1642.*

---

## A MONSIEUR COSTART.

### LETTRE CXXXV.

MONSIEUR,

Voyez ſi ie ne procede pas de bonne foy auecque vous, puiſqu'un ſi beau pretexte que celuy d'un ſi grand voyage, & qui ſe fait auec tant de diligence, (car en ſix jours, nous avons eſté de Paris à Grenoble en caroſſe,) ne m'empeſche pas de vous faire reſponſe. Ie receus voſtre derniere lettre un quart-heure devant que de partir; Ie prens part à vos proſperitez, comme ſi c'eſtoient les miennes, & tandis que ie ſuis malheureux dans toutes les choſes que ie deſire, ie me tiens heureux de voſtre heur. En effet, ie ne puis pas dire que la fortune me ſoit tout à fait ennemie, puiſqu'elle vous eſt favorable, & ie luy pardonne tout le mal qu'elle me fait, en reconnoiſſance du bien que vous en receuez. Vous ſerez eſtonné de ce que vous allez entendre; &, ſans mentir, i'ay honte de vous le dire M... m'eſt plus cruelle que iamais, plus fiere qu'elle ne l'eſtoit dans ſes lettres, & ce qui eſt pitoyable & honteux tout enſemble, cette reſiſtance me picque, & ie ſuis plus amoureux d'elle que vous ne me l'auez iamais veu.

*O indignum facinus, nunc ego et*
*Illam ſceleſtam eſſe et me miſerum ſentio;*
*Et tædet, et amore ardeo, et prudens ſciens,*
*Vivus, videnſque pereo; nec quid agam ſcio.*

C'eſt

C'eſt une des raiſons qui m'a fait entreprendre ce voyage, *ut defatiger*; mais i'ay peur qu'il m'arrivera comme à celuy-là. Vous qui eſtes plus ſage, & qui la connoiſſez mieux, donnez moy quelque conſeil là-deſſus, & dites-moy ſi vous iugez qu'elle demeurera opiniaſtre dans la reſolution qu'elle ſemble auoir priſe. Mais parlez-m'en franchement, & en une rencontre comme celle-là, ne vous ſervez point de voſtre complaiſance ordinaire, ce me ſera, peut-eſtre, un remedé de croire qu'il n'y en a point; Vous eſtes plus obligé que perſonne, de me tirer de ce mal, car outre que vous me devez plus aymer que perſonne ne m'ayme, c'eſt vous qui, en quelque ſorte, m'avez cauſé tous les déplaiſirs que i'ay à cette heure, & qui me la fiſtes voir la premiere fois,

*te cum tua*
*Monſtratione magnus perdat Jupiter.*

Ce n'eſt pas tout de bon que ie le dis, mais c'eſt qu'il m'a ſemblé qu'il eſtoit aſſez à propos. Ie ne vois pas plus clair que vous dans le mot ſur lequel vous me conſultez, quoy que i'ay aye ſongé en chemin. A la verité, ce n'a pas eſté beaucoup; car ie ne ſçaurois penſer bien fort qu'en elle. Adieu, oſtez luy viſtement mon cœur, afin que vous l'ayez tout entier, ou faites, au moins, qu'elle le poſſede auec iuſtice. Je ſuis,

MONSIEUR,

*Voſtre, &c.*

## AV MESME.

## LETTRE CXXXVI.

DOMINE,

Sans mentir auec tout voſtre latin, vous eſtes un grand niais, & vous faites bien voir que les plus grands Clercs ne ſont pas les plus fins. Je fus admirablement bien avec M .... dés le premier demy quard d'heure que ie la vis; A peine nous euſmes-nous fait chacun deux ou trois reproches, que nous nous embraſſaſmes de meilleur cœur que iamais. L'Amour eſternua plus de deux cens fois ce iour-là, tantoſt à droit, & tantoſt à Gauche, & en a eſté enrumé plus de trois ſemaines; elle m'en donna *mille*, *deinde centum*, *deinde mille altera*, *deinde ſecunda centum*; Voyez donc où vous en eſtes d'avoir allegué ſi mal à propos ces deux Epigrammes; car, pour vous dire le vray, ie trouve qu'elle a le nez fort bien fait, & ie ſuis de l'avis de ſa Province; *Sic meos amores*? Il ne ce ſe faut pas laiſſer attraper comme ceſa à ce que les Amans diſent dans leur colere, & quoy que Phædria die en entrant ſur le theatre *meretricum contumelias*, à une ſcene de là, il donneroit ſur les oreilles à quicunque luy diroit que Thaïs ne fut pas une fort honneſte femme. Ne vous ſouvenoit-il plus de voſtre *Publius Mimus Amantium iræ*, & de l'autre, qui mettant les choſes en leur ordre dit, *iniuriæ*, *ſuſpectiones*, *inimicitiæ*, *inducia*, *bellum*, & puis à la fin *pax rurſum*. Selon que nous vous connoiſſons niais, & la croyance que ie ſçay que vous avez de cét eſprit fier & reſolu, nous iugeaſmes que vous y ſeriez attrapé, & que vous eſcririez une lettre qui nous donneroit du plaiſir, mais afin que vous luy en ſçachiez gré, & que vous ayez regret de luy avoir voulu arracher le cœur? Ie vous aſſeure que i'eus de la peine à la faire reſoudre à vous faire cette trahiſon. C'eſt cela qui a eſté cauſe que vous n'avez pas eu plus ſouvent de ſes lettres, & elle s'en eſt empeſchée pour ne vous pas mentir plus d'une fois. Mais il faut avoüer que ſi vous manquez de iugement, en recompenſe vous avez bien de l'eſprit, voſtre lettre m'a pleu admirablemen.

Il y a des appliquations les plus heureuſes du monde, & pour mieux dire les plus ingenieuſes, particulierement ce *di boni*, & ce *fundi calamitas*, mais, *quod me capere oportuerat, hæc intercipit*, de quel endroit l'entendez-vous; pour voſtre explication de *hem alterum*, je ne l'approuve pas, car Gnaton eſtant vray-ſemblablement plus vieux que Thraſon, ou du moins de meſme âge, quelle apparence qu'il vouluſt dire qu'il ſemblaſt que Thraſon eut fait l'autre; *haut ita juſſi*; c'eſt un equivoque ſur *rectè jocularium in malum*; *viſu dignum*. Ie verray Monſieur de .... puiſque vous me le commandez, car cela me le rend bien plus conſiderable que d'eſtre Eveſque. Le mot de Monſieur Poquet me ſemble admirable; ie vous ay touſiours bien dit qu'il avoit plus d'eſprit que vous. Sans mentir, ie crois que c'eſt luy qui vous fait vos lettres; je voudrois bien qu'il vouluſt faire mes reſponſes. Mais, dites-moy d'où eſt cét Hemiſtiche, je ne l'ay iamais leu, & il ne me ſemble pas qu'il puiſſe iamais avoir eſté dit, que pour le bled des baſtions de la Rocelle. Je ſuis,

MONSIEUR,

*Voſtre, &c.*

*A Paris le 4. d'Aouſt.*

A MON-

## A MONSIEUR LE MARQVIS *de Roquelaure.*

### LETTRE CXXXVII.

MONSIEUR,

Je ne ſçay ce que me vaudra l'honneur de voſtre amitié, mais elle me couſte deſia bien cher; il ne ſe paſſe point de campagne que ie ne voye, pour l'amour de vous beaucoup de mauvais jours, & que les hazards que vous courez ne me mettent en une extréme peine; cependant, i'ay beaucoup de ioye de voir que par une fortune aſſez bizarre, vous trouvez touſiours moyen d'acquerir de la gloire dans des armées qui ſont battuës, & que dans des occaſions qui ſont malheureuſes pres que pour tous les autres, vous ne laiſſez pas de vous ſignaler. En effet, Monſieur, vous ne ſçauriez pas, ce me ſemble, vous plaindre auec iuſtice de la fortune; car ſi elle ne ſe met dans voſtre party, au moins elle vous met touſiours dans celuy duquel elle eſt, & à la fin de tous les combats, il ſe trouve que vous eſtes du coſté des victorieux. Pour moy, qui ſuis moins ialoux de voſtre liberté que de voſtre gloire, ie vous avoüe que ie ne me puis affliger de voſtre priſon, & apres ce qui eſt arrivé, ie vous ayme bien mieux parmy les Eſpagnols, que ſi vous eſtiez parmy les noſtres. Ie ſouhaite, Monſieur, que vous receviez d'eux tout le bon traittement que vous meritez, & ie ne doute pas que cela n'arrive, car outre ce qu'on doit à voſtre condition, il y a des qualitez en voſtre perſonne qui gagnent en trois iours le cœur pe ceux qui vous approchent, & ie ne fais pas de difficulté que les annemis qui vous ont pris ne ſoient vos amis à cette heure. I'irois volontiers, s'il m'eſtoit permis, vous tenir compagnie avec eux, car il n'y a rien, ſans mentir, Monſieur, que ie ne fiſſe de bon cœur; pour vous faire voir combien ie ſuis reconnoiſſant de l'honneur que vous me faites par tout, en publiant que vous m'aymez, & Paris ni la Cour, ne me ſçauroient donner plus de plaiſir, que i'en aurois d'eſtre au-

pres

pres de vous, & de vous teſmoigner que ie ſuis auec une extreme paſſion.

*Voſtre, &c.*

---

## A MONSIEVR LE MARQVIS *de S. Maigrain.*

### LETTRE CXXXVIII.

MONSIEUR,

J'ay eſté trois iours entiers en doute ſi vous eſtiez mort ; vous pouvez vous imaginer auec quel deplaiſir. Dans cette alarme où j eſtois, i'ay receu, comme une bonne nouvelle, celle qui m'a appris que vous eſtiez priſonnier; & je n'ay pû m'affliger de la parte de voſtre liberté, apres avoir eſté ſi en peine de voſtre vie. Auſſi bien, Monſieur, ſi voſtre deſtinée euſt eſté entre mes mains, ie vous avouë que ie ne vous en euſſe pas donné une autre que celle que vous avez euë ; & comme i'apprehendois eſtrangement d'apprendre que vous fuſſiez demeuré entre les morts, ie n'euſſe pas eſté bien aiſe non plus, que vous fuſſiez entierement eſchappé. La fortune a trouvé le milieu que ie deſirois, & ie crois que ie me rencontre en cela dans vos ſentimens; & eſtant auſſi brave, & auſſi chagrin que vous eſtes, ie m'imagine que vous n'euſſiez pas ioüy auec beaucoup de ioye d'une liberté que vous euſſiez conſervée en vous retirant. Si vous voulez, Monſieur, lors que ie ſerai à Paris, m'envoyer demander par un tambour, comme un de vos domeſtiques, ie ne dénieray pas d'eſtre à vous, & ie vous iray trouver de tout mon cœur, ie m'eurs d'envie auſſi bien d'apprendre toutes vos aventures, & ie penſe que vous auriez le loiſir à cette heure de me les conter. Ie ſouhaite avec une extréme paſſion que vous de ayez touſiours de bonnes, & ſi ayant à regretter ſix ou ſept Maiſtreſſes vous avez quelque temps de reſte, pour ſonger à moy, ie vous ſupplie tres-humblement de me faire l'honneur de vous ſouvenir quelque fois que ie ſuis.

*Voſtre, &c.*

A MON-

## A MONSIEUR DE CHAVEGNY.

### LETTRE CXXXIX.

MONSIEUR,

Je vous iure que c'eſt par pure force d'amitié que ie vous eſcris, & pour ne pouvoir m'empeſcher de vous dire, que ie languis icy d'y eſtre ſi long-temps ſans vous. Apres avoir tant ſouhaitté de ſortir d'Italie, ie m'ennuye à Paris, plus que ie ne faiſois à Thurin, & ayant un bel appartement dans l'Hoſtel de Crequy, il m'arrive ſouvent de ſouhaitter la chambre de la Grave & celle de la Novalaiſe, & quelquefois meſme mon lict de la Souchiere. Ce iour que le vent & la pluye me firent le nez d'une ſi plaiſante ſorte, i'eus plus deplaiſir que ie n'en ay icy dans les plus belles journées; & pour vous faire tout comprendre en un mot, ie conſentirois d'entretenir quatre heures tous les ſoirs M..... pour avoir l'honneur de vous voir une demy-heure tous les iours. Tout de bon, Monſieur, il me ſemble que ie ſuis tombé dans une crevaſſe, d'où il faudroit quarande deux braſſes de cordes pour me tirer; il n'y a que vous qui m'en puiſſiez oſter, & iuſqu'à ce que vous ſoyez de retour, i'y demeureray touſiours crain & heurlant horriblement. Il ne ſe paſſe, ſans mentir, point de iour que ie n'adiouſte quelque choſe à l'affection que i'ay pour vous; & ſoit que i'aye eu plus de loiſir de me reconnoiſtre, & de conſiderer les obligations que ie vous ay, ou qu'eſtant meſlé auec les autres hommes, ie connoiſſe mieux l'extreme difference qu'il y a de vous à eux, ie vous ayme beaucoup davantage que ie ne faiſois dans le voyage, lors que ie vous aymois deſia plus que moy-meſme. Pardonnez-moy, Monſieur, ſi ie vous dis cecy auec des termes ſi libres, & ne trouvez pas eſtrange, que parlant auec beaucoup de paſſion, ie parle un peu inconſiderement: auec toute cette liberté, ie vous aſſeure que i'ay pour vous dans l'ame tout le reſpect que ie ſuis obligé d'avoir, & que vous honorant auſſi veritablement que vous le meri-

tez,

tez, ie ſuis plus que ie ne le puis dire, & autant que ie le dois,

*Voſtre, &c.*

---

## A MONSIEVR LE PRESIDENT *De Maiſons.*

### LETTRE CXL.

MONSEIGEUR,

Madame de Marſilly s'eſt imaginée que i'avois quelque credit aupres de vous, & moy qui ſuis vain ie ne luy ay pas voulu dire le contraire. C'eſt une perſonne qui eſt aymée & eſtimée de toute la cour, & qui diſpoſe de tout le parliment. Si elle a bon ſuccés d'une affaire, dont elle vous a choiſy pour Juge, & qu'elle croye que i'y aye contribué quelque choſe, vous ne ſçauriez croire l'honneur que cela me ſera dans le monde, & combien i'en ſeray plus agreable à tous les honneſtes gens. Ie ne vous propoſe que mes intereſts pour vous gagner; car ie ſçay bien, Monſieur, que vous ne pouvez eſtre touché des voſtres, ſans cela ie vous promettrois ſon amitié. C'eſt un bien par le quel les plus ſeveres Iuges ce pourroient laiſſer corrompre, & dont un auſſi honneſte homme que vous doit eſtre tenté: vous le pouvez acquerir iuſtement, car elle ne demande de vous que la iuſtice. Vous m'en ferez une que vous me devez, ſi vous me faites l'honneur de m'aymer touſiours autant que vous avez fait autrefois, & ſi vous croyez que ie ſuis,

*Voſtre, &c.*

A MON-

## A MONSEIGNEVR LE DVC D'ANGVIEN, *ſur le ſuccez de la bataille de Rocroy, M. D. C. XLIII.*

### LETTRE CXLI.

MONSEIGNEVR,

A cette heure que ie ſuis loin de VOSTRE ALTESSE, & qu'elle ne me peut pas faire de charge, ie ſuis reſolu de luy dire tout ce que ie penſe d'elle il y a long-temps, que ie n'avois oſé luy declarer pour ne pas tomber dans les inconveniens où i'avois veu ceux qui avoient pris avecque vous de pareilles libertez. Mais, Monſeigneur, vous en faites trop pour le pouvoir ſouffrir en ſilence, & vous ſeriez iniuſte ſi vous penſiez faire les actions que vous faites ſans qu'il en fût autre choſe, ni que l'on priſt la liberté de vous en parler. Si vous ſçaviez de quelle ſorte tout le monde eſt déchaiſné dans Paris à diſcourir de vous, ie ſuis aſſeuré que vous en auriez honte; & que vous ſeriez eſtonné de voir, avec combien peu de reſpect, & peu de crainte de vous déplaire, tout les monde s'entretient de ce que vous avez fait. A dire la verité, Monſeigneur, ie ne ſçay à quoy vous avez penſé: & s'a eſté, ſans mentir, trop de hardieſſe, & une extréme violence à vous, d'avoir à voſtre âge, choqué deux ou trois vieux Capitaines que vous deviez reſpecter, quand ce n'eût eſté que pour leur ancienneté; fait tuer le pauvre Comte de Fontaine qui eſtoit un des meilleurs hommes de Flandres, & à qui le Prince d'Orange n'avoit iamais oſé toucher; pris ſeize pieces de canon, qui appartenoient à un Prince qui eſt oncle du Roy, & frere de la Reyne, avec qui vous n'aviez iamais eu de diffe-rend, & mis en deſordre les meilleures trouppes des Eſpagnols, qui vous avoient laiſſé paſſer avec tant de bonté. Ie ne ſçay pas ce qu'en dit le Pere Muſnier, mais tout cela eſt contre les bonnes mœurs, & il y a, ce me ſemble, grande matiere de confeſſion. I'avois bien ouï dire que vous eſtiez opiniaſtre comme un diable, & qu'il ne faiſoit pas bon vous rien diſputer; mais i'avouë que ie n'euſſe pas creû que vous vous

fuſiez emporté à ce point-là, & ſi vous continuëz, vous-vous rendrez inſuportable à toute l'Europe, & l'Empereur ni le Roy d'Eſpagne ne pourront durer avecque vous. Cependant, Monſeigneur, laiſſant la conſcience à part, & politiquement parlant, ie me reſiouïs avec. V. A de ce que i'entends dire qu'elle a gagné la plus belle victoire, & de la plus grande importance que nous ayons veuë de noſtre ſiecle, & de ce que ſans eſtre *Important*, elle ſçait faire des actions qui le ſoient ſi fort. La France que vous venez de mettre à couvert de tous les orages qu'elle craignoit, s'eſtonne qu'à l'entrée de voſtre vie vous ayez fait une action dont Ceſar eût voulu couronner toutes les ſiennes, & qui redonne aux Roys vos Anceſtres autant de luſtre que vous en auez receu d'eux. Vous verifiez bien, Monſeigneur, ce qui a eſté dit autrefois; que la vertu vient aux Ceſars devant le temps; car vous qui eſtes un vray Ceſar en eſprit & en ſcience, Ceſar en diligence, en vigilance, en courage Ceſar, *& per omnes caſus Cæſar*, vous avez trompé le iugement, & paſsé l'eſperance des hommes; vous avez fait voir que l'experience n'eſt neceſſarie qu'aux ames ordinaires, que la Vertu des Heros vient par d'autres chemins, qu'elle ne monte pas par degrez, & que les ouvrages du Ciel ſont en leur perfection dés leurs commencemens. Apres cela, vous pouvez vous imaginer comme vous ſerez bien receu & careſſé des Seigneurs de la Cour: Et quelle ioye les Dames ont euë d'apprendre que celuy qu'elles ont veu triompher dans les Bals, faſſe la meſme choſe dans les Armées, & que la plus bélle teſte de France ſoit auſſi la meilleure & la plus ferme. Il n'y a pas iuſqu'à Monſieur de Beaumont qui ne parle en voſtre faveur; tous ceux qui eſtoient revoltez contre vous, & qui ſe plaignoient que vous-vous mocquiez touſiours, avouënt que pour cette fois cy, vous ne vous eſtes pas mocqué, & voyant le grand nombre d'ennemis que vous avez défaits, il n'y a plus perſonnes qui n'apprehende d'eſtre des voſtres. Trouvez bon, ô Ceſar! que ie vous parle avec cette liberté, recevez les ſoüanges qui vous ſont deuës, & ſouffrez que l'on rende à Ceſar ce qui appartient à Ceſar.

A MON-

## A MONSIEUR LE MARQVIS
*de Montauſier ; priſonnier en Allemagne.*

### LETTRE CXLII.

MONSIEUR,

Vous ne ſeriez pas faſché d'éſtre pris, ſi vous ſçaviez combien vous eſtes plaint. Il y a, ſans mentir, moins de plaiſir d'eſtre à Paris, que d'y eſtre regretté comme vous eſtes, & les plaintes que font pour vous tant honneſtes gens, valent mieux que la plus belle liberté du monde. Si vous ne peuvez à cette heure demeurer d'accord de cela, car en l'eſtat où vous eſtes, vous avez bien la mine de ne pouvoir entendre raiſon, ie vous le feray comprendre icy quelque iour, & avouër que vous ne devez pas mettre entre vos mal-heurs, un accident qui vous a fait recevoir des témoignages de l'affection de tout ce qu'il y a d'aymables perſonnes en France. Dans ce ſentiment general de tout le monde, il n'eſt pas ce me ſemble à propos, Monſieur, que ie vous die à cette heure les miens; car quelle apparence y a t-il que vous me deuſſiez conſiderer parmy des Princeſſes, des Princes, des Miniſtres, des Dames; & parmy des Demoiſelles qui valent mieux que les Dames, les Miniſtres, les Princes & les princeſſes ? Quand vous aurez ſongé aſſez long temps à toutes ces perſonnes, ie vous ſupplieray tres humblement de croire, qu'il n'y a qui que ce ſoit au monde, qui prenne plus de part à toutes vos bonnes & mauvaiſes fortunes que moy, ni qui ſoit avec plus de paſſion.

*Voſtre, &c.*

---

## AU MESME.

### LETTRE CXLIII.

MONSIEUR,

Quoy que ie ſois tres-aſſeuré de voſtre amitié, & que la franchiſe avec laquelle vous avez accouſtumé

de proceder en toutes choſes, ne laiſſe pas lieu de douter de voſtre affection à ceux à qui vous l'avez promiſe : ie ne laiſſe pas, neantmoins, d'avoir une extreme ioye toutes les fois que vous me dites que vous m'aymez, & ie ne ſçaurois recevoir trop d'aſſeurances d'une choſe qui m'eſt ſi avantageuſe & ſi agreable. Le plaiſir que i'ay eu à lire voſtre lettre, eſt un de plus grands que i'aye receus depuis que ie ſuis hors de Paris, & hors les remuemens que vous m'y faites, ie n'y ay rien veu qui ne m'ait touché ſenſiblement le cœur. Sans mentir, Monſieur, ie reçois de iour en iour de nouvelles ſatisfactions de m'eſtre enfin laiſſé Vaincre à vos bien-faits, & d'avoir quitte la dureté de cœur qui m'a trop long temps ſeparé de vous. Quoy que ie face quelque ſcrupule de tourner ma penſée vers ce temps là, ie vous avouë pourtant que ie prens quelque plaiſir de m'en ſouvenir, pour avoir plus de ioye, en le comparant à celuy-cy : &, ſi ce n'eſt pas trop dire, il y a meſme des fois que ie ne voudrois pas qu'il fuſt arrivé autrement. Car, outre que l'on iouït avec plus de contentement d'un bien que l'on croyoit avoir perdu, & que les amitiez, que apres avoir eſté interrompuës viennent à ſe renouër, ont quelque ardeur que les conſtantes & les vieilles amitiez n'ont pas : Cette mauvaiſe intelligence m'a donné occaſion de recevoir un ſignale teſmoignage de voſtre bonté, en me faiſant voir avec quelle douceur & quelle affection vous m'avez reçeu des que ie me ſuis r'approché de vous. Au moins, Monſieur, ie ſçay certainement que i'en tireray ce bon effect, qu'ayant veu une fois quelle faute i'avous faite de mal menager l'honneur de vos bonnes graces, & connu par experience, combien difficilement ie m'en puis paſſer, ie ne ſeray plus capable, à l'advenir, de faillir de la ſorte, & que rien ne me ſçauroit iamais empeſcher d'eſtre touſiours,

MONSIEUR,

*Voſtre, &c.*

A MON-

A MONSEIGNEVR LE DVC D'ANGVIEN, lors qu'il fit paſſer le Rhin aux troupes qui devoient ioindre celles de Monſieur le Mareſchal de Guebriant, M. DC. XLIII.

*Pour l'intelligence de cette lettre, il faut ſçavoir qu'avant que monſieur le Duc partiſt pour Paris, eſtant en une compagnie de Dames, avec leſquelles il vivoit tres familierement, il ſe mit à iouer avec elles a de petis ieux, & particulierement à celuy des poiſſons, ou il eſtoit le Brochet. Ce qui donna ſuiet à l'Autheur, qui eſtoit auſſi du ieu ſous le nom de la Carpe, de luy eſcrire cette raillerie ingenieuſe.*

## LETTRE CXLIV.

HÉ bon iour, mon compere le Brochet, bon iour mon compere le Brochet. Ie m'eſtois touſiours bien douté que les eaux du Rhin ne vous arreſteroient pas, & connoiſſant voſtre force, & combien vous aymez à nager en grande eau, i'avois bien creu que celles là ne vous feroient point de peur, & que vous les paſſeriez auſſi glorieuſement que vous avez achevé cent d'autres aventures; Ie me réiouïs pourtant de ce que cela s'eſt fait plus heureuſement encore que nous ne l'avions eſperé; & que, ſans que vous ni les voſtres y ayent perdu une ſeule écaille, le ſeul bruit de voſtre nom ait diſſipé tout ce qui ſe devoit oppoſer à vous. Quoy que vous ayez eſté excellent, iuſques icy, a toutes les ſauſſes où l'on vous a mis, il faut avoüer que la ſauſſe d'Allemagne vous donne un grand gouſt, & que les laurirs qui y entrent, vous relevent merveilleuſement. Les gens de l'Empereur qui vous penſoient frire, & vous manger avec un grain de ſel, en ſont venus à bout comme i'ay le dos, & il y a du plaiſir de voir que ceux qui ſe vantoient de defendre les bords du Rhin, ne ſont pas à cette heure aſſeurez de ceux du Danube. Teſte d'un poiſſon comme vous y allez! il n'y a point d'eau ſi trouble, ſi creuſe, ni ſi rapide, ou vous ne vous iettiez à corps perdu. En verité, mon Compere, vous faites bien mentir le proverbe qui dit, Ieune chair & vieux poiſſon; car n'eſtant qu'un ieune

Brochet comme vous eſtes, vous avez une fermeté que les plus vieux Eſturgions n'ont pas, & vous achevez des choſes qu'ils n'oſeroient avoir commencées. Auſſi vous ne ſçauriez vous imaginer iuſques où s'eſtend voſtre reputation, il n'y a point d'eſtangs, de fontaines, de ruiſſeaux, de rivieres, ni de mers, où vos victoires ne ſoient celebrées; point d'eau dormante où l'on ne ſonge à vous, point d'eau bruyante où il ne ſoit bruit de vous, voſtre nom penetre iuſques au centre des mers, & vole ſur la ſurface des eaux; & l'Ocean qui borne le monde, ne borne pas voſtre gloire L'autre iour que mon compere le Turbot, & mon cõpere le Grenaut, avec quelques autres poiſſons d'eau douce, ſouppions enſemble chez mon comper l'Eperlan' on nous preſenta, au ſecond, un vieux Saumon qui auoit fait deux fois le tour du monde, qui venoit fraiſchement des Indes Occidentales, & avoit eſté pris comme eſpion en France, en ſuivant un batteau de ſel, Il nous dit, qu'il n'y avoit point dabyſmes ſi profonds ſous les eaux, où vous ne fuſſiez connû, & redouté, & que les Baleines de la mer Atlantique, ſuoient à groſſe goutte, & eſtoient toutes en eau dés qu'elles vous entendoient ſeulement nommer. Il nous en euſt dit davantage, mais il eſtoit au cour-boüillon, & cela eſtoit cauſe qu'il ne parloit qu'auec beaucoup de difficulté. Pareilles choſes a peu prés, nous furent dites par une troupe de harans frais, qui venoient de vers les parties de Noruege. Ceux là nous aſſeurerent que la mer de ces païs-là s'eſtoit glacée cette année deux mois pluſtoſt que de couſtume, par la peur que l'on y avoit euë, ſur les nouvelles que quelques Macreuſes y auoient apportées que vous dreſſiez vos pas vers le Nord, & nous dirent, que les gros poiſſons, leſquels, comme vous ſçavez, mangent les petits, avoient peur que vous fiſſiez d'eux comme ils font des autres; que la pluſpart d'entre eux s'eſtoient retirez iuſques ſous l'Ourſe, iugeans que vous n'iriez pas la; que les forts & les foibles, ſont en allarme, & en trouble, & particulierement certaines anguilles de mer qui crient deſia comme ſi vous les eſcorchiez, & font un bruit qui fait retentir tout le rivage. A dire le vray, mon Compere, vous eſtes un terrible Brochet, & n'en déplaiſe

plaiſe aux Hippotames, aux Loups marins, ni aux Daufins meſmes, les plus grands & les plus conſiderables hoſtes de l'Ocean, ne ſont que de pauvres Cancres au prix de vous, & ſi vous continuës comme vous avez commencé, Vous avallerez la mer, & les poiſſons. Cependant voſtre gloire ſe trouvant à un point qu'il eſt aſſeuré qu'elle ne peut aller plus loin, ne plus haut; il eſt, ce me ſemble, bien à propos, qu'apres tant de fatigues, vous veniez vous rafraichir dans l'eau de la Seine; & vous recréer ioyeuſement auec beaucoup de iolies Tanches, de belles perches, & d'honneſtes Truittes, qui vous attendent icy auec impatience Quelque grande pourtant que ſoit la paſſion qu'elles ont de vous voir, elle n'eſgale pas la mienne, ni le deſir que i'ay de vous pouuoir témoigner combien ie ſuis.

*Voſtre tres-humble & tres-obeiſſante ſervante, & commere,*

LA CARPE.

---

## A MONSEIGNEVR LE MARQVIS *de Piſany, qui avoit perdu au ieu tout ſon argent, & ſon equipage au Siege de Thionville.*

### LETTRE CXLV.

MONSIEUR,

A ce que i'ay appris, on auroit grand tort ſi on vous reprochoit que vous avez gardé le mulet au camp de Thionville; au Diable le mulet que vous y auez gardé. On m'a dit auſſi, que conſiderant que pluſieurs armées ſe ſont autrefois parduës par leur bagage, vous-vous eſtes défait de tout le voſtre: & qu'ayant leu ſouvent dans les Hiſtoires Romaines, voila ce que c'eſt que de tant lire, que les plus grands exploits que leur Cavalerie ait faits autrefois, elle les a faits ayant mis pied à terre, & s'eſtant démontée volontairement dans le fort des combats les plus douteux; Vous vous eſtes reſolu déloigner tous vos chevaux, & que vous

avez si bien fait, qu'il ne vous en est demeuré pas un seul.

*Il va de son pied l'Eminent personnages.*

Peut-estre que vous en receurez quelque incommodité: mais aussi, cela est, sans mentir, bien honnorable, qu'aussi bien que Bias, Bias, vous le connoissez tant: vous puissiez dire que vous auez auec vous, tout ce qui est à vous. Non pas, à dire le vray, une quantité de hardes inutiles, ni un grand accompagnement de cheuaux, ny une extreme abondance d'or & d'argent monnoyé: mais probité, generosité, magnanimité, fermeté dans les perils, opiniastreté dans les disputes, mépris des langues estrangeres, ignorance de faux dez, & une tranquillité innouïe dans la perte des biens faux & perissables. Qualitez, Monsieur, qui vous sont propres & essentielles, & lesquelles ni le Temps ni la Fortune ne sçauroient separer de vous. Or, comme ainsi soit qu'Euripide, qui estoit, comme vous sçauez, ou comme vous ne sçauez pas, un des plus graues Autheurs de la Grece; écriue en l'une de ses Tragedies, que l'argent fût un de maux qui sortir de la boisse de pandore, & peut-estre le plus pernicieux: l'admire comme un qualité divine, en vous l'incompatibilité que vous auez auec luy; & il me semble que c'est une excellente marque d'une ame grande & extraordinaire, de ne pouuoir durer auec le corrupteur de la raison, l'empoisonneur des ames, & l'autheur de tant de desordres, d'iniustices, & de violences. Mais ie voudrois, Monsieur, que vostre vertu ne fust pas tout à fait à un si haut point; que vous-vous puissiez accommoder en quelque sorte auec cet ennemy du genre humain; & que vous fissiez quelque paix auecque luy, comme nous en faisons auecque le Grand Turc, pour des considerations politiques, & pour la raison du commerce. Considerant donc qu'il est tres-difficile de se passer de luy, & m'imaginant que comme ie ioüy pour vous à Narbonne, vous auez peut-estre loüe pour moy à Thionville, & que c'est en mon nom que vous auez massé les mulets? Ie vous envoye cent pistolles sur estant moins de la perte que vous pouuez auoir faite pour moy, & afin qu'il n'en arrive pas de celles-cy comme des autres, ie vous supplie de n'en pas soüiller vos mains, &

de

de les mettre entre celles des François, pour la consolation du quel ie les envoye principalement.

---

## A MONSEIGNEVR D'AVAVX,
*Surintendant des Finances, & Plenipotentiaire pour la Paix,*

## LETTRE CXLVI.

MONSEIGNEUR,

Vous seriez ravy d'estre party d'icy, si vous sçaviez combien vous y estes regretté. Il y a, sans mentir, moins de plaisir d'estre à Paris, que d'y estre desiré comme vous estes, & quand vous l'aymeriez autant que vous avez fait autrefois, les plaintes que tant d'honnestes gens y font pour vous, deuroient faire que vous fussiez bien-ayse de n'y estre pas. Quand ie iette les yeux sur vostre vie, Monseigneur, il me semble que cét homme du temps passé, que son bon heur fit surnommer *Preneur des villes*, ne meritoit pas ce tiltre avec plus de raison que vous le meritez: car s'il est vray qu'il n'y a pas de meilleur moyen de s'en faire maistre, que de prendre le cœur des Citoyens, il n'y eut iamais au monde un poliorcetes comme vous, & l'on peut mettre Hambourg, Coppenhagen Stocolm, Paris, Venise, & Rome au nombre de vos conquestes. Vous ne sçauriez croire le déplaisir qu'a icy causé vostre esloignement. Pour moy, Monsigneur, ie vous iure que i'en suis au desespoir, & que rien ne m'en peut consoler. A dire le vray, en quelle autre personne sçaurois-ie rencontrer tant d'sprit, tant de sçavoir, & tant de vertu? ou pourrois-ie trouver au monde des entretiens si doux, des conversations si utiles, & des potages si bien conditionnez? Depuis que vous estes hors d'icy, ie n'ay point trouvé de viande qui ne fust trop salée, ni d'homme qui ne le fust trop peu. *Omnia aut insulsa, aut salsa nimis.* Il n'y a plus rien à mon goust, *nec convivium ullum, nec conviva ullus placet.* De ce sel d'Attique, dont i'ay mangé plus d'un minot avecque vous, & qui comme dit Quinti-

lien, *Quandam facit audiendi sitim*, il n'y en a pas un grain dans Paris.

*Non est in tanto corpore mica salis.*

Sans mentir, Monseigneur, ce fut un grand mal-heur pour moy, lors que ie vous rencontray icy plus habile, plus sçavant & plus honneste homme que iamais, & en puissance & en volonté de me faire du bien & de l'honneur. I'achette maintenant bien cher les quatre mille livres de rente que vous m'avez donnez: & si vous estes long-temp dehors, vostre absence me feray plus de mal, que vostre presence ne m'a fait de bien.

*Vah quenquam ne hominem in animo instituere, aut parare quod sit clarius, quam ipse est sibi*

Mais i'abuse un peu trop de vostre bonté, de vous entretenir si long-temps. Il faut pourtant que ie vous die, devant que de finir, que la Reine receut admirablement bien vostre cabinet, & le trouva comme il est; & me commanda de vous en remercier de sa part. Les quatre ou cinq iours d'apres, pas une princesse ni Ducheſſe ne fut chez elle, à qui elle ne le fist voir. Particulierement, elle le montra à madame la princesse, à qui elle dit mille biens de vous. Il est bien iuste, Monseigneur, que ie vous die, à vous qui avez commencé ma fortune, & qui m'avez mis en bonheur, qu'il a plû à la Reyne me donner la pension de mille escus quelle m'avoit promise dés que vous estiez icy; & qu'elle l'a fait mettre sur l'Abbaie de Conches, dont elle a admis la resignation, que l'Abbé en a faite en faveur d'un des enfans de Monsieur de maisons. Ie suis,

MONSEIGNEUR,

*Vostre, &c.*

*De Paris le 13. Decembre 1643.*

---

## A MONSIEVR COSTART.

### LETTRE CXLVII.

MONSIEUR.

Ce n'est pas que ie trouve mauvais que vous soyez aussi paresseux que moy; mais pource que vous ne l'avez

vez pas accouſtumé, & qu'il y a long-temps que ie n'ay receu de vos lettres, j'ay peur que vous n'ayes pas eu la derniere que ie vous ay eſcrite, dans la quelle ie vous répondois à tous vos mots de Poitou, & vous diſois mon avis ſur les paſſages de Saluſte & d'auſone. Si vous voulez doreſnavant autant de temps pour faire vos reſponſes que i'ay accouſtumé d'en prendre, ie n'ay rien à dire contre cela; neantmoins, il me ſemble qu'il n'eſt pas iuſte qu'il y ait une meſme regle pour vous & pour moy, & nous ne ſommes,

*Nec cantare pares, nec reſpondere parati.*

L'autre iour ie dis à Monſieur de Cavigny le paſſages de terence, *hem alterum*, & que vous me l'aviez propoſé, & l'explication que vous y donniez, & que pour moy ie n'y en trouvois pas. Le lendemain il me dit qu'il croyoit qu'il y falloit mettre un interogant, *ex homine hunc natum dicas?* croiriez-vous que celuy-là ſoit né d'un homme, ne prendriez-vous pas ce brural-là pour une beſte? pour moy, cela ne me déplaiſt pas, & ie doute ſeulement ſi un homme qui parle tout ſeul peut uſer d'interrogant, comme s'il parloit à une troiſieſme perſonne. Mandez-moy, s'il vous plaiſt, voſtre advis là-deſſus, car ie luy ay dit que ie vous eſcrirois le ſien, & nous attendons voſtre réponſe. Conſultez auſſi monſieur de Balzac ſur cela; ie monſtreray à Monſieur de Chavigny voſtre réponſe, & la ſienne, ſi vous me l'envoyez. Ie luy dis l'autre iour les Vers que Monſieur de Balzac a faits pour Monſieur Guyet, il les trouva admirablement beaux, & me parla de luy avec une eſtime tres-haute, & une affection extréme, me loüant ſon eſprit, ſon humeur, ſes ouvrages, ſes potages, car il dit auſſi qu'il en a mangé, comme i'ay accouſtumé de les loüer moy-meſme, & d'auſſi bon cœur. C'eſt en verité, un homme de tres-rare eſprit, & qui ayme paſſionnément tous ceux qui en ont: & peut-eſtre qu'il témoignera à noſtre amy qu'il ſe ſouvient de luy, lors qu'il s'y attend le moins. Adieu, Monſieur, ie ſuis,

*Voſtre, &c.*

*A Paris ce 22. Novembre.*

## A MONSIEVR DE CHAVEROCHE.

### LETTRE CXLVIII.

MONSIEUR,

Sçachant combien vous aymez les procez, & combien vous m'aymez auſſi, ie crois que ie vous feray une priere qui ne vous ſera pas deſagreable, en vous ſuppliant de tout mon cœur de vouloir prendre la peine de nous inſtruire de l'affaire de ma ſœur, de l'aider de voſtre conſeil, & de l'aſſiſter de voſtre credit; ie vous l'adreſſe comme à un des hommes du monde en qui ie me confie le plus, & qui la peut le mieux conſeiller en cette occaſion. Ie crois que Mademoiſelle de Ramboüillet ne vous refuſera pas de ſolliciter pour vous & pour elle, car ie fais deſia voſtre affaire de la ſienne, & ſi vous la prenez à cœur, comme ie l'eſpere, ie ne doute pas qu'elle n'en ait toute l'iſſuë qu'elle peut deſirer. En récompenſe, ie vous promets que de ma vie ie ne vous appelleray *Tourceau*, & que ie vous donneray la premiere Chapelle qui ſera à ma nomination. Car de vous dire que cette obligation augmentera la paſſion que i'ay de vous ſervir, ce ſeroit vous tromper, puis qu'il eſt vray qu'il y a deſia long-temps que ie ſuis autant qu'il ſe peut.

Encore une fois, Monſieur, ie vous ſupplie treshumblement de faire rage.

MONSIEUR,

*Voſtre &c.*

---

## A MADAME LA MARQVISE *De Vardes.*

### LETTRE CXLIX.

MADAME,

En verité l'on eſt bien empeſché, comme vous pouvez voir icy, & l'on ne ſçait pas où commencer à

ſe

ſe remettre à ſon devoir, quand on a failly ſi long-temps, & meſmement contre une perſonne à qui on a de ſi eſtroſtes obligations que ie vous en ay, & à laquelle on doit tant de reſpect, de ſoin & d'affection. Il y a beaucoup de mois que ie travaille pour trouver une excuſe à ma faute, & que ie taſche à vous faire une belle lettre, dans laquelle ie vous prouve par vingt ou trente raiſons que ie n'ay point failly. Mais ie vous avouë, que ie n'en ay encore pû trouver pas une: le crois meſme que toute l'eloquence & tous les eſprits de noſtre Academie n'en pourroient venir à bout, & c'eſt tout ce que pourroit faire le voſtre, & celuy de Monſieur le Marquis enſemble. Auſſi, Madame, c'eſt à vous deux que ie m'addreſſe, pour vous ſupplier de me mander franchement ce que peut dire un homme qui eſt en ma place. Ma foy, ie croy que vous y ſeriez empeſchez, auſſi bien que moy. Mais ſi vous n'avez pas aſſez d'invention pour couvrir ma faute, ayez au moins aſſez de bonté pour me la pardonner. Vous ne ſçauriez l'un & l'autre mieux verifier par aucune autre choſe ce qui ie dis icy de vous tous les iours, qu'il n'y a point ſous le Ciel deux autres perſonnes, ſi bonnes, ſi ſociables, ſi genereuſes. Ie vous ſupplie, pourtant, de croire, qu'il y a fort long-temps que le repentir de mon crime me preſſe, & que ie ne cherche que les moyens d'en ſortir. De ſorte qu'à le bien prendre ie ne ſuis veritablement coupable que du premier mois; car tout le reſte du temps, c'eſt la honte qui m'a retenu, & la confuſion où doit eſtre tout homme d'honneur, d'avoir ſi vilainement failly. Que ſi tout cecy ne vous adoucit point, ie ſçay, Madame, un autre moyen de vous ſatisfaire, c'eſt que dans trois-iours ie m'iray mettre entre vos mains, pieds, & poings liez, afin que vous me le faſſiez comparoir auſſi cherement que ie l'ay deſervy, & que vous donniez en moy un exemple qui faſſe à l'advenir trembler tous les ingrats: car enfin, Madame, ie ne veux pas vivre plus long-temps dans voſtre mauvaiſe grace, & il n'y a point de peril où ie ne me iette pour vous monſtrer que ie ſuis,

*Voſtre, &c.*

## A MADAME LA MARQVISE *de Rambouillet.*

### LETTRE CL.

MADAME,

I'avous raiſon de m'opiniaſtrer à mon chemin de Valenton; cét autre ſi droit par lequel on m'aſſeuroit que ie ne me pourrois perdre quand ie le voudrois, ie m'y perdis hier trois fois en ne le voulant pas. Comme ie fus aux murailles de Brevane, au lieu de prendre à droit ie pris à gauche, & ie m'en allay droit comme un ionc à un village qui eſtoit à deux grandes lieuës hors de mon chemin. Ie ne ſçaurois pas dire comme cela ſe fit; mais i'avois eſtrangment dans l'imagination Mademoiſelle d'Angennes, & Mademoiſelle de ſainct Magrin, & ie les voyois comme deux Ardens qui marchoient touſiours devant moy; & qui m'éclairoient en me perdant. Ie vous ſupplie pourtant, Madame, de ne leur en point faire de reprimandes: car i'aurois peur qu'elles ne me fiſſent pis une autrefois, & mon deſſein eſt de n'avoir rien a démeler avec cette ſorte de perſonnes-là, & de ſouffrir toutes choſes, plûtoſt que d'eſtre mal avec elles. Tant y-a que ie ſuis icy arrivé auſſi ſeurement que ſi i'euſſe eu voſtre la quais avec moy. Ie n'ay point trouvé de loups en chemin ny aucun des hazards que vous craignez pour moy; & ie n'ay couru de fortune que par les perſonnes que i'ay laiſſées aupres de vous. Ie vous aſſeure, Madame, que ce iour-cy ne ſe paſſera pas ſans que ie ſouhaite beaucoup de fois de voir le cheval Griffon à vous, & d'eſtre de la Promenade que vous ferez. ie ſuis,

*Voſtre, &c.*

A MA.

## A MADEMOISELLE DE *Rambouillet.*

### LETTRE CLI.

MADEMOISELLE,

Sans mentir on n'eſt iamais en repos quand on ayme quelque choſe autant que ie vous ayme ; i'avois touſiours fort aprehendé voſtre voyage, mais ie croyois qu'il ne m'en arriveroit point d'autre mal que le plus grand ennuy du monde, & comme i'eſtois deſia aſſez affligé de n'avoir pas l'honneur de vous voir, la nouvelle qui nous eſt icy venuë de Merlou, m'a mis en une bien plus grande peine. Quand cét accident ne feroit point d'autre mal que d'avoir ſeparé une ſi belle compagnie, c'en ſeroit deſia un aſſez grand, & duquel i'avrois aſſez de peine à me conſoler. Il me ſemble qu'il au long-temps que la petite verolle n'a rien fait de ſi inſolent que cela, & que comme elle n'a osé faire de mal au viſage de Madame, elle ne devoit pas non plus toucher à ſes plaiſirs ni à ſes divertiſſemens. Ie me conſolois des ennuis que i'avois icy, par les ioyes que ie ſçavois que vous aviez de dela, & ie n'oſois eſtre tout à fait triſte, en un temps ou l'on me diſoit que vous danſiez tous les iours. A cette heure, il ne me reſte pas une penſée qui me puiſſe plaire, & ie vous aſſeure que Meſdemoiſelles du Vigean ne ſe ſont iamais tant ennuyées dans leur grenier, ni ailleurs, que ie m'ennuye dans Paris. Mais voyez, ie vous ſupplie, Mademoiſelles, iuſques où me porte mon deſeſpoir, ie me reſolus de m'en aller à cheval en trois iours à Blois, & cela c'eſt preſque comme ſi ie m'allois ietter la teſte la premiere dans la riviere. Ie ne ſçay ſi i'en reviendray, en tout cas, faites-moy touſiours l'honneur de m'aymer, mort ou vif, & ſouvenez-vous que ie fus, ou que ie ſuis,

*Voſtre, &c.*

## A LA MESME.

### LETTRE CLII.

MADEMOISELLE,

Vous estes admirable de vous plaindre de la solitude, apres avoir emmené avecque vous tout ce qu'il y avoit de plus beau & de meilleur dans Paris; & de vouloir que nous vous consolions quand vous nous avez osté toute sorte de consolations. Si i'estois aupres de la belle Princesse avec qui vous estes, ie vous envoyerois les lettres que vous me demandez, & de ses moindres paroles, ou de ses plus petites actions ie dissiperois les plus grandes melancolies. Si vous-vous divertissez avec elle aussi mal que vous dites, il faut que l'accident qui est arrivé à Merlou, l'ait renduë toute une autre personne qu'elle n'estoit, & qu'elle soit bien plus changée de la petite verole de Madame sa belle-sœur, qu'elle ne l'a esté de la sienne. Cependant, Mademoiselle, ie vous donne avis que toutes les maisons de Paris sont à cette heure des maisons des champs, aussi bien que la vostre; & en verité, il y en a beaucoup où il n'y a pas si bonne compagnie. Toutesfois, si une personne qui s'ennuye avec Mademoiselle de Bourbon, se peut divertir de sçavoir des nouvelles de M. de la G. ie vous en diray tant que vous voudrez, car il n'y a plus quasi qu'elle que ie connoisse icy, & ie vous rempliray deux grandes feüilles de papier des bonnes choses que ie luy ay oüy dire. C'est, sans mentir, une iolie Dame, & en verité une des plus charmantes & des plus agreables qui soit à cette-heure icy. Iugez, Mademoiselle, si ie puis estre fort divertissant, en un temps où ie suis si mal diverty, & si vous ne devez pas trouver bon que ie m'en aille à Blois, le plus viste que ie pourray, & que ie ne vous die autre chose, si non que ie suis,

*Vostre, &c.*

A. M.

A. M. de B. M. de B. & M. C.

## LETTRE CLIII.

MADAME, & MESDEMOISELLES,

Sans mentir, vous eſtes bien cruelles d'eſtre venuës troubler mon repos ſi à contre-temps, & il faut que vous ſoyez bien deſtinées à me tourmenter, puiſque les graces meſmes que vous me voulez faire, me nuiſent, & qu'il ne me vient iamais de bien de vous, qu'afin que i'en aye apres plus de mal. Il n'y a pas fort long-temps que i'euſſe donné toutes choſes pour recevoir une lettre comme celle que l'on me vient d'aporter, & elle eſt venuë en une ſaiſon, qu'il n'y a rien que ie ne donnaſſe pour ne l'avoir point receüe. I'ay regret, Madame, d'eſtre contraint de reſpondre ainſi à l'honneur qu'il vous a plu de me faire : mais les Demoiſelles qui ſont auec-que vous, ſont ſi preſomptueuſes, que ie ſçay que ſi ie mets icy des douceurs, elles les prendront toutes pour elles ; & la compagnie a laquelle vous-vous eſtes iointe, m'oblige à vous parler plus rudement que ie ne voudrois. Trouvez donc bon, s'il vous plaiſt, & elles auſſi, que ie vous die, que les mécontentemens que vous me laiſſaſtes en partant, avoient fait un ſi bon effet dans mon eſprit, que, ſans mentir, vous n'y eſtiez plus ; au moins vous n'y faiſiez plus les deſordres que vous aviez accouſtumé d'y faire. Ie ſouffrois voſtre éloignement, avec beaucoup de patience, & i'attendois voſtre retour dans une parfaite tranquilité ; ie commençois à croire qu'il y avoit dans le monde quelques autres choſes que vous, qui fuſſent aymables : il me ſembloit que quand vous ſeriez reuenües, ie ſerois bien trois ou quatre mois ſans vous voir & ſans en mourir, & pour vous dire le vray, ie vous haiſſois un peu plus que ie ne vous aymois. Comme ie me reſioviſſois d'un ſi grand amendement, voſtre lettre eſt venuë renverſer en un moment tout ce que ma raiſon auoit fait en beaucoup de temps, & avec beaucoup de peine. Vous avez, comme par un effet de magie, changé mon eſp-

eſprit avec un certain nombre de paroles, & le caractere tout ſuel des choſes que vous avez eſcrites, m'a rendu tout autre que ie n'eſtois. Ie m'eſtonnerois davantage de cette merueille, ſi ie ne ſçavois que des perſonnes où il y en a tant, en peuvent bien faire quelques unes: & ſi ie n'avois connu par d'autres experiences que dans tout ce qui vient de voſtre part, il y a certains poiſons, & ie ne ſçay quels enchantemens ſecrets dont on ne peut ſe garder. Cependant, il eſt vray qu'il ne me pouvoit rien arriver de plus dangereux que cette demy-faveur que vous m'auez faite; qui a aſſez de force pour m'oſter de colere, & qui n'en a pas aſſez pour me rendre content. De ſorte qu'en l'eſtat où ie ſuis, ie ne vois pas quel party ie dois prendre, & ie ne puis avoir ni la ſatisfaction de vous hair comme ie deurois. ni le plaiſir de vous aymer comme ie voudrois. Dans cet embarras où ſe trouve mon eſprit, ie ne vous puis pas bien démeler ſes ſentimens ni iuger de quel coſté il ſe tournera; ce que ie vous puis plus dire, c'eſt qu'il me ſemble que i'ay aſſez d'envie de vous reuoir, & que ie crains que ie ne ſois aſſez foible pour retomber entre vos mains. Si cela arrive, traitez-moy mieux que vous n'auez fait; car enfin, tant de dépis font un mauvais effet à la longue; & ſans mentir, ce ſeroit dommage que ie ne fuſſe pas auec la meſme paſſion, & le meſme reſpect que par le paſſé,

MADAME, & MESDEMOISELLES,

*Voſtre, &c.*

---

## A MADAME L'ABBESSE...
*pour la remercier d'un Chat qu'elle luy avoit envoyé.*

### LETTRE CLIV.

MADAME,

I'eſtois deſia ſi fort à vous que ie penſois que vous deviez croire qu'il n'eſtoit pas beſoin que vous me ga-

gagnaſſiez par des preſens, ni que vous fiſſiez deſſein de me prendre comme un Rat, auec un Chat. Neantmoins, i'avouë que voſtre liberalité n'a pas laiſſé de produire en moy quelque nouvelle affection, & s'il y avoit encore quelque choſe dans mon eſprit qui ne fuſt pas à vous, le Chat que vous m'avez enuoyé a achevé de le prendre, & vous l'a gagné entierement. C'eſt ſans mentir, le plus beau & le plus agreable qui fut i'amais : Les plus beaux Chats d'Eſpagne ne ſont que des Chats brûlez au prix de luy ; & Rominagrobis meſme, vous ſçauez bien, Madame, que Rominagrobis eſt le Prince des Chats, ne ſçauroit avoir meilleure mine, & ne ſentiroit pas mieux ſon bien. I'y trouve ſeulement à dire, qu'il eſt de tres-difficile garde, & que pour un Chat nourry en religion, il eſt fort mal diſpoſé à garder la cloſture. Il ne voit point de feneſtre ouverte, qu'il ne s'y veüille ietter ; il auroit deſia vingt fois ſauté les murailles ſi on l'avoit laiſsé faire, & il n'y a point de Chat ſeculier qui ſoit plus libertin ni plus volontaire que luy. I'eſpere pourtant que ie l'arreſteray par le bon traittement que ie luy faits ; ie ne le nourris que de formages & de biſcuits. Peut-eſtre, Madame, qu'il n'eſtoit pas ſi bien traitté chez-vous, car ie penſe que les Dames de...ne laiſſent pas aller les Chats aux fromages, & que l'auſterité du Convent ne permet pas que l'on leur faſſe ſi bonne chere. Il commence deſia à s'apprivoiſer ; il me penſa hier emporter une main en ſe ioüant. C'eſt ſans mentir, la plus iolie beſte du monde ; il n'y a perſonne en mon logis qui ne porte de ſes marques. Mais quelque aymable qu'il ſoit de ſa perſonne, ce ſera touſiours en voſtre conſideration que i'en feray cas, & ie l'aymeray tant, pour l'amour de vous, que i'eſpere que le feray changer le proverbe, & que l'on dira d'oreſnavant, qui m'ayme, ayme mon Chat. Si apres ce preſent, vous me donnez encore le Corbeau que vous m'avez promis, & ſi vous voulez m'envoyer un de ces iours Poncette dans un panier, vous vous pourrez vanter de m'avoir donné toutes les beſtes que i'ayme & de m'avoir obligé de tout point, d'eſtre toute ma vie,

*Voſtre, &c.*

A MON-

## A MONSIEVR DE MAVVOY,
*pour le remercier de la terre Sigelée qu'il luy avoit envoyée.*

### LETTRE CLV.

MONSIEUR,

Voicy le premier hommage que ie vous rends de la terre que ie tiens de vou, & ie voudrois bien, en vous le tendant, vous pouvoir témoigner combien ie me sens redevable aux soins & a l'affection avec laquelle il vous a pleu de m'obliger. Sans mentir, vous verifiez bien ce que l'on a accoustumé de dire, que tant vaut l'homme tant vaut sa terre. Vous avez si bien fait valoir celle que vous m'avez donnée, & vous me l'avez envoyée avec tant defleurs, & des paroles si obligeantes, que vous l'avez renduë precieuse; & que vous auez trouvé moyen de me faire un grand present, en me donnant peu de choses. Cependant, monsieur, moy qui n'avois pû de ma vie avoir un pouce de terre, ie ne vous suis pas peu obligé de ce que par vostre moyen i'ay commencé à en avoir quelqu'une, & que vous avez rompu le premier, le mauvais destin qui sembloit vouloir que ie n'en eusse iamais. Ce que ie vous puis dire, c'est que celle que vous avez mise entre mes mains, ne sera pas ingrate, elle a desia produit en moy toute la reconnoissance qui est deuë à une civilité si accomplie que la vostre, & cette obligation a adiousté quelque chose à la passion avec laquelle i'estois desia,

*Vostre, &c.*

A MA-

## A MADAME LA MARQVISE *de Rambouillet.*

### LETTRE CLVI.

MADAME,

C'eſt une choſe merveilleuſe, qu'ayant tant de qualitez qui vous deuroient faire mépriſer tout le monde, vous ſoyez la plus civile perſonne qui y ſoit, & que vous ayez autant de bonté pour moy, que ſi vous voyez dans mon cœur toutes les penſées que i'ay de vous honorer, & de vous ſervir. Ie vous aſſeure, Madame; que voſtre nom y eſt eſcrit d'une ſorte qu'il ne s'y effacera iamais, & quelque eſloignée qus vous ſoyez du monde, rien n'eſt à preſent en ma memoire que vous. Ie ſerois au deſeſpoir, Madame, de ne vous pouvoir repreſenter avec quelle ioye & quel reſpect i'ay receu l'honneur qu'il vous a pleu de me faire, ſi ie ne croyois qu'un eſprit auſſi extraordinaire que le voſtre, peut deviner ce que ie penſe. Figurez vous donc, s'il vous plaiſt, Madame, tout le reſſentiment que peut avoir le plus reconnoiſſant homme du monde, & qui a le plus d'inclination à vous honnorer. Ce ſera à peu prés ce que ie ſens, & une partie de la paſſion, avecque la quelle ie ſuis,

*Voſtre. &c.*

---

## A MONSEIGNEVR LE COMTE *d'Alais.*

### LETTRE CLVII.

MONSEIGNEUR,

Si voſtre affliction eſt une affliction publique, & ſi elle touche generalement tout ce qu'il y a d'honneſtes gens en France, ie penſe que vous ne doutez pas que ie ne la reſſente extrémement; moy que vos bontez

ont obligé plus que perſonne, à prendre part à tout ce qui vous regarde. Ie ſçay, Monſeigneur, combien conſtamment vous la ſouffrirez : mais cela ne diminuë en rien mon déplaiſir, & ce qui m'en devroit conſoler, m'afflige davantage. Plus ie conſidere avec quelle force, quelle conſtance, & quelle grandeur d'ame, vous porterez ce coup de la fortune, plus i'ay de regret que nous ayons perdu un Prince, en qui vrayſemblablement toutes ces qualitez-là devoient revivre, & en la perſonne duquel i'eſperois que nous reverions un iour les vertus que ie crains que nous ne trouverons plus deſormais qu'en vous. Ie ſouhaite, Monſeigneur, que nous les y puiſſions voir longtemps ; que la fortune, qui a ſi cruellement couppé cette branche, eſpargne au moins le tronc, & qu'elle reſpecte une teſte auſſi chere & auſſi precieuſe que la voſtre. C'eſt, ie vous aſſeure, autant pour la France que ie fais ce ſouhait-là, que pour moy, qui ſuis avec toute ſorte de reſpect & de paſſion,

MONSEIGNEUR,

*Voſtre, &c.*

---

## A MONSEIGNEUR LE MARESCHAL *de Grammont, ſur la mort de Monſieur ſon Pere.*

### LETTRE CLVIII.

MONSEIGNEUR,

Il eſt arrivé une choſe eſtrange ſur le ſuiet de voſtre affliction, qu'eſtant l'homme du monde qui avez d'auſſi veritables amis, ie n'en ay veu pas un qui vous ait plaint, & que tout ce qu'il y a d'honneſtes gens en France, ayant pris tant de part dans la gloire que vous venez d'aquerir, il n'y ait perſonne qui en ait pris dans voſtre mauvaiſe fortune. Ie ne ſçay pas quelle raiſon ils donneront pour cela, ni quelle excuſe ils pourront alleguer de ne vous pas plaindre. Pour moy, Monſeigneur, qui vous connois iuſques dans l'ame, & qui ſçay combien exactement vous-vous acquittez de

de tous les devoirs de toutes sortes d'amitiez ; Ie suis asseuré que vous avez receu un extréme déplaisir, & sçachant combien vous estes bon frere, bon parent, & bon amy, ie ne doute point que vous ne soyez aussi bon fils, & qu'ayant perdu un pere qui a esté regretté, mesme de tous ceux qui ne le connoissoient pas, vous n'avez esté touché d'une tres-sensible affliction. Cela est d'autant plus a louër en vous, que les hommes d'auiourd'huy sont tres-esloignez d'avoir de pareils ressentimens. Cette tendresse d'ame n'est pas moins estimable, que la fermeté que vous venez de monstrer dans les plus extrémes perils, & qu'en un siecle où les exemples de bon naturel sont si rares, vous soyez affligé d'une perte qui vous rend un des plus riches hommes de France. Cela, sans mentir, est admirable, & au dessus de tous vos exploits. Mais comme il peut y avoir de l'excez dans les meilleures choses, voſtre douleur qui a esté iuste iusqu'à cette heure, ne le seroit plus, si elle duroit davantage. Il y auroit de la messéance qu'une homme que la France tient pour un de ses Heros, s'affligeast comme les autres hommes, & vous tesmoigneriez de ne pas faire assez de cas de la vertu & de la gloire, si vous pouviez avoir une longue tristesse, en un temps où vous faites de si glorieuses actions, & où vous recevez des applaudissemens de tout le monde. Ie vous ay oüy loüer tout haut avecque beaucoup d'affection par la Reine ; i'ay veu faire la mesme chose à un homme qui a quelque credit aupre d'elle ; voſtre reputation augmente tous les iours, & voſtre bien ne diminuë pas. Car on dit qu'en argent & poulaille, vous aurez d'oresnavant quelque chose d'assez consideration. Si parmy tout cela, vous ne pouviez vous consoler, ie connois un de mes amis qui auroit plus de raison que iamais de s'escrier, quelle.....A dire le vray, Monseigneur il y auroit du trop, & i'y trouverois quelque chose à redire, moy, qui d'ailleurs, ne sçaurois rien desaprouver de ce que vous faites, & qui suis passionnément & aveuglement,

*Voſtre, &c.*

A A M-

## A MADEMOISELLE de Rambouillet.

### LETTRE CLIX.

MADEMOISELLE,

Ie ne sçavois gueres ce que ie faisois, quand apres avoir eu la force de gronder si long temps, ie m'accommoday avecque vous la veille de vostre départ: & cela me fait bien voir ce que vous m'auez dit beaucoup de fois que ie n'ay gueres de iugement. Vous ne sçauriez croire combien cette paix-là me couste de trouble & de desordre, & quel bien ce me seroit, que d'estre encore mal avecque vous. Iamais absence ne m'a paru si longue que celle-cy qui ne fait que commencer. Ie sens à cette heure toutes les choses ie vous escrivois autrefois. & il me semble que Paris & la France, & tout le monde, sont alles à Rouën avec vous. Considerez, ie vous suplie, Mademoiselle, vous qui vous estes mocquée de moy toutes les fois que ie vous ay dit que rien ne m'estoit si contraire que de veiller, combien d'inquietudes, de de plaisirs, & de peines i'aurois evitées, si le Vendredy septisme d'Avril, ie me fusse couché à minuit, & combien ie deurois souhaitter d'avoir esté bien endormy les deux dernieres heures que i'ay passées avecque vous. C'est sans mentir, une bizarre destinée, que celle qui veut que loin ni prés de vous, ie ne sois iamais en repos,

*Ni sinti, ni contigo*
*Puede vivir el Mundo.*

Ayant pourtant essayé beaucoup de fois de l'un & de l'autre, ie trouve que la douleur de ne vous point voir est la plus sensible de toutes, & que vous ne me faites iamais tant de mal, que lors que vous n'y estes pas.

*Ce 16. May. 1644.*

A LA-

## A LA MESME.

### LETTRE CLX.

MADEMOISELLE,

Quand bien ce que vous dites ſeroit vray, que vous auriez acquis quelque bonté dans ce voyage ; ce ſeroit touſiours une méchanceté à vous, de me le faire ſçavoir, & d'augmenter par là le déplaiſir que i'ay d'eſtre loin de vous : car ſi ie vous regrette méchante, quel ennuy aurois-ie de ne vous point voir ſi ie vous croyois devenuë bonne ? puiſque c'eſt la ſeule qualité que i'aye iamais trouvée à deſirer en vous. Auſſi me garderay-ie bien de me le laiſſer perſuader, & la choſe n'eſt pas ſi vray ſemblable, que l'on la doive croire d'abord ſur voſtre parole. Le coup de griffe que vous me donnez en paſſant, me fait bien voir que vous n'avez pas perdu toute voſtre fireté à Roüen, & qu'il vous reſte encore quelqu'une de vos humeurs, puiſque vous prenez plaiſir à me tourmenter. Apropos de cela, Mademoiſelle, i'ay bien du regret, ſans mentir, que ie n'ay eſté a voſtre entreveuë de vous & de la mer, pour voir quelle mine vous fiſtes, ce que vous iugaſtes l'une de l'autre, & ce qui arrive le iour que le deux plus fieres choſe du monde ſe trouverent enſemble. Si la conformité doit faire naiſtre l'affection, vous devez eſtre en grande amitié toutes deux : car quand ie conſidere ſes calmes, ſes bonaces, ſes tempeſtes, & ſes couroux ; ſes bancs, ſes eſcueils, & ſes touchers ; les dommages & les utilitez qu'elle apporte au monde ; combien elle eſt admirable & in comprehenſible ; belle à ceux qui la voyent, & terrible à ceux qui ſe mettent à ſa mercy ; opiniaſtre, indomtable, amete, fiere, & dépite : il me ſemble que vous-vous reſſemblez comme deux gouttes d'eau, & que tout le bien & le mal que l'on peut dire d'elle, on le peut auſſi dire de vous. Il y a cette difference, Mademoiſelle, que toute vaſte & grande qu'elle eſt, elle a ſes bornes, & vous n'en avez point, & tous ceux qui connoiſſent voſtre eſprit, avoüent, qu'il n'y a en vous ni fond ni rive. Et, ie vous ſupplie, de quel

abyſme avez-vous tiré ce deluge de lettres que vous avez envoyées icy ; toutes belles toutes admirables ! & telles que chacun d'elles meriteroit pour la faire, autant de temps qu'il y en a que vous eſtes abſente. Quel autre eſprit ne tariroit pas, & pourroit ſuffire à gagner tant de gens, à ſolliciter tant de Iuges, & eſcrire à tant de perſonnes? La mer, en verité, vous a fait un bon tour & c'eſt une marque de voſtre bonne intelligence, de vous avoir envoyé ſi à point-nommé Madame de Guiſe à Rouën: & pour rendre ce Roman plus celebre, la Fortune a bien fait d'y faire intervenir une perſonne auſſi conſiderable que vous. Ne ſemble-t-il pas que toutes les aventures d'un païs attendent à y arriver au temps que vous y eſtes ? Il y a bien en cela quelque choſe d'extraordinaire

*El dia que tu naciſte,*
*Grandes ſeñales avia.*

Et ie ne doute pas à ceſte heure, que quand vous mourrez, on ne mette voſtre mort dans la Gazette. Pour la Gargoüille, Mademoiſelle, ie vous avouë que ie ne ſçay ce que c'eſt. I'ay leu les Relations de Fernand Mendez Pinto, & celles des Eſpagnols, & des Portugais, des Indes Occidentales & Orientales ; mais il ne me ſouvient pas d'y avoir iamais veu ce mot-là: Ie vous ſupplie tres-humblement de m'en informer. C'eſt dommage, ſans mentir, que vous ne courez le monde, vous nous inſtruiriez tout autrement que ne font les autres voyageurs. Ie voudrois bien avoir à vous mander des choſes auſſi agreables que celles que vous nous eſcriviez: Mais depuis que vous eſtes hors d'icy, Paris ne nous fournit plus tant de nouvelles que Roüen. Cela fait bien voir que tant vaut l'homme, tant vaut ſa terre. Madame voſtre Mere ſe porte bien Monſieur A. fait rage des pieds de derriere, à ceſte heure qu'il a ſes coudées franches avec Monſieur de Saint Maigrin, du iour du départ de Monſieur le Duc. Il eſt devenu ſi beau, ſi brillant que c'eſt une merveille. Ie vis hier Monſieur voſtre frere. Monſieur de Chaſtenay eſt icy de puis deux iours. Viola, ce me ſemble tout ce que i'ay à vous dire. Ie vous baiſe tres-humblement les mains,

mains, & ſuis avec plus de paſſion que vous ne ſçauriez croire,

MADEMOISELLE,

*Voſtre, &c.*

*A Paris le 30, May. 1644.*

---

## A MONSIEVR DE CHANTELOV.

### LETTRE CLXI.

MONSIEUR.

Ie ne me puis reſoudre d'envoyer ce laquais à Paris, ſans vous remercier tres-humblement de l'honneur qu'il vous a pleu de me faire, qnoy que ie n'aye ni aſſez de temps, ni aſſez d'eſprit pour reſpondre à une ſi agreable lettre que la voſtre. Elle eſt ſi belle qu'elle m'auroit donné beaucoup de ialouſie ſi elle avoit eſté eſcrite par un autre. Mais vous aymant autant que moy-meſme, pour dire quelque choſe de plus, autant que i'ayme Mademoiſelle ...., & autant que Mademoiſelle.... vous ayme. Ie ſuis bien aiſe de voir que vous eſcriviez comme vous parlez, comme vous chantez, comme vous danſez, comme vous voltigez, & comme vous faites toutes choſes. Ie trouve ſeulement à redire que vous ne m'ayez rien mandé de mademoiſelle de Chantelou, ni de Mademoiſelle de Mommor. Pour un homme auſſi iudicieux que vous, c'eſt ſans mentir un faute aſſez groſſiere : trouvez bon, Monſieur, que ie vous en parle ainſi franchement, & ſouffrez, s'il vous plaiſt, cette liberté d'une perſonne qui vous admire en tout le reſte de ce que vous faites, & qui eſt paſſionnément,

*Voſtre, &c.*

## A MONSEIGNEVR D'AVAVX.

### LETTRE CLXII.

MONSEIGNEVR,

Quoy que ie ne reçoive point de vos lettres, c'eſt aſſez que ie reçoive de vos bien-faits, pour eſtre obligé à vous eſcrire : & il me ſemble que le moins que ie puiſſe faire eſt de vous rendre des paroles pour de l'argent. S'il eſtoit à mon choix, ie connois ſi bien le prix des choſes, que i'aymerois mieux vous donner de l'argent pour avoir de vos paroles ; mais puis-que vous voulez qu'il ſoit autrement, ie croix qu'il eſt mieux, pour vous & pour moy, qu'il ſoit ainſi,

*Permittoque ipſis expendre Numinibus, quid*
*Conveniat nobis, rebuſque ſit utile noſtris.*

Quand ie vous auray rendu les tres humbles graces que ie vous dois, ie crois, Monſeigneur, qu'il me reſtera peu de choſes à vous dire : *Neque enim ie credo in ſtomacho ridere poſſe*, & dans les ſoins & les chagrins où vous eſtes, ie ne croy pas qu'il ait lieu à cette ſorte de lettres que i'avois accouſtumé de vous eſcrire. Or de vous parler de voſtre diviſion, il me ſemble qu'il n'eſt pas non plus à propos. *Quid enim aut me oſtentem, qui ſi vitam pro tua dignitate profundam, nullam partem vidiar meritorum tuorum aſſecutus ? aut de aliorum injuriis querar ? quod ſine ſummo dolore facere non poſſum.* Quand ie ſçauray que vous aurez plus de gayeté, que vous m'aurez mandé que l'orage eſt paſſé, que le temps eſt plus ſerein, & qu'il ne pleut pla, ple, pli, plo, plus, alors ie retourneray à cette façon d'eſcrire que Ciceron appelle *genus literarum jocoſum.* Cependant, ie vous diray une choſe qui ne doit pas eſtre de mediocre conſolation pour vous. C'eſt que dans les differens que vous avez eus avec.... hors quelques perſonnes qui ont attachement à luy, le reſte du monde eſt de voſtre party, & que cette eſtoile de bien-veillance que vous a touſiours fait aymer par tout, vous donne encore en cette rencontre toute la Cour & toute la ville. I'eſpere que par la preſence

ſence de Monſieur de Longueville, toutes choſes changeront en mieux à Munſter, Au moins, la ſcene va changer, & il y va monter de nouveaux perſonnages, & aſſez beaux,

*Alter ab integro Seclorum naſcitur ordo,*
*Iam venit & Virgo.*

N'eſtoit que vous m'avez aſſeuré que ie n'entens rien en Aſtrologie, & que ie ne connois point les Aſtres, ie vous ferois des predictions: car ie voy une eſtoile cheveluë, qui promet beaucoup de choſes, & qui doit cauſer de grands évenemens. Au moins, Monſeigneur, vous ne vous plaindrez plus de la Veſtphalie, comme d'un païs barbare, & où les Graces & les Muſes ne peuvent aller. N'eſt-ce pas à cette heure qu'il faut dire.

*quo quo veſtigia figis*
*Componit furtim, ſubſequiturque Venus.*

que ce furtim eſt beau, ſi vous le conſiderez bien! Mais comment vous accommodez vous du Pere de Chavaroche, n'eſt-ce pas un vray bon homme & bon Religieux, de bonnes mœurs, de bon eſprit & de bon ſens? Il eſcrit icy des merveilles de vous avec des paſſions eſtranges, & le Curé de ſainct Nicolas ne vous ayme pas plus qu'il fait. Cependant, ie loüe Dieu, que parmy tant de ſuiets de déplaiſir, voſtre ſanté ne vous ayt pas abandonné ni meſme, à ce que i'entens dire, tout à fait voſtre bonne humeur. Ie ſouhaite de tout mon cœur que l'une & l'autre augmente tous les iours, & que ie puiſſe vous témoigner combien ie ſuis,

MONSEIGNEUR,

*Voſtre, &c.*

*A Paris le* 1. *Auril* 1645.

## A MONSEIGNEVR LE MARESCHAL *de Schomberg.*

### LETTRE CLXIII.

MONSEIGNEUR,

Eſt-ce que vous aviez peur que ce que vous m'écririez ſentiſt l'huyle, que vous m'aviez envoye la voſtre ſans me faire l'honneur de m'écrire. Voſtre lettre pourtant, qui m'eſt venuë depuis, a fait je vous aſſeure, la meilleure partie de voſtre preſent. Sans elle, *operam & oleum perdideras*, & vous m'euſſiez pû envoyer tous les olivirs de Languedoc, que vous n'euſſiez pas fait voſtre paix avecque moy. S'il vous ſemble, Monſeigneur, que ie ſois trop intereſſe, au moins, vous ne trouverez pas que ce ſoit pour de petits intereſts, & ſi vous iugez bien de quel prix ſont les choſes que vous eſcrivez, il ne vous ſemblera pas eſtrange que ie deſire paſſionnément vos lettres, & que ie ne m'en puiſſe paſſer. La derniere que i'ay receuë, m'a donné du repos, & de la ioye & de la ſanté. Tout cela m'avoit manqué depuis que vous eſtiez party d'icy: l'eſpere que voſtre retour achevera de me remettre, & me rendra mon eſprit & mes forces qui ne ſçauroient revenir qu'avecque vous. En attendant que ce bon-heur m'arrive, ie me deſ-ennuye en parlant en tous lieux, en tout temps, & en toutes occaſions de vous. En quels termes, Monſeigneur, ie vous le laiſſe imaginer; mais c'eſt-touſiours devant des perſonnes qui ſont raviez de m'entendre; & qui vous pourront témoigner, ſi vous en doutiez, que dans ce grand nombre de gens qui prennent plaiſir à dire du bien de vous, il n'y en a point qui le faſſe de meilleur cœur que moy, ni qui ſoit plus paſſionnément,

MONSEIGNEVR,

*Voſtre, &c.*

*A Paris le 7. d'Avril 1645.*

## AV MESME.

## LETTRE CLXIV.

MONSEIGNEVR,

Si vous euſſiez eſté icy, vous auriez retrantché une partie de ces vres, & vous m'auriez fait corriger l'autre : auſſi ie ne vous les envoye que pour vous faire voir combien ie ſuis deſtiuté de tout bon conſeil, & meſme de tout bon eſprit, quand ie n'ay pas l'honneur d'eſtre aupres de vous. Iugez ſur cela, ie vous ſupplie, Monſeigneur, combien ie ſouhaite voſtre retour, moy qui ne prens pas trop de plaiſir à eſtre ſot, ni à le paroiſtre, & ſi ie n'ay pas grand intereſt de deſirer que vous ne demeuriez pas plus long temps en Languedoc. Celles dont vous avez emporté le cœur, ne perdent pas tant que moy à voſtre abſence, & ne vous attendent pas avec plus d'impatience que ie fais. Ie connois pourtant une perſonne qui en tous lieux, & en toutes rencontres, me fait voir des preuves merueilleuſes d'une extréme amour pour vous. Mais, Monſeigneur, vous m'avez ſi bien déniaiſé, & m'avez rendu ſi deffiant, que non obſtant toutes ces belles apparences, ie crois que ie ſuis la perſonne du monde qui vous ayme le mieux, & (pour corriger cette liberté de parler) qui ſuis avec plus de reſpect & de zele,

MONSEIGNEUR,

*Voſtre, &c*

*A Paris le 27. Avril, 1645.*

---

## A MONSIEVR COSTART

## LETTRE CLXV.

QVID *igitur faciam ? eam-ne, infectâ pare ultro ad eam veniens ?* me conſeilleriez-vous cela ? *an potius ita me comparem.* Ie ne veux pas dire le reſte pour l'amour de vous. Sans mentir, Moſieur, i'au-

rois

rois bien beſoin de voſtre ſecours à cette heure, & que vous fuſſiez icy pour me dire de temps en temps, *hei noſter*, mais vous n'eſtes pas aſſez courageux pour me donner un conſeil hardy, & il faut que ie le prenne de moy-meſme. Pour vous en parler franchement, cette Dame eſt trop colore,

*Non eſt ſana puella, nec rogare qualis ſit ſolet hæc imago naſum.*

Peut-eſtre ne ſera-t-elle pas ſi cruelle à Paris qu'à... elle eſt là, plus conſiderable qu'icy, ſelon que ie vous ay oüy dire.

*Hanc Provincia narrat eſſe bellam.*

Au reſte, iamais vous ne fiſtes mieux que de m'eſcrire au temps que vous avez fait, car ſi vous euſſiez tardé ſeulement encore deux iours; i'allois eſtre tout auſſi en colere contre vous que i'ay eſté contre elle, & ie me preparois à vous eſcrire des lettres de ce ſtile que vous ſavez. Encore, pour vous dire le vray, ne ſuis ie pas trop ſatisfait de celles que vous m'avez eſcrites; il ne s'en peut pas voir de plus courtes, ni de plus froides. Hors que vous m'avez aſſeuré que vous-vous portiez bien, qu'y avez-vous mis qui me pûſt eſtre agreable?

*Qua ſolatus es allocutione?*

Ce qui m'en plaiſt, c'eſt que ie iuge que vous paſſez fort bien voſtre temps, puis-quil vous en reſte ſi peu pour moy: mais n'eſtes-vous pas le plus heureux homme du monde, que lors que vous leſperiez le moins, la fortune vous ait eſté donner trois ſemaines ou un mois....

*Adeône hominem venuſtum eſſe aut felicem quàm tu ut ſies?*

Que vous ſemble de ce *venuſtum*? ie crois qu'il veut dire là, *qui habet Venerum propitiam*; car l'autre ſignification n'y vient pas. Adieu, Monſieur ie vous aſſeure que ie ſuis detout mon cœur, & autant que vous le ſçauriez deſirer,

*Voſtre, &c.*

*A Paris le 30. Avril.*

A MON-

## A MONSEIGNEVR D'AVAVX,

## LETTRE CLXVI.

MONSEIGNEUR,

Vous ne ſçauriez croire combien c'eſt une choſe embarraſſante, que d'avoir à écrire de temps en temps à une perſonne qui ne vous fait point de réponſe: i'aymerois autant parler à un ſourd, ou à une murailles; encore, ce dit-on, les murailles ont des oreilles, & quand on ne me reſpond rien, il me ſemble qu'on ne m'a point entendu. Il y a plus de ſix ſemaines que ie taſche à vous faire une lettre, ſans en pouvoir venir à bout, & que ie ſonge à vous eſcrire,

*Mais ie ne ſçay bonnement que vous dire,*
*Qui eſt aſſez pour ſe taire tout coy.*

On me pourroit bien dire, peut-eſtre, ce que Vibius Criſpus *vir ingenii jucundi & elegantis*, dit à un ieune homme, qui ſe plaignoit à luy de ne pouvoir trouver d'exorde à une harangue qu'il avoit faite, *Numquid, inquit, adoleſcens melius dicere vis quam potes?* Car pour vous avouër le vray, ie voudrois bien ne vous rien eſcrire *niſi perfectum ingenio, elaboratum induſtria, nihil niſi ex intimo artificio depromptum.* Ciceron, pourtant, qui eſtoit un grand artiſan de paroles, & de qui i'ay pris ces dernieres, ſe trouvoit empeſché, auſſi bien que moy, dans de pareilles occaſſions, *& me ſcripto aliquo lacesſſes*, dit-il à quelqu'un de ſes amis, *Ego enim melius reſpondere ſcio quàm provocare.* Toutesfois, Monſeigneur, comme on dit que qui répond paye, ie croy auſſi que qui payé répond, & que c'eſt à moy, de quelque facon que ce ſoit, à trouver moyen de vous entretenir, puiſque ie ſuis paye pour cela. Vous feriez pourtant une grande liberalité, vous qui aymez à en faire, ſi au bien que vous m'avez deſia fait, vous vouliez adiouſter celuy de m'eſcrire quelquefois. Car ie vous avouë qu'il n'y a que vous qui me puiſſiez donner de l'eſprit, & il me ſemble que i'en manque plus que iamais depuis que ie n'ay plus l'honneur de vous voir & de vous entendre. Que ſi vous pretendez que la dignité de Plenipotentiaire vous diſpenſe de

répondre, Papinian avoit à ſa charge toutes les affaires de l'Empire Romain, & ie vous montreray en cent lieux dans de gros livres, *Papinianus reſpondit, &, reſpondit Papinianus.* Les plus ſages, & les plus prudens eſtoient ceux qui avoient accouſtumé de répondre : & de là, *reſponſa ſapientum & prudentum. reſponſa.* Les Oracles meſmes, quand vous en ſeriez un, répondoient, & il n'eſt pas iuſqu'aux choſes inanimées, qui ne ſe mettent quelquefois en devoir de répondre,

*Les Eaux, & les Rocheres, & les bois luy repondent.*

Trois paroles que vous me direz, me donneront matiere de vous eſcrire pluſieurs pages.

*Nardi parvus onyx eliciet cadum.*

Il ne vous faut point de temps pour cela, ou s'il en faut quelqu'un, il ne faut que ce temps, & cet eſprit, que vous employez les ſoirs à vous ioüer avec vos gens. Pardonnez, Monſeigneur, a mon importunité; car, pour vous dire le vray, i'ay nu deſir incroyable de ſçavoir de vos nouvelles, & ſi vos lettres ſe pouvoient acheter à prix d'argent, il y auroit long-temps qu'il ne me reſteroit plus rien de vos quatre mille francs, & que ie vous aurois rendu tout ce que vous m'avez donné. Nous avons eu cette année une grande difficulté à eſtre payez, neantmoins, ie l'ay eſté. Selon que Monſieur de Bailleul me parle de temps en temps, il me ſemble qu'il attend quelque remerciment de vous. Ie vous ſupplie tres-humblement, quand vous luy eſcrirez, auſſi bien, peut-eſtre, vous ne ſçavez quelquefois que luy dire, de luy en toucher quelque choſe, & de luy témoigner qu'il vous a fait plaiſir. Monſieur de..., ſera bien-toſt aupres de vous; ſa femme, qui eſt fort iolie & fort aymable, eſt extraordinairement aymée de la Reyne Faites, ie vous ſupplie qu'il die du bien de vous à ſon retour. Ie ſuis en quartier de Maiſtre d'Hoſtel chez le Roy, & pas trop mal chez la Reyne. Mais ie vous entretiens trop long-temps, & c'eſt un hazard, ſi vous avez le loiſir d'en tant écouter. Ie vous baiſe tres-humblement les mains, & ſuis,

MONSEIGNEUR,

*Voſtre, &c.*

A MON-

## A MONSIEVR D'EMERY,
*Controlleur general des Finances.*

### LETTRE CLXVII.

MONSIEUR,

Quand vous ne voudriez pas que ie parlasse de vos autres lettres, vous me permettrez au moins de louër celle que vous avez écrite à Monsieur d'Arses sur mon suiet, & de vous dire, qu'il n'y a guerre que vous en France qui en puissiez écrire une pareille. Particulierement l'endroit où vous dites, que pour accourcir mon affaire, vous voulez avancer vostre argent, me semble une des plus belles choses que i'aye iamais leuë, & quelque modeste que vous soyez, vous m'avouërez que c'est une noble façon de parler que d'offrir vingt-huit mille francs pour un de ses amis, & qu'il y a bien peu de gens qui se sçachent servir de ce stile-là, & qui se puissent exprimer de la sorte. Du moins, Monsieur, ie vous asseure qu'entre tant que nous sommes de beaux esprits dans l'Academie : nous ne nous serions iamais avisez d'écrire ainsi, & que parmy tant de belles pensées que nous trouvons, il ne nous en vient point de pareilles à celle-là. C'en est à parler serieusement une tres-belle & tres-haute .....

---

## A MONSEIGEVR LE DVC
*d'Anguien.*

### LETTRE CLXVIII.

MONSEIGNEUR,

Si ie n'ay pas esté si prompt à me resiouïr avecque vous d'un succés qui vous a cousté Monsieur le Marquis de Pisany, ie pense que vous ne le trouverez pas estrange & que Vostre Alteſſe me pardonnera, si en cette occasion i'ay esté plustost sensible au déplaisir qu'à la ioye. Ie ne crois pas, Monseigneur, moy qui mettrois volontiers ma vie pour vostre service, que

ceux qui l'ont perduë en vous ſervant, l'ayent mal employée : mais ie voudrois de bon cœur eſtre en leur place, pour ne me voir pas ſi mal heureux, que d'eſtre obligé de pleurer dans une de vos victoires. Cependant, Monſeigneur, ayant receu une des plus rudes afflictions dont ie pouvois eſtre touché, ce ne m'eſt pas une petite conſolation que vous ſoyez ſorty ſi heureuſement & ſi glorieuſement de tant de perils; & que le Ciel ait conſervé une perſonne, en laquelle ie puis mettre tout le reſpect & toute le zele, que ie pourrois avoir voüé à toutes celles que ie ſçaurois iamais perdre. Ie prie Dieu, Monſeigneur, qu'il garde voſtre vie plus ſoigneuſement que vous ne ferez, & qu'il me donne le moyen de teſmoigner à V. A. combien, & avec quelle paſſion ie ſuis,

*Voſtre, &c.*

---

## A MONSEIGNEUR LE MARESCHAL *de Grammont.*

### LETTRE CLXIX.

MONSEIGNEUR,

Dans l'affliction de la mort de monſieur le Marquis de Piſany, qui eſt la plus grande que i'aye euë de ma vie ; ie ne laiſſay pas de ſentir celle de voſtre priſon, & depuis, en un temps où ie ne me croyois pas capable de ioye, i'en ay receu de la nouvelle de voſtre liberté. Encore, dans les deſplaiſirs où ie ſuis, eſt ce quelque conſolation pour moy, de voir que toutes mes paſſions ne ſoient pas infortunées, & que la fortune ne m'oſte pas generalement toutes les perſonnes qui me ſont les plus cheres. Ie ne connoiſtrois, pas, Monſeigneur, une des meilleures qualitez qui ſoient en vous, & combien, ſur tous les hommes du monde, vous eſtes capable de la vraye & parfaite amitié, ſi ie croyois que ce mal heur-là ne vous euſt pas touché autant que moy. Et quoy que vous deviez eſtre endurcy, il y a long-temps, à cette ſorte d'accidens, & accouſtu-

ſtumé à perdre les amis que vous eſtimez le plus; ie ſuis aſſeuré que la perte de celuy-cy, vous a eſté extraordinairement ſenſible, & que vous iugez bien que vous n'en avez iamais fait, que vous deuſſiez regreter davantage. Pour moy; qui connoiſſois les plus ſecretes ſentimens de ſon cœur, & qui ſçais qu'il n'a iamais au monde rien tant aimé ni tant eſtimé que vous, ie manquerois à ce que ie dois à ſa memoire & à l'intention que i'ay de ſuivre touſiours toutes les inclinations, & les volontez qu'il a euës; ſi, en ſa conſideration, ie ne m'efforçois de me donner à vous encore plus que iamais, & d'adjouſter quelque choſe à l'affection dont ie vous ay honoré toute ma vie. Ie ne croy pas, Monſeigneur, que ce ſoit une choſe poſſible, mais il eſt de mon devoir de faire tout ce que ie pourray pour cela, & de vous proteſter, que ſi la paſſion que i'ay pour vous, ne peut augmenter, au moins, elle ne diminuëra iamais, & que ie ſeray touſiours également,

MONSEIGNEUR,

*Voſtre, &c.*

---

## A MONSIEVR DE CHANTELOV.

### LETTRE CLXX.

MONSIEUR,

C'eſt en effet beaucoup d'affaires à la fois, qu'une maiſtreſſe & un procés; Mais s'il vous eut pleu prendre le ſoin du procés, & me laiſſer la maiſtreſſe à ſervir, quoy que tous vos commandemens me ſoient infinement agerables, ie vous avouë que i'uſſe reçeu celuy-là plus volontiers. I'ay fait parler à voſtre rapporteur, & il a promis qu'il ne rapporteroit point vôtre affaire de ce Parlement le pretens, Monſieur, vous avoir donné en cela la puls grande marque que ie vous ſçaurois iamais rendre de mon obeïſſance; car deſirant paſſionnément d'avoir l'honneur de vous revoir, & eſtant extrémement ialoux de la Dame qui vous retient, vous ne pouviez rien deſirer de moy où i'euſſe

tant de repugnance que d'ordonner que ie vous procurasse moy-mesme les moyens d'estre plus long-temps esloigné d'icy, & de demeurer encore deux mois aupres d'elle. Vous ayant obeï en cela vous ne sçauriez iamais douter que ie ne sois en toutes rencontres,

MONSIEUR,

*Vostre, &c.*

*Le 6. de Iuillet.*

---

AV MESME.

## LETTRE CLXXI.

MONSIEUR,

Si i'ay tant differé à vous faire response, i'en ay une meilleure excuse que ie ne voudrois; la fiévre & la goutte m'ont tenu long temps chacune à leur tour, & ie n'en suis pas encore tout à fait de hors. Par là, Monsieur, vous pouvez iuger que vous choisissez les emplois qu'il me faut, bien mieux que ie ne ferois moy-mesme; Car n'estant plus bon à rien, encore suis-ie plus propre à solliciter un procez, qu'à solliciter une maistresse. Ie souhaite que vous gagniez bien tost l'un, & que vous ne perdiez iamais l'autre. Et suis de tout mon cœur.

MONSIEUR,

*Vostre, &c.*

*A Paris le 21. Aoust.*

---

AV MESME.

## LETTRE CLXXII.

MONSIEUR,

Moy qui vous donnerois ma vie, vous pouvez iuger si ie vous presterois volontiers mon nom. Et si ie ne serois pas bien-aise de faire croire à Monsieur... que i'ay une terre. Mais Monsieur... m'a dit que vous luy aviez mandé vostre resolution trop tard, & que la mai-

maiſon que vous deſiriez achepter eſt venduë, Ie ſuis bien faſché, Monſieur, que vos affaires vous arreſtent-là, plus que vous ne penſiez, car en verité nous ne ſçaurions nous paſſer plus long-temps de vous. Vne de nos plus belles voiſines en eſt malade, & moy ie ne m'en porte pas trop bien. Vous devez ce me ſemble pour l'amour d'elle haſter voſtre retour, & pour l'amour de moy auſſi qui ſuis,

MONSIEUR,

*Voſtre, &c.*

*A Paris le 15 Octobre 1645.*

---

## A MONSEIGNEVR LE MARESCHAL *de Schomberg.*

### LETTRE CLXXIII.

MONSEIGNEVR,

Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de ſi obligeantes, & de ſi belles paroles, que ie n'ay pû iuſques à cette heure me reſoudre à y reſpondre, de peur de me faire voir indigne de vos loüanges, ou de vous en donner qui ne fuſſent pas dignes de vous. Tout ce que ie vous puis dire de voſtre derniere lettre, c'eſt que ſi i'avous tant ſoit peu moins depaſſion pour vous, vous ſeriez l'homme du monde qui me feriez le plus de deſpit: mais ie prens tant de part à tout ce qui vous regarde, que la vanité que vous m'oſtez de mes lettres, ie la reprens des voſtres, & ie me glorifie de choſes que vous eſcrivez comme ſi c'eſtoit moy qui les avois faites. Au reſte, Monſeigneur, quand vous doutez, ſi ie me ſouviendray de *cricore*, ou ſi i'approuveray vos *rouës*, vous vous deffiez trop de ma memoire, & de mon iugement. Sans mentir, le Proverbe que toutes comparaiſons ſont odiduſes, eſt bien faux en vous, il n'y a rien de ſi ingenieux ni de ſi agreable, que toutes celles que vous imaginez, & vous qui en rencontrez ſur toutes ſortes de ſuiets vous ne ſçauriez rien trouver que vous puiſſiez comparer aux voſtres. Mais comme les belles choſes vous couſtent peu, vous ne

les

les ſçauriez eſtimer ce qu'elles valent. Nous qui les faiſons venir de loin, & qui ne les trouvons qu'avec beaucoup de travail, nous les ſçaurions priſer bien davantage, & nous-nous tiendrions riches des biens, dont vous ne faites pas de conte, & que vous eſtes preſt de deſavouër. En verité, ç'a eſté une bonne fortune pour nous autres, qui faiſons des beaux eſprits, que le voſtre ayt eſté employé iuſqu'à cette heure à commander des armées, & à conduire des provinces; & que voſtre naiſſance vous deſtine à une plus haute gloire, qu'à celle de bien eſcrire: vous nous auriez bien embarraſſez, nous qui ne ſçavons faire autre choſe, & qui ne pouvons avoir de plus hautes visées. I'ay écouté auec eſtonnement, avec peur, & avec ioye, ce que vous avez fait dans Montpellier; il me ſembloit que ie voyois Rodemont au millieu de Paris: car il vous ſouvient bien Monſeigneur, qu'il reſiſta ſeul à tant de peuple.

*Non ſaßo, merlo, trave, arco, ɓbaleſtra,*
*Nè ciò che ſopra il Sarracin percote,*
*ponno allentar la valoroſa deſtra.*

Pour vous dire la verité, hors qu'il n'avoir pas les pieds ſi bienfaits que vous, ie vous trouve aſſez de ſon air; & quand vous avez l'eſpée à la main; ie crois que vous luy reſſemblez encore davantage. Mais, Monſeigneur, peut-eſtre qu'à l'heure que vous liſez cecy, vous avez encore quelque autre choſe auſſi importante à faire, & ie vous arreſte icy par une trop longue lettre. Ie vous ſupplie tres-humblement de me faire l'honneur de me mander, ſi, enfin, l'affaire du Pont Saint, Eſprit, eſt achevée, ce qu'il faut que mon neveu faſſe, quand il partira, où il ira, à qui il s'adreſſera. Doralice me cherche par tout, & m'envoye querir tous les iours pour me parler de vous. Ie la nomme Doralice ſans mauvais augure, & ſans imaginer aucun Mandricard. Ie ſuis,

MONSEIGNEUR,

*Voſtre, &c.*

*A Paris le 5. d'Aouſt 1645.*

A MON-

## A MONSEIGNEVR LE DVC D'ANGVIEN.

### LETTRE CLXXIV.

MONSEIGEUR,

Lors que ie croyois avoir la plus grande affliction du monde, & toute celle dont un esprit est capable, l'apprehension que i'ay euë pour vostre Alteſſe, m'a fait voir que ie pouvois estre plus malheureux que ie ne le suis, & que quoy que i'euſſe exttémement perdu, il me restoit encore infiniment à perdre. Ie ne vous puis dire, Monseigneur, quel trouble ce fut en mon ame, de penser de hazard où vous estiez, ni quel desordre & quelles tenebres ie m'imaginois qui estoient prestes d'arriuer dans le monde. I'avois bien touſiours quelque esperance que le Ciel, qui donne beaucoup de signes de vouloir la prosperité de cét Estat, ne vous osteroit pas si-tost à la France ; & qu'il conserveroit une personne par qui il semble avoir destiné de faire encore beaucoup de miracles. Mais, Monseignur, cette malignité du Destin, qui en veut aux hommes qui s'élevent au dessus de leur nature, & la neceſſité des choſes humaines, de tomber quand elles sont en leur plus haut point, me donnerent beaucoup de suiet de crainte. Les courtes & precipitées prosperitez de Guaſton de Foix; la mort du Duc de Veimar au millieu de ſes triomphes ; & celle du Roy de Suede, qui fut tué comme entre le bras de la gloire & de la fortune; me revenoient à toute heure dans l'esprit, & ne presentoient à mon imagination que de funeſtes presages. Enfin, Dieu s'eſt contenté de menacer les hommes, & il ne semble leur avoir donné cette alarme, que pour leur faire mieux considerer quel present il leur a fait en vous, & combien vous estes important a la Terre. La plus belle de vos victoires, ne vous a pas donné tant de ioye, que vous en auriez de ſçavoir l'estonnement où ont esté icy tous les esprits, à la nouvelle du peril où vous estiez, & avec combien de larmes, & de quels yeux vous avez esté pleuré. Ie seray bien ayse, Monseigneur, que vous le ſçachiez, afin que

si vous ne pouvez rien apprehender pour vous, vous appreniez au moins à craindre pour la consideration des personnes qui vous ayment, & que vous deveniez meilleur ménager d'une vie qui est la vie de tant d'autres. Parmy tant de vœux qui ont esté faits pour elle, ie vous supplie tres-humblement de croire qu'il n'y en a point eu de plus ardens que les miens, & que de tant d'hommes qui reverent V. Alteſſe, il n'y en a point qui soit puls que moy,

MONSEIGNEUR,

*Vostre, &c.*

---

## A MOESEIGNEVR LE DVC *de la Trimoüille,*

### LETTRE CLXXV.

MONSEIGNEUR,

Vous ne vous contentez pas de me faire tousiours de nouveaux bié-faits, c'est tousiours avec de nouvelles graces, & vous les accompanez de circonstances si obligeantes, qu'il faut avouër qu'il n'y a que vous au monde qui le sçache faire de la sorte. Ie vous rends, Monseigneur, mille tres-humbles remercimens de toutes les bontés qu'il vous plaist avoir pour moy: ie voudrois bien avecque la demission de mon neveu que ie vous envoye, vous pouvoir envoyer un acte public de ma reconnoissance, par lequel ie pusse tesmoigner à tout le monde & la grace que vous m'avez faite, & le ressentiment avec lequel ie l'ay receuë. Mais cela ne se pouvant pas, ie vous supplie tres-humblement, Monseigneur, de vous contenter de l'asseurance que ie vous donne icy que ie seray toute ma vie à vous avecque toute la fidelité que ie dois, & que rien ne sera jamais si avant dans mon cœur ni dans mon esprit, que la memoire de vos bien-faits. Quoy que ie sçache, au reste, que le iugement que vous faites des vers que ie vous ay envoyez est trop favorable pour moy: Ie vous avouë que ie ne me puis empescher d'en

d'en avoir beaucoup de vanité. Ce que vous me faites l'honneur de m'en mander, & ce qu'il vous a pleu escrire de moy à Madame vostre femme, me touche plus sensiblement que ie ne le vous sçaurois expliquer. A dire la verité, il n'y a rien de plus obligeant : Je suis si peu interessé, que ie prefere l'honneur de vostre approbation à tout le bien que vous m'avez fait, & à tout celuy que vous me sçauriez iamais faire. Cependant, vous me permettrez de vous dire, Monseigneur, que les loüanges que vous me donnez sont telles, & escrites en tels termes, que i'aymerois mieux sçavoir loüer ainsi, que d'estre loüé de la sorte; & que ie serois plus glorieux de les avoir données que de les avoir receuës. Ie tascheray à m'en rendre digne le plus qu'il me sera possible, & si ie ne le puis d'autre sorte, ie m'efforceray, au moins, de meriter l'honneur de vôtre bien-veillance, par la fidelité parfaite, & le respect extréme avec lequel ie feray toute ma vie,

MONSEIGNEVR,

*Vostre, &c.*

---

## A MONSEIGNEVR D'AVAVX

## LETTRE CLXXVI.

MONSEIGNEUR,

Y a-t-il rien de plus beau ni de plus grand que le commencement de vostre lettre ? En verité il n'y a pas tant d'honneur à ne point fallir, qu'il y en a à s'accuser de la sorte ? Et cette franchise d'avouër en vous des deffauts que vous pourriez excuser, ne peut partir que d'un admirablement bon fonds, & d'une ame riche, liberale, & iustement confiante. Ie ne sçay si c'est qu'un si honneste exorde m'air entierement gagné, mais ie suis demeuré persuadé de tout ce que vous dites en suite, & i'ay releu vostre lettre trois fois avec grand plaisir. I'y ay remarqué une beauté, une netteté, & un agrément qui ma fait ressouvenir de ce que dit Quintilien, *Messala, nitidus & candidus, & quo dammodo præ se ferens in dicendo nobilitatem suam.*

Mais.

Mais, avec voſtre permiſſion, vous ne vous eſtes pas ſervi du meſme eſprit pour m'accuſer; la derniere partie de voſtre lettre eſt bien plus foible que l'autre, & au contraire de ce que dit Ciceron *de Cœlio melius objiciente crimina quam defendente, bonam ſiniſtram habes, malam dextram.* Premierement, ſi c'eſt ſans cauſe, & ſans mé contentement, que vous avez eſté tant de mois ſans me rien répondre, & que vous m'avez refuſé un billet de trois lignes; ſans mentir, Monſeigneur, vous n'avez pas uſé en cela de voſtre bonté ordinaire, principalement en un temps où le choſes que vous aviez faites pour moy vous obligeoint, ce me ſemble, à me traitter plus civilement; de peur qu'il ſemblaſt que vous vous repoſaſſiez trop ſur le bien que vous m'aviez fait. Car, enfin, quoy que i'eſtime vos bien-faits, i'ayme encore mieux vos careſſes, & ſi l'on ne pouvoit eſtre de vos Commis & de vos Amis en meſme temps; ie penſe que vous me faites bien l'honneur de croire que ie ne delibererois guere ſur ce choix. Que ſi c'eſt à cauſe de quelque mauvaiſe ſatisfaction que vous aviez de moy, que vous eſtes demeuré dans un ſi long ſilence, i'ay encore plus de ſuiet de m'eſtonner que vous ayez gardé cela ſi long temps ſur voſtre cœur contre moy, qui depuis mon enfance ie vous ay touſiours aymé, honnoré, eſtimé ſi conſtamment, ſi parfaitement, ſi hautement, que nonobſtant beaucoup de grandes & importantes amitiez que i'ay faites depuis, il ny a eu pas un de mes amis qui n'ayt iugé, & qui n'ayt veu que de tout les hommes du monde, vous eſtiez celuy pour qui i'avois plus d'inclination, & aupres duquel i'aymerois mieux paſſer le reſte de ma vie. Cependant, apres tout cela, & apres une amitié de vingt cinqans, s'il court un bruit qui vous déplaiſe, vous iugez que c'eſt moy qui en ſuis l'autheur, parce qu'il s'eſt trouvé conforme à l'interpretation que i'avois faire de voſtre enigme. Et cela vous paroiſt plus vray-ſemblable que non pas que tant de gens qui ſont de delà, ou qui ſont icy, & qui inventent tous les iours tant d'autres contes, ayent donné credit à celuy-là. Voſtre lettre me ſembloit extrémement iolie, ce zele que i'ay en toutes choſes pour vous, fitque ie la leus à deux de mes amis, & que ie leur dis le ſens que ie donnois à la ligne que vous

aviez laiſſée en blanc. Ni eux ni moy ne creuſmes pas que cette explication vous fuſt deſavantageuſe, & ne le croyons pas encore. Mais il ne faut point vous le diſputer davantage; vous avez voſtre honneur à garder. & ie louë cette modeſtie, pourveu que vous ne me teniez pas capable d'une extravagance. Si vous ne faites cas de moy, Monſeigneur, qu'à cauſe que l'on dit que i'ay quelque ſorte d'eſprit, & que ie ſçay faire quelque fois une belle lettre, vous ne m'eſtimez que par la qualité que i'eſtime le moins. Ceux qui me connoiſſent icy me louënt d'avoir beaucoup d'amitié, de foy, de diſcretion, & de probité. Toutes leſquelles choſes, ſi vous n'aves connuës en moy, vous y en devez au moins avoir veu les ſemences dés ma prémiére ieuneſſe. Enfin, i'a beaucoup de raiſons de me plaindre de ce que vous m'avez creu aſſez inconſideré pour avoir donné lieu à une médiſance, puiſque vous la nommez ainſi, & de ce qu'ayant creu que ie l'avois fait, vous ne me l'avez pas pluſtoſt pardonné. Car, ſans mentir, vous ne m'aymez pas la moitié de ce que vous devez, ſi vous n'eſtes capable de m'en pardonner bien d'autres. Ie vous ſupplie de me défendre mieux une autre fois devant vous meſme, & de me regarder comme une perſonne qui a pour vous une paſſion ſans exemple, & qui eſt parfaitement,

MONSEIGNEUR,

*Voſtre, &c.*

---

## AV MESME.

## LETTRE CLXXVII.

MONSEIGNEUR,

Quand i'aurois eu quelque colere contre vous, les premieres lignes de voſtre lettre m'auroient appaiſé, & m'auroient remis à la raiſon. Ie ſuis ſi amoureux de tout ce que vous faites, & le choſes que vous m'écrivez ont de ſi grands charmes pour moy, que quand ie

ie me plaindrois de voſtre humeur, ou de voſtre amitié; dés que ie verrois quelque choſe de vous, voſtre eſprit me regagneroit, & ie ſerois contraint de revenir à vous, comme on l'eſt quelquefois d'aymer une maiſtreſſe cruelle. Il eſt vray, Monſeigneur, que lors que ie vous fis toutes ce reproches, & que i'écrivis *rabioſulas illas ſatis fatuas*, comme dit Ciceron en quelque lieu, i'eſtois extrémement irrité contre vous; &, ſans mentir, quelque obligarion que ie vons aye, i'avois quelque droit de le faire, au moins

*Si quid longa fides, canaque jura valent.*

Et n'avois-ie pas raiſon de trouver eſtrange, que vous, le meilleur, & le mieux faiſant de tous les hommes.

*Qui largiris opes veteri fidoque ſodali*,

me refuſaſſiez cinq on ſix lignes? & qu'eſtant liberal de toutes autres choſes, vous fuſſiez ſeulement avare de vos paroles? Cependant, apres y avoir bien pensé, i'avouë que vous eſtes excuſable d'en eſtre bon ménager, ſi vous ſçavez, auſſi bien que moy, ce qu'elles valent. Car, à qui s'y connoiſt bien, & qui ſçait le vray prix des choſes, y a-r-il rien de ſi beau, de ſi riche, & de ſi precieux? & voſtre derniere lettre ſeule ne vaut-elle pas tout ce que voſtre Surintendance me ſçauroit iamais donner? L'elegance Atrique dont vous me parlez, fut-elle iamais plus pure à Athenes, ni l'urbanité plus agreable & mieux entenduë à Rome? Que vous m'avez fais de plaiſir, de m'allegeur cét endroit de l'Arioſte, dont ie ne m'eſtois pas ſouvenu y avoit plus de vingt ans. Et ce trait, *Si ie tiens la plume avec Monſieur... il me querelle; ſi ie la laiſſe à Monſieur Voiture; il ſe depite*, ne vaut il pas tout ſeul un livre de belles lettres? Avec quelle vigueur; au reſte, quelle force, & quel eſprit, ſouſtenez-vous voſtre paradoxe, & tous ceux de Ciceron enſemble, valent-ils le voſtre? Ie ne laiſſe pas de demeurer dans ma premiere opinion, & de croire qu'un homme qui ſçait eſcrire de ſi belles choſes, a grand rort de ne point eſcrire à un autre qui les ſçait ſi bien connoiſtre. Panurge dit en une pareille rencontre à Epiſtemon, qui avec de belles raiſons, luy vouloit prouver une choſe peu croyable, *I'entens, & me ſemblez bon Topiqueur, & affectè à voſtre cauſe, vous m'uſez icy de belles grafides & diatſpoſes, &*

*me*

*me plaiſent tres-bien. Mais preſchez & patrocinez d'icy à la Pentecoſte, enfin, vous ſerez ébaby, comment rien ne m'aurez perſuadé.* J'avouë pourtant que vos raiſons m'ont ébranlé en quelque ſorte; Mais, plus ce que vous eſcrivez eſt fort, & perſuadant, & ingenieux, plus je trouve que je ſuis excuſable, de vous avoir preſſé de me faire l'honneur de m'eſcrire. Je ſçay, Monſeigneur, que ce deſir-là, quoy qu'accompagné peut-eſtre de trop d'ardent, ne vous ſçauroit déplaire; & il eſt difficile que vous ayez mauvaiſe opinion d'un homme, que vous ne ſçauriez contenter en luy donnant quatre mil livres de rente, & qui eſt tout preſt de rompre avec vous, ſi vous ne luy envoyez de vos lettres. Il n'y a rien pour vous dire le vray, dont ie me paſſaſſe plus volontiers, rien que ie n'aymaſſe mieux qui me fuſt retranché/

*Quid-vis facilius paſſus ſim quam in hac re me deludier,*

i'en avois veu ces iours paſſez d'autres de vous: une à Monſieur..., une à madame la princeſſe, & une à Monſieur. Avec quelle force, quelle gentilleſſe, & quelle beauté! Ie ſuis au deſeſpoir, de n'eſtre point a la ſource de toutes ces belles choſes, de ne pouvoir eſtre aupres de vous & de ne pouvoir ramaſſer ce que vous dites tous les iours. Vous en croirez ce qu'il vous plaira; mais quelque bien qui me puiſſe arriver de vôtre bonne fortune, ie vous iure que ie vous aymerois mieux cent fois Marguillier à ſainct Nicolas, que Surintendant & Plenipotentiaire. Combien de fois m'arrive-t-il dans ces ruëlles dont vous me parlez; de dire en moy-meſme;

*O ubi campi*
*Veſtphalia!*

Car enfin quoy que vous deſiez de la Barbarie de ce païs là, il n'y a point de païs barbare quand vous y eſtes.

*omitte mirari beata*
*Fumum & opes ſtrepitumque Roma,*

Les plus beaux, les plus agreables, les plus delicieux fruits de la Grece & de l'Italie, vous les faites naiſtre

*Vervecum in patria, craſſoque ſub aëre,*
*Neque miror Cœlum & Terras vim ſuam ſi ita tibi conveni-*

*venat dimittere.* Mon dieu, que cét homme *qui tecum decertare voluit contentione ſcribendi* a choiſi des armes deſavantageuſes.

*Verboſa & grandis Epiſtola venit?*

Mais pour parler de choſe plus agreable, voſtre lettre a mis de la diviſion entre deux Dames, ſur l'explication de cét endroit, ou vous me parlez des inſpirations qui me viennent dans la ruelle de madame la Marquiſe Madame de Ramboüillet, pretend que c'eſt pour elle, & Madame de Sablé luy diſpute; que vous avez d'obligation à cette derniere de ce qu'elle vous ayme & de ce qu'elle vous haït; car l'un n'eſt pas moins obligant que l'autre. C'eſt une choſe merveilleuſe de l'impreſſion que vous faites dans l'eſprit de toutes les perſonnes à qui vous voulez plaire.

*Adeo-ne hominem tam venuſtum & fæcem,*

Celle-cy eſt entierement irritée & revolté contre vous, du peu de ſoin que vous avez eu d'elle, & ne ſe peut empeſcher de s'en plaindre en toute rencontre, ni de vous loüer en meſme temps; Mais de quelle ſorte louët?

*Mieux, ſans mentir, que ie ne ſçaurois faire.*

Ie ne ſuis pas pourtant d'avis que vous luy eſcriviez pour vous racommoder; car auſſi bien vous retomberiez ſans doute, dans le ſilence qui vous eſt ſi cher; mais mandez-moy, s'il vous plaiſt, quelque choſe pour elle. Ie vous demande auſſi un mot de compliment pour Monſieur Tubeuf; ſi vous voulez vous paſſer de l'un & de l'autre, ie le veux bien. Ie ſuis content de voſtre derniere lettre, & ne vous demanderay rien de ſix mois, conſervez moy ſeulement l'honneur de voſtre ſouvenir, & me croyez touſiours,

MONSEIGNEUR,

*Voſtre. &c.*

A MON-

## A MONSEIGNEVR LE DVC D'ANGVIEN.

### LETTRE CLXXVIII.

MONSEIGNEUR,

Voſtre Alteſſe n'a rien fait en toute cette campagne de ſi hardy que ce que ie fais à cette heure; car ſçachant à quel point vous eſtes delicat, & combien il y a peu de lettres qui vous plaiſent, i'entreprens de vous en faire une ſans avoir rien de bon, ni de plaiſant à vous dire. Que ie meure ſi ie n'aymerois mieux eſtre obligé à tuër ſix hommes de ma main, ou à me tenir aupres de vous à repouſſer une ſortie des ennemis! Cette action, pourtant, Monſeigneur, où il paroiſt tant de hardieſſe, ce n'eſt que la peur qui me la fait faire. I'ay taſché tant que i'ay pû à m'en exempter, & pluſtoſt que de vous écrire une lettre ordinaire, i'avois reſolu de ne vous eſcrire point du tout, ce qui euſt eſté ſans doute le plus court, & le meilleur. Mais Madame de Montauſier, que i'ay conſultée là deſſus, m'a intimidé, & m'a dit que ie ne m'y ioüaſſe point, que vous n'eſtiez pas un homme à qui il faloit manquer, & que quelque mine que vous en fiſſiez, vous m'en voudriez mal dans voſtre cœur. Or, Monſeigneur, d'eſtre mal dans ce cœur, dont toute la terre parle, ie vous avouë que ie n'ay osé m'y hazarder. Cette crainte a ſurmonté l'autre qui me retenoit, & i'ayme mieux vous laiſſer voir que i'ay moins d'eſprit que vous n'avez pensé, que de vous donner lieu de douter que ie manque de zele, & de reſpect pour vous. Et certes, il ſeroit bien eſtrange, que moy qui ay touſiours aymé Achille & Alexandre que ie n'ay, iamais veus ni connus; & pour les choſes ſeulement que i'en ay leuës, manquaſſe de paſſion pour voſtre Alteſſe, de qui nous voyons tous les iours tant de merveilles, & dont i'ay receu tant d'honneur & tant de graces. Ie vous aſſeure, Monſeigneur, que les ſentimens que i'ay pour elle ſont au point où ils doivent eſtre, & que ie ne puis exprimer ni le plaiſir ni la peine.....

## A LA REYNE DE POLOGNE

### LETTRE CLXXIX.

MADAME,

Ce que ie conſidere le plus du preſent que m'a envoyé Madame la Marquiſe de Sablé, & de l'adreſſe avec laquelle Voſtre Maieſté me l'a fait prendre; & m'a fait deſobeïr à la Reyne, ſans me rendre coupable; c'eſt le pretexte qu'il me donne de prendre la hardieſſe de vous eſcrire, & le moyen que i'ay par là de vous faire ſouvenir de moy, ſous ombre de rendre à Voſtre Maieſté les tres-humbles remercimens que ie luy dois. Ie vous diray donc, Madame, que le plus avare homme du monde ne fut iamais ſi aiſe que l'on luy fiſt du bien, que ie l'aye eſté de celuy que ie viens de recevoir de V. M. & que ie me ſuis trouvé en cette occaſion beaucoup plus intereſſé que ie n'euſſe creu de le pouvoir eſtre. A dire le vray, l'honneur de recevoir des marques de la bien-veillance d'une des plus grandes Reynes du monde, &, ce que i'eſtime davantage, de la plus accomplie perſonne que i'aye iamais veuë, eſt un intereſt dont les ames les mieux faites peuvent eſtre gagnées, & tous les Roys de la Terre n'ont rien à donner qui ſoit de ce prix-là. Ie ſouhaitte, Madame, que toutes les liberalitez que vous ferez, ſoient touſiours auſſi bien employées, ie veux dire auſſi-bien reconnuës, & qu'entre tant de millions d'hommes qui obeïſſent à V. M. il s'en trouve quelques uns qui prennent autant de plaiſir que moy à publier ſes loüanges, & à la bien faire connoiſtre à tous les autres. Cela eſtant, V. M. aura bien-toſt ſur tous ſes ſubiets le meſme empire qu'elle a eu iuſqu'a cette heure ſur toutes les ames raiſonnables qui l'ont approchée. C'eſt cét empire, Madame, qui eſt né avec vous, que vous aviez devant que vous euſſiez de Sceptre, ni de Couronne; & qui, ſi vous me permettez de le dire, eſt beaucoup plus eſtimable, & plus abſolu, que celuy que la fortune vous a donné. Ie prie Dieu que V. M. iouïſſe long-temps de l'un & de l'autre, avec toutes

les

les proſperitez qu'elle merite, & que ie ſois aſſez heureux, une fois en ma vie, pour vous voir dans voſtre gloire, & pour vous pouvoir dire moy-meſme, avec combien de reſpect, de paſſion & de zele, ie ſuis,

MADAME, de Voſtre Maieſté,

*Le tres-humble, &c.*

---

## A MONSEIGNEVR LE DVC *de la Trimoüille*

### LETTRE CLXXX.

MONSEIGNEVR,

I'ay trouvé moyen de multiplier vos bien-faits, & de faire que vous me pourrez donner encore une Chanoinie. Madame la Ducheſſe d'Aiguillon, touchée peut-eſtre par voſtre exemple, a voulu m'obliger comme vous, & mon Neveu que vous avez fait Chanoine de Laval, a eſté fait par elle grand Vicaire de Noſtre-Dame : moyennant quoy, il s'eſt reſolu de reſeigner ſon benefice de Laval à un autre de mes Neveux, s'il apprend que vous l'ayez agreable. I'eſpere, Monſeigneur, qu'avec la meſme bonté que vous m'avez fait la premiere grace, vous m'accorderez cette ſeconde, & il vous a pleu m'obliger ſi genereuſement que i'eſpere que vous me témoignerez en ce rencontre, la continuation de voſtre bonne volonté. Ce dernier neveu, en faveur duquel ie vous faits cette ſupplication tres-humble, eſt Bachelier de Sorbonne, aſſez ſçavant & fort ſtudieux. De ſorte que, ſelon que ie connois voſtre gouſt, & que ie ſçay que vous faites cas de gens de lettres, ie croy que dans la ſolitude de la campagne, celuy-cy pourra ſervir quelquefois à voſtre entretien, quand vous voudrez relaſcher voſtre eſprit. Pour moy, Monſeigneur, il n'y a rien que ie deſire tant que d'avoir de nouvelles obligations à une perſonne que je honnore & que je reſpecte autant que vous. Et je ſouhaitterois de bon cœur, que tous les

biens que la fortune me voudra faire, ne me vinſſent iamais que par vos mains. Si ie ſuis reconnoiſſant ou non, de ceux que i'ay deſia receus de vous, ie ne le diray pas, toute la Cour vous le poutra dire, n'y ayant plus perſonne qui ne ſçache la bonté & la liberalité avec laquelle il vous a plû de m'obliger, & la profeſſion publique que ie fais en toutes ſortes d'occaſions d'eſtre.

MONSEIGNEUR,

*Voſtre, &c.*

---

## AV MESME.

### LETTRE CLXXXI.

MONSEIGNEVR,

Ie n'ay pas peur que vous-vous laiſſiez iamais de me bien-faire, mais i'ay peur que vous vous laiſſiez de mes remercimens: i'en ay tant eu à vous faire depuis quelque temps, qu'a moins que d'uſer de redites, ie ne vois pas qu'il me reſte plus rien à dire ſur un ſuiet où vos bontez m'ont deſia obligé de m'épuiſer. Ie me contenteray donc de vous ſupplier tres-humblement de vous ſouvenir des graces que vous m'avez faites, de la facilité avec laquelle ie les ay obtenuës, de lettres obligantes, dont il vous a plen les accompagner, & de la civilité avecque laquelle, en me faiſant du bien, vous n'avez pas voulu perdre l'occaſion de me faire encore tout l'honneur que ie pouvois recevoir. Vous reſſouvenant, Monſeigneur, de toutes ces choſes, imaginez vous, s'il vous plaiſt, ma reconnoiſſance là deſſus, & iugez, ſi ioignant tant d'obligations à la paſſion extreme que i'ay touſiours euë de vous honorer, ie puis iamais manquer d'eſtre avec toute ſorte de fidelité & de reſpect,

MONSEIGNEUR,

*Voſtre, &c.*

A MON-

## A MONSEIGNEUR LE DVC D'ANGVIEN, *sur la prise de Dunkercke.*

### LETTRE CLXXXII.

MONSEIGNEUR,

Ie croy que vous prendriez la Lune avec les dents, si vous l'aviez entrepris. Ie n'ay garde de m'estonner que vous ayez pris Dunkercke ; rien ne vous est impossible. Ie suis seulement en peine de ce que ie diray à vostre Alteſſe là-dessus, & par quels termes extraordinaires, ie luy pourray faire entendre ce que ie conçois d'elle. Sans doute, Monseigneur, dans l'estat glorieux où vous estes, c'est une chose tres-avantageuse, que d'avoir l'honneur d'estre aymé de vous ; mais à nous autres beaux esprits, qui sommes obligez de vous escrire sur les bons succez qui vous arrivent, c'en est une aussi bien embarassante, que d'avoir à trouver des paroles qui répondent à vos actions, & de temps en temps de nouvelles loüanges à vous donner. S'il vous plaisoit vous laisser battre quelquefois ou leuer seulement le siege de devant quelque place, nous pourrions nous sauver par la diversité, & nous trouverions quelque chose de beau à vous dire, sur l'inconstance de la fortune, & sur l'honneur qu'il y a a souffrir courageusement ses disgraces. Mais des vos premiers exploits, vous ayant mis avec raison du pair avec Alexandre, & voyant que de iour en iour, vous vous esleyez davantage : En verité, Monseigneur nous ne sçaurions où vous mettre, ni nous aussi, & nous ne trouvons plus rien à dire, qui ne soit au dessous de vous L'eloquence, qui des plus petites choses en sçait faire de grandes, ne peut, avec tout ses encherissemens, égaler la hauteur de celles que vous faites. Et ce que dans les autres suiets, elle appelle Hyperboles, n'est qu'une façon de parler bien froide, pour exprimer ce que l'on pense de vous. Et certes, cela est incomprehensible que V. A. trouve moyen tous les Estez d'accroistre de quelque chose, cette gloire à laquelle tous les hyvers precedens, il sembloit qu'il n'y eust rien à adiou-

ter : & qu'ayant déburé de si grands commencemens, & en suite de plus grands progrés, les dernieres choses que vous faites, se trouvent tousiours les plus glorieuses. Pour moy, Monseigneur, je me réjouïs de vos prosperitez, comme je dois; mais je prévoy que ce qui augmente vostre reputation presente, nuira à celle que vous devez attendre des autres Siecles, & que dans un si petit espace de temps, tant de grandes & importantes actions, les unes sur les autres, rendront à l'avenir vostre vie incroyable, & feront que vostre histoire passera pour un Roman à la Posterité. Mettez donc, s'il vous plaist, Monseigneur, quelques bornes à vos victoires. Quand ce ne seroit que pour vous accommoder à la capacité de l'esprit des hommes, & pour ne pas passer plus avant que leur creance ne peut aller. Tenez-vous, au moins, pour quelque temps en repos & en seureté, & permettez que la France, qui dans ses triomphes est tousiours en alarme pour vostre vie, puisse joüir quelques mois tranquillement de la gloire que vous luy avez acquise. Cependant, je vous supplie tres-humblement de croire que parmy tant de millions d'hommes qui vous admirent, & qui vous benissent, il n'y en a point qui le fasse avec tant de Joye, de zele, & de veneration, que moy, qui suis de V. A.

MONSEIGNEUR,

*Vostre, &c.*

---

## A MONSEIGNEUR D'AVAUX.

### LETTRE CLXXXIII.

MONSEIGNEUR,

Si j'estois si honneste homme que l'on pust dire de vous & de moy *& tantare pares*; au moins on ne dira pas *& respondere parati*. Ie recus hier vostre lettre, & j'y fais response aujourd'huy; les vostres ne vont pas si viste que cela, & comme si vous estiez au bout des Indes,

; Orientales, il ſe paſſe des anné devant que j'en re-
ve. Pour moy, je vous admire, *ut unum*

*Scilicet egregij mortalem, altique ſilenti.*

; je ne puis comprendre qu'une perſonne qui a tant avantage à parler, ait tant de plaiſir à ſe taire. Les rois premieres lignes de voſtre lettre, & ce que vous ites de ce mois extremement paſsé, valent mieux que out ce que noſtre Academie ſçauroit faire. Mais de quel ſel avez-vous aſſaiſonné voſtre fin du repas? que je meure ſi jamais rien m'a tant plû? Le pauvre Monſieur le Lievre, qui n'avoit eſté dans mon eſprit il y a plus de vingt ans, y a repaſsé, luy tous ſes convives, & toute ſa maiſon avec une joye incroyable, & y a ramené toutes les eſpeces de ce temps-là C'eſt, en verité un grand bon-heur pour les beaux eſprits, de ce que vous avez eu de meilleures affaires que nous, & que *Claudium Memmium ab inſtitutis ſtudiis deflexerit cura terrarum.* Quel regret j'ay, Monſeigneur quand je lis les choſes que vous eſcrivez, de n'eſtre pas aupres de vous, & quel mauvais tout je connois que la fortune m'a fait de m'avoir deſtiné à paſſer ma vie loin d'une perſonne ſi précieuſe, & qui a une ſorte d'eſprit ſi agreable! Non obſtant tout l'éclat & la pompe & les eſperances de deça, celuy-la ſeul me ſemble heureux.

*Ille, ſi fas eſt, ſuperare Divos,*
*Qui ſedens adverſus identidem te*
*Spectat & audit.*

Madame la Marquiſe de Montauſier m'a fait luy lire plus d'une fois ce que vous m'avez eſcrit pour elle, & de tant de lettres qui luy ſont venuës de tous coſtez, elle a dit qu'on ne luy a rien eſcrit de ſi galant. Elle m'a commandé de vous dire qu'elle eſt extrémement ayſe que vous approuviez ſon mariage, qu'elle ne l'euſt pas tenu bien fait ſi vous n'y euſſiez adiouſté voſtre conſentement, & qu'elle vous l'euſt demandé ſi vous euſſiez eſté icy: Mais que dans voſtre abſence, elle avoit jugé ſur beaucoup de témoignages d'affection qu'elle ſçavoit que Monſieur le Marquis de Montauſier avoit receus de vous, que vous ne ſeriez pas contraire à une choſe qu'il deſiroit. Elle, & Monſieur ſon Mary, m'ont chargé de vous faire mille remercimens de leur part, & de vous aſſeurer de leur tres-humble ſervice. Au re-

Re, Monſeigneur, ie ſuis bien aiſe que vous ayez un Commis qui faſſe parler de luy dans le monde, & que l'on me connoiſſe un peu plus dans les païs eſtrangers que Monſieur Filandre & Monſieur Coiffier. Ie vous aurois envoyé ces folies que l'on vous a leuës,

*Namque in ſolebas,*
*Noſtras eſſe aliquid putare nugas.*

Et quelle approbation aurois ie plus deſiré que la vôtre ; mais, *Verebar ne te hac deprehenderent in cura aliqua majuſcula*, comme dit Ciceron : Et puis ie conſiderois ce que dit cet autre,

*Multa quidem nobis facimus mala ſæpè Poëta,*
*ut cum tibi librum*
*Sollicito damus aut feſſo.*

On n'aura guere plus de ioye de la Paix generale, que les honneſtes gens en ont euë de la paix de vous & de Monſieur Servien. Ie croy que c'eſt tout de bon comme vous me l'écrivez, *& ſi quis eſt qui neminem bona fide in gratiam putet redire poſſe, non veſtram hic perfidiam arguit, ſed indicat ſuam.* Si vous pouvez faire que cela dure, il ne ſe peut rien de mieux.

*Si quidem herclé poſſis nihil priùs neque fortiùs.*

Ie vous rends mille graces tres-humbles du ſoin qu'il vous plaiſt avoir de mes affaires, & ſuis comme ie dois,

MONSEIGNEUR,

*Voſtre, &c*

---

## AV MESME.

### LETTRE CLXXXIV.

MONSEIGNUR,

Si ie voulois recevoir tous les ans vos quatre mille livres, ſans faire iamais une panſe d'A, ni œuvre quelconque de mes mains pour voſtre ſervice, vous ſeriez l'homme du monde le plus propre à me laiſſer faire ; & peut-eſtre meſme que vous y prendriez plaiſir, pource que cela vous diſpenſeroit de quelques billets que voſtre bonté vous oblige de m'eſcrire de temps en temps. De mon coſté, ie le trouverois auſſi fort commode,

ode, s'il eſtoit un peu moins deshoneſte, & ce ſe-
it pour moy un extréme ſoulagement. Vous ne
auriez croire, Monſeigneur, quelle fatigue c'eſt que
eſcrire à une perſonne qui ne reſpond point. Il y a
ois mois que ie ſonge à vous faire une lettre, ſans en
ouvoir venir à bout, & quand apres beaucoup de
eine, i'ay tant fait que de continuë deux periodes,
tout à l'heure ie me trouble, & ie dis en moy-meſme,
ha! par la vertu bleu, me voy la demeuré, comme cét
Advocat dont vous m'avez antrefois fait le conte. si
faut il pourtant, à quelque prix qui ce ſoit, que ie vous
eſcrive; car i'ay honte, ſans mentir de meriter ſi mal
voſtre argent, & fais meſme quelque ſcrupule de m'en-
richer d'un bien ſi mal acquis. Cependant, ie vous
ſupplie tres-hublement de croire, qu'avec tout le ſi-
lence que ie garde ſi hardiment, & ſi confidemment, ie
conſerve touſiours pour vous, dans mon cœur, toute
ſorte de reſpect, de paſſion & d'eſtime, & que de iour
en iour ie me confirme dans le iugement que i'ay fait
de vous dés ma premiere ieuneſſe, qu'il y a peu de per-
ſonnes au monde qui vous vaillent, ni en qui la nature
ayt ioint une ſi grande ame à un ſi grand eſprit. Avec
cette opinion là, imaginez vous, s'il vous plaiſt, avec
quelle impatience ie ſouhaite voſtre retour, & ſi ie ne
ſuis pas auſſi intereſſé que perſonne en cette paix que
toute l'Europe deſire. Dans les plus belles aſſemblées,
les plus grands feſtins, & les plus agreables promena-
des, il m'arrive tous les iours de deſirer voſtre entre-
tiẽ, vos ſouppers ſur la ſerviette, & ces tours d'allée que
i'avois l'honneur de faire avec vous dans voſtre iar-
din. Mais à propos, par quel enchantement, Monſei-
gneur, ou par quelle machine avez-vous fait faire cette
grande maiſon, qui a apparu en un matin dans la ruë
Sainte Avoye? car une choſe ſi prompte, ſemble plu-
toſt avoir eſté faire *pegmate aliquo quam ædificatione.*

*Et creſcunt mediâ pegmata celſa viâ.*

L'ouvrage des murailles de Thebes n'alliot pas ſi
viſte, & ſi i'ay ouï dire que les pietres de Citheron al-
loient courant & ſautant s'y rendre d'elles-meſmes,
& ſe ranger chacune en ſa place; c'eſtoit un grande

commodité. En verité, il en faut touſiours revenir à ce que diſoit voſtre poſtillon ; vous eſtes un homme eſtrange, en trois jours vous faites abbattre une maiſon, *& triduo reædificat illam:* Mais, mon Dieu! avec quelle beauté & quelle magnificence! Tous les baſtiſſeurs, & il n'y a point au monde de nation plus jalouſe ni plus envieuſe, avouënt qu'il ne ſe peut rien voir de mieux; mais ce qui m'en plaiſt, c'eſt que vous faites faire cela à deux cens lieuës de vous, & par vos Commis. Au lieu que tous les autres qui baſtiſſent voudroient aſſoir eux-meſmes chaque pierre qui entre dans leur baſtiment, & l'on les voit à toute heure peſle-meſle avec leurs maçons, arpentant, meſurant, criant, ordonnant, ſales & mal propres,

*Atque indecoro pulvere ſordidos.*

Il n'appartient qu'à vous de faire ces choſes là par Procureur, & vous faites bien paroiſtre, ſans mentir, que le deſſein de pacifier la Chreſtienté eſt le ſeul aujourd'huy qui merite toute voſtre attention, puiſque la conſtruction d'un Palais ne peut pas ſeulement vous amuſer, & que les choſes qui rempliſſent toute l'ame des autres hommes ne trouvent pas de place dans la voſtre. Ce pendant, je me reſiouïs avec que vous, au nom des Penates de Jean Jacques de Meſmes, & de tant de grands hommes vos ayeuls; au nom de ces Penates qui ont eſté les Dieux tutelaires de Paſſerat, & de tous les ſçavans de ce ſiecle-là ; & de celuy-cy, de ce que vous avez renouvellé & embelly leur ancienne demeure, & que

*Non ſinis ingentem conſenuiſſe domum*

Je ſouhaitte de tout mon cœur que vous ayez le plaiſir d'en jouïr bien toſt, & de venir voir vous meſme

*Quàm diſpari domui dominaris.*

Mais, Monſeigneur, voicy la neufuieſme page que j'écris, & j'ay tant tiré le Diable par la queuë, qu'enfin j'ay fait une lettre d'une aſſez bonne longueur. Vous ne ſçauriez vous imaginer quel ſoulagement c'eſt pour moy ; mais ſi ferez, vous vous l'imaginerez bien ; me voila

ila au moins en repos pour trois ou quatre mois, Je us baiſe tres-humblement les mains ; je m'en vais à Foire, & ſuis,

*Voſtre &c.*

## A MONSIEUR COSTART.

### LETTRES CLXXXV.

MONSIEUR,

Vous ſerez bien eſtonné que je vous ſollicite de ayder dans une affaire que j'ay de-là les monts, & e j'implore voſtre ſecours contre les Romains. Ce ſt pas la premierefois; comme vous ſçavez, qu'ils t troublé le repos de ceux qui ne leur demandoient n ; mais il me ſemble qu'ils n'ont jamais eſté ſi injus avec perſonne, qu'ils le ſont avecque moy ; & ils ont pas donné plus de peine à Annibal, qu'ils m'en nt donner, ſi vous ne me ſecourez ; *quorſum hæc* ? Je en vay vous le dire. Il y a parmy eux une Acade- e de certaines gens qui s'appellent *les Humoriſtes*, i eſt, à peu prés, comme qui diroit bizarres, & en et, ils le ſont tant, qu'il leur a pris fantaiſie de me evoir dans leur corps, & de m'en faire donner avis une lettre que m'a eſcrite un de leur compagnie. Il it que je leur en faſſe une autre en latin, pour les re- rcier, & voila ce qui me met en peine. I'en ſuis ſorty urtant dés le moment que vous m'eſtes venu dans prit ; car il me ſemble que voilà voſtre vray fait, & homme qui eſt en Poitou, & qui eſcrit des lettres nes de gayeté de cœur, ne me ſçauroit pas refuſer a. Ils ont pour deviſe, un Soleil qui tire des vapeurs la mer qui retombent en pluye, avec ce mot de Lu- ce *fluit agmine dulci*. Voyez je vous ſupplie, ſi vous uverez quelque choſe à leur dire, ſur cela, & ſur nneur qu'ils m'ont fait, & ſur le peu que je le me- ; enfin faites du mieux que vous pourrez. En tout , Monſieur Pauquet ne nous ſçauroit manquer, qui ſçait plus que vous, & que moy, je m'en remets

entierement à vous deux ; car ie ne ſuis point du tous capable de cela, & vous le ferez s'il vous plaiſt,

*Me dulcis domina Muſa Lycimnia*
*Cantus, me voluit dicere lucidum*
*Fulgentes oculos, & bené mutuis*
*Fidum pectus amoribus.*

Elle s'en eſt allée depuis huit iours, la pauvre Lycimnia. Ie l'ayme ſans mentir plus que moy-meſme, & ie ne l'ayme pas plus que vous. Ie ſuis,

MONSIEUR,

*Voſtre, &c*

*A Paris le 14. Aouſt.*

---

## AV MESME.

## LETTRE CLXXXVI.

MONSIEUR,

I'ay envie d'aller demeurer avec vous en Poitou, car ie trouve que vous & Monſieur Pauquet, avez beaucoup plus d'eſprit depuis que vous y eſtes. Pour moy ie viens, au contraire, d'un païs où le mien s'eſt enroüille pour avoir eſté quinze iours ſans voir de bons livres, ni de vos lettres, & n'avoir veu que des Dames qui ne ſçavent pas un mot de Ciceron, de Virgile, ni de Terence. Sans mentir, tout ce que vous m'écrivez me ravit, & hors voſtre abſence, il n'y a point de prix, auquel ie ne vouluſſe acheter vos lettres. Toutes les fois qu'il m'arrive de rencontrer par hazard quelque choſe à vous mander, qui ne me déplaiſt, qui ne me reſiouïſſe pas tant de ce que ie vous eſcris, que de ce que ie ſçay que vous m'y reſpondrez, & ie dis en moy-meſme.

*Nardi parvus onyx eliciet cadum.*

Tout de bon, ſi ie ne prenois autant de part à voſtre gloire qu'a la mienne, ie ſerois extremement ialoux de vous ; mais ie ne vois pas qu'il m'importe que ce ſoit vous au moy qui ſoyez ſçavant, & qui ayez de l'eſprit, i'en ſeray tout autant eſtimé à Rome : & ie mets ſi peu de difference entre ce qui eſt à vous & ce

qui

eſt à moy, que ie me ſuis réiouï de voſtre latin, ıme ſi ie l'avois fait. Il me ſemble que par là ie ſuis ıe de l'Academie des Humoriſtes, & qu'un hom- qui a un amy comme vous, merite d'eſtre receu tout. Quoy que Quintilien die, *nemo ſperet uta- labore ſis diſertus*, i'ay cette eſperance en vous; ois que par voſtre moy en ie ſeray eloquent toutes ois que i'en auray beſoin, & ſi ie mets peine à ne oublier le latin, ce n'eſt plus pour m'en ſervir, ; ſeulement pour entendre ce que vous m'eſcri- , & ce que vous faites. I'attens avec impatience la )üille de la recolte que vous avez faite en Poitou, ue vous m'envoyez de plus beau, & le meilleur de ue vous avez appris. La ſocieté que nous avons mble, eſt extraordinaire, *confers enim rem & in- iam*; & moy, ſans rien contribuër de mon co- i'ay part au profit. Les Iuriſconſultes appellent *ſocietatem Leoninam*, & elle ne pourroit pas ſub- pas les loix. Ie ne ſçay quel paſſage vous voulez , ſur lequel ie n'ay rien répondu; mandez-le moy, vous plaiſt, ie penſois avoir répondu à tout. Ie eure en quelque façon d'accord de voſtre expli- ın de *hem alterum*; mais ce ſens-là ne me ſemble e digne de Terence: l'euſſe bien voulu, pour l'a- r de luy, y en trouver un autre. Mais à propos- :s Dames que ie vous diſois, que ne ſçavent pas ıot de Ciceron, que vous ſemble de ce que dit Sa- de Sempronia, qu'elle eſtoit *litteris græcis ac la- docta*, en un autre endroit, il dit de Sylla, *litte- ræcis atque latinis juxta, atque doctiſſimè eruditus*; )re d'une femme, qui peut faire des fautes en ſa ıe, ſi elle n'y a eſté enſeignée, ie ne m'en eſtonne ant, mais qu'il remarque cela en un homme, & n grand homme; ie le trouve aſſez eſtrange: & ;inez-vous, ie vous ſupplie, quelle loüange ce- t au Duc de Veimar, qui diroit dans ſon Eloge eſtoit fort ſçavant dans l'Allemand Adieu, Mon- , Ie ſuis,

*Voſtre, &c.*

En relisant ma lettre, je viens de m'appercevoir d'un equivoque qui est au commencement. Ie viens d'un païs, où le mien, car ce *mien* là se pourroit rapporter à païs, & je veux dire mon esprit, quoy que je sçache que vous ne prendrez pas l'un pour l'autre; neantmoins ce ne laisse pas d'estre une faute; *Vtendâ in primo ambiguitas, non hæc solum, quæ incertum intellectum facit; ut Chrometem audivi percussisse Demeam; sed illa quoque quæ etiamsi turbare non potest sensum, in idem tamen verborum vitium incidit, ut si quis dicat visum à se hominem librum scribentem. Nam etiamsi librum ab homine scribi pateat, malè tamen composuerat, feceratque ambiguum, quantum in ipso fuit.* J'ay-mieux aymé vous escrire cecy que de corriger ce que j'avois escrit.

*A Paris le 20. Septembre...*

---

## A MONSEIGNEUR D'AVAUX.

## LETTRE CLXXXVII.

MONSEIGNEUR,

Vous avez beau vous plaindre de mes plaintes, & dire,

*O tu insulsè, malè & molestè vives,*
*Per quem non licet esse negligentem.*

La beauté de vos lettres excuse assez l'importunité avec laquelle je les demande. Cette derniere, entre toutes les autres, est admirable, j'avouë que je vous en dois de reste: C'est bien en vous que le proverbe est vray, que qui respond paye, & je m'estonne seulement qu'une personne en qui il paroist tant de richesse, & qui se peut acquitter si aisément, ayt tant de peine à s'y resoudre. Nous autres favoris d'Appolon, sommes estonez qu'un homme qui a passé sa vie à faire des Traittez, faisé de si belles lettres & voudrions bien que vous autres gens d'affaires ne vous mélassiez pas de nostre mestiert. Et certes, vous devriez, ce me semble, vous contenter de l'honneur d'avoir achevé tant de grandes negotiations, & de celuy qui vous va venir encore de desarmer tous les peuples de l'Europe, sans nous envier cette gloire telle quelle qui vient de l'agencement des paroles, & de l'invention de quelques pensées agrea-

:ables. Il n'eſt pas honneſte à un perſonnage auſſi
/e & auſſi important que vous l'eſtes, d'eſtre plus
quent que nous, ni que tandis que l'on vous emplo-
ı accorder les Suedois & les Imperiaux, & à balan-
les intereſtes de toute la Terre, vous ſongiez à ac-
ımoder des conſonnes qui ſe choquent, & à me-
r des periodes. Que ne vous contentez vous,
par Dieu, de faire de belles & bonnes dépeſches,
ımes celles du Cardinal d'Oſſat; ou ſi vous avez
lque ambition plus grande, comme celles du
dinal du Perron, ſans vous aviſer de ces autres-cy
nous font enrager. Pardonnez-moy, ſi je dis ce-
avec quelque dépit: Sans mentir, voſtre lettre
n a fait, & il n'y a amitié qui tienne, vous ſça-

*qui volet ingenio cedere nullus erit.*

*ec jam prima peto Meneſtaus, neque vincere certo.*

s moy, qui me contentois d'aller de quelques pas
s vous: il me fache de voir que vous me laiſſiez ſi
derriere. Ie la monſtray à un de mes amis, fort en-
u & fort ſçavant, qui a connu tres-familierement
... & qui fait grande eſtime de ſon merite. Mon
ı (ce dit il,) apres l'avoir leuë, que cét-homme-là
e braſſes au deſſus de ..... ſi j'avois veu cette let-
ı en d'autres mains que les voſtres, je jurerois que
vous qui l'avez eſcrite. C'eſt pour vous morti-
Monſeigneur, que je rapporte ces derniers mots.

*& ſibi Conſul*
*Ne placeat, curru ſervus portatur eodem,*

vous dire ſincerement ce que j'en penſe, vous
avez jamais eſcrit une ſi belle, ni qui fiſt mieux
ıoiſtre voſtre force: & vous l'avez bien ſenty,
ıd ſur la fin vous me preſſiez d'avouër que je vous
ois de reſte. Que je meure ſi je n'ay honte d'y fai-
ſponſe; car pour tant de belles & agreables choſes
/ous puis-je rendre

*Pro molli viola, pro purpureo hyacintho;*
*Carduus, & ſolus ſurget paliurus acutis.*

ıoins, Monſeigneur, ces témoignages que je vous
ıe de l'approbations d'autruy, & de confuſion
on-

où vous m'avez mis, vont à vous de plus droit fil, que les autres du precedent voyage. Vous vous moquez tres-agreablement des loüanges que ie vous ay données sur le bastiment de Monsieur Pepin ; ce que vous me dites que c'est dommage que ie n'ay veu aussi les caroſſes qu'il vous a envoyez, & que ie vous trouverois bien honneste homme, est dit, ce me semble, aussi plaisammant qu'une choſe se peut dire, & ce mot-là est tout à fait d'un galant-homme,

*Cur benè ni palpêre recalcitrat.*

A ce que ie vois, vous n'auriez pas volontiers, souffert cét autre plus flatteur que moy & plus hyperbolique,

*Est major Cælo, sed minor est Domino.*

Mais vous avez beau dire, ce n'est pas une choſe si peu considerable, que d'avoir une belle maiſon. *L. Opimii domus, cùm vulgò inviseretur à populo, suffragata creditur domino ad Consulatum obtinendum*, ce dit Ciceron. Et vous voyez comme il crie luy meſme *pro domo suâ*. j'avouë avecque vous, que cét edifice à quoy vous travaillez à cette heure, ce grand Temple de la paix, dans lequel toutes les nations de la Chreſtienté doivẽt entrer, est bien plus digne de vos soins, & qu'un si grand deſſein doit occuper tout voſtre eſprit. Ie me reſiouïs, Monſeigneur, des nouvelles qui en viennent, & de ce qu'il ne sera pas de celuy-là comme de cét autre. *Magnificentia vera admiratio extat templum Ephesia Diana, ducentis & viginti annis à tota Asia factũ.* Les ouvrages vont bien plus viſte entre vos mains, aussi eſtes-vous bien un autre ouvrir. I'ay une grande inpatience de voir icy de retour Madame de Longueville, apres la conclusion d'une bonne paix. Ce que vous me dites de cette Princeſſe est, en son geure, aussi beau qu'elle, & ie le garde pour luy montrer quelques iour. Sans mentir, ie iuge bien plus avantageuſement de vous sur vos eſcris, que sur ceux de Gronovius, & de Iacobus Balde, que ie trouve, au reſte, fort beaux, & repreſentans bien le caractere de la meilleure antiquité; Mais ie n'y apperçois pas la gentilleſſe ni l'eſprit de noſtre ancien autheur, & ſi vous avez découvert quelque

choſe de plus, ce n'eſt qu'en vous que vous l'avez
ivé. Voyez, Monſeigneur, ſi ie ne ſuis pas heureux
oir rencontré en vous, les delices que voſtre A-
l aymoit en Paſſerat, & la protection que Paſſerat
ivoit en voſtre Ayeul. Madame de Sablé & Mada-
& Montauſier ſont ravies de quelques morceaux
ie leur ay monſtrez de voſtre lettre, & vouloient
ie leur donnaſſe copie de l'endroit où vous parlez
Madame de Longueville. Dites le vray, Monſei-
ur, croyez-vons que l'on puiſſe trouver, ie ne dis
dans une ſeule perſonne, mais dans tout ce qu'il y a
eau & d'aymable répandu par le monde; croyez-
s, dis-ie, que l'on puiſſe trouver tant d'eſprit, de
es & de charmes qu'il y en a en cette Princeſſe;

*Num tu, quæ tenuit dives Achæmenes,*
*Pinguis aut Phrygia Mygdonias opes*
*Permutare velis crine Lycimnia?*

endant ſoyez ſur vos gardes, elle eſcrit icy des mer-
les de vous, & de l'amitié qui eſt entre vous deux;
ommence eſt dangereux avec elle

*incedis per ignes*
*Suppoſitos cineri doloſo.*

ous aſſeure, au reſte, qu'elle eſt auſſi bonne qu'elle
elle, & qu'il n'y a point d'ame au monde plus
te, ni mieux faite, que le ſienne. I'avois reſolu de
s faire une viſite cét Automne, & avois meſme
andé deſia un voyage à la Cour, car à moins que
pelerinage comme celuy là, comment pourrois-
mais vous témoigner ma reconnoiſſance, mais
eſté retenu par un faſcheuſe affaire qui m'eſt ſur-
uë, & qui me tient en grand ſoin, & en alarme, non
proprement une affaire, mais

*Una malarum quas amor curas habet.*

vous en mocquez pas, Monſeigneur, autant vous
end devant les yeux: mais le croy que voicy la
eſme page que ie vous eſcris,

*Dii magni, horribilem & ſacrum libellum!*

'y penſois pas, ie vous en demande pardon, & ſuis,

MONSEIGNEVR,

*Voſtre, &c.*

AV

## AU MESME.

## LETTRE CLXXXVIII.

*Vis ergo inter nos quid possit uterque, vicissim*
*Experiamur?*

Je m'en garderay bien, Monseigneur, la partie est trop mal-faire, je n'y trouverois pas mon conte. Comme je voulois faire un effort pour cela.

*Cynthius aurem*
*Vellit, & admonuit.*

Je suivray son avis, & ne me feray pas tirer l'oreille c'est un Dieu de bon conseil. Et de fait, quand j'ay bien consideré les dernieres choses que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, je vous ay veu plus grand & plus fort qu'à l'ordinaire, & je n'ay pas regret que vous m'ayez surmonté, puis que ç'a esté en vous surmontant vous-mesme. Ma lettre, & les deux que j'ay receuës de vous, me font souvenir de ces trois ligues que Protogenes & Appelles firent à l'enuy l'un de lautre. La pemiere que vous m'avez envoyée, estoit admirable & digne d'un grand ouvrier, celle que j'ay faite dessus n'estoit pas, non plus de mauvaise main: mais cette derniere que vous venez detirer,

*Ultima linea rerum est;*

Elle est au dela de toutes choses & pour moy, je n'oserois plus jamais faire un trait apres cela. Que si je prens la plume à cette heure, ce n'est que pour vous donner par escrit la confession que je vous fais, que je ne suis que vostre Commis en matiere d'éloquence, non plus qu'en matiere de Finance, & pour vous faire voir encore une fois l'avantage que vous avez sur moy. Je suis touché, je vous l'avouë, des loüanges qu'il vous plaist de me donner.

*Nec enim mihi cornea fibra est.*

Mais elles sont telles, & si belles, si ingenieuses, que sans mentir, je serois bien plus glorieux de les avoir données, que de les avoir reçeuës & les mesmes paroles avec lesquelles vous me mettrez au dessus de tous les autres, me font voir que je suis infiniment au dessous.

de vous. Je voudrois bien avoir icy un eſcrieur confident & auſſi judicieux que Monſieur de S. ain, car chaque ligne de voſtre lettre merité *pul- & bellé.* Particulierement, Monſeigneur, le ta- u que vous faites de noſtre Princeſſe eſt ſi beau & he, qu'en verité j'ay eu plus de plaiſir à le voir, je n'en aurois eu de la voir elle meſme, & vous ſçeu adjouſter des graces aux graces infinies qui en elle, *tali opere dum Laudatur haud vitio, ſed brato.* C'eſt ce que dit Pline des vers Grecs qui fu- faits pour la Venus d'Appelles, dont l'ouvrage, ſans e eſtoit moins beau que voſtre peinture, comme eeſſe eſtoit moins belle que la voſtre. Vous l'avez eſentée avec tous ſes attrits & tous les charmes, *iſti & quæ pingi non poſſunt, tonitrua, fulgetra fulgura-*

Mais, pardonnez-moy ſi je vous le dis, il eſt cile que cette perſonne-là ne ſoit pas la maiſtreſſe e ame où elle eſt ſi bien repreſentée, & ſi vous tes point amoureux d'elle, au moins le devez-vous e du portrait que vous en avez fait,

*Un imager tira l'image d'un viſage,*
*Et le tira ſi bien en ſa perfection,*
*Que l'Imager devient amoureux de l'image.*

us me monſtrez par les plus belles raiſons du mon que cela n'eſt pas, & vous faites merueilles qui is voudroit croire. *Tant de beautez & tant de gra- rempliſſent & ne gaſtent pas voſtre imagination, & a long-temps que vous avez accouſtumé vos yeux à faire paſſer dans voſtre eſprit que l'agrément pour les ux objets.* Voila qui eſt le plus beau du monde: is, voulez-vous que je vous parle franchement, peur que vous me trompiez, ou que vous-vous mpiez vous-meſme.

*Cæcum vulnus habes, ſed lato balſameus auro*
*Protegit.*

Soleil de Suede, à qui vous le comparez, ne laiſſe , à ce que je vous ay ouï dire, d'eſtre bien chaud, *qui in ſole ambulant, etiamſi non in id venerint colorantur.* crains qu'il ne vous en arrive autant,
*Et figas in cute Solem.*

*Il ſeroit eſtrange*, ce dites vous, *que dans une Aſſemblée de paix ie n'euſſe pas aſſez de la foy publique pour ma conſervation, & qu'avec les paſſe ports de l'Empereur & du Roy d'Eſpagne, Munſter ne fût pas un lieu de ſeureté pour moy.* Cela, Monſeigneur, eſt fort bien dit, & cette periode eſt peut-eſtre une des plus belles qui ſe puiſſent iamais faire, & bien digne que l'on s'y eſcrie, Munſter eſt un lieu de ſeureté, mais Madame de Longueville y eſt,

*Portus ab acceſſis ventorum immotus, & ingens*
*Ipſe ſed horificis juxta tonat Ætna ruinis*

Les feux & les neiges que iette cette Princeſſe, ſi vous y prenez garde, font l'application d'Etna à elle aſſez bonne. Vous avez donc beau faire l'aſſeuré, & dire,

*Cantabit vacuus coram latrone viator*

La pluſpart de ces chanteurs-là meurent de peur. Vous voulez paſſer pour un arbriſſeau, vous qui eſtes un Cedre du Liban: mais fuſſiez vous une plus petite plante, vous n'échapperiez pas pour cela. Les yeux dont vous avez à vous garder bruſlent tout, depuis le Cedre iuſqu'à l'Yſope. Cependant, pour parler de choſe plus ſerieuſe, ie ſuis aſſeuré que vous travaillez diligemment à la conduite de ce grand deſſein que vous avez entre les mains, & qui regarde le repos de tant de millions d'hommes. I'eſpere que vous mettrez la derniere pierre à cét edifice, comme vous y avez mis la premiere: Vous, Monſeigneur,

*doctus*
*Saxa movere ſono teſtudinis, & prece blanda*
*Ducere quò velis.*

Au reſte, ie ſuis entierement de voſtre advis, touchant ce que vous dites de Monſieur d'Oſſat. Il n'y a rien de ſi iudicieux, ni de ſi parfait que ces dépeſches: Mais i'ay voulu dire, que ſi vous ne vous contentiez pas d'en faire comme les ſiennes, & que vous euſſiez l'ambition d'en eſcrire de fleuries & d'eloquentes, vous-vous contentaſſiez d'imiter le Cardinal du Perron qui en a fait de ce genre-là, & qui, à mon avis, n'y a pas extrémement reüſſi. Ie ne ſuis pas ſi bien

d'accord

cord avec vous du iugement que vous faites de deux Poëtes. Vous avez bien deviné que i'aurois eu le Iesuite. Ie n'en ay guere veu que les lieux où le de vous. L'ode 26. du 8. m'a semblé fort belle, & 3. du 9. m'ont plû aussi : mais dans ce vers,

*Te super ipsa nihil Niobe si docta moveris,*

*Niobe* là, & cette façon de parler, ne vous semble-t pas plus dure que la Niobe mesme petrifiée ? apvez-vous ce *pulvereum caput* ? & ce *comatus olor*, il pas trop hardy ? ie le trouve aussi un peu plus obqu'il ne faut pour nous autres gens de Finances, ie sçavons guere de latin, & ie n'ay iamais pû en*te mannantia vita flumina præmovet.* Ie croy que en la 3. du 9 Ie l'ay demandé à Monsieur de Bail- & à Monsieur d'Emery, par ma foy, ils ne l'entenpas eux-mesmes. Apres tout, Monseigneur, de ce e dois iuger de cét autheur, & de tous les autres, en rapporte à vous qui ne pouvez errer, & au iuut de qui ie regle toutes mes opinions : I'ay aussi sme soubmission à vous croire touchant la faute ous dites que ie fais de n'escrire point à Madame ngueville. Le respect m'en a empesché iusqu'icy; vous me faites bien plus de peur de cette Prin-, en me la representant si serieuse & si politique. avons icy du plaisir à nous l'imaginer entrete-Monsieur Lampadius, on m'a dit que d'ordinaire vestu de satin violet, Monsieur Vultejus & Mon-Salvius, & sur tout ce gros Hollandois

*dulcia barbarè*
*lentem oscula quæ Venus*
*inta parte sui nectaris imbuit.*

sçay pas dequoy elle peut entretenir ces Mes-là, ni si elle leur parle à propos : mais ie l'ay icy souvent en beaucoup de compagnies, qu'elle voit pas dire trois mots, & qu'elle ne desserroit s dents en une apresdinée. Celuy qui luy con-l'apprendre l'Allemand, pour se divertir, a bien e Madame de Sablé, & Médame de Montau-

Si ce fut Monsieur Vultejus qui luy fist cette propo-

propoſition-là, ne vous ſemble-t'-il pas que ce vers d'Horace venoit bien en cette occaſion,

*... Durus enim Vultus nimis attentuſque videris*
*Eſſe mihi:*

Quant à ce que vous-vous plaignez que vous n'avez que deux fois l'an de mes lettres, & que je n'ay pas la force de vous eſcrire deux fois de ſuite, je vous en remercie tres-humblement; ces plaintes-la ne me ſemblent pas moins obligeantes que vos loüanges, *nec tam moleſtum eſt accuſari abs te officium meum, quàm jucundum requiri.* Mais vous ſçavez mon defaut, & vous m'avez pris ſur ce pied-la.

*Dixi me pigrum proficiſcenti tibi, dixi*
*Talibus officiis prope mancum.*

Et puis, vous connoiſſez mieux que perſonne que embarras c'eſt que ces lettres qui n'ont aucun ſujet réel, & où il faut diſcourir ſur la pointe d'une aiguille. Il reſte à répondre à la fin de voſtre lettre, qui eſtant fort belle, & meſme flatteuſe au commencement & au milieu, a une fort vilaine queuë,

*atrum*
*Deſinit in piſcem.*

J'ay ry pourtant du rabaiſſement de Guillon, & il eſt vray que vous-vous en eſtes ſouvenu bien à propos. Sans mentir, Monſeigneur, vous eſtes touſiours admirable,

*Seu tu querelas, ſive geris jocos.*

Il n'y a rien de plus ſerieux, ni de plus grave, ni de plus auſtere, que les repremendes que vous me faites,

*Tertius è Cœlo cecidit Cato.*

Vous me repreſentez la meſſeance qu'il y a d'eſtre vieux & amoureux, vous me mettez dix luſtres ſur la teſte, & par deſſus le marché une Olympiade courante, (car vous confondez les nombres Latins & Grecs pour faire paroiſtre la ſomme plus grande, & vous ne faites pas meſme de conſcience d'adiouſter quelque choſe à la rapidité du temps) vous m'alleguez mes lunettes, & il eſt vray que je m'en ſers depuis ſix mois, & que j'en ay, en vous eſcrivant cecy; vous me reprochez ma barbe & mes cheveux gris, & là deſſus,

Tan-

*Tandem nequitiæ fige modum tuæ.*
uand donc, me dites-vous, ſera-t'-il temps de faire
traite

BIBLIOTECA ROMA VITTORIO EM

*Nonne pudet capiti non poſſe pericula cani*
*Pellere.*
ulez-vous loger l'amour avec les rumes; la goutte &
gravelle, & mettre enſemble toutes les maladies de
ieilleſſe & de la jeuneſſe? quel deſordre, quelle honte.

*Jamdudum auſculto, & cupiens tibi dicere ſervus*
*Pauca reformido.*
mierement, Monſeigneur,
*Vltrà Sauromatas fugere hinc libet,*
que je vous entens faire des reprimendes ſi ſeve-
quand vous auriez paſſé voſtre vie ſur le haut d'u-
colomne, ou dans les deſert de la Thebaïde, re-
:ant au monde & à ſes pompes, vous ne parleriez
l'une autre : ſorte mais vous que j'ay veu ſi galant,
ment, à moins que d'avoir fait devant des mira-
, avez-vous le courage de déclamer ſi hautement
ſeverement ? l'avouë qu'une partie de ce que vous
s contre moy eſt veritable.

*Parciùs iſta viris tamen objicienda memento.*
s'en eſt fallu que je n'aye adiouſté, *Novimus &*
. Mais quand bien vous ſeriez auſſi reformé que
re de Gondi, que voſtre ame ne ſeroit plus capa-
'aucune ſorte de paſſion, & que l'effet de vos
s'arreſteroit comme vous dites à voſtre imagi-
ı, ſans paſſer juſqu'a voſtre jugement; vous ne
*que ce* que vous eſtes obligé de faire, & cela ne
t pas de conſequence pour moy. Vous autres
hommes que la fortune a mis ſur le theatre. que
in *tolle* exemplaire.

*os ô patritius ſanguis, quos vivere par eſt*
*ccipiti cæco.*
articulierement, Monſeigneur, que la France,
ne, l'Italie, & l'Allemagne regardent, il eſt
*ue* vous viviez ainſi,
*is numerus ſumus & fruges conſumere nati,*
*onſi Penelopæ, nebulones.*

Ce-

Cependant, pour un mot qui m'eſt éſchappé, de dire que i'avois icy quelque engagement, vous-vous eſcriez,

*O Cælum! ô Terras! ô Maria Neptuni!*

Et on diroit à vous entendre que, *Minxi in patrios cineres:* ou que i'ay commis quelque autre crime extraordinaire,

*Patrue mi, patruiſſime, nihil feci quod ſuccenſeas.*

Et certes, ſi vous eſtiez en ma place, auſſi peu en veuë que ie ſuis, & qu'il y euſt aupres de vous une perſonne bien faite qui vous fiſt bonne chere; avec toute voſtre auſterité, ma foy, Monſeigneur, vous ne la querelleriez point. Auſſi ne m'effrayeray-ie pas de tout ce que vous ſçauriez dire,

*Miſerorum eſt neque Amori dare ludum, aut ex-*
*animari metuentes patrua verbera lingua,*

Et ce *Nec turpem ſenectam degere, nec cythara carentem,* que vous m'avez appris, comment l'entendez-vous? qu'il faut que ie iouë de la guitarre à ſoixante ans? C'eſt bien à propos: Lambin l'explique, qu'il fait eſtre amoureux auſſi long-temps que l'on peut; & il eſt homme de bon ſens. Mais voicy une lettre bien longue,

*Tibi ingentem epiſtolam impegi,*

Il faut pourtant, devant que de la finir, que ie vous faſſe mille complimens de la part de Madame de Sablié, & de Madame de Montauſier: je ne leur ay fait voir que les endroits de voſtre lettre où vous parlez de Madame de Longueville. Pour le reſte; qui que ce ſoit ne le verra; quand il ni auroit que l'endroit des dix luſtres, n'ayez peur que ie la Monſtre; ie n'ay icy que quarante-ſeptans, ie vous ſupplie que ie n'en aye pas davantage à Munſter, & meſme ſi vous voulez, *deme annum, deme etiam duos.* I'oubliois à vous dire que ces Dames m'ont commandé de vous mander, que ſi vous parlez comme vous eſcrivez, elles ne plaignent pas madame de Longueille, & que l'on peut eſtre en quelque lieu que ce ſoit agreablement avecque

vous

vous. Ie voudrois que vous entendiſſiez combien elles vous eſtiment, elles iurent qu'il n'y a que vous au monde qui ait aſſez d'eſprit, & ie leur dis qu'il y a ving-cinq ans que ie le croy. Mais c'eſt trop vous arreſter,

*ne me Criſpini ſcrinia lippi*
*Compilaſſe putes, verbum non amplius addam.*

*A Paris le 9. Ianvier*, 1647.

---

## A MADAME LA DVCHESSE
*de Longueville, eſtant à Munſter.*

### LETTRE CLXXXIX.

MADAME,

N'ayant oſé, par reſpect, eſcrire iuſqu'icy à Voſtre Alteſſe, i'ay un extréme regret d'y eſtre contraint par une ſi funeſte occaſion que celle qui m'y oblige à cette heure. Ie ne doute pas, Madame, qu'ayant perdu Monſeigneur voſtre pere dans le temps que vous receviez le plus de preuvez de ſon affection, cette perte ne vous ſoit infiniment ſenſible, & que n'eſtant pas accouſtumée à recevoir de pareils coups de la fortune, celuy-cy ne vous ayt extrémement touchée. Mais i'eſpere que cette iuſteſſe d'eſprit qui ne vous a iamais permis de rien faire, ny de rien dire que dans la vraye meſure qu'il le falloit vous ſervira en ce rencontre, & que vous reglerez voſtre douleur & vos larmes comme vous avez ſçeu regler toutes les actions de voſtre vie. A dire le vray, Madame, il eſt bien iuſte qu'une perſonne auſſi celeſte que vous, s'accommode aux volontez du Ciel, & qu'ayant tant receu de luy, vous ſouffiriez qu'il vous oſte quelque choſe. Encore ſemble-t-il qu'il ayt voulu prendre le temps de voſtre abſence pour cela, & qu'il ayt permis que ce mal-heur ſoit arrivé pendant que vous eſtiez éloignée, pour ne faire pas voir à vos yeux le deüil qu'il vouloit mettre dans voſtre maiſon. Ie prie Dieu qu'il y

remette bien toſt la joye par voſtre retour & qu'il nous rende la Paix, & V. A. ſans qui perſonne ne ſçauroit plus vivre, qui ſont les deux choſes du monde les plus deſirées, particulierement de moy, qui ſuis,

MADAME,

*Voſtre &c.*

---

## A MONSEIGNEUR LE PRINCE.

### LETTRE CXIC.

MONSEIGNEUR,

Ce n'eſt que pour m'acquiter de mon devoir, & non pas pour vous conſoler, que j'entrepens de vous eſcrire : je connois trop bien l'eſtenduë & les lumieres de voſtre eſprit, pour m'imaginer que l'on vous puiſſe dire aucune raiſon pour cela, que vous ne voyez pas mieux que tout autre. Et puis, Monſeigneur, je crois qu'un eſprit qui eſt occupé à donner le repos à toute l'Europe ne ſe laiſſera pas mettre en deſordre pour la mort d'une perſonne, quelque importante qu'elle puiſſe eſtre ; & que la fermeté de voſtre ame, éprouvée en toutes ſortes d'occaſions, ne vous manquera pas en celle-cy. Mais la bienveillance que vous m'avez touſiours fait l'honneur d'avoir pour moy, m'obligeant de m'intereſſer dans tout ce qui vous regarde, j'ay creû, Monſeigneur qu'il eſtoit de mon devoir de vous témoigner la part que je prens dans voſtre déplaiſir, & de vous renouveler la proteſtation que je vous ay faite beaucoup de fois, d'eſtre avec toute ſorte de reſpect,

MONSEIGNEUR,

*Voſtre, &c.*

AMON-

## A MONSIEUR COSTART,

Qui s'eſtoit mocqué de quelques fautes que l'Autheur avoit faites en parlant Latin à un Ambaſſadeur; trois jours apres il luy envoya ce billet.

### LETTRE CXCI.

*SI vales benè eſt, ego autem vereor ut valeas; heri enim, ſi non ægro, at certè anxio animo domum te recepiſti, neque ego me herculè ſine moleſtia eram, quando te felicitatis meæ & conſcium & authorem in his ærumnis videbam verſari. Scio quam moroſi ſint qui amant, & quàm omnibus vel minimis offenſis obnoxii: ſed ſi te novi, is es qui citiſſimè ſanari potes; fortaſſis quidem jam hæc nox, & Catullus tuus tibi dedit conſilium, & ut deſtinatus obdures, ſuaſit. Quomodo igitur te habeas, quâ mente ſis tranquillâ aut ſollicitâ, vigilaris-ne laſſus, an naſo tantùm vigilaris? fac me certiorem. Ego, mi Coſtarde, tibi perſuadeas velim, me à nullo plus velle amari, quàm a te, & ſi ita placet, mandaturum hinc inimicanoſtra, quid ni enim mea eſt ſi tua? ut res ſuas ſibi habeat. Tu quid velis vide, & me ama.*

Je vous ſupplie de corriger ce theme, & de me dire francheiment, ſi de la ſixieſme où vous m'avez veu ces jours paſſez, je puis monter, à une plus haute claſſe. Je ſuis.

*Voſtre, &c.*

---

## AU MESME.

### LETTRE CXCII.

*BEne exolviſti, mi Coſtarde, quod mihi de te promiſeram, tè pronyce, cadam redditurum, & cadem quidem ſimilem illi Sulpitiano, ſpes donare novas largum; amaraque curarum eluere efficacem. Illa enim*

*tua epistola, quam tu ponderosam, ego magni ponderis nomàn: nescio quomodo me invitum, & renitentem in tanta dolendi causa, gaudere compulit, & quod non tempus, non litera, non ipsa quæ poterat esse luctus satietas, fecerant; tua lepida, faceta, lepidissima, facetissima, omnibus Atticis, Romanis nostris sulibus condita fecit allocutio.* Me viola delia au bout de mon latin : Auſſi Monſieur à dire le vray ie ne ſçay pas meſme aſſez de françois pour vous bien expliquer, & vous faire entendre comme ie voudrois les veritables reſſentimens que i'ay du ſoin que vous prenez de moy, & de l'affection que vous me témoignez. Ie n'ay rien veu dans voſtre lettre, qui ne m'ait touché le cœur, & tout m'y plaiſt extremement, hors les loüanges que vous m'y donnez : car, pour en parler franchement, vous faites un peu trop valoir

*Et crassum unguentum, & Sardo cum melle papaver.*

Quand meſme mon *nardus* vous auroit plû (c'eſt une belle queſtion s'il faut dire mon *nardus*, ou ma *nardus*) quand, dis-ie il vous auroit plû, le reſte de la lettre, s'il m'en ſouvient bien, ne valloit gueres, & elle avoit eſté eſcrite à la haſte.

*Quid quod olet gravius mistum diapasmata virus.*

pour le paſſage de Terence, que vous me reprochez d'avoir paſſé, ſans en rien dire, ie penſe que ie l'ay fait parce que ie n'y voyois point de difficulté. Caton veut faire entendre, à Thraſon qu'ayant ouï dire pluſieurs fois cette bonne repartie, ſansque l'on en diſt l'Autheur, il avoit crû alors, que c'eſtoit un de ces bons mots qu'on choiſit ſur pluſieurs qui ſe ſont dits dans la ſuite des temps, & dont on ſe ſouvient pour eſtre excellens : & ne veut pas dire que luy entendant raconter que c'eſtoit luy qui l'avoit dit, il ne le crût pas, mais qu'auparavant cela, il l'avoit crû un dit Ancien ; *audieras ? Gn. sape & fertur in primis.* Ie ne vois pas ce qui vous a là embarraſsé. Pour moy, i'ay peur que vous ne l'entendiez pas, puis-que vous y faites tant de fineſſes, & que vous ne ſoyez de ceux,

Qui

*Qui faciunt ne intelligendo, ut nihil intelligant.*

Mais ſans mentir, c'eſt une grande hardieſſe, & meſme une ingratitude, de parler ainſi à un homme qui m'eſcrit tant de belles choſes; En verité, i'apprens plus dans vos lettres, que ie n'ay appris dans tous les liures que i'ay iamais leus, & ſi ie ſuis *Magiſter cœnæ*, vous eſtes *Magiſter ſcholæ*, & pour dire en meilleur Latin, *Ludi Magiſter*: & c'eſt comme ce que diſoit Ciceron d'Hircius & de Pauſa, *Hirtium & Panſam bales dicendi diſcipulos, cœnandi magiſtros.* Mais, ie vous prie, continuez à me donner de grandes leçons, c'eſt à dire, faites touſiours de grandes lettres,

*Parcentes ego dexteras*
*Odi.*

Mais il ne faut pas demeurer-là, *cur ſparge roſas*, vient encore bien, & ne penſez pas vous en exuſer ſur la pouſſiere & la ſterilité de la Philoſophie, & de la Theologie. Ces ſciences-là deviendront fluries entre vos mains, *pro cæſpite & pro paluſtri foliis accuſis, ſurget mollis viola & purpureus hyacinthus.*

*Quidquid calcaveris hic roſa fiet.*

Vous faites florés par tout : mais ne croyez pas me contenter en m'envoyant de celles de Seneque, il me ſemble que c'eſt comme ſi on m'en envoyoit des halles, ie les veux cueilliës plus à l'écard, *per devia rura*, & un peu plus naturelles,

*Et flores terræ quos ferunt ſoluta.*

Pour vous dire le vray, ie n'ay pas grand gouſt pour cet Autheur-la. Voſtre Latin m'a plu davantage que le ſien, & i'ay pris plus de plaiſir aux choſes que vous m'avez dites de vous-meſme, qu'à celles que vous m'avez alleguées de luy. Mais dans le contentement d'avoir de vos lettres, il arrive bien ſouvent que le plaiſir que i'ay à les lire, augmente le regret que i'ay de ne vous point voir, & me fait mieux ſentir quelle perte c'eſt pour moy, que d'eſtre loin d'un homme qui eſcrit de ces choſes-la, & qui m'enditoit de pareilles tous les matins s'il eſtoit icy.

*tua epistola, quam tu ponderosam, ego magis ponderis nomine: nescis quomodo me invitum, & renitentem in tanta dolendi causa, gaudere compulit, & quod non tempus, non litera, non ipsa quæ poterat esse luctus satietas, fecerant; tua lepida, faceta, lepidissima, facetissima, omnibus Atticis, Romanis nostris scitis condita fecit allocutio.* Me viola delia au bout de mon latin : Auſſi Monſieur à dire le vray ie ne ſçay pas meſme aſſez de françois pour vous bien expliquer, & vous faire entendre comme ie voudrois les veritables reſſentimens que i'ay du ſoin que vous prenez de moy, & de l'affection que vous me témoignez. Ie n'ay rien veu dans voſtre lettre, qui ne m'ait touché le cœur, & tout m'y plaiſt extremement, hors les loüanges que vous m'y donnez : car, pour en parler franchement, vous faites un peu trop valoir

*Et crassum unguentum, & Sardo cum melle papaver.*

Quand meſme mon *nardus* vous auroit plû (c'eſt une belle queſtion s'il faut dire mon *nardus*, ou ma *nardus*) quand, dis-ie il vous auroit plû, le reſte de la lettre, s'il m'en ſouvient bien, ne valloit gueres, & elle avoit eſté eſcrite à la haſte.

*Quid quod olet gravius mistum diapasmata virus.*

pour le paſſage de Terence, que vous me reprochez d'avoir paſſé, ſans en rien dire, ie penſe que ie l'ay fait parce que ie n'y voyois point de difficulté. Caton veut faire entendre, à Thraſon qu'ayant ouï dire pluſieurs fois cette bonne repartie, ſansque l'on en diſt l'Autheur, il avoit crû alors, que c'eſtoit un de ces bons mots qu'on choiſit ſur pluſieurs qui ſe ſont dits dans la ſuite des temps, & dont on ſe ſouvient pour eſtre excellens : & ne veut pas dire que luy entendant raconter que c'eſtoit luy qui l'avoit dit, il ne le crût pas, mais qu'auparavant cela, il l'avoit crû un dit Ancien ; *audieras ?* Gn. *sæpe & fertur in primis.* Ie ne vois pas ce qui vous a là embarraſsé. Pour moy, i'ay peur que vous ne l'entendiez pas, puis-que vous y faites tant de fineſſes, & que vous ne ſoyez de ceux,

Qui

*Qui faciunt ne intelligendi, ut nihil intelligant.*

Mais ſans mentir, c'eſt une grande hardieſſe, & meſme une ingratitude, de parler ainſi à un homme qui m'eſcrit tant de belles choſes; En verité, i'apprens plus dans vos lettres, que ie n'ay appris dans tous les liures que i'ay iamais leus, & ſi ie ſuis *Magiſter cœnæ*, vous eſtes *Magiſter ſchola*, & pour dire en meilleur Latin, *Ludi Magiſter*: & c'eſt comme ce que diſoit Ciceron d'Hircius & de Pauſa, *Hirtium & Panſam hales dicendi diſcipulos, cœnandi magiſtros.* Mais, ie vous prie, continuez à me donner de grandes leçons, c'eſt à dire, faites touſiours de grandes lettres,

*Parcentes ego dexteras*
*Odi.*

Mais il ne faut pas demeurer-là, *ear ſparge roſas*, vient encore bien, & ne penſez pas vous en exuſer ſur la pouſſiere & la ſterilité de la Philoſophie, & de la Theologie. Ces ſciences-là deviendront fluries entre vos mains, *pro cardno & pro paliuro foliis accutis, ſurget mollis viola & purpureus hyacinthus.*

*Quidquid calcaveris hic roſa fiet.*

Vous faites florés par tout : mais ne croyez pas me contenter en m'envoyant de celles de Seneque, il me ſemble que c'eſt comme ſi on m'en envoyoit des halles, ie les veux cueilliës plus à l'écard, *per devia rura*, & un peu plus naturelles,

*Et flores terræ quos ferunt ſoluta.*

Pour vous dire le vray, ie n'ay pas grand gouſt pour cet Autheur-la. Voſtre Latin m'a plu davantage que le ſien, & i'ay pris plus de plaiſir aux choſes que vous m'avez dites de vous-meſme, qu'à celles que vous m'avez alleguées de luy. Mais dans le contentement d'avoir de vos lettres, il arrive bien ſouvent que le plaiſir que i'ay à les lire, augmente le regret que i'ay de ne vous point voir, & me fait mieux ſentir quelle perte c'eſt pour moy, que d'eſtre loin d'un homme qui eſcrit de ces choſes-la, & qui m'endiroit de pareilles tous les matins s'il eſtoit icy.

*medio de fonte leporum,*
*Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat.*

Pour ce qui eſt de Pline, je m'eſtonne de ce qu'il fait tant de cas du bon mot de ſon Senateur, & m'eſtonne auſſi de ce que vous loüez tant celuy de Montagne,

*nimium patienter utrumque,*

Pour l'amour de vous, je ne veux pas dire le reſte; Monſieur Pauquet dit de meilleurs mots que ces Meſſieurs là. Celuy que vous m'avez mandé de luy, m'a fait rire de bon cœur. J'ay veu toutes les lettres que vous avez eſcrites icy, & à Angouleſme; elles m'ont ſemblé admirables. Je ne puis m'empeſcher de vous dire, que là demy-page où vous me parlez de Monſieur de P.... m'a ſemblé tout comme ſi Petrone l'avoit eſcrite. Adieu, Monſieur.

Je vous avois deſia eſcrit cette lettre; mais ayant veu par celle que vous avez eſcrite à Madame la Marquiſe de Sablé, que vous ne l'aviez pas receuë, je m'en ſuis reſſouvenu du mieux qu'il m'a eſté poſſible: ſi vous la recevez deux fois, au moins, je ſuis aſſeuré que vous ne la lirez qu'une. Je ſuis,

*Voſtre, &c*

---

## AU MESME.

## LETTRE CXCIII.

MONSIEUR,

*Quò me Bacche rapis tui*
*Plenum, quæ in nemora aut quos agor in ſpecus,*
*Velox mente nova?*

Que vous me faites voir de païs, & que vous me monſtriez de terres qui m'eſtoient inconnuës, & leſquelles je n'euſſe jamais découvertes!

*ut mihi devio,*
*Ripas, & vacuum nemus mirari libet!*

Voſtre grand Facteur m'éueilla pour me donner voſtre lettre: & je ne vous puis dire l'eſtonnement que j'eus de trouver tant de threſors à mon réveil, & de voir tant de choſes qui m'eſtoient nouvelles:

nous

*non secus in jugis*

*Ex somnis stupet Eujas,*
*Hebrum prospiciens, & nive candidam*
*Thracem.*

A dire le vray, cela eſt beau, apres avoir joüé une partie de la nuit, & dormy l'autre, de ſe réveiller ſçavant.

*Me fabuloſa Vulture in Appulo.*
*Ludo fatigatumque ſomno,*
*Fronde nova puerum palumbes*
*Texere.*

Vous remarquerez, s'il vous plaiſt, en paſſant, ce *fatigatum ſomno*, & vous m'en direz voſtre avis. Continuez donc, s'il vous plaiſt, à avoir ſoin de moy, & ne ſoyez plus ménager que la dernierefois.

*Nec parce cadis mihi deſtinatis.*

Taittez-moy touſiours auſſi bien:

*Et Chia vina, aut Lesbia,*
*Vel quod fluentem nauſeam coerceat,*
*Metire nobis Caecubum,*

Mais parmy ces vins grecs, meſlez-y auſſi quelque choſe du voſtre. J'aymeray bien autant vos penſées, que celles d'Eſchile, & de Sophocle,, & ne croyez pas en eſtre quitte pour me faire tranſcrire par Monſieur Pauquet trois ou quatre fuëillets de vos recüeils Il me ſemble que vous avez fait comme ce *caupo* de Ravenne: Vous me l'avez envoyé *merum*, & je le demandois *mixtum*. Au reſte, vous avez admirablement bien trouvé ces *devia rura* que je demandois, & vous m'avez ſervy à mon goaſt. Le vin d'Eſpagne eſt trop fort pour moy,

*Generoſum & molle requiro*

*Quod curas abigat, quod cum ſpe divite manet*
*In venas, animumque meum, quod verba miniſtret.*
*Quod me Lucana juvenem commendet amicae.*

J'ay honte, apres cela, de vous rendre *villum pro vino*. Mais que voulez-vous?

*Nos alicam, muſjum poterit tibi mittere dives.*

Mais parmy la bonne chere que vous me faites, les difficultez que vous me proposez me suppreunent, & il me semble que c'est,

*Inter pateras & levia pocula serpens.*

Apres m'avoit bien traitté, vous me donnez la question:

*Tu lene tormentum ingenio admoves*
*Plerumque duro.*

Ne sçavez-vous pas bien que c'est à vous à m'instruire, & à m'éclaircir de mes doutes, aú lieu de m'enproposer ? que vous estes le maistre, & que *Davus sum, non Œdipus* ? Mais ie m'en titeray fort bien en n'y respondant rien : & ie vous monstreray que ie suis de ceux de qui on disoit, *in conviviis loquebantur, in tormentis tacebant.* Ie vous diray seulement que dans mon Terence, pour *rem si videas censeas*, i'ay trouvé *rerum.* Au lieu donc de satisfaire à vos questions, ie vous en feray d'autres ; & vous demande en demandant, comment vous entendez ce mot de Quinte Curce, qui dit, qu'Alexandre, en la seconde bataille, comme je crois, qu'il donna contre Darius, attaqua le frere de Darius dans la meslée, lequel, ce dit-il, *armis, & robore corporis multum supra cateros eminebat.* Les uns disent qu'*armis* veut là dire *humeris* ; les autres, qu'il signifie armes, & qu'il veut dire que par la richesse de ses armes, & la taille & force de son corps, il se faisoit remarquer sur tous les autres. Ceux qui soustiennent la premiere opinion, disent, que l'autheur a eu visée à cét hemistiche de Virgili, *quàm forti pectore & armis*, que *eminere*, ne revient pas à l'autre sens ; que s'il eust voulu dire qu'il estoit remarquable par ses armes, il n'eust pas mis simplement, *armis* mais *fulgore armorum.* Les autres respondent, que quoy que *eminere* veuille dire proprement surpassar de hauteur, il signifie aussi fort souvent, estre remarquable, que si *armis* signifioit les espaules, il faudroit que ce mot *eminebat* se prist là en deux differentes significations : car en la premiere, il ne revient pas bien *à robore corporis*, & on ne peut pas dire, qu'il estoit par dessus les autres de tou-

toutes les eſpaules, & de la force de ſon corps: mais qu'au reſte, *armis* eſt un mot qui ne ſe dit proprement que de *brutis*, & ne ſe donne aux hommes que par les Poëtes; & qu'il n'eſt pas raiſonnable que Q. Curce pouvant mettre *humeris*, euſt eſté faire une équivoque ſi faſcheuſe que celle-la en mettant *armis*. Songez-y s'il vous plaiſt, & en dites voſtre opion. car cela a eſté fort conteſté icy, & on en attend voſtre avis.

I'ay trouvé parfaitement beau tout ce que vous me mandez de Bacon. Mais ne vous ſemble-t-il pas qu'Horace, qui diſoit

*Viſam Britannos hoſpitibus feros.*

ſeroit bien eſtonné d'entendre un Barbare diſcourir comme cela?

Voſtre *aurea dici palpebra*, m'a extrémement pleu, & il me ſemble qu'entre un grand nombre de parrains qu'a eu l'Aurore, il n'y en a point qui l'ayt nommée ſi agreablement qu'Euripide. Au reſte, la loy du borgne Locrien, à mon avis eſtoit extrémement juſte; & il avoit grand intereſt de la propoſer: & pour moy, quand je n'euſſe eſté que bigle, je m'y fuſſe hazardé. Ne croyez-vous pas que bigle vient de *binus oculus*, comme un œil double, qui regarde en deux endroits?

Pour *Lucius Neratius*, s'il eût donné ſes ſoufflets avec un peu plus de choix il me ſemble que ſon argent n'euſt pas eſté mal employé, & que ce ſeroit une des plus agreables deſpenſes que l'on pourroit faire.

Ce fut, ſans doute, une grande & remarquable ſaignée, que celle qui guerit de la fievre Fabius Maximus. Croyez-vous qu'aprés cela, les Allobroges luy ſouhaitaſſent encore une fois ſes fiévres quartes. Ie vous veux envoyer pour la fiévre qu'ils appellent *ſemitertiana*, ou ſi j'oſe parler grec devant vous *Emitritæus*. (Monſieur Pauquet, je vous prie ne dites pas à voſtre maiſtre que j'ay eſcrit *Emitritæus*, ſans *h*.). Je vous veux, dis-je, apprendre pour cette fiévre-la une recette cent fois plus aiſée.

*Inſcribas chartæ quod dicitur Abracadabra*
*Sæpiùs & ſupier repetas (mirabile dictu!)*
*Donec in angustum redigatur littera comma.*

C'eſt à dire, Abradacabra, & deſſous Abracadabra, & à la troiſieſme ligne Abracadab, &c. Vous fuſſiez-vous iamais aviſé de cela? & ne faut-il pas bien ſçavoir la Medicine, & la vertu des choſes pour avoir découvert la proprieté de ce mot-là?

Sans mentir, le vers d'Alexandre Severe, m'ont fait rire extrémement de bon cœur. Vous qui ſçavez le Grec, n'avez vous pas bien du regret que l'original en ſoit perdu? Peut eſtre que l'Iter de Iules Ceſar, & la Sicile d'Auguſte, eſtoient de cette ſorte-là. La fortune n'eſt-elle pas bizarre d'avoir fait perir les œuvres de Cinna & de Varius, & d'avoir conſervé iuſqu'à nous cette Epigramme, dont ſon autheur, apres l'avoir faite, pouvoit dire auſſi bien qu'Horace,

*Exegi monimentum ære perennius,*
*Quod nec imber edax, aut Aquilo impotens, &c.*

L'equivoque d'Aurelian me plaiſt. Mais encore ne laiſſay-ie pas d'avoir pitié des pauvres chiens. I'euſſe mieux aymé qu'il euſt iuré de n'y laiſſer pas un chat.

Pour ce qui eſt de vos Eſtoilles de la terre, vous n'eſtes pas le premier qui avez traduit cela en François, & qui vous eſtes aviſé que l'on pouvoit nommer les eſtoilles les fleurs du Ciel. Car le Romant de la Roſe dit,

*Qu'il vous fuſt avis que la Terre,*
*Vouſiſt emprendre eſtrif & guerre*
*Au Ciel, eſtre mieux eſtellée*
*Tant eſt par ſes fleurs rebellée.*

Et le Marin,

*Il Ciel fiorito, e'l Terren ſtellato.*

C'eſt peut eſtre là du Grec pour vous; Le petit ignorant. A propos de cela, Monſieur, Lycimnius eſt icy. Mais il n'y a pas amené ſa femme. Elle me mande qu'elle en eſt bien faſchée, qu'il eſt en tres-mauvaiſe humeur, & qu'il ne l'a pas voulu. Ie ne ſçay qu'en croire; car afin que vous le ſçachiez, Mademoiſelle Ly-

Lycimnia eſt plus coquette, & plus trompeuſe que nous. Si vous avez trouvé en Poitou quelque belle & fidele maiſtreſſe,

*Gaude ſorte tua, me libertina, neque uno*
*Contenta Phryne macerat.*

Sçachez, s'il vous plait que *libertina* veut là dire, ce que nous diſons en françois *libertine*, & ne vous y trompez pas...

Que le petit conte latin du bas de voſtre lettre m'a pleu, & m'a ſemblé admirablement eſcrit, ſi voſtre hiſtoire, ou la mienne, eſtoient eſcrites comme cela, on ne liroit plus Petrone. Adieu, Monſieur, je vous jure ma foy, que je meurs d'envie de vous revoir & que nous nous promenions au Cours enſemble. Je ſuis de tout mon cœur,

*Voſtre, &c.*

---

## AU MESME.

## LETTRE CXCIV.

MONSIEUR,

Vous euſſiez mieux fait de laiſſer paſſer Hebrus, & vous verrez ce que c'eſt que d'arreſter les rivieres, & de s'oppoſer à leur cours. Celle-cy eſt douce & tranquille, & coule paiſiblement, ſans faire tort à perſonne; cependant, vous déclamez contre elle comme, ſi elle avoit emporté *ſata læta, boumque labores*, vous dites mille choſes contre ſon honneur.

*& fera diluvie quietum*
*Irritas amnem.*

Mais vous qui ne l'avez pû ſouffrir *cum pace labantem* vous l'allez voir.

*Nunc lapides adeſos,*
*Stirpeſque raptas, & pecus, et domos:*
*Volventem unà, non ſine montium*
*Clamore vicinæque ſylvæ.*

Vous jugerez bien à peu prés, Monſieur, ſi dans mon allegorie vous eſtes déſigné par le beſtial, ou par les montagnes. Mais pour revenir à ce que nous diſions

Hebrus eſt un fleuve delicieux, mais peu hanté, & peu connu du vulgaire, *ignotus pecori*, & aux habitans de Poitou : & vous ne ſçaviez pas, ſans doute,

*Atque auro turbidus Hebrus* ;

Ni ce que Pline dit, que l'on trouvre de l'or dans ſon gravier. Mais, dites le vray, vous n'aviez pas ouï dire, non plus, que la teſte & la lyre d'Orphée furent jettées dedans cette riviere

*Caput, Hæbre, lyramque*
*Excipis.*

A voſtre avis, vous deviez-vous plaindre que je vous miſſe ſur ſon rivage, veu principalement ce que l'on en dit,

*Flebile neſcio quid queritur lyra.*

Et puis

*Reſpondent flebilé ripæ.*

Regardez le grand tort que je vous faiſois, vous euſſiez peut-eſtre ouï tout cela ; & s'il eſt vray ce que dit Pauſanias, que les roſignols qui eſtoient vers le tombeau d'Orphée, chantoient plus melodieuſement que les autres ; imaginez-vous s'il fait bon où je vous avois placé, & quelle Muſique il doit y avoir. La plainte que vous faites de mes neiges, ne me ſemble guere plus raiſonnable, & vous n'eſtes pas, à ce que je vois, de ces delicieux, dont Pline dit, j'entens le vieux (car pour l'autre je ne le daignerois alleguer) *nives petunt, pœnaſque montium in voluptatem vertunt*, & vous ne les appelleriez pas vos maiſtreſſes comme cét autre,

*Setinum dominaſque nives denſique trientes*

Mais quand vous ne ſeriez pas de ce gouſt-là, au moins ne vous en deviez-vous pas tant faſcher.

*Aſpice quàm denſum tacitarum vellus aquarum,*
*Deſluat in vultus Cæſaris, inque ſinus ;*
*Indulget tamen ille Jovi.*

Vous ne deuriez pas, ce me ſemble ; eſtre de plus mauvaiſe humeur que Domitian ; & voſtre Catulle vous devoit apprendre que je ne vous avois pas ſi mallogé, quand il dit.

*Ego viridis algida Ida*
*Nive amicta loca colam.*

Ne ſçavez-vous pas, *dedit nivem ſicut lanam*, & que c'eſt elle qui conſerve les plus tendres fleurs contre la rigueur de l'hyver? Sans mentir (car il ne vous faut pas trop effatoucher, ni vous faire touſiours la guerre) vous m'en avez envoyé les plus belles du monde, & de toutes les ſortes,

*Et quas Oſſa tulit quaſque altus Pelion herbas*
*Othriſque & Pindus, & Pindo major Olympus.*

Ie n'ay pas aſſez de nez pour tout cela, un nez de Rinocerot, celuy de Papilus, & celuy de monſieur .....

*Et omnis copia narium,*

N'y ſuffiroient pas. Un homme qui envoye tout cela, ne deuroit pas ſoupçonner que l'on peut mettre *pede barbaro* pour luy, ni que cela vinſt bien à ſon pied. Un barbara auroit il toute la dépoüille de la Grece & de l'Italie?

*barbarus has ſegetes?*

Mais quand je vous aurois appellé ainſi, je veux bien que vous ſçachiez, (car je ne me ſcaurois tenir de vous apprendre touſiours quelque choſe) que cela n'eſt pas ſi offenſant que vous croyriez bien & ſans vous alleguer que *barbarico poſtes auro*, eſt interpreté par Servius, pour *multo auro*: Ie vous diray, que *barbarica lege jus meum perſequar*, dans plaute, eſt expliqué par les interpretes, *Romana lege*, & dans le meſme autheur, *quid urbes barbaras juras*, c'eſt à dire *Italas*

Selon que vous alleguez le Furius d'Horace, entre ces diſcours de neige dont vous parlez, je crois que vous ne l'entendez pas; car Horace ne veut pas dire par là qu'il dit des choſes froides, mais il ſe veut moquer de ce vers qu'il avoit fait,

*Jupiter hibernas cana nive conſpuit Alpes.*

Ie ſuis trompé ſi Quintilien n'allegue auſſi ce meſme vers en un endroit, où il blaſme les mauvaiſes metaphores; & Horace, pour dire quand il fait froid, dit ingenieuſement & ſatyriquement

*& tam*

*& cum*

*Furius hibernas cana nive conspuit Alpes.*

Je ne suis pas vostre avis sur l'explication que vous donnez à *ludo fatigatumque somno*, en expliquant *fatigatus lassatus* pour *ludo*, & *oppressus* pour *somno*; car je croy qu'un mot qui se rapporte à deux autres, doit avoir une mesme signification pour tous les deux, & pour moy, je prendrois là *fatigatum somno* pour *fatigatum somni inopia*, comme sommeil se prend en françois pour le *somne* en effet, & pour l'envie de dormir. Je n'en puis plus de lassitude & de sommeil. Prenez garde au reste, que tous les passages que vous alleguez de *fatigatus*, où vous luy donnez une autre signification que son ordinaire, ont un plus beau sens, en le laissant, en sa signification propre, & j'ame mieux, fatiguoit les Dieux d'un autre Empire, que importunoit. & ainsi des autres.

J'ay trouvé, aussi-bien qu-Aristote, que la beatitude n'estoit pas dans le jeu, & de fait je ne jouë plus, il y a sept mois que je n'ay joüe, qui estoit une nouvelle assez importante, que j'avois oublié à vous dire,

*Nec lusisse pudet, sed non incidere ludum.*

Je suis de vostre avis en ce que vous reprenez de Quintilien; la raison est bonne pour les cheutes des enfans mais non pas pour leurs jeux, & les courses.

La rigeur dont les Thessaliens punissoient les Ciconicides, me semble assez raisonnable; mais je ne sçay si c'estoit à cause que les Cicognes mangent les serpens ou pource qu'elles nourrissent leurs peres en vieillesse. ou pour avoir esté les inventrices des clisteres, qui est une loüable & utile invention. Veritablement, hors qu'elles sont mocqueuses, comme vous sçavez,

*O Jane à tergo, &c.*

ce sont des oiseaux de fort bonnes mœurs, & qui ont d'excellentes qualitez. Je ne m'estonne pas, non plus de ce que dit Pline de l'estime en laquelle les Romains avoient le bœuf, & encore aujourd'huy parmy beaucoup de peuples, le bœuf salé est en veneration; mais sçavez-vous ce que dit Suetone de cét honneste hom-

me

me de Domitian ; *inter initia usque adeo ab omni cæde abhorrebat, ut absente adhuc patre, recordatus Virgilii versus*

*Impia quæ cæsis gens est epulata juvencis,*
*edicere destinaverit, ne boves immolarentur.* Voyez le bon Prince, qu'il avoit l'ame douce, & vous y fiez. Ie crois que vous ne connoissiez pas trop bien Sylla, de dire qu'il n'estoit pas coquet, & ie gagerois que vous ne l'avez iamais veû, *animo ingenii cupidus voluptatum, sed gloriæ cupidior otio luxurioso esse, tamen ab negotiis, nunquam voluptas remorata*, regardez si là dessus on peut iuger qu'il n'estoit ni coquet ni galant.

Ie vous supplie de dire à Monsieur l'Abbé de Lavardin, que ie le remercie tres-humblement du iugement qu'il a donné en ma faveur, sur le passage de Quinte Curce, & que ie ne me resiouïs pas plus de ce qu'il a iugé pour moy, que de ce qu'il a bien iugé ; car ie prens desormais assez d'interest en luy, pour estre fort ayse de ce qu'il est bon iuge de ces choses-là.

Ie me resiouïs de ce que vous taschez à rencontrer aux etymologies, vous avez quasi trouvé celle de besicles, & cela n'est pas mal pour un commencement : mais il vient de *bini circuli*, ou *bis circuli*. Celle de Monsieur Crassot, dont vous vous moquez, ne me déplaist pas, & ie ne me recule pas trop, non plus, de celle de Vigenere, mais ie vous rendray des mules pour ses pantoufles, & vous demeurerez bien d'accord que ce mot-là vient de *mulæi*, qui estoient *calcei Regum Albanorum rubri coloris.*

Voila, Monsieur ce que devois vous avoir escrit il y a long-temps, mais i'ay eu tant d'affaires & telles que ie sçay bien que vous me pardonnerez quand ie vous les diray.,

*Res misera est pulchrum esse hominem nimis.*

Au reste, soyez un peu plus hazardeux, & que Pegase & Bellerophon ne vous fassent point de peur ; ie vous asseure que ce ne sont que fables que tout cela.

*Aude hospes contemnere opes, & te quoque dignum*
*Finge Deo.*

Au

Au premier voyage, je vous envoyeray la decision sur les mots de vostre noblesse ; je n'ay pas de temps à cette heure.

Je suis,

I'oublois à vous expliquer le passage de Q. Curce, au moins comme je l'entens, & veritablement il est tres-difficile. Il n'y avoit pas (ce dit il) de terre sous la muraille pour appliquer des eschelles, & Alexandre n'avoit pas de vaisseaux ; & puis, quand il en eut eu, lors que l'on eust voulu planter des eschelles dessus les vaisseaux, estant branslans & flottans, cela n'eust pas pû se faire assez diligemment, & ceux de la muraille eussent eu le temps de repousser à coups de trait ceux qui eussent voulu monter, & ceux qui estoient dedans les navires.

MONSIEUR.

*Vostre, &c.*

---

## A MONSEIGNEUR D'AVAUX.

### LETTRE CXCV.

C'Est un extréme plaisir à ceux qui vous ayment, d'avoir veu revenir la maison de Madame de Longueville si pleine & si chargé de vos loüanges, qu'il semble qu'ils n'ayent veu que vous en Allemagne, & qu'ils ne soient revenus à Paris que pour parler de vous. Je trouve à tous propos des gens que je ne connois pas, qui me viennent faire des complimens & des offres de service en vostre consideration : des femmes & des filles qui me viennent sauter au cou pour l'amour de vous. Mais, sur toutes, leur maistresse vous loüe comme il vous faut louër, & d'une sorte qu'il n'y a possible qu'elle au monde qui le puisse faire. Il y a long-temps, Monseigneur, que vous m'avez ouï dire que chacune à son goust, mais il n'y en a point qui en ayt un si exquis que celle-là, & je suis ravy qu'il soit entierement conforme au mien en ce qui vous regarde. Tout le monde scait que vous estes un grand Ambassadeur, un grand Ministre, un grand Homme.

*Et pueri dicunt :*

mais ce que l'on appelle un honneſte homme, & un galant-homme, ſi je m'y connois un peu, perſonne ne le fut jamais à plus haut point que vous l'eſtes; Et cette verité-là n'eſt ſi bien connuë de perſonne, que de Madame de Longueville & de moy. Elle fait grande eſtime de voſtre probité, de voſtre prudence, de voſtre magnificence, & magnanimité : elle dit cette reputation admirable, & cette creance que vous avez dans toute l'Allemagne : mais ſur toutes choſes, elle parle avec plaiſir de la delicateſſe & de la beauté de voſtre eſprit, du gouſt que vous avez à juger des belles choſes, de la facilité à les produire, & de toutes les agreables qualites qui ſont rares aux Pleinipotentiaires, & qu'elle dit n'avoir jamais veuës en perſonne comme en vous. Enfin, elle vous connoiſt comme ſi elle vous avoit veu juſques dans le cœur, je ne ſçay ſi elle y a eſte. Elle ne m'a dit pas un mot des lettres que je vous ay eſcrites, quoy qu'elle me faſſe l'honneur de me parler avec beaucoup de confiance, & que je l'ay miſe ſouvent ſur ce ſujet-là. Tout ce que vous liſez icy, Monſeigneur, eſt un peu trop doux, & auroit beſoin d'un correctif, mais ces luſtres & ces Olympiades que vous m'avez autrefois ſi bien miſes devant les yeux, ne vous reviendront elles pas dans l'eſprit en cette occaſion ? avouëz qu'il y a des rencontres, où les plus grandes ames, & les plus parfaites ſageſſes s'echappen.

*A Paris ce 16. May 1647.*

---

## AU MESME.

### LETTRE CXCVI.

*DVpliciter delectatus ſum tuis litteris, & quod ipſe riſi & te redere poſſe intellexi.* A ce qui je voy, *jucundiſſime Domine* (car pourquoy ne vous puis-je pas donner ce tiltre que Pline dans ſa preface donne à Traian (vous autres Plenipotentiaires vous-vous divertiſſez admirablement à Munſter, il vous y prend

y prend envie de rire en six mois une fois. Vous faites bien de prendre le temps tandis que vous l'avez, & de jouïr de la douceur de la vie que la fortune vous donner Vous estes-là comme rats en paille, dans les papiers jusques aux oreilles, tousiours lisant, escrivant, corrigeant, proposant, conferant, haranguant, consultant dix ou douze heures chaque jour, dans de bonnes chaises à bras, bien à vostre ayse; pendant que nous autres pauvres Diables sommes icy, marchant courant, tracassant, joüant, causant, veillant, & tourmentant noste miserable vie. Mais, avec tout vostre bon temps, dites le vray, Monseigneur, ne fait-il pas plus sombre à Munster de puis que Madame de Longueville n'y est plus? Au moins fait-il plus clair & plus beau à Paris depuis qu'elle y est.

*Purior hic campos Æther et lumine vestit*
*Purpureo.*

Le monde & la Fortune vont ainsi,

*hic apicem rapax*

*Fortuna cum stridore acûto*
*Sustulit, hic posuisse gaudet.*

Vous nous l'avez renvoyée plus belle, plus aymable & plus habile que nous ne vous l'avions donnée, & toute grosse qu'elle est me croyez fen plus de la moitié du Monde. *Arcanus hinc terror, sanctaque reverentia, quid sit illud quod tantum perituri vident.* Je voudrois que vous puissiez oüir tout ce qu'elle dit de vous, & avec quelle estime & qu'elle amitié elle en parle; quoy que vous ne soyez point sujet aux passions (n'est-ce pas Monsieur Cornifice Ulfelt qui soustient cette opinion-là?) en verité, vous seriez en quelque hazard. Elle vous remercie de l'avis du mariage, elle n'en sçavoit encore rien d'asseuré, & m'a commandé de vous faire de sa part mille complimens du meilleur cœur du monde. Vostre Italien, au reste, & son elegance, m'ont surprise: Tout de bon, Monseigneur, vous m'effrayez.

*Tot linguæ, totidem ora sonant.*

Il y a quelque choſe de monſtreux en cela ; cette bouche de douze fontaines qne l'on donnoit à Pindare, ne vous la peut-on pas donner à plus iuſte titre ? mais dans quel abyſme avez-vous eſté chercher *ſi non vi piace preſtanmie quella fede* & par quel art *ex rebus damnatis et jam nullis* ſçavez-vous tirer des beautez & des graces toutes fraiſches, & toutes nouvelles ? cela, avec *Iulio Bertolini* & *Bartolomeo Dini*, eſtoit enſevely dans ma memoire, ſous le débris de mile autres choſes que le temps y a démolies : Vous l'y avez fait revenir *quaſi jure poſt limini*, & ie ne vous puis dire avec combien de plaiſir. I'eus honte, en verité, de ce que mon valet me vit éclater de rire liſant une lettre qu'il avoit entenduë que l'on me donnoit de la part de Monſieur d'Avaux ; ce Monſieur d'Avaux ſi grave, ſi ſerieux, ſi important dans l'eſprit de tout le monde. *Res ardua vetuſtis novitatem dare, obſoletis nitorem, faſtiditis gratiam*: mais pour vous, cela vous eſt ayſé, & vous en ſçavez bien d'autres.

---

## AU MESME

## LETTRE CXCVII.

IL faut avouër, Monſeigneur, que vous avez en moy une eſtrange eſpece de Commis ; il n'entend pas un mot de Finances, il ne va jamais à la Direction, & à peine meſme s'aviſe-t-il en ſix mois une fois d'écrire à ſon Maiſtre : mais, en recompenſe, il joüe beau jeu, il fait de vers, il eſcrit de belles lettres, & fait quelque fois des combats aux flambeaux à minuit. Ie me haſte de m'accuſer moy-meſme, pour arreſter vos reprimendes ; car il me ſemble que je vous voy, avec voſtre viſage de Plenipotentiare, me reprocher encores mes Olympiades, & dire.

*Sperabam jam deſervïſſe adoleſcentiam,*
*Gaudebam ! ecce autem de integro.*

Mais

Mais je croy qu'il n'y a pas de honte à moy de n'eſtre pas plus ſage dans mes vieux jours, que d'autres ne le ſont dans leur jeuneſſe, *Saleii Baſſi vehemens, & poëticum ingenium fuit, nec adhuc ſenectute maturum.* Ie vous avouë, pourtant, que je n'ay pas laiſſé d'en eſtre un peu honteux, & cela m'a arreſté long-temps de vous eſcrire; outre que dans le chagrin où je m'imagine que vous eſtes de voir que voſtre ouvrage ne s'avance point, j'ay creu que des lettres auſſi peu ſerieuſes que les miennes, ne ſeroient pas de ſaiſon. Moy qui connois, Monſeigneur, combien vous aymées voſtre païs, je ne doute pas que vous ne ſoyez affligé de voir les difficultez qui naiſſent de jour en jour, & qui s'oppoſent au ſuccés de la negociation qui eſt entre vos mains. Ce que ie vous puis dire là deſſus, c'eſt que vous n'en devez eſtre touché que pour l'intereſt public, & que le voſtre particulier eſt entierement à couvert. On eſt ſi bien perſuadé de vos bonnes intentions, que toutes les fois que l'on ſe plaint icy du retardement de la Paix, & de ceux que l'on s'imagnine (à tort peut eſtre) qui n'y font pas tout ce qu'ils pourroient, cela donne occaſion de parler de vous, & en fait dire tout ce que vous ſeriez bien ayſe d'entendre. C'eſt une choſe merueilleuſe que cette eſtoille qui vous a donné de tout temps l'amour des peuples; il n'y a icy pas un bourgeois qui ne vous nomme, qui ne vous connoiſſe, qui ne vous louë. La France à mis en vous ſeul ce peu d'eſperance qui luy reſte: voyant bien que la Paix ne ſe peut plus faire que par miracle, on croit que c'eſt vous qui fera ce miracle-là, & dans la conſternation publique, vous eſtes le reconfort de toute le monde Au reſte tout eſt icy tellement changé, les cœurs y ſont ſi abbatus, les plaiſirs ſi reſſerrez, que je ne voy plus guere de choix entre le ſejour de Munſter & celuy de Paris; on n'y voit plus que des gens qui ſe plaignent, les uns que l'on leur oſte leurs gages, les autres que l'on retranche leurs penſion, & il ſi trouve meſme des Commis de Surintendans, qui diſent, qu'ils ne ſont guere mieux traittez que les autres.

*On y voit auſſi Saclè,*
*Où bien que tout ſoit baclè, &c.*

C'eſt ce me ſemble; un fragment d'une piece de noſtre ieuneſſe. Afin que vous iugiez, Monſeigneur, ſi i'ay profité depuis ce temps-là, ie vous envoye des vers que ie fis il y a trois ans, ſur la maladie que Monſeigneur le Prince eut en Allemagne. Quelques conſiderations m'empeſcherent alors de les monſtrer, ie ne les ay fait voir que depuis quelque iours. Ils ont eſté aſſez bien receus icy; mais ie ne croiray rien de ce que l'on m'en dit iuſqu'à ce que ie ſçache le iugement que vous en ferez. Faitez-moy l'honneur, s'il vous plaiſt, de me mander ſi c'eſt rien qui vaille, afin que ſi ie n'y reüſſis pas, ie ceſſe d'eſtre Poëte, & que ie me mettre tout à fait à eſtre Financier. Ie ne puis finir cette lettre, ſans vous dire que Madame de Longueville en receut dernierement une de voſtres dont elle fit un cas merueilleux, & qui a eſté extrémement loüée de tous ceux qui l'ont veuë. A dire le vray, elle le meritoit, & il ne ſe peut rien voir de plus beau,

*Noſti, Antipho, quàm elegans ſpectator formarum ſiem.*

Vous ſçavez ſi ie me connois en ces ſortes de beautez. Il n'y a que vous en France qui puiſſe eſcrire de la ſorte.

## AU MESME.

## LETTRE CXCVIII.

VOus ne me pouviez pas mieux témoigner la bonne aſſiette où eſt voſtre ame, qu'en m'eſcrivant une lettre comme celle que ie viens de recevoir; elle ſemble puiſée *medio de fonte lepôrum*, tant elle eſt agreable, & il eſt ayſé de voir que cela part d'un eſprit ſerein & d'une ſource tranquille. En verité, Monſeigneur, rien ne vous pouvoit faire tant d'hon-

d'honneur dans mon esprit que de voir que en l'estat où sont vos affaires, vous sçachiez rire de la sorte. Cela s'appelle, *frui Diis iratis & Fortunæ minaci mandare laqueum.* Vous souvient-il du temps que vous luy bastissiez un temple en si beaux vers? Vous estes bien revenu de cette idolatrie, & vous-vous sçavez bien mocquer d'elle à cette heure. Je croy pourtant que pour ce coup elle ne vous fera que des menaces. Ceux qui connoissent la Cour disent que l'on ne voudra pas s'exposer à l'envie que l'on encourroit en traittant mal un homme, qui, au jugemens de tout le monde, à bien merité de la France. Monseigneur de Longueville m'a fait l'honneur de me monstrer la lettre que vous luy avez escrite, je l'ay trouvé belle, belle parfaitement. Sans mentir, Monseigneur, de tous les beaux esprits, de tous ceux *qui artem tractant musicam*, il n'y en à point qui l'entende si bien que vous. Je suis ravy que mes vers ne vous ayent pas dépleu; .....
Je reçois, au reste, vostre *deserbuisse*, mon Terence n'est pas si correct, que le vostre, ni moy si correct que vous. Mais pourquoy voulez-vous que je vous escrive desormais une fois le mois; ne vous suffit il pas d'estre servy par quartier? Employez-moy donc à quelque chose pour vos affaires, & me donnez matiere de vous entretenir. Autrement, mes lettres n'auront que la peau & les os, elles seront seiches & courtes. Je vous obeiray neantmoins, & quand je ne le ferois pas pour tant d'obligations que je vous ay, je le ferois pour vostre parenthese de Monsier Voiture d'Amiens *ego enim (existimes licet quod lubet) mirificè capior facetiis; moriar si præter te quemquam habeo in quo possim imaginem antiquæ festivitatis agnoscere.* Si je m'y connois bien, vous estes le meilleur & le plus sage homme du monde, & chacun en demeure d'accord: mais vous estes le plus plaisant homme du monde aussi, & l'on ne s'en douteroit pas.

BU-

# BUTILLERIO CHAVIENIO, V. VICTURUS.

S. P. D.

## LETTRE CXCIX.

*DVplicitèr delectatus sum tuis litteris, & quod ipse risi, & quod te ridere posse intellexi*, cecy est de Ciceron; vous vous apperceurez bien que le reste n'en est pas) *verebar enim ne te hominem urbanissimum tam longa extra urbem commoratio tædio & languore afficeret. Verùm illa tua jucunda, suaves, salibus undique aspersa, satis ostendunt solitum in te vigere Genium, illamque ingenii tui aciem nulla ratione retundi posse. Nec miror sanè quod rure nihil ruris contraxeris, & te ubique tam elegantem præstes, quippe qui omnium elegantiarum fontem tam prope habeas, & à latere viri supra omnes eloquentissimi non discedas*

& te hæc

Scire, Deos quoniam propiùs contingis oportet. *Ut enim videbantur Athenæ migrare quocunque se Alcibiades contulisset, sic quicquid in urbe est urbanitatis politioris que doctrinæ, lepôres, venustates, Veneres ipsa Richelium quoquo se vertat comitantur. Quam lubenti animo epistolam tuam legerim, quamque capiar illis ingenii tui deliciis, illoque tibi peculiari genere scribendi, peream si satis dicere possim. Tu te reputa quæ in ignotissimo diligerem quàm mihi chara esse debeant in te homine amicissimo, omniumque mearum fortunarum ac rationum patrono. Quod mihi succenses, & subiraſci videris quod me parum diligentem præbeam in rebus domesticis curandis inque illo negotio conficiendo quod me hic detinet; jure quidem, sed & perhumanè facis qui tantis implicitus negotiis mea curas. Cæterum tibi persuadeas quæso me omni observantiâ, fide, amore erga te, omni denique studio omnibusque officiis præstiturum, ut me hac tua humanitate ac be-*

*nevo-*

*nevolentia dignum aliquando judices. Emin, tuus imò noſter, quàm me devictum habeat, & in poſterum ſit habiturus ipſe judicare potes, qui & beneficium ab illo in me collatum, & me quàm gratus ſit noſti. Certè vir alioquin ſummo ingenio, acerrimo judicio praditus, liberaliſſimus, & ut omnia dicam, amicitia tua dignus, vel ob id unum facimus ab omnibus laudari, à te amari, à me coli ſemper debet. Roxanam his diebus diligentiſſimè legi. Quid de ea ſentiam quaris? nihil me herculè uſquam elegantius. nihil ſublimius, dignam denique Alexandro & Armando. Quo propius inſpexi, eò mihi pulchrior viſa eſt tamque abſoluta, ut nihil in ea præter aliquem navum deſideres. Sed quid ejus tibi nunc venuſtatem.*

prædicem aut laudem Antipho,
Cùm ipſum me notis quàm elegans formarum ſpectator ſiem,

In hac commotus ſum.

*Mihi pergratum feceris ſi tuum de illa judicium ad me perſcribas; percupio enim ſcire, an tibi tam lecta, quam audita placuerit. Si quid in hac urbis ſolitudine faciam quaris? deambulo, lego, ſcribo, ſatis jucundè hac omnia, niſi anxius eſſem de publicis rebus, deque tua ſaluti Vive & vale.*

---

## IN OBITUM N.

*Prima manu Troïum qua miſſa eſt cuſpis in hoſtem,*
*Eximio juveni funus acerba tulit.*
*At nobis Meliorem animam facta invidia tollunt,*
*Et rapuit fortem mors properata virum.*
*Pro facinus! qui vel laudes aquaſſet Achillis,*
*Ille habuit fatum Proteſilaë ſuum.*

LET-

# LETTRES AMOUREUSES DE MONS. IEUR DE VOITURE.

## LETTRE I

FLorice, Quittons le noir, ie vous en prie; ou s'il faut que nous soyons en deüil; que ce ne soit que pour nostre absence. I'ay receu vos excuses avant que vous les eussiez faites, & vous devez penser, que ie ne croyois pas que vous eussiez failly, puisque j'avois eu le courage de vous accuser. I'ay cherché mieux que vous tout ce qui faisoit à vostre descharge, & pour dire le vray, ma cause estoit trop meslée avec la vostre, & i'avois trop d'interest en vostre innocence, pour ne la pas bien défendre. Car si vous eussiez esté trouvée coulpable, i'en eusse eu peine le premier, & personne n'en eust esté puny si cruellement que moy. Mais de plus, i'ay une trop haute opinion de ma fortune, & de vostre courage, pour douter que l'un ou l'autre puisse tomber si bas. Il est indi-

gne de vous & de moy de craindre qu'une affection ſi bien iointe, ſe démente, en quelque ſorte: & c'eſt un crime entre nous deux, d'imaginer ſeulement qu'il ſoit poſſible. Si l'un de ces deux, dont ie vous ay fait des reproches, avoit attendu le iour en voſtre chambre, ie croirois que vous euſſiez voulu prendre une nuict tout entiere pour le querelleer; & quand ie l'aurois veu entre vos bras, ie penſerois que ie vous aurois priſe pour une autre, ou que vous l'auriez pris pour moy. Enfin, ie me défierois pluſtoſt de la fidelité de mes yeux, que de la voſtre, & ie me perſuaderois plus aiſément d'avoir eſté trompé d'eux, que de vous. Non, l'entretien de ces deux hommes ne me fera iamais reſuer; & quand ils auroient eſté un ſiecle entier avec vous, ie ne croirois pas que vous euſſiez eſté un quart d'heure avec eux. Mais encore, dites-moy, apres que le premier s'en fut allé, demeuraſtes-vous ſeule avec l'autre, & voſtre femme de chambre ne monta-t-elle pas auſſi-toſt? Sont-ils ſortis à ce voyage d'apres de vous, auſſi ſatisfaits que les autresfois? Et leur aves-vous encore laiſsé toutes ces belles eſperances, avec les quelles ſeules ie les tiens plus riches, que s'ils poſſedoient tous les autres biens du monde? Ie m'informe curieuſement de ces particularitez, car ie ſçay bien qu'elles ne me peuvent eſtre que bien agreables; & ſans doute cette entreveuë me donneroit plus de ſuiet de contentement que de plainte, ſi i'en avois une parfaite connoiſſance. Mais cependant ils vous virent, tandis que i'eſtois á trente lieuës de vous; & au meſme temps que ie me trouvois ſeul en ma chambre á plaindre cette abſence, ils eſtoient dans la voſtre, & vous entendoient parler; Peut-eſtre meſme qu'ils vous ont veu rire, & que vous donnaſtes ſuiet à l'un deux d'avoir cette nuit-là quelque agreable ſonge. Ha! Florice que c'eſt une traiſtreſſe paſſion que la jalouſie, & qu'elle ſe gliſſe aiſément en nous, au deſceu de noſtre raiſon! ie ſçay bien que vos erreurs paſſées vous obligent à de faſcheuſes conſequences, & que vous eſtes contrainte de faire beaucoup d'actions contre voſtre cœur & le mien, ſi vous ne voulés faire courre fortune à une choſe que vous tenez bien chere. Mais ſi vous ſçaviez quel coup cela

me

me donne, & combien ces penſées me touchent, peut-eſtre qu'une autre fois vous mettriez toute autre choſe au hazard, pluſtoſt que ma vie : & apres cela, vous me reprochez que ie n'ay pas eſté aſſez diligent à vous envoyer mon portrait. En verité, voudriez vous que ie fuſſe arrivé pour faire un tiers avec ces deux ? & que i'euſſe eſté preſent, pour eſtre teſmoin des contentemens qu'ils reçoivent auprés de vous ? Sans mentir, ie ne croy pas meſme que ma peinture l'euſt pû ſouffrir, & c'euſt eſté me faire mourir en effigie. Encore ie penſe que i'en euſſe ſenty quelque choſe d'icy, & ſans doute i'en fuſſe tombé en langueur, comme ceux que l'on tuë de cent lieuës loin en ne piquant que leur image. Mais quand cette conſideration-là n'y ſeroit point, vous ne deuriez pas ſouhaitter de voir mon portrait, en l'eſtat où les premiers iours de cette abſence m'avoient mis. Il n'y avoit pas d'aſſez mauvaiſes couleurs dans toute la peinture, pour repreſenter celle que la triſteſſe m'avoit donnée : Et ie ne voy pas qu'il y euſt apparence de peindre au vif un homme qui eſtoit plus que demy mort. Vous en euſſiez trouvé un autre que celuy que vous aviez veu ſi content auprés de vous. Et ſi l'on m'euſt bien peint, vous ne m'euſſiez pas reconnu ; car à moy-meſme, ie n'eſtois pas reconnoiſſable, & à peine pouvois-ie paſſer pour une mauvaiſe copie de celuy que i'eſtois il y a quelque temps. Mais i'eſpere que bien-toſt vous me verres plus riant & plus gay, car ie commence à me r'aſſerener le viſage ; & ſi le Peintre n'y oublie rien, vous y verrez une eſperance de vous aller trouver bien-toſt apres mon portrait. Diſpoſez-vous auſſi de me recevoir plus gayement, & que les recommandations de la Demoiſelle an bon eſprit, ne vous en empeſchent pas, ſi vous ioüiſtez encore du voſtre. Ie ne luy envoyay pas mes baiſe mains, mais ie luy renvoyay ceux qu'elle m'avoit faits par trois differentes perſonnes ; & ie ne l'euſſe pas entrepris ſi ie n'euſſe craint de vous offenſer en retenant quelque choſe d'elle. Encore en euſſiez vous eſté advertie, ſi ie n'euſſe eu peur de vous ennuyer un quart d'heure, par un faſcheux reſouvenir comme celuy-là. Et la meſme conſideration qui vous a empeſché de me dire cette autre

nouvelle que i'ay ſçeue d'ailleurs, m'a fait taire de celle-cy. Mais puiſque nous ſçavons tout l'un de l'autre, & que le mauvais Demon qui nous ſepare, veut encore nous rendre preſentes toutes celles de nos actions qui nous peuvent offenſer; ie vous prie trompons ſa malice, & le prevenons en cela, les choſes auront tout un autre viſage, quand nous les ſçaurons par nous-meſme; & pour moy, ie vous iure, qu'il ne m'eſchappera iamais rien, qui en apparence vous puiſſe faſcher, dont auſſi-toſt ie ne me confeſſe à vous. Promettez-moy le meſme, ie vous prie, & me dites comment vous avez pû ſçavoir que i'euſſe fait des recommandations à perſonne, & par quel chemin vous avez trouvé celuy qui m'avoit appris les nouvelles dont ie me ſuis plaint à vous: car ſans mentir i'en ſuis en peine, & pour moy, ie croy que vous avez quelque Génie aupres de moy, qui vous donne advis de ce qui s'y paſſe. Mais puis qu'il vous dit tout, demandez luy ſi ie vous aime, & qu'il vous dit combien de fois ie ſouſpire tous les iours pour vous.

---

## A MADAME....

### LETTRE II.

C'eſt ſans doute une menace, qui eſtonneroit un plus reſolu que moy. Mais tant que vous me menacerez de la ſorte, i'advouë que ie ne ſçaurois vous craindre, & ie ſeray aſſez hardy pour me trouver apres diſner où vous me commandez, quelque malheur qui m'en puiſſe arriver. Ie ſçay bien que voſtre logis n'eſt pas un lieu de ſeureté pour moy, & que ſous l'ombre de l'amitié que vous me faites l'honneur de me promettre, il n'y a perſonne auiourd'huy, de qui ie doive craindre tant de mal, que de vous. Mais au moins, ſouvenez-vous, s'il vous plaiſt, de ne me laiſſer pas ſouffrir trop long-temps: Si vous voulez devenir bonne, comme vous dites, commencez à l'eſtre en cette occaſion. Et ſans mentir, l'obeïſſance aveugle que ie vous rends, vous y oblige en quelque ſorte

ſorte, & la franchiſe avec laquelle vous voyez que ie me remets entre vos mains. Quoy que ie connoiſſe bien à quoy vous me deſtinez, ie veux, neantmoins, rendre contente, tant qu'il me ſera poſſible, la perſonne que vous deſirez qui le ſoit à mes deſpens; & ie vous promets que ie tiendray ſon affection ſecrette ſans en tirer aucune vanité: Mais ie ne ſçay ſi ie me pourray taire de voſtre confidence.

---

## A LA MESME.

### LETTRE III.

C'Eſt le vray moyen de redoubler mes peines, que de me faire entendre, que vous en avez; & moy qui iuſqu'icy ay ſupporté les miennes avec tant de patience, ie doute ſi ie pourray ſouffrir les voſtres. Mais de quelque ſorte que ce ſoit, ie ne puis trop endurer, puiſque c'eſt pour l'amour de vous; & les deux mots, que dans voſtre billet vous avez adiouſtez hors du rang des autres, me doivent tout rendre ſupportable; & me feroient courir gayement au martyre. Ie croy que vous meſme n'en doutez pas, & que vos eſtes aſſez aſſeurée de ma reſolution; puis qu'apres m'avoir adverty du mal que vous me voulez faire, vous attendez que de moy-meſme i'aille le recevoir: & qu'apres diſner ie me rende volontairement en un lieu, où mes peines doivent eſtre redoublées. Cette menace pourroit donner de la crainte à un autre, & feroit longer un plus ſage que moy à ſe mettre en ſauveté. Mais quelque peril que i'y voye, il n'y a pas de moyen de ne vous point obeïr, ni qu'ayant l'honneur de vous connoiſtre ſi bien que ie fais, ie me puiſſe empeſcher d'eſtre,

*Voſtre, &c.*

## A LA MESME.

### LETTRE IV.

I'ay oublié tout ce que ie devois dire à la.. .avec qui vous me vouliez accorder, & ſi ie vous aſſeure, que ce n'eſt pas pour avoir dormy depuis. Ie ſuis faſché de n'avoir pas eu plus de ſoin d'une perſonne qui m'avoit eſté recommandée de ſi bonne part : & que ne luy pouvant donner aucune place en ma volonté, elle n'en ait pas eu davantage en ma memoire. C'eſt la partie de mon ame, dont ie luy pouvois le plus iuſtement faire part : car c'eſt celle qui eſt la plus contraire au iugement, & qui a le ſoin des choſes paſſées. Mais ſi ie luy dis quelque choſe d'obligeant apres diſner, elle ne ſe pourra pas plaindre, que ie ne luy parle que par cœur : & ie ſens le mien ſi eſloigné de tout ce que i'ay à luy dire, que ſi vous ne me ſecourez tantoſt, vous verrez que ie ne ſçauray pas, non plus que vous, ni les mots, ni les temps. Mais pleuſt à Dieu que vous ne ſçeuſſiez pas celuy de voſtre partement, & que vous ne m'en peuſſiez encore auiourd'huy rien apprendre. Car ſans mentir, ie n'ay pas l'eſprit aſſez fort pour en ſouffrir ſeulement, l'imagination, & cette penſée eſtouffe en moy toutes les autres. Quand ie ſonge que demain vous ne ſerez plus icy, ie trouve eſtrange qu'auiourd'huy ie ſois au monde : Et ie ſuis preſt d'auoüer avec vous, qu'il y a de la fiction en cette amour que ie fais paroiſtre, quand ie penſe que ie reſpire encore, & que ſe déplaiſir n'acheve pas de me tuër. D'autres ont perdu la parole, & ſe ſont confinez aux ſolitudes de la Thebaïde, pour de moindres mal heurs que le mien. Mais ſi i'auouë, que ie ne pourrois pas m'aller plaindre de mon mal ſi loin de vous : ie ſuis, ce me ſemble excuſable de n'aller pas chercher un hermitage aux deſerts d'Egypte, puiſque i'eſpere trouver place en celuy que vous allez baſtir. Il n'y a que cette eſperance qui me puiſſe arreſter au monde, & ma vie ne tient plus qu'à cette penſée. Ie ne ſçay pas ſi tout ce que ie dis icy, eſt dans les bor-

nes,

nes de l'amitié paſſionnée ; mais vous ne pouvez dire que ie parle à vous trop clairement, veu que vous pouvez touſiours donner deux ſens à toutes mes paroles ; ni vous plaindre, ſi ie ne vous eſcry pas dans les termes que vous deſirez ; puiſque ie n'ay pas veu encore celuy qui me le doit apprendre. Tandis qu'il m'eſt permis de failir, & que ie puis dire quelque choſe de mes ſentimens, ie vous iure avec la meſme affection que ie fis hier, que la ſeule folie que ie feray au monde, ce ſera d'aymer touſiours la plus aymable qui fut iamais ; & que ie veux bien avoir voſtre haine, dés le iour que vous aurez mon amitié.

---

## A LA MESME.

### LETTRE V.

IE ſens bien que la fin de mes iours approche, & que ie ſuis à la veille du plus grand mal-heur qui m'arrivera iamais. Cependant ie trouve mon eſprit en un eſtat plus tranquille, que ie n'euſſe oſé l'eſperer : & au milieu de mille penſées qui m'affligent, i'en trouve encore quelqu'une qui me conſole. Dans l'eſtonnement où ie ſuis, ie ne puis voir la cauſe d'un evenement ſi extraordinaire : Mais ie connois bien que vous produiſez en mon ame, ie ne ſçay par quels moyens, des effets dont ie ne voy pas la cauſe ; & que vous faites que mon cœur ſe reſiouïſſe, ſans que mon eſprit ſçache pourquoy. Tant y a, que ie ſuis auſſi reſolu de mourir, que s'il me reſtoit quelque choſe à eſperer apres ſela ; & quelque cruelle que ſoit la mort que me va donner voſtre abſence, ie ſuis preparé à la ſouffrir, comme ſi c'eſtoit un paſſage à une meilleure vie. Il me deſplaiſt ſeulement, que cette perſonne à qui vous me preſtez quelquefois, ne me permette pas d'achever mes iours en repos : & que ie ſois contraint de partager entre vous & elle, les dernieres heures qui me reſtent. Cela me perſuade, ce que ie n'avois pû encore bien croire que nous voyons tous à l'heure de la mort,

nostre bon & mauvais ange, & que nous avons en ce moment, de bonnes & de fascheuses visions. Mais ie vous supplie tres-humblement, si vous ne me haïssez pas encore, de ne me pas delaisser en cette extremité, & de prendre soin d'une ame, qui ne peut estre sauvée que par vous, & qui seroit tourmentée à iamais, si vous l'aviez abandonnée.

---

## A LA MESME.

### LETTRE VI.

IL estoit temps que ie songeasse à ma conscience, & ce fut heureusement pour moy, que ie fis hier une partie de ma confession: Car ie n'avois point encore esté si malade qu'auiourd'huy, & mon mal augmente de sorte, que si i'eusse differé davantage, ie croy que ie fusse mort en mauvais estat. Au moins, dans l'acces où se trouve mon esprit, & dans les inquiétudes qui l'affligent, ie voy bien que les resueries le vont prendre; & ie n'espere pas que ie puisse iouïr encore une heure de mon bon sens. Ce qui me le presuade le plus, c'est que parmy les desplaisirs & les ennuis qui me deuroient accabler, ie ne puis estre extrémement triste & que ie me trouve moins affligé que de coustume, quoy que ie sois au pire estat, où ie me vis iamais. Ie perdis l'autre iour ainsi un de mes amis, à qui l'excés de son mal en osta le sentiment. Les songes le faisoient rire dans les angoisses de la mort, & ses imaginations luy donnoient du repos, pendant que sa fiévre le tuoit. Ie vous supplie de ne me point envier une fin pareille à celle-là; & puis qu'il ne me reste pas encore huict iours à vivre, souffrez que ie les acheve en cette sorte. Cela estant, i'advouë que vous estes plus pitoyable que ie ne croyois, & moy plus heureux que ie n'avois esperé. Car une si folle entreprise que la mienne, ne devoit pas avoir un succés si bon, & apres avoir fait une si grande faute, ie n'esperois pas d'en mourir si tost, ni si doucement. Ie vous deman-

emande pardon; Je penſois ne vous eſcrire, que ce ui touchoit voſtre amie, & je viens de m'apperceoir que je ne vous en ay pas dit un mot. Je vous ſupplie tres-humblement d'ordonner d'elle & de moy, ce u'il vous plaiſt, & que je ſçache quand vous voulez ue j'en aille ouïr l'Arreſt. Je vous ſupplierois que ce uſt dés ce ſoir, mais j'ay crainte de vous eſtre importun, & je ne ſçay pas où je vous trouverois apres diſner.

## A LA MESME

### LETTRE VII.

SI c'eſt aujourd'huy que je dois donner du contentement à la perſonne que vous me recommandaſtes hier, je vous ſupplie de m'envoyer ce que vous voulez que je luy donne: ou de ne trouver pas mauvais, que je ne faſſe point de largeſſe aux autres, d'un bien, dont les plus pauvres ſont plus riches que moy. Je n'avois pas eu encore de ſi mauvaiſes heures, que les douze dernieres que j'ay paſſées; & depuis que ie n'ay eu l'honneur de vous voir, j'ay eu ſi peu de repos, que ie vous aſſeure qu'il y a eu des Feüillans qui ont eſté mieux couchez que moy. Cét homme à qui vous laiſſaſtes hier le poignard dans le cœur, a eu une meilleure nuict; La crainte, le regret, le deſplaiſir, & tout ce qu'il y a de poiſons froids dans l'amour, n'ont ceſſé de me deſchirer l'eſprit: & le ſommeil, qui pour quelque temps m'en a voulu divertir, a eſté proprement pour moy l'image de la mort, puis qu'il m'a touſiours fait voir celle de voſtre abſence. En cet eſtat où ie ſuis ne croy pas que voſtre amie puiſſe eſtre fort contente de mon entretien: ſi ce n'eſt que ſon amour ſe ſoit tournée en haine, & qu'il ne luy reſte plus de paſſion, que celle de la vengeance. Si cela eſt, elle trouvera en moy une ſatisfaction toute entiere, & ſera bien aiſe de voir, qu'elle n'eſt pas encore la plus miſerable du monde. Je vous prie, pourtant, en quelque humeur que vous la voyez, de ne me laiſſer pas ſi

ſeul avec elle, que quelqu'un ne nous puiſſe ſeparer: & de conſiderer, qu'il n'y a point de ſeureté pour moy, ſoit qu'elle m'ayme ou qu'elle me haïſſe. Je vous ſupplie tres-humblement, de ne me point refuſer cette faveur, afin qu'au moins, ſi ie l'ay .... que ce ne ſoit pas une autre que vous qui me donne la mort, & qu'il n'y ait que mes ſoûpirs, & l'ennuy de voſtre abſence, qui m'eſtouffent. Je ne ſçay pas ſi vous commencerez par celle cy, à luy monſtrer les Lettres que ie vous eſcris; Mais ie ne m'en plaindray pas, pour veu que vous me permettiez apres cela, de partir à l'heure meſme, & de me ſauver en Eſpagne. Car c'eſt un remede que ie penſe qui eſt propre à toutes ſortes de maux: & ſi vous avez permis á quelqu'un de s'y retirer pour fuïr la fievre, vous me deuriez excuſer, ſi j'y allois pour éviter la mort. Mais dans la miſere où je ſuis, je m'eſtonne que je puiſſe avoir cette penſée; & cette imagination, ce me ſemble, eſt trop gaye pour tomber en un eſprit ſi affligé que le mien. Toutesfois, puiſque vous ſauvez tous les ans la vie à un homme, & que vous m'aſſeuriez hier, que vous faiſiez toutes les bontez qui ne vous couſtent rien; pourquoy ne puis-ie pas eſperer, que ie ſeray peut-eſtre celuy à qui vous ferez cette grace, & que vous ne me laiſſerez pas mourir, puiſque vous le pouvez empeſcher ſi aiſément.

---

## A LA MESME.

### LETTRE VIII.

IE croyois qu'il n'y euſt que vous qui me puſſiez donner de mauvaiſes nuicts, mais je trouvay hier une Dame, qui m'a fait paſſer celle-cy ſans dormir, & qui me perça le cœur ſi ſenſiblement, que ie n'ay point eu de repos depuis que ie l'ay veuë. Sans deſſein, comme ie croy, de m'aſſaſſiner, elle medit, que vous deviez partir demain, & qu'elle avoit appris cette nouvelle de voſtre bouche. S'il eſt ainſi, j'ay, ce me ſemble, quelque raiſon de me plaindre de vous (m'ayant retranché la moitié de ma vie) que ſans l'avoir merité

merité, vous abregiez mes jours devant le temps. Vous treuverez, peut-estre, estrange; qu'un homme si malheureux que moy, se plaigne qu'on ne le laisse pas assez vivre: & que ie me tourmente, de ce que l'on me veut deliurer trop tost de tous mes maux. Mais ie voy bien, qu'encore les plus miserables aiment la vie: & puisque ie ne dois perdre la mienne qu'en me separant de vous, ie croy que ce n'est que la sorte de mourir qui m'estonne, & que ie suis excusable d'avoir peur d'une si cruelle mort. Cette pensée ne m'a pas laissé fermer l'œil depuis hier: & si ce jour me dure autant que la nuict que ie viens de passer, ie ne dourois apprehender vostre absence, que comme un mal-heur, qui ne me peut venir que d'icy à cent ans. Mais un si fascheux accident, se doit prévoir d'aussi loin que cela: & s'il n'avoit à m'arriver qu'à la fin du monde, ie commencerois dés cette heure à le craindre. Neantmoins, ie vous supplie de ne laisser pas de me dire ce qui en est: & puisque c'est toute la grace que vous me pouvez faire, advertissez-moy de l'heure & du jour de ma mort, afin qu'au moins ie me puisse reconnoistre auparavant, & que j'aye loisir de m'y préparer.

---

## A LA MESME.

### LETTRE IX.

JE pensois que la Lettre que ie vous envoye avec celle-cy, arriveroit aussi tost que vous, & qu'elle attendroit long-temps chez M.... devant qu'il vous souvint d'elle. Mais j'ay esté contraint de la garder jusques à cette heure: & je n'ay pû trouver le logis de celuy à qui ie la devois donner, que deux heures apres qu'il fut party. Je croy que vous aurez sçeu les nouveaux sujets d'affliction qui me sont arrivez depuis, & qu'il n'est pas besoin que ce soit moy qui vous donne toutes les mauvaises nouvelles. Je vous diray seulement, que ie ne suis gueres plus heureux en mes amitiez, qu'en mes passions, & que la fortune me frappe-

par tous les endroits, où elle me peut blesser. Neantmoins, pour me toucher vivement de ce malheur, il ne falloit pas qu'elle me l'envoiast apres vostre partement: & si elle vouloit que ce dernier coup me fust sensible, elle me le devoit donner devant que de m'avoir assommé. Et en cela, vous pouvez voir combien peu de chose c'est que l'amitié, quand elle n'est pas passionnée. Car cet accident, qui en un autre temps m'auroit percé le cœur, & que ie voudrois encore avoir racheté de tout ce qui me reste de bien au monde, n'a pû me rendre plus triste que je l'estois: & de tant de larmes que j'ay respanduës depuis, je ne sçay si mon amy en a eu pour luy une toute entiere. Aussi à dire le vray, puis qu'il devoit demeurer icy, & qu'il n'avoit pas d'esperance d'aller où vous estes, je ne puis m'imaginer que l'on luy ait fait grand tort de luy avoir osté la liberté, & de luy défendre la conversation du reste du monde, quand il ne pouvoit plus avoir la vostre. Il me semble bien plus injuste, que l'on me retienne icy prisonnier comme les autres, & que je sois arresté sans que personne m'accuse. Toutesfois, j'advouë que les plus criminels ne le sont pas tant que moy: & quand ceux-cy auroient conspiré contre l'Estat, & l'authorité du Roy, j'ay fait encore une entreprise plus hardie que celle là, pour laquelle je voy bien qu'il faut que je meure.

---

## A LA MESME.

## LETTRE X.

VOus pouvez estre asseurée, que la tristesse, n'y l'amour, ne feront jamais mourir personne, puisque l'un ou l'autre ne m'ont pas encore tué; & qu'ayant esté deux jours sans l'honneur de vous voir, il me reste quelque apparence de vie. Si quelque chose m'avoit fait resoudre à vostre esloignement, c'estoit la créance que javois que j'en ferois quitte pour en mourir, & qu'une si forte douleur que celle là, ne me laisseroit pas languir long-temps. Cependant je trouve

trouve, contre mon eſperance, que je dure beaucoup plus que je ne l'avois imaginé: & quelques coups mortels que j'ay, je croy que mon ame ne ſe peut deſtacher de mon cœur pource qu'elle y void voſtre image. C'eſt le ſeul pretexte que je trouve pour la garentir de laſcheté: & je ne voy que cette raiſon qui la doive retenir ſi long-temps en un lieu, où elle ſouffre tant de peines. Depuis l'heure que vous me viſtes tirer à quatre chevaux, & deſchirer en pieces en me ſeparant de vous, je vous jure, que je n'ay pas eu encore le moyen d'eſſuyer mes yeux, & bien qu'ils ne connoiſſent plus les couleurs, ni la lumiere, ils ne me ſerviront pourtant jamais ſi fidelement qu'ils font, puis qu'ils m'aydent à pleurer voſtre abſence. Dans les tourmens & la langueur où je ſuis, il me ſemble que je ſois reſté tout ſeul ſur la Terre, ou que l'on m'ait tranſporté en ce coin du Monde, où l'on ne void gueres plus ſouvent le Soleil, que nous ne voyons icy les Cometes, & où la plus courte nuict dure trois mois. Encore le mal heur ne feroit pas tout ce qu'il peut de pis contre moy, ſi celle où je ſuis maintenant ne duroit pas davantage: & je doute, ſi apres ce temps-là, ie pourrois eſperer de revoir le jour. Mais jugez, je vous ſupplie, .... à quel poinct je ſuis reduit, que n'eſtant encore qu'à l'entrée d'une ſi longue & ſi faſcheuſe nuict, je commence des-jà à compter les heures, & ſans paſſer chaque moment avec impatience. Que ſi dans les tenebres qui me couvrent, il y avoit au moins quelques intervalles de repos, que je pûſſe quelquefois faire de beaux ſonges. Mais tant extravagantes que ſoient mes reſueries, elles ne le ſont jamais aſſez pour me rien propoſer d'agreable; & mes penſées ne ſont raiſonnables qu'en cela, quelles ne me promettent jamais de bien. En cét eſtat, je penſe que je vous puis jurer, que le plus mal-heureux homme du monde eſt aujourd'huy celuy qui vous honnore le plus: & ſans mentir, il ſeroit impoſſible que je pûſſe tant vivre, ſi je n'eſperois bien-toſt d'en mourir. Mais je voy bien qu'il ne me reſte pas encore quinze jours à plaindre voſtre abſence, & que ma vie & mes maux ne peuvent durer que juſques-là. Cette eſperance me fait ſouffrir plus patiemment l'un & l'autre, &

je croy que vous n'eſtes pas faſchée que ie l'aye, puiſque vous voulez bien que j'eſpere tout ce que ie dois eſpere. Au moins, je ne puis expliquer plus advantageuſement pour moy, les dernieres paroles que vous m'avez dites: & de quelque coſté que ie tourne la veuë, ie ne voy pas que ie puiſſe jamais attendre mieux. Neantmoins, vous qui voyez bien plus clair, & beaucoup plus loin que ie ne fais: ie vous ſupplie, dites-moy ſi ma folie devoit avoir une fin plus heureuſe que celle-la, & ce qu'il fuſt arrivé de moy, ſi i'euſſe veſcu davantage:

---

## A LA MESME.

### LETTRE XI.

J'Ay bien de la honte à vous le dire; mais ce malheureux, qui deuroit eſtre mort il y a ſi longtemps eſt encore au monde. Et apres avoir eſté quinze jours ſans ouïr de vos nouvelles, ie ſuis en eſtat de vous mander des miennes. Il eſt vray qu'elles ſont ſi mauvaiſes, & les deſplaiſirs qui me preſſent ſi inſupportables, que ſi je ne m'en tire par quelque ſorte que ce ſoit, vous jugerez bien que ce n'eſt pas manque de ſentiment & de reſolution, & que dans les tourmẽs où ie ſuis il faudroit beaucoup moins de courage pour endurer la mort, que pour ſouffrir la vie. Et certes, elle que ie meine eſt ſi mal-heureuſe, que deſia mille fois ie me ſerois reſolu de la perdre, ſi j'oſois me donner quelque contentement lors que ie ne vous voy pas; & ſi vous ne m'aviez appris que ce n'eſt pas eſtre tout à fait malheureux, que d'avoir le plaiſir d'unne mort volontaire. Il faut donc que ce ſoint mes douleurs toutes ſeules, qui achevent de me la donner; & ie veux aller à ma fin pas à pas, ſans la haſter d'un demy jour. Auſſi bien, quoy que le regret de ne vous plus voir me couſte deſia plus de cent mille larmes, ie n'ay pas encore aſſez pleuré voſtre abſence; & ayant tant de mal-heurs à plaindre, ie ne dois pas eſtre ſi toſt preſt de jetter le dernier ſoûpir

## A LA MESME.

## LETTRE XII.

DEpuis que vous nous avez laiſſez, il n'a point coulé de moment, qui n'aye adiouſté quelques nouveaux deſplaiſirs aux miens: & ie n'ay point paſsé d'heure, que ie n'eſtimaſſe celle de ma mort. Mais ie voy bien que mon ame, ſous la triſteſſe que l'accable, n'a pas ſeulement la force de ſortir; & que ſi elle ſe tient encore dans mon corps, c'eſt comme ces Pareſſes des Indes, dont l'on vous parloit il y a, ce me ſemble, plus de cent ans, qui ne ſe peuvent reſoudre de quiter l'arbre où il n'y a plus dequoy les nourrir; & qui ayment mieux mourir en langueur, que d'avoir la peine de changer de demeure. Je vous aſſeure que ie n'encheris rien deſſus la verité: & ce grand eſprit, qui vous fait imaginer ſi facilement toutes choſes, ne vous ſçauroit faire comprendre la moitié de mes ennuis. Je paſſe les jours entiers ſans ouvrir les yeux, & la plus grande part de la nuit ſans les fermer. Et ce qui vous doit eſtonner davantage ces mauvaiſes heures d'impatience & de deſeſpoir, & ces nuits que la crainte de vous avoir déplû me faiſoient veiller avec tant de mortelles inquietudes, ie les regrette à cette heure; comme des joyes perduës, & des douceurs de ma vie paſsé. Voila le chaſtiment que meritoit la plus grande folie qui fut jamais; & les peines qu'il faut que ie ſouffre pour vous avoir ſceu trop bien connoiſtre. Mais au milieu de toutes ces afflictions, quoy que ie voye bien qu'il n'y a autre iſſuë, que celle de ma vie, & que toutes les faveurs du ciel, & de la fortune, ſont trop foibles pour m'entirer, ie croy encore, ſans que ie me puiſſe imaginer comment, qu'il ne vous ſeroit pas impoſſible de me faire mourir bien-heureux, & que tout ce que le reſte du monde ne pourroit pas, vous le pourriez toute ſeule.

## LETTRE XIII.

### A LA MESME.

J'Esperois titer cét advantage de la solitude, où vous m'aviez laissé, que je n'y serois diverty de personne; & qu'estant en un lieu, où je n'ay point du tout de connoissance, j'aurois loisir de vous mander quelqu'une de mes pensées. Mais voila qu'à peine me donne-t'on le temps de vous rien dire, pour m'enmener à Fontainebleau, & la fortune me presente une occasion importante d'y aller, exprés comme je croy, pour m'oster le contentement de vous escrire. Au moins, quelque beau-semblant qu'elle me puisse faire, j'ay trop de sujet de me défier d'elle, apres en avoir reçeu de si mauvais offices: & je ne pense pas qu'elle voulust plus se remettre bien avec un homme, à qui elle a fait tant de mal. Toutesfois, m'ayant conservé jusques icy au milieu de tant de maux, je pourrois esperer, si je n'avois perdu tout courage, qu'elle me reserve à quelque chose de grand; & que peut-estre elle veut faire voir en moy quelques-uns de ses miracles, puisque desia elle y en a fait un si estrange, en me sauvant la vie. Mais la derniere faveur qu'elle m'a faite, est beaucoup plus grande que celle-là, & ie luy suis plus redevable, de m'avoir fait retrouver par le plus grand bonheur du monde, la premiere Lettre qu'il vous a pleu m'écrire, apres avoit esté deux jours esgarée. Je ne sçay, si je vous le devois avoir mandé: mais dés l'heure qu'elle fut entre mes mains, je reconnus que ie puis encore recevoir quelque joye, lors que je ne vous vois point, & tant que j'ay esté à la lire, ie doute si j'ay esté affligé de vostre absence. Ne croyez pas que cela soit peu de temps: car c'est presque tout celuy qui a passé, depuis que je l'ay reçeüe: & c'est la seul occasion où mes yeux m'ayent servy avec plaisir, depuis que ie ne vous vois plus. Je vous jure que ie vous dis cecy avec verité, quoy que j'aye veu plus d'une fois vos deux bonnes amies, & que je n'ay rien trouvé d'agreable dans le ton de la voix de l'une, ni dans l'action de l'autre. Toutes les fois que i'ay esté chez celle avec

qui

qui ie vous laiſſay, les vers du Taſſe que ie la priay de lire, ont fait la moitié de ſon diſcours, & ſes geſtes l'autre. Et quoy que ce ſoient deux choſes excellentes en leurs eſpeces, cela pourtant n'a pû empeſcher, que ie n'aye eſté auſſi triſte que la premiere fois que vous m'y avez veu; & ie n'ay rien trouvé en elle, qui ne me doive conſoler de l'advis que vous me donnez, que ie n'en ſçaurois iamais eſtre aymé. Toutesfois, ſon amitié me pourroit eſtre plus utile que vous ne penſez, & ie la deurois rechercher avec plus de peine que ie ne fais pas, puis qu'elle eſt aſſez reſoluë pour tuër ceux qu'elle aime, quand ils ſont auſſi mal-heureux que moy. Mais ie voy bien qu'elle ne m'accorderoit pas cette faveur, ſans connoiſſance de cauſe, & que devant que de me faire mourir, elle me voudroit mettre à la queſtion. Au moins, elle commença à me la donner le dernier iour que ie l'ay veuë, & me fit beaucoup de demandes touchant la cauſe de mon tranſiſſement, qui dure encore. Mais un homme qui ſçait ſupporter voſtre abſence, ſçaura bien endurer la geſne, & il n'eſt pas à croire que les tourmens me facent rien dire, puiſque ie ſuis tant accouſtumé à ſouffrir, & qu'ayant deſia confeſſé une fois, ie n'ay pas veu que pour cela on ait en rien diminué les miens. C'eſt à vous, .... à qui ie fais ce reproche, & de qui, ce me ſemble, ie me dois plaindre, que vous ayant advoüé mon crime, vous ne ſoyez pas aſſez iuſte pour me faire mourir, ni aſſez bonne pour me laiſſer vivre. Ie vous demande l'un ou l'autre de toute mon affection; & ſi ie ne puis eſperer de vous faveur, au moins faites moy iuſtice. Mais quoy que vous ordonniez, ie vous ſupplie que ie l'entende de voſtre bouche; & il m'importe peu que ce ſoit la vie ou la mort, pourveu que i'aye l'un des deux en voſtre preſence. Il n'y a point d'entrepriſe hazardeuſe, dont ie ne vienne à bout, ni de chaſteaux enchantez, où ie n'entre ſous voſtre conduite. Que ſi les enchantemens qui empeſchent qu'on ne vous voye, doivent eſtre achevez par le plus fidele ou le plus amoureux homme du monde, ie vous aſſeure que ie les dois mettre à fin, & que cette advanture ne peut eſtre deuë à un autre qu'à moy. Mais, voila que M. de B. avec qui ie m'en vay, m'envoye

dire.

dire, qu'il eſt preſt de partir ; & ie n'oſerois le faire attendre, car ie l'honore beaucoup. Il a une maiſon au M. où il doit aller dans quinze jours : Il me faut plus de loiſir que ie n'en ay, pour reſpondere à des Lettres qui ont beſoin de commentaire. Vous me donnerez donc, s'il vous plaiſt, du temps pour cela. Car juſques icy a peine en ay-ie eu aſſez pour les bien entendre.

---

## A DIANE

### LETTRE XIV.

S'Il le deplaiſir de ne point voir ce que vous aymez, vous eſt auſſi ſenſible qu'à moy, & ſi vous ſouffriez durant cette abſence quelque choſe adprochant de ce que j'endure, quelles conſiderations y a-t-il, belle Diane, qui vous puiſſent obliger d'eſtre deux jours ſans me voir, & pourquoy ne nous jettons-nous pas pluſtoſt à toute autre extremité qu'a celle où ce malheur nous reduit ? Pour empeſcher que quatre ou cinq perſonnes le parient, & qu'elles ne remarquent nos contentemens ; eſt-il raiſonnable que nous n'en ayons plus, & pour éviter un peu de bruit, faut-il que nous endurions tant de maux. Non, non, ma chere Diane le plus grand mal qui nous puiſſe arriver, c'eſt d'eſtre ſeparez l'un de l'autre, & ie n'en ſçache point que nous devions tant craindre que celuy-là. Auſſi-bien pour tant de peine que nous-nous donnons, ne croyez pas que nôtre affection en ſoit plus ſecrette. La triſteſſe qui eſt ſur mon viſage toutes les fois que ie ne vous vois point, la découvre à tout le monde, & parle plus haut que perſonne ne ſçauroit faire. Quittons donc deſormais une diſcretion qui nous couſte ſi cher, & donnez-moy dés apreſdiner quelque moyen de vous voir, au moins ſi vous voulez que ie vive.

A LA

## A LA MEME.

### LETTRE XV.

APres vous avoir laiſsé paſſer le temps hier juſques à minuict, il n'y a pas de danger, ce me ſemble, belle Diane, que ie vous face ſouvenir aujourd'huy, que vous avez un ſerviteur qui ne vous a point veuë il y a preſque deux jours; & à qui on ne ceſſa hier de reprocher ſes reſueries, cependant peut-eſtre que l'on vous loüoit où vous eſtiez, de voſtre belle humeur. J'ay creu qu'il eſtoit à propos de vous faire ſonger à luy ce matin, car poſſible vous n'y penſaſtes point hier; & ie n'eſpere pas qu'en ſi bonne compagnie, quelqu'une de vos penſées vous euſt osé parler de moy. Au moins j'en eus tant hier de toutes les ſortes, que j'ay raiſon de croire qu'il ne vous en pouvoit reſter; & ie m'imagine que vous trouvant aſſez bien accampagnée, & jugeant que je ſerois trop ſeul, vous m'envoyaſtes toutes les voſtres pour m'entretenir. Auſſi elles vindrent en foule par tout où ie fus, & furent meſmes ſi hardies, qu'elles entrerent avec moy en une maiſon où elles ne doivent pas eſtre trop bien receües. C'eſt chez une Dame, pour qui vous m'avez reproché quelquesfois que ie n'avois point de pitié, avec laquelle trouvant un de vos Couſins, qui ne vous en fait point non plus, ie ne pû m'empeſcher que ie ne trouvaſſe occaſion de parler de vous; cela fut cauſe que j'y demeuray deux heures plus que d'ordinaire, durant leſquelles voſtre nom fut repeté plus de vingt fois. Je vis le feu, & la jalouſie en l'eſprit de l'un & de l'autre, & nous fuſmes vengez tous deux; moy de celuy, qui avoit eſté ſi hardy que d'yamer Diane; & vous de celle qui avoit osé entreprendre d'aymer ce qui luy appartient. Je ne ſçay ſi en cela j'ay eſté trop peu diſcret, ou trop malicieux: mais ie vous aſſeure, que c'eſt le ſeul plaiſir que j'eus hier; & le premier que ie reçeu jamais en ce lieu-là. Je vous prie de me le pardonner, à la charge que ie vous pardonneray auſſi, ſi d'avanture vous receuſtes hier quelque contentement ſans moy.

# A CLIMENE.

## LETTRE XVI.

PUis-que je ne vous puis parler, non plus que ſi j'eſtois abſent, permettez-moy de vous eſcrire, & de me ſervir du ſeul moyen qui me reſte pour me faire entendre. Je crois, belle Climene, que le plus grand mal que j'avois à craindre, eſtoit celuy d'eſtre ſeparé de vous : mais l'abſence a-t-elle rien de plus cruel, ni de peine plus inſupportable, que celle de me trouver aupres de vous, comme j'y ſuis à cette heure ? Eſtre prés de toutes les graces, & toutes les joyes, & de toutes les beautez du monde, ſans oſer y tourner la veuë; avoir ſon cœur d'un coſté, & regarder toûjours de l'autre ; parler de toute autre choſe que de ce que l'on penſe ; & tandis que l'on eſt dans les feux, & dans les gehennes, eſtre obligé de conter des hiſtoires & des fables : Ce ſont des tourmens que paſſent toute imagination, & que nul homme ne pourroit ſouffrir, s'il ne les ſouffroit pour l'amour de vous. Je ſuis bien vengé maintenant des maux que je diſois que mes yeux m'avoient faits ; Ils ne ſont pas plus libres que moy, ils ſouffrent à leur tour toutes les peines qu'ils m'ont causées, & ſont punis à cette heure qu'ils n'oſent plus ſe tourner vers vous, & qu'ils ont perdu cette joye, pour laquelle ils vous ont vendu ma liberté. Voila, Climene, l'eſtat où ie ſuis pour vous, & les déplaiſirs que ie ſouffre, pour avoir connu mieux que perſonne, combien vous eſtes aymable. Je ne voy pas qu'ils puiſſent diminuer : j'en prevoy d'autres qui me menacent, & ie ſçay que ie ſeray plus malheureux dans trois jours, lors que ie ne pourray, ni vous voir, ni vous entendre, ni vous eſcrire. Cependant, au millieu de ces maux, ie benis à tous momens le jour que ie vous rencontray la premiere fois, & i'ayme mieux toutes ces peines, que la tranquillité où i'eſtois devant que de vous avoir veuë. Je vous demande ſeulement, que vous me plaigniez un peu, & que vous me ſouhaittiez quelquefois en vous-

meſme

meſme une meilleure fortune, puis que pour l'amour de vous, i'en ſçay ſi bien ſupporter une mauvaiſe.

---

## A MADEMOISELLE de M.....

### LETTRE XVII.

MADEMOISELLE,

Je ne dors qu'avec beaucoup de peine i'ay perdu le gouſt de toutes choſes, l'uſage meſme de l'air ne m'eſt pas libre, & ie ne reſpire pas tant que ie ſouſpire; voila l'eſtat où ie ſuis depuis que ie ne vous ay veuë. Il eſt vray que ie ne ſuis pas aſſeuré d'où cela me vient, & que ie ne ſçay ſi c'eſt un effet de mon rhume ou de mon amour; toutes fois, il y a apparence que c'eſt vous qui faites mon plus grand mal, puis que le plus grand ſoulagement que i'y trouve eſt de vous eſcrire. Sans mentir, ie ne vous vis iamais ſi aymable que vous l'eſtiez l'autre iour. Nonobſtant ce que vous ſçavez, qui eût pû faire peur à un autre, ie vous trouvay la plus iolie choſe du monde, & quoy que vous me chaſſaſſiez de temps en temps, & que vous euſſiez changé voſtre humeur en celle de Mademoiſelle de ſaint Martin, voſtre entretien me ſembla tres-agreable. Cela me fait voir qu'outre les choſes qui paroiſſent en vous, il y a encore quelque enchantement ſecret qui fait que l'on vous ayme, & que vous ne ſçauriez iamais, quoy qu'il vous arrive, n'eſtre pas belle & n'eſtre pas douce. Au millieu de tous vos mépris, ie ne vous ſçaurois trouver cruelle. lors que vous me déchirez le cœur, & que vous le mettez en mille pieces, il n'y en a pas une qui ne ſoit à vous, & un de vos ſoû-ris, confit toutes les plus ameres douleurs que vous me faites ſouffrir. Aimant toutes les choſes douces, ie ne puis trouver mauvaiſes celles que vous faites, & la mort meſme me ſemblera bonne de la façon que vous l'appreſtez. Puis que ie trouve tant de gouſt en vos défaveurs iugez, combien vos fauveurs me toucheroient, & ayez le plaiſir, au moins une fois, de voir l'effect qu'elles feroient

en

en moy. Vous ſçavez qu'il ne m'en faut pas tant: pour me contenter, & que ſans qu'il vous en couſte beaucoup vous me pouvez accordet tout ce que ie deſire.

---

A. M. D.

## LETTRE XVIII.

VOicy la quatrieſme lettre que ie vous eſcris ſans avoir de vos nouvelles, ſi c'eſt la faute de le Fortune, c'eſt le plus grand malheur du monde; ſi c'eſt vôtre faute, c'eſt la plus grande cruauté que vous fiſtes iamais. Cependant, ie ne me puis empeſcher de vous faire ſouenir de moy, & ſans voir que cela puiſſe eſtre bon à rien, ie vous eſcris des lettres, ſans y attendre de réponſe, & des plaintes auſquelles ie n'eſpere pas de ſatisfaction. La derniere fois que ie vous eſcrivis, ie croyois m'eſtre mis en repos; mais, à ce que ie vois, il n'en faut plus attendre, depuis qu'une fois en ſa vie on vous a veiie. Cette image, que ie croyois à demy effacée dans mon eſprit, y eſt revenüe avec toutes ſes couleurs, & avec plus de lumiere que iamais: elle remplit tellement mon ame, qu'il n'y a plus de place pour toutes les autres choſes, & celles qui ſont icy, ſont plus loin de moy, que vous qui en eſtes à plus de cent lieuës. C'eſt dommage, ſans mentir, que la plus belle perſonne du monde ſoit auſſi la plus ingrate, & la plus cruelle, & qu'avec tant de raiſons de ne vous aymer pas, il ſe trouve tant de ſuiets, & meſme tant de neceſſité de vous aymer. Voyant que vous ne me teniez pas ce que vous m'aviez promis, i'avois fait tout ce que i'avois pû pour me remettre en liberté, pour me tirer de vos mains. Apres, tout, m'y voila retombé mieux que iamais, & tous mes efforts ne m'ont de rien ſervy, qu'à m'apprendre de ne plus tenter une autrefois une choſe impoſſible, & de ne pas adiouſter à tant de autres peines, celle de chercher des remedes où il n'y en a point. Vous pouvez donc me faire tel traittement qu'il vous plaira, ſans que ie m'en puiſſe reſſentir, ie n'ay plus de cœur, ni de force, ni de reſolution contre vous. Mais il eſt, ce me ſemble, ce voſtre gene-

generoſite, de ne pas faire de mal à un homme qui s'abandonne entierement à voſtre mercy, & de ne pas rendre mal-heureuſe, la plus ſoûmiſe, la plus des-intéreſſée, & la plus parfaite paſſion qui fut iamais.

## LETTRE XIX.

IL fait un des plus beaux iours que l'on ait veus de l'Eſté ; ie ſuis à Liancour, qui eſt un des agreables lieux du monde ; ie ſuis avec trois des plus aymables perſonnes de France, & ie m'enferme tout ſeul pour vous écrire. Par là, vous iugerez bien que ie ne ſuis pas en ſi manvaiſe humeur que la derniere fois, & que cette Lettre ſera plus douce que l'autre. Vne heure apres vous l'avoir envoyée ie m'en repentis, & le meſme ſoir ie reçeus la voſtre qui acheva entierement de m'appaiſer ; non pas que ie changeaſſe d'opinion, & que ie ne iugeaſſe que mon reſſentiment eſtoit iuſte : Mais ie ne ſçaurois plus avoir contre vous de colere qui dure, & ie vois bien que vous ne me ſçauriez faire de ſi grand déplaiſir que vous ne me faſſiez oublier avec trois paroles. Car enfin, mon affection eſt à cette heure au point où vous diſiez unefois à ſanit Clou qu'elle devoit eſtre ; & quand ie vous aurois convaincuë d'une infidelité, non pas d'une negligence, ie ne pourrois pas m'empeſcher de vous aymer. Puis que i'avois à eſtre ſi abſulement ſous le pouvoir de quelqu'un ; au moins, c'eſt un grand bon-heur pour moy de ce que ie ſuis tombé entre les mains d'une perſonne ſi bonne, ſi iuſte & ſi raiſonnable, & qui diſpoſe de moy avecque plus de ſoin, de bonté & de raiſon que ie n'uſſe pû faire moy-meſme. Ie pourrois pourtant vous reproches à cette heure que vous n'avez pas eſté aſſez ſoigneuſe de mon repos : Car dites le vray, à quoy avez-vous ſongé de me mander que la Fortune vous a fait d'eſtranges tours, ſans me dire ce que c'eſt, & me laiſſer le reſte à deviner. C'eſt la plus belle invention du monde pour me faire imaginer, & reſſentir tous les mal heurs qui peuvent vous eſtre arrivez ; au lieu que i'en ſerois quitte pour quelques-uns, ſi vous m'a-

m'aviez mandé ce qui en eſt. Oſtez-moy viſtement de cette peine ; qui eſt, ie vous iure, une des plus grandes que i'aye eüe de ma vie. Ie vous écris avecque beaucoup de haſte & d'interruption ; car voila que l'on m'appelle & que l'on heurte à la porte de ma chambre. Mais ie ne me puis pas reſoudre à vous écrire une courte lettre, & vous la trouveriez peut-eſtre plus méchante que l'autre, ſi elle n'eſtoit pas aſſez longue. I'ay baisé la voſtre mille fois, & ie ne l'ay guere moins leuë; elle eſt la plus iolie & la plus obligeante du monde. Mais, au nom de Dieu, écrivez moy ſans ſoin, afin que vous m'écriviez avecque plaiſir, & parlez-moy dans vos lettres avecque la meſme naifueté que vous me parliez dans voſtre chambre. Ie ne connois que trop voſtre eſprit, ne vous en mettez pas en peine, & faites-moy connoiſtre voſtre affection comme ie ſouhaite. I'ay une extréme ioye de ce que vous eſtes avecque la perſonne que vous me mandez : Car ſçachant combien vous l'aymez, & combien elle eſt aymable, ie ſçay que ce vous eſt une extréme ſoulagement que de l'avoir. Vous me mandez qu'elle me connoiſt à cette heure auſſi-bien que vous. Quoy! luy avez-vous dit toutes mes mauvaiſes humeurs, luy avez-vous conté combien ie ſuis méſchant, & quelles peines ie vous ay données ? Sans mentir, vous eſtes une méchante femme, ſi cela eſt, & ie ſcay bien ce que ie luy diray de vous, pour me venger, quand ie la verray. Il n'eſtoit pas neceſſaire de me dépeindre ſi bien, & il valloit mieux me faire un peu moins reſſemblant, & me faire plus aymable ; car elle qui aime tant voſtre repos qui n'a point de ialouſie pour vous, qui aime tant ce que vous aimez ; i'ay peur qu'elle me veüille mal de ce que ie vous ay tant tourmentée, & qu'elle croye que ie ne ſuis guere honneſte homme, quand elle ſçaura que i'ay eſté ſi ialoux. Mais ie vous prie, de quelque ſorte que ſoit, donnez-luy bonne opinion de moy, car, ſur toutes choſes, ie deſire eſtre bien avec elle, & à cette heure que ie croy eſtre aymé de vous, il n'y a rien au monde que ie deſire tant que ſon amitié. I'ay perdu depuis quatre iours Monſieur C..., & ſans mentir avec beaucoup de regret ; car ie l'aime & l'eſtime extrémement. Ie luy ay dit que ie vous eſcri-

rois

rois par la voye de.... Vous m' avez fait beaucoup de plaiſir de me mander que vous prenez plaiſir à lire les livres que ie vous ay donné ; mais mandez-moy lequel vous plaiſt de plus, & dans celuy-là, ce que vous aimez davantage. I'avois reſolu de vous prier de m' en mander quelque choſe; mais ne me dites pas ſeulement cela, rendez-moy compte de tout ce que vous faites; car ie ſeray extrémement aiſe de ſçavoir les moins importantes de vos penſées & de vos actions. Ie m'en retourne à Paris, i'y trouveray une des vos lettres, cela me donne une extréme impatience d'y aller. Ie croy que i'y ſeray dans deux iors. Mais pource que le meſſager part demain à midy, i'envoye cette lettre devant par un laquais. Adieu, aimez-moy, ie vous en coniure pour moy, ie ne puis pas dire combien ie vous ayme, le temps vous le fera voir.

---

## A MADAME....

### LETTRE XX.

MADAME,

Enfin, ie ſuis icy arrivé en vie, & i'ay honte de vous le dire ; car il me ſemble qu'un honeſte homme ne deuroit pas vivre apres avoir eſté dix iours ſans vous voir. Ie m'eſtonnerois davantage de l'avoir pû faire, ſi ie ne ſçavois qu'il y a deſia quelque temps qu'il ne m'artive que des choſes extraordinaires, & auſquelles ie ne me ſuis point attendu, & que de puis que ie vous ay veuë il ne ſe fait plus rien en moy que par miracle. En verité, c'en eſt un effet eſtrange, que i'aye pû reſiſter iuſques icy à tant de déplaiſirs, & qu'un homme percé de tant de coups, puiſſe durer ſi long-temps! Il n'y a point d'accablement, de triſteſſe ni de langeur pareille à celle où ie me trouve; l'amour & la crainte, le regret & l'impatience m'agitent diverſement à toutes heures: & ce cœur que ie vous avois donné entier, eſt maintenant dechiré en mille pieces. Mais vous eſtes dans chachun de elles, & ie ne voudrois pas avoir donné la plus petite a tout ce que ie vois icy. Cependant,

au milieu de tant & de ſi mortels ennuis, ie vous aſſeure que ie ne ſuis pas à plaindre; car ce n'eſt que dans la baſſe region de mon eſprit, que les orages ſe forment, & tandis que les nuages vont & viennent, la plus haute partie de mon ame demeure claire & ſereine, & vous y eſtes touſiours belle, gaye & éclatante, telle que vous eſtiez dans les plus beaux iours où ie vous ay veuë, & avec ces rayons de lumiere & de beautez que l'on voit quelquefois à l'entour de vous. ie vous avouë qu'à toutes les fois que mon imagination ſe tourne de ce coſté-là, ie perds le ſentiment de toutes mes peines. De ſorte qu'il arrive ſouvent que lors que mon cœur ſouffre des tourmens extremes, mon ame gouſte des felicites infinies; & au meſme temps que ie pleure, & que ie m'afflige, que ie me conſidere éloigné de voſtre preſence, & peut-eſtre de voſtre penſée; ie ne voudrois pas changer ma fortune avec ceux qui voyent, qui ſont eymez, & qui iouyſſent. Ie ne ſçay ſi vous pouvez concevoir ces contrarietez, vous Madame, qui avez l'ame ſi tranquille: c'eſt tout ce que ie puis faire que de les comprendre, moy qui les reſſens; & ie m'eſtonne ſouvent de me trouver ſi heureux, & ſi mal-heureux tout enſemble. Mais ie vous ſupplie que ce que ie vous conte de mon bon-heur, ne vous empeſche pas d'avoir ſoin de ſoulager mes maux, car il ſont tels qu'ils ne laiſſent pas de me miner, lors meſme que ie ne les ſens pas, & la ſeule agitation de deux ſentimens ſi differens, eſt capable de m'abatre. Si donc vous avez quelques raiſons pour me conſoler, qui ne ſoient point tirées de Seneque, ie vous coniure de me les eſcrire; & de m'envoyer en cette occaſion, quelques-unes de ces paroles miraculeuſes que vous ſçavez dire, qui rendent en un inſtant la force & la gayeté aux eſprits les plus malades, & qui m'ont deſia deux autres fois ſauvé la vie. Sans mentir, vous eſtes obligée de conſerver la mienne, puiſqu'elle eſt à vous, & que ie vous l'ay donnée de ſi bon cœur. Pour moy, ie confeſſe qu'lle m'eſt plus chere depuis qu'lle vous appartient, & que ie ſerois faſché de ſortir du monde, ſi toſt apres y avoir connu ce qui eſt plus parfait, & de plus beau.

LET-

## LETTRE XXI.

A M.

Ie vous demande pardon, & vous confeſſe qu'il me ſemble que ie ne vous ay pas aymée ces iours paſſez, & que ce n'eſt que d'avant-hier que ie vous ayme. Au moins, mon affection s'eſt tellement accreuë depuis ce iour-là, & s'eſt eſlevée, & amonté ſi haut, que quand ie regarde delà, celle que i'avois auparavant, ie la vois ſi baſſe qu'elle ne paroiſt preſque point, & cette amour que ie croyois il y a huit iours le plus grande du monde, me paſſe à peine à cette heure pour quelque choſe. Comme ie ſuis bien-aiſe de me voir en cét eſtat, il me déplaiſt qu'il ne ſoit pas arrivé pluſtoſt, & ie veux mal à mon cœur de vous avoir caché ſi long-temps une ſi grande place. Eſtant auſſi aymable que vous eſtes, il me ſemble que ie vous ay fait tort de ne vous avoir pas aymée autant que ie fais, dés le premier moment que ie vous ay veuë, & ie ne devois pas permettre aux obligations que ie vous ay, de contribuer quelque choſe à cela. Mais, ſans doute, c'eſt que ie ne vous ay pû connoiſtre du premier coup, & à dire le vray, tant de differentes beautez que vous auez, tant de graces & de charmes, tant d'eſprit, de iugement, de courage, de force & de generoſité, ne ſe peuvent pas voir d'une veuë. il faut du temps pour cela, & il y a tant de choſes en vous, qu'il eſt beſoin de pluſieurs iours ſeulement pour vous bien voir. Ie ne ſçay ſi ie me trompe mais il me ſemble qu'à cette heure i'en ſuis venu à bout, & mon eſprit en eſt ſi remply, qu'il n'y a plus de place pour aucune autre choſe: mon ame eſt toute employée à vous conſiderer & à vous comprendre, & cela, ie le fais avec tant de plaiſir & tant d'attention, qu'eſtant ſur le bord du plus affreux precipice du monde, ie ne m'en apperçois quaſi pas, & me voyant à la veile de vous perdre, ie ne fais que me réiouïr de vous avoir trouvée. Ie vous iure, ma chere M. que ie ne vous eſcris que ce que ie penſe, & que la moindre partir de ce que ie penſe, eſt ce que ie vous eſcris. Il ne ſe trouve plus de paroles pour exprimer l'affection que i'ay pour vous, elle eſt au delà de ce qui ſe peut dire, &

de ce qui se peut penser. Il n'y a que vous seule au monde qui la puissiez imaginer, & vostre, &c.

---

## LETTRE XXII.

IE ne sçay pas bien, ce voyage, comment ie vous dois escrire, car ie suis extrémement mal satisfait de vous, & de ce que vous ne m'avez pas encore fait sçavoir de vos nouvelles, en ayant eu tous les iours occasion. Ce qui m'empesche, c'est ce que ie ne vous veux rien dire qui vous pûst affliger, ou qui pûst troubler vostre repos; car, sans mentir, il m'est plus cher que le mien propre. Mais aussi ie ne veux pas vous déguiser mon ressentiment, & il n'est pas en ma puissance d'user d'artifice avec vous ni de vous escrire comme ie ferois si i'estois content. Pour vous dire le vray, ie ne puis comprendre comment une personne qui a tant fait de choses pour conserver mon repos, n'a pû faire en six semaines une lettre pour m'obliger; & que vous, qui trouvez l'absence une chose si dangereuse, & qui tesmoignez de craindre si fort qu'elle fist quelque mauvais effet en moy : vous-vous y soyez tellement abandonnée, & que vous ayez negligé durant un si long-temps, de vous servir du seul remede qu'il y a contre elle Il y a tantost deux mois que vous estes partie, vous aviez une addresse seure pour m'escrire, il y avoit des messagers par tous les lieux où vous avez passé, & ie n'ay pas eu encore une lettre de vous. A vostre avis, que puis ie penser de cela, voules vous que ie croye qu'à Orleans, à Blois, à Tours, à Angers, & depuis, durant tout le temps que vous avez esté à... & à..., à vous n'avez pas eu le temps de me faire une lettre? Est-ce que vous n'avez pas fort desiré de voir des miennes, & qu'ainsi vous avez iugé que ie n'aurois pas beaucoup de haste de voir des vostres? Il est vray que vous n'y estiez pas obligée, & que ie vous avois tesmoigné en partant, que ie ne m'attendois pas d'avoir de vos lettres qu'apres que vous auriez eu le loisir de recevoir des miennes. Mais en deviez-vous moins faire pour cela; & deviez-vous pas prendre plaisir à

me

ne procurer un bien à quoy ie ne m'attendois pas ? Ie ous avois laiſsé la liberté de ne me point obliger, ous en avez usé, & vous ne m'avez point eſcrit à cau- e que vous avez pû vous en diſpenſer. Quoy donc ! ſi ous euſſiez veu que ie ne me fuſſe point attendu à re- evoir de vos lettres que dans quatre mois, vous euſ- iez eſté tout ce temps ſans m'eſcrire ; car qui s'en peut aſſer cinq ſemaines, s'en peut bien paſſer ving. Pour ous en parler franchement, ie ne ſçay ce que ie dois roire de cela ſi ie pouvois ſoupçonner de legereté le eilleur eſprit & le meilleur cœur du monde, ie croi- ois que vous auriez changé. Mais toutes autres cho- es me paroiſſent plus vray-ſemblables que cela. Quoy u'il en ſoit, ie vous aſſeure, ma M. & ie vous appelle ncore ainſi de bon cœur, que mon affection n'en eſt oint diminuée. Cela n'a diminué que la ſecrette ioye ui me reſtoit dans tous mes déplaiſirs, & la ſatisfa- tion que i'avois de penſer que depuis que ie vous con- ois, vous aviez touſiours eu pour moy tout le ſoin, la onté, & la tendreſſe que ie pouvois ſouhaitter, & ue vous n'aviez iamais laiſſé paſſer une occaſion de ne donner tous les témoignages que l'on doit attendre d'une vraye & parfaite amitié. Quoy qu'il ne ſoit as ainſi à cette heure, ie ne vous en ayme pas moins, & vous m'eſtes auſſi chere que vous l'eſtiez lors que ous vous faiſiez ſaigner tous les iours pour l'amour e moy, & que vous ne craigniez pas de diminuër vô- re vie, pour prolonger le temps que vous aviez à me oir. Ie ſouffre tous mes ennuis conſtamment ; & ce ui me faſche le plus, c'eſt que vous m'avez donné ſu- iet d'imaginer une fois en ma vie, que ie ne ſerois pas e plus ingrat homme du monde, quand ie vous ne ay- nerois que mediocrement.

---

## LETTRE XXIII.

M. C. M.

Dans quelles tenebres m' avez-vous laiſsé, & dans quel abyſme ſuis ie tombé depuis que ie ne vous voy lus ? I'ayme trop voſtre répos pour oſer vous dire

toute la peine que vous me cauſez ; & mes ennuis ſont en un point, que ie ſouhaite quelquefois que vous ne m'aymiez pas comme ïe vous ayme, de peur que vous ſouffriez, comme ie ſouffre. Vous ne trouverez pas eſtrange que mon eſprit ſoit dans un ſi grand deſordre, ſi vous conſiderez le ſuiet que i'en ay, & vous ne vous eſtonnerez pas que i'aye de la peine à me relever apres eſtre tombé de ſi haut. Mais; ie vous prie, ma M. repreſentez vous tout ce qui m'eſt arrivé en fort peu de iours ; la fortune m'a fait trouver la plus aymable perſonne du monde, ie l'ay veuë, ie l'ay aymée, elle m'a teſmoigné beaucoup de bonne volunté, ie l'ay perduë, & tout cela a paſſé ſi viſte, & s'eſt fait avec tant de precipitation, que ie douté ſouvent ſi i'ay eſté auſſi heureux que ie me l'imagine, & ſi ie n'ay pas ſongé tout ce que ie crois qui m'eſt arrivé. Auſſi, à en parler ſainement, tant d'amitié en une perſonne dont ie n'e n'eſtois pas preſque connu, tant de force & de reſolution en une femme, tant d'aymables qualitez en un ſuiet, & tant de treſors découvers à la fois; & d'ailleurs, un ſi grand nombre d'accidens les un ſur les autres, une telle foule d'aventures bonnes & mauvaiſes, ſont des choſes qui paroiſſent pluſtoſt avoir eſté ſongées, qu'avoir eſté veritablement : Et il n'y a point de fable bien faite, qui n'ayt un peu plus de vray-ſemblance. Enfin, ma M. un ſi beau ſonge a finy ; Ie ne ſçay ce que ſont devenus tant de biens, mon repos a eſté trouble, & ie me trouve à mon réveil dans la plus noire & la plus effroyable nuit qui fut iamais. Cependant, ie taſche à la paſſer le plus patiemment qu'il m'eſt poſſible, & en attendant que le iour vienne, ie m'entretiens des plus agreables imaginations que ie puis. Ie conſidere que ce m'eſt aſſez de ioye pour tout le reſte de ma vie, que d'avoir ſeulement eſté un moment aymé de vous, & que le ſouvenir ce bon-heur me doit faire ſouffrir gayement toutes ſortes de tourmens. Il n'eſtoit pas raiſonnable que la plus precieuſe choſe du monde ne me coûtaſt rien. La fortune a eſté iuſte de me faire acheter le cœur que vous m'avez donné, & ie luy ſçay bon gré de ce qu'au moins elle ne m'a fait payer voſtre affection, qu'apres que vous me l'aviez gratuitement accordée en un temps où

vous

is ne me deviez rien, & que ie ne la pouvois tenir
: de voſtre pure inclination. Ie ſerois bien ingrat ſi
plaignois à cette heure quelques larmes à une per-
ne qui a tant verſé de ſang pour moy. Il eſt temps
: ie ſouffre à mon tour, & que ie vous donne des
uves de mon affection, apres en avoir tant receu de
voſtre. Mais vous m'eſtes ſi bonne, qu'il eſtoit im-
ſible que i'enduraſſe iamais aucun mal en voſtre
ſence; Et il a eſté neceſſaire que vous fuſſiez eſloi-
ée, afin que i'euſſe lieu de meriter & de ſouffrir. En-
, voila, ma M. les penſées avec leſquelles ie taſche
doucir les plus amers ennuis du monde, & de
porter l'abſence de la plus accomplie & de la plus
rmante perſonne qui ayt iamais eſté. Mais quoy
e ie puiſſe faire, ie vous avouë que ſouvent mon cou-
ge & ma raiſon m'abandonnant, & ie voy bien que ſi
as ne me ſecourez, ie ne pourray pas reſiſter long-
nps. Haſtez-vous donc de me faire ſçavoir de vos
uvelles; Aſſeurez-moy que vous vous portez bien;
commandez moy de m'affliger moins.

---

A. M. D. B.

## LETTRE XXIV.

MADAME,

La nuict eſt paſsée pour tous les autres hommes,
ais elle ne l'eſt pas encore pour moy: puis que ie ne
is goutte dans la choſe du monde que ie deſire le
us de connoiſtre. Il y a long-temps que mon eſprit
t couvert de nuages ſi épais, que le iour n'y ſçauroit
trer, & dans l'obſcurité qui y eſt, ie n'y ſcaurois
n voir que des images confuſes & mal formées, qui
e plaiſent quelquefois, & qui le plus ſouvent m'é-
uvantent. Diſſipez ces tenebres, vous en qui toutes
s clartez du Ciel ſemblent eſtre renfermées, & ne
ffrez pas plus long-temps que ie ſois en doute, ſi ie
is le plus heureux ou le plus mal-heureux homme
: la terre. Tout ce qu'il y a de plus cruels déplaiſirs &
: plus parfaites ioyes ſont tellement meſlées enſem-

ble, que l'un n'y va iamais ſans l'autre, & il arrive ſouvent qu'en un meſme moment ie ſens des peines incroyables & des gloires infinies. Separes cela, ie vous enconiure, ne permettez pas qu'il y ait tant de deſordre en un lieu où vous commandez, apres tant d'Enygmes, dites amoy une parole intelligible, & apprenez-moy mon bon ou mauvais ſort. Pour toute mon ame, que ie vous ay donnée, ie vous demande ſeulement que vous laiſſiez voir dans la voſtre, & que le plus clair eſprit du monde, ne ſoit pas touſiours le plus obſcur pour moy. Penſes quelle peine ce m'eſt de ne vous parler que devant une perſonne qui ſeroit ennemie mortelle de mon affection ſi elle venoit à la connoiſtre, & quel tourment de mettre touſiours en Comedie une choſe ſi ſerieuſe, & de ſe ſervir perpetuellement de menſoges, pour dire de ſi pures veritez. Donnez-moy dela force pour tout cela: ayez la bonté de me rendre touſiours heureux en diſant un mot ſeulement; ne permettez pas que la plus iuſte paſſion du monde ſoit la plus mal-heureuſe; ny que ie meure d'ennuy pour aymer parfaitement la plus aymable perſonne qui fut iamais.

---

## A LA MESME.

### LETTRE XXV.

IL faut bien croire que vous m'enchantaſtes hier, quand vous me fiſtes dire que i'eſtois content de vous; car à moins que d'un effet de magie, il ſeroit impoſſible que par trois paroles qui ſignifioient ſi peu, vous m'euſſiez fait oublier le plus cruel outrage que vous me pouviez faire. Cependant, il eſt vray que vous trompaſtes ma douleur, & vous me renverſaſtes ſi bien le iugement, que dans le plus ſenſible déplaiſir que i'aye iamais receu, ie ſentis la plus grande ioye que i'ay iamais euë. Mais le charme finit bien-toſt; & pour mon mal-heur, la connoiſſance me revint auſſi-toſt que ie vous eus laiſſée: & apres avoir eu de la peine à retenir devant vous les larmes de ioye, i'en ay répandu toute cette nuict les plus ameres du monde.

e. Quoy que ie faſſe pour me tromper, ie connois ue vous m'avez fait une trahiſon qui ne peut eſtre ubliée qu'il ne peut plus y avoir de commerce entre ous & moy ; que la confiance ne peut jamais reve- ir ; & ce qui eſt de plus cruel, voyant par toutes ſor- :s de raiſons que ie ne vous dois point aymer, ie ne ois aucune apparence de le pouvoir faire. Tous les éplaiſirs que vous arreſtaſtes hier, ſont revenus en ule dans mon eſprit, & ont mis tellement toutes hoſes en deſordre que hors que ie connois mon mal, : qu'il me ſouvient encore que vous eſtes la plus ymable choſe du monde, il n'y a plus de raiſon, ni e connoiſſance, ni aucun rayon de bonne lumiere. oila l'eſtat où ie ſuis ; & en verité, il ne ſemble pas u'il puiſſe y avoir du remede. Mais voyez quelle y i'ay en vous ! ſi ie puis auiourd'huy ouïr de vô- e bouche une parole obligeante, ſi vous me faites oir une action, ou un regard favorable, où ſi vous di- s ſeulement en vous meſme que vous voulez que ie is guery, ie ſuis aſſeuré que tous mes maux ceſſeront, : que i'oublieray tous les déplaiſirs que vous m'avez its.

## A LA MESME.

### LETTRE XXVI.

E vous en demande tres-humblement pardon, mais ie vous ayouë qu'il y a douze heures que ie ſuis con- nt de vous ; ie ſçay bien qu'à voſtre égard, c'eſt le us grand crime que ie pouvois commettre, & qu'il y a rien qui vous offenſe tant de moy, que lors que ous croyez que i'ay quelque ioye ſecrette. Iugez par de ma reconnoiſſance ; ſçachant que vous m'en fe- z repentir, ie ne puis m'empeſcher de vous en ren- e grace, & de vous dire qu'apres cela, il n'y a point nnuis que ie ne ſouffre voluntiers pour vous. De- uiſſez donc tantoſt ſi vous voulez toutes mes imagi- ations, & mes confiances ; Apprenez-moy que i'ay al entendu tout ce que i'ay expliqué en ma faveur ; itez moy voir que mon affection vous eſt indiffe- ren

ie vous explique une fois ce que c'eſt que ces con-
ces dont vous me faites tant la guerre. Que ie
ire, ie vous en diray la verité, & ſcachant combien
tre eſprit eſt penetrant & comme vous eſtes toute
s mon ame, ie n'oſerois pretendre de vous y ca-
r quelque choſe. Ie vous iure que ie n'y iamais
:re, ni deſiré, ni imaginé meſme par ſouhait d'eſtre
é de vous, comme ie vous ayme : vous trouvant ſi
: au deſſus de tout ce qui eſt icy bas, ie n'ay point
ı que vous fuſſiez capable de cette ſorte de paſſion
lie deux ames de meſme nature, ..... Mais
à ſorte que les eſprits delà haut s'affectionnent
lquefois aux hommes, & prennent ſoin de leur
nduite, i'ay creu que vous me pouviez vouloir du
n; & qu'il eſtoit impoſſible que l'ame la plus ge-
euſe du monde, ne fût pas touchée de la plus pure
ction qui fût iamais. Cela eſtant ainſi, ie vous
uë qu'il eſt arrivé ſouvent qu'une de vos actions,
ſouſris, un regard, une rougeur dans une favora-
rencontre, m'ont fait quelquefois imaginer que
ıs ne me haiſſiez pas; mais imaginer ſi facilement
: cela ne ſe peut pas appeller croyance, mais quel-
: choſe moindre que l'opinion, un ſoupçon, un
ıte, qui nageant legerement deſſus mon eſprit, y
ſoit une trace de lumiere, & rempliſſoit le reſte de
n ame de contentement & de ioye. Voila d'où
nnent ces gayetez & ces ſatisfactions qui vous of-
ſent ſi fort; ſi apres vous les avoir expliquées, vous
trouvez encore iniuſtes, ie ſuis preſt de les laiſſer,
quand ie le pourrois, ie ferois, ſans mentir, com-
:nce d'eſtre heureux, ſi vous ne le vouliez pas, &
ıs ayant donné mon ame toute entiere, ie vous en
ſe la conduite : c'eſt à vous à en diſpoſer, & voir ce
: vous aymez mieux qu'elle ſoit, heureuſe ou mal-
ıreuſe.

## A LA MESME.

### LETTRE XXIX.

tout ce qu'il y a de beau, de charmant, & de agrea-
ble dans le monde, eſtoit mis enſemble, ſeroit-il
rien

rien de si aymable que vous l'estiez hier au soir? & tout ce que les Poëtes disent des Ris, des Graces, des Amours, ne se voyoit-il pas visiblement à l'entour de vostre personne? Apres avoir eu tant de bon heur, que d'avoir veu tout cela de mes ieux, ie fais une resolution de ne plus me plaindre iamais de rien, ..... Ie sçay bien qu'il m'en coustera le reste de mon ame. mais que ie meure si i'y ay regret! & si i'avois toutes celles du monde, ie les donnerois de bon cœur pour un plaisir comme celuy que i'eus de vous voir.

---

## A LA MESME.

## LETTRE XXX.

IE voy bien que ie ne sortiray iamais de vos mains, & que tous les dessein que ie fais de m'en tirer, sont inutiles, comme vous me faites tous les iours quelque nouveau dépit qui me donne envie de me revolter, ie découvre en vous de iour en iour quelque nouvelle grace qui me retient: & à mesure que mes déplaisirs s'accroissent, vos charmes s'augmentent, & mes chaisnes se redoublent. Apres avoir fait d'extremes efforts pour resister à tout ce que ie connois de beau dans vôtre personne & dans vostre esprit, il arivè que quand ie vous voy, i'y trouve quelque beauté que ie n'y avois point connuë, & contre laquelle ie ne m'estois pas preparé: & il y a en vous une si grande diversité de choses aymables, qu'il s'en recontre tousiours quelqu'une contre laquelle ie ne me puis defendre.

---

## A. M. de V.

## LETTRE XXXI.

APres quatorze vers, vous me permettrez bien de mettre quatorze lignes de prose, & de vous dire en une langage qui a accoustumé d'estre plus veritable que celuy-là, que ie meurs pour vous. Cette beauté dont ie viens de parler, est beaucoup mieux écrite dans

s mons ame qu'elle n'eſt icy, & l'image que j'en ay çeuë eſt telle, qu'en vous mettant au deſſus de rore & du Soleil, ie ne dis rien qui ne me ſemble bas, & que ie ne croye au deſſous de vous. Ju-, ie vous ſupplie, en quel repos doit eſtre un eſprit ous eſtes ſi bien repreſentée, qui conſiderant à te heure la plus belle choſe du monde, parmy de raiſons de deſirer, n'en voit aucune d'eſperer uelque coſté qu'il regarde. En cét eſtat, neant-ins, le mien ne laiſſe pas d'eſtre content: Il eſt ement occupé à voir tant de merveilleuſes qualitez ſont en vous, & à penſer combien vous eſtes nable, qu'il ne me reſte pas de temps pour ſonger ie ne ſuis pas aymé, ni pour ſentir que ie me urs. L'idée que ie me ſuis formée de vous, & que ontemple ſans ceſſe, m'attache de ſorte, que ie ne pperçois pas de ce qui me manque, ni de ce que ie ffre, & tandis que mon cœur brûle & qu'il ſe con-e, qu'il craint, qu'il deſire, & qu'il s'agite, mes ſées ſont tranquilles, & me donnent des joyes qui ſent celles des hommes. Cependant, ie juge par on, que ma vie ne peut long-temps durer ainſi, & s qu'elle vous appartient & que vous en eſtes la iſtreſſe, ie crois qu'il eſt de mon devoir de vous rir du peril où elle eſt. C'eſt à vous à en ordonner nme il vous plaira; car pour ce qui eſt de moy, je y rien à vous demander là deſſus, & ma volonté eſt ement ſoûmiſe à la voſtre, que ie ne luy permets de ſouhaitter de bien que vous ne voulez pas que e, ni de fuir le mal à quoy vous me deſtinerez. Ce ie vous puis dire ſeulement, c'eſt que toute mon e eſtant également à vous, il n'eſt pas raiſonnable e tous mes biens ne ſoient que dans mon imagina-n; & qu'il eſt juſte, peut-eſtre, que vous donniez s contentemens plus veritables & plus ſolides, à la s ſolide & la plus veritable paſſion qui fut ja-ais.

## A MADEMOISELLE...

### LETTRE XXXII.

MADEMOISELLE,

La plus grande ioye que i'aye euë de ma vie eſt celle de vous avoir veuë, & le plus grand déplaiſir celuy de ne vous voir plus. Que ie meure, ſi mes yeux ont pû rien trouver de ágreable depuis que ie vous ay quittée! I'ay laiſſé à Blois tous les plaiſirs que i'avois accouſtumé de trouver icy, & i'ay à Paris plus d'ennuy que ie n'en ay jamais eu en lieu du monde. Ie ſerois pourtant bien marry d'eſtre moins affligé, & i'ayme ma triſteſſe quand ie ſonge qu'elle vous plairoit ſi vous la voyez. Il eſt juſte, ſans mentir, qu'une ſi bonne fortune que celle de vous avoir trouvée, me couſte quelque choſe, & quand i'en deurois perdre le repos de toute ma vie, ie ne croirois pas l'avoir achetée à trop haut prix. Le moindre ſouvenir, ou le ſouvenir d'une de vos moindres actions, ou de quelqu'une de vos paroles, me donne plus de ſatisfaction, que toutes les ſortes de mal heurs du monde ne me peuvent donner de peine, & au meſme temps que ie ſouffre, que ie ne vous vois point, & que ie ſuis en doute ſi vous m'aymez; ie ne voudrois pas avoir changé de place avec ceux qui ſont les plus heureux, & qui voyent, & qui iouiſſent. Vne ſi grande reſolution dans un ſi grand ſuiet de m'affliger, fait que ie commence à croire tout de bon que vous ne mentiez pas lors que vous me diſiez que vous m'aviez donné voſtre cœur; car ſi ie n'avois que le mien, ie ne pourrois reſiſter à tant de déplaiſirs, & ie ſens bien qu'une force ſi extraordinaire ne vient pas de moy, & qu'il faut que ce ſoit de vous qu'elle me vienne. A dire le vray, c'eſt une eſtrange aventure que celle qui m'eſt arrivée, d'avoir trouvé en une ſeule perſonne tout ce qu'il y a d'aymable au monde, l'avoir aymée auſſitoſt que ie l'ay veuë, & l'avoir perduë auſſi toſt que ie l'ay aymée: que mon bon-heur ſe ſoit fait, & ſe ſoit évanouy en un inſtant, & qu'en ſi peu de temps

i'aye

i'aye eu tant de ſuiet de me reſiouyr & de me plaindre: Quoy qu'ell en ſoit, ie ne puis que tenir bien-heureuſe l'heure en laquelle ie vous ay veuë, & ie ne donnerois pas l'image ſeule qui me reſte de vous dans l'eſprit, pour tout ce qu'il y a de plus ſolides biens ſur la terre. Ie me confirmeray davantage dans cette opinion, par la reſponſe que vous me ferez, & ſi elle m'eſt auſſi favorable que les paroles que vous m'avez dites, ie tiendray pous bien employées toutes les peines que e ſouffriray pour vous : Ne craignez donc point, ie vous ſupplie, le peril que vous me diſiez qu'il y avoit à eſcrire, & mettez-vous en quelque hazard, pour me tirer de celuy ou ie ſeray, ſi vous n'avez pas ſoin de moy. Conſiderez donc, ie vous ſupplie, en m'écrivant qu'il n'y a rien qui oblige tant une ame bien faite, qu'une confiance antiere ; & qu'il eſt raiſonnable que vous donniez quelque conſolation à un homme qui n'en veut plus, & qui n'en peut plus avoir que de vous.

---

## LETTRE. XXXIII.

APres avoir eu une des plus faſcheuſes nuits du monde, ie ne me puis reſoudre à paſſer une iournée de meſme ; & ie voy bien que celle-cy ne me ſera pas milieure, ſi vous, qui faites mes bons & mauvais iours, n'en ordonnez autrement. Ie creus hier, en vous diſant adieu, que i'eſtois content, & il me ſembla que trois ou quatre paroles que ie vous avois arrachées, m'avoyent entierement appaiſé ; mais ie ne fus pas à dix pas de chez-vous, que tous mes maux recommencerent ; ce dépit, ces craintes, ces ſoupçons, & ces défiances qui me venoient de quitter, m'aſſaillirent à la fois, tentrerent dans mon eſprit, & n'en ſont point ſortis depuis. Soit que i'aye vaillé, ou que i'aye dormy, ils ont fait toutes mes penſées & tous mes ſonges : Ils m'ont repreſenté tout ce qui me peut le plus faſcher, & que ie dois le plus craindre, & ont remply mon imagination de chimeres, & de viſions ſtranges I'eſperois que le iour feroit diſparoiſtre tout cela, mais il eſt deſia bien avancé, & ie voy touſiours

les

les meſmes choſes. Vous qui eſtes maiſtreſſe abſoluë de mon ame, ne ſouffrez pas qu'il y ait tant de deſordre en un lieu où vous commandez: chaſſez ces funeſtes images d'un eſprit où il ne doit avoir que la vôtre, & ne permettez pas qu'aupres de la plus belle choſe du monde, il y en ait de ſi effroyables. J'ay tant de foy en vous, que ſi vous dites ſeulement trois paroles, apres avoir leu cette lettre, je croy que j'en receuray du ſoulagement tout à l'heure: Je ſentiray d'icy ce que vous direz tout bas dans voſtre chambre, & j'auray du repos dés le moment que vous m'en ſouhaiterez. Si ce ne fut que l'eſtonnement qui vous rendit hier muette, ie vous ſupplie ne la ſoyez pas oujourd'huy, & ſi vous ne pouvez dire des choſes bien obligeantes, que lors que vous le voulez de vous-meſme, faites-le donc à cette heure que ie ne ſuis pas aupres de vous pour vous en preſſer, que ie ne vous en prie que de loin, & avec ſoumiſſion, & que ie vous aſſeure que ſi vous voulez meſme que ie ſois mal-heureux, j'ayme mieux le vouloir avec vous, que d'avoir une volonté contraire à la voſtre.

---

## LETTRE XXXIV.

LOrs que ie ne penſois point du tout à vous, & que j'eſtois en repos, quel beſoin eſtoit il de m'écrire que vous deſiriez que j'y a fuſſe? Je joüiſſois de la plus grande tranquillité du monde, & je l'ay perduë dés que j'ay ſçeu que vous me la ſouhaitiez. C'eſt une choſe eſtrange que la fatalité que vous avez à troubler le repos de ma vie, ie ne me ſçaurois accommoder de voſtre indifference, ni ne voſtre hayne: & ie ne ſçaurois dire lequel eſt plus à craindre pour moy, que vous me vouliez du mal, ou que vous me vouliez du bien. Quand vous m'aymez, ie ne puis avoir de repos: quand ie ſçay que vous ne m'aymez pas, ie ne ſçaurois avoir de joye; & de quelque ſorte que ie vous conſidere, vous jettez touſiours du deſordre dans mon eſprit. Le ſeul moyen que j'aye pour me garentir de vous, eſt de ne point penſer en vous, & d'effacer entierement de ma memoire, tout ce qui m'y reſte d'une perſonne ſi av-

able & ſi dangereuſe. I'eſtois à peu prés en cét e-
quand i'ay receu voſtre lettre, & vous eſtes venuë
blet tout cela en mè ſouhaitant la paix & la liber-
Puis que le mal eſt fait, il le faut ſouffrir, & atten-
vec patience ce qui en reüſſita : mais s'il peut arri-
ncore une autrefois en ma vie que ie ne me ſou-
t plus de vous, au nom de Dieu, Madame, diſpen-
vous du compliment de vous en reſiouïr avec moy.
vous eſtes bien-aiſe de mon bon-heur, que ce ſoit
ettement, & ſans que i'en puiſſe rien connoiſtre.

## LETTRE XXXV.

ne manqueray pas d'aller faire collation avec
ous, quoy que ie ſçache que i'y ſeray empoiſonné :
i'ay deſia trouvé un poiſon dans voſtre lettre qui
diſpoſe à recevoir tous les voſtre, & meſme à les
irer. Il n'eſt pas beſoin que vous m'appreniez à quel
int la devotion peut changer les eſprits, ie le ſçay aſ-
par moy-meſme, puis que c'eſt elle qui avoit fait en
oy le changement de pouvoir vivre ſans vous voir.
us venez d'y en faire un autre avec trois lignes que
us m'avez eſcrites. Vous deviez, ce me ſemble avoir
is de conſideration à ne pas hazarder voſtre pro-
ain : &, à ce que ie puis voir, ſi vous eſtes devote, au
oins, vous n'eſtes pas ſcrupuleuſe. Pour vous en par-
: ſerieuſement, c'eſt une horrible méchanceté à
us, d'avoir réveillé en moy tous les ſentimens que
vois endormis avec tant de peine, & ie m'en plain-
ay aux Carmes dechauſſez, ſi ce n'eſt que vous me
uittiez ſi bien, que ie n'aye pas ſujet dem'en plaindre

## A MADAME,....

## LETTRE XXXVI.

MADAME.

Je n'eſperois pas qu'il me reſteroit encore un bon
our en toute ma vie ; & peut-eſtre en fut-il ainſi ar-
ivé, ſi l'on ne me l'euſt donné ce matin de voſtre
part.

part. S'il vous restoit encore quelque chose à acquerir sur moy, vous avez achevé de tout gagner par cette derniere faveur; & ie vous advertis, que si desormais vous m'enfaites quelques autres, ie n'auray plus rien dequoy les reconnoistre. Ie vous le dis de tout mon cœur; & s'il n'y a pas icy de danger de parler haut, puis-que ie ne suis écouté de personne, iamais rien ne me toucha si sensiblement, & ie ne sçaurois vous rendre assez de graces pour celle que vous me venez de faire. Ie la puis bien appeller ainsi, puis qu'elle me fait respirer nonobstant l'arrest que vous prononçastes l'autre jour; & que parmy de si mortels déplaisirs elle m'a redonné la vie. Il est vray que celle que ie traine est si mal-heureuse, que ie ne voy pas que ce soit un present que ie deusse beaucoup estimer, s'il ne me venoit de vous. Et ayant encore à passer quince jours sans vous voir, ie ne sçay si ce n'est pas une cruauté que de me faire vivre. Ie le veux bien pourtant, puis-que vous me le commandez, & que vous m'aymez encore.....

---

## A MADEMOISELLE....

### LETTRE XXXVII.

MADEMOISELLE.

A moins que de vous envoyer des fleurs de lys, il n'y a point de fleurs au monde qui meritent de vous estre presentées, & ie vous envoye celles-cy seulement pour estre iettées sous vos pieds. Encore ie vous asseure que ie leur envie bien cette place; & ie tiens qu'elles seront là plus glorieusement que si elles estoient sur la teste des Reines. Vous-vous estonnerez qu'un homme qui vous connoist si bien ayt osé prendre la liberté de vous escrire, & par là vous devez iuger si ma passion est violente, puis qu'à mon âge, & avec mon visage, elle m'a donné la hardiesse de vous la declarer, & qu'un si grand hazard comme est celuy de vous déplaire ne me en a pû retenir. Ie sçay bien, Mademoiselle, qu'il n'y a point de fautes qui soient moins

s pardonnées que celles qui ſe font contre vous, ie ie ſuis deſtiné à ne mourir par d'autres mains ar les voſtres. Mais ie me laiſſe emporter à mon n, & quelque mal qui m'en arrive, il eſt impoſſi- ue ie m'empeſche de me laiſſer attraper. A l'heure ous liſez cecy, vous rougiſſez de dépit, & vous ez les dents. Vous ne ſçauriez pourtant me faire rtir de rien, car ie ſuis maintenant à l'épreuve de les plus grands accidens, & au peril de ma vie, i'ay d'eſtre touſiurs.

ADEMOISELLE,

*Voſtre, &c.*

## LETTRE XXXVIII.

ADAME,

n'oſerois vous dire l'eſtat où ie ſnis, & apres avoir tant vanté ce cœur que ie vous ay donné, ionte de vous faire voir ſa foibleſſe. I'avois creu. l'aſſeurance que i'ay de voſtre affection, me ndroit contre toute ſorte de déplaiſirs, & qu'il t impoſſible que ie fuſſe aimé de vous & mal- eux tout enſemble. Cependant, ie me trouve en uſſi grand deſordre que ſi i'avois perdu toutes es en vous perdant de veüe; & ie me tourmente me s'il n'y avoit point d'autre bien ni d autre au monde que de vous voir ou de ne vous voir Cela me fait iuger que nos deux ames ne ſont en guere bien meſlées, & ie connois bien que vous 'avez douné qu'une fort petite part de la voſtre; que ie manque de courage à ſouffrir une affli- . Il eſt vray, à le bien conſiderer, que celle que n'eſt pas de cette ſorte de mal-heurs que la con- ce apprend à ſupporter doucement; la raiſon la ſevere, ne ſçauroit des-approuver un auſſi iuſte eiſir que le mien; & ſi elle ne me permet pas de re- er la plus agreable, la plus charmanta, & la plus belle

belle perſonne du monde, elle ne ſçauroit au moins trouver mauvais que ie regrette la plus habile, la plus genereuſe & la plus ſage. Quand ie ne deurois pas eſtre affligé de ne vous plus voir, ie le deurois touſiours eſtre de ne vous plus ouïr, & reſſentir extremement d'avoir perdu une converſation qui m'éclairoit l'ame de meſme qu'elle me l'embraſoit, & de laquelle ie ne ſortois iamais que plus honneſt homme, auſſi bien que plus amoureux. Que ſi parmy tant de cauſes d'ennuis, ie puis recevoir quelque conſolation, il faut qu'elle m'arrive ſans que ie l'eſpere, & il ſera bien plus ſeant que vous me la donniez, que ſi ie la trouvois de moy-meſme. Vous donc; Madame, qui voyez plus clair que moy en toutes choſes, & particulierement dans mon cœur & dans ma fortune, apprenez-moy s'il n'eſt pas raiſonnable que ie m'affligé infiniment de ne vous pas voir: ou ſi vous ne me pouvez montrer que cela ne doit pas eſtre, dites-moy du moins que vous ne le voulez pas, & que vous m'ordonnez de me conſerver iuſques à ce que vous revoye.

---

## LETTRE XXXIX.

MADAME.

J'avois commencé à me mutiner de ce que vous ne m'aviez point fait de répoſe, mais un bruit qui court icy que vous y devez arriver bien-toſt, m'a remis en meilleure humeur, & a fait que ce deſpit n'a pas duré plus long-temps que les autres que i'ay taſché autrefois d'avoir contre vous. A la verité, moy qui fais profeſſion de me reſouvenir de toutes les excellentes qualitez que vous avez, auſſi bien que ſi je les voyois encore, i'aurois bien oublié voſtre douceur & voſtre civilité, ſi ie croyois que vous en peuſſiez avoir manqué pour moy en cette occaſion, & que vous euſſiez refuſé cette conſolation à un homme que vous deviez penſer en avoir tant de beſoin Sans mentir, ie ne crois pas qu'y ait iamais eu de déplaiſirs pareils aux miens, & quoy

& quoy que ie creuſſe aſſeurément, devant que de vous laiſſer, que ie mourrois de voſtre abſence, ie ne croyois pas qu'elle me deuſt faire la moitié tant de mal qu'elle m'en a fait. Bibille, Gambille, & Fanfan n'ont de leur vie tant pleuré de ne vous point voir, & Biquet n'en a pas eſté ſi affligé que moy, quoy que vous ne m'ayez pas traitté de rotes. Tout de bon, Madame, ie me trouve dans Paris de la meſme ſorte que vous-vous eſtes autrefois trouvée à la Baſme, hormis que ie n'ay pas le plaiſir d'y acheter des moutons, & ſelon que ie connois voſtre humeur, ie iurerois que voſtre ſolitude de dix ans, ne vous a pas ſemblé ſi longue que me l'a eſté celle où ie ſuis depuis trois ſemaines. Ie vois bien quelquefois des Dames aſſez aymables, mais croyez-vous que ces perſonnes-là me pourroient faire parler? toutes les femmes me le ſont à cette heure comme vous l'eſtoit cét homme que vous ſçavez, & quand elles auroient les Ris & les Graces auprés d'elles, elle ne pourroient pas arreſter mon eſprit un moment. Ie fais à cette heure la petite ſoûris dans les compagnies, & apres avoir legerement tout conſideré, ie me retire en moy-meſme, & ie me mets à part pour un autre temps. Faites, s'il vous plaiſt, Madame, que celuy que i'eſpere arrive bien-toſt, & qu'apres tant de peine ie me retrouve aupres de vous comme vous me l'avez predit autrefois.

## LETTRE XL.

LE Canon d'Arras n'a pas fait tant d'effets que les paroles que vous m'avez eſcrites; puis qu'en un moment elles ont chaſſé les ennemis qui me tenoient & qui eſtoient preſts de m'oſter la vie. Hier au ſortir de chez vous, ie fuis attrappé par une trouppe de ſoupçons, de craintes, d'ennuis & de jalouſies, & voſtre lettre a défait tout cela. Ils me pourſuivirent juſques dans mon logis, & ne m'ont pas laiſsé cette nuict un moment de repos: Sans mentir, vous puniſſez ceux qui vous faſchent, bien mieux que ne feroit

Mada-

Madame la marquiſe .... & en me mettent dans la reſte tout ce que vous m'y mettez, vous vous vengez bien plus que ſi vous me la fendiez en deux. Imaginez-vous que tout ce qu'il y a de ioye & de deplaiſirs au monde, eſt a cette heure enſemble dans la miene toutes ſortes de ſatisfactions & de meſcontentemens & la plus grande Amour qui fuit iamais avec la plus extreme defiance. Desbroüillez, s'il vous plaiſt, tout cela, Madame, & puis que ie n'ay plus que trois iours à vivre, faites au moins que ie les paſſe en repos.

## LETTRE XLI.

VOyez, ie vous ſupplie, quelle eſt la force de vos enchantemens, puis qu'en l'eſtat où ie ſuis, ils font que ie ne ſens pas mon mal. & qu'eſtent ſur le point de recevoir le plus grand deſplaiſir qui me puiſſe arriver, ie ne laiſſe pas d'eſtre le plus heureux homme du monde. Tout ce qu'il y a ſous le Ciel de beauté, de grace, d'eſprit, & de gentilleſſe, me doit laiſſer dans trois iours; & meſme tout ce qu'il y a de bonté, de douceur, & de generoſité. Ie ſçais que tout mon bien & toute ma ioye, mon cœur, & mon ame, s'en doivent aller en meſme temps, & parmy cela, ie ne laiſſe pas d'avoir de bonnes heures, & ſi ie n'ay bien dormy cette nuict, ie puis dire au moins que ie l'ay bien paſſée. A dire le vray, il ſuffit d'avoir en un moment en ſa vie, comme i'eus hier toute une apreſdinée. Le ſeul reſouvenir, de la felicité où ie me ſuis veu, me doit conſoler en toutes choſes, & quand ie ne l'aurois que ſongée, ce ſeroit aſſez pour me rendre touſiours heureux. Voila la ſeule penſée à laquelle ma vie tient à cette heure: & qui la deffend de tant de ſortes de deſplaiſirs qui la menacent puis que tout ce qui me reſte de bonheur, n'eſt fondé que ſur la creance que vous m'aymez un peu. Faites ie vous coniure, qu'elle me dure quelque temps, & n'enviez pas ce contentement à une perſonne qui doit avoir bien-toſt tant de maux.

LET-

## LETTRE XLII.

VOus verrez par la lettre que ie vous avois escrite de ce matin, que ie m'accommode à tout ce que vous voulez : & ie vous donne dés cette heure la plus grande marque que ie vous puis iamais rendre de mon obeyssance, en vous renvoyant ce que vous m'aviez envoyé. Ie les trouve toutes deux si belles, que ie ne me puis resoudre au choix, & ie m'en remets à vous. La plus petite pourtant me plaist bien autant que l'autre. & en ce qu'elle est plus eveillée & plus affettée, elle vous ressemble davantage. Que ie meure, si ie ne les ayme desia l'une & l'autre plus que ma vie, mais pas encore tant que vous. Voyez si vous estes meschante pour avoir quelque iour une excuse d'aymer deux personnes, vous trouvez moyen en de m'en faire aymer trois. Il n'est pas besoin pourtant de ses inventions, & dans l'innocence où ie suis depuis auiourd'-huy, vous ferez de moy tout ce qu'il vous plaira. Mais vous ne me ferez pas croire pourtant apres la lettre que ie viens de recevoir de vous, que vous ne soyez pas la plus iolie, la plus aymable, & la plus galante personne du monde.

---

## LETTRE XLIII.

I'Ay eu depuis hier beaucoup de fois les yeux comme vous me les veites ; mais aussi tost que ie songe aux vostres, les miens se remettent, & ne sçauroient estre troublez. Ie ne me puis imaginer qu'il y ait rien de caché dans une personne, qui est si pleine de lumiere, ny croire que le Ciel ait fait une si belle chose seulement pour tromper les hommes. Cette peinture que ie remportay hier de chez vous, me guerrit de tous mes maux, & dés que ie porte la veuë dessus, mes mauvaises humeurs s'en vont, toutes mes deffiances s'évanoüissent, & mon esprit est remply de contentement & de gloire ; C'est en cét estat que ie vous escris, & que ie vous asseure qu'il n'y a point d'homme au monde si content, si heureux, ny si amoreux que ie suis.

LET-

## LETTRE XLIV.

*MOnſieur de Caſtelnaut ſe porte bien, Monſieur de Mercœur a eſté legerement bleſſé, & le Marquis de Faure l'eſt extremement.*

Je vous loüe de la bonté que vous avez d'avoir ſoin des morts & des bleſſez, & ie vous en remercie pour la part que i'y puis avoir. Je le fus de nouveau la derniere fois que ie vous ay veuë, mais en un point que ie voy bien que ie n'en pourray iamais guerir, & qu'à moins de ne bouger plus de voſtre ruëlle, & d'eſtre touſiours à deux pas de vous, ie ne croy pas que ie puiſſe vivre. Sans mentir, Madame, c'eſt une grande imprudence à vous, de vous faire connoiſtre auſſi aymable que vous eſtes à ceux à qui vous ne voulez pas de mal, lors que ie ne voyois que la moitié de vos charmes & de voſtre eſprit, vous en aviez deſia plus que ie n'en pouvois ſupporter. Imaginez vous en quel eſtat ie dois eſtre à cette heure: Je n'ay pas eu ie vous jure un moment de repos depuis que ie vous ay laiſsée. Mais avec cela i'ay tant de ſatisfaction & tant de ioye, que quand i'en deurois mourir dans une heure, ie ne voudrois pas me plaindre de vous, auſſi bien puis que vous devez vous en aller bien-toſt, & que ma vie eſt menacée d'eſtre ſi mal-heureuſe, ie ne dois pas craindre de la perdre, & ie ſeray bien aiſe que vous me l'oſtiez devant que de partir d'icy.

LET-

## LETTRE XLV.

*Il vous ſied fort bien de rire,*
*Vous eſtes en bel humeur;*
*Mais quoy que Vous puiſſiez dire,*
*Voiture a bien du bon-heur.*
*Qu'il ne ſcait pas.*
*Tous vos esbas,*
*Guillemette, la la la!*
*Qu'il en auroit de mal.*

Ans mentir, vous faites des merveilles & en vers & en proſe, perſonne ne vous eſgale; Pour moy, j'en ; dans un eſtonnement le plus grand du monde, & ınd je ſonge quelle innocente vous eſtiez cét hyver : vous n'oſiez dire les choſes les plus communes, que vous penſiez que Sophiſte fuſt une injure: Je puis comprendre comment vous pouvez faire, tout que vous faites à cette heure, & qu'une perſonne n'a jamais leu qu'une commedie puiſſe eſtre deve- ſi ſçavante. C'eſt un miracle que je n'entends nt, & quand j'ay ouy les Religieuſes de Loudun ler Latin & Grec, je n'ay pas eſté ſi eſtonné que le ſuis de vous voir eſcrire. Je vous ſupplie au oins, Madame, de ne vous pas ſervir à me trom- de cét eſprit qui vous eſt venu: Car je voy bien e ſi vous l'entreprenez, je ne l'empeſcheray pas. Je us remets donc ſur voſtre foy, & vous demande lement que vous me ſoiez fidelle, juſqu'à ce que us en trouviez un autre qui vous ayme, qui vous ime, qui vous admire autant que je fais.

## LETTRE XLVI.

Prés avoir bien ſongé à tout ce qui ſe paſſa hier, je vous promets davantage que vous ne deſiriez de oy: Car je vous aſſeure que je ne vous demanderay ıais rien, & meſme que je ne vous verray jamais. ı viens de faire des ſermens & des reſolutions ſi

eſtranges, que ſi j'ay manque jamais apres cela, je ne vous pourray plus donner qu'un cœur tres-lâche, & une ame la plus parjure du monde. A la verité il faudra qu'il y ait une extreme foibleſſe en l'un & en l'autre, s'ils retombent entre vos matins, apres tant de mauvais traittemens qu'il y ont receus, je meriteray bien tous les maux que vous me ſçauriez faire, ſi le ſouvenir de ceux que vous m'avez faits, ne me delivre pas de vous. Un rayon de lumiere qui m'eſt commé venu des Cieux, m'a eſclairé dans mon aveuglement, m'a fait voir la tromperie de vos charmes, & connoiſtre que ce que je tenois hier, la plus deſirable perſonne de la terre, eſt celle qui eſt la plus à craindre, & la plus à fuir. Trouve donc bon que je cherche du repos ailleurs, voyant que je n'en puis avoir aupres de vous, & puis qu'il n'y a point de peine que vous ne m'ayez fait ſouffrir, & qu'il ne vous reſte plus de nouveaux tourmens à exercer ſur moy, n'ayez pas de regret que je vous eſchappe, auſſi bien n'eſt il plus en voſtre pouvoir de l'empereur, & à l'heure que vous liſez cecy, je ſuis parti de Paris, avec reſolution de n'y r'entrer jamais que vous n'en ſoyez ſortie.

## LETTRE XLVII.

IL faut bien que vous ſoyez deſtinée à troubler ma vie, puis que le bien & le mal que vous me faites m'oſte eſgalement le repos. La lettre que vous m'écrivîſtes hier, l'affection que vous me fiſtes paroiſtre. & le ſoin que vous euſtes de parler à moy, m'ont empeſché de dormir cette nuict. Je l'ay paſsée toute entiere à me reſouvenir combien vous euſtes de grace, d'eſprit, & de gentilleſſe, en toute ce que vous deſiez, & à conſiderer que ce qu'il y a de plus agreable, de plus beau, & de plus charmant dans le monde, n'eſgale pas les moindres choſes que vous dites ou que vous faites. Ie ne ſçay pas ce qui arrivera de moy, mais je crains ſans mentir que je ne puiſſe eſviter de tomber dans cét accident, dont je diſois hier que vous ſeriez

ravie.

ie. Quand je penſe que vous m'aymez, je ne dors ; quand je croy que vous en aymez un autre, je deſeſpere ; quand je ſuis éſloigné de vous, je ne y ce que je fais ; & quand je vous voy, toutes vos ons, toutes vos façons, & toutes vos paroles mpoiſonnent. Voiez, s'il vous plaiſt, quelle vie it ; eſtre la mienne & ce que j'en dois attendre : Il en eut jamais en verité une ſi traverſé, & toute ſperance que j'ay, c'eſt que voſtre abſence la va finir n-toſt, & me va deliurer de tous mes maux.

## LETTRE XLVIII.

Ous avez bien raiſon de vous moquer de moy, & je vous avouë que je ſuis bien honteux qu'apres ir tant fait le brave, il faille que je montre tant de bleſſe. A ce que je voy, Madame, quelque part e j'aille, je ne ſuis jamais loin de vous. Je vous rte touſiours dans le cœur, & vous me tenez auſſi- n quand je ſuis dans mon logis, que quand je ſuis ns voſtre carroſſe. Mais a le bien conſiderer, vous en devez pas avoir de gloire, ni moy de honte, & ſis que tout cela ſe fait par charmes, & par ſorcelle- s, il n'y a rien dont vous deviez vous vanter, ni que ous me puiſſiez reprocher avec raiſon. Il faut bien ue cela ſe faſſe ainſi, car s'il n'y avoit quelque choſe ſurnaturel, il ne pourroit pas arriver, que con- oiſſant ſi bien vos artifices, je m'en defendiſſe ſi mal, que la plus meſchante perſonne qui fut jamais, me rut touſiours la plus aymable du monde. Conten- z-vous, je vous ſupplie, Madame, des maux que ous m'avez faits, rompez le ſort que vous avez jetté, r moy ; ou ſi vous ne voulez pas que je gueriſſe ites au moins, puis que rien ne vous eſt impoſſible ue je croye que vous m'aymez, & je ſouffriray gaye- ent tous les maux que vous me voudrez faire.

## LETTRE XLIX.

E ne me puis reſoudre à laiſſer partir voſtre laquais ſans un poulet, & il me ſemble que c'eſt de la ſorte

qu'il faut payer une gantiere comme vous. L'aurois dequoy vous en faire un le plus amoureux du monde, ſi je voulois vous eſcrire la moindre partie de ce que j'ay pour vous dans le cœur. Mais ſçachant combien vous eſtes avantageuſe, je n'oſerois vous faire ſçavoir de quelle ſorte vous y eſtes, ni monſtrer tant de facilité, que pour une paire de gants on me faſſe dire comme cela ce que je penſe. - Je vous aſſeureray ſeulement que j'ay receu les voſtres comme je receurois un Royaume. Il n'y en eut jamais de ſi beaux, je les ay baiſé plus de cent fois, & je vous aſſeurerois que ç'a eſté de meilleur cœur, que je, ne baiſerois les plus belles mains du monde, n'eſtoit que ce ſont les voſtres qui le ſont.

LET-

# LETTRES EN VIEUX LANGAGE.

## LETTRE DE MONSIEUR le Comte de ſainct Aignan eſtant priſonnier, à Monſieur le Comte de Guiche.

*s-hault, tres-preux, & tres-renommè Chevalier Guicheus; Guilan le penſif, Seigneur de l'Iſle inviſible, de ſire honneur, lieſſe, & mande humbles ſaluts.*

TRes-cher Sire; Or ſuis en priſon fermé, & ja pour nulles riens n'en pourroye iſſir; ſe ne fuſt par art de Faërie & de Negromance, Or s'en vont à tandon ſoulas & deduit, & perverſe fortune m'a laidement atourné; En telle achoiſon il n'eſt eſſe de cœur, ne fermeté d'engin, qui patiemortaſt telle meſaventure & ſi plours & lamen- n'eſtoient plus duiſantes à Dame qu'à guer- moult grand plaid & hutin feroye; car, par ef, moult déconforté ſuis & mis en de ſarroy cher Sire, où ſont maintenant allez jeux, eries, danſes & chanſons? Où ſont muſſez loin longleurs, Meneſtriers, Farceurs, Herpeurs, interurs de vielles? Que ſont devenus Tournois, & tels autres esbanoyemens; ou l'on voyoit aumes en frondrer, haubers démailler, glaives deſtriers affoler, Chevaliers geſir, & eſcus re. Où ſont feſtins, bombances, ris & banquet?

quets, cointes Pucelles, friſques Damoiſels, gorgias Eſcuyers : tout eſt mis à neant, & à moy dolent & chetif, riens n'en eſt demouré, fors douloureuſe remembrance, qui d'autant plus me fiert & navre durement. En tel party je n'écriroye mie ſans l'eſpoir, qui par viſion ou ſonge au cœur m'eſt revenu. I celuy vint iſnellement ma grand couleur combattre, & ſi cuidois pour vray que ce fuſt de ma liberté la vraye ſignifiance, comme j'en ay par droit la ſuſpicion; au lieu que je ſuis aterré & giſant en detreſſe, tant leger & à deliure me ſentiroye, que ſur palefroy pourroye bien faillir ſans toucher le pommel. Or en aujenne ce qu'eſchoir en pourra : touſiours cher Sire, vous veüil conter mon ſonge. Dormant par nuit, il me ſembloit voir fermement (& ainſi à certes le cuidoye) un felon Geant outrageux ; glouton & fier poutonnier, qui le chef avoit plus aigu que fer de lance, les yeux avoit rouges & flambans comme feure aillumé, nez tors, groſſes babievres, & barbe fleuri ; & de tout point hideux & plein de barat & de maltalent. Si tenoit en ſon poing brane d'acier luiſant, dont au chif durement me navroit, puis faiſoit ſigne à deux truhans & ribaux, qui en hideuſe chartre me portoient, & me laiſſoient illec au greigneur tourment que jamais ſentiſſe. Et adonc s'apparoiſſoit à moy un grand preud'homme, qui d'un moult noble veſtement eſtoit affublé, & autour de luy eſtoient maints Chevaliers, qui de me voir à deliurance auoient moult grand volonté ; & vous, beau Sire, y eſtiez des premiers ; pres de vous eſtoient pareillement le bon Chevalier Arnaldus, & le gentil Chevalier Voiturio, & maints autres renommez. Or me faiſoit ſigne de la main iceluy noble preud'homme, & à ſoy m'appellant, hors de la noire chartre il me faiſoit iſſir, & lors il me monſtroit en moult belle eſcriture un tel dicton en maniere de prophetie ;

*Quand Aigles & Lyons aſſemblez à faiſon,*
*Ecront par grand hazard, des Coqs déconfiture;*
*Pluſieurs bon Chevaliers par mortelle acheiſon,*
*Ferus de fers tranchans iront en ſepulture.*
*Pareſſeux, d'autre part, abſens de l'aventure,*
*Pour un temps detenus ſeront, non ſans raiſon;*
*Mais ils ſeront en fin boutez hors de priſon,*
*Par cil qui porte eſcu de vermeille teinture.*

onc par grand lieſſe me ſentis eſueille, & quand a-
tement connus, que ce n'eſtoit que fable & men-
ge, ſi cuiday entrer en deſeſpoir: ce neanmoins,
ns cœur s'évertua, & en ſoy pourpenſa que tel ſonge
rroit venir à effet, & en cét eſpace je n'eus onc ta-
t de me guermenter ne plaindre, mais bien de vous
rire tout ce qui m'eſtoit advenu. Or puiſſiez-vous,
r Sire, loin de méchief & d'encombrier, touſiours
lement & friſquement vous contenir, ainſi qu'à
homme affiert, vous & toute voſtre noble meſgnie.
à tant me tiens, à Dieu vous command, & me cla-
voſtre immuable ſervant à touſiours-mais,

*Dom Guilan le penſif,*
*Sire d'Iſle inviſible.*

---

# ETTRE DE L'AUTHEUR
## ſur le ſuiet de la precedente,

TRESGENTIL, TRES-PREUX, *& tres-noble Chevalier de l'Iſle inviſible, le Chevalier Inconnu mande ſalut ſans nombre, & amours ſans fin.*

re Chevalier, pas n'euſſe cuidé que de ſi obſcur
nanoit comme cil où vous eſtes, peuſſent iſſir dits
uminez: ne de ſi dure priſon, paroles ſi gracieu-
Je me ſuis embattu à voir la lettre qu'eſcite avez,
res-gentil, & tres-renommé Comte Guicheus;
s desbourdant avec luy, & vous jure que oncques-
s ne vis eſcrit qui tant me pluſt, ne qui plus me
ſt de preud'homme: & en ce appert voſtre grand
lement, & le hault cœur qui en vous repaire, quand
ette voſtre mécheance en nulle riens ne vous es-
ſſez, & ne laiſſez pour ce de dire gabs & joyeuſetez
ſt il vray que pieça je haïſſois ſur toutes riens le
nt Picolofuron, pour eſtre de trop orgueilleuſe
ire, & trop bonbancier en ſes faits. Mais ores d'au-
plus je le maudis, & l'heure que oncques de mere
nay; car par luy, & pour ſon pourchas, trop ſont

quets, cointes Pucelles, friſques Damoiſels, gorgias Eſcuyers : tout eſt mis à neant, & à moy dolent & chetif, riens n'en eſt demouré, fors douloureuſe remembrance, qui d'autant plus me fiert & navre durement. En tel party je n'écriroye mie ſans l'eſpoir, qui par viſion ou ſonge au cœur m'eſt revenu. I celuy vint iſnellement ma grand couleur combattre, & ſi cuidois pour vray que ce fuſt de ma liberté la vraye ſignifiance, comme j'en ay par droit la ſuſpicion; au lieu que je ſuis aterré & giſant en detreſſe, tant leger & à deliure me ſentiroye, que ſur palefroy pourroye bien faillir ſans toucher le pommel. Or en aujenne ce qu'eſchoit en pourra : touſiours cher Sire, vous veüil conter mon ſonge. Dormant par nuit, il me ſembloit voir fermement ( & ainſi à certes le cuidoye) un felon Geant outrageux ; gleuton & fier poutonnier, qui le chef avoit plus aigu que fer de lance, les yeux avoit rouges & flambans comme feure aillumé, nez tors, groſſes balievres, & barbe fleuri ; & de tout point hideux & plein de barat & de maltalent. Si tenoit en ſon poing brane d'acier luiſant, dont au chif durement me navroit, puis faiſoit ſigne à deux truhans & ribaux, qui en hideuſe chartre me portoient, & me laiſſoient illec au greigneur tourment que jamais ſentiſſe. Et adonc s'apparoiſſoit à moy un grand preud'homme, qui d'un moult noble veſtement eſtoit affublé, & autour de luy eſtoient maints Chevaliers, qui de me voir à deliurance auoient moult grand volonté ; & vous, beau Sire, y eſtiez des premiers ; pres de vous eſtoient pareillement le bon Chevalier Arnaldus, & le gentil Chevalier Voturio, & maints autres renommez. Or me faiſoit ſigne de la mains iceluy noble preud'homme, & à ſoy m'appellant, hors de la noire chartre il me faiſoit iſſir, & lors il me monſtroit en moult belle eſcriture un tel dicton en maniere de prophetie ;

*Quand Aigles & Lyons aſſemblez à faiſon,*
*Feront par grand hazard, des Coqs déconfiture;*
*Pluſieurs bon Chevaliers par mortelle achoiſon,*
*Ferus de fers tranchans iront en ſepulture.*
*Pareſſeux, d'autre part, abſens de l'aventure,*
*Pour un temps detenus ſeront, non ſans raiſon;*
*Mais ils ſeront en fin boutez hors de priſon,*
*Par cil qui porte eſcu de vermeille teinture.*

Adonc par grand lieſſe me ſentis eſueille, & quand apertement connus, que ce n'eſtoit que fable & menſonge, ſi cuiday entrer en deſeſpoir: ce neanmoins, mons cœur s'évertua, & en ſoy pourpenſa que tel ſonge pourroit venir à effet, & en cét eſpace je n'eus onc talent de me guermenter ne plaindre, mais bien de vous eſcrire tout ce qui m'eſtoit advenu. Or puiſſiez-vous, cher Sire, loin de méchief & d'encombrier, touſiours noblement & friſquement vous contenir, ainſi qu'à tel homme affiert, vous & toute voſtre noble meſgnie. Et à tant me tiens, à Dieu vous command, & me clame voſtre immuable ſervant à touſiours-mais,

*Dom Guilan le penſif,*
*Sire d'Iſle inviſible.*

---

# LETTRE DE L'AUTHEUR
## ſur le ſuiet de la precedente,

AU TRESGENTIL, TRES-PREUX, *& tres-noble Chevalier de l'Iſle inviſible, le Chevalier Inconnu mande ſalut ſans nombre, & amours ſans fin.*

SIre Chevalier, pas n'euſſe cuidé que de ſi obſcur manoir comme cil où vous eſtes, peuſſent iſſir dits ſi illuminez: ne de ſi dure priſon, paroles ſi gracieuſes, Je me ſuis embattu à voir la lettre qu'eſcite avez, au tres-gentil, & tres-renommé Comte Guicheus; vous desbourdant avec luy, & vous jure que oncques-mais ne vis eſcrit qui tant me pluſt, ne qui plus me paruſt de preud'homme: & en ce appert voſtre grand hardement, & le hault cœur qui en vous repaire, quand de cette voſtre mécheance en nulle riens ne vous esbahiſſez, & ne laiſſez pour ce de dire gabs & joyeuſetez Or eſt il vray que pieça je haïſſois ſur toutes riens le Geant Picolofuron, pour eſtre de trop orgueilleuſe nature, & trop bonbancier en ſes faits. Mais ores d'autant plus je le maudis, & l'heure que oncques de mere fut nay; car par luy, & pour ſon pourchas, trop ſont

de maux avenus, & ſi combat par tel art, que ceux qui encontre luy oſent ſe preſenter, ſont par luy laidement naurez, affolez, ou occis; & ceux qui ne s'y trouvent ſont en noires chartres detenus. Ce m'aid Dieux, beau Sire, cettuy eſt le plus fier enchantement dont j'oüis oncques parler, & qui plus fait à douter. Planté de preud hommes y a, qui moult ont grand talent de vous ayder en cette voſtre beſogne; & pour moy, il n'y au choſe ſiecle que tant deſiraſſe, car plus cher aurois à deliver un ſi fait Chevalier, que de conqueſter le Royaume de Logres. Mais de cettuy fait nous déportons, pour ſçavoir que nous n'y pouvons comme riens, & que cette emprinſe eſt reſervée a un puiſſant Chevalier qui porte vermeilles connoiſſances. De cettuy eſt ores grand bruit par le monde, & dit on qu'il fait d'armes comme à ſa voulenté, & que depuis le temps du noble Roy Artus, il ne s'eſt trouvé ſi rude jouſteur, comme iceluy eſt: car nul ne s'eſt encontre luy eſprouvé, qu'il n'ait jetté jus des arçons, & ſouventefois renverſé Chevalier & cheval tout en un mont. Cettuy mainte haute aventure a finée, & cette autre encore finera, ſi que devez eſperer qu'a chef de piece & en brief, vous tirera du Chaſtel enchanté: car pas n'avez deſervy d'y eſtre trop longuement, & ſe en riens par le paſſé avez méfait, ce n'eſt en choſe qui vous doive ahonnir, & petite penitence y affiert. Ce neanmoins, ſi par méchef, ou aucun deſtourbier, plus long-temps eſtiez detenu, que ne cuidons, de ce en riens ne vous eſmayez, car il ne vous en peut chaloir. Bien vous peut ſouvenir que le gentil Roy Amadis, le noble Empereur Eſplandian, & mains autres, apres avoir eſté detenus pluſieurs ſiecles és priſons de l'Iſle d'Argenes, en ſortiren ſains & haitiez, auſſi jeunes, & les viaires auſſi frais qu'entrez y eſtoient car le bon Alquif, qui moult ſçavoit d'experimens, fit pas ſes conjurations que le temps qui tant eſt iſnel pour toutes creatures, n'avoit comme point eu de cours en leur endroit, & en riens ne les avoit endommagiez. Or il ne peut eſtre qu'eſtant noble & chevalureux comme vous eſtes, bien parlant, & loyal en bien aymer, bien avenant, coint & faitis Chevaliet, il vous manquaſt quelque bon enchanteur en cette achoiſon, qui le mé-

me

me ſecours vous donnaſt, & en auriez un ou deux ſans faille, en maniere que quand ne pourriez iſſir du Chaſtel que d'huy en cinquante ans, vous en iſtriez iouvencel comme l'eſtes maintenant, & ſans aucun ſeul poil de barbe, non plus qu'ores en avez, qui ſeroit choſe moult rare & plaiſante à voir. Endementiers, tout les temps que demourerez illec; loiſible vous ſera les unes fois de iouer aux tables, les autres de harper & chanter lais plaintifs, & une fois le iour de parler tout haut à par vous, vous douloſant & lamentant de Dame Fortune, qui de tous hommes temporels ſe iouë, & en cet encombrier vous a ietté, vous eſloignant de voſtre amie. Car c'eſt ainſi, ſi bien m'en ſouvient qu'en ſouloient uſer tous les preud'hommes, qui en tel cas ſe ſont trouvez. A tant, beau Sire, adieu vous comande, & ſuis,

*Le tout voſtre,*

*Le Chevalier inconnu.*

---

## RESPONSE

### de Monſieur le Comte de ſaint Aignan à la lettre de l'Autheur.

AV TRES-COVRTOIS, TRES-EXCELLENT, *& tres-renomme Chevalier Voiturio, qui du mon d'Inconnu ſe clame; Guilan le penſif, deſire honneur & ioye, & mande humble mercis.*

DEa, Chevalier inconnu! avois ie pieça vers vous rien com parà, qui de tant gorgiaſe faveur fut digne; certes, pas n'euſſe cuidé qu'en tel encombrier ſi doux confort me fuſt avenu, par lequel eſt ma grevance moultamendée. Or appert-il bien maintenant que pas n'eſtes apprentif de bonnes œuvres faire, quand à ſi dolent Chevalier par devis prouſitables & duiſans reboutez le cœur en la fouëlle. Pour certain, tres-cher Sire, moult eſtes à priſer, & greigneur homme devez eſtre que pas ne voulèz apparoir, quand voſtre

nom muſſez apres courtoiſie tant eſpeciale. En cette maniere ouvra jadis le Damoiſel de la Mer, fleur de toute chevalerie, quand apres avoir rué jus le plus fier ribaud de la contrée, & ſa meſgenie dé confite, il ſe retrahit vers ſon tref moult viſte, tenant la chiere, baſſe, & le vis ſur coſté, ne voulant pour riens à nulli ſe manifeſter. Ce m'aid Dieux, Sire, je ne me deporteray d'acertener à tous qu'encore ſurpaſſe l'avez, & de ce n'ayez doutance. Cettuy ne fit que mettre à mort un outrageux paillard, & vous avez redonné la vie à jouvence afflict & mat comme n'agueres effroyé: O bon chevalier, puiſ-que tout de mon fait voulez connoiſtre, ja n'en ſerez deſdit, & moult voulentiers de mon eſtat vous deviſeray, & vous diray. Qu'un jour ſur le veſpre, ayant harpé & chanté un lay moult douloureux & plaintif, comme pouvoit eſtre cil du pauvre Triſtan de Leonnois, voguant en ſa barque apres la playe envenimée par luy receuë par le Morhoult d'Irlande; je m'endormis moult fort, & cheus à bouchons ſur le pavement, ou longue eſpace on me laiſſa geſir. Si cuidoye eſtre en un vergier entre cointes pucelles & gentils varlets, ayant les aucuns ſurcots de tiretaines, & les autres robbes de ſandal. Si eſtions ſeans ſur poiſles à orbattu, en ſoulas & esbatemens deviſans & bruyants moult fort. Mais endementiers, vint entrer au vergier un grand vilain mal façonné & rebarbatif, qui en ſon poing tenoit baſton noüeux à guiſe de maſſuë, & bien ſembloit eſtre mal pautonnier & felon. Si ſe cria ſur moy le glouton comme forcené, diſant: Et cuides tu paillard iſſir ainſi ſans moy de la chartre où tu es detenu? Lors il me ferut parmy le pis, tant outrageuſement qu'agenoüiller me fit, & rechignant moult laidement s'en alla diſant: Or ſuis-je par mon droict nom le Temps appellé, n'eſpere ſans mon ayde iſſir du Chaſtel: & ainſi que me guermentoye, le vis prés de moy un noble prud'homme luiſant comme un eſcarboucle. Moult beau Clerc eſtoit iceluy & de plaiſant regard. Se eſtoit en haut ſiege aſſis, & Villes, Chaſtels, Tours Chevaliers, armes, bannieres, & eſcus de moult de couleurs giſoient à ſes pieds, & un vermeil ſandal faiſoit ſon couvrechef & ſa robbe. Iceluy me cria tout

ſouë-

ſouëfuement, Or as entendu, amy, ce que le Temps t'a dit : mais qu'il s'accorde à ta faillie, moult toſt te deliureray. A tant, mon ſomme fina, & trouvay prés de moy voſtre miſſive, & de l'autre part un livret moult ancien, où eſtoit iceſſe prophetie.

*Quand jeune Chevalier deſnave nature,*
*Prendra du hardement en l'obſcure maiſon,*
*Aſſez pour envoyer miſſive au grand Voiture:*
*Cil qui porte vermeil, en armes & veſture,*
*Et dont par tout le los bruit ſans comparaiſon;*
*Conniſſant qu'il eſt ja de pardonner ſaiſon,*
*Avec trois dorgis ſera de ſept huis ouverture.*

A donc cuida y qu'en brief pourroye de la chartre iſſir, quand par deux fois piça avoye eu dormant quaſi le meſme ſonge. Car encores moult bien du premier me remembroit, dont au preux Comte Guicheus avois narré toute la vraye hiſtoire. Donc ay-je noté, Sire Chevalier, par moult d'enſeignemens, comme à iceluy Guerroyeur qui porte vermeilles connoiſſances, & qui tant d'apertiſes d'armes faites, eſtoit ma delivrance reſervée, & par voſtre eſprit tout remply de doctrine, & clarté d'engin y ſuis derechef confirmé. Dieu ayt par à icelle emprinſe, & veüille labeurer avec luy, afin qu'en bref enſemblement allions viſiter en ſon hebergement le bon Comte, Guicheus, que j'honore moult & priſe je ſuis, à foy de Chevalier,

TRES-CHER SIRE,
*Le tout voſtre, Don Guilan le penſif, Sire de l'Iſle niviſible.*

AUX TRES-EXCELLENS, *belliqueux, invictiſſimes & inſuperables Chevaliers, le Comte Guicheus, le Chevalier de l'Iſle inviſible, & Don Arnaldus;*

*Salut, honneur, victoire & triomphe.*

CE m'aid Dieux, Beaux Seigneurs, moult eſtes gracieux & courtois, quand eſtant dans de ſi groſſes

beſognes, comme ores vous trouvez de cettuy voſtre Chevalier avez digné vous reſſouvenir, & me donner preuves ſi notoires de vroſtre benignité & bon vouloir, que oncques ne ſera en ma puiſſance de le pouvoir deſſervir. Or jaçot que de moult grand temps vous aye touſiours honorez & ſervis, moult outrageuz ſeroye, ſi je, par cette ſeule voſtre lettre, ne m'en tenoye à moult bien payé, grand niceté ſoroit à moy, ſi je cuidoye vous en pouvoir rendre remercimens condignes. Or voudrois je, beauz Sires, qu'il m'euſt couſté le meilleur Chaſtel que oncques je conquis, & que loiſible me fuſt de moy bouger de ceſtuy lieu, pour vous aller dire moy meſme mon penſement ſur ce, & le reſſentiment que j'aye de l'honneur que à moy voſtre homme lige avez voulu faire. Par mon chief, rien ne me retiendroit, que je ne priſſe huy les galops, & irois vers vous de tel randon, qu'ainçois qu'il fuſt heure de nonne, aurois cheminé plus de cinquante lieuës Angleſches; & me rendrois avant le veſpre dans voſtre tref. Auſſi bien quand je me ramentois comme eſtes ſur le point de ferir ſur ennemis, & de vous parmy eux meſler, ſi qu'à toute heure il m'eſt avis que d'icy joy la noiſe de la bataille, le hannir des chevaux, le froiſſis des lances, le chapelis des armes, & le martelis des deſpées, je me hontoye moult durement à par moy, & me tiens à honny & recreant Chevalier quand je ne puis en celle achoiſon eſtre prés de vous, & là en voyant vos actes chevaleureux, & vos beaux faits d'armes, me parforcer à les imiter, & moy rendre digne de l'acointance de tels preud'hommes. Ores que le joly mois de May renouvelle toute choſe crée, & que tout noble cœur ſe ſent eſpoindre du deſir d'armes & proüeſſes faire, vous cheminez par monts & par vaux gorgiaiſement armez juſqu'aux dents tenans vos glaives és poings, & ores les pannoyant en tous vos chief, ores vous poliſſant en vos armes, ores vous affichant es eſtriers, ne ſongez qu'à lances briſer, percer eſcus, & deſmailler hauberts; cheminez par nieules & par bruines à l'ardeur du Soleil, & auray de la Lune, mangez moult petitement & mauvaiſement dormez, vous levant ſouventefois, ains qu'il ſoit bien adiourné: pour mettre vos corps à peine

ne & travail, à danger d'estre détranchez à mains de gloutons, & d'estre felonneusement occis. Là où je, les & chetif, en cette cité par enchantemens mauvaisement detenu, passe les jours entiers à moy sollacier & déduire avecque gentes pucelles, plus blanches que fin albastre mis à point de fin vermeil, ores nous ombroyant sous vertes feüillées, ores en plaisans vergers nous esbattant, & tantost nous esbanoyant en riches festins, où toutes guises de mets nous sont servis, & toutes sortes d'espiceries. Et les unes fois quand de tels bobans suis recreu, & qu'abondance de soulas me fait desirant de solitude, je me retrais l'oriere d'un bois, où sur le clair rien d'une fontaine, & là assis sur l'herbe tendre & menuë, je me delecte à voir en joyeuses Chroniques, les faits & gestes des anciens Chevaliers, les hautes aventures qu'ils ont mises à chief, & les perilleuses questes qu'ils ont emprises, pour los & Amour de leurs Amies aquerre. En cette maniere, je vis sans mesaise, destourbier, ne distraire de quelconque chose, me couchant alors que meilleur me semble, & me levant à l'heure que plus me plaist: sans estre oncques éveillé de bruit de bucines, trompettes & cors Sarazinois. Or seigneurs Chevaliers, combien cét estat de vie est angoisseux, je ne doute mie que bien ne le jugiez, car trop mieux que moy sçavez, que rien tant ne pese à gentil cœur, comme oysiveté, & moins greve travail que musardie: & de ce adviendra sans faille, qu'apres que de ce siecle seray sorty, onc nulle mention de moy ne sera faite, non plus que si je fusse esté un Chevalier de Cornaüaille. Et de vous, au rebours, quand de cette vie terrienne issirez, en trouverez une autre imperissable, és regiſtres & memoires des hommes; livres infinis en toutes langues resonneront vos hauts faits & proüesses, & aurez nom à jamais perpetuel. Laquelle chose, & de ce ne doutez, est de prix infiny, & tel que trop cherement ne la pouvez-vous acheter, quand mesme, pour ce de bras & de jambes seriez mechaigniez, & qu'en auriez les testes fenduës jusque aux yeux. Partant, beaux seigneurs, je vous allouë que vous regraciez fortune, qui en point vous a mis, que tout haut bruit & exaltation pouvez acquerre, & pourtant ne me tourniez à blasme, si en

cestuy

ceſtuy lieu plus long temps je demoure, où force d'enchantement & neceſſité de deſtin me retient.

Pour nouvelles, je vous mande que meſſagiers ſont icy venus de maintes parts, qui apporté nous ont que depuis peu, és marches d'Italie s'eſt fait le plus beau fait d'armes qui onques arriva, depuis que Chevaliers ceignent eſpée. Or devez-vous ſçavoir, beaux Seigneurs, que en icelle terre, du long de fleuve que les Gregeois appelloint Eridan, qui moult eſt roide & parfond; eſtoit deſcendu un Geant deſpiteux & felon. Cettuy accompagné d'une gent moult noire, & de couleur de ſuye, mais aſpre, fiere & outrageuſe; pilloit, dégaſtoit & deſertoit le pays, ſi que c'eſtoit une hydeur: & apres maints outrages avoit juré qu'il prendroit à force une Damoiſelle, qui Cazalie eſt nommée moult priſée & cherie de ceux du pays, & de maints grands Seigneur d'étranges terres deſirée, comme celle qui eſt de moult beau viaire, & bien adreſſée de tous ſes membres, avenante & de ſi plaiſant regard que c'eſt un deſduit à regarder. Or l'avoit le felon promiſe à ſon ſeigneur le Soudan des Iberiens, qui pieça de long temps la convoitoit, pour la mettre en ſervage & luy toillir ſon honneur, ainſi comme il a fait de mainte autre que le Geant a miſes en ſa baillie: dont il a pris les unes à vive force, & pluſieurs autres par barrat & mal engin Car de telles Damoiſelles convoiteux eſt le Soudan à demeſure, ſi que l'en dit que toutes les deſire, & oncques n'en pourroit eſtre aſſouvy. Or l'avoit le Geant à tout ſon oſt en telle guiſe aſſiegée que pas en ſembloit qu'il fuſt au pouvoir humain de luy en quelque maniere porter ayde. Moult tendrement ploroit la Pucelle, moult fort ſe demenoit, ſe détordant & guermentant durement, comme celle qui à grand méchief eſtoit, mais de ce riens ne luy valloit, & de nully n'eſtoit ſecouruë: car les Seigneurs du païs pas n'avoient la force ne la hardiment de durer contre le Geant. Tant qu'a chief de piece, le Chevalier faé aux vermeilles connoiſſances, qui tout oit, tout ſçait & tout peut a ouï de loin les piteux cris de la chetive: dont fut fort dolent & coursé en ſon cœur, car il ayme la Pucelle par bonne amour & ſans vilenie, ſeulement pour la franchiſe d'elle garder, & d'au-

d'autres fois de tels mechiefs l'a delivrée. Iceluy en donna tantoſt avis à l'invicible Chevalier qui porte d'Azur à trois fleurs d'or, qui de long temps a pris la Damoiſelle en ſa garde. Ces deux ne purent pas tirer celle part, pour eſtre cettuy point embeſognes en une groſſe guerre qu'ils menoit dans le païs qui autrefois appellé eſtoit la Sylve Carbonniere, & maintenant communément eſt dit le païs de Flandres ſi qu'ils aviſerent entre eux par bon conſeil, de mander à ce ſecours un preux & belliqueux Chevalier, qui de tel hardement eſt, que oncques choſe, tant dangereuſe pût eſtre, ne luy ſembla difficile à mener à fin. Ceſtuy de tous eſt nommé Harcuriel des Iſles perilleuſes, & a eſté ainſi appellé pour un moult grand fait d'armes, qu'il fit en un païs de mer, ſi perilleux & ſi eſtrange qu'à, touſiours-mais en ſera faite mention. Iceluy à tout la Cavalerie que pour lors put trouver, alla donner ſur l'oſt du Geant qui mie ne s'en doutoit: là y eut moult caveuſe & cruelle bataille, ſi que l'en dit que depuis l'aſſemblée qui ſe fit entre Sidrac & Tantalon, au couronnement du Roy Gadiffer, onc on ne vi ſi hautes prouëſſes exploiter, ſi grands coups d'eſpée ruer ne ſi beaux coups de lances ferir. Au definement, la deconfiture tourna ſur les gloutons, & contrarieté advint au Geant, qui combatit à tel mechief, que toute ſa meſgnie fut miſe à occiſion, & luy tellement atourne, que les maiſtres qui l'ont veu, dient que d'huy en un an ne ſera en eſtat de porter armes, & que de moult grand temps n'aura talent de Damoiſelles vilener, ne leur faire outrage. Or, beaux Seigneur, à Dieu vous command, qui vous doint pareille fortune, & ſuis.

*Le tout voſtre,*
VOITURIO.

---

## LETTRE ESPAGNOLE
*à une Dame, en luy envoyant le verbe*

l'ayme, tu aymes.

*LE deve parecer eſtranno à V. S. que en las dos primeras palabras aya dicho tan gran verdad y tan grande*
mer-

*mentira, Pero en eſſo puede ver quan razonables es Amor à quien ama. Pues los que hizieron las reglas de la palabras ſegun la razon de las coſas en diziendo* Yo amo, *luego dixeron* tu amas, *come ſe fueſſe neceſſario amando el uno, que el otro le ame. Aſſi ſara juſto que de buena gana diga V. S* Yo amo, *pues dy tanto tiemto que lo digo. Y. ſin canſarſe la memoria, en ſabiendo eſſa palabra, luego ſabrà une lengua que es la de Amor, mas linda que la Eſpannola, y mucho mas eſtendida porque eſſa ſe habla por todo el Mundo, y no ay rincon en las Indias donde no ſe entienda V. S que huye de las, reglas, y que no quiere aprender ſino lo que ſe enſenna en un dia, mas guſto deve tener de eſta que de ninguna otra, pues ſe ſabe en un inſtante, y en las coſas de Amor no ſolamente no ay regla, mas aun ſeria defeto tener alguna. Hablela por ſervida V. S. y no ſea verdad que en tres annos no le aya podido aprender una lengua que haſta las ninnas ſaben.*

## ROMANCE

*FVera fuera, aparta, aparta,*
*Que Amor entra por la place,*
*Quadrillero de galanes!*
*Dozelleva en ſuſquadrilla*
*De diferennes libreas.*
*Los unos de argenteria,*
*Y de oro fino los otros,*
*Que pudieran en el Cielo*
*Competir con las eſtrellas.*
*Varias y luſtroſas ſedas*
*Los demas van adornando*
*Tardas azules, moradas,*
*Pajicas y carmeſies,*
*Con nacaradas marlotas*
*Y con verdes albornozes,*
*Van des fiando rubios,*
*Y luzientes eſmeraldas.*
*Los unos de amor y zelos*
*Llevan la colar que brada,*
*Los otros en vivo fuego*
*Van muriendo por ſu dama.*

Paſſan.

*Paſſan con mucho donayre*
*Con orden y bizarria,*
*Cada qual por ſi viſtoſo,*
*Moſtrando gran gallardia.*
*Paſſan los doze galanes*
*No las calles de Granada,*
*Vivarambla o Zacatin,*
*Mas por la ſala de Julia.*
*Vienne ella con tales bríos*
*Con tal ayre y gentileza*
*Que de quien tienne alma y ojos*
*Lleva los ojos y el alma.*
*Tan bien no parece el Alva*
*Quando entre doradas nubes*
*Vertiendo flores y perlas*
*Viene à deſpertar el dia.*
*Poca grana y mucha nieve*
*Van compitiendo en ſu cara,*
*Y entre lirios y jazmines,*
*Aſſomanſe algunas roſas.*
*Buelan mil tiernos Amores*
*Alumbrando ſu belleza,*
*Sus ojos graves y bellos,*
*Vnos matan y otros crien.*
*Matan los mas atrevidos,*
*Y los ninnos van criando*
*Haſta que ſepan hablar,*
*Y puedan llamarla madre.*
*Cercada de luz y rayos*
*Se encuentra con la quadrilla,*
*Y los diſcretos galanes*
*Han llegado a ſu preſencia.*
*Pierden ellos ſus colores,*
*En viendo las de ſu cara,*
*Y admirandos ſe quedaron*
*Sin vozes almas y lenguas.*
*Atentos la eſtan mirando*
*Sin poder dezir palabra,*
*Que delante de tal dama*
*No ay galan que no enmudezca.*
*En ora buena llegueys*
„ *Dixo la hermoſa Chriſtiana* „

Que

*Que galanes tant eallados*
*Le pueden ſer de Diana,*
*Toman ſu aſsiento con ella*
*Los unos en los cabellos;*
*Los otros cerca del pecho*
*Que afrenta las azucenas.*
*Parece que toman vida,*
*Los que aciertan à tocarla*
*Que muy bien puede dar vidas*
*Qui en tantas almas poſsée.*
*O Julia diſcreta, y bella*
*Entre quantas han nacido,*
*El dia que tu naciſte*
*Grandes ſennales avia.*

# POESIES DE MONSIEUR DE VOITURE,

## ELEGIE

*BELISE, je ſçay bien que le Ciel favorable,*
*A joint à vos beautez un eſprit adorable,*
*Qui ne ſçaroit loger au monde dignement,*
*Que dans un ſi beau corps, ou dans le Firmament.*
*Je ſçay que la nature, & les Dieux avec elle,*
*Ne font plus rien de beau que ſur voſtre modelle,*
*Et qu'ils ſe priſent moins d'avoir baſti les Cieux,*
*Que d'avoir achevé l'ouvrage de vos yeux.*
*Car, enfin, je l'avoüe, & dedans ma colere,*
*Malgré-moy je le dis ſans deſſein de vous plaire,*
*Le Soleil qui voit tout, deſſus & deſſous l'air,*

Ne

*Ne voit point de beauté qui vous puisse égaler,*
*Et n'en verra jamais, quoy qu'il tourne le monde,*
*Et que souvent soy mesme il se mire dans l'onde.*
*L'Amour n'a rien de beau, d'atrayant, ni de doux,*
*Poinct de traits, ni de feux, qu'il n'emprunte de vous,*
*Vos charmes dompteroient l'ame la plus farouche,*
*Les Graces, & les Ris parlent par vostre bouche,*
*Et quoy que vous faſsiez, les Ieux, & les Appas,*
*Marchent a voſtre ſuite, & naiſſent ſous vos pas,*
*Toutes vos actions meritent qu'on vous ayme,*
*Et mille fois le jour, ſans y penſer vous meſme,*
*Vos geſtes, vos regars, vos ris, & vos diſcours,*
*Font mourir mille Amans, & naiſtre mille Amours.*
*Mais dans ce bel amas de graces ſans pareilles,*
*Ce tableau racourcy de toutes les merueilles,*
*Ie voy beaucoups de manque, & d'inégalitez,*
*Et d'auſſi grande defauts, que de grandes beautez.*
*La Nature amoureuſe, en vous mettant au monde,*
*S'efforça de vous faire icy bas ſans ſeconde,*
*Et prodigue, employa ſes plus riches treſors,*
*A vous former les traits de l'eſprit & du corps.*
*Mais laſſe ſur la fin d'un ſi penible ouvrage,*
*Elle vous a mal-fait l'humeur & le courage.*
*Ces deux manquent en vous, & ternissent le teint*
*Des plus vives couleurs, dont elle vous a peint.*
*Ils en oſtent l'eclat, & laiſſent une tare*
*Au plus riche ornement dont la terre ſe pare,*
*Car avec un défaut ſi digne de meſpris,*
*Voſtre beauté s'efface, & ravale de prix;*
*Vos yeux, ni vos attraits, n'ont plus rien d'eſtimable,*
*Et parmy tant d'amours, vous n'eſtes point aymable.*
*Pardonnez-moy, Beliſe, & ſouffrez doucement,*
*Que libre deſormais je parle franchement,*
*Cette unique beauté dont vous eſtes ornée,*
*N'aura jamais pouvoir ſur une ame bien née;*
*Voſtre Empire eſt trop rude, & ne ſçauroit durer,*
*Ou s'il s'en trouve encor qui puiſſent l'endurer,*
*Avec tant de meſpris, & tant d'ingratitude,*
*Ce ſont des cœurs mal faits, nez à la ſervitude,*
*Ou de mauvais eſprit, qui des Cieux en courroux*
*Ont eu pour chaſtiment d'eſtre amoureux de vous,*
*De loüange, & d'honneur, vainement affamée.*

Vous

*Vous ne pouvez aymer, & voulez estre aymée,*
*Et vostre cœur altier croit mettre entre les Dieux*
*Ceux qu'il souffre mourir en adorant vos yeux.*
*Que si quelqu'un pousse de son mauvais genie,*
*Tombe dessous le joug de vostre tyrannie,*
*Il faut qu'il se haisse, & que dès ce moment,*
*Il devienne ennemy de son contentement.*
*Car vous ne croiriez pas,,, tant vous est inhumaine,*
*Qu'il ait beaucoup d'amour, s'il n'a beaucoup de peine.*
*Vous voulez qu'il soit paste, & que plein de langueur,*
*Il s'afflige sans cesse, & se ronge le cœur;*
*Que l'ombre d'un soupcon luy donne cent allarmes,*
*Que vos moindres despits le fassent fondre en larmes,*
*Qu'il soit hors de propos, des fiant & jaloux,*
*Iamais content de luy, jamis content de vous,*
*Qu'il soufpire tousiours, & vous nomme cruelle;*
*Lors vous estes contente, & croyez estre belle,*
*Et vostre cruauté parmy tant de tourmens,*
*Se baigne dans les pleurs, que versent vos Amans,*
*Que si par fois d'amour vostre ame est allumée,*
*C'est un feu passager qui se tourne en fumée,*
*Pareil a ces brandons qui bruslent une nuit,*
*Errans a la faveur du vent qui les conduit,*
*Qui luisent pour nous perdre, & si lon ne s'en garde,*
*Conduisent a la mort qui trompe les regarde.*
*Vous bruslez de la sorte, & sans sçavoir comment,*
*Vos plus chaudes amours ne durent qu'un moment.*
*Vous ne sçavez que c'est d'une flemme constante,*
*Toute chose vous plaist, & rien ne vous contente,*
*est vostre esprit flottant entre cent passions,*
*A beaucoup de desseins, & peu d'affections.*
*Plus leger que le vent qui porte les tempestes,*
*Il change tous les jours de nouvelles conquestes;*
*Et estimant jamis ce qu'il peut posseder,*
*Il gagne toute chose, & ne peut rien garder.*
*Car vostre vaine humeur, apres une victoire,*
*En mespriſe le fruit, & n'en veut que la gloire.*
*Et de tant d'amitiez faites diversement,*
*N'en ayme que la fin, & le commencement.*
*D'un amant qui vous vient, vous aymez les aproches,*
*D'un autre qui s'en va, les cris, & les reproches,*
*La nouveauté vous plaist & ne se passe jour.*

Que

*Que vous ne faſsiez naiſtre ou mourir quelque Amour,*
*vous eſtes ſans arreſt, foible vaine, & legere,*
*Inconſtante, bizarre ingratte, & menſongere.*
*Pleine de traiſons, ſans ame, & ſans pitié,*
*Capable de tout faire hormis une amitié.*
*Celle que vous m'aviez par tant de fois jurée,*
*Qui devoit ſurpaſſer les ſiecles en durée,*
*Et ne ſe démentir qu'avec le Firmament.*
*Si belle, & ſi parfaite en ſon commencement,*
*Et dont la belle flamme icy bas ſans ſeconde,*
*Devoit durer encor apres celle du monde,*
*A la fin s'eſt eſteinte, & contre voſtre foy,*
*Vous en favoiſez un moins digne que moy,*
*Regardez vous, Beliſe, & parmy tant de graces,*
*Ne ſouffrez plus en vous des qualitez ſi baſſes,*
*Et ſur tant de vertus, & de perfections,*
*Relevez voſtre cœur, & Vos affections.*
*Ne laiſſez rien en vous capable de deſplaire,*
*Faite-vous toute belle, & taſchez de parfaire*
*L'ouvrage que les Dieux ont ſi fort avancé,*
*Et vous ſeule, achevez ce qu'ils ont commencé.*

---

# ELEGIE.

*BElle Philis adorable merveille,*
*Puiſque mon cœur, malgri-moy, me conſeille*
*De me remettre encor dans les tourmens*
*Dont vos rigueurs affligent vos Amans,*
*Ie le veux croire, & ſuivre le genie*
*Qui me r'engage en voſtre tyrannie,*
*Et m'embarquer deſſus la meſme mer,*
*Où j'ay penſé tant de fois abyſmer.*
*Le meſme jour que voſtre cœur de roche,*
*Bleſſa le mien d'un injuſte reproche,*
*Et qu'un ſoupçon par vous vainement pris;*
*Me fit connoiſtre à plein Voſtre meſpris;*
*Ie fis deſſein d'eſtouffer en mon ame*
*Tous les penſers qui nourriſſoient ma flame,*
*Et d'arracher, au fort de mon courroux,*
*Ce que j'avois de paſſion pour vous:*
*Et ſi je puis le redire ſans crime,*

Avec

*Avec l'amour oſter encor l'eſtime.*
*Vous n'euſtes plus pour moy, dans ce moment.*
*Tous les attraits qui m'alloient enflamant,*
*De vos beaux yeux les rayons s'eclipſerent.*
*Et tout a coup vos graces vous laiſſerent,*
*Ie ne vis plus voſtre extreme beauté;*
*Et ne vis rien que voſtre cruauté.*
*I'eus honte alors de voſtre ingratitude,*
*de ma foibleſſe, & de ma ſervitude,*
*Et des ennuis indignement ſouffers,*
*Depuis qu'Amour me tenois dans vos fers.*
*Dans cét inſtant, je vis dans ma penſée*
*Tous les meſpris que mon ame offenſée,*
*Humble, captive, & ſans reſſentiment,*
*Avoit receus de vous trop laſchement.*
*Il me ſouvient de toutes vos rudeſſes,*
*De tous mes maux, de toutes mes triſteſſes,*
*De tant de pleurs vainement eſpandus,*
*Tant de ſouſpirs de vous mal-entendus,*
*Tant de dépits, & de mortelles craintes,*
*Tant de regrets, & d'amoureuſes plaintes,*
*De deſeſpoirs, de langueurs, & d'ennuis,*
*De triſtes jours, & de faſcheuſes nuits;*
*Sans que jamais j'euſſe pû dans voſtre ame,*
*Voir ſeulement un rayon de ma flame;*
*Ni vous reduire à monſtrer par pitié*
*Vn trait d'amour, ni meſme d'amitié,*
*Lors ma raiſon promptement r'appelée,*
*Qui loin de moy ſe tenoit exilée*
*Depuis qu'Amour m'avoit mis ſous ſa loy,*
*Oſa paroiſtre, & ſe monſtrer à moy.*
*En arrivant elle eſteignit la flame*
*D'ire, & d'amour qui bruſloit dans mon ame.*
*Rendit la veuë à mon entendement,*
*Et luy permit de juger ſainement.*
*En la voyant tous mes deſirs s'enfuirent,*
*Mes ſentimens à ſes loix n'obeirent,*
*Et dés long-temps mon courage irrité,*
*Sarma pour elle, & cria. Liberté.*
*Tout fut reduit en ſon obeiſſance,*
*Et mon amour redoutant ſa puiſſance,*
*Et perdant lors le tiltre de vainqueur,*

*Se retira dans le fond de mon cœur.*
*Plein d'une joye, & d'un repos extresme,*
*Il me sembla n'estre plus qu'à moy mesme,*
*Maistre absolu de mes affections,*
*Ie creus avoir dompté mes passions,*
*Et fus un temps,, vaine & foible victoire,,*
*Sans vous aymer, ou du moins sans le croire:*
*N'aspirant plus qu'aux solides plaisirs,*
*I'avois regle ma crainte, & mes desirs,*
*Ie n'avois plus de faschеuses pensées.*
*Ie me rios de mes erreurs passées,*
*Et m'enstonnant de mon aveuglement,*
*Ne pensois plus qu'à vivre heureusement.*
*Ainsi, Philis, mon ame revoltée,*
*Creut pour jamais estre desenchantée,*
*Et mon courage avecque ma raison,*
*Rompit ma chaisne, & força ma prison.*
*Mais je fis pis, & commis une offense,*
*Digne qu'Amour en ait pris la vengeance,*
*Et qu'a jamais un triste souvenir*
*Me la reproche, & m'en sçache punir.*
*M'estant sauvé du plus rude servage,*
*Qui tint jamais un genereux courage,*
*Ie m'estimois le premier des humains,*
*D'avoir remis ma franchise en mes mains;*
*Quand la frayeur de retomber aux vostres,*
*Me fit resoudre à me jetter en d'autres,*
*Et me ranger sous l'empire plus doux,*
*D'une qui sceust me garder contre vous:*
*Mon ame estant dans le choix balancée,*
*La belle Iris me vint en la pensée,*
*La belle Iris, dont la grace & les yeux*
*Ont sceu charmer les hommes & les Dieux:*
*Iris, l'amour de la terre & de l'onde,*
*Si vos beautez ne luisoient point au monde,*
*Et qui sembloit m'asseurer doucement,*
*Par ses regards, d'un meilleur traitement.*
*Ie me fis donc esclave volontaire,*
*Et pris desiors plus de soin de luy plaire.*
*I'ay soupiré, j'ay prié, j'ay presé,*
*Ie me feignis languissans & blessé;*
*Ie luy jouray que je mourois pour elle,*

*Et que jamais un Amant plus fidelle,*
*Plus enflammé, ni plus constant que moy,*
*Ne se verroit soûspirer sous sa loy.*
*Puis, je loüois en elle toutes choses*
*Son teint de lys, & sa bouche de roses,*
*Son cœur de Reyne, & sa grande bonté?*
*Mais dessus tout, je loüois sa beauté,*
*Et la faisois si brillante & si belle,*
*Qu'elle effaçoit toute chose auprés d'elle.*
*Les Diamans, les perles, & les fleurs,*
*Les plus beaux jour, les plus vives couleurs,*
*Le tient du Ciel au lever de l'Aurore,*
*L'Aurore mesme, & le Soleil encore,*
*Lors que plus clair il paroist dans les Cieux*
*Mais je me tens de vous & de vos yeux,*
*Et retenu par un respect extréme,*
*Ma bouche, au moins, ne fit point de blasphéme.*
*Enfin, je fus escouté doucement,*
*Et sans dispute avoüé pour Amant.*
*Quittant pour moy sa fierté naturelle,*
*La belle Iris ne me fut point cruelle,*
*Elle approuva mes desirs & mes feux,*
*Elle receut mon amour & mes vœux,*
*Et me fit voir toutes les apparences*
*Dont les Amans forment leurs esperances.*
*J'avouë aussi qu'un si doux traittement,*
*Fit naistre en moy quelque ressentiment.*
*Non pas d'amour; car mon ame parjure,*
*Ne pût jamais vous faire cette injure;*
*Mais d'amitié si sensible, qu'un jour*
*Je pensois bien la changer en amour*
*Je m'efforçois de découvrir en elle*
*Les mesme traits qui vous rendent si belle,*
*Cette douceur, & ces divins appas,*
*Dont vous donnez la vie & le trespas,*
*De vos beautez la grace incomparable,*
*De vostre esprit la grandeur admirable,*
*Cet entretien si charmant & si doux;*
*Mais tout cela ne se trouve qu'en vous.*
*Ie voyois bien qu'elle estoit animée*
*D'une beauté capable d'estre aymée;*
*Je remarquois en elle cent attraits,*

*Mais*

Mais nullement ces flames & ces traits,
Ces traits mortels, ces divines flames
Dont vos beaux yeux frappent toutes les ames,
Combien de fois, admirant vos beautez,
Ou voſtre grace, ou les vives clartez
De voſtre eſprit, ay je dit en moy-meſme,
Ha! que Philis eſt digne que l'on l'ayme,
Et que le ſort me traite rudement,
Mais cependant, je ſentois en mon ame
L'effect caché d'une ſecrette flame,
Qui ſe gliſſoit juſques dedans mes os,
Troubloit ma vie, & m'oſtoit le repos;
I'eſtois par tout reſveur, & ſolitaire,
Et quoy qu'Iris pitoyable pût faire,
Pour adoucir ma peine, & mon tourment,
Ie n'en ſentois aucun ſoulagement.
Ie n'eſtois plus ſi content aupres d'elle,
Ie commençois à la trouver moins belle,
Et ſouſpirant ſans connoiſtre pourquoy,
N'eſtois content ni d'elle, ni de moy,
Souffrois touſiours, & mon ame inquiete,
Ne trouvoit rien pour eſtre ſatisfaite;
Mais, à la fin, ma douleur s'augmentant,
Ie vis le mal qui m'alloit tourmentant,
Ie reconnus, apres beaucoup de peines,
Le feu vainqueur qui bruſloit en mes veines,
L'amour caché des long-temps en mon cœur,
Avoit repris ſa premiere vigueur:
Dans vos beaux yeux il ſe forgea des armes,
Sur voſtre beauche il prit de nouveaux charmes,
Sur voſtre bouche où ſe trouvent touſiours
Les Ris, les Ieux, les Graces, les Amours;
Et ſe formant des traits à ſon uſage;
De tous les traits de voſtre beau viſage,
Armé d'eſclairs & de foudres puiſſans,
Il s'engagea premierement mes ſens,
Et pourſuivant plus outre ſa victoire,
Avec mes ſens, il me prit ma memoire,
Et ſurmontant ma foible volonté,
Vit mon eſprit entierement dompté.
Lors tout à coup je revis en moy meſme,
Le Repentir, & la Peur au teint bleſme,

*Les prompts Souhaits, les violens Desirs,*
*La fausse Joye, & les vains Desplaisirs,*
*Les tristes Soins, & les Inquietudes,*
*Les longs Regrets, amis des solitudes.*
*Les doux Espoirs, les bizarres Pensers,*
*Les cours Dépits, & les soupirs legers*
*Les desespoirs, les vaines Defiances,*
*Et les Langueurs, & les Impatiences*
*Et tous les biens & les maux que l'Amour*
*Tient d'ordinaire attachez a sa Cour.*
*Ainsi, Philis, mon ame fut reprise,*
*Ainsi deux fois je perdis ma franchise,*
*Et, par mal'heur, tous les soins que j'ay pris*
*Pour me soumettre à l'empire d'Iris,*
*Et l'asseurer de mon amour fidelle,*
*N'ont rien servy qu'à me faire aymer d'elle,*
*Et je me vis, par un sort rigoureux,*
*En mesme temps ingrat & mal-heureux.*
*Ayant à part mes douleurs & mes peines;*
*Il faut encor que je sonte les siennes,*
*Et que mon cœur sensible à la pitié,*
*Ayt tous les maux d'amour & d'amitié.*
*Mais vous, pour qui je suis en ces allarmes,*
*Vous, qui pouvez tout faire par vos charmes,*
*Apres m'avoir causé tant de mal-heurs,*
*Et fait verser tant d'inutiles pleurs;*
*Rendez' enfin, mes plaintes terminées,*
*Belle Philis, changez mes destinées,*
*Et permettez qu'apres tant de tourment,*
*Je puisse vivre heureux en vous aymant,*
*Que si pourtant il vous plaist que je meure*
*Sans jamais voir ma fortune meilleure,*
*Je vous l'accorde, & ne demande pas*
*Que vos bontez different mon trespas.*
*Mais seulement qu'une mort plus humaine*
*Tranché mes jours' & finisse ma peine;*
*Que ce ne soient vos injustes mespris,*
*Ni le regret d'avoir trop entrepris,*
*Ni le dépit de vous avoir servis,*
*Ni vos rigueurs qui m'arrachent la vie;*
*Mais qu'en repos, j'abandonne le jour,*
*Reduit en cendre, & consumé d'amour;*

STAN-

# STANCES.

## Escrites sur des Tablettes.

*VOicy mon amour sur la touche,*
*Jugez s'il marque nettement,*
*Et si sa pointe se reboûche,*
*Dans la peine & dans le tourment;*
*Mais en l'estat où je me treuve,*
*Qu'est-il besoin de cette preuve,*
*Pour vous montrer que ma langueur*
*Et que ma constance est extreme?*
*Ne le sçavez vous pas vous-mesme*
*Si vous m'avez touché le cœur?*
*Je croirois avoir trop d'amour,*
*Et de vous estre trop fidelle,*
*Si vous n'estiez qu'un peu plus belle,*
*Que l'Astre qui donne le jour;*
*Mais puisque le reste du monde,*
*N'a rien de beau qui vous seconde:*
*Et que tout cede au Dieu vainqueur*
*Que vostre bel œil empriſonne,*
*Il ne faut pas que je m'estonne*
*Si vous m'avez touché le cœur,*
*Vous ne sçauriez douter de moy,*
*Ni de la peine que j'endure,*
*Pour servir une ame trop dure,*
*Car la touche vous en fait foy;*
*Sans estre donc plus recherchée,*
*Souffrez aussi d'estre touchée,*
*Et despouillez cette rigueur,*
*Qui rend vostre beauté farouche;*
*Je vous puis bien toucher la bouche,*
*Si vous m'avez touché le cœur.*

# STANCES

## Escrites de la main gauche, sur un feuillet de mesmes Tablettes, qui regardoit un miroir mis au dedans de la couverture.

*QVand je me plaindrois nuit & jour*
*De la cruauté de mes peines,*

*Et quand du pur ſang de mes veines*
*Ie vous eſcrirois mon amour.*
*Si vous ne voyez à l'inſtant,*
*Le bel objet que l'a fait naiſtre,*
*Vous ne le pourrez reconnoiſtre,*
*Ni croire que je ſouffre tant.*
*En vos yeux, mieux qu'en mes eſcris,*
*Vous verrez l'ardeur de mon ame,*
*Et les rayons de cette flame*
*Dont pour vous je me trouve eſpris.*
*Vos beautez vous le feront voir,*
*Bien mieux que je ne le puis dire:*
*Et vous ne le ſçauriez bien lire,*
*Que dans la glace d'un miroir.*

---

## STANCES.

*CE ſoir, que vous ayant Seuliette rencontrée,*
*Pour guerir mon eſprit & le remettre en paix:*
*I'eus de vous, ſans effort, belle divine Aſtrée,*
*La premiere faveur que j'en receus jamais.*
*Que d'attraits, que d'appas vous rendoient adorable!*
*Que de traits, que de feux me vinrent enflamer!*
*Ie ne verray jamais rien qui ſoit tant aymable,*
*Ni vous rien deſormais qui puiſſe tant aymer.*
*Les charmes que l'Amour en vos beautez recelle,*
*Eſtoient plus que jamais puiſſans & dangereux;*
*O Dieux! qu'en ce moment mes yeux vous virent belle,*
*Et que vos yeux auſſi me virent amoureux!*
*La roſe ne luit point d'une grace pareille,*
*Lors que pleine d'amour elle rit au Soleil,*
*Et l'Orient n'a pas, quand l'Aube ſe réveille,*
*La face ſi brillante, & le teint ſi vermeil.*
*Cét objet qui pouvoit émouvoir une ſouche,*
*Iettant par tant d'appas le feu dans mon eſprit,*
*Me fit prendre un baiſer ſur voſtre belle bouche,*
*Mais las! ce fut pluſtoſt le baiſer qui me prit.*
*Car il bruſle en mes os, & va de veine en veine,*
*Portant le feu vengeur qui me va conſumant,*
*Iamais rien n'aima fait endurer tant de peine,*

*Ni cauſe dans mon cœur tant de contentement.*
*Mon ame ſur ma lévre eſtoit lors toute entiere,*
*Pour ſavourer le miel qui ſur la voſtre eſtoit;*
*Mais en me retirant, elle reſta derriere,*
*Tant de ce doux plaiſir l'amorce l'arreſtoit.*
*S'eſgarant de ma bouche, elle entra dans la voſtre,*
*Yure de ce Nectar qui charmoit ma raiſon,*
*Et ſans doute, elle prit une porte pour l'autre,*
*Et ne luy ſouvint plus quelle eſtoit ſa maiſon.*
*Mes pleurs n'ont pû depuis flechir cette infidelle,*
*A quitter un ſejour qu'elle trouva ſi doux:*
*Et je ſuis en langueur ſans repos, & ſans elle,*
*Et ſans moy-meſme auſſi, lors que je ſuis ſans vous.*
*Elle ne peut laiſſer ce lieu tant deſirable,*
*Ce beau Temple où l'Amour eſt de nous adoré,*
*Pour entrer derechef en l'Enfer miſerable,*
*Où le ciel a voulu qu'elle ait tant enduré.*
*Mais vous, de ſes deſirs unique & belle Reyne,*
*Où cette ame ſe plaiſt comme en ſon Paradis,*
*Faites qu'elle retourne, & que je la reprenne*
*Sur ces meſmes œillets, où lors je la perdis*
*Ie confeſſe ma faute, au lieu de la défendre,*
*Et triſte & repentant d'avoir trop entrepris*
*Le baiſer que je pris, je ſuis preſt de le rendre,*
*Et me rendez auſſi ce que vous m'avez pris.*
*Mais non, puis-que ce Dieu dans l'amorce m'enflamme,*
*Veut bien que vous l'ayez, ne me la rendez point;*
*Mais ſouffrez que mon corps ſe rejoigne à mon ame,*
*Et ne ſeparez pas ce que Nature a joint.*

# STANCES

## Sur le meſme ſujet des Precedentes.

*LOrs qu'avecque deux mots que vous daignaſtes dire,*
*Vous ſceuſtes arreſter mes peines pour jamais,*
*Et qu'apres m'avoir fait endurer le martyre,*
*Vous m'ouvriſtes les Cieux, & me miſtes en paix,*
*Mille attraits, dont encor le ſouvenir me touche,*
*Couvrirent à mes yeux voſtre extreme rigueur,*
*Tous les charmes d'Amour furent ſur voſtre bouche,*

*Et tous ſes traits auſſi paſſerent en mon cœur.*
*Vous priſtes tout à coup une beauté nouvelle,*
*Toute pleine d'éclat, de rayons, & de feux;*
*Bons Dieux! ha que ce ſoir mes yeux vous virent belle,*
*Et que vos yeux ce ſoir me virent amoureux!*
*Le Paſteur qui jugea les trois Deeſſes nuës,*
*Ne vit point à la fois tant decharmes ſecrets.*
*De divines beautez, de graces inconnuës.*
*Que j'en vis éclatter en vos moindres attraits.*
*Je croy qu'en ce moment la Reyne de Cythere,*
*Sans pas un de ſes fils ſe trouva dans les Cieux,*
*Et que tous les Amours abandonnant leur Mere,*
*Eſtoient dedans mon ame, ou bien dedans vos yeux.*
*Ils brilloient dans vos yeux, & bruſloient dans mon ame,*
*Perçant d'un ſi beau feu les ombres d'alentour.*
*Que je vivois heureux au milieu de la flame!*
*Et que j'avois de joye auſſi bien que d'amour!*
*Depuis, ils ont touſiours gardé la meſme place,*
*Admirant vos beautez & mon extréme foy:*
*Et quoy que vous faſſiez, Aminte, ou que je faſſe,*
*Je les voy tous en vous, & je les ſens en moy.*
*Eux qui faiſoient bruſler le Ciel, la Terre & l'Onde*
*Avecque tous leurs feux embraſent mon deſir,*
*Et laiſſent en repos tout le reſte du monde,*
*Pour me faire la guerre avec plus de loiſir.*
*Tandis qu'ils vont doublant mes peines rigoureuſes,*
*Tous les autres captifs ont du ſoulagement,*
*Et l'air n'eſt plus troublé de plainte amoureuſes,*
*De pleurs, ni de regrets, que par moy ſeulement.*
*Echo ne languit plus d'une flame inutile,*
*Dafné ne bruſle plus le bel Aſtre du jour,*
*Et ſi le cœurs d'Alphée eſt encore en Sicile,*
*Ce n'eſt que par couſtume, & mon pas par amour.*
*Diane aux yeux de Pan n'a plus rien d'eſtimable,*
*Neptune n'ayme plus les Nymphes de la mer,*
*Et comme en l'Univers vous eſtes ſeule aymable,*
*Je ſuis le ſeul auſſi qui ſçache bien aymer.*

# STAMCES.

## Sur ſa Maiſtreſſe rencontrée en habit de garçon, un ſoir du Carnaval.

*JE ſens au profond de mon ame,*
*Bruſler une nouvelle flame,*
*Et laiſſant les autres Amour,*
*Qui tenoient mon ame en altere,*
*J'ayme un graçon de puis trois jours,*
*Plus beau que celuy de Cythere.*
*Si le but de cette pensée,*
*A ma conſcience offensée,*
*J'en ay deſia le chaſtiment;*
*Car le feu qui bruſla Gomore,*
*Ne fut jamais ſi vehement,*
*Que celuy-la qui me devore.*
*Mais je ne croy pas que l'on blaſme*
*L'amoureuſe ardeur dont m'enflame*
*Le bel œil de ce jouvenceau,*
*Ni qu'aymer d'un amour extréme*
*Ce que Nature a fait de beau,*
*Soit un peché contre elle meſme.*
*Un ſoir que j'attendois la Belle,*
*Qui depuis deux ans m'enſorcelle,*
*Je vis comme tombé des Cieux,*
*Ce Narciſſe objet de ma flame,*
*Et des qu'il fut devant mes yeux,*
*Je le ſentis dedans mon ame.*
*Sa face riante & naïve,*
*Jettoit une flame ſi vive,*
*Et tant de rayons alentour,*
*Qu'à l'eſcat de cette lumiere*
*Je doutay que ce fuſt l'Amour,*
*Avecque les yeux de ſa mere.*
*Mille fleurs fraichement écloſes,*
*Les lys, les œillets & le roſes*
*Couvroient la neige de ſon teint;*
*Mais deſſous ces fleurs entaſſées,*
*Le ſerpent dont je fus atteint,*
*Avoit ſes embuſches dreſſées.*
*Sur un front blanc comme l'yvoire,*
*Deux petits ars de couleur noire,*

*Estoient mignardement voutez,*
*D'où ce Dieu qui me fait la guerre,*
*Foulant aux pieds nos libertez,*
*Triomphoit de toute la terre.*
*Ses yeux, le Paradis des ames,*
*Pleins de ris, d'attraits, & de flamez*
*Faisoient de la nuit un beau jour;*
*Astres de divines puissances,*
*De qui l'empire de l'Amour*
*Prend ses meilleures influences.*
*Sur tout, il avoit une grace*
*Un je ne sçay quoy qui surpasse*
*De l'Amour les plus doux appas,*
*Un ris qui ne se peut descrire,*
*Un air que les autres n'ont pas,*
*Que l'on voit, & qu'on ne peut dire.*
*Parmy tant d'ennemis rendue,*
*Ma liberté mal defendue;*
*Fut sous le joug d'un estranger;*
*Mon cœur se rendit à sa suite,*
*Et dans le fort de ce danger,*
*Ma Raison se mit à la fuite.*
*Sans le connoistre d'avantage,*
*Ma volonté luy fit hommage*
*De tout ce qu'elle avoit en main;*
*Mais du meschant l'ame inconstante,*
*Me trompa dés le lendemain,*
*Et me frustra de mon attente.*
*Plein de dépit & de colere,*
*Soudain je m'en devois défaire,*
*Apprenant par cette leçon,*
*Qu'il n'avoit point d'arrest en l'ame,*
*Et que sous l'habit d'un garçon,*
*Il portoit le cœur d'une femme.*
*Toutefois, malgre cette injure,*
*I'en pris un plus heureux augure.*
*Et je n'eusse pû croire alors,*
*Que le Ciel, dont il fut l'ouvrage,*
*Sous le voile d'un si beau corps,*
*Eust mis un si mauvais courage.*
*Mais sa malice découverte,*
*S'est reconnuë avec ma perte;*

Car

*Car depuis on ne l'a pû voir,*
*La perfide a gagné la fuite,*
*Tenant mon cœur en son pouvoir,*
*Avec ma liberté seduite,*
*Gagné d'une sorciere flame,*
*I'avous mis les clefs de mon ame*
*En la garde de ce voleur:*
*Mais d'une malice funeste,*
*M'en ayant ravy le meilleur,*
*Il mit le feu dedans le reste.*
*Mais je l'ayme, & quoy qu'il me face,*
*Ie voudrois revoir cette face,*
*Ce chef d'œuvre tant estimé,*
*Où le Ciel tout son mieux assemble,*
*Et depuis j'ay toûjours aymé*
*Vne fille qui luy ressemble.*
*Avec les traits de visage,*
*Elle a sa taille & son corsage,*
*Sa voix, son port, & sa façon,*
*Son doux ris: son adresse extrême;*
*En fin, sous l'habit d'un garçon,*
*Ie l'aurois prise pour luy-mesme.*
*Ses yeux sçavent les mesmes charmes,*
*Elle use de pareilles armes,*
*Avec tous les mesmes attraits.*
*Et croy, tant elle luy ressemble,*
*Qu'elle luy touche de bien pres,*
*Et qu'ils sont alliez ensemble.*
*Elle connoist bien, la meschante,*
*La cause du mal que m'enchante,*
*Et qui me retient en langueur:*
*Et, sans doute, elle pourroit dire*
*Quelque nouvelle de mon cœur,*
*Et de celuy qui le retire.*
*Car, sans en voir d'autre apparence,*
*Ie jurerois en asseurance,*
*A voir son visage assassin,*
*Et son œillade cautelеuse,*
*Qu'elle a sa part à ce larcin*
*Et qu'elle en est la receleuse.*
*Amour, petit Dieu qui disposes*
*Du reglement de toutes choses,*

*Et qui fais entendre tes loix*
*Par toute la machine ronde,*
*Fais-moy justice à cette fois*
*Toy qui fais droit à tout le monde,*
*Fais-moy raison de l'inhumaine,*
*Qui retient mon cœur à la gehesne,*
*Sans esperance d'avoir mieux;*
*Mais, sur tout, ne voy pas la belle,*
*Car si tu regardes ses yeux,*
*Je scay que tu seras pour elle.*
*La mauvaise me tient ravie*
*Mon ame, mon cœur; & ma vie,*
*Cherchez elle se vient sauver*
*Le voleur de cette depoüille;*
*Mais j'espere tout retrouver,*
*Si tu permets que je la foüille.*

---

# POUR MINERVE.

## EN UN BALET.

*VOus qui chassiez de vostre Cour*
*Toutes les molesses d'Amour,*
*Et les feux dont il se conserve,*
*D'où vous sont ces attraits venus?*
*Et depuis quand, belle Minerve,*
*Avez vous les yeux de Venus?*
*Les Graces qui suivent tousiours*
*La douce Mere des Amours,*
*Vont à vous comme à la plus belle;*
*Mesme ce Dieu qui sçait voler,*
*S'il vous voyoit mise auprés d'elle,*
*Ne sçauroit à laquelle aller.*
*Si vous eussiez eu ces appas,*
*Lors que vous vinstes icy bas*
*Vous faire voir aux yeux d'un homme;*
*Sans quiter le sejour des Cieux,*
*Vous eussiez remporté la pomme,*
*Au jugement de tous les Dieux.*
*Vos charmes ont plus de pouvoir,*
*Que ceux que nous venons de voir*

Dans

*Dans l'enchantement d'une coupe :*
*Il's ſont bien plus forts & plus doux,*
*Et je ne ſçache en cette trouppe,*
*D'autre enchantereſſe que vous.*
*Cette Circé, dont les Demons*
*Applaudiſſent l'orgueil des monts,*
*Qui remplit la Terre d'alarmes*
*Et renverſe l'ordre des Cieux,*
*A dans ſes livres moins de charmes,*
*Que vous n'en avez dans vos yeux.*
*Elle peut le monde troubler,*
*Elle fait les Aſtres trembler,*
*Et bride le cours de la Lune :*
*Mais vous, d'un pouvoir ſans pareil,*
*Dans le milieu de la nuit brune,*
*Vous nous faites voir un Soleil.*
*Mille rayons enſerchez,*
*Sortent de vos yeux eſtoillez,*
*Qui percent ſans faire ouverture:*
*Et redouté en toutes pars,*
*Vous faites branſler la Nature,*
*Par le moyens de vos regards.*
*Auſſi faudra-t'il deſormais*
*Qu'elle vous cede pour jamais ;*
*Car plus docte Magicienne,*
*Vous meritez le maniment*
*D'une autre verge que la ſienne,*
*Et qui charme plus puiſſamment.*

---

## STANCES

*JE me meurs tous les jours en adorant Sylvie,*
*Mais dans les maux dont je me ſens perir,*
*Je ſuis ſi content de mourir,*
*Que ce plaiſir me redonne la vie,*
*Quand je ſonge aux beautez, par qui je ſuis la proye*
*De tant d'ennuis qui me vont tourmentant,*
*Ma triſteſſe me rend contant,*
*Et fait en moy les effets de la joye.*
*Les plus beaux yeux du monde ont jetté dans mon ame*

*Le feu divin qui me rend bien-heureux,*
*Que je vive ou meure pour eux,*
*I'ayme à bruſler d'une ſi belle flâme.*
*Que ſi dans cét eſtat quelque doute m'agite,*
*C'eſt de penſer que dans tous mes tourmens,*
*I'ay de ſi grands contentemens,*
*Que cela ſeul m'en oſte le merite.*
*Ceux qui ſont en aymant des pleintes éternelles,*
*Ne doivent pas eſtre bien amoureux,*
*Amour rend tous les ſiens heureux,*
*Et dans les maux couronne ſes fidelles.*
*Tandis qu'un feu ſecret me bruſle & me devore,*
*I'ay des plaiſirs à qui rien n'eſt égal,*
*Et je vois au fort de mon mal,*
*Les Cieux ouverts dans les yeux que j'adore.*
*Vne divinité de mille attraits pourveue,*
*Depuis long-temps tient mon cœur en ſes fers,*
*Mais tous les maux que j'ay ſouffers,*
*N'eſgalent point le bien de l'avoir veuë.*

---

## STANCES

*LA terre brillante de fleurs,*
*Fait éclater mille couleurs,*
*D'aujourd'huy ſeulement connuës;*
*L'aſtre du jour, en ſouriant,*
*Iette ſur la face des nuës,*
*L'or & l'azur dont il peint l'Orient.*
*Le Ciel eſt couvert de ſaphirs,*
*Les doux & gracieux Zephirs*
*Souſpirent mieux que de couſtume;*
*L'Aurore a le teint plus vermeil,*
*Et ſemble que le jour s'allume*
*D'un plus beau feu que celuy du Soleil,*
*Les oyſeaux aux charmantes voix,*
*Mieux que jamais dedans ces bois,*
*Se font une amoureuſe guerre;*
*Sans doute la troupe des Dieux,*
*A quité le Ciel pour la Terre,*
*Ou la divine Oronte eſt en ces lieux.*
*Oronte, dont les yeux vainqueurs,*

*Ont assujetti mille cœurs,*
*Dont elle refuse l'hommage;*
*Qui naissant a receu des Cieux*
*Toutes les graces en partage,*
*Et les faveurs des hommes & des Dieux.*
*Par la force de ses attraits,*
*Ces vieux trones, ces noires forets,*
*Ressentent l'amoureuse flame,*
*Tout cede à des charmes si chers,*
*Et ses yeux qui nous ostent l'ame,*
*D'un seul regard la donnent aux rochers.*
*Ainsi sortant de Fontenay,*
*Dedans le chemin de Gournay,*
*Faisant des vers à l'aventure,*
*Suivant l'humeur qui l'emporteit,*
*L'insensible & le froid Voiture,*
*Parloit d'amour comme s'il en sentait.*
*Les Nymphes des eaux & des bois,*
*Escoutant sa dolente voix,*
*Ne purent s'empescher de rire,*
*Mais un Faune qui l'entendit,*
*Aux Dryades se prit à dire,*
*Possible est-il plus vray qu'il ne le dit.*

## STANCES

*BElle deesse que j'adore,*
*Ne pleurez pas si longuement:*
*Si les perles se font des larmes de l'Aurore,*
*Vous perdrez un tresor bien inutilement.*
*Ces larmes me rendroient trop heureux & trop riche*
*Si vous les respandiez pour moy,*
*Vous perdrez pour une babiche*
*Des pleurs qui suffiroient pour racheter un Roy.*
*Celle qui vous ressemble hormis qu'elle est moins belle,*
*Et qui dedans le Ciel s'appelle*
*Du nom qui vous convient si bien,*
*Jette quelques soupirs de sa divine bouche,*
*Et pleure les matins en sortant de sa couche,*
*Mais c'est pour un Amant, & non pas pour un chien.*
*Si vous voulez pleurer comme elle,*

*Il faut devenir moins cruelle,*
*Employer mieux voſtre amitié:*
*Et pleurer ſur tant que nous ſommes;*
*Mais d'un bizarre pitié*
*Ne pleurez pas les chiens, vous qui tuez les hommes.*

---

# STANCES.

## A la louange du Soulier d'une Dame.

*MOy qui fus pris ce careſme,*
*Et qui me vis au pouvoir*
*D'un beau Soulier jaune & noir*
*Que j'aymois plus que moy-meſme,*
*Je ſuis maintenant en feu,*
*Pour un Soulier noir & bleu.*
*Comme un criminel qu'on mene*
*Où ſon Deſtin l'a reduit,*
*A la Baſtille eſt conduit,*
*Sortant du bois de Vincenne;*
*Ainſi mon cœur priſonnier*
*Va de ſoulier en ſoulier.*
*Le pied qui cauſe ma peine,*
*Et qui me tient ſous ſa loy,*
*Ce n'eſt pas un pied de Roy;*
*Mais pluſtoſt un pied de Reyne;*
*Car je voy dans l'avenir,*
*Qu'il le pourra devenir.*
*Sur ce beau pied la Nature*
*Admirable en ſes effects,*
*A ſceu baſtir un Palais*
*De devine Architecture:*
*Où ſe trouvent tous les Dieux*
*Mieux logez que dans les Cieux.*
*C'eſt un grand Temple d'yvoire,*
*Pleine de grace & de beauté,*
*En quelques lieux marqueté*
*D'une Ebéne douce & noire,*
*Qui ſert en ce lieu ſi beau,*

*Comme*

*Comme d'ombre en un tableau.*
*Deux flambeaux incomparables,*
*Plus brillans que le Soleil,*
*Par un éclat ſans pareil,*
*Et des rayons favorables,*
*Rendent les lieux d'alentor,*
*Pleins de lumiere & d'amour.*
*La nef de cet edifice,*
*Eſt pleine d'un jour tres pur,*
*Mais le cœur en eſt obſcur,*
*Et fait par tel artifice,*
*Que les yeux les plus perçans,*
*Ne penetrent point dedans.*
*Tout ce que la Terre & l'Onde*
*Produiſent de precieux,*
*Tout ce qu'on voit dans les Cieux,*
*Et qui paroiſt dans le monde,*
*Eſt fait imparfaittement,*
*Au prix de ce baſtiment.*
*Mais un perſonnage antique,*
*Parent de Noſtradamus,*
*M'a dit en termes confus,*
*Que ce Temple magnifique,*
*Pour eſtre plus exaucé,*
*Sera bien toſt renverſé*

---

# STANCES

## A une Demoiſelle qui avoit les manches de ſa chemiſe retrouſsées & ſales.

*VOus qui tenez inceſſamment,*
*Cent Amans dedans voſtre manche,*
*Tenez les au moins proprement;*
*Et faites qu'elle ſoit plus blanche.*
*Vous pouvez avecque raiſon,*
*Uſans des droits de la victoire,*
*Mettre vos galans en priſon:*
*Mais qu'elle ne ſoit pas ſi noire.*
*Mon cœur qui vous eſt ſi devot,*
*Et que vous reduiſez en cendre,*

Vous

*Vous le tenez dans un cachot,*
*Comme un prisonnier qu'on va pendre,*
*Est-ce que brulant nuit & jour,*
*Je remplis ce lieu de fumée,*
*Et que le feu de mon amour,*
*En a fait une cheminée?*

---

# STANCES.

## Sur une Dame, dont la juppe fut retrouſsée en verſant dans un carroſſe, à la campagne.

*PHylis je ſuis deſſous vos loix,*
*Et ſans remede à cette fois,*
*Mon ame eſt voſtre priſonniere:*
*Mais ſans juſtice & ſans raiſon,*
*Vous m'avez pris par le derriere,*
*N'eſt ce pas une trahiſon!*
*Je m'eſtois gardé de vos yeux;*
*Et ce viſage gracieux,*
*Qui peut faire paſlir le noſtre;*
*Contre moy n'ayant point d'appas,*
*Vous m'en avez fait voir un autre,*
*Dequoy je ne me gardois pas.*
*D'abord il ſe fit mon vainqueur;*
*Ses attraits percerent mon cœur,*
*Ma liberté ſe vit ravie;*
*Et le mechant, en cét, etat,*
*S'eſtoit caché toute ſa vie,*
*Pour faire cét aſſaſſinat.*
*Il eſt vray que je fus ſurpris,*
*Le feu paſſa dans mes eſprits;*
*Et mon cœur autrefois ſuperbe,*
*Humble ſe rendit à l'Amour,*
*Quand il vit voſtre cu ſur l'herbe,*
*Faire honte aux rayons du jour.*
*Le Soleil confus dans les Cieux,*
*En le voyant ſi radieux,*
*Penſa retourner en arriere,*

Sur

*Son feu ne servant plus de rien,*
*Mais ayant veu vostre derriere*
*Il n'osa plus montrer le sien.*
*En découvrant tant de beautez,*
*Les Sylvains furent enchantez,*
*Et Zephyre voyant encore,*
*D'autres apas que vous avez;*
*Mesme en la presence de Flore,*
*Vous baisa ce que vous scavez.*
*La Rose la Reyne des fleurs,*
*Perdit ses plus vives couleurs,*
*De crainte l'œillet devint blesme,*
*Et narcisse alors convaincu,*
*Oublia l'amour de soy-mesme,*
*Pour se mirer en vostre cu.*
*Aussi rien n'est si precieux,*
*Et la clarté de vos beaux yeux,*
*Vostre teint qui jamais ne change*
*Et le reste de vos appas,*
*Ne meritent point de loüange*
*Qu'alors qu'il ne se montre pas.*
*On m'a dit qu'il à des defaux*
*Qui me causeront mille maux,*
*Car il est farouche à merueilles:*
*Il est dur comme un diamant,*
*Il est sans yeux & sans oreilles,*
*Et ne parle que rarement.*
*Mais je l'ayme, & veux que mes vers,*
*Par tous les coins de l'Vnivers,*
*En fassent vivre la memoire;*
*Et ne veux penser desormais*
*Qu'a chanter dignement la gloire*
*Du plus beau Cu qui fut jamais,*
*Philis, cachez bien ses appas,*
*Les mortels ne dureroient pas.*
*Si ces beautez estoient sans voiles;*
*Les Dieux qui regnent dessus nous,*
*Aussis la-haut sur les Estoilles,*
*Ont un moins beau siege que vous.*

FRA-

## FRAGMENT.

*LA plus adorable perſonne*
*Qui ſe trouve dans l'Vnivers ;*
*Et pour qui le fils de Latone*
*Ne feroit pas d'aſſez beaux Vers !*
*Aminte la gloire du monde,*
*L'amour de la terre & de l'onde,*
*De cét agreable ſejour*
*Occupe la place premiere,*
*Et le remplit d'une lumiere*
*Plus belle que celle du jour.*
*Les Amours ſont à ſes coſtez,*
*Sages, retenus, & modeſtes,*
*Auecque les deſirs celeſtes*
*Qui meſpriſent les voluptez.*
*Devant cette beauté ſevere*
*Que le vice meſme revere,*
*Ils n'oſeroient paroiſtre nus ;*
*Et n'ayant plus rien de profane,*
*I's la craignent comme Diane*
*Et la ſervent comme Venus*

## SONNET.

*SOus un habit de fleurs la Nymphe que j'adore,*
*L'autre ſoir apparut ſi brillante en ces lieux,*
*Qu'à l'eclat de ſon teint & celuy de ſes yeux,*
*Tout le monde la prit pour la noiſſante Aurore.*
*La terre, en la voyant, fit mille fleurs éclore ;*
*L'air fut par tout remply de chants melodieux ;*
*Et les feux de la nuit pâlirent dans les Cieux,*
*Et creurent que le jour recommençoit encore.*
*Le Soleil qui tomboit dans le ſein de Thetis,*
*R'allumant tout à coups ſes rayons amortis,*
*Fit tourner ſes chevaux pour aller apres elle.*
*Et l'Empire des flots ne l'euſt ſçeu retenir :*
*Mais la regardant mieux, & la voyant ſi belle,*
*Il ſe cacha ſous l'onde, & n'oſa revenir.*

A U-

## AUTRE.

*IL faut finir mes jours en l'amours d'Vranie,*
*L'abſence ni le temps ne m'en ſçauroient guerir,*
*Et je ne voy plus rien qui me puſt ſecourir.*
*Ni qui ſceuſt r'appeller ma liberté bannie.*
*Dés long-temps je connois ſa rigueur infinié,*
*Mais penſant aux beautez pour qui je dois perir,*
*Je benis mon martyre, & content de mourir,*
*Je n'oſe murmurer contre ſa tyrannie.*
*Quelquefois ma raiſon, par de foibles diſcours*
*M'incite à la revolte, & me promet ſecours,*
*Mais lors qu'à mon beſoin je me veux ſervir d'elle:*
*Apres beaucoup de peine & d'efforts impuiſſans,*
*Elle dit qu'Vranie eſt ſeule aymable & belle,*
*Et m'y rengage plus que ne font tous mes ſens.*

## AUTRE.

*BElles fleurs dont je voy ces jardins embellis,*
*Chaſtes Nymphes, l'Amour & le ſoin de l'Aurore,*
*Innocentes beautez que le Soleil adore,*
*Dont l'éclat rend la Terre & les Cieux embellis,*
*Allez rendre l'hommage au beau teint de Philis,*
*Nommez la voſtre Reyne, & confeſſez encore*
*Qu'elle eſt plus éclatante & plus belle que Flore,*
*Lors qu'elle a plus d'œillets, de roſes, & de lis.*
*Quitez donc ſans regret ces lieux & vos racines,*
*Pour voir une beauté, dont les gracee divines*
*Bleſſent les cœurs des Dieux d'inévitables coups;*
*Et ne vous faſchez point ſi vous mourez pour elle,*
*Ainſi bien la cruelle*
*Fera bien toſt mourir tout le monde apres vous.*

## AUTRE.

*L'Autre jour au Palais des Cieux,*
*En une feſte ſolennelle,*

*Où l'on voyoit l'azur de la campagne humide,*
*Naiſſent des fleurs ſans nombre, & des ombrages vers,*
*Des globes eſtoillez les palais ſont ouvers,*
*Et les gouffres profonds de l'empire liquide.*
*Dedans un meſme temps nous voyons mille lieux;*
*Des ports, des ponts, des tours, des jardins ſpacieux,*
*Et dans un meſme lieu, cent ſcenes differentes.*
*Quels honneurs te ſont deus, grand & divin Prelat,*
*Qui ſais que deformais tant de faces changeantes*
*Sont deſſus le Theatre, & non pas dans l'Eſtat?*

---

# CHANSON.

## Sur une belle voix.

*LOrs que Beliſe veut chanter,*
*Et que le bruit, pour l'eſcouter,*
*Eſt d'accord avec le ſilence,*
*L'eſprit plein de contentement,*
*S'abandonne au raviſſemet,*
*Et ſuit de ce tranſport la douce violence,*
*L'ame qui ſe veut eſmouvoir,*
*Cede à l'agreable pouvoir*
*De ſa voix pleine de merveilles*
*Et pour mieux ouir ſes accens*
*Elle quitte les autres ſens,*
*Et ſe vient toute rendre a celuy des oreilles.*
*Chere peine des matelots,*
*Eſcueil agreable des flots,*
*Mort enſemble & douce & cruelle,*
*Sirenes, filles d'Acheloïs,*
*Ceſſez de nous vanter vos voix,*
*Car celle de Beliſe eſt plus douce & plus belle.*
*Voſtre chant autrefois perdoit*
*Le Nocher qui vous entendoit,*
*Son plaiſir eſtoit ſon naufrage,*
*Mais la voix de cette beauté,*
*Dont tout le monde eſt enchanté,*
*Eſt bien moins perilleuſe, & plaiſt bien davantage.*
*Elle peut charmer les douleurs,*
*Et des plus ſenſibles mal heurs*

Oſter

*Vſter la funeſte penſée,*
*Elle donne un plaiſir parfait,*
*Et n'en eſtre point ſatisfait,*
*Eſt manquer de raiſon, ou bien l'avoir bleſſée.*
*Le plaiſant murmure des eaux,*
*L'agreable chant des oyſeaux,*
*Les luths d'Amphion & d'Orphée,*
*Vn roſsinol & ſes appas,*
*Vn cygne proche du treſpas,*
*Dreſſent à cette voix un ſuperbe trophée.*
*La belle Muſique des Cieux,*
*Et ce qu'à la table des Dieux,*
*Apolon chante ſur la lyre;*
*Les divins concerts des Neuf Sœurs*
*Cedent à ſes moindres douceurs,*
*Et ma Muſe ſe taiſt ne pouvant bien les dire.*

---

## AUTRE

*MEs yeux, quel crime ay-je commis,*
*Qui vous rende mes ennemis*
*Et qui vous oblige à me nuire?*
*Pourquoy cherchez-vous en tous lieux*
*Vous par qui je me dois conduire;*
*L'objet qui ſeul me peut deſtruire?*
*Quel mal vous ay-je fait, mes yeux?*
*Vous ſçavez bien que vos plaiſirs*
*M'ont couſté cent mille deſirs,*
*Et qu'ils ſont autheurs de ma peine,*
*Et contre moy ſeditieux,*
*Charmez de l'éclat qui vous meine,*
*Vous ne voulez voir que Climene;*
*Quel mal vous ay je fait, mes yeux?*
*Loin d'elle vous mourez d'ennuy,*
*Et moy je ne meurs aujourd'huy,*
*Qu'cauſe que vous l'avez veuë;*
*Les fers vous ſemblent glorieux,*
*Sous qui mon ame eſt abbatuë;*
*Vous aymez celle qui me tuë;*

Quel

*Quel mal vous ay-je fait, mes yeux ;*
*Vous m'apprenez que ſes beautez*
*Paſſent les celeſtes clartez,*
*Que des nuicts la blanche Courriere*
*Luit d'une éclat moins radieux,*
*Et qu'au milieux de ſa carriere*
*Le Soleil a moins de lumiere,*
*Quel mal vous ay-je fait, mes yeux ?*
*C'eſt vous qui donnez le poiſon*
*Qui chaſſe ma foible raiſon,*
*Qu'en vain maintenant je reclame ;*
*Et vous, qui trop audacieux,*
*Jettez le deſordre en mon ame,*
*La perdez, la mettez en flame ;*
*Quel mal vous ay-je fait mes yeux ?*

---

## AUTRE.

*L'Amour ſous ſa loy*
*N'a jamais eu d'Amant plus heureux que moy ;*
*Benit ſoit ſon flambeau,*
*Son carquois, ſon bandeau,*
*Je ſuis amoureux,*
*Et le Ciel ne voit point d'Amant plus heureux.*
*Mes jours & mes nuits*
*Ont bien peu de repos & beaucoup d'ennuis :*
*Je meurs de langeur,*
*J'ay le feu dans le cœur,*
*Je ſuis amoureux,*
*Et le Ciel ne voit point d'Amant plus heureux.*
*Mortels deplaiſirs*
*Qui venez traverſer mes juſtes deſirs ?*
*Je ne crains point vos coups,*
*Car, enfin, malgre vous,*
*Je ſuis amoureux, &c.*
*A tous ſes martyrs,*
*L'Amour donne en leurs maux de ſecrets plaiſirs ;*
*Je cheris ma douleur,*
*Et dedans mon mal-heur,*

*Je ſuis amoureux, &c.*
*Les yeux qui m'ont pris,*
*Payeroient tous mes maux avec un ſourire,*
*Tous leurs traits me ſont doux,*
*Même dans leurs courroux.*
*Je ſuis amoureux, &c.*
*Cloris eut des Cieux,*
*En naiſſant, la faveur & l'amour des Dieux;*
*Je la veux adorer,*
*Et ſans rien eſperer,*
*J'en ſuis amoureux, &c.*
*Souvent le dépit*
*Peut bien, pour quelque temps, changer mon eſprit.*
*Je maudis ſa rigueur,*
*Mais au fond de mon cœur,*
*J'en ſuis amoureux, &c.*
*Eſtant dans les fers,*
*De la belle Cloris, je chantay ces vers:*
*Maintenant d'un ſujet,*
*Mille fois plus parfait,*
*Je ſuis amoureux, &c.*
*La ſeule beauté,*
*Qui ſoit digne d'amour, tient ma liberté.*
*Et je puis deſormais*
*Dire mieux que jamais,*
*Je ſuis amoureux,*
*Et le Ciel ne voit point d'Amant plus heureux.*

---

## AUTRE.

*JE me tais, & me ſens bruler,*
*Car l'obiet qu'adore mon ame,*
*Eſt ſi parfait que je n'en puis parler,*
*Sans faire voir à tous le ſujet de ma flame.*
*Si je dis que dans l'Vnivers,*
*Celle pour qui je meurs n'eut jamais de pareille,*
*Qu'elle eſt de tous les yeux l'amour & la merueille,*
*Qui ne diuinera la beauté que je ſers?*
*Si je dis que dans ſes beaux yeux*

*Cet archer qui m'y fait la guerre,*
*Forge des traits qu'il garde pour les Dieux,*
*Mesprisant desormais tous les cœurs de la terre.*
*Et que dans le fort des Hyvers,*
*Quand la rigueur du froid efface toutes choses,*
*Son teint paroist tousiours plein de lys & de roses,*
*Qui ne divinera la beauté que je sers:*
*Que si je parle dignement*
*De son esprit incomparable,*
*Dont la grandeur partage esgalement*
*Avecque sa beauté le tiltre d'adorable.*
*Si je puis de peindre en mes vers*
*Combien son ame est grande & genereuse, & belle,*
*De tant de qualitez qu'on ne trouve qu'en elle,*
*Qui ne divinera la beauté que je sers?*
*Mais sans parler de sa beauté,*
*De son esprit, ni de ses charmes;*
*Si je descrits comme sa cruauté*
*Mesprise desormais les soupirs, & les larmes;*
*Et que ceux qui sont dans ses fers*
*N'en receurent jamais un regard favorable,*
*Que le Ciel n'en voit point de plus inexorable!*
*Qui ne devinera la beauté que je sers?*

---

## AUTRE

*LEs trois plus grandes Deesses,*
*Dont Paris sçeut les debas*
*Ont disputé des appas,*
*Contre une de nos Princesses;*
*Mais en voyant sa beauté,*
*Venus mesme l'a quitté.*
*Les graces ont eu querelle*
*Sur qui tient le premier rang,*
*Et qui vient de meilleur sang,*
*D'elles ou Mademoiselle,*
*Tout le Ciel sollicita,*
*Mais la belle l'emporta.*
*Les plus sçavans en la Spere,*
*Doutent depuis quelques ans,*
*Où l'Astre qui fait les temps*

*Tient ſa demeure ordinaire,*
*Si le Ciel eſt ſon ſejour,*
*On le peut Luxembourg.*
*Au Cours du bois de Vincennes,*
*Le Soleil a diſputé*
*De lumiere & de beauté,*
*Avec la belle d'Angennes;*
*Mais le Soleil le perdit,*
*Aux rayons qu'elle épandit.*
*Au milieu de ſa carriere,*
*Voyant l'éclat de ſes yeux,*
*En vain le flambeau des Cieux,*
*Fit redoubler ſa lumiere,*
*Car aveeque tous ſes feux:*
*Qu'euſt-il fait ſeul contre deux?*
*Dans le fond d'un bois antique,*
*Vn roſſignol diſputa,*
*Sur ut, re mi, fa, ſol, la,*
*Avec la belle Angelique;*
*Mais le roſſignol perdit,*
*Au doux ſon qu'elle épandit.*
*Sur le chemin de Charonne,*
*Amour tout chargé de traits,*
*A diſputé des attraits,*
*Avec la belle Baronne:*
*Mais le pouvre enfant perdit,*
*Aux charmes qu'elle épandit.*

---

## AUTRE.

*NOſtre Aurore vermeille*
*Sommeille,*
*Qu'on ſe taiſe à l'entour,*
*Et qu'on ne la reſveille*
*Que pour donner le jour,*
*Voſtre beauté divine.*
*Aſſaſſine*
*Nos cœurs par ſes beaux yeux,*
*C'eſt la belle Lucine,*

Le

*Le chef d'œuvre des Cieux,*
*En vous, belle Julie,*
*S'allie*
*La grace & la bonté,*
*Et la vertu remplie*
*D'attraits & de beauté.*
*Vous estes accomplie,*
*Julie,*
*Plus belle que le jour,*
*Et chacun vous publie*
*L'ornement de la Cour.*
*La beauté d'Angelique*
*Est unique,*
*Et ses yeux nos vainqueurs*
*Ont un secret magique*
*Pour gagner tous les cœurs.*

---

## AUTRE.

*CE n'est pas sans raison*
*Qu'on dit que je vous admire,*
*Et pour moy je n'en puis dedire*
*Monsieur de St. B.*
*Coralte vos beaux yeux forcent toutes les ames*
*A bruler, à bruler leurs flammes,*
*Tout ce qui part de vous,*
*A des graces si charmantes,*
*Que les ames les moins aymantes,*
*En ressentent les coups,*
*Coralte, &c.*
*Vostre teint en tous lieux*
*A tousiours des fleurs écloses,*
*Et l'Amour couche dans des roses*
*Y fait la guerre aux Dieux,*
*Coralte, &c.*
*Puis que si puissamment,*
*Vos attraits que rien n'efface,*
*Ont touchè mon Ame de glace,*
*On peut dire hardiment,*
*Coralte, &c.*

*Les enfans au berceau,*
*Rient à vous comme aux Anges,*
*Les vieillars chantent vos loüanges*
*Jusques dans le tombeau,*
*Coralie &c.*
*Il ne reste sinon*
*Qu'icy l'on vous dresse un temple;*
*Desia des Prestres je contemple,*
*Qui chantent vostre nom.*
*Coralie, &c.*
*Pour moy, je ne croy pas,*
*Quoy que vous me puissiez dire,*
*Que rien m'oste de vostre Empire,*
*Si ce n'est le trespas;*
*Coralie, &c.*
*Quand vous m'auriez chassé:*
*Dans l'Amour qui me transporte;*
*J'irois chanter à vostre porte,*
*D'un ton triste & cassé,*
*Coralie vos beaux yeux forcent toutes les ames*
*A bruler, à bruler de leurs flammes.*

---

## AUTRE.

*J'Avois de l'Amour pour vous!*
*Charmante Sylvie!*
*Mais vos injustes courroux*
*On refroidy mon envie,*
*Je sçais aymer constamment,*
*Mais si l'on n'ame également,*
*Ma foy je m'en ennuye.*
*Vostre bouche, & vos beaux yeux,*
*Les Roys de ma vie,*
*Et vostre ris gracieux*
*Avoient mon ame asservie,*
*Vous m'aviez gagné le cœur;*
*Mais quand on a trop de rigueur,*
*Ma foy je m'en ennuye.*
*J'approuve un feu bien-heureux.*
*Qui deux Ames lie,*
*Et tient deux cœurs amoureux*

Sans

*Sans peine & melancolie ;*
*J'ayme les douces Amours,*
*Mais pour ſouſpirer tous les jours,*
*Ma foy je m'en ennuye.*
*L'Amour ſur un autre Amour*
*Volontiers s'appuye,*
*J'ayme ſans aucun deſtour ;*
*Mais ſi je voy qu'on me faye,*
*Et qu'on ſe plaiſe à m'ouïr*
*Pleurer, tourmenter & gemir,*
*Ma foy je m'en ennuye.*
*J'approuve un cœur enflamé ;*
*Qui ſe glorifie*
*D'aymer' ſans qu'il ſoit aymé,*
*Et ſon plaiſir ſacrifie ;*
*Je le faits bien quelquefois ;*
*Mais quand cela paſſe trois mois,*
*Ma foy je m'en ennuye.*
*Vous exercez ſur mon cœur*
*Trop de tyrannie,*
*Je ne vis plus qu'en langueur,*
*C'eſt une peine infinie*
*Que de vivre en vous aymant,*
*Et pour vous parler franchement ;*
*Ma foy je m'en ennuye.*
*Si vous penſez honnorer*
*Une Ame tranſie,*
*Qui meurt pour vous adorer,*
*Pour moy je vous remercie,*
*Je ne veux point tant d'honneur,*
*Gardez-le à quelque grand Seigneur ;*
*Ma foy je m'en ennuye.*
*Faire de vers en batteau,*
*Ce ſeroit folie ;*
*Car par la fraiſcheur de l'eau*
*Je ſens ma teſte aſſaillie ;*
*Vous n'aurez donc que cecy,*
*Il fait mauvais eſcrire icy ;*
*Ma foy je m'en ennuye.*

A U-

*Les enfans au berceau,*
*Rient à vous comme aux Anges,*
*Les vieillars chantent vos loüanges*
*Jusques dans le tombeau,*
*Coralie &c.*
*Il ne reste sinon*
*Qu'icy l'on vous dresse un temple;*
*Desia des Prestres je contemple,*
*Qui chantent vostre nom,*
*Coralie, &c.*
*Pour moy, je ne croy pas,*
*Quoy que vous me puissiez dire,*
*Que rien m'oste de vostre Empire,*
*Si ce n'est le trespas;*
*Coralie, &c.*
*Quand vous m'auriez chassé:*
*Dans l'Amour qui me transporte;*
*J'irois chanter à vostre porte,*
*D'un ton triste & cassé,*
*Coralie vos beaux yeux forcent toutes les ames*
*A bruler, à bruler de leurs flammes.*

## AUTRE.

*J'Avois de l'Amour pour vous!*
*Charmante Sylviet*
*Mais vos injustes courroux*
*On refroidy mon envie,*
*Je sçais aymer constamment,*
*Mais si l'on n'ame également,*
*Ma foy je m'en ennuye.*
*Vostre bouche, & vos beaux yeux,*
*Les Roys de ma vie,*
*Et vostre ris gracieux*
*Avoient mon ame asservie,*
*Vous m'aviez gagné le cœur;*
*Mais quand on a trop de rigueur,*
*Ma foy je m'en ennuye.*
*J'approuve un feu bien-heureux*
*Qui deux Ames lie,*
*Et tient deux cœurs amoureux*

Sans

*Sans peine & melancolie ;*
*I'ayme les douces Amours,*
*Mais pour ſouſpirer tous les jours,*
*Ma foy je m'en ennuye.*
*L'Amour ſur un autre Amour*
*Volontiers s'appuye,*
*I'ayme ſans aucun deſtour ;*
*Mais ſi je voy qu'on me faye,*
*Et qu'on ſe plaiſe à m'ouir*
*Pleurer, tourmenter & gemir,*
*Ma foy je m'en ennuye.*
*I'approuve un cœur enflamé ;*
*Qui ſe glorifie*
*D'aymer ſans qu'il ſoit aymé ;*
*Et ſon plaiſir ſacrifie ;*
*Je le faits bien quelquefois ;*
*Mais quand cela paſſe trois mois,*
*Ma foy je m'en ennuye.*
*Vous exercez ſur mon cœur*
*Trop de tyrannie,*
*Je ne vis plus qu'en langueur,*
*C'eſt une peine infinie*
*Que de vivre en vous aymant,*
*Et pour vous parler franchement ;*
*Ma foy je m'en ennuye.*
*Si vous penſez honnorer*
*Une Ame tranſie,*
*Qui meurt pour vous adorer,*
*Pour moy je vous remercie,*
*Je ne veux point tant d'honneur,*
*Gardez-le à quelque grand Seigneur ;*
*Ma foy je m'en ennuye.*
*Faire de vers en batteau,*
*Ce ſeroit folie ;*
*Car par la fraiſcheur de l'eau*
*Je ſens ma teſte aſſaillie ;*
*Vous n'aurez donc que cecy,*
*Il fait mauvais eſcrire icy ;*
*Ma foy je m'en ennuye.*

A U-

# AUTRE.

## Sur l'air du branle de Mets.

*BElles l'honneur de noſtre âge,*
*Et le but de nos ſouhaits*
*Sur l'air du branle de Mets,*
*Apprenez noſtre voyage;*
*Mais pleurez en le chantant,*
*Car nous en faiſons autant.*
*Nous n'eſtions qu'au Bourg la Reyne,*
*Et je creus eſtre à Goa,*
*Ou cent milles par delà,*
*Tant mon cœur eſtoit en peine,*
*S'éloignant de la beauté,*
*Qui retient ſa liberté.*
*Nous viſmes dedans la nuë*
*La Tour de Mont le-heriu,*
*Qui pour regarder Paris*
*Allongeoit ſon col de gruë;*
*Et pour y voir vos beaux yeux,*
*S'élevoit juſques aux Cieux.*
*Quand nous fuſmes dans Eſtampe*
*Nous parlaſmes fort de vous;*
*J'en ſouſpiray quatre coups,*
*Et j'en eus la goutte-crampe:*
*Eſtampe & crampe vrayment,*
*Riment admirablement.*
*Dans le milieu d'Angeruille,*
*Monſieur noſtre Chancelier,*
*En me parlant d'un ſoulier,*
*Me fit devenir debile,*
*Me ſouvenant de celuy*
*Qui m'a cauſé tant d'ennuy.*
*Vne heure eſtoit bien paſſée,*
*Quand nous vinſmes à Tourj:*
*Alors Monſieur Gribourj*
*Me revint en la penſée,*
*Vn certain noir & friſé,*

Fort

*Fort bien fait & composé.*
*Nous trouvasmes prés Sercote,*
*(Cas estrange & vray pourtant)*
*Des bœufs qu'on voyoit broutant,*
*Dessus le haut d'une motte;*
*Et plus bas quelques cochons,*
*Et bon nombre de moutons.*
*Nous vismes deux Demoiselles,*
*Lors que nous fusmes dedans,*
*Qui paroissoient à leurs dents,*
*D'assez gentilles femelles:*
*Frere Claude qui les vit,*
*De fort bon cœur leur sousrit.*
*Dans Orleans cent harangues,*
*Se firent au Chancelier;*
*Et l'on le vint supplier,*
*En dix huict sortes de langues:*
*Les trois Mores furent pleins*
*De Maires & d'Echevins.*
*Voyant cela, je m'écoule,*
*Et desirant estre à part,*
*Je me sceus mettre à l'écart*
*Dans un coin; hors de la foule,*
*Où revant jusqu'à la nuit,*
*J'escrivis ce qui s'en suit.*
*Nostre Aurore de la Barre,*
*Est maintenant un Soleil;*
*Le Ciel n'a rien de pareil,*
*La terre rien de si rare:*
*Mais en cas de Merlenbeau,*
*Son esprit n'est pas fort beau.*
*Cette beauté souveraine*
*A r'allumé mes vieux ans;*
*Ses attraits sont si charmans,*
*Que pour sortir de la peine*
*Où m'a conduit son bel œil,*
*Je n'attens que le cercueïl.*
*Quel éclat & quelles flammes,*
*Quels rayons vois-je dans l'air?*
*A voir tant de feux briller,*
*C'est la Princesse des Ames,*
*La Reyne des volontez,*

*La Deeſſe des beautez,*
*Cachez vos beautez mortelles,*
*Je voy paroiſtre Cloris;*
*Tous vos attraits ſont peris,*
*Voicy la belle des belles;*
*Son ſoulier a plus d'attraits,*
*Que vos yeux & tous vos traits.*
*Ce que le Ciel a de flamme*
*Il l'a mis dedans ſes yeux;*
*Ce qu'il eut de precieux,*
*Il le mit dedans ſon Ame,*
*Rien du tout ne luy deffaut,*
*Que d'avoir le ſang plus chaud.*
*La belle Baronne darde*
*De ſes yeux mille treſpas,*
*Mais dites, n'a t'elle pas*
*La mine un peu bien gaillarde?*
*Je penſe que ſa vertu*
*A bien ſouvent combattu.*
*Quelle eſt celle qui m'éclaire*
*Et brille de tant d'appas?*
*Eſt-ce Diane ou Pallas?*
*Ou le Reyne de Cythere?*
*Car en elle j'apperçois*
*Quelque air de toutes les trois,*
*A voir ſa grace embellie*
*Avec tant de Majeſté,*
*C'eſt l'attrayante beauté*
*De la charmante Julie;*
*Dont mon cœur ſeroit épris,*
*S'il n'eſtoit pas à Cloris.*
*Il ſeroit temps de me taire,*
*Et ma plume n'en peut plus;*
*Mais que diront les Vertus,*
*Si je me tais de ſa Mere?*
*Qui joint à tant de beautez,*
*Tant de rares qualitez.*
*Artenice où je contemple*
*Tant de miracles divers!*
*Les autres ont eu des vers,*
*Mais à vous il faut un Temple*
*Il ſera fait dans un an,*

*Et j'en ay desia le plan.*
*Frere Claude l'Heroïque*
*En sera le Sacristain,*
*Chapelain, le Chapelain,*
*Et l'angelique Angelique*
*Nuit & jour y chantera,*
*Les Hymnes qu'il vous fera,*

---

# AUTRE.

## A MADAME LA PRINCESSE.

### Sur l'air des Landryri.

*MAdame vous trouverez bon*
*Qu'on vous escrive sur le ton*
*De Landrirette,*
*Qui court maintenant à Paris*
*Landriry.*
*Vostre absence nous abbat tous.*
*Quelques uns en sont demy-fous,*
*Landrirette,*
*Les autres n'en sont qu'estourdis,*
*Landriry,*
*Du point de vostre éloignement,*
*L'Hyver s'approche à tout moment,*
*Landrirette,*
*Et les beaux jours sont occourcis,*
*Landriry.*
*Pour nouvelles chacun dit fort*
*Que le Duc Charles est d'accort,*
*Landrirette,*
*La Neutralité fait grand bruit,*
*Landriry.*
*L'on tient icy pour arresté*
*Que Madame a fait le traitté,*
*Landrirette,*
*Le Roy son frere en est marri,*
*Landriry.*
*L'Espagnol rend ce qu'il tenoit,*
*Elle aura tout ce qu'elle avoit,*

*Landirette,*
*Particulierement.....*
*Landiry.*
*J'ay receu deux coups de ciseau,*
*En un lieu bien loin du museau,*
*Landirette,*
*Je m'en porte mieux Dieu mercy.*
*Landiry.*
*L'on est icy fort-tristement,*
*Tout nostre divertissement,*
*Landirette,*
*Est de chanter ce qui s'ensuit,*
*Landiry.*
*En grace, en beautez, en attraits,*
*Nulle n'égalera jamais,*
*Landirette,*
*La divine Mammorency.*
*Landiry.*
*L'on jugeroit par la blancheur*
*De bourbon, & par sa fraischeur,*
*Landirette,*
*Qu'elle a pris naissance des Lys,*
*Landiry.*
*Julie a l'esprit & les yeux,*
*Plus brillans & plus radieux,*
*Landirette,*
*Que l'Astre du jour à Midy.*
*Landiry.*
*Pour faire son Ame & son Corps,*
*Le Ciel espuisa ses tresors,*
*Landirette,*
.....
*Landiry.*
*Elle a tout en perfection,*
*Hors qu'elle a trop d'aversion,*
*Landirette,*
*Pour les Amans & les soufris.*
*Landiry.*
*Mesdemoiselles de Clermont,*
*Ont plus de charmes qu'Aigremont.*
*Landirette,*
*Par Aigremont j'entens Maugis,*

*Landriry.*
*Meſdemoiſelles du Vigean,*
*Ont le cœur noble, & le corps gent,*
*Landrirette,*
*Tout homme qui les voit, eſt fri.*
*Landriry.*
*Lors que Venus aymoit Adon,*
*Elle avoit les yeux, ce dit-on,*
*Landrirette,*
*Comme Mademoiſelle Aubry.*
*Landriry.*
*D'où vient que depuis quelques jours,*
*On voit la troupe des Amours,*
*Landrirette,*
*Deſſus la route de Poiſſi?*
*Landriry,*
*C'eſt que la Reyne des beautez,*
*Des Ames & des libertez,*
*Landrirette,*
*Fait ſa demeure dans Vigni,*
*Landriry.*
*Voſtre baleti comme j'entens,*
*Paſſe les plus beaux de ce temps,*
*Landrirette,*
*Monſieur de Gauſſecourt le dit,*
*Landriry.*
*Vn ſeul violon de Meulan*
*Fait bien plus de bruit maintenant,*
*Landrirette*
*Que les vingt & quatre d'icy,*
*Landriry.*
*Vn certain faiſeur d'Almanac,*
*M'a dit que Monſieur de Meymac,*
*Landrirette,*
*Dans ce mois devoit eſtre pris,*
*Landriry.*
*Mais ſi vous ne me croyez pas,*
*Conſiderez, & liſez bas,*
*Landrirette,*
*La Centurie que voicy,*
*Landriry.*
*Trois mois apres celuy de May,*

*L'andrirette,*
*Et Monſieur de Noichane auſſi,*
*Landriry.*
*Je ſçay pour certain que l'Amour*
*En veut a ceux de Vantadour,*
*Landrirette,*
*Dieu garde Monſieur de Levi,*
*Landriry.*
*J'en mettrois encor plus de ſix,*
*Mais je ne puis plus eſtre aſſis,*
*Landrirette,*
*Ie m'en vay trouver Monſieur Juſt,*
*Landriry.*

---

## AUTRE.

*L'Vn meurt qu'à ſa fantaiſie,*
*Il ne s'avance à la Cour:*
*L'autre meurt de jalouſie;*
*Et moy je me meurs d'Amour.*
*Promothée eſt à la chaiſne,*
*Et becquetè d'un Vautour;*
*Il ne meurt de cette peine,*
*Et moy, je me meurs d'Amour.*
*D'une plainte deſolée,*
*Ainſi Thirſis l'autre jour*
*Diſoit dans cette valee,*
*Et moy je me meurs d'Amour.*
*Il fendoit le cœur des marbres,*
*Et l'Echo meſme à ſon tour;*
*Faiſoit redire a ſes arbes,*
*Et moy je me meurs d'Amour.*

---

## AUTRE.

*LEs Demoiſelles de ce temps*
*Ont depuis peu beaucoup d'Amans,*
*On dit qu'il n'en manque à perſonne,*
*L'année eſt bonne.*
*Nous avons veu les ans paſſez*

Que

*Que les Galans eſtoient glacez,*
*Mais maintenant tout en faiſonne*
*L'année eſt bonne.*
*Le temps n'eſt pas bien loin encor*
*Qu'ils ſe vendoient au poids de l'or*
*Et pour le preſent on les donne,*
*L'année eſt bonne.*
*Le Soleil de nous r'approché,*
*Rend le monde plus échauffé;*
*L'Amour regne, le ſang bouillonne,*
*L'année eſt bonne.*
*La belle Princeſſe n'eſt pas*
*Du rang des beautez d'ici bas;*
*Car une fraiſcheur immortelle*
*Se voit en elle.*
*Dans ſon viſage & dans ſes traits*
*Brillent quelques divins attraits,*
*Et dans ſa mine & dans ſon geſte*
*Vn air celeſte.*
*De perles, d'aſtres, & de fleurs,*
*Bourbon le Ciel fit ſes couleurs,*
*Et mit dedans tout ce mélange,*
*L'eſprit d'un Ange.*
*Que de cœurs l'amour bleſſeroit,*
*Que de maux au monde il feroit,*
*Si cette belle moins contraire*
*Le laiſſoit faire!*
*La Ducheſſe a pris à l'amour*
*Ses traits: & ce Dieu tout le jour,*
*Pour les r'avoir de cette belle,*
*Vole autour d'elle,*
*Elle les monſtre en ſes appas;*
*Mais elle ne les lance pas,*
*Et craint trop d'en bleſſer perſonne,*
*Tant elle eſt bonne.*
*Mais ſes coups ſeroient bien-heureux,*
*Et n'eſt point de cœur genereux,*
*Qui ne vouluſt mourir pour elle;*
*Tant elle eſt belle.*
*Le Soleil cede à ſes beaux yeux,*
*Et ne voit du plus haut des Cieux,*
*Que luy-meſme dedans le Monde,*
*Qui les ſeconde.*

Baronne pleine de douceur
Eſtes-vous Mere, eſtes-vous Sœur,
De ces deux Belles ſi gentilles,
Qu'on dit vos filles?
Vous avez l'humeur, ce dit-on,
D'un doux & paiſible mouton;
Mais voſtre peau blanche & tres-fine
Eſt d'une Hermine.
Que vois-je ſi plein de clarté,
D'attraits, de grace & de beauté,
Si ce n'eſt Diane, ou l'Aurore,
Ou Flore, ou Fore?
Les oyſeaux vont en toutes parts,
Suivant ſa voix, ou ſes regards;
Zephire la ſuit & l'adore,
C'eſt Flore, ou Fore.
Sur ſon viſage & ſous ſes pas
Naiſſent des fleurs & des appas,
Qu'ailleurs on ne voit point eclore;
C'eſt Flore ou Fore.
Vigeane eſt un Soleil naiſſant,
Un bouton s'épanouiſſant,
Ou Venus, qui ſortant de l'Onde,
Brule le Monde.
Sans ſçavoir ce que c'eſt qu'Amour,
Ses beaux yeux le mettent au jour,
Et par tout elle le fait naiſtre,
Sans le connoiſtre.
Rambouïllet avec ſa fierté,
A certain air dans ſa beauté,
Qui fait qu'autant que l'on l'admire,
On la deſire.
Deſſus ſa bouche ſont touſiours
Les Graces avec les Amours,
Ou pour le plaiſir de l'entendre,
Ou pour apprendre.

---

## AUTRE.

QVand Iris aux beaux yeux
Paroiſt en quelques lieux,

Il n'eſt cœur qui ne tremble ;
C'eſt l'honneur de la Cour,
C'eſt la gloire d'Amour,
Et des vertus enſemble.
On ne peut pas ſi-toſt
Bien loüer comme il faut,
De la grande Ducheſſe
La grace & la bonté ;
Sa moindre qualité
Eſt celle de Princeſſe.
Quand des bords d'Orient,
L'Aurore en ſouſriant
Sa lumiere rappelle,
Elle n'égale pas,
Avec tous ſes appas,
Ceux de Mademoiſelle,
La belle .....
A la bouche d'œillets,
Les yeux de vive flame ;
Le courage d'un Roy,
Et l'eſprit comme moy,
Quand Apollon m'enflamme.
Le Ciel, ſans changement,
En feroit aiſement
Vne Reyne parfaite ;
Quelque jour tous les Roys
Vivront deſſous ſes lois,
Dans l'Iſle qu'elle a faite.
Jamais l'œil du Soleil
Ne vit rien de pareil,
Ni ſi plein de delices ;
Rien ſi digne d'amour,
Si ce ne fut le jour,
Que naſquit Artenice,
Quand les Dieux eurent fait
Le chef d'œuvre parfait,
Que Julie on appelle,
Minerve qui la vit,
En pleura de dépit,
Et ſe trouva moins belle.
Amour armé de traits,
Avec tous ſes attraits,

*N'en a point qui me picque :*
*Et je crains plus cent fois*
*Les charmes & la voix*
*De la belle Angelique.*

---

## AUTRE.

### Sur l'air des lanturlu.

*LE Roy nostre Sire,*
*Pour bonnes raisons*
*Que l'on n'ose dire,*
*Et que nous taisons :*
*Nous a fait defenſe*
*De plus chanter Lanturlu,*
*Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanture.*
*La Reyne ſa Mere,*
*Reviendra bien-toſt,*
*Et Monſieur ſon Frere*
*Ne dira plus mot ;*
*Il ſera paiſible,*
*Pour veu qu'on ne chante plus,*
*Lanturlu, &c.*
*De la Grand' Bretagne*
*Les Ambaſſadeurs,*
*Ceux du Roy d'Eſpagne,*
*Et des Electeurs,*
*Se ſont Venus plaindre*
*D'avoir par tout entendu,*
*Lanturlu, &c.*
*Ils ont fait leur plainte*
*Fort éloquemment,*
*Et parlé ſans crainte*
*Du Gouvernemant ;*
*Pour les ſatisfaire,*
*Le Roy leur a reſpondu,*
*Lanturlu, &c.*
*Deſſus cette affaire*
*Le Nonce perla,*
*Dit que le Saint Pere*
*N'entend point cela,*
*Qu'un Francois dans Rome,*

*A crié*

*A crié comme un perdu,*
*Lanturlu, &c.*
*Pour finir en France*
*Ces troubles nouveaux,*
*Avec grad' prudence,*
*Le Garde des Sceaux*
*A fchelli des lettres*
*Dont voicy le contenu,*
*Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanture.*

## RONDEAU.

*MA foy, c'eſt fait de moy, car Iſabeau*
*M'a conjuré de luy faire un Rondeau,*
*Cela me met en une peine extréme.*
*Quoy treize vers, huit en eau, cinq en eme,*
*Je luy ferois auſſi-toſt un batteau!*
*En voila cinq pourtant en un monceau:*
*Faiſons en huict, en invoquant Brodeau,*
*Et puis mettons, par quelque ſtratageme,*
*Ma foy c'eſt fait.*
*Si je pouvois encor de mon cerveau*
*Tirer cinq vers, l'ouvrage ſeroit beau;*
*Mais cependant, je ſuis dedans l'onziéme,*
*Et ſi je croy que je fais le douziéme,*
*En voila treize ajuſtez au niveau.*
*Ma foy, c'eſt fait.*

## AUTRE.

*MA foy, que d'un fin diamant*
*Tris au treſor du Firmamant,*
*Ce Dieu qui tant de mal me dreſſe,*
*Pour durer eternellement.*
*Par vos reigneurs ſe va limant,*
*Car vous paſſez infiniment,*
*En dureté, je le confeſſe,*
*Ma foy.*
*Je ſuis las de tant de tourment,*
*Et je veux bien eſtre voſtre Amant.*

*Si vous n'eſtes bonne Maiſtreſſe ;*
*Mais ſi voulez que je vous laiſſe,*
*Je le feray fort librement,*
*Ma foy.*

---

## AUTRE.

*D'Vn beuveur d'eau, comme avez debatu*
*Le ſang n'eſt pas de glace reveſtu,*
*Mais ſi boüillant & ſi chaud au contraire,*
*Que chaque veine en eux eſt une artere*
*Pleine de ſang, de force, & de vertu.*
*Le feu par l'eau foiblement combattu,*
*Croiſſant ſa force, au lieu d'eſtre abbattu,*
*Va redoublant la chaleur ordinaire*
*D'un beuveur d'eau.*
*Touſiours de preux le renom ils ont eu,*
*Ils ont l'eſtoc bien ferme & bien pointu,*
*Chauds en amour, & plus chauds en colere,*
*Si que ferez fort bien de vous en taire,*
*Qu'un de ces jours vous ne ſoyez battu*
*D'un beuveur d'eau.*

---

## AUTRE.

*UN beuveur d'eau, pour aux Dames complaire*
*Suivant l'Amour dont le ſeul feu l'éclaire,*
*Se voit touſiours ſobre, courtois & doux,*
*Et ne ſçauriez ſi toſt boire dix coups*
*Qu'encor plutoſt il ne le puiſſe faire.*
*Venus d'Amour la gracieuſe mere*
*Naſquit de l'eau ſur les bords de Cythere,*
*Auſſi ſon fils favoriſe ſur tous,*
*Vn beuveur d'eau.*
*Il entend mieux ſes loix & ſon myſtere,*
*Il ſçait joüir, & diſcret ſçait ſe taire,*
*A le rein ferme, & fermes les genoux.*
*Et trente ſi e yurognes comme vous,*
*Ne valent pas en l'amoureuſe affaire,*
*Vn beuveur d'eau,*

AU-

## AUTRE.

*VOus l'entendez mieux que je ne penſois,*
*Si quelque Amant bien diſant & mattois*
*Vous croit payer, en vous nommant ſon ame,*
*C'eſt du Latin qui paſſe voſtre game;*
*Vous n'entendez des termes ſi courtois.*
*Mais s'il en vient qui diſe à haute voix,*
*Qu'il veut prouver, fuſt il Turc ou Au lois,*
*Par beaux effets la grandeur de ſa flame,*
*Vous l'entendez.*
*Je donneray telle ſomme par mois,*
*Outre cela, joyaux perles de choix,*
*Satin, velours, à ſouhait à Madame,*
*Cet entretien vous charme & vous enflame,*
*C'eſt dire a'or & parler bon François*
*Vous l'entendez.*

## AUTRE.

*CHez la Coiffier une demy douzaine*
*Des nourriçons de l'enfant de Silene,*
*Se trouveront ce ſoir aſſeurement.*
*N'y manquez pas, Diable emporte qui ment,*
*L'affaire eſt faite, & la choſe certaine.*
*Vous y verrez une table bien pleine,*
*Tout les poiſſons juſques à la Baleine*
*Iront ce ſoir, voguant horriblement*
*Chez la Coiffier*
*Nous chanterons juſqu'à perte d'aleine*
*Nous y dirons mille bons mots ſans peine;*
*Car la Phœbus eſt en ſon element;*
*Et ſi ces vers ne coulent doucement,*
*Nous en ferons d'une meilleure veine*
*Chez la Coiffier.*

## AUTRE.

*DEdans ces prez herbus & ſpacieux,*
*Où mille fleurs ſemblent ſoûrire aux Cieux,*
*Je viens bleſſé d'une atteinte mortelle,*
*Pour ſoulager le mal qui me martelle,*
*Et divertir mon eſprit par mes yeux.*
*Mais contre moy mon cœur ſeditieux*
*Me donne plus de penſers ſoucieux,*
*Que l'on ne voit de brins d'herbe nouvelle*
*Dedans ces prez.*
*De ces tapis le pourpre precieux,*
*De ces ruiſſeaux le bruit delicieux,*
*Des ces vallons la grace naturelle*
*Bleſſe mes ſens, me gene & me bourelle,*
*Ne voyant pas ce que j'ayme le mieux,*
*Dedans ces prez.*

## AUTRE.

*MOn ame, à Dieu: quoy que le cœur m'en fende,*
*Et que l'Amour de partir me defende,*
*Ce traiſtre honneur veut pour me martyrer,*
*Par un depart nos deux cœurs dechirer,*
*Et de laiſſer ton bel œil me commande.*
*Je ne veux pas qu'en larmes tu t'épande,*
*Et ſans qu'en rien ton amour apprehende,*
*Dy moy gayment, ſans plaindre & ſoupirer,*
*Mon ame, à Dieu.*
*Car je te laiſſe, & je te recommande*
*De mon eſprit la partie plus grande*
*Sans plus vouloir jamais le retirer;*
*Car rien que toy je ne puis deſirer,*
*Et veux t'aymer juſqu'à ce que je rende*
*Mon ame, à Dieu.*

## AUTRE.

*TRois jours entiers, & trois entieres nuits,*
*Bien lentement ſe ſont paſſez depuis*

Que

*Que j'ay perdu la clarté ſouveraine*
*De deux Soleis, les beaux yeux de ma Reyne,*
*Par qui les miens ſouloient eſtre conduis.*
*Sans leur objet je pleure, & je ne puis*
*Trouver remede au tourment où je ſuis,*
*Et chaque inſtant me dure, en cette peine,*
*Trois jours entiers.*
*Triſte & reveur; du penſer je la ſuis,*
*Pour la chercher, moy meſme je me fuis,*
*Et ſi le ſort bien-toſt ne me rameine*
*Les doux appas de ma belle inhumaine,*
*Je ne ſçaurois plus vivre en ces ennuis*
*Trois jours entiers.*

## AUTRE.

*Où vous ſçavez, tromper bien finement,*
*Ou vous m'aymez aſſez fidelement,*
*Lequel des deux je ne le ſçaurois dire,*
*Mais cependant je pleure & je ſouſpire,*
*Et ne recois aucun ſoulagement*
*Pour voſtre amour j'ay quitté francement*
*Ce que j'avois acquis bien ſeurement;*
*Car on m'aymoit & j'avois quelque empire*
*Où vous ſçavez.*
*Je n'attens pas tout le contentement*
*Qu'on peut donner aux peines d'un Amant,*
*Et qui pourroit meriter de martyre.*
*A ſi grand bien mon courage n'aſpire,*
*Mais laiſſez-moy vous toucher ſeulement*
*Où vous ſçavez.*

## AUTRE.

*LE Soleil ne voit icy bas*
*Rien qui ſe compare aux appas,*
*Dont Philis nos ſens enſorcelle;*
*Son air n'eſt pas d'une mortelle,*
*Sa bouche, ſes mains, ny ſes bras.*
*Ses beaux yeux cauſent cens treſpas,*

*Ils éclairent tous les climas,*
*Et portent en chaque prunelle*
*Le Soleil,*
*Tout son corps est fait par compas,*
*La grace accompagne ses pas;*
*Enfin, Venus n'est pas si belle,*
*Et n'a pas si bien faites qu'elle,*
*Les beautez qui ne voyent pas*
*Le Soleil.*

---

## AUTRE

*TOut beau corps, toute belle image,*
*Sont grossiers aupres du visage*
*Que Philis a receu des Cieux;*
*Sa bouche, son ris, & ses yeux,*
*Mettent tous les cœurs au pillage.*
*Sa gorge est un devin ouvrage,*
*Rien n'est si droit que son corsage*
*Enfin elle a pour dire mieux,*
*Tout beau.*
*Parmy tout ce qui plus m'engage,*
*Est un certain petit passage,*
*Qui vermeil & delicieux;*
*Mais ce secret est pour les Dieux,*
*Ma plume changeons de langage,*
*Tout beau,*

---

## AUTRE.

*CInq ou six fois cette nuit en dormant,*
*Je vous ay veuë en un accoustrement,*
*Au prix duquel rien ne me sçauroit plaire;*
*La jupe estoit d'une opale tres-claire,*
*Et vostre robe estoit un diamant.*
*Rien n'est si beau dessous le firmament,*
*L'Astre du jour brille moins clairement,*
*Et vous passiez sa lumiere ordinaire*
*Cinq ou six fois.*

Que

*Que le ſommeil nous trompe vainement!*
*Par aventure en ce meſme moment,*
*Vous-vous trouviez en eſtat bien contraire*
*Mais à propos, comment va cette affaire*
*Avez-vous bien eſté tout doucement,*
*Cinq ou ſix fois.*

## AUTRE.

*SI haut je veux louër Sylvie,*
*Que toute autre en meure d'envie:*
*Sa perſonne eſt pleine d'appas;*
*Les Amours naiſſent ſous ſes pas,*
*Et c'eſt par eux qu'elle eſt ſervie.*
*De cent vertus elle eſt ſuivie,*
*Son cœur tient mon ame ravie,*
*Et les Conquerans ne l'ont pas*
*Si haut.*
*Quoy que mon amour m'y convie,*
*Ma langue au ſecret aſſervie*
*N'oſe parler d'un certain cas;*
*Je diray ſeulement tout bas,*
*Que je n'en vis un de ma vie*
*Si haut.*

## AUTRE.

*POur le moins voſtre compliment*
*M'a ſoulagé dans ce moment:*
*Et dés qu'on me l'eſt venu faire,*
*J'ay chaſſé mon apoticaire,*
*Et renvoyé mon lavement,*
*Vous m'avez, query promptement;*
*Vos mots coulent ſi doucement,*
*Que chacun d'eux vaut un cliſtere,*
*Pour le moins.*
*Vous me deviez ce traittement,*

Car

*Car je vous ayme uniquement,*
*Et meſme depuis cette affaire;*
*C'eſt un peu plus qu'à l'ordinaire.*
*Cela veut dire infiniment,*
*Pour le moins.*

---

## AUTRE.

*ON le m'a dit, Mademoiſelle!*
*Que tous nos cœurs vous retenez,*
*Penſez-vous pour voſtre beau nez,*
*Mettre ſur nous une gabelle;*
*Vous eſtes fort bonne & fort belle,*
*Et croy que vous eſtes pucelle,*
*On le m'a dit.*
*Mais il faut eſtre moins rebelle,*
*En ne point faire de querelle*
*Aux Amans que vous ſurprenez;*
*Vous en tenez d'empriſonnez,*
*Et vous leur eſtes trop cruelle,*
*On le m'a dit.*

---

## AUTRE.

*EN cas d'Amour, il ne faut jamais eſtre*
*Foible ni lent: Mais faut touſiours paroiſtre*
*Prompt, vigoureux, ſouſmis entierement,*
*Pleurer, gemir, ſervir fidelement,*
*Donner beaucoup, & de peu ſe repaiſtre*
*Quant eſt de moy, ſi je me ſçay conneſtre,*
*N'eſtant avare, audacieux, ni traiſtre;*
*Je devrois bien reüſſir aiſement,*
*En cas d'Amour,*
*J'ay quelque eſprit, & l'on me tient grand Maiſtre*
*En ces poulets que les Amans font naiſtre,*
*Je fais des vers aſſez paſſablement;*
*Et quelquefois je parle galamment*
*Mais apres tout, je ſuis un pauvre Preſtre,*
*En cas d'Amour.*

AU-

## AUTRE.

*SI vous-vouliez qu'on vous parlaſt d'Amour,*
*Je vous ferois cent Rondeaux chaque jour,*
*Car je vous ayme, & mon Ame dolente*
*Toutes les nuicts eſt pour vous miaulante,*
*Et l'on l'entend en chaque carrefour.*
*Vous pouvez tout ſur Monſieur de Tricour,*
*Et l'on m'a dit que Monſieur de Beaujour*
*Pour voſtre Amour auroit l'ame brulante,*
*Si vous vouliez.*
*Les deux beautez qui regnent au Faux-bourg,*
*Et celle-là du petit Luxemburg,*
*N'échauffent point mon humeur froide & lente,*
*Mais de vos yeux l'ardeur étincelante*
*M'embraſeroit, cela s'entend touſiours,*
*Si vous vouliez.*

## AUTRE.

*JE ne ſçaurois faire cas d'un Amant*
*Qu'autre que moy gouverne abſolument.*
*Car chacun ſçait que j'ayme trop l'empire;*
*Ce n'eſt ainſi qu'il me falloit eſcrire,*
*Vous n'y ſçavez que le haut Allemand.*
*Je veux qu'on ſoit à moy parfaitement,*
*Et quand je fais quelque commandement,*
*Je n'entends pas que l'on me vienne dire:*
*Je ne ſçaurois.*
*Je vous rendray le meſme compliment,*
*Et quelque jour quand voudrez longuement*
*Veiller icy, je vous diray ſans rire:*
*Ma mere entend que chacun ſe retire,*
*Ne penſez pas m'arreſter un moment,*
*Je ne ſçaurois.*

## AUTRE.

*L'Amour, qui de tous ſens me prive,*
*Fit ma raiſon voſtre captive,*

*Quand un soupçon pris par mal-heur :*
*Me combla l'esprit de douleur,*
*Et d'une tristesse excessive :*
*Vne humeur jalouze & craintive*
*Se mit dans vostre ame plaintive,*
*Et pensa chasser de mon cœur*
*L'Amour.*
*Mais si jamais cela m'arrive,*
*Ie consens que l'on me poursuive*
*Par toute sorte de rigueur,*
*Ie ne veux plus vivre en langueur ;*
*Meure la jalousie, & vive*
*L'Amour.*

---

## AUTRE.

*PEnser que pour ne vous déplaire*
*Ie me veüille jamais distraire*
*D'un dessein où j'ay tant de droit,*
*C'est estre injuste en mon endroit,*
*Et de plus, un peu temeraire.*
*Philu depuis deux ans m'éclaire ;*
*Elle est mon Ange tutelaire,*
*Ie l'ayme plus qu'on ne sçauroit*
*Penser*
*Je vous demande, en cette affaire,*
*Pardon de vous estre contraire,*
*Vn autre s'en contenteroit :*
*Cependant, vous faites le froit,*
*Ma foy, c'est trop : allez vous faire*
*Penser.*

---

## AUTRE.

*POur vos beaux yeux qui me vont consumant,*
*L'Amour n'a point de peine & de tourment,*
*De feu cuisant ni de cruel martyre*
*Que de bon cœur ie ne vouluſſe élire,*
*Et qu'on ne doive endurer doucement.*
*Tout l'Vnivers n'a rien de si charmant ;*
*Et s'il estoit sous mon commandement,*

Je

*Je quitterois volontiers ſon empire*
*Pour vos beaux yeux.*
*Toute la Cour vous ſert également,*
*Mais quant à moy ſi je vay vous aymant.*
*Ne croyez pas que par là je deſire*
*Cette faveur où tout le monde aſpire :*
*Car je vous ayme, & vous ſers ſeulement,*
*Pour vos beaux yeux.*

## AUTRE.

*POur vous ſervir j'ay pû me dégager*
*D'une autre amour, & deſiré changer*
*Un logement qui pourroit me ſuffire,*
*Et ſans prevoir ſi mon fort ſeroit pire,*
*Je n'ay point eu regret de déloger.*
*En quatre jours j'ay ſceu démenager,*
*Deſſous vos loix j'ay voulu me ranger,*
*Et quitterois dereehef un Empire,*
*Pour vous ſervir.*
*Mais ſi cela ne vous peut obliger,*
*Je changeray ſans beaucoup m'affliger :*
*Car j'ay le cœur tout fait comme de cire,*
*Doux & traittable, & s'il faut vous le dire*
*Je ſuis volage, inconſtant & leger,*
*Pour vous ſervir.*

## AUTRE

*SIx Roys prierent l'autre jour*
*Tyrcis de leur faire la cour :*
*Mais il ſouffloit un vent de Biſe,*
*Qui perçoit juſqu'à la chemiſe ;*
*Cela le fit demeurer court.*
*Il a le ventre d'un tambour,*
*Ce qui le rend tant ſoit peu lourd,*
*Et fait que par fois il mépriſe*
*Six Roys.*
*Il ne fait point cas de l'Amour,*
*Quand on l'appelle il fait le ſourd ;*
*Mais pour preſter ſon entremiſe*
*En quelque fachenſe entrepriſe ;*
*Il ne le feroit jamais pour*
*Six Roys.*

## AUTRE.

*A Vous ouïr Chaphelain, Chapeler,*
*J'ay bien jugé que vouliez quereller,*
*Et que de plus, vous eſtes temeraire,*
*Quand vous oſez un ſi grand adverſaire*
*Sans plus de force au combat appeller.*
*Lors que ſa plume au Ciel le fait voler,*
*Qu'avec les Dieux il oſe ſe mêler,*
*Penſeriez-vous qu'il ſe vouluſt diſtraire*
*A vous ouïr?*
*Ne pretendez ainſi vous ſignaler,*
*Vous ne ſçauriez ſes efforts égaler:*
*Croyez moy donc, laiſſez-le dire & faire,*
*Et quand il parle, apprenez à vous taire?*
*Car par juſtice à luy convient parler,*
*A vous, ouïr.*

## AUTRE.

### A Monſeigneur le Mareſchal de Baſſompierre.

*UN petit mot qu'on m'a porté*
*De voſtre part, m'a conſorte,*
*Et m'a fait reprendre la lime,*
*Pour faire encore quelque rime,*
*En eſtant par vous exhorté.*
*Je ne comprens voſtre bonté,*
*Et crois avec difficulté,*
*Qu'un ſi grand eſprit en eſtime*
*Vn petit.*
*Je vous le dis ſans vanité.*
*Le mien eſt bien fort limité;*
*Mais le cœur eſt net & ſans crime,*
*Et poſible aſſez magnanime;*
*Aymez-moy donc par charité,*
*Vn petit.*

A U-

## AUTRE.

### A Luy-meſme.

*DAns la priſon qui vous va renfermant,*
*Voſtre grande ame agit inceſſamment,*
*Et ce divin eſprit que rien n'enſerre,*
*Vole par tout, ſans erreur touſiours erre,*
*S'eſtend, s'éleve, & va plus aiſement:*
*Vous parcourez l'un & l'autre élement,*
*Vous penetrez juſques au firmament,*
*Et viſitez le Ciel, L'Onde & la Terre.*
*Dans la priſon.*
*Vous ne gênez voſtre cœur vainement,*
*Vous connoiſſez & voyez ſainement*
*Tout ce qui brille & qui n'eſt que de verre:*
*Vous poſſedez la paix durant la guerre:*
*C'eſt eſtre heureux, & libre entierement*
*Dans la priſon.*

## AUTRE

### Reſponſe à un Deffy.

*COmme un galant & brave Chevalier,*
*Vous m'appellez en combat ſingulier*
*D'amour, de vers & de proſe polie:*
*Mais à ſi peu mon cœur ne s'humilie,*
*Je ne vous tiens que pour une eſcolier.*
*Et fuſſiez-vous brave, docte & guerrier,*
*En cas d'amour n'aſpirez au laurier,*
*Rien ne déplaiſt à la belle Julie,*
*Comme un galant.*
*Quittez l'Amour, ce n'eſt voſtre meſtier,*
*Faites des vers, traduiſez le Pſautier,*
*Voſtre façon d'écrire eſt fort jolie;*
*Mais gardez-vous de faire de folie;*
*Ou je ſçauray, ma foy, vous chaſtier*
*Comme un galant.*

## AUTRE.

### Au Meſme

*VOus parlez comme un Scipion,*
*Et ſi vous n'eſtes qu'un Pion;*
*D'un mot ie vous pourrois deffaire:*
*Mais une palme ſi vulgaire*
*N'eſt pas pour un tel champion.*
*Je vous le dis ſans paſſion,*
*N'ayez point de preſomption,*
*Et ſongez de quelle maniere*
*Vous parlez.*
*Euſſiez-vous le corps d'Orion,*
*Avecque la voix d'Arion,*
*Devant-moy vous vous devez taire;*
*Ne craignez-vous point ma colere?*
*Qu'eſt-ce la, petit embrion,*
*Vous parlez!*

## AUTRE.

*EN bon François politique & devot,*
*Vous diſcourez plus grave qu'un Magot,*
*Voſtre chagrin de tout ſe formaliſe,*
*Et l'on diroit que la France & l'Egliſe*
*Tournent ſur vous comme ſur leur pivot.*
*A tous propos vous faites le bigot,*
*Pleurant nos maux avecque maint ſanglot,*
*Et voſtre cœur Eſpagnol ſe déguiſe*
*En bon François.*
*Laiſſez l'Eſtat, & n'en dites plus mot,*
*Il eſt pourveu d'un tres-bon matelot;*
*Car s'il vous faut parler avec franchiſe,*
*Quoy que ſur tout voſtre eſprit ſubtiliſe,*
*On vous connoiſt, & vous n'eſtes qu'un ſot,*
*En bon François.*

## BALLADE

### En faveur des Oeuvres de Neuf-Germain

*PAr tous les coins de l'Vnivers*
*Le Cygne Mantoüan reſonne,* L'aveu-

*L'aveugle Thebain de ſes vers*
*Encor toute la Terre eſtonne :*
*Mais ie n'accorde la courronne,*
*Pour le Grec, ni pour le Romain,*
*Et l'employant mieux je la donne*
*Au beau Monſieur de Neuf-Germain.*
*L'autre jour le grand Apollon*
*Pere du jour & de la gloire,*
*Tenoit au Ciel un violon.*
*Marqueté d'ébène & d'yvoïre,*
*Et dit aux filles de Memoire,*
*Ie le veux mettre en bonne main ;*
*Car je le garde pour la foire*
*Au beau Monſieur de Neuf-Germain.*
*Mercure luy dit, c'eſt un fou,*
*Que trop bon œil tu regardes,*
*Il fit des vers ſur Trilbardos,*
*Avec des paroles Lombardes :*
*Mais ſes ritmes ſont trop hagardes,*
*Et Mars jura par ſaint Firmin,*
*Qu'il vouloit donner des nazardes*
*Au beau Monſieur de Neuf-Germain.*
*Les Muſes lors firent un cry*
*Qui paſſa la dixieme Sphere,*
*Et defendant leur favory,*
*Pleines d'une juſte colere,*
*Jurerent à Jupin leur pere,*
*Qu'elles partiroient dés demain,*
*Si quas un d'eux oſoit deplaire*
*Au beau Monſieur de Neuf-Germain.*
*Jupiter dit à haute voix,*
*Mes cheres filles ie me fie*
*Entierement à voſtre choix,*
*Quel qu'il ſoit, je le deifie :*
*Et veux, je vous le certifie,*
*Que ſur Parnaſſe ou en chemin,*
*Cinquante veaux on ſacrifie*
*Au beau Monſieur de Neuf-Germain.*

# PLAINTE.

## Des Conſones qui n'ont pas l'honneur d'entrer an nom de Neuf-Germain.

PAR MONSIEVR PATRIS.

*DOnques ſans l'avoir merité,*
*Le ſort contre nous irrité*
*A le courage de permettre*
*Que par un mépris inhumain,*
*On ayt formé ; ſans nous y mettre,*
*Le nom du grand de Neuf-Germain.*
*Encor pour F. patience,*
*C'eſt par elle que ſe commence*
*France, climat heureux & doux :*
*Son merite eſt recommandable ;*
*Et qu'elle ayt cela deſſus nous,*
*Il eſtoit plus que raiſonnable.*
*Mais que les autres, ſans raiſon,*
*Comme de meilleure maiſon,*
*Poſſedent le meſme avantage,*
*Aurions-nous le cœur d'endurer*
*Qu'on nous fiſt ce cruel outrage,*
*A tout le moins ſans murmurer ?*
*Non, nos conditions ſont telles*
*Que nous ſommes lettres comme elles,*
*Et d'un poids tellement égal,*
*Qu'eſtant toutes comme de cire,*
*D'elles & de nous on peut dire,*
*Laval Rohan, Rohan Laval.*
*Encor que cette verité*
*Soit plus claire que la clarté,*
*Neantmoins, a noſtre vergogne*
*Demeurans toutes au filet,*
*Tandis qu'elles ſont en beſogne,*
*Il nous faut garder le mulet.*
*Nous ne voulons blaſmer perſonne,*
*Mais que fit D. pour qu'on luy donne*
*Ces excés de grace inciis ?*

*Et toutes ſont-elles tirees*
*De la Coſte de Saint Loüis,*
*Pour nous eſtre ainſi preferées ?*
*L'Aſtre qui nous fait voir le jour,*
*Paſſe bien-toſt, & ſans retour,*
*La bas ſe coucher & s'eſteindre ;*
*Et meure en l'infernal gibet,*
*Qui prémier eut l'art de nous peindre,*
*Et nous mettre dans l'Alphabet.*
*Compagnes, mes cheres amies,*
*Souffrions-nous ces infamies ?*
*Non, non, il les faut éviter :*
*Loin de ces lieux melancoliques,*
*Allons en Egypte habiter,*
*Et nous rendons Hieroglyphiques.*

---

# RESPONSE

Faite par l'Autheur à la precedente plainte, ſous le nom de Iupiter.

*VOus ſçavez bien Troupe immortelle,*
*Race genereuſe & fidelle,*
*Qui m'avez mis le ſceptre en main !*
*Combien de jours nous conſultaſmes,*
*Quand nous fiſmes pour Neuf-Germain,*
*Ce beau nom que nous inventaſmes.*
*Par une divine prudence,*
*Dans ce grand mot, dont la cadence*
*Frappe ſi doucement les ſens*
*Nous miſmes toutes les Voyelles ;*
*Mais aujourd'huy, comme j'entens,*
*Les conſones ſont les rebelles.*
*B. C. S, armez avec L,*
*Et P. T. joints à leur querelle,*
*Eſperans ſe mettre en credit,*
*Dans ce beau nom veulent paroiſtre ;*
*Et n'eſt pas meſme à ce qu'on dit,*
*Juſques au Q. qui n'en veüille eſtre.*
*B. qui fait tous les biens du monde,*
*Sans qui ſur la Terre & ſur l'Onde*
*Rien ne ſeroit ni bon, ni beau :*

Et C. qui le Ciel ſçeut produire,
Se veut cacher dans le tombeau;
Si nous penſons les éconduire,
L. par qui Venus eſt belle,
Qui rend noſtre eſſence immortelle,
Glorieuſe veut éclater
Dans le nom de cét homme habile;
Et ne ſe veut pas contenter,
D'eſtre dans celuy de Virgile.
Meſme en ce moment j'entens S.
Qui fait la bas la Diableſſe,
Et dans un dépit nompareil
Menace, pleine de colere,
De mettre en pieces le Soléil,
Et les eſſieux de noſtre Sphere.
Mais le P. qui marche en Satrape,
Et qui fait la moitié d'un Pape,
Se veut tirer de pieté;
Et s'eſt mis dans la phantaiſie
De n'eſtre plus qu'un pauvreté,
En pareſſe & paralyſi.
Luy qui fait les pauvres en Terre,
Et T. qui forme mon tonnerre,
Parlent tous deux de me quitter;
Et quoy que les deſtins ordonnent,
Je ne puis eſtre Jupiter,
Si ces deux lettres m'abandonent.
Mais vous en avez tous affaire:
B. pour Bacchus eſt neceſſaire,
Et ſans C. Ceres eſt à bas:
Si L. S. & P. ſe rebelle.
Que fera la pauvre Pallas,
Qui n'aura plus qu'A A. pour elle?
Il faut donc les rendre contentes,
Mais ie ne vois à leurs attentes
Aucun remede aſſez puiſſant,
Si ce n'eſt que cét homme rare
Au nom Belneufgermicopſant;
Mais ce mot eſt un peu bizarre.
Pourtant, pour le mieux, il me ſemble
Qu'ainſi nous les mettions enſemble,
Unies d'un éternel amour,

*Et renvoyons à Palamede,*
*Qui le premier les mit au jour,*
*Le Q. avec X. Y. Z.*

---

# REQUESTE

## A Monsieur de Puy-Laurens, au nom de Neuf-Germain.

*CE que dans vos vers j'entens lire,*
*Des Neuf Preux & du bon Roger,*
*Me semble digne qu'on l'admire;*
*Et le grand Gomain m'y fait rire,*
*Quand il en devroit enrager.*
*Mais lors que pour rimer en euf,*
*Vous me parlez d'un habit neuf,*
*De plaisir mon ame est bercée.*
*Et certes je vais avoüant,*
*Que c'est la meilleure pensée*
*Qu'on peut avoir en me loüant.*
*Tout ce que vous avez écrit*
*De ma Muse & de mon addresse,*
*De ma force & de ma proüesse,*
*Me semble de fort bon esprit.*
*Mais les vers de l'habillement,*
*Sont, ma foy, d'une grace extréme,*
*Et ie croy qu'Apollons luy-mesme*
*Vous les mit dans l'entendement.*
*Du siecle les plus beaux esprits,*
*Brion, Chaudebonne, Patris,*
*Et celuy dont l'architecture*
*Ascen bastit le Pont d'Esture,*
*Ont à l'ennuy chanté mon prix.*
*Vous mesme avez fait douze vers*
*Qui seront dans tout l'Univers,*
*Plus estimez que cent harangues*
*Et dans la gloire où je me voy,*
*Rien ne me manque, que je croy,*
*Sinon que Beautry & Barangues*
*Facent quelque chose pour moy.*

# VERS A LA MODE DE NEUFGERMAIN, A MONSIEUR D'AVAUX.

Les lettres du nom finissans les vers.

L'Autre iour Jupiter manda
Par Mercure & par ſes Prevos,
Tous les Dieux, & leur commanda
Qu'on fiſt honneur au grand d'Avaux.
En deux parts le Ciel ſe banda,
Avec noiſes & grands travaux,
Et maint Dieu jaloux clabauda
Contre l'honneur du grand d'Avaux.
Entre autres, un grand halbreda,
Nommé Mars, Mavors, ou Mavos,
Les dents grinça, jura gronda,
Et dit rage contre d'Avaux.
Vn jour, dit-il, il débrida
Sur mon char mes quatre chevaux,
Et la Pologne accommoda
Avec Suede ce d'Avaux.
En vain l'ire en moy preſida,
Si bien-toſt je ne luy revaux,
En cent lieux il me dégrada
Ce pacificateur d'Avaux.
La Paix deſſus luy s'accouda,
Comme ſur l'un de ſes pivos;
Son Temple à ma barbe il fonda,
Et le vint achever d'Avaux.
Alors Jupiter ſe rida,
Comme un vieux moine de Clervaux,
Et dit en courroux, Mananda,
Quelqu'un veut-il faſcher d'Avaux?
Mon Aſtre en naiſſant regarda
Ejus Avos & Proavos
Et touſiours ma faveur garda,
Regardera le grand d'Avaux.

Mort

*Minerve dit, ouy da, ouy da,*
*Je l'eſtime* ſicut & vos ;
*De Paris j'uſqu'à Canada,*
*Rien n'eſt égal au grand d'Avaux.*
*Les peuples d'andel à Breda.*
*Il rendit contrits & devos,*
*Et l'Empereur apprehenda*
*Touſiour l'eſprit du grand d'Avaux.*
*En Dannemarc il decida*
*Qu'il ne ſouffroit point de rivaux ;*
*Car l'Eſpagnol il nazarda,*
*Tant il eſt fier ce grand d'Avaux !*
*Le Comte-Duc mourir cuida,*
*L'oyant nommer dans Caravos,*
*Et dit tremblant,* Por mi vida,
Es un Diablo aquel *d'Avaux :*
*Par ſon langage il reſſouda,*
*Plus doux que n'eſt jus de pavos ;*
*Saint Pierre, & ſaint Marc, & vuida*
*Leurs differens ce grand d'Avaux.*
*Le Pape alors ſe panada,*
*Le colloquant* inter Divos,
*Et le Doge le ſeconda,*
*Tous deux contens du grand d'Avaux.*
*Le deliureur d'Andromeda,*
*Vit moins de mers, de monts, de vaux.*
*Monté ſur ſon aille-dada,*
*Que n'en courut ce grand d'Avaux.*
*En ces mots Minerve plaida,*
*On l'entendit dans Roncevaux ;*
*A ſes dits le Ciel s'accorda,*
*Et chacun dit, Vive d'Avaux.*

---

# LETTRE

## A Madame la Princeſſe.

*Dieu garde en joye & en lieſſe,*
*La plus eſtimable Princeſſe,*
*Qui jamais au monde ayt eſté :*

Dieu

*Dieu garde la plus grand' bonté*
*La vertu la plus agreable,*
*Et l'ame la plus adorable,*
*Le cœur le plus ferme & loyal,*
*L'esprit le plus grand & Royal,*
*Et la beauté la plus parfaite*
*Que jamais la Nature ayt faite.*
*Dieu garde, enfin, pour dire mieux,*
*Le plus beau chef-d'œuvre des Cieux,*
*La grace & la gloire du Monde,*
*Celle qui n'a point de seconde,*
*Que les jeux, les ris les Amours,*
*Les Vertus qui plaisent tousjours,*
*Et les Graces au teint de roses,*
*Accompagnent en toutes choses.*
*A lire ce commencement,*
*Vous pourrez juger ayſement,*
*Quand ma lettre iroit ſans adreſſe,*
*O grand & divine Princeſſe!*
*Que ce diſcours n'eſt point party*
*Pour la Princeſſe de Conty;*
*Mais qu'à vous ſeule on peut l'écrire;*
*Car tout ce que je viens de dire,*
*Selon le jugement de tous,*
*Ne ſe peut dire que de vous.*
*Auſſi depuis la triſte abſence,*
*Dont tous nos maux ont pris naiſſance,*
*Au milieu de noſtre tourment,*
*Nous vous loüons inceſſamment;*
*Et c'eſt en ce mal-heur funeſte*
*Le ſeul entretien qui nous reſte;*
*Car en toute autre occaſion,*
*Noſtre Ame eſt en confuſion;*
*Toute noſtre joye eſt perdue,*
*Et noſtre raiſon confonduë:*
*Toutes choſes vont de travers,*
*Et nous paroiſſent à l'envers.*
*L'air eſt par tout remply d'orages,*
*Le Ciel n'eſt jamais ſans nuages;*
*Tous les Aſtres ſont obſcurcis;*
*Les jours de moitié r'accourcis;*

*Et ce qui plus d'ennuy me donne,*
*L'Hyver arrive avant l'Automne,*
*Le mauvais temps dure toûjours;*
*L'on ne trouve plus dans le Cours*
*Pas une perſonne agreable,*
*Pas un viſage raiſonnable;*
*Enfin, l'on ne voit plus icy*
*Qu'obiets de crainte & de ſoucy;*
*La ville, depuis voſtre perte,*
*Eſt melancolique & deſerte;*
*Paris eſt à moitié pery,*
*Et tout le Monde eſt en Berry.*
*Au milieu de tant de traverſes*
*Et tant d'infortunes diverſes,*
*Nos courages ſont accablez,*
*Et nos contentemens troublez,*
*Nous avons perdu la parole,*
*Meſme pour les* Curez de Mole;
*Nous n'aymons plus les* Ponbretons;
*Et ſi quelquesfois nous chantons*
*Nos voix dolentes & caſsées*
*Chantent,* Que n'eſtes-vous laſsées!
*Mais d'un accord tant inégal,*
*Qu'on diroit que nous chantons mal.*
*L'autre jour, venant de Surêne,*
*Nous diſmes au bord de la Seine:*
*Tant que le beau chemin dura,*
Pues quiſo mi ſuerte dura;
*Et n'euſmes jamais le courage,*
*Seulement d'y faire un paſſage;*
*Nos quitarres, & noſtre voix,*
*Ne charment plus comme autresfois;*
*Nous n'aymons plus les promenades,*
*Les Muſiques, les Serenades;*
*Et voſtre ſeul éloignement*
*Nous a changez entierement.*
*Deſia Monſieur de Chandebonne*
*Na plus l'ame belle ni bonne;*
*Et dedans ſes afflictions*
*Il mépriſe ſes compagnons;*
*Il n'ayme plus d'eſtre bien ayſe,*
*Et ne dit rien qui ne déplaiſe.*

*Madam*

*Madame Aubry, tout à la fois*
*A perdu l'eſprit & la voix,*
*Elle eſt touſiours tremblante & palle,*
*Ne parle que du linge ſale,*
*Ayme les champs plus que Paris,*
*Et ſe couche entre cinq & ſix.*
*La grande Fée en qui rayonne*
*L'honneur de Savelle & Vivonne,*
*N'a plus guere de majeſté,*
*De jugement, ni de beauté;*
*Et la raviſſante Lucine*
*N'eſt belle ni de bonne mine;*
*N'a plus tous les cœurs de la Cour,*
*Ni tous les attraits de l'Amour*
*Enfin, la Fille ni la Mere*
*N'ont plus cet éclat ordinaire,*
*Qui les alloit environnant;*
*Et ſont toutes deux maintenant,*
*Tant cét ennuy les rend moins belles,*
*Comme deux perſones mortelles;*
*Bref toutes choſes en ces lieux,*
*Depuis le jour que vos beaux yeux*
*En ont emporté la lumiere,*
*Ont perdu leur forme premiere;*
*Mais ſi la parfaite bonté*
*Qui ſuit touſiours voſtre beauté,*
*Et ſi la juſtice, Madame,*
*Eſt encore en voſtre belle Ame,*
*Venez diſſiper nos mal-heurs,*
*Chaſſez les mortelles douleurs*
*Dont nos ames furent bleſſées,*
*Dés que vous les euſtes laiſſées;*
*Et par un bien-heureux retour*
*Rendez la ſplendeur à la Cour,*
*L'ornant de ſes beautez extrémes,*
*Et venez-vous rendre a nous-meſmes.*
*Soyez ſenſible à l'amitié,*
*Et, s'il vous plaiſt, ayez pitié*
*De noſtre funeſte avanture,*
*Et du pitoyable* VOITURE.

# PLACET

## A une Dame.

*PLaise à la Ducheſſe tres-bonne,*
*Aux yeux tres-clairs, aux bruns cheveux,*
*Reyne des flots de la Garonne,*
*Dame du Loth & de tous ceux*
*Qui virent jamais ſa perſonne.*
*Le laiſſer entrer franchement,*
*Sans peine & ſans empeſchement,*
*Vn homme au lieu de ſa demeure;*
*Qui, s'il ne la voit promptement,*
*Enragera dedans une heure.*
*Ou a pour luy trop de rigueur*
*Chez-vous, & toute haut il proteſte,*
*Que par un larcin manifeſte,*
*On retient ſon ame & ſon cœur,*
*Et que l'on ne veut pas le reſte.*
*L'un eſt dedans, l'autre dehors;*
*Et l'un & l'autre eſt tout en flame;*
*Il eſt raiſonnable, Madame,*
*Ou que l'on reçoive ſon corps,*
*Ou que l'on luy rendre ſon ame.*
*Il ſe voit pris comme au lacet;*
*Et ſouffre un eſtrange ſupplice*
*Mais le pauvret eſt ſans malice,*
*Ne refuſez-pas ſon Placet*
*Car ſans doute il eſt de juſtice.*
*Il a trop ſouffret de moitié;*
*Au nom de ſa ferme amitié*
*Conſolez ſon ame abbatuë,*
*Ou dites, au moins, par pitié*
*A voſtre Suiſſe, qu'on le tuë.*

# AUTRE.

## A Monſeigneur le Cardinal Mazarin.

*PLaise, Seigneur, plaiſe a voſtre Eminence,*
*Faire la paix de l'affligé Cocher,*

Qui

*Qui par mal-heur, ou bien par imprudence,*
*Dessous les flots vous a fait trébucher.*
*On ne luy doit ce crime reprocher,*
*Le trop hardy meneur ne sçavoit pas*
*De Phaëton l'histoire & piteux cas,*
*Il ne lisoit Metamorphose aucune,*
*Et ne croyoit qu'on deust craindre aucun pas,*
*En conduisant Cesar & sa fortune.*

---

## AUTRE.

### Sur le Mesme sujet.

*PRelat, passant tous les Prelats passez,*
*(Car les presens seroit un peu trop dire)*
*Pour Dieu rendez les pechez effacez*
*De ce cocher qui vous sçeut mal conduire;*
*S'il fut peu caut à son chemin é lire,*
*Vostre renom le rendit temeraire;*
*Il ne crut pas versant pouvoir mal-faire,*
*Car chacun dit que quoy que vous fassiez,*
*En guerre, en paix, en voyage, en affaire,*
*Vous vous trouvez tousiour dessus vos pies.*

---

## EPISTRE

### A Monsieur de Colligny.

*DAns les plaisirs qui vous entourrent,*
*Et qui de tous costez accourent,*
*Pour vous rendre icy bas heureux,*
*O Chevalier aventureux!*
*Trouvez-bon que l'on vous écrive,*
*Et ne vous faschez s'il arrive*
*Que je trouble vostre repos,*
*Maintenant par quelque propos.*
*Tous les biens & toute la joye,*
*Que donne Amour, quand il octroye*
*Sa grace aux cœurs qu'il a grevez,*
*Ores Seigneur, vous les avez;*

*Vostre*

*Voſtre fortune eſt ſans ſeconde,*
*Et vous eſtes l'honneur du monde*
*Qui prenez le mieux vos esbas,*
*Si ce n'eſt que vous ſoyez las.*
*Mais ſi vous eſtes las, beau ſire,*
*Au moins ce n'eſt pas de trop lire.*
*Or je penſe que dans Stené,*
*Si je l'ay bien imaginé,*
*Comme c'eſt lieu de peu d'affaire;*
*Souvent vous ne pouvez rien faire;*
*Ainſi je croy que vous pourrez*
*Lire ces vers, où vous verrez*
*De voſtre derniere aventure*
*Une aſſez paſſable peinture,*
*Et ſur ce ſujet les avis*
*De quelques-uns de vos amis.*
*Que cette nuit fut claire & belle,*
*Quand la triomphante Pucelle,*
*En qui la Nature & les Dieux*
*Ont mis tout ce qu'ils ont de mieux;*
*Fut par voſtre addreſſe arreſtée,*
*Et par vos armes conqueſtée.*
*L'Olympe ſont front dévoila,*
*Et tout ce ſoir étincela,*
*Mal-gré l'obſcurité des nuës,*
*D'eſtoilles au monde inconnuës.*
*Parut ſerein, tranquille & pur,*
*Et ſe couvrit d'or & d'azur,*
*De cet azur dont il ſe pare,*
*Quand un beau jour il nous prepare.*
*Le Ciel vous vit de tous ſes yeux,*
*Et vous ſervit de tous ſes Dieux,*
*Jupiter & Mars & Mercure,*
*Prirent part à voſtre aventure;*
*Jupiter & Mercure, & Mars,*
*En craignirent tous les hazars:*
*Et vous éclairant de leurs Spheres,*
*Ils furent tous trois vos Terceres:*
*Sur tous, Mercure volontiers,*
*Car c'eſt un de ſes cent meſtiers*
*Mars envieux de la Tolere,*
*Ce qu'il y fit euſt voulu faire:*

*Et Jupiter qui s'échauffoit,*
*Tout ce que vous fistes, eust fait.*
*Il s'chauffoit devant la Belle,*
*Et vous ayda pour l'amour d'elle.*
*Saturne auſſi; meſme l'on dit*
*Que ce ſoir là Saturne rit,*
*Luy que jamais on n'a veu rire,*
*Depuis qu'il perdit ſon Empire:*
*Car, comme vous ſçavez tres-bien,*
*Saturne eſt fort Saturnien;*
*Il ſentit pourtant quelque joye,*
*Vous voyant, vous & voſtre proye,*
*Et l'ordre & l'accompagnement*
*Du memorable enlevement,*
*Lors que, non contre ſon envie,*
*La raviſſante fut ravie.*
*Les graces, qui ſuivent touſiours*
*Le Dieu qui preſide aux Amours,*
*Les jeunes Ris, & l'amour meſme,*
*Et tout ce qui fait que l'on ayme,*
*Les doux Appas en ſorceleurs,*
*Les Attraits qui gaignent les cœurs,*
*Les Plaiſirs, les douces Tendreſſes,*
*Et les amoureuſes careſſes,*
*Portez ſur les ailles du vent,*
*Chantant Hymen, ailloient devant,*
*Semant mainte roſe nouvelle,*
*Sur tout le chemin de la Belle;*
*Et mille œillets, qui palliſoient*
*Dés que ſes beautez paroiſſoient.*
*Le jeune Hymen mauchoit en ſuite,*
*Qui ſervoit comme de conduite*
*A voſtre char qu'il éclairoit,*
*Et qui derriere luy couroit:*
*L'or de ſa blonde chevelure,*
*Son port celeſte & ſa parure,*
*Aſſez entre tous les marquoit.*
*Je l'ay ſceu d'un Archer du Guet,*
*Qui cette nuit, non ſans allarmes,*
*Vit vous & tous vos gens en armes;*
*Et me le contoit aujourd'huy*
*Mais peut-eſtre il vous prit pour luy:*

S'il

*S'il vous prit pour luy, je vous jure,*
*Seigneur, qu'il vous a fait injure,*
*Car il voloit mieux, en ce lieu,*
*Eſtre l'Eſpoux, qu'eſtre le Dieu.*
*Mais il n'importe qu'il ſe trompe;*
*Hymen aſſiſtoit à la pompe,*
*Et monta ce ſoir à cheval,*
*(Car je le ſçay d'original)*
*Il animoit toute la trouppe,*
*Et portoit cette nuit en crouppe*
*Les vrais & ſolides plaiſir*
*Qui naiſſent des juſtes deſirs;*
*Au lieu qu'il porte d'ordinaire,*
*Le repantir & la miſere,*
*La jalouſie & les ennuis*
*Des longues & faſcheuſes nuits;*
*Sa torche nopciere ondoyante,*
*Dans les tenebres flamboyante,*
*Lançoit mille divins éclairs*
*Deſſous la terre, & dans les airs.*
*Marchant devant vous de la ſorte,*
*Il vous conduiſit a la porte,*
*D'où vous ſortiſtes de Paris:*
*(Ce fut, je croy, de ſaint Denis)*
*De la, paſſant buiſſons & hayes,*
*Il vous mena juſques vers Clayes,*
*En deça peut-eſtre, ou delà,*
*Car je ne ſçay pas bien cela:*
*Mais ce Dieu, comme il eſt fort tendre,*
*Fut las, & contraint de ſe rendre*
*Dans le carroſſe, & cela fit*
*Que le carroſſe ſe rompit.*
*Car, Monſieur, tous ces Dieux des fables,*
*Sont peſans comme tous les Diables.*
*Ainſi traverſant l'Acheron,*
*Hercule fit peur à Caron,*
*Quand ſa peſanteur immortelle*
*Fait trop enfoncer ſa nacelle.*
*Il ſe mit doncques entre vous,*
*Admirant l'eſpouſe & l'eſpoux:*
*Le voile d'un ſubtil nuage*
*Couvroit ſa taille & ſon viſage,*

Et fit qu'on ne le connut point :
Bref, tout se fit si bien a point,
Qu'ayant traversé mainte pleine,
Et souffert aussi mainte peine,
Il vous mit tous deux a l'abry,
Dans les meurs de Chasteau Thierry.
Au bruit du celebre Hymenee,
Pour estre a la grande journee,
La se rendent à grand concors,
Tout ce que le monde à d'Amours,
De tous les endroits de la Terre :
D'Irlande, d'Escosse, Angleterre,
Du pais des Italiens,
De celuy des Siciliens,
De Corsegne, & de la Sardagne,
Et grande quantité d'Espagne.
De dela la mer il en vint,
De gros escadrons plus de vingt,
De Brulans deserts de l'Afrique,
Des derniers bouts de l'Amerique,
Du Japon, de Manicongo,
Quoy qu'ils y vivent à gogo ;
Des solitudes de Libye ;
Mesme il en vint d'Ethiopie,
Noirs comme petits ramonneurs,
Et ces noirs-la sont les meilleurs.
Il en arriva trois volée,
Des Marches les plus reculées,
Du Cap-vert ; ceux-là sont petis,
Gaillards, éveillez & gentis :
Ils ont par tout mesme ramage,
Et cent couleurs en leur plumage :
Comme on en voit aux perroquets,
Et sont ceux qui font les coquets.
Jadis n'en estoit remembrance
Cent ans a qu'il en vient en France :
Maintenant en est grand rapport,
Car ces oyseaux proviguent fort :
Il en est beaucoup de femelles,
Et vont plus viste qu'hyrondelles ;
D'autres meilleurs viennent encor,
Devers les terres de Mogor

Des

*Des monts Rypheans & des Scythes,*
*Et des farouches Moſcovites:*
*Bref, de tous coſtez accourans,*
*Les plus petis & les plus grands*
*Se venoient percher ſur la Ville,*
*Où pour lors eſtoit Bonteville.*
*Il en vint du plus haut des airs,*
*Il en vint du plus creux des mers;*
*Car de ce que le Ciel enſerre,*
*Sous l'Onde, dans l'Air, ſous la Terre;*
*Dans ce grand & vaſte contour.*
*Il n'eſt rien qui ſoit ſans amour;*
*Rien qui par amour ne ſubſiſte,*
*Et rien vivant qui luy reſiſte.*
*On les voyoit comme moyneaux,*
*Ou comme trouppe d'eſtourneaux,*
*Ombrager toute la campagne,*
*Et couvrir toute la champagne.*
*L'air par tant d'amours allumé*
*Fut de telle ſorte enflamé,*
*Qu'on en dit choſes admirables,*
*Et dans l'avenir memorables.*
*Auſſi-toſt que l'on reſpiroit,*
*L'amour dans les cœurs ſouſpiroit;*
*La Vierge la plus moderée,*
*La veufve la plus retirée,*
*Le plus ſainct & le plus devoit,*
*Le plus habile & le plus ſot,*
*Les vieillards les plus honorables,*
*Les vieilles les plus deteſtables,*
*Reſſentans l'amoureux flambeau,*
*Ne pouvoient durer dans leur peau.*
*Les plus chaſtes & les plus prudes,*
*Les plus ſauvages, les plus rudes,*
*Le plus dur cœur fut attendry,*
*Tout ayma dans Chaſteau-Thierry;*
*Meſme dans les prochains villages*
*Il ſe fit d'eſtranges meſnages;*
*Les bergeres & les bergers,*
*Dans les prez & dans les vergers,*
*Les vachers avec les vacheres,*
*Dans les bois & dans les fougeres;*

Les

*Les plus farouches païſans*
*Pour ce jour n'en furent exens.*
*Chacun rencontra ſa chacune,*
*Nul ne fut ſans bonne fortune:*
*Tout le monde mouroit de chaud,*
*Et l'on ſe baiſa comme il faut;*
*Perſonne d'aymer n'avoit honte:*
*Mais pour revenir à mon conte,*
*L'heure vint et l'heureux moment,*
*L'heure que l'un et l'autre Amant*
*Devoient voir par leur hymenée,*
*Toute leur peine terminée,*
*Et cueillir les fruits amoureux*
*Que le Ciel avoit faits pour eux.*
*Ils arrivent tous deux au Temple,*
*Chacun les admire et contemple.*
*Et pour leurs celeſtes beautez,*
*Les cœurs brulent de tous coſtez.*
*Ainſi vit-on au, temps antique,*
*Medor ioint avec Angelique,*
*Ou, pour en parler comme il faut,*
*Angelique avecque Renaut.*
*Apres le bruis on fait ſilence,*
*L'eſpoux et l'eſpouſe s'avance,*
*Les mots ſolennels furent dits,*
*Les deux Amans furent benits;*
*Et la troupe aſiſtante envoye*
*Vers le Ciel mille cris de joye,*
*Beniſſant leurs chaſtes amours,*
*Et priant qu'ils durent touſiours.*
*La Ville eſt pleine d'allegreſſe,*
*Le peuple les voit et les preſſe,*
*Touſiours les entoure et les ſuit,*
*Et ſur le milieu de la nuit*
*Mit dans la couche nuptiale*
*La belle couple ſans égale.*
*Los Venus le rideau tira,*
*Et le monde ſe retira:*
*Car l'Amour tout ſeul et ſa Mere*
*Virent le reſte du myſtere.*
*En ce lieu l'hiſtorie finit,*
*Car de dire ce qui ſe fit*

*On n'en ſçait aucune nouvelle,*
*Ni ce que devint la pucelle ;*
*Qui diſparut depuis ce ſoir,*
*Et nul depuis ne l'a pû voir.*
*Du bout de l'inde Orientale*
*La belle Amante de Cephale,*
*En ſon habit incarnadin,*
*Se leva matin ce matin,*
*Pour voir la divine pucelle*
*Que les hommes vantoient plus qu'elle ;*
*Mais ſes ſoins furent juperflus,*
*L'Aurore ne la trouva plus ;*
*Il n'en reſtoit aucune trace*
*Et le monde vit en ſa place*
*Vne dame de Colligny ;*
*Qui dans un eclat infiny*
*Parut, je ne dis pas plus qu'elle,*
*Mais a tout le moins auſſi belle.*
*Elle avoit le meſme agrement,*
*Le meſme viſage charmant,*
*Ces œil qui toutes ames touche,*
*Ce teint & cette belle bouche,*
*Cette bouche qui n'eut jamais*
*Sa pareille en divins attraits ;*
*Sa taille & ſon port adorable,*
*Et par un rapport admirable,*
*Tous les dons que l'autre avoit eus,*
*Hors qu'elle avoit les yeux battus,*
*Et qu'elle ſembloit abbatuë,*
*Pour (cette rime icy me tuë,*
*Et vient s'offrir mal à propos)*
*Pour avoir perdu le repos.*
*Que ce ſoit elle, ou ſoit une autre,*
*Enfin, Chevalier, elle eſt voſtre ;*
*Et devez en eſtre content,*
*Car celle-cy vaut bien autant.*
*Jouiſſez en longues années,*
*Que touſiours vos belles journées,*
*Et que vos plus heureuſes nuits*
*Se puiſſent paſſer ſans ennuis.*
*Mais comme il n'eſt nul bien ſans peine,*
*Et nul amour ſans quelque haine,*

Sçachez qu'il se trouve en ces lieux
Des jaloux & des ennieux.

* * * *
* * * *
* * * *
* * * *

Preparez donc toutes vos armes,
Et vous servez de tous vos charmes,
Pour vous rendre tant d'Ennemis
Par force ou par amour soûsmis.
Sur tout, quelque ardeur qui vous presse,
Ne faites point trop de proüesse,
Ores que le temps n'en est pas,
Et gardez-vous bien d'estre las:
Mais si vous estes las, beau Sire,
Ce pourroit estre de trop lire,
Et je le suis d'écrire aussi,
C'est pourquoy je finis icy.

---

# ESTRENNES,

## De quatre Animaux, envoyez par une Dame, à Monsieur Esprit.

### POUR LE GRILLON.

JE demeurois dans un four chaud,
Où je passois fort bien ma vie,
Quand hier voyant le feu des beaux yeux de Sylvie,
Je pensay tomber de mon haut.
Si vostre salut vous est cher,
Eloignez-vous de l'inhumaine,
Gardez-vous bien de l'approcher,
Et prenez cet avis pour une bonne estrenne;
Moy, qui comme Midrac, Sidrac, Abdenago,
(La rime en sera difficile)
Chantois dans la fournaise, & vivois à gogo
Dans les lieux les plus chauds dont j'ay fait mon asyle:
Je meurs & languis dés le jour
Que je m'approchay de la belle,
Comment, Diable! à trente pas d'elle.

*Il fait chaud comme dans un four.*
*Depuis que je la vis, ma langue eſt ſeiche & noire,*
*Je ſouffre des douleurs que vous ne ſçauriez croire;*
*Il ne fut jamais rien de tel.*
*Que ſi je n'en meurs pas je merite en l'Hiſtoire,*
*Et le nom & la gloire,*
*De Grillon l'immortel.*

## POUR LE HIBOU.

*LEs hommes, tous tant que vous eſtes,*
*Jugez bien mal des pauvres beſtes,*
*Particulierement de nous autres Hiboux;*
*Que l'on chaſſe de toutes feſtes,*
*Et qu'on traitte par tout, comme des loups-garous.*
*Ne prenez à mauvais augure*
*De voir aujourd'huy ma figure.*
*Bon jour, bon an, Monſieur Eſprit;*
*Quoy! vous-vous refrognez voyant cette aventure,*
*Et vous rougiſſez de dépit,*
*Comme ſi je donnois de mauvaiſe eſtrennes,*
*Vos fiévres quartaines.*

## POUR LA TORTUE.

*POur vous venir baiſer la main,*
*Je partis au mois de Septembre,*
*Du bout du Faux-bourg ſaint Germain,*
*Et nuit & jour faiſant chemin,*
*J'arrivay hier ceans à la fin de Decembre:*
*Quelques fois Salladin va plus diligemment.*
*Mais il n'eſt rien de tel que d'aller ſeurement.*
*Voulant doncques vous eſtrenner,*
*Pour vous faire heureuſement vivre,*
*Je n'ay rien de meilleur que je puiſſe donner,*
*Si ce n'eſt mon exemple à ſuivre.*
*Vous autres beaux eſprits battez trop de païs,*
*Croyez-moy, ſuivez mon avis,*
*Soit que vous pourſuiviez Eveſché, Femme, ou Fille.*
*Faites tous comme moy, haſtez-vous lentement,*

*Ne formez qu'un deſſein, ſuivez le conſtamment.*
*Mais c'eſt trop diſcourir, je r'entre en ma coquille.*

---

## POUR LA TAUPE.

*BOn jour, Monſieur, & bonne année,*
*Si vous voulez que le Deſtin*
*Vous rende celle-cy tranquille & fortunée,*
*Eſcoutez ces cinq vers, qu'on m'a dits, ce matin:*
*Quand le ſort guidera vos pas,*
*Dans la chambre, où les Jeux, les Ris & les Appas*
*Enferment toutes leurs merveilles,*
*Soyez comme une Taupe, & fermez-y les yeux.*
*Ouvrez ſeulement vos oreilles.*
*C'eſt ce qu'on m'a chargée aujourd'huy de vous dire:*
*Mais moy, je vous conſeille mieux,*
*Si voulez ſauver voſtre ame de martyre,*
*De fermer voſtre oreille auſſi bien que vos yeux;*
*Car une Nymphe redoutable*
*Y tend un piege inévitable,*
*Et ceux que de ſes yeux le foudre ne frappa,*
*Le feu de ſon eſprit leur fait rendre les armes,*
*Par moy vous en voyez* exemplum ut Talpa,
*Qui pour eſtre ſans yeux, n'évite pas ſes charmes.*
*Si vous voulez ſçavoir comment;*
*Et d'où me vient cette aventure,*
*Je vous le diray promptement,*
*Sans feintiſe & ſans couverture.*
*Vous ſçaurez donc, Monſieur, pourveu*
*Que vous vouliez preſter une oreille attentive,*
*A la narration naïve,*
*D'un petit animal qui n'a jamais rien veu;*
*Qu'eſtant en l'Hoſtel de Soiſſons,*
*Comme j'allois ronger l'oignon d'une Anemone,*
*J'ouis les accens & les ſons*
*De l'agreable voix de certaine perſonne,*
*Qui diſcouroit deſſus Platon,*
*Parlant à Madame Marie,*
*Qui l'entendoit, ſans flatterie,*
*Comme j'entens le bas Breton.*
*Moy, bien-aiſe d'ouïr toutes ces belles choſes,*

Perçay viſte la terre à deſſein d'arriver
A ſes pieds, qui par tout faiſoient naiſtre les roſes ;
Malgre la rigueur de l'Hyver.
Me voyant, ſans trop s'esbahir ;
Vous eſtes Taupe ? (me dit-elle)
Ouy, luy dis-je, Mademoiſelle,
Ie ſuis Taupe, pour vous ſervir.
D'où venez vous preſentement ?
Commença t-elle de s'enquerre :
I'arrive de cent pieds ſous terre,
Pour vous ouir tant ſeulement.
Ie cherchois une Taupe icy ;
(Me reſpond-elle avec une bouche riante)
Et ſi vous eſtes ma ſervante,
Ie ſuis bien voſtre amie auſſi :
Vous eſtes Taupe d'eſprit doux,
Et fort belle, ſans eſtre blonde ;
I'ay bien veu des Taupes au monde ;
Mais jamais une comme vous.
Ie ſentis que la terre & l'air
S'embellirent à ſa parole,
Et que tous les enfans d'Eole
Se teurent pour l'ouïr parler.
Dieux ! que me trouvant auprés d'elle
I'eus de regret d'eſtre ſans yeux,
Et que je l'imaginay belle,
A ſon parler ſi gracieux !
Ie voudrois bien vous ſuplier,
(Continüa-t-elle ſur l'heure)
D'aller ſoudain, & ſans demeure,
Au logis où ſe tient Monſieur le Chancelier.
Là, demander Monſieur Eſprit
C'eſt un de ces Meſſieurs qui dans l'Academie
Foudroyent tous les jours l'ignorance ennemie ;
Et qui jugent de tout eſcrit.
N'entrez-pas dans ſa chambre, attendez le en la cour,
Allez y ſans eſtre attifée,
Car il eſt fort coquet, & plus charmant qu'Orfée ;
Et s'il vous avoit veu coiffée,
Il ne manqueroit pas de vous parler d'Amour.
Le voyant, inclinez la teſte,
Comme une Taupe bien honneſte.

*Et ſans luy faire compliment,*
*Dites luy ces mots ſeulement.*
*Bon jour, Monſieur & bonne année,*
*Si vous voulez que le deſtin*
*Vous rende celle-cy tranquille & fortunée,*
*Eſcoutez ces cinq vers qu'on m'a dits, ce matin.*
*Quand le ſort guidera vos pas*
*Dans la chambre, où les Ris, les Jeux & les Appas;*
*Enferment toutes leurs merveilles,*
*Soyez commune Taupe, & fermez-y les yeux,*
*Ouvrez ſeulement vos oreilles.*

---

# RESPONSE

## Pour Mademoiſelle de Rambouillet, à Monſieur le Marquis de montauſier.

*POur un Chevalier Allemand,*
*Ma foy vous parlez galamment:*
*Et dans le milieux de l'Alſace,*
*Vous avez parlé le Parnaſſe.*
*Quoy que vous ſoyez grand & fort,*
*Ce n'eſt pas un petit effort:*
*Car, comme j'ay veu dans la carte,*
*Parnaſſe eſt plus grand que Montmarte.*
*Mais ce que j'y voy de plus beau,*
*C'eſt qu'ayant porté ce fardeau,*
*Vous le puiſſiez avec conſtance,*
*Porter le faix de mon abſence.*
*De la je tire un argument,*
*Que mon abſence aſſeurément,*
*Suivant l'art de Monſieur Décarte*
*Eſt plus peſante que Montmarte,*
*Je vous plains d'eſtre ſi chargé,*
*Et voudrois vous voir ſoulagé:*
*Car je vous ayme avec tendreſſe*
*Et de bon cœur ie m'intereſſe*
*Dans tous vos maux & tous vos biens;*
*Ainſi que ſi c'eſtoient les miens,*
*Et deſire plus que perſonne,*
*Que voſtre fortune ſoit bonne;*

Vous croirez bien cela de moy ;
Car vous ne manquez pas de foy,
Vous qui transportez les montagnes:
Soit que nous allions aux campagnes ;
De ce beau Parc, où Iean de Vert
Est pour quelque temps à couvert ;
Ou que sur le bord de la Seine,
Nostre brigade se promeine ;
Ou que nous demeurions chez-nous,
A toute heure on parle de vous.
A propos la grande Artenice
Vous asseure de son service,
Vos despiaisirs luy font pitié ;
Et d'un cœur remply d'amitié,
A vous elle se recommande :
Ne croyez pas ce qu'on vous mande ;
Que l'Amour fuyant de ces lieux ;
S'est allé loger dans ses yeux.
Qui l'a dit par bon zele,
Mais on ne loge point chez-elle,
Il faut qu'il soit en autre endroit :
Mais pour vous dire ce qu'on croit,
Selon que vostre ame est galante,
Vostre humeur gentille & brillante,
Et vostre esprit en bon estat,
L'on tient qu'il est à Scheleſtat.
Adieu, Monsieur, & pour nouvelles,
Les Tuilleries sont fort belles,
Monsieur prend le chemin de Tours,
Vous aurons tantost les cours jours,
Iamais on ne vit tant d'avienes,
De foin les granges seront pleines,
Les pois vers sont bien-tost passez,
Les artichaux fort avancez,
Le mauvais temps nous importune,
Demain sera nouvelle Lune,
L'on prendra bien-tost sainct-Omer,
L'on met trente vaisseaux en mer,
Vos Cannes on fait sept Cannettes.
Dieu les preserve des Bellettes.
Veymar demande du renfort.
Le Corbeau de Voiture est mort.

*Monſieur voſtre Oncle eſt tout en flammes,*
*Il ne bouge d'avec les Dames;*
*On ne voit que luy dans les Cours,*
*Il y eajolle tous les jours*
*Les plus belles & les meilleures,*
*Il ne ſoupe plus qu'à ſept heures.*
*Le Comte de Fieſque eſt devot;*
*Et ſainct-Cyran eſt Huguenot.*

---

# RESPONSE.

## A une lettre de Monſieur Arnaud.

*CEries c'eſt un grand cas, Icas,*
*Que touſiours tracas ou fracas*
*Vous faites d'une ou d'autre ſorte;*
*C'eſt le Diable qui vous emporte;*
*Et vous fait faire inceſſamment*
*Voſtre meſtier de Negromant!*
*Croyez-moy laiſſez la Magie,*
*Suivez pluſtoſt l'Aſtrologie,*
*C'eſt mal fait que d'eſtre Sorcier,*
*Et cela n'eſt pas Cavalier.*
*J'eſtois en repos à Narbonne,*
*Triſtement autant que perſonne,*
*(S'il faut dire la verité)*
*Mais mon eſprit moins agité,*
*Loin d'eſperances & de craintes,*
*Avoit de moins rudes atteintes;*
*Que quand je voyois les froideurs,*
*Les inſupportables rigueurs,*
*Ou l'indifference, ou la hayne,*
*Ou le fier courroux de Climene.*
*Au prix duquel eſt calme & doux*
*De la mer l'horrible courroux,*
*Et que je redoute en mon ame,*
*Plus que le fer ni que la flamme;*
*Plus que mes brulantes ardeurs*
*Plus que les tourmens dont je meurs,*
*Plus que toute autre violence,*
*Et meſme plus que ſon abſence.*

Ainſi

*Ainſi, loin de ces déplaiſirs,*
*Si je jettois quelques ſouſpirs,*
*C'eſtoit d'eſtre loin de la Belle,*
*Et non pas pour me pleindre d'elle;*
*Et ſi je vivois triſtement,*
*Au moins je vivois doucement.*
*Mais voſtre mal-heureuſe lettre,*
*Que vous m'avez eſcrite en métre,*
*Et certes ſi diſertement,*
*Et ſi malicieuſement,*
*Qu'on voit bien, tant elle eſt complette,*
*Que c'eſt le Diable qui l'a faitte,*
*Eſt venue avec ces propos,*
*Troubler icy tout mon repos;*
*M'a fait connoiſtre en ſa peinture.*
*Ma triſte & funeſte aventure;*
*Et dans cét Enfer où je ſuis,*
*Me faiſant voir le Paradis,*
*A fait que depuis, ma miſere*
*M'a paru cent fois plus amere.*
*J'ay mieux reſſenty mes tourments,*
*En voyant vos contentements,*
*Si bien que vos vers & vos charmes*
*M'ont deſia couſté maintes larmes.*
*J'avouë icy que de dépit,*
*Cent fois je vous en ay maudit:*
*Mais écoutez, j'entens maudire*
*Pas autrement, ſinon de dire,*
*La peſte eſtouffe le rimeur,*
*Le Diable emporte l'enchanteur,*
*Et jamais ne le rapporte,*
*Et menus propos de la ſorte,*
*Qui du Ciel ne furent ouys,*
*Et ma foy je m'en réjouis.*
*Mais gens heureux & raiſonnables,*
*Laiſſent dire les miſerables:*
*Et certes, ſi vous y penſez,*
*J'avois alors du mal aſſez;*
*Vous aſſez de bonne aventure,*
*Pour excuſer quelque murmure,*
*Tandis qu'en un temps de plaiſir,*
*Vous conſideriez à loiſir*

Tout ce que la Terre a d'aymable,
De beau, de rare & d'eſtimable,
Que vous admiriez la beauté,
L'attirante ſeverite,
Je cinable, l'or & l'yvoire,
L'eclat, le triomphe & la gloire
De l'incomparable Bourbon,
Je voyois les Juifs d'Avignon.
Or bien qu'eux & leurs Juifues euſſent
Quelques agrémens qui me pleuſſent,
Pour vous le faire au vray ſçavoir,
La Chreſtienne eſt plus belle à voir.
Sont teint, ſans meſnur, & ſa grace,
Sa brillante fraiſcheur efface
Toutes les Juifues de deça.
Et meſmes celles de delà;
Car de quelque ſens qu'on la prenne,
C'eſt une fort belle Chreſtienne,
Et l'on ne voit rien ſous les Cieux
De plus rare ou plus precieux.
Mais pour venir à noſtre affaire,
Ce qui me mit plus en colere,
Et me plut moins en ce païs
C'eſt que je perdis cent Louys;
J'en ſortis donc de bon courage,
Chantant, Adieu Sarazinage.
De là, paſſant force rochers,
Et des champs couverts d'oliviers,
(Ayant traverſé la Durance)
Nous arrivaſmes en Provence,
Où nous viſmes, dans ſon Palais,
Le genereux Comte d'Alais;
Mais bien qu'il ſoit vaillant & ſage,
Et qu'il ait, ma foy, bon viſage;
Pourtant, quoy qu'il puiſſe valoir,
La Chreſtienne eſt plus belle à voir;
Et plus belle, en ma conſcience,
Que tout ce qu'on voit en Provence;
Que les plus nobles citronniers,
Que les plus fleuris grenadiers,
Que leurs figuiers beaux à merueille,
Meſme que le port de Marſeille;

Que toutes leurs fleurs de jasmin,
Que le Commandeur de Fourbin,
Plus que Madame....
Plus que la belle Magnelonne,
Et que Madame Laur' aussi
Quand toutes deux seroient icy.
Entens la, car passant le Rosne,
Qu'Arles voit plus doux que la Saone;
Laissant derriere nous maint roc,
Nous passâmes en Languedoc,
Où, pour suivre nos destinées,
Nous fismes tant par nos journées,
Que laissant Lunel, Mompelliers,
Agde, Pezenas, & Besiers,
Nous arrivasmes à Narbonne,
Laquelle; Dieu me le pardonne,
Apres l'Enfer, est un des lieux,
Hors duquel ie m'aymerois mieux;
Car le Limbe & le Purgatoire,
Prés d'elle sont des lieux de gloire,
Monsieur, on est dans ce sejour,
Justement comme dans un four
Si bien que moy, qui sens la flamme
Et de Narbonne & de Madame,
Et qui de deux feux investy
M'accommode tout de rosty,
Me voyant comme une allumette,
Et le corps fait comme un quelette,
Ne sçais si je suis cuit d'Amour,
Ou bien si je suis cuit au four.
De chaudes vapeurs consumée,
Toute la terre est allumée,
Zephyre mesme l'est aussi;
Et l'air que ie respire icy,
Est chaud, par maniere de dire,
Comme celuy que j'y soupire,
Quoy que ie porte dans le sein
Des brasiers qui n'ont point de fin,
L'Amour, & Climene, & ses flammes,
Dont les moindres brulent tant d'Ames.
Cependant, malgré mon mal heur,

*Je me trouve en quelque faveur,*
*Deux ou trois fois ſon Eminence*
*M'a fait jouir de ſa preſence:*
*Je parle à Monſieur des Noyers,*
*Je ſuis fort connu des Huiſſiers:*
*Et meſmement, depuis n'agueres,*
*J'ay veu le Roy dans ſes affaires.*
*Mais pour ne vous pas decevoir,*
*La Chreſtienne eſt plus belle à voir.*
*Enfin, quoy que l'on puiſſe faire,*
*Ce païs ne me ſçauroit plaire,*
*Et rien ne me peut divertir,*
*Que l'eſperance d'en ſortir.*
*Quelquefois, pour tromper ma peine,*
*Je m'en vay rever dans la plaine;*
*Là, me promenant le matin,*
*Sur la Mariolaine & le Thin,*
*Je voy l'Aurore avec ſes parles;*
*Qui reveille le chant des Merles.*
*(J'aurois nommé le* Ruiſegnor,
*Mais il n'y rimoit pas* Segnor*)*
*Si vois les changeantes opales*
*Les jacynthes Orientales,*
*Que le jour ſeme à ſon réveil,*
*Sur la Carriere du Soleil,*
*Qui fait en ces lieux ſon entrée,*
*Plus belle qu'en nulle contrée,*
*Mais quoy qu'il y dore les Cieux,*
*De ſon or le plus precieux,*
*Qu'il y paroiſſe ſans nuage,*
*Et qu'il y brille davantage,*
*Quelques rayons qu'il puiſſe avoir,*
*La Chreſtienne eſt plus belle à voir.*
*Plus belle, & de couleurs plus vives,*
*Que luy, ni que Iuifs, ni que Iuifues;*
*Plus que le bon Comte d'Alais,*
*Comme on le voit dans ſons Palais,*
*Plus que ns Roy, ni Roc, ni Reyne,*
*Et plus que tout, horſmis Climene.*
*Au reſte, ne ſoyez en peine,*
*Cherchant qui j'entens par Climene,*
*Car vous n'y perdrez que vos pas,*
*Et le Diable ne le ſçait pas.*

EPIS-

# EPISTRE

## MONSEIGNEUR LE PRINCE

### Sur son retour d'Allemagne, l'an 1645.

*Oyez, Seigneur, bien revenu*
*De tous vos combats d'Allemagne,*
*t du mal qui vous a tenu*
*ur la fin de cette campagne,*
*t qui fit penser à l'Espagne,*
*)u'enfin, le Ciel, pour son secours,*
*stoit prest de borner vos jours,*
*t cette valeur accomplie,*
*)ont elle redoute le cours.*
*Mais dites-nous, je vous supplie.*
*La mort, qui dans le champ de Mars*
*army les cris & les allarmes,*
*es feux, les glaives, & les dards,*
*e bruit & la fureur des armes*
*ous parut avoir quelques charmes,*
*t vous sembla belle autresfois,*
*A cheval, & sous le harnois:*
*l'a-t-elle pas une autre mine,*
*ors qu'à pas lents elle chemine*
*ers un malade qui languit?*
*t semble-t-elle pas bien laide,*
*Quand elle vient tremblante & froide,*
*rendre un homme dedans son lict:*
*Lors que l'on se voit assaillir*
*'ar un secret venin qui tuë,*
*Et que l'on se sent defaillir*
*es forces, l'esprit & la veuë;*
*Quand on voit que les Medecins*
*)e trompent dans tous leurs desseins,*
*Et qu'avec un visage bleſme,*
*)n oyt quelqu'un qui dit tout bas,*
*Mourra-t-il? ne mourra-t-il pas?*
*ra-t-il jusqu'au quatorziéme?*
*Monseigneur, en ce triste estat,*

Que

*Confeſſez que le cœurs vous bat,*
*Comme il fait à tant que nous ſommes,*
*Et que vous autres Demy-deux,*
*Quand la mort ferme ainſi vos yeux*
*Avez peur comme d'autres hommes.*
*Tout cét appareil des mourans,*
*Un Confeſſeur qui vous exhorte,*
*Vn Amy qui ſe déconforte,*
*Des Valets triſtes & pleurans,*
*Nous font voir la mort plus horrible,*
*Et croy qu'elle eſtoit moins terrible,*
*Et marchoit avec moins d'effroy,*
*Quand vous la viſtes aux montagnes*
*De Fribourg, & dans les campagnes*
*Ou de Norlingue, ou de Rocroy.*
*Vous ſembloit-il pas bien injuſte*
*Que ſous l'embrage des lauriers,*
*Qui mettent voſtre front auguſte*
*Sur celuy de tant de guerriers:*
*Sous cette feüille verdoyante,*
*Que l'ire du Ciel foudroyante,*
*Reſpecte & n'oſeroit toucher;*
*La fiévre chagrine & peureuſe,*
*Triſte, defaite & langoureuſe;*
*Euſt le cœur de vous approcher,*
*Qu'elle arreſtaſt voſtre courage,*
*Qu'elle changeaſt voſtre viſage,*
*Qu'elle fiſt trembler vos genoux?*
*Ce que Bellone deſtruiſante,*
*Dans le fer, les feux & les coups:*
*Ni Mars au fort de ſon courroux,*
*Ni la Mort tant de fois preſente,*
*N'avoit jamais pû deſſus vous.*
*Voyant qu'un trépas ennuyeux*
*Vous alloit mener en ces lieux*
*Que nous appellons l'onde noire,*
*Autrement manoir Stygieux,*
*Vous conſoliez-vous ſur la gloire,*
*De vivre long-temps dans l'Hiſtoire?*
*On ſur cette immortalité;*
*Que nous avons, malgré les âges,*
*La Sucie, & moy, proiecté*

*De vous donner dans nos ouvrages ?*
*De vos faits il eust fait un livre,*
*Bien plus durable que le cuivre ;*
*Et moy, si j'ose m'vanter,*
*Ie merite assez de le suivre ;*
*Mais nous eussions eu beau chanter,*
*Avant que vous faire revivre :*
*Les neuf filles de Iupiter,*
*Qui sçavent tant d'autres merueilles,*
*Avecque leur voix nompareilles ;*
*N'ont pas l'art de ressuſciter.*
*La Mort ne les peut écouter,*
*Car la cruelle eſt ſans oreilles,*
*Des le vieux temps qu'Orfée harpa,*
*Si doucement qu'il l'attrapa,*
*Et qu'il luy fit rendre Euridice :*
*Le noir Pluton les luy couppa.*
*Et les conduits en eſtoupa*
*(Ce fut une grande injuſtice.)*
*Depuis en a beau la prier,*
*Beau ſe pleindre, heurler, & crier,*
*Blaſmer la rigueur de ſes armes ;*
*Tout ce bruit n'eſt point entendu,*
*Pour nos plaimes, & pour nos larmes,*
*Pour nos cris, & pour nos vacarmes,*
*On ne voit rien qu'elle ait rendu.*
*Nous autres faiſeurs de chanſons,*
*De Phebus ſacrez nourriſſons,*
*(Peu priſez au Siecle où nous ſommes)*
*Sçaurions bien mieux vendre nos ſons,*
*S'ils faiſoient révivre les hommes,*
*Comme ils font revivre les noms :*
*Nous eussions appris voſtre gloire*
*A toute la poſterité,*
*Et conſacré voſtre memoire*
*Au temple de l'Eternité.*
*Mais de nos œuvres magniſiques,*
*De nos airs, & de nos cantiques,*
*Seigneur, vous n'euſſiez rien ouï,*
*L'Air, & le Ciel, la Terre & l'Onde,*
*Et tout ce qui ſe fait au monde,*
*Eſtoit pour vous é'anouy.*

*Commencez doncques à ſonger,*
*Qu'il importe d'eſtre & de vivre,*
*Penſez mieux à vous menager.*
*Quel charme à pour vous le danger,*
*Que vous aymiez tant à le ſuivre?*
*Si vous aviez dans les combas,*
*D'Amadis l'armure enchantée,*
*Comme vous en avez le bras,*
*Et la vaillance tant vantée:*
*De voſtre ardeur precipitée,*
*Seigneur, je ne me plaindrois pas.*
*Mais en nos Sieeles, où les charmes*
*Ne ſont pas de pareilles armes,*
*Qu'on voit que le plus noble ſang,*
*Fuſt-il d'Hector, ou d'Alexandre,*
*Eſt auſſi facile à répandre,*
*Que l'eſt celuy de plus bas rang.*
*Que d'une force ſans ſeconde,*
*La Mort ſçait ſes traits élancer,*
*Et qu'un peu de plomb peut caſſer*
*La plus belle teſte du monde.*
*Qui l'a bonne, y doit regarder;*
*Mais une telle que la voſtre,*
*Ne ſe doit jamais hazarder:*
*Pour voſtre bien, & pour le noſtre,*
*Seigneur, il vous la faut garder.*
*C'eſt injuſtement que la vie*
*Fait le plus petit de vos ſoins,*
*Dés qu'elle vous ſera ravie,*
*Vous en voudrez de moitié moins.*
*Soit Roy, ſoit Prince, ou Conquerant,*
*On dechet bien fort en murant;*
*Ce reſpect, cette déference,*
*Cette foule qui ſuit vos pas,*
*Tout cette vaine apparence,*
*Au tombeau ne vous ſuivront pas.*
*Quoy que voſtre eſprit ſe propoſe,*
*Quand voſtre cour ſe ſera cloſe,*
*On vous abandonnera fort.*
*Et, Seigneur, c'eſt fort peu de choſe,*
*Qu'un Demy Dieu, quand il eſt mort.*
*Du moment que la fiere Parque*

Nous

*Nous a fait entrer dans la barque*
*Où l'on ne reçoit point les corps,*
*Et la gloire & la renommée,*
*Ne ſont que ſonge & que fumée,*
*Et ne vont point juſques aux morts;*
*Au delà des bords du Cocyte,*
*Il n'eſt plus parlé de merite,*
*Ni de vaillance, ni de ſang:*
*L'Ombre d'Achille ou de Therſite,*
*La plus grande & la plus petite,*
*Vont toutes en un meſme rang.*
*Ces deux ſyllabes precieuſes,*
*Qui ſont enſemble voſtre nom,*
*Seront de tout voſtre renom*
*Les heritieres glorieuſes;*
*Ces trois faits d'armes triomphans*
*Ces trois victoires immortelles*
*Les plus grandes & les plus belles,*
*Qu'on trouve en la ſuite des ans..*
*Tant d'exploit, & tant de combas,*
*Tant de murs renverſez à bas,*
*Dont parlera toute la Terre,*
*Seront pour elles ſeulement,*
*Et pour les figures de pierre,*
*Qui feront voſtre monument:*
*Ce prince qui dans le cercueil,*
*Fait vivre encore Ceriſoles,*
*Dis ſon bras abbatit l'orgueil*
*De tant de troupes Eſpagnoles,*
*Qu'il combla de honte & de deüil.*
*Qui pouſſé d'une belle envie*
*De relever le nom François,*
*Mit ſes ennemis aux abbois,*
*Et fit une fois en ſa vie,*
*Ce que vous avez fait trois fois.*
*Ce Heros de race immortelle,*
*Eut ce beau nom que vous avez,*
*Et que maintenant vous ſçavez,*
*Orner d'une gloire nouvelle.*
*Mais vous, qui vivez aujourd'huy.*
*Quand vous verrez par les années*
*Eſtant fait Ombre comme luy,*

*Vos aventures terminées :*
*Que voſtre nom ſe chantera,*
*Que voſtre los ſe portera*
*Dans les terres les plus eſtranges ;*
*Qui de vous deux en jouira,*
*Et quel reſſort attachera*
*A vous plus qu'à luy ces loüanges ?*
*Quoy que la Gloire nous promette,*
*Avec ces tiltres éternels,*
*Qu'on gagne en ſervant ſes Autels ;*
*La Renommée & ſa trompette*
*N'ont que des ſons vains & mortels ;*
*L'aveugle Fortune diſpoſe*
*De ces noms pour qui l'on s'expoſe ;*
*Les plus grands les plus eſtimez,*
*Quand ſon caprice luy propoſe,*
*Vieilliſſent comme toute choſe,*
*Ou dans l'oubly ſont abyſmez.*
*En vain l'Olympe favorable,*
*(Honneur de Navarre & de Foix)*
*T'avoit promis que tes exploits,*
*Auroient un bruit touſiours durable ;*
*Malgré ta victoire admirable*
*Et ces faits d'armes glorieux*
*Qui parmy tous nos Demy-dieux*
*Te donnent un rang honorable ;*
*Gaſton de France obſcurcira*
*Celuy de Foix, & ternira*
*Ce renom dont la Terre eſt pleine ;*
*Et Graveline eſtouffera*
*Toute la gloire de Ravenne.*
*La Flandre, qui tous les Printemps*
*Le voit avec la meſme foudre,*
*Dont ſon pere ſçeut mettre en poudre*
*Les monts qui couvroient nos Titans.*
*Sur les exploits de nous les temps,*
*Rend ſes conqueſtes élevées :*
*Mais tant de ſuccez éclatans,*
*Tant de Provinces captivées,*
*Tant d'aventures achevées,*
*Que luy feront-ils dans cent ans ?*
*Quelque jour ce nom ſe douté,*

s qui la fiere Eſpagne plie,
ruit dont la terre eſt remplie,
tant de travaux acheté;
a par le temps arreſté;
a gloire en tous lieux ouïe,
ns les Siecles évanouïe,
dra ſa plus grande clarté,
jour cette valeur extreme,
r qui refleuriſſent nos lys,
ſera plus qu'une Ombre bleſme,
les reſtes enſevelis
s nours par Gaſton démolis:
ront long-temps après luy meſme.
L'âge qui toute choſe efface,
ſfond les tiltres & les noms
ne laiſſe que quelque trace
tous ces inutiles ſons,
ur qui ſi fort nous-nous preſſons;
s Achiles & les Theſées,
bas ſous les triſtes lauriers
ui parent les champs Eliſées,
ſont ni plus grands ni plus fiers;
leurs Ombres plus courtiſées,
ar toutes ces Odes priſées,
l'on chante leurs faits guerriers.
le gaigneur de tant de batailles,
domteur de tant d'Ennemis,
vaiqueur de tant de murailles,
ui vit tous les Peuples ſouſmis,
grand Jule dont les exploits
t la fortune ſans ſeconde,
eurent domter la Terre & l'Onde;
t qui mit Rome ſous ſes loix,
ui fut plus que vaincré le monde.
Prince par ſes faits divers,
reut qu'il laiſſoit, malgré les Parques,
on nom gravé dans l'Vnivers,
vecque d'immortelles marques.
lais un autre Jule en ces lieux,
enu par le ſecours des Cieux,
bſcurcit la gloire ancienne,
la mélant avec la ſienne;

*Et le monde ſur ſon appuy,*
*Voit de ſi grandes aventures,*
*Que le nom qu'il porte aujourd'huy,*
*Sera dans les races futures,*
*Douteux entre Ceſar & luy.*
*Quand le grand Jule on nommera,*
*Et que tout l'exemple des hommes*
*Qui ſuivront le Siecle où nous ſommes,*
*Ce nom par tout reſonnera,*
*La poſterité doutera,*
*Peſant de ces deux les merueilles,*
*Et pareilles & nompareilles,*
*Qui des deux on vantera,*
*Ou le Iule qui ſa vaillance*
*Par tant d'exploits ſceut témoigner;*
*Ou le Iule dont la prudence*
*Tant de palmes nous ſceut gagner;*
*Celuy qui ſçeut vaincre la France,*
*Ou celuy qui le fit regner.*
*Mais ie ſens que Phebus m'emporte*
*Plus loin que ie n'avois penſé,*
*Et me preſte une voix plus forte,*
*Que celle dont j'ay commencé:*
*Mon chant s'eſt bien fort avancé:*
*Prince que l'Vnivers admire,*
*Il eſt temps que ie me retire!*
*Des ſons ſi hauts, & ſi hardis,*
*Sont mal accordans à la lyre,*
*Je m'arreſte donc, & vous dis:*
*Aymez, Seigneur, aymez à vivre;*
*Et faites que de vos beaux jours*
*Et long & le fortuné cours,*
*De toutes craintes nous delivre:*
*Conſervez-vous pour l'Vnivers,*
*Parmy tant de perils divers,*
*De vos faits allongez l'hiſtoire:*
*Et voyant qu'un deſtin puiſſant*
*Doit à voſtre bras agiſſant,*
*Tous les Eſtez une Victoire,*
*Pour la France, & pour voſtre gloire,*
*Taſchez d'en vivre juſqu'à cent.*

PLA-

# PLACET
## A MONSEIGNEUR
## LE
## CARDINAL MAZARIN
### Pour entrer chez-luy.

Relat passans tous les Prelats passez,
Et les presens, car ce n'est plus trop dire;
Dieu rendez les souhaits exaucez
D'un cœur dolent, qui de vous voir desire.
Mais M * * * de tous Huissiers le pire,
Est pourtant, & qui asseure bien
Gens d'esprits, ceux qu'il faut introduire,
Ceux aussi qui ne sont bons a rien;
Pres m'avoir tenu long-temps à l'huis,
Lors, demande où je vay, qui je suis;
Pourquoy je viens en ce lieu me morfondre,
Me monstrer, sans qu'on m'en soit tenu?
Tout cela je ne sçay que répondre.
M'en revay comme j'estois venu,

---

## A MONSEIGNEUR
## LE
## CARDINAL MAZARIN
### sur la prise de la Bassé, l'an 1647.
### BALLADE.

Vous-vous trouvez toujours dessus vos pieds,
Long-temps y a que ie l'ay dit en rime;
Quoy, Seigneur, que disiez ou faisiez,
Vous faites voir vostre esprit magnanime,
Digne toujours de loüange & d'estime.
Archiduc fier & plus grave qu'un roc,

*Je me trouve en quelque faveur,*
*Deux ou trois fois ſon Eminence*
*M'a fait jouir de ſa preſence:*
*Je parle à Monſieur des Noyers,*
*Je ſuis fort connu des Huiſſiers:*
*Et meſmement, depuis n'agueres,*
*J'ay veu le Roy dans ſes affaires.*
*Mais pour ne vous pas decevoir,*
*La Chreſtienne eſt plus belle à voir.*
*Enfin, quoy que l'on puiſſe faire,*
*Ce païs ne me ſçauroit plaire,*
*Et rien ne me peut divertir,*
*Que l'eſperance d'en ſortir.*
*Quelquefois, pour tromper ma peine,*
*Je m'en vay rever dans la plaine;*
*Là, me promenant le matin,*
*Sur la Mariolaine & le Thin,*
*Je voy l'Aurore avec ſes larmes;*
*Qui reveille le chant des Merles.*
*(J'aurois nommé le* Ruiſegnor,
*Mais il n'y rimoit pas* Segnor*)*
*Et vois les changeantes opales*
*Les jacynthes Orientales,*
*Que le jour ſeme à ſon réveil,*
*Sur la Carriere du Soleil,*
*Qui faiten ces lieux ſon entrée,*
*Plus belle qu'en nulle contrée,*
*Mais quoy qu'il y dore les Cieux,*
*De ſon or le plus precieux,*
*Qu'il y paroiſſe ſans nuage,*
*Et qu'il y brille davantage;*
*Quelques rayons qu'il puiſſe avoir,*
*La Chreſtienne eſt plus belle à voir.*
*Plus belle, & de couleurs plus vives,*
*Que luy, ni que Iuifs, ni que Iuifues;*
*Plus que le bon Comte d'Alais,*
*Comme on le voit dans ſons Palais,*
*Plus que ni Roy, ni Roc, ni Reyne,*
*Et plus que tout, horſmis Climene.*
*Au reſte, ne ſoyez en peine,*
*Cherchant qui j'entens par Climene,*
*Car vous n'y perdrez que vos pas,*
*Et le Diable ne le ſçait pas.*

EPIS-

# EPISTRE

## MONSEIGNEUR LE PRINCE

### Sur ſon retour d'Allemagne, l'an 1645.

*Oyez, Seigneur, bien revenu*
*De tous vos combats d'Allemagne,*
*t du mal qui vous a tenu*
*ur la fin de cette campagne,*
*t qui fit penſer à l'Eſpagne,*
*)u'enfin, le Ciel, pour ſon ſecours,*
*ſtoit preſt de borner vos jours,*
*t cette valeur accomplie,*
*)ont elle redoute le cours.*
*Mais dites-nous, je vous ſupplie.*
*La mort, qui dans le champ de Mars,*
*army les cris & les allarmes,*
*es feux, les glaives, & les dards,*
*e bruit & la fureur des armes*
*ous parut avoir quelques charmes,*
*t vous ſembla belle autresfois,*
*à cheval, & ſous le harnois:*
*'a-t-elle pas une autre mine,*
*ors qu'à pas lents elle chemine*
*ers un malade qui languit?*
*t ſemble-t-elle pas bien laide,*
*)uand elle vient tremblante & froide,*
*rendre un homme dedans ſon lict:*
*Lors que l'on ſe voit aſſaillir*
*ar un ſecret venin qui tuë,*
*t que l'on ſe ſent defaillir*
*es forces, l'eſprit & la veuë;*
*)uand on voit que les Medecins*
*e trompent dans tous leurs deſſeins,*
*t qu'avec un viſage bleſme,*
*n oyt quelqu'un qui dit tout bas,*
*lourra-t-il? ne mourra-t-il pas?*
*'a-t-il juſqu'au quatorziéme?*
*lonſeigneur, en ce triſte eſtat,*

*Confeſſez que le cœurs vous bat,*
*Comme il fait à tant que nous ſommes,*
*Et que vous autres Demy-deux,*
*Quand la mort ferme ainſi vos yeux*
*Avez peur comme d'autres hommes.*
*Tout cét appareil des mourans,*
*Un Confeſſeur qui vous exhorte,*
*Vn Amy qui ſe déconforte,*
*Des Valets triſtes & pleurans,*
*Nous font voir la mort plus horrible,*
*Et croy qu'elle eſtoit moins terrible,*
*Et marchoit avec moins d'effroy,*
*Quand vous la viſtes aux montagnes*
*De Fribourg, & dans les campagnes*
*Ou de Nerlingue, ou de Rocroy.*
*Vous ſembloit-il pas bien injuſte*
*Que ſous l'ombrage des lauriers,*
*Qui mettent voſtre front auguſte*
*Sur celuy de tant de guerriers:*
*Sous cette feüille verdoyante,*
*Que l'ire du Ciel foudroyante,*
*Reſpecte & n'oſeroit toucher;*
*La fiévre chagrine & peureuſe,*
*Triſte, defaite & langoureuſe;*
*Euſt le cœur de vous approcher,*
*Qu'elle arreſtaſt voſtre courage,*
*Qu'elle changeaſt voſtre viſage,*
*Qu'elle fiſt trembler vos genoux?*
*Ce que Bellone deſtruiſante,*
*Dans le fer, les feux & les coups*
*Ni Mars au fort de ſon courroux,*
*Ni la Mort tant de fois preſente,*
*N'avoit jamais pû deſſus vous.*
*Voyant qu'un trépas ennuyeux*
*Vous alloit mener en ces lieux*
*Que nous appellons l'onde noire,*
*Autrement manoir Stygieux,*
*Vous conſoliez-vous ſur la gloire,*
*De vivre long-temps dans l'Hiſtoire?*
*Ou ſur cette immortalité;*
*Que nous avons, malgré les âges,*
*La Sucie, & moy, proiecté*

*De vous donner dans nos ouvrages ;*
*De vos faits il eust fait un livre,*
*Bien plus durable que le cuivre ;*
*Et moy, si j'ose m'vanter,*
*Je merite assez de le suivre ;*
*Mais nous eussions eu beau chanter,*
*Avant que vous faire revivre :*
*Les neuf filles de Iupiter,*
*Qui sçavent tant d'autres merueilles,*
*Avecque leur voix nompareilles ;*
*N'ont pas l'art de ressuſciter.*
*La Mort ne les peut écouter,*
*Car la cruelle eſt ſans oreilles,*
*Des le vieux temps qu'Orfée harpa,*
*Si doucement qu'il l'attrapa,*
*Et qu'il luy fit rendre Euridice :*
*Le noir Pluton les luy couppa.*
*Et les conduits en eſtoupa*
*( Ce fut une grande injuſtice.)*
*Depuis en a beau la prier,*
*Beau ſe pleindre, heurler, & crier,*
*Blaſmer la rigueur de ſes armes ;*
*Tout ce bruit n'eſt point entendu,*
*Pour nos plaimes, & pour nos larmes,*
*Pour nos cris, & pour nos vasarmes,*
*On ne voit rien qu'elle ait rendu.*
*Nous autres faiſeurs de chanſons,*
*De Phebus ſacrez nourriſſons,*
*(Peu priſez au Siecle où nous ſommes)*
*Sçaurions bien mieux vendre nos ſons,*
*S'ils faiſoient révivre les hommes,*
*Comme ils font revivre les noms.*
*Nous euſſions appris voſtre gloire*
*A toute la poſterité,*
*Et conſacré voſtre memoire*
*Au temple de l'Eternité.*
*Mais de nos œuvres magniſiques,*
*De nos airs, & de nos cantiques,*
*Seigneur, vous n'euſſiez rien oui,*
*L'Air, & le Ciel, la Terre & l'Onde,*
*Et tout ce qui ſe fait au monde,*
*Eſtoit pour vous évanouy.*

Com-

*Commencez doncques à ſonger,*
*Qu'il importe d'eſtre & de vivre,*
*Penſez mieux à vous menager.*
*Quel charme à pour vous le danger,*
*Que vous aymiez tant à le ſuivre ?*
*Si vous aviez dans les combas,*
*D'Amadis l'armure enchantée,*
*Comme vous en avez le bras,*
*Et la vaillance tant vantée :*
*De voſtre ardeur precipitée,*
*Seigneur, je ne me plaindrois pas.*
*Mais en nos Siecles, où les charmes*
*Ne font pas de pareilles armes,*
*Qu'on voit que le plus noble ſang,*
*Fuſt-il d'Hector, ou d'Alexandre,*
*Eſt auſſi facile à répandre,*
*Que l'eſt celuy de plus bas rang.*
*Que d'une force ſans ſeconde,*
*La Mort ſçait ſes traits élancer,*
*Et qu'un peu de plomb peut caſſer*
*La plus belle teſte du monde.*
*Qui l'a bonne, y doit regarder ;*
*Mais une telle que la voſtre,*
*Ne ſe doit jamais hazarder :*
*Pour voſtre bien, & pour le noſtre,*
*Seigneur, il vous la faut garder.*
*C'eſt injuſtement que la vie*
*Fait le plus petit de vos ſoins,*
*Dés qu'elle vous ſera ravie,*
*Vous en voudrez de moitié moins,*
*Soit Roy, ſoit Prince, ou Conquerant,*
*On decher bien fort en murant ;*
*Ce reſpect, cette déference,*
*Cette foule qui ſuit vos pas,*
*Tout cette vaine apparence,*
*Au tombeau ne vous ſuivront pas.*
*Quoy que voſtre eſprit ſe propoſe,*
*Quand voſtre cœur ſe ſera cloſe,*
*On vous abandonnera fort.*
*Et, Seigneur, c'eſt fort peu de choſe,*
*Qu'un Demy Dieu, quand il eſt mort.*
*Du moment que la fiere Parque*

Vous a fait entrer dans la barque
Où l'on ne reçoit point les corps,
Et la gloire & la renommée,
Le ſont que ſonge & que fumée,
Et ne vont point juſques aux morts;
Au delà des bords du Cocyte,
Il n'eſt plus parlé de merite,
Ni de vaillance, ni de ſang:
L'Ombre d'Achille ou de Therſite,
La plus grande & la plus petite,
Sont toutes en un meſme rang.
Ces deux ſyllabes precieuſes,
Qui ſont enſemble voſtre nom,
Feront de tout voſtre renom
Les heritieres glorieuſes;
Ces trois faits d'armes triomphans
Ces trois victoires immortelles
Les plus grandes & les plus belles,
Qu'on trouve en la ſuite des ans.
Tant d'exploit, & tant de combas,
Tant de murs renverſez à bas,
Dont parlera toute la Terre,
Feront pour elles ſeulement,
Et pour les figures de pierre,
Qui feront voſtre monument.
Ce prince qui dans le cercueil,
Fait vivre encore Ceriſoles,
Où ſon bras abbatit l'orgueil
De tant de troupes Eſpagnoles,
Qu'il combla de honte & de deüil.
Qui pouſſé d'une belle envie
De relever le nom François,
Mit ſes ennemis aux abbois,
Et fit une fois en ſa vie,
Ce que vous avez fait trois fois.
Ce Heros de race immortelle,
Eut ce beau nom que vous avez,
Et que maintenant vous ſçavez,
Orner d'une gloire nouvelle.
Mais vous, qui vivez aujourd'huy,
Quand vous verrez par les années,
Eſtant fait Ombre comme luy,

Vos

*Vos aventures terminées :*
*Que voſtre nom ſe chantera,*
*Que voſtre los ſe portera*
*Dans les terres les plus eſtranges ;*
*Qui de vous deux en jouira,*
*Et quel reſſort attachera*
*A vous plus qu'à luy ces loüanges ?*
*Quoy que la Gloire nous promette,*
*Avec ces tiltres éternels.*
*Qu'on gagne en ſervant ſes Autels ;*
*La Renommée & ſa trompette*
*N'ont que des ſons vains & mortels ;*
*L'aveugle Fortune diſpoſe*
*De ces noms pour qui l'on s'expoſe ;*
*Les plus grands les plus eſtimez,*
*Quand ſon caprice luy propoſe,*
*Vieilliſſent comme toute choſe,*
*Ou dans l'oubly ſont abyſmez.*
*En vain l'Olympe favorable,*
*(Honneur de Navarre & de Foix)*
*T'avoit promis que tes exploits,*
*Auroient un bruit touſiours durable ;*
*Malgré ta victoire admirable*
*Et ces faits d'armes glorieux*
*Qui parmy tous nos Demy-dieux*
*Te donnent un rang honorable ;*
*Gaſton de France obſcurcira*
*Celuy de Foix, & ternira*
*Ce renom dont la Terre eſt pleine ;*
*Et Graveline eſtouffera*
*Toute la gloire de Ravenne.*
*La Flandre, qui tous les Printemps*
*Le voit avec la meſme foudre,*
*Dont ſon pere ſçeut mettre en poudre*
*Les monts qui couvroient nos Titans.*
*Sur les exploits de nous les temps,*
*Rend ſes conqueſtes élevées :*
*Mais tant de ſuccez éclatans,*
*Tant de Provinces captivées,*
*Tant d'aventures achevées,*
*Que luy feront-ils dans cent ans ?*
*Quelque jour ce nom ſe douté,*

Tous qui la fiere Eſpagne plie,
Le bruit dont la terre eſt remplie,
Par tant de travaux acheté;
Sera par le temps arreſté;
Et ſa gloire en tous lieux ouie,
Dans les Siecles évanouïe,
Perdra ſa plus grande clarté,
Un jour cette valeur extreme,
Par qui refleuriſſent nos lys,
Ne ſera plus qu'une Ombre bleſme,
Et les reſtes enſevelis
Des nours par Gaſton démolis:
Feront long-temps apres luy meſme.
L'âge qui toute choſe efface,
Confond les tiltres & les noms
Et ne laiſſe que quelque trace
De tous ces inutiles ſons,
Pour qui ſi fort nous-nous preſſons;
Les Achiles & les Theſées,
A bas ſous les triſtes lauriers
Qui parent les champs Eliſées,
Ne ſont ni plus grands ni plus fiers;
Et leurs Ombres plus courtiſées,
Par toutes ces Odes priſées,
Où l'on chante leurs faits guerriers.
Ce gaigneur de tant de batailles,
Ce domteur de tant d'Ennemis,
Ce vaiqueur de tant de murailles,
Qui vit tous les Peuples ſouſmis,
Ce grand Jule dont les exploits
Et la fortune ſans ſeconde,
Sceurent domter la Terre & l'Onde;
Et qui mit Rome ſous ſes loix,
Qui fut plus que vaincre le monde.
Ce Prince par ſes faits divers,
Veut qu'il laiſſoit, malgré les Parques,
Son nom gravé dans l'Vnivers,
Avecque d'immortelles marques.
Mais un autre Jule en ces lieux,
Venu par le ſecours des Cieux,
Obſcurcit la gloire ancienne,
En la mélant avec la ſienne;

*Et le monde ſur ſon appuy,*
*Voit de ſi grandes aventures,*
*Que le nom qu'il porte aujourd'huy,*
*Sera dans les races futures,*
*Douteux entre Ceſar & luy.*
*Quand le grand Jule on nommera,*
*Et que tout l'exemple des hommes*
*Qui ſuivront le Siecle où nous ſommes,*
*Ce nom par tout reſonnera,*
*La poſterité doutera,*
*Peſant de ces deux les merueilles,*
*Et pareilles & nompareilles,*
*Qui des Heros on vantera,*
*Ou le Iule qui ſa vaillance*
*Par tant d'exploits ſceut témoigner;*
*Ou le Iule dont la prudence*
*Tant de palmes nous ſceut gagner;*
*Celuy qui ſçeut vaincre la France,*
*Ou celuy qui le fit regner.*
*Mais ie ſens que Phebus m'emporte*
*Plus loin que ie n'avois penſé,*
*Et me preſte une voix plus forte,*
*Que celle dont j'ay commencé:*
*Mon chant s'eſt bien fort avancé:*
*Prince que l'Vnivers admire,*
*Il eſt temps que ie me retire!*
*Des ſons ſi hauts, & ſi hardis,*
*Sont mal accordans à la lyre,*
*Je m'arreſte donc, & vous dis:*
*Aymez, Seigneur, aymez à vivre;*
*Et faites que de vos beaux jours*
*Et long & le fortuné cours,*
*De toutes craintes nous delivre:*
*Conſervez-vous pour l'Vnivers,*
*Parmy tant de perils divers,*
*De vos faits allongez l'hiſtoire:*
*Et voyant qu'un deſtin puiſſant*
*Doit à voſtre bras agiſſant,*
*Tous les Eſtez une Victoire,*
*Pour la France, & pour voſtre gloire,*
*Taſchez d'en vivre juſqu'à cent.*

PLA-

# PLACET
## A MONSEIGNEUR
## LE
# CARDINAL MAZARIN,
### Pour entrer chez-luy.

*PRelat passant tous les Prelats passez,*
*Et les presens, car ce n'est plus trop dire;*
*Pour Dieu rendez les souhaits exaucez*
*D'un cœur dolent, qui de vous voir desire.*
*Mais M * * * de tous Huissiers le pire,*
*Expert pourtant, & qui discerne bien*
*Les gens d'esprits, ceux qu'il faut introduire,*
*Et ceux aussi qui ne sont bons à rien;*
*Apres m'avoir tenu long-temps à l'huis,*
*Enfin, demande où je vay, qui je suis;*
*Pourquoy je viens en ce lieu me morfondre,*
*Et me monstrer, sans qu'on m'en soit tenu?*
*A tout cela je ne sçay que répondre,*
*Et m'en revay comme j'estois venu,*

---

## A MONSEIGNEUR
## LE
# CARDINAL MAZARIN,
### sur la prise de la Basse, l'an 1647.
## BALLADE.

*VOus-vous trouvez toûsiours dessus vos pieds,*
*Long-temps y a que ie l'ay dit en rime;*
*Et quoy, Seigneur, que disiez ou fassiez,*
*Vous fastes voir vostre esprit magnanime,*
*Digne toûsiours de loüange & d'estime.*
*L'Archiduc fier & plus grave qu'un roc,*

*Nous*

Nous penſoit bien donner un rude choc,
Mais ſa fierté par vous eſt repouſſée;
Cét Allemand ne s'entend pas en troc,
Pour Landrecy de changer la Baſſée.
Les Eſpagnols & Flamans t'alliez
Sous ce grand Chef qui leur courage anime,
Penſoient deſia nous voir humiliez,
Et du bon-heur ſe croyoient à la cime;
Quand leur avez fait voir un tour d'eſcrime,
Qui dans le cœur leur donne un coup d'eſtoc;
Ores voudroient voir tous mouſques au croc;
Tant vous rendez leur audace abbaiſſée,
Et diſent tous que c'eſt un mauvais iroc,
Pour Landrecy de changer la Baſſée.
Puiſant eſprit qui nous fortifiez,
Et dont le ſoin nos ennemis reprime,
Que vos ſuccez par tout ſoient publiez,
Que voſtre los en tous endroits s'imprime;
Et que le chant dont mon ame s'exprime,
Se faſſe oüir de Paris à Marec.
Quand ie vivrois auſſi long-temps qu'Enoc,
Touſiours diray, du fonds de ma penſée,
Seigneurs Flamans, ce fut un mauvais troc,
Pour Landrecy de changer la Baſſée.
Et que l'Envie à grand tort envenime;
Force vous eſt, qu'ores vous admiriez
Du grand Prelat le jugement ſublime.
Repentez vous, connoiſſez voſtre crime,
Car le Lion s'en fuit devant le Coq,
Et Leopold ſe va coiffer d'un froc.
Voyant ſi-toſt ſa victoire effacée;
Et juge bien qu'il fit un mauvais troc,
Pour Landrecy de changer la Baſſée.

RE-

# RESPONSE

## A l'epiſtre eſcrite à Madame la Marquiſe de Montauſier, ſur ſon nouvel accouchement.

*Eigneurs Chevaliers Catalans,*
*Vous eſtes courtois & galans,*
*montrez bien par voſtre lettre,*
*ue nous avez écrite en métre,*
*ue trois peres peuvent ſouvent,*
*ire enſemble un fort bel enfant.*
*voſtre en arrivant au monde,*
*une éloquence ſans ſeconde,*
*rle, raiſonne, raille, & rit.*
*de ſes peres a l'eſprit.*
*'ſprit de chacun de ſes peres,*
*us trois diverſes manieres.*
*noſtre encore ne dit mot,*
*ſt un fort depiteux marmot:*
*it du long de la nuit il crie,*
*tout le jour eſt en furie,*
*r, opiniaſtre & mutin,*
*ſſt farouche qu'un Lutin.*
*'ſe faſche, onc il ne s'appaiſe:*
*luy déplaiſt quand on le baiſe,*
*pince, il égratigne, il mort,*
*gronde meſme quand il dort.*
*reſte belle creature,*
*d'une tres-bonne nature,*
*qui le voit bien en effet,*
*que c'eſt le pere tout fait.*
*belle & ſon aymable mere,*
*'a donné charge de vous faire*
*lle & mille remercimens,*
*t & cent mille complimens;*
*ont en tout deux cent deux mille;*
*ie c'eſt que la Dame eſt civile,*
*s-ſenſible à tous vos biens-faits,*
*vos vers luy ſemblent bien faits.*
*tre lettre l'a réjoüie,*

Plus

*Plus qu'autre qu'elle ait onc ouïe ;*
*Et liſant Louys de Bourbon,*
*Elle treſſaillit tout de bon,*
*Ce nom tout ſeul la rendit gaye.*
*Mais quand elle leut la Mouſſaye,*
*Elle tomba tout de ſon haut,*
*Et ne revint que peur Arnaut.*
*Artemice la bonne & belle,*
*Ou de Vivonne, ou de Savelle,*
*Vous pouvez choiſir de ces noms,*
*Car l'un & l'autre ſont tres-bons :*
*Vous rend, Seigneurs, bien-humble grace,*
*De voſtre ſouvenir qui paſſe*
*Les honneurs qu'eurent ſes Ayeux,*
*Triomphans & victorieux,*
*Quand le Tybre deſſus ſes rives*
*Voyoit les depoüilles captives,*
*Qu'apres cent belles actions,*
*Ils remportoient des Nations.*
*Il reſte à vous parler du pere,*
*Qui ne vaut pas moins que la mere,*
*Le fier & brave Montauſier,*
*Dont le cœur eſt franc comme oſier.*
*Il trouve voſtre Poëſie*
*Tout à fait à ſa fantaiſie,*
*Par tout pleine d'art & d'eſprit,*
*Et je croy, ſelon qu'il le dit,*
*Qu'il faut que la piece ſoit bonne ;*
*Car onc il ne flatta perſonne,*
*Et pour le Pape il ne diroit*
*Vne choſe qu'il ne croiroit.*
*Nous n'avons ſur voſtre écriture*
*Pû tirer un mot de Voiture :*
*Car il eſt en méchante humeur,*
*Et devenu mauvais rimeur,*
*Il ne ſe meſle plus d'écrire,*
*Ou s'il écrit, c'eſt pour médire ;*
*Il eſt de faſcheux entretien,*
*Saturne eſt moins Saturnien :*
*Et ſelon qu'il eſt en mal ayſe,*
*Le meilleur ſera qu'il ſe taiſe ;*
*Car Maiſtres-d'hoſtel ſans quartier,*

S

*Sont pires que Bombe ou Mortier,*
*Rien n'eſt égal à leur manie,*
*Ce ſont vrais Tygres d'Hyrcanie,*
*Et ietten deſſus tuës gens,*
*Des grenades avec les dens:*
*Comme ces animaux ſauvages*
*Que Arnaud décrit en ſes ouvrages,*
*On a beau leur crier, hola;*
*Deçà grenades, & delà,*
*Grenades deſſus la Mouſſaye,*
*Dont il eſt force qu'il s'effraye,*
*Grenades ſur le pauvre Arnaut,*
*Il en vient d'exbas & d'enhaut.*
*Prenez garde qu'on ne vous bleſſe,*
*Ils n'e pargnent pas ſon alteſſe,*
*Son Alteſſe, que le Dieu Mars*
*Epargna dans tant de hazars,*
*Et que Pallas ſa ſeure guide,*
*Couvre par tout de ſon Egide.*
*Mais, pour dire la verité,*
*Il eſt juſtement irrité,*
*Et joſe vous dire, ſans craindre,*
*Qu'il a quelque droit de ſe plaindre.*
*Le mot eſt bien vray, Meſſeigneurs.*
*Que les honneurs changent les mœurs,*
*(Comme on dit en cette Province)*
*Du temps que Monſeigneur le Prince*
*Ne tenoit pas un ſi haut rang,*
*Qu'il n'eſtoit que Prince du ſang,*
*Que vainqueur de trois cens murailles,*
*Et que gagneur de trois batailles;*
*Voiture eſtoit aymé de luy,*
*Comme d'autres ſont aujourd'huy.*
*Mais du jour qu'il fut fait Grand Maiſtre,*
*Il fit ſa faveur diſparoiſtre,*
*Et laiſſa dans un grand dechet*
*Feu ſon Compere le Brochet.*
*Le Brochet, jadis ſon Compere,*
*Et qui quelquefois luy ſçeut plaire.*
*Tous les Etangs de ces pais,*
*Tous Fleuves en ſont ébais,*
*La tanche par tout en caquette,*

*La Carpe n'en eſt pas muette,*
*Et de mille eſtranges façons*
*Cela fait parler les poiſſons.*
*Il n'eſt govion qui ne murmure,*
*Conſiderant cette aventure,*
*Et qui ne diſe entre ſes dens.*
*Les Princes ſont d'eſtranges gens:*
*Heureux qui ne les connoiſt guere,*
*Plus heureux qui n'en a que faire*
*Ces govions ſont hardis pourtant,*
*Ie n'en voudrois pas dire autant:*
*Mais le menu peuple s'expoſe*
*A diſcourir de toute choſe*
*Or laiſſons faſcheux diſcours,*
*Reprenons noſtre premier cours,*
*S'il vous plaiſt de me le permettre,*
*I'admire dedans voſtre lettre,*
*Celuy qui dit que ſon dada*
*Demeura court à Lerida,*
*Et dis de plus en aſſeurance,*
*Que ie ne ſçay qu'un homme en France,*
*Qui de la ſorte oſaſt rimer,*
*Et l'oſant, oſaſt ſe nommer.*
*Quiconque trouva cette rime,*
*Doit avoir le cœur magnanime,*
*Et monſtrer que les accidens*
*Ne le troublent point au dedans;*
*Il reconnoiſt bien que la gloire*
*Eſt quelquefois ſans la victoire,*
*Et qu'en celle-cy le hazard*
*Souvent a la meilleure part.*
*Mais il n'eſt cheval ſi ſuperbe,*
*Qui ne bronche, dit le proverbe,*
*Ou par fois ne demeure court,*
*Meſmement quand bien fort il court.*
*Tous ceux qui ſont dans les Annales*
*Les Cyllares, les Bucephales,*
*Paſſebrun cheval de Morgant,*
*Bridedor celuy de Roland,*
*Broncherent tous, & par fois cheurent,*
*Toutefois bons chevaux ils furent.*
*Vn jour Pegaſe auſſi broncha*

*Et peu s'en fallut trébouche ;*
*Quoy qu'il fuſt dans une carriere,*
*Où pierre n'avoit, ni pouſſiere ;*
*Pourtant comme Ovide le met,*
*Tegaſe fut un bon bidet.*
*Meſme le grand cheval de Troye,*
*( L'Hiſtoire veut que l'on le croye )*
*Penſa demeurer en chemin,*
*Quoy que l'on le menaſt en main,*
*Et qu'il euſt les jambes ſi forte ;*
*Que ſeul il portoit dix cohortes.*
*Son Alteſſe donc fera mal,*
*S'il en priſoit moins ſon cheval,*
*Qui l'a ſervy par tant d'années.*
*Et dans tant de grandes journées,*
*Sans jamais faire un mauvais pas,*
*Et ce ſeul coup s'eſt trouvé las.*
*Mais ſi jamais il y remonte,*
*(Comme je ſçay qu'il fait ſon conte )*
*Il refera trembler de peur*
*Le Roy d'Eſpagne & l'Empereur.*
*Dieu veüille qu'icy l'on le voye*
*Bien-toſt, plein d'honneur & de joye.*
*Mais ſans aller à Saint Dizier,*
*Comme il écrit de Montauſier,*
*Elle diſtre qu'il reconnoiſſe*
*Le droit chemin du Bourg-la-Reyne,*
*A Paris nous le ſouhaittons,*
*Et tous les jours le regrettons :*
*Car nous l'aymons d'amour extreme,*
*Je ne ſçay s'il en eſt de meſme ;*
*Mais pour moy, je penſerois bien*
*Que ces grands hommes n'ayment rien,*
*Pour le ſeigneur de * * *.*
*La choſe eſt bien ſeure, * * * **
*Que qui ne verroit que ſes vers*
*Et ne ſçauroit point ſes revers ;*
*On l'aymeroit d'amour trop forte ;*
*Il écrit d'une belle ſorte,*
*Il a fort bon entendement,*
*Parle de tout capablement,*
*Juge tres-bien de toutes choſes ;*

*Mais il eſt bon, ſont lettres cloſes,*
*Et le croire ſeroit abus;*
*Quand tels ribauds ſeroient pendus,*
*Ce ne ſeroit ja grand dommage.*
*Ie n'en diray pas davantage.*
*Adieu vous dis, Monſieur Arnaut,*
*Le Ciel vous preſerve du chaut*
*Car le ſéjour de Catalogne,*
*Vous peut donner de la vergogne.*
*Sur tous ſujets faire des vers,*
*Eſcrire en cent endroits divers,*
*Paſſer les nuits à la campagne,*
*Et les jours au Soleil d'Eſpagne,*
*Ne dormir qu'à baſtons rompus,*
*Songer à faire des rébus,*
*Suivre touſiours quelque penſée,*
*Avoir eu la teſte caſſée;*
*C'en eſt plus qu'il ne vous en faut;*
*Adieu vous dis, Monſieur Arnaut.*

---

# VERS

## EN VIEUX LANGAGE.

## RESPONSE

A Monſieur le Comte de ſaint-Aignan, ſous le nom du Chevalier de l'iſle inviſible.

*SIre Compains, en voſtre écrit*
*Mont clair ſe fait voir voſtre eſprit,*
*Plus joyeux & plus prompt à rire,*
*Qu'onc ne fut celuy de Zephire,*
*Qui diable fut, comme ſçavez,*
*Mais doux & des moins dépravez.*
*Amy des Chevaliers antiques,*
*Remede des melancholiques,*
*Ie croit,*
*able eſcrit.*

Or

*Or en voyant vostre écriture,*
*L'on vous croiroit de sa nature;*
*Et pour dire mon pensement,*
*Ie croy qu'en estes árottement:*
*Car pour écrire au tel langage,*
*Il faut estre de leur legnage.*
*Encore faut-il estre des vieux,*
*Et de ceux qui parlent le mieux.*
*Onc ne vis éloquence graindre,*
*Nul vivant n'y sçauroit attaindre;*
*Et depuis que Merlin mourut,*
*Si sage Clerc que vous ne fut,*
*Si doux faiseur de chansonnettes,*
*Ne si beau diseur de sonnettes,*
*Si coiat, gracieux & courtois:*
*Et quand Diable seriez cent fois,*
*Et que griffes ie vous verroye,*
*Par mon chef, ie vous aymeroye.*
*Allez, beau sire, & nul dangier*
*Onc ne vous puisse laidangier.*
*Que Fortune la semilleuse,*
*A tout sa rouë perilleuse,*
*Tousiours au point de batailler,*
*Vous garde de trop periller;*
*Vous sauve de toute affoleure,*
*Tout mesaise, & toute laideure,*
*D'encombrits petits & grans*
*Où tombent Chevaliers errans,*
*D'emprinses qui n'ont point d'issuës,*
*Defines amours mal receuës,*
*De faux Chevaliers enchanteurs,*
*De lisongers, & barrateurs,*
*De venin de langue envieuse,*
*Et de garde en nuit pluvieuse:*
*D'aller armé long-temps au trot,*
*Des Damoiselles suivant l'est,*
*De plomb volant (c'est chose dure,*
*Et qui se faut contre Nature,)*
*Et quand dormirez volontiers,*
*De tous enleveurs de quartiers.*
*Mais sur tout, loin de vous exils*
*Les guerroyeurs de Thionville,*

*Que le Diantre fait approcher*
*Par fois pour le pot épancher :*
*Dieu vous en garde, & qu'au contraire,*
*Tant que de chevaux pourrez traire,*
*Alliez fondre sur ennemis,*
*Si que par vous soint à mort mis,*
*Ou mis à mort, si mieux vous semble,*
*Que la fiere Mort quitout emble,*
*Tousiours accompagne vos coups,*
*Sans oncques se tourner à vous.*
*Qu'ayez l'heur comme la prouëſſe*
*D'Amadis de Gaule, ou de Grece*
*De Lancelot, de Perceval ;*
*Ou des ſecoureurs de Cazal.*
*Que toute choſe à gré vous vienne,*
*Que voſtre renom ſe maintienne :*
*Que dans combat: & dans eſtours,*
*Dans les tournois & les behours,*
*Qui ſe font devans les pucelles,*
*Vous ayez le cœur des plus belles,*
*Et ſoyez clamé des Heraults,*
*Pour des plus preux & plus loyaux.*
*Que l'on vante voſtre largeſſe,*
*Voſtre cointiſe & gentilleſſe,*
*Par deſſus les plus renommez :*
*Et ſe par amour vous aymez,*
*Voſtre Amie à vous adonnée,*
*Vous ayme ſur toute riens née,*
*Touſiours vous parle doucement ;*
*Et vous accueille baudement.*
*Si quelque rival en approche,*
*Qu'elle ayt pour luy le cœur de roche.*
*Et que chacun ayt à-part-ſoy,*
*Luy l'iconduit, & vous l'octroy.*
*En peu de mots, veila, beau ſire,*
*Ce qu'en mon cœur je vous diſire :*
*Ce ſont moult de biens amaſſez,*
*Mais pour vous ce n'eſt pas aſſez.*

RE-

# RESPONSE

## Au Comte Guicheus, sur son Quatrin, qui dit,

*Point ne voudrois de greigneur aventure,*
*Que de servir le beau sire Voiture,*
*Force & engin en ce cas employrois,*
*Plus qu'onc ne fit Perceval le Galois.*

## RESPONSE.

*VRay parangon de vaillans & courtois,*
*Qui m'envoyez delectable écriture,*
*Je vous salue, & les deux francs Gaulois:*
*Que plus à Dieu que fusse avec vous trois,*
*Point ne voudrois de greigneur aventure.*
*En vous veyant, beau Comte, en maints endrois,*
*De faux gloutons faire déconfiture,*
*Je croy forment que je m'y mélerois;*
*Et bien que sois de petite stature,*
*Force & engin en ces cas employrois.*
*Que puissiez-vous, achevant vos exploits,*
*De murs Flamans faire mainte ouverture;*
*Et quand jou'rez au piquet quelquesfois,*
*Avoir toujour quatre as, ou quatre Rois,*
*Point ne voudrois de greigneur aventure.*
*En mon endroit, loin d'estours & tournois,*
*Je sers dépite & folle creature*
*Pour l'adoucir, j'employe écrits & vers,*
*Voulsit Amour qu'elle me fust moins dure,*
*Force & engin ce cas employrois.*

# RESPONSE

## Au Quatrin pour Arnaldus, qui dit.

*Ce failly glouton d'Arnaldus,*
*Eſt moult échars de ſon langage;*
*Quand tels ribauds ſervient pendus,*
*Ce ne ſeroit ja grand dommage.*

## AU CHEVALIER DE L'ISLE INVISIBLE.

# GLOSE.

*De bon cœur ie vous fais hommage,*
*En ſemble au Comte Guicheus;*
*Mais ie hay fort en mon courage,*
*Ce failly glouton d'Arnaldus.*
*Je croy qu'il a les ſens perdus,*
*Ni bien ne ſang il ne ménage;*
*Et luy, qui ſçait tant de rébus,*
*Eſt moult échars de ſon langage.*
*Le glout, pourtant, par fois fait rage,*
*Et pour en parler ſans abus,*
*Nous n'aurions pas grand avantage,*
*Quand tels ribauds ſercient pendus.*
*Mais ie voudrois que vous, ſans plus,*
*Ayant d'écrire le partage,*
*Tout autre écrivain fuſt perclus,*
*Ce ne ſeroit ja grand dommage.*

SECON-

# SECONDE PARTIE
## OU SUITTE DES
# NOUVELLES
# OEUVRES
## ET
# LETTRES
## DE
## MONSIEUR
# DE VOITURE.

# LE LIBRAIRE AUX LECTEURS.

*QVelques personnes ont eu cette opinion, des diverses Impressions que je vous ay données jusqu'icy, des Lettres & des Vers de feu Monsieur de Voiture : qu'on n'avoit pas fait un choix assez exact de ses escris, qu'il n'y devoit entrer que les pieces les plus achevées; & que les pelles choses qu'il a faites, y perdent une partie ds leur grace, par le meslange des mediocres. Quelques autres, ont tenu au contraire, que tout estoit precieux de cét Autheur; qu'il n'a point tiré de si petie ligne qui n'ait son prix; & que tout ce qu'il escrivoit, gardant tousiours le rare caractere de son Esprit, il se falloit bien donner de garde d'en supprimer les moindres billets. L'une & l'autre de ce deux opinions a eu ses partisans, & partisans si qualifiez & si celebres, qu'il seroit difficile de se determiner à l'un des partis, au prejudice de l'autre. Aussi n'ayant garde d'entreprendre de decider icy, lequel de ces deux sentimens est le plus plausible & le mieux fondé. Je vous diray seulement, que l'accüeil favorable que le public a fait aux Oeuvres de cét Autheur, m'a animé à la recherche de quelques autres pieces de sa façon*

*çon, qui ne fussent point encore venuë à vostre connoissance : Et je n'ay pas esté si malheureux en cette seconde navigation, où ie me suis embarqué par le desir de vous complaire, que ie n'y aye descouvert de nouvelles terres abondantes en fruicts, dignes de vostre curiosité & de vostre gousst. Mais comme il est des productions de l'Esprit comme de celles de la Nature; & que dans les unes ni dans les autres tout ne se rencontre iamais d'esgale force, ni de pareille valeur : si tout ne vous semble pas exquis de celles-icy; au moins j'ose vous asseurer que vous n'y trouverez rien qui ne soit digne de vous estre offert; & il ne m'arrivera point de rougir de mon present, tandis que ie ne vous donneray que ce qui part de cette main. Feu Monsieur le Comte d'Avaux, dont la Vertu sera tousiours egalement reverée des François & des Estrangers, qui seul pouvoit par son estime faire la reputation d'un Autheur; & qui estoit un de ceux qui disoient qu'il ne falloit rien perdre des escris du nostre : nous auroit bien donné par cét avis l'exemple de faire de quelques unes de ses Lettres, qui ont esté trouvées parmy les papiers de l'Autheur; ce qu'il conseilloit qu'on fit de celles de l'Autheur mesme. En effet elles sont si belles & si capables de contribuer à la gloire de l'un & de l'autre; que ie n'aurois fait aucune difficulté de les donner au Public; si les Maistres des rares tresors de son Esprit, & qui en renferment beaucoup d'autres dans leur cabinet, l'avoient voulu permettre. Que si le temps les met en quelque meilleure disposition de vous obliger, & que quelque autre obtienne d'eux ce consen-*

*tement*

*tement, je ne manqueray pas de vous les donner. Elles vous forceront d'avoüer que ce grand homme, n'estoit pas moins consommé en la science de bien dire, qu'en celle de bien faire, & qu'il estoit capable de toutes choses. Ie m'en useray pas de mesme d'une autre piece, dont une personne d'éminente condition de l'autre sexe, vous auroit voulu priver. Vous serez donc avertis sur le sujet, qu'une Dame de grande qualité, & sans comparaison de plus grand merité, ayant inventé le plus ingenieux sujet de Roman dont l'esprit humain se puisse aviser, sous le nom fameux* d'Alcidalis: *Nostre Autheur sur le dessein qu'elle luy en avoit communiqué, avoit commencé de le rediger par escrit, & les fueilles manuscriptes en ayant pareillement esté trouvée parmy ses papiers apres sa mort, si le jugement que la modestie de cette Dame luy fait faire d'un Ouvrage où elle a tant de part en avoit esté creu, il auroit continué demeurer enseveli dans les mesmes tenebres où il a esté jusqu'icy. Mais ce Fragment en l'estat que pour son malheur (ou plûtost pour le nostre) il se trouve aujourd'huy, merité mieux, que la consideration particuliere de ce qui la regarde, ne luy permet d'en penser. C'est un échantillon d'une fort belle piece, qui tout esloigné qu'il est de sa perfection & de la derniere main de l'Autheur, ne laisse pas de donner suffisamment à connoistre la noblesse & la dignité de son sujet, & qui en laisse dans l'esprit une si belle Idée; que ce ne sera pas sans laisser en mesme temps à la posterité qui le verra, un regret eternel que l'Escrivain en soit demeuré là. A moins que le mesme*

*Esprit*

*Eſprit à qui la gloire de l'invention en eſt deuë, voulut donner la piece toute entiere de ſa façon. Auſſi Monſieur de Pincheſne neveu de l'Autheur, à qui vous devez le premier recüeil de ſes Oeuvres, comme plus intereſſé que perſonne à la gloire de Monſieur ſon Oncle : en a jugé avec quelques-uns de ſes Amis, plus favorablement qu'il n'a pleu à cette illuſtre perſonne de faire. Monſieur Coſtar entre autres a appuyé de ſon avis par eſcrit, le jugement qu'il en avoit fait, & pretendant n'autant ſur leur commun conſeil, que ſur la foy du nom de ſes Autheurs, il n'y à rien à craindre de cét Ouvrage ; il a creu, qu'il me le pouvoit livrer de ſon chef, ſans aucune autre authorité, & qu'en ſe chargeant tout ſeul du reproche que le public luy en pourroit faire, il n'eſtoit pas beſoin d'un ample conſentement. Vous luy aurez encore à la faveur de ce premier, l'obligation d'un autre Fragment de l'Eloge du Comte-Duc d'Olivares ; qui tout tronqué qu'il eſt, ne laiſſe pas pour la gravité de ſon ſujet, & pour les nobles ſentimens d'un veritable Miniſtre d'Eſtat qui s'y trouvent, d'eſtre digne de voſtre curioſité. C'eſt tout ce que j'ay pû recueillir de plus rare & de plus nouveau, des écrits d'un Autheur ſi celebre : & comme apres l'applaudiſſement que ſes premieres Oeuvres ont eu, c'eſt meriter du public que d'en faire de nouvelles recherches ; je vous prie, pour principal payement, de m'en ſçavoir au moins quelque gré.*

NOU-

# NOUVELLES LETTRES DE MONSIEUR DE VOITURE

## A MONSEIGNEUR LE CARDINAL *de la Valette.*

### LETTRE I.

MONSEIGNEUR,

Juſqu'à ce que la Rochelle ait eſté renduë, je croy qu'il a eſté neceſſaire que vous ne quitaſſiez point le Roy ; & qu'une ſi grande affaire comme celle-là avoit beſoin, pour eſtre achevée, de voſtre preſence, & de l'aſſiſtance de voſtre génie. Mais ſi vous ne revenez bien viſte, à cette heure que vous n'avez plus de prétexte de vous y arreſter, vos affaires ſeront en plus mauvais termes que celles des Huguenots ; & dans le tems de la felicité publique, & que tout le monde eſpére d'eſtre en repos, vous ſeul ne joüirez point de la paix, & aurez une dangereuſe guerre ſur les bras.

Il y

Il y a des-ia quelques jours, Monſeigneur, que l'on commence à murmurer icy, de ce que vous demeurez là trop long-temps. Quelques Ennemis couverts que vous avez auprés de vous, ont eſcrit, que vous ne vous y ennuyez pas aſſez, & jouïs l'autre jour lire une lettre où l'on aſſeuroit que l'on vous y voit rire quelquefois. Cela irrita icy contre vous les eſprits de tout le monde. Une dame qui ne ſe faſche pas légérement mais qui ne pardonne jamais; teſmoigna d'en eſtre fort offenſée, & Mademoiſelle de Ramboüillet; & Mademoiſelle Paulet s'en hériſſérent toutes, & en rugirent horriblement; & propoſerent à l'heure meſme, d'aller piller voſtre logis. Si vous ſçaviez, Monſeigneur, auſſi bien que moy de quelle ſorte leur haine eſt à craindre, & combien de maux ont à endurer ceux qui ſouffrent leur perſecution: vous abandonneriez toutes choſes, pour revenir en diligence, & ne vous arreſteriez pas un moment en chemin, que pour boire du lait à toutes les poſtes. Car ſi une fois elles conſpirent contre vous, voſtre Dignité ne vous ſçauroit mettre à couvert: vous ſerez par tout en alarme, & en inquiétude: & il n'y aura plus dans le Monde un lieu de ſeureté pour vous. Pour moy, Monſeigneur, dans les tourmens qu'elles me donnent, ſi ie vois quelque conſolation, c'eſt ſeulement en l'eſperance de voſtre retour: & ie m'imagine que ce me ſera quelque ſoulagement, que d'avoir l'honneur de vous voir, & le plaiſir de n'eſtre plus obligé d'eſcrire à perſonne. Ne vous eſtonnez donc pas, s'il vous plaiſt, que ie le ſouhaite ardemment, puis que y ey tant d'intereſt, & que ie ſuis paſſionnément.

---

## AU MESME.

### LETTRE II.

MONSEIGNEUR,

Quoy que i'eſpere eſtre dans quelques jours plus prés de vous que ie ſuis: ie crois qu'il eſt à propos que i'en prenne congé dés cette heure; & que ie vous die

die, qu'enfin, aprés beaucoup de peine, ie ſuis reſolu d'aller trouver mon Maiſtre, voyant que ie n'en ay plus icy. Selon que ie puis entendre, ce n'eſt pas me mettre du coſté des plus forts: & ie ne crois pas que ie le fortifie guére par ma préſence. Au moins, ie vois bien, par l'exemple de Mouſieur de Lorraine, & le peu de ſecours qu'il a apporté aux affaires de l'Empereur: que les grands hommes ne font pas touſiours toutes choſes: & qu'ils ont beſoin de l'aſſiſtance des autres, & de celle de la Fortune. Tant y a, Monſeigneur, que ie feray touſiours une grande action en ſortant de Paris: & ie crois qu'il faut autant de courage & de force pour quitter cette Ville, que pour en prendre autant que le Roy de Suéde en tient en Allemagne. Il eſt vray, Monſeigneur, qu'il y a moins de difficulté, à cette heure, que vous n'y eſtes pas. Et i'avouë que la fortune m'a aydé beaucoup à m'y réſoudre, en vous en tirant. Car ſans mentir, ie doute ſi i'euſſe iamais pû en ſortir, tant que i'euſſe eu l'honneur de vous y voir, & que i'euſſe pû y demeurer avec un ſi beau pretexte que celuy d'eſtre auprés de vous. Mais, Monſeigneur, les perſonnes, qui me pourroient icy donner de la joye, remettent toutes les leurs à voſtre retour: & tous les deſſeins de Bals & de Comedies ſe différent iuſques à ce temps-là. Ie ne ſçay pas, Monſeigneur, ſi c'eſt voſtre abſence, ou celle de la Cour, qui oſte quelque choſe de leur gayeté, Mais ie vous aſſeure que ie ne leur vois plus rien faire de bon cœur, que quand elles parlent de vous. Dans un ſi grand nombre des plus aymables perſonnes du monde, dont vous poſſédez l'affection, ie n'ay garde de croire, Monſeigneur, que la mienne vous puiſſe eſtre conſiderable. Mais il me ſemble, que ie ſerois ingrat, ſi ie m'empeſchois de vous dire, que les graces que i'ay receuës de vous, ont fait en moy l'effet qu'elles doivent en un cœur bien reconnoiſſant; & qu'entre tant d'hommes à qui vous avez fait du bien, il n'y en a point qui ſoit tant que moy.

A U-

Il y a des-ia quelques jours, Monſeigneur, que l'on commence à murmurer icy, de ce que vous demeurez là trop long-temps. Quelques Ennemis couverts que vous avez auprés de vous, ont eſcrit, que vous ne vous y ennuyez pas aſſez, & jouïs l'autre jour lire une lettre où l'on aſſeuroit que l'on vous y voit rire quelquefois. Cela irrita icy contre vous les eſprits de tout le monde. Une dame qui ne ſe faſche pas légérement mais qui ne pardonne jamais; teſmoigna d'en eſtre fort offenſée, & Mademoiſelle de Ramboüillet; & Mademoiſelle Paulet s'en hériſſérent toutes, & en rugirent horriblement; & propoſerent à l'heure meſme, d'aller piller voſtre logis. Si vous ſçaviez, Monſeigneur, auſſi bien que moy de quelle ſorte leur haine eſt à craindre, & combien de maux ont à endurer ceux qui ſouffrent leur perſecution: vous abandonneriez toutes choſes, pour revenir en diligence, & ne vous arreſteriez pas un moment en chemin, que pour boire du lait à toutes les poſtes. Car ſi une fois elles conſpirent contre vous, voſtre Dignité ne vous ſçauroit mettre à couvert: vous ſerez par tout en alarme, & en inquiétude: & il n'y aura plus dans le Monde un lieu de ſeureté pour vous. Pour moy, Monſeigneur, dans les tourmens qu'elles me donnent, ſi ie vois quelque conſolation, c'eſt ſeulement en l'eſperance de voſtre retour: & ie m'imagine que ce me ſera quelque ſoulagement, que d'avoir l'honneur de vous voir, & le plaiſir de n'eſtre plus obligé d'eſcrire à perſonne. Ne vous eſtonnez donc pas, s'il vous plaiſt, que ie le ſouhaite ardemment, puis que y ey tant d'intereſt, & que ie ſuis paſſionnément.

---

## AU MESME.

### LETTRE II.

MONSEIGNEUR,

Quoy que i'eſpere eſtre dans quelques iours plus prés de vous que ie ſuis: ie crois qu'il eſt à propos que i'en prenne congé dés cette heure; & que ie vous die:

die, qu'enfin, aprés beaucoup de peine, ie ſuis reſolu d'aller trouver mon Maiſtre, voyant que ie n'en ay plus icy. Selon que ie puis entendre, ce n'eſt pas me mettre du coſté des plus forts: & ie ne crois pas que ie le fortifie guére par ma préſence. Au moins, ie vois bien, par l'exemple de Mouſieur de Lorraine, & le peu de ſecours qu'il a apporté aux affaires de l'Empereur: que les grands hommes ne font pas touſiours toutes choſes: & qu'ils ont beſoin de l'aſſiſtance des autres, & de celle de la Fortune. Tant y a, Monſeigneur, que ie feray touſiours une grande action en ſortant de Paris: & ie crois qu'il faut autant de courage & de force pour quitter cette Ville, que pour en prendre autant que le Roy de Suéde en tient en Allemagne. Il eſt vray, Monſeigneur, qu'il y a moins de difficulté, à cette heure, que vous n'y eſtes pas. Et i'avouë que la fortune m'a aydé beaucoup à m'y réſoudre, en vous en tirant. Car ſans mentir, ie doute ſi i'euſſe iamais pû en ſortir, tant que i'euſſe eu l'honneur de vous y voir, & que i'euſſe pû y demeurer avec un ſi beau pretexte que celuy d'eſtre auprés de vous. Mais, Monſeigneur, les perſonnes, qui me pourroient icy donner de la joye, remettent toutes les leurs à voſtre retour: & tous les deſſeins de Bals & de Comedies ſe différent iuſques à ce temps-là. Ie ne ſçay pas, Monſeigneur, ſi c'eſt voſtre abſence, ou celle de la Cour, qui oſte quelque choſe de leur gayeté, Mais ie vous aſſeure que ie ne leur vois plus rien faire de bon cœur, que quand elles parlent de vous. Dans un ſi grand nombre des plus aymables perſonnes du monde, dont vous poſſédez l'affection, ie n'ay garde de croire, Monſeigneur, que la mienne vous puiſſe eſtre conſiderable. Mais il me ſemble, que ie ſerois ingrat, ſi ie m'empeſchois de vous dire, que les graces que i'ay receuës de vous, ont fait en moy l'effet qu'elles doivent en un cœur bien reconnoiſſant; & qu'entre tant d'hommes à qui vous avez fait du bien, il n'y en a point qui ſoit tant que moy.

A U-

## AU MESME.

### LETTRE III.

MONSEIGNEUR,

J'eſtois en doute, ſi ie devois vous parler d'une affaire qui m'eſt extrémement importante, Mais Madame la Marquiſe de Ramboüillet m'a aſſeuré qu'il n'y avoit point de danger. Et je ne fay point de difficulté de la croire: vous ayant ouï dire beaucoup de fois qu'elle eſt une des plus prudentes perſonnes du monde; & que l'on ne peut faillir par ſon conſeil..... Ayant deſia receu tant de bien de vous, ie n'euſſe pas oſé vous importuner encore de cette affaire, ſi elle euſt eſté pour moy de moindre conſéquence. Mais, Monſeigneur, ie ſçay bien que vous ne vous laſſez jamais de bien faire: & j'eſpere, que vous qui n'avez pas eſpargné voſtre bien pour me ſecourir, ſerez bien aiſe de ſauver le mien, en cette occaſion; & de me faire le plus important plaiſir que ie puiſſe jamais recevoir de perſonne. Je vous ſupplie tres-humblement, Monſeigneur, de me pardonner, & de croire que je ſuis avec toute ſorte de reſpect,

MONSEIGNEUR,

*Voſtre, &c.*

---

## AU MESME

### LETTRE IV.

MONSEIGNEUR,

Comme nous avons eſté au milieu de noſtre voyage, un vent Nort-oüeſt s'eſt levé de terre; & s'eſt renforcé de telle ſorte, qu'il nous a contraints de gagner ce lieu, qui eſt un petit port de Mer appellé Montrouge. La pluye a eſté ſi violente, & l'orage ſi grand que c'eſt une merueille que nous nous ſoyons ſauvez. Et ſans les prieres des gens de bien, qui ſe ſont trouvez avec nous, je crois que nous eſtions perdus. Mademoi-

moiſelle de Rambouïllet, dans le fort du péril a voüé que deux mois durant, vous iriez tous les huit jours à confeſſe: & moy, à un grand coup de vent, j'ay promis que vous jeuſneriez trois jours entiers. Nous vous ſupplions tres-humblement, Monſeigneur, de nous aquiter exactement de nos vœux. Car nous ne ſommes pas tellement hors de danger, que nous devions rien meſpriſer. L'air eſt encore extrémement broüillé: & nous voyons des ſignes au Ciel, & des eſclairs, qui nous font tous tranſir. C'eſt une choſe pitoyable de nous voir en ce lieu. Mais tant que ce vent tirera, ce ſeroit une temerité trop grande d'en partir. L'on nous a dit, que l'on taſchera à nous trouver icy du pain; & que dans huit jours, il pourra y avoir des febves. Sur cette eſperance, Monſeigneur, nous vous baiſons tres-humblement les mains, & moy particulierement, qui ſuis,

MONSEIGNEUR,

*Voſtre, &c.*

---

## A MADAME....

## LETTRE V

IL faut croire que les Procés vous plaiſent bien fort; puiſque vous ne ſçauriez vous empeſcher d'en faire ſans ceſſe à la perſonne que vous aymez le mieux; & à un miſerable qui fait aujourd'huy pitié à tout le monde, ſi ce n'eſt à vous. I'attendois de la conſolations de vos lettres. Je n'en ay ouvert pas une qu'avec une eſpérance certaine de trouver ma guériſon dedans. Cependant, il s'eſt trouvé qu'elles m'ont touſiours laiſſé plus triſte, que ie ne l'eſtois, avant que de les avoir receuës, & que depuis tant de jours que je ne vous vois point, ma fiévre, ni les douleurs qui m'ont oſté le ſommeil, ne m'ont pas fait tant de mal que vous. Si i'eſtois de voſtre humeur, j'aurois dequoy entretenir long-temps ce commerce de plaintes perpetuëlles; & nous nous eſcririons tous les iours un poulet pour nous quereller. Mais i'avouë que c'eſt un

ſtile

ſtile au quel ie ne me plais pas tant que vous : & puiſque vous ne me donnez pas ſujet de vous rien mander de plus agreable : je ne vous puis rien dire à cette heure ſi ce n'eſt, Adieu.

## BILLET.

*à la Meſme.*

C'Eſt chez-vous ; qu'il faut que ie cherche tout ce que i'ay perdu : & ie penſe, que ie ne puis rien deſirer, que ie n'y retrouve. Ie vous prie de chercher parmy la pouſſiere de voſtre Cabinet, la lettre que i'eſcrivis à Monſieur de Balzac : ou bien, ſi vous ne voulez pas vous donner tant de peine, ie vous prie de m'en faire viſtement une meilleure. En recompenſe, Madame, ie vous envoye de tout mon cœur le bon jour ; & ie vous prie de vous aſſeurer de ma bien-veillance.

## A MADAME...

## LETTRE VI.

IE ſerois ravy d'avoir reçeu deux grandes pages de vous, & de ſi bonnes paroles : n'eſtoit, que ie trouve qu'il y a des plaintes meſlées, & qu'en m'aſſurant de voſtre affection, vous témoignez de douter de la mienne. C'eſt me faire beaucoup de bien, en me reprochant que ie ne le merite pas : & cela eſt proprement me baiſer la main, en me tenaillant le cœur. Ha! M. ie vous en conjure, ne m'outragez plus de la ſorte, ou dites-moy ce qu'il faut que ie face. Ie ſouffrirois plus-toſt que voſtre cor vous fiſt crier, & j'aimerois bien mieux vous entendre plaindre de l'eſtomac. C'eſt ſigne toutefois que la fiévre n'eſt pas grand, quand elle permet qu'on ſe plaigne de la teſte : & ie voy bien que vos autres maux ne vous traitent que doucement, puiſque vous ſentez celuy-là. Encore ſuis-ie bien-aiſe de voir, que pour reprendre quelques-unes de mes actions vous ſoyez contraint de recher-

cher

cher ma vie ſi avant ; & que la derniere faute que vous me reprochez, il y a quatre ans que ie l'ay faite. Mais ie vous prie, pour noſtre repos, oblions le paſsé ; & qu'une nuit bien eſpaiſſe couvre tout ce temps-là de ſes ombres. S'il s'eſt paſsé quelque malheur, qui puiſſe eſtre reproché à cette belle affection que nous avons fait naiſtre depuis : helas ! i'en ay peut-eſtre plus de regret, que ie n'y ay eû de faute. Ne tournons donc plus la veuë de ce coſté-là : & ie vous prie ne regardons point derriére nous. Ce n'eſt pas que ie craigne, que vous me connoiſſez coupable, ou que vous trouviez quelque choſe contre moy. Mais il me déplaiſt ſeulement d'eſtre accuſé de ce crime. La recherche en cela ne tient lieu de ſupplice : & le ſoupçon m'en faſche autant qu'une condamnation. Car enfin, l'hiſtoire que l'on vous a faite, eſt fauſſe, ou au moins bien malicieuſement changée : & ces impatiences qui vous offenſent tant, & avec raiſon purement controuvées. La fortune, & non pas mon deſſein ; fit rencontrer ces deux femmes : & le dépit de celle, à qui, de vray i'avois conté quelque choſe de ce que l'autre m'avoit fait, la fit parler malgré moy la deſſus, ſans que ſeulement ie les vouluſſe eſcouter. Il me faſche, que celle qui vous a fait ce conte, ſoit venuë à bout de ſon deſſein : & qu'elle vous ait fait du mal, & à moy auſſi. Mais, ie vous prie, donnez moy du repos, & croyez-le pour touſiours. Quand ie n'ay point eſté à vous, ie n'y eſté à moy : & vous eſtes la ſeule au monde que ie n'ay iamais aymée. Ie n'eſtois ne que pour vous : & mon cœur ne s'eſt iamais eſmû pour un autre. Que ſi vous dites que vous ne l'avez pas touſiours eû tout entier, ie l'ay pris pour moy la part que vous m'en laiſſiez : en quoy en ce cas il n'a iamais eſté partagé qu'entre nous deux. Auſſi ne veux-ie point du pardon que vous me donnez : & ie vous prie de m'excuſer, ſi ie refuſe quelque choſe de vous. Car ie croy, que vous ſerez bien aiſe : ie n'en aye que fait : C'eſt peu que ie vous ayme, que ie vous ayme plus que moy meſme. Car vous meritez trop : & le plus ingrat homme du monde, ſeroit autant que moy. Mais ſi pour quelque choſe vous me devez ſçavoir gré : c'eſt de ce que ie n'ay, & n'ay meray iamais rien que vous ; & que ie

vous

vous reſpons du paſſé, & de l'avenir, avec autant d'aſſeurance que du preſent; & que vous iugeant ſeule au monde digne d'amour, ie vous ay remis entre les mains un eſprit libre & genereux, qui n'a iamais daigné ſervir que vous, & qui ne reconnoiſtra iamais d'autre maiſtreſſe. Hé! pourquoy ne vous en puis-ie envoyer le portrait, auſſi bien que de mon viſage. Il vous ſembleroit bien plus beau que l'autre Sans doute vous le regarderiez plus volontiers. Ie ſçay bien que vous y verriez beaucoup de traits qui vous plairient: & que vous y remarqueriez des beautez, que ie ne vous puis dire. Car quand il n'y en auroit point d'autres: au moins vous y verriez les voſtres mieux peintes, que nulle part ailleurs: & tout auprés vous y appercevriez la verité de ce que vous dis, ſi entiere, & ſi naïve, que cette veuë ne vous ſeroit gueres moins agreable. Mais puiſque cela ne ſe peut, & qu'il n'y a point de peintre pour cela: ie vous envoyeray celuy que vous me demandez. Ie faiſois difficulté d'y faire commencer ſi-toſt. Car cette abſence m'a tellement changé, que ſi l'on me tire bien, ie ne ſeray pas reconnoiſſable. Il eſt vray, que c'eſt peut-eſtre de la ſorte que vous m'aymerez le mieux; & que pour vous ſembler moins beau, vous ne m'en trouverez pas moins agreable. Ne grondez donc plus: vous le donneray. Mais, encore une fois, ne grondez donc plus; & que vos lettres ſoient toutes bonnes comme elles ſont toutes belles. Ce n'eſt pas aſſez que i'aye eſcrit à M.... Et elle merite bien, quelque choſe de meilleur que cela. Mandez moy quoy, ie vous en prie. Car autrement i'y ſerois empeſché, & poſſible ie choiſirois mal. Mais que ie ſuis content du poulet que ie luy ay donné, puis que cela vous fait dire, i'y ay bonne part à mon..... Auſſi vous en remercie-ie pour.... Helas, que vous eſtes aymable! & que vous avez tort apres cela de douter, qu'un homme, dont vous avez bonne opinion, puiſſe iamais rien aymer que vous! Allez, vous eſtes une méchante! & ie vous ferois encore bien des reproches là-deſſus. Mais la nuit eſt plus qu'à demy paſſée; & ie ne vous puis dire Adieu. Ie m'en vais l'achever, ſans doute, avec moins de repos, que ne l'ay commencée: ſi ce n'eſt

que

cét entretien du soir, me donne quelque bon songe. Halas ! Il y a dé-ia plus d'un mois, &c.

## A MONSIEUR GOULAS.

*Conseiller & Secretaire des commandemens de S. A. R. Monseigneur le duc d'Orleans.*

### LETTRE VII.

MONSIEUR,

I'implore vostre secours, si tous mes autres amis m'ont oublié : & ie vous fais ressouvenir, que vous m'avez appris autrefois, que cela ne vous arriveroit iamais. Je suis retourné en ce lieu pour y attendre les commandemens de Monseigneur & il me semble, que ie suis reculé en un bout du monde, d'où personne n'a soin de me tirer. Ie vous supplie tres-humblement de me faire sçavoir, si vous ne l'avez desia fait, ce que l'on ordonne que ie face. Ayez, s'il vous plaist, cét avantage sur Monsieur de Chaudebonne : & faites voir que le plus homme de bien de la Terre, & qui aime le mieux ses amis, n'est pas si exact à les servir, que Vous. Outre qu'il vous en reviendra quelque gloire ; ie reconnoistray cette obligation comme ie dois : & il me semble, que ie la reconnois desia en quelque sorte; puis que ie vous escris, & que ie ne luy escris point. Mais puis que son amitié est si endormie : ie voudrois bien la réveiller avec un peu de ialousie : & ie seray bien aise qu'il sçache que ie suis avec toute sorte de passion, & autant que de personne du monde.

Monsieur, ie ne croy pas, que vous soyez si malheureux, que de ne connoistre point Madame la Comtesse de Barlaymont ; & que vous ayez perdu tant de temps à Bruxelles. Je vous supplie tres-humblement de me permettre de l'asseurer icy : qu'en quelque lieu que ie me sois trouvé, elle a toûjours esté dans mon esprit, comme la plus illustre femme que i'aye iamais veuë ; & qui merite le plus d'estre aymée, honorée, & servie.

MONSEIGNEUR,

*Vostre &c.*

*De Madrid ce 15. de Ianvier, 1633.*

A MON-

## A MONSIEUR.....

### LETTRE VIII.

MONSIEUR,

I'attendois avec impatience des nouvelles de ma quaiſſe : pource que i'eſperois, qu'elle ne viendroit pas ſans une de vos lettres : & qu'en me faiſant ſçavoir de vos nouvelles, vous me donneriez moyen de vous en dire des miennes. Je n'euſſe pas attendu iuſqu'à cette heure ſi i'euſſe ſçeu où vous eſcrire. Mais quelle aſſeurance peut-on avoir, de rencontrer un homme ſi peu arreſté, & qui ſe laiſſe emporter à tous les vents ? Il vous arrive quelquefois de faire cincq cens lieuës en ne bougeant de chez-vous : & ſans changer de maiſon, vous changez de climat, & de Royaume. Cette penſée trouble ſouvent mon repos. Ie crains qu'il ne puiſſe pas y voir beaucoup de conſtance avec tant de legereté : & il me fache d'avoir touſiours le meilleur de mon bien ſur la mer. Ie n'en ay point, ie vous aſſeure, que i'eſtime tant, que la part que vous m'avez donnée en vous. Mais comme c'eſt un bien que la fortune m'a procure, i'apprehende qu'elle ne me l'oſte. Ie n'entends plus de grands vents qui ne me faſſent peur, & que ie ne craigne qu'ils vous ſoient contraires. Les Pirates d'Alger me font pâlir au milieu de Bruxelles: & ie me trouvois beaucoup plus aſſeuré, lors que i'eſtois au milieu de l'Ocean, & que ie voyois voſtre vaiſſeau tous les iours. Ie voudrois bien, que vous me tiraſſiez de toutes ces peines, en me mandant, que vous m'aymez touſiours, que vous vous portez bien, que vous eſtes à Londres ; & que pour le reſte de cét hyver, vous ne verrez point de hazards, que ceux que vous courez auprés de Mademoiſelle Helene. Ie vous ſupplie au reſte qu'elle n'achéve pas ſi fort de vous gagner le cœur, qu'il ne m'y reſte toûjours quelque place à ſes pieds. Vous ne me devez pas refuſer cette grace. Car ie ſuis, ie vous iure, de tout mon cœur

MONSIEUR,

*Voſtre, &c.*

*A Bruxelle ce 28. Fevrier.*

A MON-

## A MONSIEUR LE MARQUIS du Fargis.

### LETTRE IX.

)NSIEUR,

une extréme ſatisfaction de mon jugement: r touſiours creu, que vous ne m'aviez pas ou- quelque apparence que ie viſſe du contraire; & que ma mauvaiſe fortune, ne m'a pû obliger à ſeulement un ſoupçon de vous. I'ay touſiours ſ. ſur elles les manquemens que l'on pouvois venir d'alleurs: & en un temps, où elle ſemme vouloir priver de toutes les choſes qui m'et les plus cheres, ie pouvois bien croire qu'elle peſcheroit de recevoir de vos lettres. De ſorte ieur, que ie n'ay point uſé de cette rigoureuſe :, avec laquelle vous dites que ie vous pouvois mmer: & ie ſerois bien faché d'avoir ſi légére- fait le procées à une perſonne, qui a par tout de teſmoins de ſa generoſité, & de ſa vertu; & e qui il n'y a dans le monde que le Cardinal de lieu qui puiſſe avoir cette volonté. Ie vous a- pourtant, que quelque foy que i'euſſe en vous, ſté extrémement aiſe de voir des preuves de ce e croyois: & quoy que l'honneur que vous m'a- ait de m'eſcrire, & le teſmoignage que vous me ez de voſtre amitié, ne m'ait pas rendu plus é; il m'a rendu plus content. Si cette ioye pou- eſtre augmentée par quelque choſe: c'eſt par les rance qu'il vous plaiſt me donner, des bonnes s de Monſieur de Pluylaurens. Ie ſçay, Mon- , que vous avez aſſez de part dans ſon eſprit, pour oir reſpondre de ſes inclinations: & vous ſçavez quelle paſſion ie deſire de pouvoir mériter la ſien- Auſſi, quand ie lis dans voſtre lettre ce que vous lez, que vous avez donné ordre pour ma ſubſi- e pour un temps, de deça; & que ie ne vois point eurs de quelle ſorte vous y avez pourveu, ni par moyen i'interprette cela, que vous avez iugé, que

## A MONSIEUR.....

### LETTRE VIII.

MONSIEUR,

I'attendois avec impatience des nouvelles de ma quaiſſe : pource que i'eſperois, qu'elle ne viendroit pas ſans une de vos lettres : & qu'en me faiſant ſçavoir de vos nouvelles, vous me donneriez moyen de vous en dire des miennes. Je n'euſſe pas attendu iuſqu'à cette heure ſi i'euſſe ſçeu où vous eſcrire. Mais quelle aſſeurance peut-on avoir, de rencontrer un homme ſi peu arreſté, & qui ſe laiſſe emporter à tous les vents ? Il vous arrive quelquefois de faire cincq cens lieuës en ne bougeant de chez-vous : & ſans changer de maiſon, vous changez de climat, & de Royaume. Cette penſée trouble ſouvent mon repos. Ie crains qu'il ne puiſſe pas y voir beaucoup de conſtance avec tant de legereté : & il me fache d'avoir touſiours le meilleur de mon bien ſur la mer. Ie n'en ay point, ie vous aſſeure, que i'eſtime tant, que la part que vous m'avez donnée en vous. Mais comme c'eſt un bien que la fortune m'a procure, i'apprehende qu'elle ne me l'oſte. Ie n'entends plus de grands vents qui ne me faſſent peur, & que ie ne craigne qu'ils vous ſoient contraires. Les Pirates d'Alger me font pâlir au milieu de Bruxelles: & ie me trouvois beaucoup plus aſſeuré, lors que i'eſtois au milieu de l'Ocean, & que ie voyois voſtre vaiſſeau tous les iours. Ie voudrois bien, que vous me tiraſſiez de toutes ces peines, en me mandant, que vous m'aymez touſiours, que vous vous portez bien, qne vous eſtes à Londres ; & que pour le reſte de cét hyver, vous ne verrez point de hazards, que ceux que vous courez auprés de Mademoiſelle Helene. Ie vous ſupplie au reſte qu'elle nachéve pas ſi fort de vous gagner le cœur, qu'il ne m'y reſte toûjours quelque place à ſes pieds. Vous ne me devez pas refuſer cette grace. Car ie ſuis, ie vous iure, de tout mon cœur

MONSIEUR,

*Voſtre, &c.*

*A Bruxelle ce 28. Fevrier.*

A MON-

## A MONSIEUR LE MARQUIS du Fargis.

### LETTRE IX.

MONSIEUR,

I'ay une extréme ſatisfaction de mon jugement: d'avoir touſiours creu, que vous ne m'aviez pas oublié, quelque apparence que ie viſſe du contraire; & de ce que ma mauvaiſe fortune, ne m'a pû obliger à avoir ſeulement un ſoupçon de vous. I'ay touſiours reietté ſur elles les manquemens que l'on pouvois croire venir d'alleurs: & en un temps, où elle ſembloit me vouloir priver de toutes les choſes qui m'eſtoient les plus cheres, ie pouvois bien croire qu'elle m'empeſcheroit de recevoir de vos lettres. De ſorte Monſieur, que ie n'ay point uſé de cette rigoureuſe juſtice, avec laquelle vous dites que ie vous pouvois condamner: & ie ſerois bien faché d'avoir ſi légérement fait le procées à une perſonne, qui a par tout tant de teſmoins de ſa generoſité, & de ſa vertu; & contre qui il n'y a dans le monde que le Cardinal de Richelieu qui puiſſe avoir cette volonté. Ie vous avouë pourtant, que quelque foy que i'euſſe en vous, i'ay eſté extrémement aiſe de voir des preuves de ce que ie croyois: & quoy que l'honneur que vous m'avez fait de m'eſcrire, & le teſmoignage que vous me donnez de voſtre amitié, ne m'ait pas rendu plus aſſeuré; il m'a rendu plus content. Si cette ioye pouvoit eſtre augmentée par quelque choſe: c'eſt par les aſſeurance qu'il vous plaiſt me donner, des bonnes graces de Monſieur de Pluylaurens. Ie ſçay, Monſieur, que vous avez aſſez de part dans ſon eſprit, pour pouvoir reſpondre de ſes inclinations: & vous ſçavez avec quelle paſſion ie deſire de pouvoir mériter la ſienne. Auſſi, quand ie lis dans voſtre lettre ce que vous mandez, que vous avez donné ordre pour ma ſubſiſtence pour un temps, de deça; & que ie ne vois point d'ailleurs de quelle ſorte vous y avez pourveu, ni par quel moyen i'interprette cela, que vous avez iugé, que

l'asseurance d'estre aymé de deux si excellentes personnes, suffisoit pour me rendre heureux; & que cét honneur pouvoit suspendre tous mes maux pour un temps. L'on attend icy avec impatience Messieurs de Lingendes: & veu les grandes tempestes qu'il a fait, & le long-temps qu'ils mettent à arriver; i'en serois en peine, n'estoit que l'on m'a dit, qu'ils avoient esté pris par les Hollandois, & que cela leur a fait perdre un mois de temps. Le Comte-Duc m'a tesmoigné, qu'il importeroit extrémement qu'ils fussent icy; & qu'il regrettoit fort que l'on perdist tant de temps, pour ne pas sçavoir ce que son Alteſſe desire. Selon que ie puis iuger, il a autant d'envie que iamais de servir & de faire assister son Alteſſe, & monstre en cela beaucoup de passion. Ie crois, Monsieur, que vous donnerez advis de cecy à Monsieur de Puylaurens, à qui ie n'en escris rien; pource que la lettre que ie luy envoye estoit desia fermée, n'ayant veu le Comte-Duc qu'hier au soir. Ie n'oserois, ni ne puis sortir de ce lieu devant l'arrivée de Messieurs de Lingendes. Mais des qu'ils seront icy, & que l'ordre que vous dites que l'on à donné en ma faveur; aura produit quelque effet: rien ne m'yscauroit retenir, en usant du choix, que vous me faites l'honneur de me mander que l'on me laisse. Je partiray d'icy en diligence, & iray, Monsieur, vous rendre moy mesme les graces tres-humbles que ie vous dois, pour tant d'obligations que ie vous ay. Je sçay, qu'au moins pour les prémiers jours, ma conversation ne vous sera pas ennuyeuse: & que vous aurez du plaisir à m'entendre dire, combien vous estes icy estimé & aymé de tout le monde, & quelques particularitez que ie réserve à ce temps-la. Ie souhaite qu'il arrive bien-tost; & que ie vous puisse asseurer, mieux que ie ne puis faire icy, avec combien de passion ie suis,

MONSIEUR,

*Vostre, &c.*

*De Madrid ce 13. Mars 1633.*

A MON

## A MONSIEUR DE PUYLAURENS.

### LETTRE X.

MONSIEUR,

Cét homme que vous penſiez avoir délivré d'Eſpagne, n'a pu encore ſortir de Madrid : & la fortune ne m'a pas eſté en cela ſi favorable, que vous. Quelque contraire que ie l'aye ; ie ſouffre patiemment le mal qu'elle me fait, quand ie ſonge au bien que vous me voulez ; & i'eſtime beaucoup plus d'eſtre de vos amis que des ſiens, ſcachant que vous les ſçavez mieux choiſir & mieux conſerver. Il ſemble qu'elle ait arreſté les vents pour moy ſeul ; & que la mer ſoit navigable pour toutes ſortes de perſonnes, ſi ce n'eſt pour Meſſieurs de Lingendes. L'impatiénce avec laquelle ie les attends me donne tant d'inquiétude que ie vous aſſeure, Monſieur, que mes maladies ne m'ont pas tourmenté d'avantage. En cette occaſion, ſouvent ie me reſſouviens de vous : & ne puis m'empeſcher de ſouhaiter cette tranquilité d'eſprit que i'ay admirée autrefois : lors que ſur le penchant d'une de plus importantes affaires du monde, ie vous ay veu avec le meſme viſage que touſiours, & moins empeſché que pas-un, en une choſe où vous aviez plus de ſoin & d'intereſt que tous les autres. En cela, Monſieur, i'avouë que ie vois une difference infinie entre voſtre ame & la mienne. Mais cette meſme conſideration qui me fait conoiſtre ma foibleſſe, ſemble auſſi en meſme temps l'excuſer : puis qu'il eſt vray, que le déſir d'eſtre auprés de vous, & d'y remarquer de ſemblables actons, fait une grande partie de l'impatience que i'ay de me voir hors de ce lieu. Quand j'en ſeray ſorty par voſtre moyen ; ie mettray cette obligation entre les plus conſiderables que i'aye, d'eſtre touſiours,

MONSIEUR,

*Voſtre, &c.*

*De Madrid ce 6. Auril.*

## A MONRIEUR

### LETTRE XI.

MONSIEUR,

Le malheur qui a retardé mes lettres, & qui vous a empeſché de les recevoir, devant que vous me fiſſiez l'honneur de m'eſcrie pour la ſeconde fois : a eſté au moins heureux en cela ; qu'il vous à donné occaſion de faire une ſi grande bonté ; & à moy de recevoir tant de teſmoignage de la voſtre. Vos intereſts me touchent de telle ſorte plus que les miens : que ie vous aſſeure, Monſieur, qu'en cela ie n'ay pas eu tant de joye de connoiſtre que vous m'aymez beaucoup ; que de voir, que vous ſçavez parfaitement aymer ceux qui ſont à vous, & que voſtre generoſité merite toutes les loüanges qu'on luy donne. Vous ne la ſçauriez mieux faire paroiſtre, qu'en ayant ſoin d'une perſonne, qui vous eſt ſi inutile ; & en laquelle ie ne vois rien qui vous puiſſe obliger à cela, que l'extréme inclination que i'ay à voſtre tres-humble ſervice. Si d'aventure, Monſieur, vous y voyez quelque autre choſe : ie taſcheray : de ne pas démentir voſtre iugement, & d'eſtre tel que l'on ne vous accuſe pas de faire de mauvais choix, & d'employer mal un choſe ſi précieuſe que voſtre affection. C'eſt deſia, ce me ſemble, quelque diſpoſition à cela, que de vous honnorer auſſi particulierement que ie fais : & il n'y a qu'une ame bien faite, qui peuſt avoir une ſi iuſte & ſi grande paſſion qu'eſt celle que i'ay d'eſtre,

MONSIEUR,

*Voſtre &c.*

*De Madrid ce 17. d'Avril.*

AMON-

## A MONSIEUR de CHAUDEBONNE,

*Chevalier d'Honneur de Madame la Ducheſſe d'Orleans.*

### LETTRE XII.

MONSIEUR.

I'ay creu avoir trouvé un threſor, quand dans un meſme pacquet i'ay receu trois de vos lettres. Ce bonheur, me fait croire que ma Fortune eſt changée; & que ie vais entrer dans une ſaiſon plus heureuſe. L'arrivée de Meſſieurs de Lingendes me confirme encore cette opinion, & me fait eſpérer de ſortir bien-toſt de ce lieu. Au moins, mon devoir ne m'y arreſte plus, & une des chaiſnes qui m'attachoient icy, eſt rompuë. Il ne reſte plus que celle de la neceſſité: la quelle, ſi elle n'eſt la plus forte, eſt ſans doute la plus peſante; & ie croy, que i'auray peine à m'en défaire. Ce que ie vous puis dire, Monſieur, c'eſt que iamais eſclave n'eſt ſorty d'Alger, & n'a fuy de ſon Maiſtre avec tant de ioye, que i'iray trouver le mien. Ie vous ſupplie tres-humblement d'y prendre part; & que la preſence de Monſieur de Vauglas, ne vous empeſche pas de trouver la mienne à redire. On m'a appris, qu'il eſt logé avec vous. Ie vois bien quel hazard ie cours en cela: & combien il eſt difficile, que ie garde la place que i'avois dans voſtre amitié, & qu'il ait celle qu'il y merité. Je ne ſçay pas ce que vous en ferez. Mais il eſt difficile, que vous ſoyez en cela iuſte & conſtant tout-enſemble. Ie vous conſeille pourtant, Monſieur, d'avoir plus d'égard à vous, & à luy, qu'à moy. I'ayme mieux quitter quelque choſe de mon droit. Et ſi vous me demandez mon avis, la Iuſtice eſt la derniere vertu que l'on doit violer. Ie crains que cecy ne paroiſſe pas tant moderation, que prudence; & que l'on attribuë à fineſſe en moy, de feindre de demeurer d'accord d'une choſe, que ie ne puis empeſcher Quand il ſeroit ainſi, encore cela auroit-il ſon prix: & ce n'eſt pas peu de ſageſſe, de pouvoir diſſimuler en un intereſt ſi ſenſible. Voyez, Monſieur, en quel-

le bonne humeur m'ont mis vos lettres. I'ay oublié tous les ſoins qui m'agitoient, & il me ſemble, qu'il ne me reſte plus rien à craindre, ſi ce n'eſt que vous aymiez Monſieur de Vauglas plus que moy. Cependant, il me faut trouver moyen de ſortir de ce lieu: & reſoudre, ſi ie m'en dois retourner par la France ou par la Mer: & quel péril i'ayme mieux courre, d'eſtre noyé, ou d'eſtre perdu. Mais pourveu que vous m'aymiez touſiours, ie ne me donneray point de peine du reſte: & ie dois, ce me ſemble, eſtre aſſeuré contre la fortune, moy qui ay l'honneur de vous avoir connu ſi particulierement, & qui ſuis depuis ſi long-temps.

Monſieur, i'avois à mettre icy mille tres-humbles baiſe-mains pour beaucoup de perſonnes. Mais cela voudroit plus de temps que ie n'en ay. Ie crois qu'il vaut mieux les faire tous à Madame la Comteſſe de Barlay mont.

MONSIEUR,

*Voſtre, &c.*

*De Madrid ce 17. d'Auril 1633.*

---

## A MONSIEUR.....

## LETTRE. XIII.

MONSIEUR,

Enfin ie penſe que l'enchantement eſt rompu. Au moins, il me ſemble qu'il n'y a plus rien qui me puiſſe arreſter. Mais ie n'oſerois me vanter de ſortir de ce lieu, iuſques à ce que i'en ſois bien loin. Eſtant à la veille de mon partement: ie vous eſcris avec le peu de loiſir que vous pouvez imaginer que doit avoir un homme auſſi négligent que moy; & qui a accouſtumé de remettre toutes choſes iuſques au dernier jour. Outre quelques affaires qui me reſtent, il me faut aller dire adieu à Donna Antonia, Donna Ynez, à Iſabelica, à la Guzmana, à la Catalana, y a las dos Toledans. Il faut que i'envoye un recadeà Donna Elvira; que i'eſcrive un billet à Donna Urraca; & que ie donne des chapins y un manto à Donna Alonza, & un Chapelet à ſa mere Donna Pedraza. Sans mentir, Monſieur.

ſieur, i'ay veſcu icy comme un Saint. Mais ie n'ay pû moins, que defaire toutes ces amitiez. Ie vous aſſeure pourtant, qu'elles ne m'ont point desbauché & ſi vous me paſſez en toutes les autres vertus, ie me puis vanter d'avoir exercé en ce païs une temperance que vous auriez malgrédé. Le Diable n'eſt iamais ſi à craindre, que ſous les formes où il apparoiſt icy; & il y a de certains yeux noirs, dans leſquelles quand il ſe met, il fait tout ce qu'il veut; & il n'y a point d'exorciſme qui l'en puiſſe caſſer. Ie m'en vay trouver à Seville des Démons ancore plus dangereux, & qui ſont de ceux qui l'on appelle Ignes. Pource qu'il n'y a guéres d'embarquemens à Saint Sebaſtien, & que l'on n'y trouve que defort petits vaiſſeaux, ie me ſuis réſolu de prendre cette route. Beaucoup me le déconſeillent, pour les grandes chaleurs qu'il y a en cette ſaiſon en Andalouſie. Mais il me ſemble, qu'il eſt difficile que ie meure de chaud; & c'eſt une ſorte de mort que ie ne puis apprehender. Si d'avanture le Soleil, la Mer, ou les Pyrates (i'ay tout cela à craindre) accourciſſent mon voyage & ma vie: ie vous prie tres-humblement, Monſieur, d'avoir ſoin de mon pere, en luy faiſant obtenir ma ſuruivance; & de ne me plaindre qu'autant que vous iugerez raiſonnable, c'eſt à dire fort peu. Mais au cas que i'echape, comme ie l'eſpere, (car il me ſemble, quil me reſte plus de temps à vivre, & que ie ne dois pas ſi toſt guérir de la colique;) ie vous ſupplie de me faire la grace de penſer à ma fortune: & s'il arrive quelque changement durant mon abſence, de voir s'il y aura lieu de faire quelque choſe en ma faveur. Ie croy, Monſieur, outre l'extremé bonté que Monſeigneur a pour tous ſes ſerviteurs, que vous y trouverez encore quelque choſe de particulier pour moy; & qu'encore que i'aye eſté eſſoigné depuis un an de ſa perſonne, ie n'auray rien perdu de la bonne volonté dont il a pleû de tout temps à ſon Alteſſe de m'honnorer. Pour ce qui eſt de Monſieur de Puylaurens, ie vous reſpons de ſon affection: & ie ſuis aſſeuré, qu'il ſera bien aiſe d'avoir moyen de faire du bien à une perſonne, en qui il croit qu'il y en a un peu, & au moins, de la fidelité de laquelle il ne ſçauroit douter. Il n'y a pas

trois iours que ie parlay long-temps de luy, & en telle occurence. & à telle perſone; que ie croy que ie puis dire. que ce fut avec quelque utilité. Cette eſtoile que vous ſçavez qui me fait quelquefois aymer plus que ie ne mérite, a fait ſon effet en celuy qui peut tout icy; & ie me puis vanter à vous, à qui ie puis dire toutes choſes; qu'il m'a temoigné une affection tres-particuliere. Ie croy, Monſieur, que s'il eſtoit beſoin, Monſieur le Marquis du Fargis, parleroit auſſi tres-volontiers pour moy. Mais ie vous ay aſſez d'autres obligations à l'un & à l'autre: & ie deſire avoir celle-là à Monſieur de Puy laurens tout ſeul. Si vous voulez, Monſieur, m'obliger autant en autre choſe faites-moy, s'il vous plaiſt, la faveur de faire ſouvenir vos amis de moy: ſouvenez-vous en ſouvent vous-meſme: & croyez que ie ſuis de tout mon cœur,

*Voſtre, &c.*

*Le 9. de Juillet* 1633.

---

## MONSEIGNEUR LE COMTE-DUC *d'Olivares.*

### LETTRE XIV.

MONSEIGNEUR,

Ie ne puis defférer plus long-temps à me ſervir de la permiſſion que vous m'avez donné; & à vous dire, qu'apres avoir veû la plus belle partie de l'Eſpagne, ie demeure touſiours dans l'opinion que i'avois, qu'elle n'a rien de ſi rare que V. E. Dans tous les lieux où i'ay paſſé, ie n'ay rien remarqué avec tant de plaiſir, que le reſpect que tout le monde porte à voſtre nom, & aux recommandations qui viennent de voſtre part. Celles dont il a pleû à V. E. de m'honorer, ont fait par tout l'effet que i'en pouvois eſperer: mais nulle part, comme dans l'Alcaçar de Seville, où i'ay trouvré tout le bon accueil, & toute la courtoiſie, qui ſe doit attendre d'un, lieu où vous commandez. C'eſt à mon avis la piece de toute l'eſpagne, qui mé-

rite

rite autant d'eſtre veuë, & ſi l'Eſcurial a quelque choſe de plus grand, & de plus magnifique; ce Palais a des dons particuliers, & de graces naturelles, qui le rendent remarquable entre tous les autres. Ie vous aſſeure pourtant, Monſeigneur, que ſes dorures, ſes iardins, & ſes fontaines, ne ſont pas les choſes qui m'y ont ſemblé les plus agréables: & i'y eſtimay plus que tout cela, la rencontre que i'y ay faite d'un Gentil-homme, qui parle de V. E. quaſi avec autant d'affection que moy, & qui m'a apris beaucoup de particularitez de cette vie, qui me ſemble la plus admirable du monde. Ie prie Dieu, Monſeigneur, qu'elle ſoit auſſi longue que belle: & qu'il me conſerve la mienne, iuſqu'à ce que i'aye pû témoigner à V. E. combien veritablement i'honnore les ſingulieres vertus qui ſont en elle, & avec quelle paſſion ie ſuis,

*Voſtre, &c.*

*A Seville ce* 16. *Aouſt* 1633.

---

## A MONSIEUR LE CHAUDEBONNE

### LETTRE XV.

MONSIEUR,

Si ie meurs, voſtre Philoſophie vous conſolera aſſez. Mais ie croy que ce ſera avec quelque peine; & qu'il y a long-temps que la Fortune ne vous a rien fait perdre qui vous fuſt ſi cher. Ie penſe qu'il ſeroit bien mal à propos, que ie vous donnaſſe icy des aſſeurances de mon affection. Vous connoiſſez mon cœur, comme celuy qui l'avez fait en partie: & vous ſçavez les obligations que ie vous ay. Cela eſtant, il eſt impoſſible, que vous ne voyez bien, que vous l'avez tout-entier. Ie reconnois, Monſieur, que c'eſt à vous à qui ie dois le meilleur de ma vie; & à qui i'eſpere devoir la reſolution que i'auray à mort. Si i'en viens juſques-là, comme il eſt aſſez douteux, ie vous ſupplie tres-humblement de conſoler mon pere autant que vous pourrez; & de dire adieu pour moy à toutes

à toutes mes amies, que ie quitteray avec quelque forte de regret. Ie vous ſupplie auſſi tres-humblement, de vouloir reconnoiſtre pour moy les obligations que i'ay à Monſieur de Puylaurens. Pour ce qui eſt de l'amitié que vous avez pour moy, ie vous prie de la continuër touſiours. Car c'eſt une choſe que ie ne me puis réſoudre de perdre, meſme en quittant le monde. Adieu Monſieur, ie ſuis comme vous ſçavez,

MONSIEUR,

*Voſtre, &c.*

*A Madrid le* 11. *de Septembre* 1632.

---

## AU MESME.

## LETTRE XVI.

MONSIEUR,

Je croy que vous me plaindrez d'eſtre arreſté ſi long-temps en un ſi miſerable lieu: & de voir que ie fois plus de jours pour aller de Douvre à Dunquerque que ie n'en ay employé pour paſſer de Lisbonne icy. Dans l'ennuy que i'y ay eû, ce m'a eſté une extréme conſolation d'y avoir la compagnie de Monſieur le Chevalier de Balantin. Il a creû, que paſſant par Bruxelles, il pourroit avoir beſoin d'amis, pour avoir un paſſeport, ou pour quelques autres affaires: & i'ay penſé, Monſieur, que ie vous ferois ſervice à tous deux, en vous le recommandant. Il eſt homme de condition: & lequel, outre cela, a toutes les autres qualitez qui ſont un honneſte homme. Cela ſuffit pour vous le rendre recommandable. Mais ie crois de voſtre bonté & de l'honneur que vous me faites de m'aimer, que vous ferez encore quelque conſideration, de ce que ie vous ſupplie tres-humblement de l'aſſiſter de voſtre crédit. Je mettray cette obligation, entre les plus grandes que i'aye d'eſtre,

MONSIEUR,

*Voſtre, &c.*

*A Douvre le* 17. *de Decembre.*

A MON-

## A MONSIEUR DE LA JONQUIERE.

### LETTRE XVII.

MONSIEUR

Il n'y a pas deux autres hommes au monde, qui s'ayment si constamment, ni si commodément, que vous & moy. Car encore que nous soyons séparez de cent cinquante lieuë; ie vous honnore & vous ayme autant, que lors qu'il n'y avoit qu'une maison entre nous. Et quoy que vous ne me disiez, au plus, qu'une fois en un an, que vous m'aymez: i'en suis aussi asseuré, que lors que vous me le temoigniez tous les jours. Je crois, Monsieur, que vous avez pour moy la mesme affection, & la mesme constance: & qu'ayant connu mon cœur & mon esprit, en un temps où ils n'estoient pas capables de se déguiser; vous en avez assez bonne opinion, pour croire, que ie vous conserve tousiours la part que vous devez avoir en l'un & en l'autre. A la verité, vous m'y avez tellement obligé; & de plus, mon inclination m'y porte de telle sorte: que ie vous iure, que ie n'auray jamais de maistre ni de maistresse, à qui ie ne manquasse aussi-tost qu'a vous & que de tous mes devoirs, il n'yen a pas-un, au quel ie satisface avec plus de plaisir, qu'à celuy de vous chérir & de vous honnorer. Continuez-moy donc, s'il vous plaist, tousiours l'honneur de vostre amitié; & croyez qu'elle n'est pas tout à fait mal employée; puisque ie suis, & seray toute ma vie,

MONSIEUR,

*Vostre, &c.*

*A Paris le 8. Ianvier 1638.*

---

## A MONSEIGNEUR.....

*Cette Lettre n'est pas entiere, y ayant quelque chose qui manque au commencement, & à la fin.*

Est-il permis de passer ainsi legerement par dessus les accidens les plus remarquables de voltre vie; & ne le:

leur donner pas plus de place en voſtre hiſtoire, que celle d'une ligne? Ceux-là ſont pardonnables, qui voulans deſcrire en un petit eſpace toute la rondeur de la Terre: nous déſignent une grande & groſſe Ville par un point: & une large & longue reviere par un ſimple trait de plume. Mais vous, à qui la Fortune, outre le loiſir de faire les actions que vous faites, laiſſe encore celuy de nous les conter: vous n'en devez pas uſer ainſſi. Vous nous devez faire voir les choſes en leur iuſte eſtenduë: ou pluſtoſt, comme vous nous les monſtrez de loin, les groſſir & amplifier? ainſi qu'aux piéces que l'on voit placet bien au deſſus de noſtre veuë, les Statuaires adjouſtent touſiours quelque choſe au delà de leur naturelle grandeur. Ie ſçay bien que vous n'eſtes pas grand enlumineur de vos actions; que difficilement pourriez-vous rien nous déguiſer à voſtre avantage; & que vous auriez de la peine à les relever au delà de leur vray prix. Mais au moins ne les diminuëz pas, ſi vous n'y voulez rien adjouſter. La Verité, qui veut eſtre entiere, & qui ne ſe peut peindre à demy, s'offence également des deux extremitez. Toutefois, comme ceux qui luy preſtent quelque choſe, ſemblent la mieux aymer, que ceux qui luy oſtent: pour nous la repréſenter telle qu'elle doit eſtre, parez-la un peu davantage. Vous faites honte à une ſi chaſte & ſi ſévere Déeſſe, de nous la montrer toute nuë. Il n'y a que Vénus dans le Ciel qui oſe paroiſtre ainſi. Vous devez, ſans doute, eſtimer & doter davantage le plus belle accident de voſtre vie. Ceſar, en treize ou quatorze ans qu'il ſurmonta le Monde, ou pour le dire plus glorieuſement, qu'il aſſuiétit Rome à ſes loix: ne ſe vit pas en un hazard pareil: & nous ne voyons point que le péril l'ait iamais abordé de ſi prés. Toute la Terre ſaigna pour ſa querelle. L'Europe, l'Aſie & l'Afrique en rougirent à diverſes fois: & comme ſi trois gouttes de ſon ſang euſſent eſté encore un trop riche prix pour l'Empire de l'Univers, luy ſeul, entre tous les ſiens, n'en répandit point du tout. Mais voyez en cecy la trahiſon de la Fortune. Elle le garda entir, & le ſauva de la moindre égratignure, au milieu de tant de batailles, & de tant de millions d'Ennemis armez à ſa ruine pour apres, eſtant

eſtant Empereur du monde, parmy ſes Amis deſarmez, & au Sénat, le faire percer de trente-deux coups. Cette derniere action me fait croire, quelque bon viſage qu'elle luy fiſt, qu'elle ne luy voulut iamais de bien: & que forcé elle fit alliance avec ſa vertu, pour ſembler y avoir contribué quelque choſe & prendre part avec elle, à la gloire de tant d'illuſtres actions.....

## BILLET

*A Mademoiſelle de Marolles.*

## LETTRE XIX.

LA Fée qui nous broüilla hier au ſoir, eſt une des plus malicieuſes qui fut iamais, & les maledictons de toutes les autres ne m'auroient pû cauſer tant de mal, qu'elle m'en a fait. Ie ne m'offençay point de ce que vous me reprochaſtes que ie ne ſuis point d'humeur accommodante. Car c'eſt une qualité, dont on vous accuſe plus que moy: & qui ne peut eſtre un de faut, puiſque elle ſe rrouve en une perſonne toute parfaite. Mais ie vous trouvay trop cruelle, quand vous-vo is empeſchaſtes de tourner les yeux ſur moy; & que du plus beau viſage du monde vous en fiſtes un mauvais. Il me ſembla alors que tout le Ciel me regardoit de mauvais aſpect; & qu'il ſe faiſoit deux éclipſes de Soleil tout à la fois. Cela me couvrit le cœur de ténebres & de frayeurs qui ne m'on point laiſsé repoſer: Et quelque orageuſe qu'ayt eſté la nuit paſsée, elle n'ay point égalé celle que vous m'avez iettée dans l'eſprit. Elle dure encore, ie vous aſſeure: & quoy qu'il faſſe iour pour les autres, il n'y en aura point pour moy, que vous ne me l'ayez donné. De l'humilité avec laquelle ie vous parle, vous devez iuger, que ie ne ſuis pas ſi glorieux que vous dites, & que ſi ie ſuis point accommodant, ie ſuis au moins racommodable. Si vous l'eſtes autant que moy, vous receurez mes ſatisfactions, & mes preſens. I'avois nous-jours gardé ce ruban gris de lin, pour me ſauver dans une neceſſité comme celle où ie me trouve.

Souffrez

Souffrez qu'il faſſe l'effet que i'en ay eſpere; & qu'il me tire du laborinthe où ie ſuis. Ie ne ſçaurois nier, que ie n'aye fait une faute puisque ie vous ay faſchée. Mais, au moins, i'ay ſçeu trouver quelque couleur pour la couvrir, & vous ne ſçauriez dire qu'elle ne ſoit pas belle, puiſque s'eſt celle que vous aymez. Vous en verrez tantoſt une autre ſur mon viſage, qui vous devra encore plus toucher; & qui vous dira le reſte de ce que ie n'oſe vous eſcrire icy.

---

## A MONSIEUR.....

## LETTRES XX.

MONSIEUR

I'ayme miex vous eſcrire plus ſouvent, & vous payer à pluſieurs fois. Cela ſera plus commode pour vous & pour moy, que ſi à un coup ie vous baillois une grande ſomme, qui ſeroit enduyeuſe à compter, & où il pourroit paſſer qeaucoup de fauſſes piéces, Fauſſes piéces ſont celles où il y entre du ſuif. C'eſt une queſtion celébre en Droit *Virum creditor cogi poſſit accipere debiti partem*, & les Cleres tiennent que non? *Quia*, ce diſent-ils *c. particularis ſolutio multa habet incommoda.* Mais vous ne me traiterez pas cant à la rigueur. Auſſi ſeriez vous au hazard de perdre le debte entiere, ſi vous ne vouliez rien recevoir de moy, que quand ie me pourray aquiter en un coup de tout ce que ie vous dois. Car ie ne ſuis pas ſolvable pour cela. Et quoy que ie face, ie vous devray touſiours de reſte. Mais tout ce que ie vous contre icy, n'eſt pas de l'argent comptant. Vous voulez que ie vous diſe de mes nouvelles. Hé bien? ie perdis à trois dez, il y a trois mois, quinze ces eſcus; ie dis bien payez. Voila une dangereuſe mouſquetade. Elle m'emporta une grande partie de mechauſſes; & il n'en foudroit guéres de ſemblables pour m'emporter ma chemiſe. Cela va mal. Vous en ſerez faſché. Mais il y a trois mois que ie ne iouë plus: & j'ay fait grande, mais ie dis celébre reſolution de ne plus iouër. Si ie la garde, n'ay-ie pas beaucoup gagné? Ie n'oſerois pas trop m'en aſſeurer,

Car

Car ie ſerois devenu bien peu Philoſophe, ſi ie m'oſois répondre aſſeurément de moy-meſme. Tant-y-a que ſi i'en doute, c'eſt de la meſme ſorte que ie pourrois douter, ſi ie ne m'iray pas ietter à ce renouveau dans Breda. Il n'y a pas grande apparence. Mais ſi vous voulez, que i'en ſois encore plus aſſeuré, faites que ie vous le promette, & demandez-le moy par l'amitié que ie vous dois. Ie me réſervay deux cens eſcus, comme une table de naufrage, ſur laquelle i'ay vogné aſſez plaiſamment d'un coſte & d'autre, touſiours riſſlant, comme vous ſçavez. Enfin, ie pris terre à Orleans, où ie me ſuis r'aſſraiſchy deux mois durant. Ie vous dirois ce qui m'y a tenu ſi long temps. Mais il faudroit que nous euſſions un chiffre entre nous deux. Cela ſeroit plaiſant, qu'un paquet de la ſorte tombaſt entre les mains des ennemis: & qu'apres avoir bien exercé tous les déchifreurs de l'armée; au lieu d'y trouver quelque entrepriſe ſur Anvers, ou quelque grand deſſein ſur l'armée du Marquis; on n'y trouvaſt que des..... de celle-cy, ou de celle-là. Mais vous, mandez-moy ſi vous-vous en paſſez; & ſi voſtre premiere reſolution dure encore. Selon que l'on m'a parlé de ce pays-là, ie voudrois que vous..... Mais ie m'imagine qu'il eſt bien difficile de.....ſous des huttes, & principalement quand on les a faites. C'eſt une eſtrange vie que celle de delà, Monſieur de la Conquiere m'en a fort dégouſté. Mais mandes-moy plus particulierement tout ce que vous faites. Vous ne nous eſcrivez que des menaces: & ſi vous ne me faites réponce, ce dites vous, celle cy ſera la derniere que ie vous eſcriray. *Buena es la ſlema por dios.* On voit bien, que vous parlez en homme, qui avingt-cinq mille hommes de pied, & quatre mille chevaux. Mais deffenſes à vous pourtant de plus uſer de tels termes. On vous a oſté voſtre muſeliere en ce pays-là. Mais nous irons vous la remettre. Vous ne voyez pas, que la pluſpart du temps, nous n'avons rien à vous conter. Et vous avez tort de me dire que i'ay plus de choſes à eſtire que vous eſtant en lieu, où il y a plus de nouvelles. Car les farces de la Cour & les gazettes.....

A MOIN-

## A MONSIEVR.....

### LETTRE XXI.

MONSIEUR,

Le ſoin que vous avez eû de l'affaire dont ie vous avois parlé, n'a pas eſté employé ſi peu utilement que vous dites. Car cela m'a eſté un témoignage, que vous me faiſiez l'honneur de m'aymer : & ie tiens cette fortune-là beaucoup au deſſus de l'autre que ie pretendois. Ie vous le dis ſans menrir, ie me laiſſe bien plus toucher à la gloire, qu'à l'ambition : & ainſi il n'y a point de place au monde, tant proche fuſt-elle des Roys, que ie ne priſaſſe moins, que celle que vous me donnez en vos bonnes graces. Il me déplaiſt ſeulement, que tant de faveur, que vous me faites, demeure ſans reconnoiſſance, & qu'il ne me reſte plus rien que vous puiſſiez de nouveau acquerir en moy. Mais ſouffrez, s'il vous plaiſt, que ie ne donne aucune part de mon affection, à l'obligation que ie vous ay : puiſque ie l'ay deſia donnée toute entiere à voſtre merite ; & que dés le premier iour que i'eus le bon-heur de vous bien connoiſtre, ſans ſçavoir ſi vous m'aimeriez ou non, ie fus parfaitement, &c.

---

## A MONSIEVR.....

### LETTRE XXII.

MONSEIGNEUR,

Ie craignois que mes lettres, ſi elles venoient ſeules, ne fuiſſent, pas trop bien reçeuës de vous : & ſans cela ie vous aurois remercié il y à long-temps de la faveur qu'il vous a pleû me faire. Mais i'ay penſé qu'elles n'arriveroient pas trop tard : pour veu qu'elles vinſſent avec celles de mademoiſelle du Pleſſis : & que vous leur feriez toûjours fort bon àccueilles trovant en ſi bonne coinpagnie. Ie portay à cette belle Dame la lettre que vous luy eſcriviez, auſſi toſt que ie l'eus reçeuë : & ie vous puis dire, ſans vous flatter, qu'elle fut

fut leuë d'elle en me préſence plus d'une fois : & q'elle en demeura parfaitement contente & ſatisfaite. Ne croyez pas neantmoins, pour ce que ie vous en dis, eſtre mieux, dans ſes bonnes graces : & ne prenez pas cela pour un témoignage de beaucoup d'affection. Car ce que vous luy avez eſcrit eſtoit de ſorte, qu'il euſt causé le meſme effet en une perſonne indifferente. & ie ne crois pas qu'il y ait femme au monde, qui ne l'eût reçeuë avec beacoup de contentement ; ſi ce n'eſt peut-eſtre qu'il y en ayt quelqu'une qui n'ait point de vanité. Auſſi, ſi vous eſtimez à quelque fortune la grace que l'on vous fait de vous en remercier ; ie ne pretens pas, que vous m'en ſçachiez aucun gré : ni que vous croyez que mes prieres & mes ſollicitations y ayent contribué quelque choſe. Car ie ne crois pas qu'il ſe puſt faire qu'une ſi bonne lettre demeuraſt ſans réponſe ; ni que celle qui l'a receuë puſt rien oublier, de tout ce qui vous peut obliger à luy en faire voir une ſecunde. Dans celle qu'elle vous envoye, vous verres des preuves de ce que ie vous dis. Mais vous les aurez deſia veuës en liſant cecy. Car ſans doute elle aura eſté ouverte la premiere. Et c'eſt-là, que vous iugerez, ſi ie ſuis menteur, & ſi vous ne l'eſtes pas, lors que vous-vous dites mal heureux. Au moins, ayant des aſſeurances du contraire de ſi bonne main, vous ne devez plus, ce me ſemble, vous appeller ainſi ; ni vous plaindre davantage d'une abſence, ſans laquelle vous ne pouviez pas recevoir cette faveur. Pour moy, quand toutes ces conſiderations-là n'y ſeroient point, ie ne pourrois pas eſtre triſte de voſtre mal, tant que ie vous entendrois plaindre de ſi bonne grace ; ni eſtre touché de pitié, pour vous voir en une condition, que i'eſtimerois pluſtoſt digne d'envie. Car ſans mentir, ie ne puis pas comprendre, que l'on puiſſe ſe plaindre de la ſolitude, eſtant auprés de Madame la Comteſſe de Moret ; ni croire qu'un honneſte homme puiſſe eſtre mal-heureux avec elle. Et en verité depuis qu'elle eſt partie d'icy, & qu'elle vous en a emmené ; ie trouve dans Paris ce deſert, que vous trouvez dans vos foreſts : & ie ne pourrois pas voir le Cloiſtre ſans triſteſſe, quand meſme la plus belle Dame qui y ſoit ſe diſpoſeroit à m'y donner tout contentement.

ment. Mais pourtant, parmy cét ennuy, ie me m'eſtime pas encore tout à fait mal-heureux : puiſque vous me faites l'honneur de vous ſouvenir quelque fois de moy; & de croire que ie ſuis de tout mon cœur, & plus que perſonne du monde.

MONSIEUR,

*Voſtre, &c.*

---

## A MONSIEUR.....

### LETTRE XXIII.

MONSEIGNEUR,

Ie n'ay point d'autre excuſe à vous donner du long-temps que i'ay eſté à vous eſcrire, & à m'aquitter de de ce que ie vous dois; que ma pareſſe. Outre la mienne naturelle, i'ay encore contracté celle du pays où ie ſuis; qui paſſe ſans doute en fainéantiſe toutes les Nations du monde. La pareſſe des Eſpagnols eſt ſi grande, qu'on ne les a iamais pû contraindre à balayer devant leurs portes : & il en couſte quatra vingts mil eſcus à le Ville. Quand il pleut, ceux qui apportent du pain à Madrid, des Villages ; ne viennent point, quoy qu'ils le vendiſſent mieux ; & ſouvent il y faut envoyer la Juſtice. Quand le bled eſt cher en Andalouſie, s'ils en ont en Caſtille, ils ne prennent pas la peine de l'y envoyer ; ni les autres d'en venir querir : & il faut qu'on leur en porte de France, ou d'ailleurs. Quand un Villageois qui a cent arpens, en a labouré cinquante : s'il croit en avoir aſſez, il laiſſe le reſte en friche. Ils laiſſent les vignes venir d'elles-meſmes, & ſans y rien faire Un Italien qui tailla la ſienne ; en trois ans la racheta de prix. La Terre d'Eſpagne eſt tres-fertile : leur ſoc n'entre que quatre doigts dedans ; & ſouvent rapporte quatres-vingt pour un. Ainſi, s'ils ſont pauvres, ce n'eſt que parce qu'ils ſont rogues & pareſſeux.....

A MA-

## A MADAME.....

### LETTRE XXIV.

VOus ſçavez vous deffendre de ſi bonne grace, que ie ne feindray plus de vous accuſer : & ſi d'aventure juſqu'icy ie l'ay fait iniuſtement, vous ne devez pas vous en plaindre, ni moy m'en repentir ; puiſque cela a fait naiſtre un ſi bel effet ; & qu'il vous en eſt revenu tant de gloire, & à moy tant de contentement. Ie fus ravy hier, quand ie vis une page & demie eſcrite de voſtre main. Ie ne me ſouviens pas de avoir iamais eſté ſi content, ni de avoir veû tant de belles choſes enſemble : & pour vous dire le vray, la plus grande marque que ie voye en vous de n'eſtre pas coupable, c'eſt de ce que vous traitez ſi doucement vos accuſateurs ; & que vous faites tant de bien à ceux qui ont dit tant de mal de vous. La moitié de ce que vous m'avez eſcrit pourroit juſtifier la plus criminelle perſonne du monde : & l'innocence meſme ne me ſembleroit pas ſi belle, ni ſi aymable, que la deffenſe que vous donnez a vos fautez. Apres cela, vous pourrez faire prendre à ma creance tel parti qu'il vous plaira. Car tant que vous parlerez ainſi, ce ne ſera plus la verité qui ſera la plus forte choſe du monde ; & voſtre Eloquence luy oſtera cette qualité. Ie remets donc toutes mes opinions entre vos mains. Celles que ie tenois les plus vrayes, me ſembleront les plus injuſtes, ſi vous ne les approuvez pas. Ie croiray, ſi voulez, que vôtre Religion eſt meilleure que la mienne ; que le Roy n'a point de plus fidelles ſuiets, que ceux de la Rochelle, qu'il ſeroit plus expedient, pour le bien de l'Eſtat, d'abattre la Citadelle de Mets, que le Baſtion de l'Euangile ; & que mon affection n'eſt de guéres plus grande que la voſtre. Mais ie croiray touſiours, & cela quand vous ne le voudriez pas, que vous n'avez pas au monde voſtre pareille ; & qu'on ne vous ſçauroit aſſez aymer. Adieu.

A MA-

## A MADAME.....

### LETTRE XXV.

VOus ne fiſtes iamais une ſi bonne lettre que la derniere que i'ay receuë de vous : & ce qui m'a empeſché d'y reſpondre pluſtoſt ; c'eſt que i'ay employé à là lire tout le loiſir que i'ay eu depuis. Encore ne m'en puis-ie laſſer, tant i'y trouve de gentileſſes de tous coſtez. Sans mentir, ie ne voudrois pas n'avoir point eſté abſent de vous à l'heure que vous l'avez eſcrite. Car cela n'euſt empeſché de recevoir ce contentement : & ie doute ſi voſtre preſence m'en euſt pû donner un plus grand. Ce Careſme-prenant, que vous dites que vous eſperez apres Paſques, m'a beaucoup plus reſiouy que celuy qui eſt paſſé : & ſur la fin, vous me reprochez ſi doucement ma negligence, & vous aiouſtez ſi à propos, *i'ayme mieux dire comme vous, mandez-moy ce qu'il couſtera :* que ie ne croy pas que vous avez iamais rien dit de ſi bonne grace. M... (pardonnez-moy ſi ie vous le dis) mais il falloit que vous fuſſiez en bonne humeur : & en verité, vous me faites bien glorieux, de me dire. que nous nous rencontrons en nos penſées; puis que vous rencontrez ſi bien aux voſtres. Mais puis que cela eſt, vous n'en euſtes que de bien gayez ces iours paſſez, & vous ne vous eſtes entretenuë que de belles imaginations. Car pour moy, il y a long-temps que ie n'ay veû les miennes en un eſtat ſi plein de repos, & de tranquillité; & i'oſe encore dire, de contentement. Peut-eſtre, qu'en la fortune où ie ſuis, il me ſied mal de parler ainſi; & que ie ne deurois eſtre capable de rien de tout cela, puis que ie ne vous voy point. Mais excuſez moy, s'il vous plaiſt : ie n'ay pû m'empeſcher d'eſtre content, apres avoir receu voſtre derniere lettre. Et de plus, i'ay veu depuis quatre iours un homme qui m'a dit tant de bien de vous, que de long-temps ie ne ſçaurois eſtre triſte. Ce fut Monſieur..... afin que vous ſçachiez à qui nous avons cette obligation. Il me parla trois heures de voſtre eſprit, de voſtre douceur, & de tout ce qui eſt d'aymable en vous : & me diſt en ſuite, que

vous

vous eſtiez la plus melancolique du monde. I'avouë que cette derniere qualité me pleut pour le moins autant, que pas une des autres ; & que cela me chatoüilla le cœur plus doucement, que toutes les loüanges qu'il vous avoit données. Il me deſcrivoit ſi bien vos reſveries, & l'indifference que vous avez pour toutes choſes ; que, ſans mentir, le cœur me fendit de pitié: & neantmoins, pour rien du monde, ie n'euſſe voulu que vous euſſiez eſté moins triſte. Voila de merueilleuſes contradictions: & ſi vous n'eſtiez frappée de la meſme maladie que celuy qui vous les eſcrit ; à peine les pourriez-vous croire. La triſteſſe & la ioye me poſſedoient-également : & celuy qui parloit à moy, en eût veû-ſans doute quelque choſe. Mais elles eſtoient toutes deux ſi meſlées en mon viſage, que ni l'une ni l'autre n'eſtoient reconnoiſſables. Auſſi, ſans s'apercevoir du trouble qu'il cauſoit en moy, il me reprochoit que ie ne vous aymois pas aſſez : & que ie n'eſtimois pas ſelon ſon prix une affection ſi parfaite que la voſtre. Il me dépleut de le voir ſi peu iudicieux: & deſlors i'eus peur qu'il ne ſe fuſt trompé en iugeant de voſtre paſſion, puiſqu'il ſçavoit ſi mal reconnoiſtre la mienne. Car ayant dit tant de bien de vous, il y alloit de mon intéreſt d'avoir bonne opinion de ſon iugement : & i'euſſe bien voulu en avoir de meilleures marques. Mais cela n'eſt-il pas eſtrange ? ie ſçavois mieux que luy tout ce qu'il diſoit de voſtre eſprit, & de vos humeurs, & ie ne croy pas qu'il y ait perſonne au monde, qui vous ſçache mieux connoiſtre, ni plus eſtimer que moy : & pourtant, toutes les fois qu'il vous loüoit, comme s'il m'euſt appris quelque nouveauté, ou s'il m'euſt dit quelque choſe que ie n'euſſe point ſçeuë, i'eſtois ravy de ioye ; & cét entretien m'a donné tant de contentement, que ie doute ſi le voſtre meſme m'a iamais eſté plus agréable. Parmy tous ces plaiſirs, ie n'ay eû qu'un dépit, que vous m'ayez averty d'une choſe, que ie penſois faire, ſans que vous y ſongeaſſiez ; & que i'aye eſté prévenu de vous au deſſein que i'avois. Et en verité, vous avez trop d'impatience ; & vous me deviez donner encore un peu de temps. Car ie veux mourir ſi ie n'y ſongeois : & ie ne vous puis dire le regret que i'ay,

que

que vous m'en ayez parlé la primiere. Mais ne vous faschez point de n'avoir pas eû plûtoſt mon portrait. Car auſſi-bien les primiers mois de cette abſence m'avoient tellement changé, que vous ne m'auriez pas reconnu : & ie differois à vous l'envoyer, iuſqu'à ce que l'eſperance de vous revoir, m'euſt rendu le viſage que vous m'avez veû autrefois aupres de vous. Mais il ſera tenloſt temps d'y commencer. Au moins, ie voy que les beaux iours ſe haſtent de retourner ; & cela me fait croire que les mien reviendront auſſi. Car i'eſpere que le Printemps, en rendant à tout le Monde ce que le froid avoit caché de beau, me redonnera le moyen de vous voir ; & que ie ſentiray en voſtre ſein les premieres violettes qu'il fera naiſtre. Les autrefois, il ne avoit accouſtumé de tevenir pour moy, qu'en Auronne, & mon hyver dutoit touſiours iuſqu'en Aouſt. Mais cette année, comme il a eſté plus doux pour tous les autres, ie penſe qu'il ſera moins long pour moy. Nous verront reverdir enſemble les palliſades de la Tuillerie, où nous nous ſommes promenez ſix mois auparavant : & le premier Roſſignol que vous entendrez chanter, vous avertira de ma venuë. Que cette penſée m'en donne de belles ! & que i'ay de regrat de vous quitter ſi-toſt là ceſſus ! Mais il faut que ie ferme ce diſcours, & ma lettre ; & que ie réſerve quelque choſe à vous conter en ce temps-là. Et pourtant quand ie n'aurois rien à vous dire, ie ne laiſſerois pas d'avoir de quoy vous entretenir long-temps. Songez M.... comment cela ſe peut entendre : & recevez quand-&-quand, mille baiſers que ie vous donne en vous diſant, Adieu.

ME-

# METAMORPHOSES
## DE
## MONSIEUR
## DE VOITURE.

## METAMORPHOSE
## DE
## LVCINE EN ROSE.

*Pour Madame la Marquise de Rambeüillet.*

DAns l'enclos des sept montagnes, qui ont si long-temps fait trembler toute la Terre: nasquit une Nymphe, dont le Soleil fut amoureux: & que les Dieux & les hommes aymerent également. Elle eut un corps foible, mais parfaitement beau, une sagesse divine, & une conduite merveilleuse. Venus, qui luy voulut mal, à cause de sa beauté, & pource quelle jugeoit estre moins honnorée d'elle, que les autres Déesses, entreprit sur sa vie. Mais Phébus la sauva, la changeant en une Fleur, qui est encore auiourd'huy, comme elle, la plus belle, & la plus delicate de toutes les choses crées. Le Ciel, & la Terre se resioüissent de la voir. Elle est le Soleil des fleurs, comme elle l'estoit autrefois des beautez. Elle porte

la livrée de la Pudeur, & de la Chaſteté ; & s'eſt reſervée cette proprité, qu'encore auioutd huy elle met en bonne odeur, toutes celles qu'elle accompagne. Non plus qu'autrefois, elle ne deſire pas qu'on l'approche. Elle s'arme d'eſpines, pour s'en défendre : & il eſt aiſé à iuger qu'elle n'ayme pas qu'on la touche. Elle ſe tient enfermée les trois parts de l'année. L'extréme chaud, & l'extréme froid la bleſſent. Et l'on ne la voit paroiſtre [illegible] rintemps.

# METAMORPHOSE DE JULIE EN DIAMANT.

*Pour Madame la Marquiſe de Montauſier.*

EN la partie du Monde où le Soleil ſe léve, & où le Ciel engendre les pierres précieuſes : naſquit par miracle une Nayade, la plus accomplie, que les Dieux euſſent iamais faite. Et la Mer n'avoit iamais rien veû de ſi beau, non pas meſme le iour qu'elle fit naiſtre Vénus. Neptune, pour l'amour d'elle, donna de la ialouſie à Thétis, & à toutes les Nymphes de l'Ocean. Mais laiſsé de ſes mépris, il la changea en une pierre, que les Grecs appellent Vnique, ou Diamant. Comme elle fut incomparablement belle, d'un eſprit divin, inſenſible, opiniaſtre, & impérieuſe : cette pierre a une beauté qui efface toutes les autres, un feu qui ſemble venu du Ciel. Elle ne ſe peut rompre par nulle force. Elle reſiſte au fer, & au feu : & elle monte iuſques ſur la teſte des Roys Comme elle fut aymée de tous ceux qui la connurent, les Grands & les petits l'ayment encore : & elle eſt deſirée de tout le monde. Enfin, le Ciel, & la Terre ne font rien de ſi parfait : & les hommes ne connoiſſent aucune choſe de ſi grand prix.

# METAMORPHOSE DE LEONIDE EN PERLE.

*Pour Mademoiſelle Paulet.*

EN la Foreſt d'Erimante fut iadis une Oréade, qui dés ſon enfance fut exposée aux beſtes ſauves, & alaitée, & nourie par elles. Elle eut un viſage humain, un eſprit divin, & une ame tres-farouche. L'Amour ne ſervit iamais perſonne ſi bien qu'elle: & iamais il n'eut une plus grande ennemie. Elle tuoit tout ce qu'elle regardoit: & en peu de temps elle fit plus de meurtres, que les Ourſes, & les Lionnes qui l'avoient nourrie. Mais les Dieux offencés de ſes cruautez, voulurent ſauver les hommes qu'elle alloit deſtruire, & la changer en Perle, qui garde encore la netteté de ſon taint, & la blancheur, dont elle obſcurciſſoit toutes choſes. Toutes les autres pierres de prix ſe matient avec l'or. Celle cy ſeule ſe paſſe de luy, & ne s'allie qu'avec ſes compagnes. C'eſt l'ouvrage le plus poly, & le plus agreable, que le Ciel face. Mais elle retient touſiours quelque choſe de ſa primiere ferocité. Car nous voyons, qu'encore les Perles ſe iettent à la gorge des Perſonnes, qui ſe veulent ſervir d'elles; & ne ſe peuvent reſoudre que dans le vinaigre, pour la ſympathie, qu'elle eût autrefois avec que luy,

# BALADE

## DE

## MONSIEVR

# DE VOITURE

*VOus de qui l'œil eſt mon vainqueur,*
*Belle, qui cauſaſtes l'orage,*
*Qui ſouſlà premier en mon cœur,*
*Les feux de l'Amoureuſe rage:*
*Dans l'ardent braſier, qui m'outrage,*
*Vous ne ſçauriez plus me garder;*
*Si vous ne me donnez pour gage,*
*Ce que ie n'oſe demander.*

*Ie ne ſouhaite le bon-heur,*
*D'avoir un empire en partage,*
*Ny les pompes de cét honneur,*
*A qui le Monde fait hommage.*
*Toutes les richeſſes du Tage*
*Ie ne pretens pas poſſeder:*
*Et i'eſtimerois davantage,*
*Ce que ie n'oſe demander.*

*Comment puis-ie voir la douceur,*
*Qu'Amour a peinte en ce Viſage?*
*Les feux de cet œil raviſſeur,*
*La grace de ce beau Corſage?*
*Cette belle & divine Image,*
*A qui tout autre doit ceder?*
*Sans deſirer en mon courage,*
*Ce que ie n'oſe demander.*

*Mon reſpect, & voſtre rigueur,*
*Retiennent ma langue trop ſage,*
*Mais le mal cauſant ma langueur,*
*Par mes yeux a trouvé paſſage.*
*Ils vont pour mon cœur en meſſage;*
*Et quand ie oſe vous regarder,*
*Ils demandent en leur langage,*
*Ce que ie n'oſe demander.*

*LE Lecteur sera averty, que bien que cét Ouvrage d'Alcilalis, soit demeuré imparfait entre les mains de l'Autheur, il y avoit travaillé toutesfois pres de vingt ans avant sa mort, & depuis l'avoit tousiours laissé sans le continuer. Cé qui doit servir d'excuse au peu de politesse qui s'y peut rencontrer. Ce fragment n'estant qu'une legere, mais belle, & agreable ébauche de son dessein. Et il est aisé de le justifier par la lecture de deux lettres de l'Autheur à Mademoiselle de Rambouïllet, imprimées il y a pres de dix ans dans son Recüeil. L'une la 8. page 25. & l'autre la 50. page 177. où il luy parle de cét Ouvrage que dés l'année 1633. il avoit entrepris & commencé pour elle. Auſquelles, s'il la la curiosité de voir ce qu'il en dit, le renvoye le Lecteur.*

# HISTOIRE D'ALCIDALIS ET DE ZELIDE.

*A Mademoiſelle de Rambouillet.*

DV temps que l'Eſpagne eſtoit diviſée, non ſeulement entre pluſieurs Roys, mais auſſi entre pluſieurs Nations ; & que les Gots, les Mores, & les Eſpagnols en tenoient chachun une partie : l'Arragon eſtoit ſous la domination d'un Roy, qui parmy toutes les guerres, dont ſes voiſins avoient eſté agitez, avoit touſiours maintenu ſes ſuiets en paix ; & qui n'eut rien de memorable, que d'avoir eſté Pere de celuy, dont nous eſcrivons l'hiſtoire. Sa femme, aprés luy avoir donné un ſeul fils, le laiſſa veuf, en meſme temps à peu prés, que la Comteſſe de Barcelonne ieune & vertueuſe Princeſſe, venoit deperdre ſon mary. Quoy qu'il fût deſia aſſez vieux : ſon Conſeil & ſes ſuiets trouverent, que pour la ſeureté de ſa perſonne, & celle de ces Eſtats il eſtoit à ſouhaiter, qu'il laiſſaſt plus d'un heritier: & le ſuplierent, qu'il choiſiſt pour cela dans ſes pays, ou dans ceux de ſes voiſins, une femme qui luy fût agreable. La beauté & la vertu de la Comteſſe eſtoient connuës encore plus loin qu'en Arragon. Et outre que la raiſon d'Eſtat vouloit que l'on ne laiſſaſt pas perdre occaſion de ioindre à ſon Royaume, une ſi importanta ville que Barcelonne, l'inclination du Roy s'y trouva encore entierement portée. Roſalve (car elle s'appeloit ainſi) eſtoit aſſez belle, & beaucoup plus habile qu'elle n'eſtoit belle: & ſe trouvant Souveraine, il n'eut pas fallu moins qu'un Sceptre, pour la faire ſonger à un ſecõd Mariage. Mais n'ayant qu'une fille, & le Roy d'Arragon qu'un fils : elle creut que ce n'eſtoit pas ſeulement ſe faire

faire Rayne, mais que c'eſtoit comme laiſſer un Royaume hereditaire à ſa fille ; & qu'eſtant au milieu de beaucoup de voiſins, qui ne penſoient qu'à entreprendre ſur ſon Eſtat, elle ne ſeroit pas blaſmée de ſe mettre en ſeureté, en ſe mettant une Couronne ſur la teſte. Elle demeura donc aiſément d'accord, de perdre le nom de Comteſſe de Barcelonne, pour eſtre Reyne d'Arragon ; & y fut reçeuë avec toute la ioye, & la magnificence du monde. Comme elle eſtoit ieune, belle & adroite: en moins de rien elle gouverna abſolument le Roy ; & bien-toſt apres tout le Royaume. Les plus importantes affaires, ne ſe terminoient plus que par ſon avis : & le Roy avoit quitté toute ſorte de ſoin, pour n'avoir plus que celuy de luy plaire. Mais dans cette grande puiſſance, la plus grande penſée qu'elle eût, eſtoit de marier ſa fille avec le Prince : & la connoiſſance qu'elle avoit de ſon beau fils, augmentoit en elle tous les iours le deſir de cette union. Alcidalis, c'eſtoit le nom du Prince, eſtoit né ſi heureuſement, & avec tant d'avantages de la Nature, qu'une des moindres qualitez qui fût en luy eſtoit d'eſtre fils de Roy. Il avoit une beauté qui gaignoit le cœur de tous ceux qui le voyoient, un eſprit qui dans les premiers années de ſon aage ne trouvoit deſia plus ſon pareil, & une hauteur d'ame & de courage, qui donnoit de reſpect & de la crainte à tout le monde. L'Enfance d'Alexandre ne fut pas plus grande, ni plus merveilleuſe, que la ſienne. Il ne ſe paſſoit iour, qu'il ne dit ou ne fiſt quelque choſe qui eſtonnoit toute la Cour. Ceux qui ſçavent l'art de iuger de la fortune des hommes par les traits de leur viſage, voyoient dans le ſien des promeſſes de pluſieurs grands & incroyables evenemens. Et ceux qui conſideroient ſes actions, & les grandes qualitez qui eſtoient en luy, diſoient, que la Couronne d'Arragon eſtoit trop petite, pour une teſte comme la ſienne. Ils prevoyoient bien, que les Mores, qui eſtoient les voiſins de ſon Pere, ſeroient quelque iour contraints de mettre le Mer entre luy & eux; & que l'Eſpagne ne tarderoit à eſtre à un ſeul, qu'autant de temps qu'il en falloit, pour donner à ce ieune Prince la force de tirer l'eſpée. Toutes ces qualitez augmentoient de iour en iour pour luy l'affection de la Reyne, qui les connoiſſoit mieux que perſon-

ſonne. Elle ſouhaittoit avec impatience l'occaſion d'effectuer le mariage, qu'elle avoit d'abord projetté : & n'eſtimoit pas un ſi grand avantage pour ſa fille d'eſtre Reyne d'Arragon, comme d'eſtre femme d'Alcidalis. Mais quoy que nous diſions de la Fortune, il faut avoüer qu'il n'y a point de prudence comme la ſienne. Elle eſtablit ſes deſſeins de ſi loin, & les conduit par des chemins ſi cachez : qu'il eſt impoſſible à noſtre prévoyance de les empeſcher; & malgré noſtre conduite, elle vient touſiours à bout de ce qu'elle entreprend. Elle avoit reſolu de combattre la prudence de Roſalve: & voila qu'elle va faire venir de de-là la Mer, une fille encore enfant, qui eſtant orpheline & eſtrangere, renverſera les deſſeins d'une Reine tres-habile & tres-puiſſante. Le Prince de Tenare, d'une des plus illuſtres maiſons du Royaume de Calabre, & telle qu'elle avoit donné autresfois des Roys à Naples, & à la Sicile; eut une grande & importante ſucceſſion en Arragon, qu'il ſe reſolut d'aller recueillir luy-meſme, pour ce qu'elle luy eſtoit diſputée. Mais comme il aymoit extremement ſa femme, & que luy & elle euſſent une grande paſſion, pour une ſeule fille qu'ils avoient de l'âge environ de cinq ou ſix ans: ils ne ſe purent reſoudre de ſe ſeparer; & paſſerent avec toute leur maiſon en Arragon. Il y furent reçeus du Roy & de la Reyne, avec toute la bonté, & la civilité, qui eſtoient deuës à des Eſtrangers, & à des Eſtrangers de ce rang, & de ce merite. Mais quelque temps apres leur arrivée, le Prince fut pris d'une maladie qui l'emporta en peu de jours; & laiſſa ſa femme dans un deſeſpoir, où il n'eſtoit pas croyable qu'elle pût vivre long-temps. Elle reçeut de la bonté de la Reine, de qui elle s'eſtoit fait aymer extremement, toute la conſolation & l'aſſiſtance, qu'elle pouvoit ſouhaiter dans ſon affliction, & dans ſes affaires. Roſalve avoit touſiours trouvé la Princeſſe à ſon gré. Mais depuis ſon affliction, la pitié augmenta tellement l'affection qu'elle luy portoit, qu'elle commença à l'aymer comme elle-meſme. Elle la fit loger dans le Palais: & avoit tant de ſoin de la tenir touſiours aupres de ſa perſonne, qu'il ſembloit qu'elle perdiſt quelque choſe, toutes les fois qu'elle ſeparoit d'elle, & qu'elle ne fut pas toute entiere, où Camille n'eſtoit point. C'eſt ainſi que s'appeloit.

ſoit cette Princeſſe affligée. Cependant, toutes ces extraordinaires careſſes de la Reyne, qui peut eſtre auroient eſté capables de guerir tout autre mal que le ſien: ne firent point d'autre effet en elle ; que de l'adoucir quelque peu : & de luy en faire porter ſa douleur avec moins d'impatience & de deſeſpoir. Et à dire le vray la mort du Prince ſon Mary, en une ſi mauvaiſe conionéture, luy fut un coup ſi rude & ſi difficile à ſupporter, que toutez les bontez & les conſolations de la Reyne, n'empeſcherent pas, qu'elle ne fut arreſtée elle-meſme, faute de nourriture, & de ſommeil, d'une maladie qu'elle jugea d'abord devoir eſtre le dernier de tous ſes maux. Cela donna d'extrémes inquietudes à la Reyne, qui ſouhaitoit paſſionnément ſa gueriſon, & qui euſt eſté bien-ayſe de ne point voir arriver en ſes Eſtats la mort de deux ſi illuſtres perſonnes en ſi peu de temps. Elle conjura tous les Medicins les plus expers qui l'approchoient alors, de mettre en pratique les plus grands ſecrets de leur art. Mais quoy qu'à la ſollicitation de la Reyne, ils s'y employaſſent de toute leur puiſſance, & n'y épargnaſſent quoy que ce pût eſtre ; le mal de la Princeſſe Camille, fut plus fort que tous leurs remedes. Et comme elle ſe ſentoit bien elle-meſme, & connoiſſoit avec autant de jugement & de ſens raſſis que ſes Medicins, que ſon heure eſtoit venuë, elle ſe reſolut de ſuivre le Prince ſon Mary, avec toute la tranquillité que luy pouvoit permettre le ſeul ſoucy qui luy reſtoit en mourant, d'abandonner ſa fille au beſoin, & de la laiſſer orpheline en un âge ſi peu capable de raiſon, & dans un pays eſtranger, où elle ne pouvoit eſperer d'aſſiſtance, que de la bonté de la Reyne, en la Cour de qui elle ſe voyoit preſte de mourir. Durant ces differentes penſées, qui l'agitoient au fort de ſon mal, la Reyne qui la voyoit le plus ſouvent qu'il luy eſtoit poſſible, luy ayant demandé l'eſtat de ſa diſpoſition, Camille tourna doucemẽt ſes yeux ſur elle, luy prit la main, qu'elle luy baiſa pluſieurs fois ſans pouvoit parler. Puis tout d'un coup luy addreſſãt ſa voix, elle luy dit. Qu'elle avoit des obligations infinies à la meilleure Reyne du monde de l'intereſt qu'elle prenoit en ſa ſanté. Que puis qu'elle luy faiſoit l'honneur d'en vouloir ſçavoir de ſa bouche le veritable eſtat, elle ſouffiroit qu'elle luy dit, qu'elle ſe ſen-

ſentoit fort proche de ſa fin : mais que la plus mortelle pensée qu'elle eût en l'eſtat où elle ſe trouvoit, n'eſtoit pas celle de ſa mort: & qu'aymant ſa fille beaucoup plus que ſa vie, elle avoit biẽ plus de regret de la quitter, que de laiſſer le monde. Elle la ſupplia donc de luy permettre, qu'elle menageaſt ſi peu d'heures qui luy reſtoient, & qu'elles les employaſt à verſer dans ſon ſein les derniers & plus tendres ſentimens de ſon ame. Qui eſtoiẽt, qu'elle beniroit le Ciel de tout ſon cœur, de la mettre ſi toſt en eſtat de ſuivre au tombeau le Prince ſon Eſpoux, ſi devant ſa mort elle avoit agreable de recevoir de ſa main, le preſent qu'elle luy vouloit faire, de tout ce qui apres cét Eſpoux, luy reſtoit au monde de plus cher & plus precieux. Et comme en diſant ces mots elle fõdoit en pleurs apras avoir eſſuyé ſes yeux, elle continua, & diſt. Que parmy tous ſes maux elle ne pouvoit croire, que la Fortune fût abſolement ſon ennemie, puiſqu'elle luy avoit donné l'honneur d'eſtre connuë d'elle ; & que hors le malheur du Prince ſon Mary ; elle eſtimoit le voyage d'Arragon heureux, quoy qu'elle iugeaſt aſſez, qu'auſſi bien qu'à luy, il luy couſteroit la vie. Que nonobſtant cela elle croyoit avoir eu encore à trop bon prix le bonheur d'eſtre aymée d'elle, qu'elle eſtimoit tel, que ſi le monde avoit quelque bien qu'elle perdit avec regret, c'eſtoit ſeulement ſon amitié. Mais qu'elle s'en conſoloit par l'eſperance, que ſa fille luy ſuccederoit en l'honneur de ſes bonnes graces: Qu'elle auroit la bonté de luy ſervir de mere ; & luy feroit la faveur d'en avoir ſoin, comme d'une perſonne qu'elle luy donnoit en mourant : Qu'elle la ſupplioit de tout ſon cœur, d'accepter le don qu'elle luy en faiſoit : & qu'en la laiſſant avec cette nouvelle qualité de fille de la Reyne, elle croyoit la laiſſer plus riche de cela, que de deux Duchez dont elle demeuroit heritiere. Qu'elle mouroit contente; & croiroit que ſa mort ſeroit en quelque ſorte heureuſe pour Zelide, puis qu'elle luy procureroit l'honneur d'eſtre nourrie aupres de la plus ſage Reyne du monde. Apres luy avoir dit ces mots, elle tira de deſſous ſon chevet un petit coffret, remply de ſes plus riches pierreries, qu'elle luy donna en dépoſt, & la ſupplia de le garder, pour ſervir quelque iour au beſoin à ſa fille Zelide, ainſi que dans ſon voyage elle

s'en

s'en eſtoit chargée pour le meſme effet. En l'eſtat où eſtoit la Ducheſſe, & de la ſorte qu'elle parla: quand elle euſt demandé à Roſalve le Royaume d'Arragon; ou qu'elle eût ſçeu de qu'elle importance eſtoit ce qu'elle deſiroit d'elle: elle ne feût pas refuſée. Elle l'embraſſa, & luy diſt: Qu'elle recevoit avec beaucoup de ioye, le don qu'elle venoit de luy faire, à condition qu'elle ne le pourroit iamais revoquer. Que dés ce moment là, elle croyoit avoir deux filles, & qu'il n'y auroit iamais d'autre difference entre elles. ſinon que Zelide ſeroit touſiours l'aiſnée: Mais qu'elle prit courage; & qu'elle eſperoit qu'elle viuroit aſſez long-temps, pour eſtre teſmoin elle meſme des effects de ſes promeſſes. Cela ſoulagea extrémement l'eſprit de Camille; mais ne diminua en rien ſon mal. Elle veſcut encore deux iours: & au bout de ce temps-là, elle ſortir du Monde, avec autant de ioye que l'on ſortiroit d'une priſon; & laiſſa toute la Cour en triſteſſe, & la Reyne dans une affliction qui ne ſe peut repreſenter. Anſi Zelide, en moins de trois mois, vit entetrer ſon pere & ſa mere, dans le Tombeau de ceux dont il eſtoient venus chercher la ſucceſſion: & la voila à l'age de ſix ans, eſloignée de trois cens lieuës du lieu de ſa naiſſance, demeurée en un païs eſtranger; & ce qui eſt plus à craindre pour elle, en la puiſſance d'une perſonne, par qui les Aſtres la menaçoient de tous les malheurs de ſa vie. Mais la Fortune eſt la meilleure mere du Monde: & il ne peut arriver de mal, aux enfans qu'elle veut adopter. Elle prit cette orpheline en ſa tutelle; & par de ſi mal-heureux commencemens entreprit de luy mettre deux Couronnes ſur la teſte. Zelide eſtoit le plus parfait ouvrage que le Ciel ait iamais fait. Comme ſa vie devoit, eſtre pleine de miracles, ſa perſonne l'eſtoit auſſi: & cette hiſtoire qui eſt vray-ſemblable en toutes choſes, eſt incroyable ſeulement, en ce qu'elle raconte d'elle. Depuis que le Soleil faiſoit le tour de la terre, il n'y avoit point veu une beauté ſi accomplie que la ſienne: & dans le plus beau corps du Monde, elle avoit un eſprit qui ne peut eſtre imaginé des noſtres; & qui ſembloit eſtre de ceux qui ne doivent point gouverner d'autres corps que ceux de là haut, & qui ont eſté faits pour conduire les Aſtres. En un âge ou à pai-

ne les autres sçavent proferer quelques paroles ; elle disoit des choses qui eussent esté admirées en la bouche des plus Sages. Personne n'eust jamais une naissance si heureuse que la sienne. Toutes les estoilles s'estoient accordées ensemble, pour luy donner ce qu'elles avoient de meilleur : & le Ciel avoit mis tant de choses en elle, que la moindre partie qui y fût estoit celle qu'elle tenoit de la Terre, & elle sembloit une personne celeste tombée icy bas par miracle. Ses inclinations la portoient si puissamment au bien ; que pour ce qui estoit de faillir, il sembloit qu'elle n'eut point de libre-arbitre : & toutes les vertus luy estoient si naturelles, qu'il eust fálu qu'elle se fust fait violence, pour n'en pas exercer quelqu'une. Iamais il n'y eut de combat en son ame. Iamais elle ne fut en doute entre le bien & mal : & elle suivoit tousiours la Justice & la bien-seance, en suivant toutes ses volontes. Outré tant de perfections qui se connoissoient : ces qualitez cachées, & ses graces secretes, qui nous font aymer les personnes, sans sçavoir pourquoy estoient en elle en un si haut point, qu'elle fut tousiours l'inclination de tout le Monde. Il y avoit ie ne sçay quel charme dans toutes ses actions, qui iettoit l'amour & la ioye dans le cœur de tous ceux qui la voyoient : & le son de sa voix avoit quelque chose qui enchantoit les Ames. Elle avoit une infinité d'autres qualitez aymables, qui ne se peuvent exprimer, & la moindre part des perfections qui estoient en elle, estoit celle qui le pouvoit dire.

La voila ce me semble, Mademoiselle, si semblable à vous en toutes choses, qu'il n'y a personne qui ne la prist pour vostre Sœur. Et pour moy, quoy que ie l'eusse extrémement considerée, lors que vous me la fistes voir : il y avoit en elle tant de choses à remarquer, que i'avouë, que ie n'aurois pû la peindre de memoire ; & que ie ne l'aurois pas si bien representée, si ie l'avois copiée sur vous.

Avec ces armes là, Zelide devoit conquerir le Royaume d'Arragon : & il n'en falloit point d'autres, puis qu'il n'y avoit pour cela, qu'à gagner le cœur d'Alcidalis, que toutes les forces du Monde n'eussent pû vaincre. Elle fut receuë dans le Palais, avec une affection & une resiouissance si generale : que l'on pouvoit tire une

augure de là, qu'elle y entroit comme Maistresse ; & qu'elle y commanderoit quelque jour. La Reyne qui avoit creu ne se consoler iamais de la mort de sa Mere, ne pouvoit estre triste toutes les fois, qu'elle la voyoit : & le Roy ne trouvoit quasi plus de difference, entre l'affection qu'il luy portoit, & celle qu'il avoit pour son fils. Alcidalis & Zelide estoient en l'âge où l'on a accoustumé de peindre les Amours ; & tous deux, avec tous les attraits, & toutes les Graces que les plus excellens Peintres leur sçavent donner. Ils avoient une beauté si égale, quoy qu'extrémement differente ; & l'on voyoit éclatter en eux des qualitez si extraordinaires : qu'il n'y avoit personne qui ne jugeast qu'ils estoient nez l'un pour l'autre. Et chacun d'eux eust esté au Monde sans pareil, s'ils n'y fussent venus en mesme tẽps. Aussi, à dire le vray, quoy qu'ils eussent l'affection de tous ceux qui les voyoient : ils n'eussent iamais esté aymez assez dignement, s'ils ne l'eussent esté l'un de l'autre ; & il n'y avoit point d'autres ames que les leurs, qui eussent esté capables d'une si grande passion, que chacun d'eux la meritoit. Aussi l'Amour qui vouloit donner des preuves signalées de sa puissance, en deux si rares personnes, s'y establit de si bonne heure, qu'ils le sentirent long-temps devant que de le pouvoir connoistre ; & ne leur laissa pas-mesme passer en repos cette premiere saison de l'âge, que la nature semble avoit affranchie des passions. Zelide ne manqua donc pas dés la premiere veuë de faire dans le cœur d'Alcidalis, les mesmes effets qu'elle auoit accoustumé de faire en tous les autres : & luy aussi de mesme fit naistre dans l'ame de Zelide, une émotion qu'elle n'avoit iamais sentie pour personne. La Reyne, suivant le dessein qu'elle avoit projetté en Arragon, avoit tousiours fait nourrir le Prince, avec tous les artifices qui le pouvoient induire à aymer sa fille. Dés qu'ils avoit sçeu parler ; on l'avoit accoustumé à la nommer sa Maistresse. On le menoit tous les iours la voir : & tous ceux qui estoient aupres de luy, ne perdoient point d'occasiõ de luy loüer sa beauté, ou sa gentillesse. Mais les inclinations d'Alcidalis n'estoient point d'accord, avec les volontez de la Reyne. Et luy qui avoit de la douceur & de la complaisance pour tout le monde, sembloit n'en manquer seulement

lement, que pour la ieune Comteſſe; & ne paroiſſoit iamais ſi contraint, que lors qu'il eſtoit avec elle. Soit que cét eſprit glorieux trouvaſt mauvais, qu'on l'eut deſtiné à quelque choſe, ſans s'informer de ſa volonté: ou que les Aſtres qui l'avoient fait naiſtre pour Zelide, luy donnaſſent une ſecrette averſion pour toutes celles qui vouloient prendre ſa place. Auſſi dés qu'elle fut entrée dans le Palais, & que le Reyne l'eut donnée pour cõpagne à ſa fille; ſon eſprit parut eſtre changée tout à coup. Il ne bougeoit plus de l'appartement de la Comteſſe: & il n'avoit point de ſi bonnes heures, que celles qu'il paſſoit aupres d'elle. L'Amour, pour eſtre bien reçeu dans les ames, y fait d'ordinaire ſon entrée, accompagné de la joye & de la beauté: & n'y fait point de mal & de violence, que lors qu'il croit eſtre maiſtre de la place; & qu'il s'eſt rendu aſſez puiſſant, pour ne plus craindre d'en eſtre chaſſé. Au commencement ces deux ieunes enfans ne ſentirent en eux rien d'extraordinaire, qu'un plaiſir extreme de ſe voir. Ils eſtoient touchez en ſe regardant d'une certaine ioye & d'une douceur, qu'ils n'avoient pas accouſtumé de ſentir: & il n'y avoit perſonne qui ne jugeaſt qu'il s'embelliſſoient l'un l'autre toutes les fois qu'il ſe voyoient. Zelide, qui iuſques-là avoit eû une enfance aſſez ſombre, commença à eſtre plus éveillé que de conſtume. Et Alcidalis eſtoit ſi gay & ſi agreable, quand il la voyoit, qu'il ſembloit, qu'il ſe reſervaſt un humeur & un grace particuliere, pour paroiſtre devant elle. Dans l'innocence où ils eſtoient, ils furent quelques mois ioüiſſans tranquillement de ce plaiſir, qui fût ſans doute le plus heureux eſtat, où ils ſe ſoient veus de long-temps aprés. Mais leur eſprit de iour en iour prenant de nouvelles forces, leur paſſion en prenoit auſſi: & l'Amour y devint ſi puiſſant, qu'enfin il ſe fit ſentir, & ſe rendit reconnoiſſable. Alcidalis commença à devenir plus reſueur que de couſtume: & toutes les fois qu'il ne voyoit pas Zelide, il payoit par une triſteſſe extraordinaire le contentemẽt de l'avoir veuë. Il n'y avoit plus de ieux ni de paſſetẽps pour luy, que ceux qu'il prenoit avec elle: ni d'autre plaiſir que celuy de la voir: & ſi quelque choſe en ſon abſence le pouvoit toucher; c'eſtoit d'en parler & de s'en faire entretenir. Ce cœur, qui dés ſon enfance

s'eſtoit

s'eſtoit proposé d'aſſuiettir tout le monde, ne ſonge plus, qu'à la conqueſte de Zelide: & s'il luy revient encore quelque pensée de ſa primiere ambition; ce n'eſt qu'avec le deſſein de ſe rendre plus digne d'elle & de mettre à ſes pieds autant de couronnes qu'elle en merite. Toutes les fois qu'il ſortoit de ſa preſence, il luy ſembloit qu'il fuſt tombé du Ciel en terre: & au ſortir de ſa compagnie, il ne pouvoit ſouffrir que la ſolitude. Là il repaſſoit exactemént dans ſon eſprit toutes ſes peroles, & toutes ſes actions: & conſiderant chacune d'elles par tous les biais, dont on les pouvoit prendre; il en tiroit des coniectures favorables, ou de ſavantageuſes. Puis ſongeant à tout ce qu'il avoit dit, & à tout ce qu'il avoit fait, il ſe repētoit touſiours de quelque choſe. Tantoſt il ſe blaſmoit d'avoir eſté trop timide; d'autresfois, d'avoir paru trop hardy: & demeuroit touſiours auſſi mal-ſatisfait de luy-meſme, qu'il eſtoit ſatisfait d'elle. Il commença petit à petit à quitter tous les plaiſirs qui le touchoient auparavant. La chaſſe, pour laquelle il avoit une axtreme paſſion, ne luy plaiſoit plus, ſi elle n'y eſtoit preſēte: & s'il avoit encore quelq; ſoin de ſes exercices; ce n'éſtoit que pour luy paroiſtre plus agreable. Enfin il conſideroit Zelide, comme ſi elle euſt eſté toute ſeule au monde: & toutes ſes pensées & ſes deſſeins cōmençoient par elle, & y finiſſoiet. L'Amour d'autre coſté, eſtoit bien dans le cœur de Zelide; mais il n'avoit pas encore fait tant de progrez, ni eſtandu ſa puiſſance ſi avant: ſoit que connoiſſant ſa fierté, il n'oſaſt pas encore ſe faire connoiſtre à elle; ou qu'eſtant plus ieune de deux ans, elle fut moins capable de cette paſſiō. Elle ne laiſſoit pas pourtant, de ſentir en elle quelque émotion, toutes les fois qu'elle voyoit le ieune Prince. Elle avoit plus de ſoin de ſa beauté & de ſa parure, qu'à l'ordinaire. Elle aymoit moins la ieune Comteſſe, à cauſe qu'elle luy eſtoit deſtinée: & les devoirs, que par force il luy rendoit, quoy que ce fut plus froidement, que de couſtume; ne laiſſoient pas de la toucher. Cependant, comme elle avoit l'ame grande forte, & vive, & par conſequent capable d'une paſſion qui euſt toutes ces qualitez: le merite d'Alcidalis, & les Aſtres qui l'inclinoient à cēla y firent avec le temps, une impreſſion que rien ne pût iamais effacer: & y formerēt

une

une affection auſſi belle, & auſſi parfaite, qu'elle meſme.

L'amour entre les perſonnes de haute condition, eſt comme un feu ſur une tour, qui ne ſe peut cacher, & qui eſt veu de bien loin. L'affection d'Alcidalis & de Zelide, fut bien toſt reconnuë de tout le monde: & pluſieurs avoient remarqué, qu'ils eſtoint amoureux l'un de l'autre, devant qu'ils s'en appercéuſſent eux-meſmes. Au commencement, lors que l'enfance rendoit leurs actions moins conſiderables: quelque plaiſir qu'ils euſſent à ſe voir, on ne croyoit pas qu'il y euſt d'autre Amour entr'eux, que celuy du ieu & des paſſe-temps, qu'ils prenoient enſemble. Mais lors qu'avec le temps Zelide devint plus ſerieuſe, & qu'Alcidalis faiſoit deſia paroiſtre en toutes ces actions, un iugement qui euſt pû gouverner le Royaume de ſon Pere: il n'y eut plus perſonne dans la Cour qui ne iugeaſt, que ces deux ames-là eſtoient attachées enſemble d'une veritable paſſion; & qu'il y auroit beaucoup de peine à les ſeparer. La Reyne, qui eſtoit extrémement habile, & à qui rien n'eſtoit ſi conſiderable que le ieune Prince, eut de bonne heure les graces de Zelide pour ſuſpectes, & fût une des premieres qui prit garde à cette affection. Mais, comme elle avoit une grande confiance en ſon authorité & en ſon eſprit, elle penſa qu'il n'y auroit de la peine que pour eux; & ne creut pas, qu'elle pût trouver de la reſiſtance en deux ieunes eſprits, & ſur qui elle avoit pouvoir; elle qui avoit fait fléchir les plus grands & les plus habiles du Royaume. Cependant la beauté de Zelide croiſſoit de jour en jour: & au lieu, que iuſques-là elle n'avoit fait, pour dire ainſi, que commencer à poindre; elle s'avançoit avec tant de lumiere & d'éclat, qu'il ſembloit, qu'elle ſe declaraſt ouvertement contre la Reyne, & que malgré elle, elle vouluſt gagner tous les cœurs de ſon Royaume. D'autre part le ieune Prince ſentant ſa naiſſance & ſa force, commençoit à ſe laſſer de vivre ſous la Loy des Gouverneurs, & ſous la conduite d'une femme. Ce cœur naturellement grand & Royal, eſtoit encore enflé & groſſi de la paſſion dont il eſtoit plein; & ne pouvoit plus reconnoiſtre d'autre Empire que celuy de Zelide. Il commença à faire paroiſtre ouvertement l'affection qu'il avoit pour elle; & n'accordoit plus de faveur que par ſa recommendation.

Il

Il ne s'habilloit plus que de ſes couleurs aux courſes de bagues: & aux balets, toutes ſes deviſes parloient d'elle & ne pouvoit ſouffrir qu'on s'imaginât qu'un autre que luy pût iamais avoir part en ſon Ame. Il n'y avoit perſonne qui en ſon cœur ne favoriſaſt leur affection. Chacun faiſoit des vœux ſecrets pour eux. Leur paſſion eſtoit celle de tout le monde: & leurs deſirs eſtoient ſuivis de ceux de tous les autres. La Reyne alors commença à craindre, & à s'appercevoir, qu'elle avoit attendu trop tard, à s'oppoſer à un ſi grand feu; qu'il luy couſteroit du ſoin pour l'eſteindre & qu'elle ſeroit obligée à ſe ſervir de remedes violens. Cependant, elle voulut premierement tenter tous les autres. Elle eſſaya par toutes ſortes de moyens à regagner l'eſprit d'Acidalis, qui ſembloit eſtre devenu plus farouche pour elle. Il n'y avoit point d'artifice dont elle n'uſaſt pour diminuër la beauté de Zelide, & pour augmenter celle de ſa fille. Elle l'inſtruiſoit elle-meſme de tout ce qu'elle avoit à dire & à faire. Elle ne paroiſſoit plus, qu'avec éclat & avec pompe. On ne la voyoit que parée & couverte de pierreries, Mais Zelide toute negligée brilloit davantage. Ses yeux & ſon teint oſtoient l'éclat aux Diamans, & la blancheur aux Perles: & les richeſſes que le Ciel luy avoit données, effaçoient toutes celles de la Terre.

La Reyne voyant donc, combien ſa preſence eſtoit contraire à ſes deſſeins, & que d'une ſeule œillade elle renverſoit tous ſes conſeils; ſe reſolut enfin de les ſeparer & d'eſloigner Zelide, eſperant, que l'abſence pourroit effacer les impreſſions, que l'Amour avoit fait en ces deux ames, jeunes & tendres encore; & que ceux qu'elle avoit mis auprés d'Acidalis pour le gagner, le trouveroient plus capable d'eſtre perſuadé, quand il ne verroit plus l'obiet de cette naiſſante paſſion. Elle feignit donc, que pour la ſanté de ſa fille, elle vouloit aller paſſer deux ou trois mois, en une maiſon, qu'elle avoit en Catalogne: & apres avoir communiqué ſon deſſein au Roy elle commanda, que toutes choſes fuſſent preſtes pour ſon partement; & dit qu'elle ne vouloit eſtre ſuivie, que de ſes femmes. L'eſtonnement que reçeurent nos Amans de cette nouvelle, n'eſt pas une choſe qui ſe puiſſe repreſenter. Juſques-là ils n'avoient

ſenty pas une des amertumes de l'amour ; & n'en avoient eu que les douceurs & les roſes. Ils avoient ioüy en repos & doucement de la presence l'un de l'autre: & hors quelques apprehenſions pour l'avenir, que ne pouvoient eſtre bien fortes en deux ames ieunes & pleines de confiance, leur ioye avoit eſté ſans trouble & ſans nüage. Alcidalis fut celuy que ce deſplaiſir toucha davantage; ou av moins qui le ſçeut moins diſſimuler. Il n'y eut rien qu'il ne tentaſt pour rompre ce deſſein : & toutes choſes, méme les plus extrémes, luy paſſerent par l'imagination. Mais voiant que ce mal eſtoit ſans remede ; & qu'enfin le temps s'approchoit, qu'on luy devoit enlever Zelide : il ſe reſolut au moins de ne la point laiſſer partir, ſans luy declarer ouvertement ſon affection, & luy faire voir de quelle qualité elle eſtoit. Iuſques-là il avoit veſcu avec elle, ſans luy rien dire de ſa paſſion: & toutes ſes actions luy en parloient à toute heure, ſans que les paroles luy en euſſent iamais rien teſmoigné; ſoit que la honte qui eſt ordinaire à cét âge l'en eut empeſché; ou qu'eſtant entierement remply & ſatisfait du plaiſir de la voir, il ne pût ſonger à autre choſe. Enfin, le dernier ſoir devant ſon partement, il alla chez la Reine ; où aprés avoir demeuré quelque temps, il trouva moyen de ſe récontret ſeul aprés de Zelide. Ce fut la premiere fois, qu'Alcidalis eſprouva ce que c'eſtoit que la peur. Il eſſaya deux ou trois fois de luy dire ce qu'il avoit reſolu : & ayant ouvert la bouche, il diſoit autre choſe, n'ayant pas aſſez de reſolution pour cela. Au lieu que les autres fois il eſtoit tout de feu en voyant Zelide, il ſe ſentoit alors tout de glace auprés d'elle. Mais enfin, aprés quelques diſcours indifferens, avec un battement de cœur, & une voix baſſe & tremblante, il luy diſt: Ie ne doute pas, Zelide, que vous ne ſçachiez bien, que ie vous ayme. Mais ie ſuis aſſeuré que vous ne ſçavez pas combien. Et pource que cette abſence de quelques iours, doit eſtre pour moy de beaucoup d'années; & que ie ne ſçay pas ſi ie vivray ſi long-temps, ie vous veux faire connoiſtre mon affection ; afin que ſi vous ne me trouvez plus à voſtre retour, vous ſçachiez au moins combien vous me deurez plaindre. Si vous-vous conſiderez Zelide, & que vous me conſideriez auſſi : vous iugerez bien, que vous ne

pou-

pouvez faire naiſtre de mediocres affections : & vous s'il y a quelque choſe en ma perſonne hors du commun, vous preferez aisément, que c'eſt principalement l'affection que ie vous porte. Par la connoiſſance que vous avez de vous & de moy, vous pouvez bien imaginer bombien elle eſt ſincere, fidelle, & reſpectueuſe. Mais combien elle eſt grande, vous ne ſçauriez. C'eſt une choſe que eſt au delà de toute imagination ; & moy-meſme qui la reſſens, ie ne la puis exprimer ; & ſouvent ie ne la puis comprendre. Dés le moment que ie vous eus veuë, la paſſion que i'ay pour vous fut au point, où apres beaucoup de temps, les plus grandes ont acconſtumé de arriver: & depuis ce temps-là il n'y a pas eu un ſeul moment qu'elle ne ſe ſoit augmentée. Tant que i'ay eſté enfant, ie n'ay pû vous la dire : & depuis, ie n'ay pas osé. Encore à cette heure, ie tremble, en vous diſant que ie vous adore : & ſi vous ne me r'aſſeurez avec un regard favorable ; ie n'auray pas aſſez de force, pour achever ce qui me reſte à vous dire. Là deſſus, elle qui avoit touſiours tenu la veuë baiſsée, le regarda doucement. Il ſembla à Alcidalis qu'il avoit veu les Cieux ouverts dans les ieux de Zelide; & reprenant courage, il continua ainſi. Il eſt vray, Zelide, que ie connois que la paſſion que i'ay pour vous eſt la plus grande & le plus parfaite qui fut iamais. Mais que ſçay-ie s'il eſt permis aux hommes d'en avoir pour vous. Ie vous le diray franchement, l'humilité eſt une vertu que vous ſeule m'avez fait connoiſtre. I'ay creu touſiours, que toute la Terre eſtoit trop peu pour moy. Mais ie croy auiourd'huy, que moy-meſme ſuis trop peu pour vous: & autant que i'eſtime au deſſous de moy toutes choſes, ie me tiens au deſſous de ce que vous meritez. Ie ſçày bien, que c'eſt la derniere choſe que vous conſidererez en ma perſonne, que ma fortune : & ie ne ſuis pas ſi malheureux, que vous ne trouviez en moy quelques qualitez que vous eſtimerez davantage, que celle que ma naiſſance me donne. Mais s'il y a quelque choſe qui ſoit digne de vous : c'eſt cette Ame, de la quelle ie vous fais don; & que ie vous puis dire eſtre aſſez grande & aſſez noble, pour eſtre reçeuë de la voſtre. Ie ne la loüerois pas ſi hardiment, ſi elle eſtoit encore à moy : & i'en parle avantageuſement comme

de

de toutes les choſes qui vous appartiennent. Depuis qu'elle a quelque connoiſſance, elle n'a iamais eu que deux deſſeins: le premier, & qui a entretenu ſa premiere enfance, a eſté la conqueſte du monde; & depuis qu'elle a eſté plus hardie & plus raiſonnable, elle a deſiré Zelide. Si cette adorable Zelide ne m'eſt point contraire, l'autre deſſein me ſera bien aiſé à executer: & la Couronne d'Arragon, que ie luy promets dés cette heure, & que tous nos ennemis ne ſçauroient empeſcher que ie ne luy donne; ne ſera qu'une petite partie de celles que ie mettray quelque iour à ſes pieds. Alcidalis ſe teut attendant la reſponſe de Zelide, qui dans le trouble où elle eſtoit, eut à peine aſſez de force pour proferer ce peu de paroles. Monſieur, ie ſuis ſi eſtonnée de vous entendre parler ſi ſerieuſement d'une ſemblable matiere, & de voir de quelle ſorte tout le monde conſidere noſtre entretien; que ie ne ſçay que dire à cette heure; & vous ſupplie de me permettre de differer à vous reſpondre iuſqu'à noſtre retour. Cependant, ie vous prie de croire, que ie ſeray bien-aiſe que l'on ne me donne gueres de temps pour cela. Durant tout ce diſcours, il n'y eut perſonne, qui ne tint les yeux attachez ſur Alcidalis & Zelide; & qui ne remarquaſt, qu'il parloit à elle avec plus d'attention que de couſtume. La Reyne qui devant tous les autres y avoit pris garde, & à qui cette converſation donnoit beaucoup d'inquietude, ſe leva de ſa place; & s'approchant d'eux, diſt en ſouſriant à Alcidalis: Monſieur, vous parlez à Zelide avec tant d'action, & avec un viſage ſi ſerieux; qu'il ſemble que vous ayez quelque different avec elle. Si cela eſt, plaignez vous en à moy. Car ie me mettray de voſtre party; & devant qu'elle parte, ie vous en feray faire raiſon. Alcidalis, qui apres avoir fait le premier effort, & pris la hardieſſe de parler de ſon affection à Zelide, s'eſtoit r'aſſeuré, & euſt eſté bien-aiſe de continuer plus long-temps ſa converſation; fut au deſeſpoir de ſe voir interrompu: & ſans regarder quaſi la Reyne, luy reſpondit fierement. Madame, ie tiens Zelide ſi iuſte, que quand elle m'auroit fait quelque tort, ie ne voudrois point en cela d'autre Iuge qu'elle. Il ne ſera pas beſoin que perſonne ſe meſle de nos differens: & quelque querelle que nous puiſ-

puissions avoir ensemble, ie ne sçauray gueres de gré à ceux qui se mettront en devoir de nous separer. Cette response fiere remarquée de tout le monde: & la Reyne qui la sentit mieux que personne, fut celle qui fit moins de semblant de l'avoir entenduë; & changea aussi-tost de discours. Le lendemain Zelide partit de grand matin sans qu'Alcidalis pût parler à elle: & laissant le Prince dans une tristesse mortelle, elle estoit en cela plus malheureuse que luy; qu'outre qu'elle en sentoit une pareille, elle avoit de sur plus la peine de la cacher, & d'estre obligée de rire devant le monde, lors qu'elle pleuroit dans l'ame des larmes de sang.

De tant de desplaisirs que l'Amour traisne avec soy, l'absence est un des plus sensibles. Il y a bien quelque douleurs aiguës, comme celle de la ialousie, qui percent & poignent davantage. Mais il n'y en a point de si pesante & de si dure à supporter, ni qui accable tellement toute sorte de vigueur. La premiere chose que fit Alcidalis apres avoir veu monter Zelide en Carrosse, & l'avoir conduite de veuë autant qu'il pût; ce fut de se retirer seul en sa chambre: & là, aprés s'estre enfermé, il se ietta sur son lit, où fondant en larmes & en soûpirs, il fit les mesmes regrets, que si Zelide eust esté morte, & non pas absente. De quoy vous plaignez-vous Alcidalis? vous avez ioüy paisiblement toute vostre vie de la veuë de Zelide: & vous ne sçauriez souffrir huit iours d'absence! l'Amour a accoustumé presser toutes ses ioyes à gros ses usures. Il se fait payer de tout à point nommé: & ce n'est pas son ordinaire, de laisser si long-temps en repos ceux qui luy doivent. Vous estes un de ceux qu'il a traittez le plus favorablement. Reservez donc ces larmes à une autre occasion, où elles seront mieux employées. Il viendra bien-tost un temps, où vous aurez plus de raison de vous plaindre: & le iour s'aproche, que Zelide & vous, serez bien plus cruellement separez, & sans esperance de vous revoir iamais. Il passa tout ce iour, sans voir personne: & les autres suivans sans parler à qui que ce fut; si ce n'estoit lors qu'il alloit voir le Roy, & qu'il ne pouvoit éviter de luy respondre. Encore estoit-ce avec tant de langueur, & ses paroles sortoient avec tant de peine; que l'on voyoit bien que son ame estoit bien loin de luy. Enfin, aprés avoir passé

paſſé huit iours dans toutes les triſteſſes,& les impatiences du monde : il creut eſtre à la fin de ſa vie; & qu'il y avoit mil ans qu'il n'avoit veû Zelide. De ſorte qu'un ſoir qu'il eſtoit tout ſeul dans ſa chambre, à entretenir ſes pensées; ſans prendre conſeil que de ſes deſirs & de ſes inquietudes, il reſolut d'aller où eſtoit Zelide : & puiſque de ne la point voir il prevoyoit ſa mort infaillible ; il creut qu'il ne luy pouvoit arriver pis de l'aller voir,& s'approcher du lieu où elle eſtoit.

Apres que l'Hebre, qui eſt un des plus celebres Fleuves d'Eſpagne, a paſſé au long des murs de Saragoſſe: comme s'il n'y avoit plus rien digne de luy en Arragon, il prend le chemin de Catalogne;où ayant reçeu en paſſant beaucoup de petits ruiſſe aux pour entrer plus magnifiquement dans la Mer,il s'y va rendre enfin à demi-lieuë de Tortoſe. Toute la Terre qu'il arroſe eſt extrémement fertile& couverte d'arbres; & d'autant plus agreable, que le reſte du païs conſiſte en des plaines ſeches & nuës;ou en des montagnes toutes noires & bruſlées de l'ardeur du Soleil. A quinze lieuës de ſon emboucheure; il paſſe par une vallée, qui peut avoir deux lieuës de longueur & deux de large:& qui eſt ceinte d'un coſté& d'autre de montagnes. En cét endroit, le Fleuve coule fort doucement par la rencontre de quelques Rochers, qui a quatre lieuës plus bat s'oppoſēt à ſon cours;& fait pluſieurs replis dans la plaine, ſe tournant d'un coſté & d'autre, comme douteux du chemin qu'il doit prendre par les montagnes. Ses rives ſont extrémement ombragées & fleuries ; & ſes eaux ſi clairés & ſi nettes, qu'il n'y a pas un arbre ſur le rivage, ni meſme quaſi pas une fleur,que ne s'y voye deux fois, & qui ne paroiſſe dans l'eau auſi belle & auſſi diſtincte que ſur la Terre. Les plantes ordinaires de ce païs ſont les Cheſnes verds,les Oliviers, & les Pins : & outre qu'il n'y fait quaſi iamais defroid, il n'y a gueres que de ces arbres qui ne le craignent point. Les monts de Catalogne tiennent toute la valée à l'abry des vents du Septentrion. De ſorte qu'en tout temps elle eſt couverte de verdure:& l'on n'y ſent iamais l'hyver, que l'on voit touſiours ſur les montagnes voiſines ; C'eſtoit en ce Paradis,que Zelide faiſoit ſon Enfer ; & où eſtoit la maiſon où la Reyne l'avoit emmenée. L'on euſt dit,que les Eaux,les Fleurs, & les

& les Plantes,s'eſtoient embellies par ſa preſence. Elle ſeule eſtoit triſte parmy tant d'obiets agreables ; & perdoit de iour en iour le luſtre & la beauté, qu'elle ſembloit donner à toutes choſes. L'abſence d'Alcidalis l'affligsit extrémement. Mais ſur tout les deſſeins de la Reyne la metroient en peine : & ſon imagination luy repteſentoit ſi bien tous les maux qui luy devoient arriver; que ſouvent la crainte de ceux qui eſtoient à venir, luy eſtoit le ſentiment des preſens. Elle voyoit que ſes biens, ſa fortune & elle-meſme eſtoient au pouvoir de la Reyne ; & ce qu'elle ſentoit davantage, qu'Alcidali y eſtoit auſſi : luy, qui luy eſtoit plus cher qu'elle-meſme,que ſes biens,& que ſa fortune. Elle conſidroit:que l'affection du Prince n'eſtoit point mediocre : que ſon courage eſtoit tres-grand; mais que ſon authorité eſtoit encore bien foible. Que l'on ne ſouffriroit pas qu'il meſpriſaſt la Comté de Barcelonne, que la Fortune luy offroit ſi heureuſement avec la fille de la Reyne:pour prendre une Orpheline & une eſtrangere , qui n'avoit de biens,de Parens,ni de ſuppott,que de-la là Mer. Qu'il ne pourroit pas reſiſtet ſeul au Roy,& au Royaume. Que la Reyne gouvernoit abſolument tous les deux. Que tant qu'ils avoient eſté enfans, tout le monde avoit approuvé leur affection : mais que perſonne n'approuveroit leur mariage: & que quelques-uns la regardoient deſia comme l'Ennemie de l'eſtat ; & le flambeau qui devoit un iour mettte le feu dans la Maiſon Royale. Ces penſées , & d'autres ſemblables luy agitoien l'eſprit de mille troubles. Tantloin qu'elle portaſt la veuë dans l'avenir, elle ne voyoit point de iour à ſes eſperances : & ſans ſçavoir dans ce labyrinthe quelle fin pourroient prendre ſes aventures : elle jugeoit bien qu'elles ne pouvoient en avoir d'heureuſe. Vn iour entre autres, qu'elle accompagnoit la Reyne, qui ſe promenoit dans un bois extrémement couvert , dont les allées alloient iuſqu' à la prétie, que ſervoit comme de bordure à la riviere: elle fit en ſorte,qui ſuivie ſeulement d'une de ſes filles,elle ſe ſepara du reſte de la troupe ; &,ce qui n'eſtoit pas un petit ſoulagement pour elle,qu'elle ſe vit en liberté d'eſtre triſte,& de la paroiſtre. Se repreſentant les fortunes de ſa vie, ſongeant à ſes diſgraces paſſées, aux preſentes , & à celles qui la menaçoient : ſes reſveries

l'en-

l'entretinrent si bien, que sans penser au chemin qu'elle avoit fait, elle se trouva sur le bord de l'Hebre, & en un endroit si agreable, qu'il eust pû divertir toute autre tristesse que la sienne. Le Soleil qui se couche dans l'Ocean vers cette contrée, & s'y fait voir plus beau qu'en pas lieu du monde; estoit à l'heure prest de se cacher dans ces nuées d'or & d'azur, dont il s'enveloppe quand il va voir les Nymphes de la Mer. Mais n'ayant rien veu depuis qu'il s'estoit levé de si beau que Zelide: il sembla que pour la voir plus long-temps, il se hastast moins de tõber dans les flots: & il ietta tãt d'or sur toutes les fueilles des arbres, & sur toutes les ondes du Fleuve, que ses rayons sembloient se r'allumer pour continuër le iour en faveur de cette Princesse, l'environnant de telle sorte, & s'accordant si bien avec le reste de sa beauté, que l'on pouvoit douter, si ces rayons estoient ceux du Soleil, ou ceux de Zelide. Les charmes de ce lieu delicieux, la douceur de l'air, & le plaisir qu'elle prenoit à estre seule: la convierent à continuër sa promenade dans la prérie. Apres s'y estre arrestée quelque temps, elle reprenoit desia son chemin pour aller trouver la Reyne: quand le bruit d'un cor, qui sembloit ne venir pas de fort loin, luy fit tourner la teste vers la montagne prochaine: où ayant quelq; temps arresté la veuë, elle vit, ce luy sembla, deux hommes embrassez ensemble, qui rouloient du haut d'une Roche: & qui ayant esté arrestez par quelques ronces en un endroit où elle estoit moins droite; elle apperçeut que ce qu'elle avoit creu estre deux hõmmes, estoit un homme & un Ours, le plus grand qu'on ait iamais veu, qui luttoient ensemble: mais avec le desavantage qu'on se peut imaginer dans un combat si inégal. Au mesme tẽps, elle vit à peu prés au mesme endroit de la montagne, d'où l'autre estoit tombé, un ieune Chevalier avantageusement monté, portant un cor en écharpe, & un iavelot en la main: qui s'estant arresté, & voyant le peril, où estoit celuy qui sẽbloit estre de sa troupe, pousSa son cheval vers luy, ou pour mieux dire, se precipita en bas de la montagne. Cependant la force du cheval fut telle, ou l'addresse du Chevalier, ou la fortune de tous les deux: que comme s'il eust courru en une pleine campagne, il se trouve sans aucun mal aupres de l'Ours; & luy porta si avãt dãs les entrailles le iavelot qu'il tenoit en

la main

la main, qu'en meſme temps il perdit la vie & ſa priſe. Tout cela neantmoins de foudre du haut de la mõtagne de tuer la beſte, & de deliurer ſon amy, ſe fit ſi fort en un inſtant : que l'on peut dire que foudre ne tombe pas plus viſte, & ne fait pas ſon effet plus promptement. Il déplut à Zelide, qu'un autre qu'Alcidalis, euſt fait ce coup là : & elle fut faſchée, d'avoir veu en un autre que luy, quelque choſe qui luy pût plaire. Mais le Chevalier prenant ſon chemin vers elle; & ayant pouſſé ſon cheval dans le Fleuve qu'il paſſa à gué; elle commença à douter, ſi ce n'eſtoit pas luy-meſme. Et comme il fut plus prés, ayant achevé de le reconnoiſtre mais ne s'en pouvant aſſeurer : elle ſe retourna vers ſa Demoiſelle, & luy demande, ſi elle connoiſſoit ce Chevalier. Madame, ce luy dit elle, lors qu'il eſtoit plus loin, nous le devions reconnoiſtre par ce qu'il avoit fait; mais maintenant nous voyons que c'eſt le Prince. Il eſtoit à cette heure-là à vingt pas d'elles. L'eſtonnement, la crainte, & la ioye vinrent ſi à coup tout enſẽble dans l'eſprit de Zelide, qu'à cét abord elle ne trouva point de paroles pour les premiers complimens. Le Prince qui s'eſtoit preparé à cette rencontre, quoy qu'avec beaucoup d'émotion de ſon coſté, fut plus aſſeuré qu'elle; & luy diſt: Quand ie n'euſſe point ſçeu, Madame, que c'eſtoit icy le lieu où vous eſtiez; à voir ces prétries ſi vertes & ſi fleuriez, & ces rives ſi belles & ombragées, il eſtoit aiſé de deviner, que Zelide n'en eſtoit pas loin. Il n'y avoit que vous qui puiſſiez faire naiſtre tant de fleurs en un pays ſi deſert; & qui ſçeuſſiez faire ce miracle dãs les montagnes de Catalogne. Monſieur, ce luy dit Zelide, qui avoit eû le loiſir de ſe raſſeurer un peu, vous eſtes ingrat envers l'Hebre, ſur les bords duquel vous eſtes, & qui ſemble s'eſtre baiſé tout expres pour favoriſer voſtre paſſage; de me donner une gloire qui eſt deuë à la fertilité de ſes ondes: qui arrouſent & embraſent cette vallée avec tant de ſoin, que quãd vous aurez bien conſideré la beauté de ces prés, de ces bois & de ce parc dãs le quel nous allõs ẽtrer; vous avoüerez, que les palais de Saragoſſe, & les magnificences des Roys Mores peuvẽt eſtre quelquefois laiſſez pour cette ſolitude. Mais aprés tout cela, ie vous aſſeure, Monſieur, luy dit-elle en ſoûriant, que nous n'avons encore rien veu dans ce valon de

de ſi beau, que ce que vous nous avez fait voir ſur cette montagne. Et moy, luy dit le Prince, qui voluit, changar ce diſcours: ie vous iure que quand de cette montagne on découvriroit toute la Terre, on n'y verroit rien de ſi beau, que ce que vous nous faites voir dans ce valon. Cependant ils avoient repris le chemin du bois où eſtoit la Reyne: & la fille qui les ſuivoit eſtant un peu demeurée derriere, Zelide baiſſant la voix, luy diſt: Monſieur, vous venez de faire deux choſes bien pleines de hardieſſe, l'une de vous eſtre precipité de ces Roches en bas, pour combattre un animal ſi ſouvage; & l'autre, d'eſtre venu voir la Reyne en un temps, où elle vous attendoit ſi peu. Madame, reſpondit Alcidalis, i'euſſe eû beaucoup plus de hardieſſe de demeurer à Saragoſſe. Car c'euſt eſté de pied ferme attendre la mort, que ie ne pouvois éviter, ſi i'euſſe eſté plus long-temps ſans vous voir. De ſorte que ce qui vous ſemble une temerité, eſt pluſtoſt quelque defaut de courage: puiſque ie ſuis venu icy pour éviter un peril bien plus grand, que les deux où vous dites que ie me ſuis mis. Ie ne l'euſſe pas creu ainſi, luy dit elle: & pour moy, ie vous avouë, que ie n'euſſe pas osé combattre l'Ours; & que i'oſerois auſſi peu déplaire à la Reyne. Mais i'aurois, ce me ſemble, aſſez de courage, pour ſouffrir une abſẽce. Pour ſçavoir ce que c'eſt qu'une abſence, repliqua Alcidalis, il faut ſçavoir ce que c'eſt qu'affection: & vous ne ſçauriez eſtre en cette peine, vous Madame qui ne devez-aymer que vous meſme; & qui portez toujours où vous eſtes, tout ce qu'il a d'aymable au monde. Alcidalis, reſpondit Zelide, vous ne croyez pas ce que vous venez de dire; & ſi vous me penſiez ſi ingrate, & ſi vaine, que de ne pouvoir aymer que moy meſme; vous n'auriez pas tant d'impatience de me revoir. Mais afin que vous en ſoyez éclaircy davantage, eſcoutez-moy: & me donnez loiſir de vous faire la reſponſe que ie vous promis en partant de Saragoſſe. Et pource qu'en diſant cela, elle le ſentit rougir extrémement, & vit qu'il y avoit pris grade; elle commença ainſi: Le couleur qui me monte au viſage, me viẽt pluſtoſt de ce que ie vais dire une choſe que ie n'ay point accouſtumée; que de la penſée que i'aye, de rien faire en cela contre mon devoir. Ie ne ſçay, ſi c'eſt touſiours une honte à une fille de confeſſer qu'elle ayme.

Mais

Mais ie ſçay bien que s'il y en a quelqu'une qui puiſſe eſtre excuſable, c'eſt moy plus que pas une autre. Je ne diray point que les ſtoiſies m'ayent fait violẽce, ou que vos qualitez m'y ayent obligée. C'eſt un pretexte, dont toutes les autres ſe peuvent couvrir: & i'allegueray ſeulemẽt ce qui eſt de particulier pour ma deffenſe. Devant que de ſçavoir qu'il ne falloit pas aymer, je vous ay connu aimable Alcidalis: & i'avois reçeu voſtre affection en un temps, ou ie ne pouvois pas connoiſtre ces loix, qui defendẽt à noſtre ſexe d'en recevoir. On ne me peut pas blaſmer d'avoir donné entrée à une paſſion, que ie puis dire avoir trouvée en mon ame, & non pas que ie l'y aye reçeuë; & qui y eſt tellement de tout temps, que ie ne me puis nõ plus ſouvenir de ſa naiſſance, que de la mienne. Le premier ſentiment que i'ay eu dans le monde, a eſté celuy qui m'a touché pour vous: & l'Amour propre, que nous ſentõs ſi toſt, & qui eſt ſi naturel a tout le monde; eſt venu en moy plus tard que l'amitié que ie vous porte. Ma raiſon qui n'a paru que longtemps apres, l'y a trouvée ſi bien eſtablie, qu'elle a creu, que c'eſtoit une partie de moy-meſme: & de plus, elle luy a ſemblé ſi innocẽte, & ſi iuſte, qu'elle s'eſt employée à la fortifier plutoſt qu'à la deſtruire. Ie dis tout cecy, pour m'excuſer envers vous, & envers moy-meſme; & vous faire voir, que l'ame la plus forte, & la plus iuſte du monde, euſt eſté priſe comme la mienne. Si donc vous eſtes bien-aiſe, que ie vous ayme; ne m'enſçachez point de gré. Mais remerciez-en les Dieux qui l'ont voulu: & ſi vous m'eſtes obligé de quelque choſe; que ce ſoit de ce que i'ay bien voulu vous le dire. Si ie n'avois pas aſſez de force, pour eſteindre l'affection que i'ay pour vous, i'en avois aſſez pour la cacher; & il eſtoit en ma puiſſãce de la diſſimuler toute ma vie; ou comme font celles de mõ ſexe, de vous la temoigner peu à peu, apres vous l'avoir fait deſirer long-temps. Mais ſi elle eſtoit deſraiſonnable & indigne de vous, & de moy; il ne ſeroit iamais temps de vous la deſcouvrir: & ſi au cõtraire, elle eſt telle que ie la dois avoir pour eſtre digne d'Alcidalis, & de Zelide; pour quoy ne vous pas donner dés cette heure la ioye de la connoiſtre, & d'en eſtre aſſeuré? Ie vous le dis donc, Alcidalis, ie vous ayme: & quoy que ie le dis avec rougeur, ie vous le dis pourtant ſans honte; ie reçois de bon cœur

cette ame que vous dites que vous m'avez donnée. Pour ce qui eſt de la Couronne que vous me promettez avec elle, la Fortune en diſpoſera. Ie fais biẽ plus d'eſtat de ce que vous m'avez donné que de tout ce qu'elle me peut offrir: & i'eſtime bien davantage vôtre cœur que voſtre Royaume. Je ſuis bien-aiſe de voir, qu'il n'y ait pas une qualité en vous qui ne ſoit Royalle. Mais ie voudrois que voſtre naiſſance ne le fut point. Cette Couroñe, que vous me promettez comme le comble de ma felicité, ſera la cauſe de tous mes malheurs: & pour m'oſter ce que i'eſtime le moins en vous, on fera toutes ſortes d'efforts de m'en ravir le reſte. Ie voy dés cette heure, mais d'une veuë aſſeurée, tous les déplaiſirs qui me menacent. Ie ſçay, que voſtre affection me donnera la hayne de tous les autres: & que pour me vouloir beaucoup de bien, vous me ferez beaucoup de mal. Mais une perſonne, qui avec le cœur de Zelide, encore celuy d'Alcidalis, ne doit rien craindre. Ie reſiſteray à tout, avec une reſolution qui vous eſtoñera: & puiſque le Ciel a voulu que i'euſſe une affection, ie l'accompagneray de tant de conſtance, de force, & de vertu, que ce qui eſt de ordinaire blaſmé en celles de noſtre ſexe, ſera en moy ũ ſuiet d'eſtime & de loüenge. Alcidalis, qui dés que Zelide commença à parler fut tranſy de crainte, comme un homme qui aloit entendre l'arreſt de ſa vie, ou de ſa mort: entendant de quelle ſorte elle luy parloit, & voyant que c'eſtoit beaucoup plus favorablement qu'il n'euſt oſé ſouhaiter; n'oſoit preſque croire à ſes oreilles. Mais enfin, s'eſtant t'aſſeuré; & voyant qu'il ne ſe trompoit pas: il ſe trouva dans un tel raviſſement, qu'il fut lõg-temps ſans riẽ dire; & ne pût trouver de paroles pour la remercier. A la verité, il n'y en avoit point pour cela: & c'eſtoit un effet du trouble, où il ſe trouvoit, que de ſe mettre en peine d'en chercher. Il luy reſpõdit bien mieux par ſon ſilence, & par les larmes de ioye qu'il reſpãdoit en la regardant. Mais ayant tourné dans une autre allée: & voyant qu'ils eſtoient hors de la veuë de celle qui les ſuivoit: il mit un genouïl en terre. Et comme il commençoit à vouloir parler: il s'vient paroiſtre la Reyne à l'autre bout, qui ayant ſçeu l'arrivée d'Alcidalis, venoit pour le reçevoir. L'allée n'eſtoit pas ſi longue, que d'un bout à l'autre on ne puſt voir diſtinctement tout ce qui s'y faiſoit.

ſoit. Alcidalis ſe leva le plus prõptemẽt qu'il put: & Zelide troublée extremement de cette rencontre, luy diſt; Monſieur, il vous couſtera bien cher, d'avoir fait une humilité que vous ne deviez pas; & voicy un commencement pour voir bien-toſt reüſſir mes propheties. Madame, reſpondit Alcidalis, ie ne puis rien craindre, puiſque vous eſtes pour moy: & nous ſerons plus forts que tout le reſte du monde, tant que nous ſerons enſemble. C'eſt pour cela, repliqua-t'elle, Monſieur, que l'on trouvera bien-toſt le moyẽ de nous ſeparer. Ils diſoient tout cela avec l'action dont on a accouſtumé de dire les choſes indifferentes, & tenant touſiours la veuë attachée ſur la troupe, qui venoit devant eux. La Reyne eſtoit deſia fort avancée: & comme Alcidalis fut prés d'elle, elle le receut avec un viſage ſi ouvert & ſi riant, que Zelide ne luy eut pas pû faire meilleur. Apres que les primiers complimẽs furent achevez; & que le Prince eut dit, que la chaſſe l'ayant amené iuſqu'à ſept ou huit lieuës de ſa maiſon, il avoit creu eſtre obligé de luy venir baiſer les mains: la Reyne té moigna de ſçavoir beaucoup de gré à la Fortune, de le avoir cõduit chez-elle. Mais, Monſieur, ce dit-elle, ie croy que vous eſtes deſia payé de la peine que vous avez priſe ẽ cela. Car il eſt à croire, que la grace que Zelide vous a accordée à cette heure, n'eſt pas mediocre: puiſque vous avez eſté obligé, pour l'ẽ remercier, de vous mettre à genoux devant elle, comme nous avons veu. Et certes, au commencemẽt cela a fait que ie vous ay méconnu, & que i'ay crû, que c'eſtoit un des voſtres. Mais ie ſuis bien-aiſe, que ce ne ſoit pas un autre que vous qui ait eû ce contentemẽt. Dites nous, ie vous prie, quel il eſt? & ce qu'elle vous a promis ou donné? afin que i'y prenne part, ou que ie l'en remercie avec vous. Zelide ne rougit point, pource que depuis le diſcours qu'elle avoit eu avec Alcidalis elle n'avoit point deſrougi. Et craignãt qu'il ne ſe pût pas bien démeſler de ce diſcours: comme dãs ces ſurpriſes, les eſprits des femmes ſont plus prompts; elle s'avança de reſpondre pour luy, & diſt: Ie demandois, Madame, à Alcidalis des nouvelles de Saragoſſe: & luy, qui devoit ſonger ſans doute à ſa Chaſſe, ne m'a pas reſpondu. Et luy ayant réproché ſa reſuerie & ſon ſilẽce, il a mis un genoüil en terre pour me ſatisfaire: & a creu avec une civilité déreglée, & hors

de meſure, reparer le peu de conte qu'il avoit fait de me repondre. C'eſt eſtre bien civil, dit froidement la Reyne: & pource que vous craigniez, continua-t'elle, que le Prince ne revint encore; vous vous eſtes avancée de reſpondre pour luy. Zelide commençoit à ſe deffaire, voyant que la Reyne la preſſoit ſi fort: & croyoit que ne pouvant plus cacher la hayne qu'elle avoit contr'elle, elle alloit éclater, & la teſmoigner devant tout le monde. Mais Alcidalis voyant la peine où elle eſtoit, vint à ſon ſecours, comme elle eſtoit venuë au ſien; & rompit, en ſe mettant ſur le diſcours de ſa Chaſſe. La ioye extreme qu'il avoit des paroles que luy avoit dites Zelide fit qu'il entretint tout ce iour la Reyne avec une complaiſance merveilleuſe: & qu'il parla à ſa fille plus ſoigneuſement qu'il n'avoit iamais fait. Mais ces deux ieunes perſonnes, n'eſtoient pas aſſez fines pour la tromper. Elle remarqua auſſi-toſt ce changement, par la gayeté d'Alcidalis: & l'aſſiduité extraordinaire qu'il rendoit auprés de ſa fille, luy fit iuger qu'il devoit eſtre content, & aſſeuré de Zelide. Elle vit donc par là, qu'il n'y avoit plus de temps à perdre: & prit dés ce iour, la reſolution qui couſta depuis tant de larmes & de peines à ces deux Amans. Preparez-vous, Alcidalis, aux malheurs dont vous eſtes menacé: & prenez ce contentement que vous avez reçeu autour-d'huy, comme une derniere main que la Fortune la vous a laiſſé tirer. N'attendez plus d'amitié d'elle: & contentez-vous de celle de Zelide. Le Prince partit le lendemain pour aller en Saragoſſe. Et la Reyne, ſans la preſence de laquelle on ne pouvoit rien faire, fut contrainte d'y aller huit iours apres. Alcidalis avoit ſouffert cette abſence plus patiemment que l'autre; ayãt eû cette fois-là des penſées ſi douces & ſi agreables, qu'avec elles il ne pouvoit eſtre que bienheureux. Mais comme un beau iour, eſt touſiours plus beau que la plus belle nuit; & comme il n'y a point de contentement parfait dans les tenebres: il ſembla que la preſence de Zelide luy r'apportaſt une nouvelle ioye dans l'ame; & redonnaſt une autre force aux plaiſirs, que ſans elle il ne pouvoit pas gouſter bien entiers. Ils paſſerent ainſi quelques mois avec tant de repos, & un contentement ſi extréme, & ſi parfait: que de-là ſeulement il eſtoit aiſé de iuger, qu'il ne dureroit pas long-tẽps; & que cette grande

de bonace, seroit suivie d'une tempeste extraordinaire. La satisfaction & l'asseurãce qu'avoit Alcidalis, le faisoit vivre avec plus de discretion qu'il n'avoit fait, & avec plus de crainte de déplaire à la Reyne. Il servoit sa fille avec beaucoup plus de soin. Il parloit à Zelide moins que de coustume : & se contentoit de la liberté de la voir. Elle aussi, qui dés son enfance avoit esté serieuse, commença à l'estre davantage; à parler au Prince avec plus de respect ; à luy donner moins d'occasion d'estre aprés d'elle ; & à craindre davantage que l'on imaginast quelque chose de leur affection. Mais cette discretion, comme la pluspart de celles des Amans, estoit venuë trop tard. La Reyne, ne se laissoit pas abuser par là: & avec beaucoup de soin, de secret, & de diligence, donnoit ordre à executer les desseins qu'elle avoit proiettez. Comme ceux qui sont dans une place, quel'on mine secrettemẽt, ont pour l'ordinaire plus de crainte de tous les autres perils, que de celuy qui les va perdre; & demeurent en repos tandis que l'on creuse leur tombeau, & que l'on prepare sourdement la ruine qui les doit accabler en un moment: ainsi ces deux Amans ne se doutans point de la trahison qu'on leur tramoit, estoient dans une profonde tranquillité ; & si la mauvaise volonté de la Reyne, leur faisoit apprehender quelque infortune, ils ne se l'imaginoient, ni si grande, ni si presente, ni de la sorte qu'elle devoit arriver. A cette heure vont paroistre les infortunes de Zelide & d'Alcidalis. Icy ont leur commencement des malheurs qui semblẽt ne devoir iamais avoir de fin; & des avantures si estranges & si meslées, que s'il est peu croyable qu'elles soient arrivées, il n'est pas moins difficile de croire, que l'on ait pû les inventer, & qu'elles ne soient que des effects de l'imagination.

Il sembla à la Fortune, que l'Arragon & la Catalogne, estoient un trop petit Theatre, pour representer la plus belle piece qu'elle ait iamais ioüée dans le Monde. Elle en voulut prendre un plus spacieux. Et changeant tout à coup la face de celuy qui a paru: au lieu qu'elle ne nous y a fait voir iusqu'icy, que Saragosse, & Barcelonne, des montagnes, des préries, des chasses, & des promenoirs; elle va faire paroistre à nos yeux, la Mer, l'Europe, & l'Afrique, des personnes inconnuës, des Peuples qu'à

peine avons nous iamais oüy nommer, des Vaisseaux pillez & bruslez, des duels, & des batailles; & ce qui est de plus estrange, en un mesme temps, & en un mesme suiet, des fers, & des Couronnes.

Quatre mois aprés que la Reyne fut revenuë de Catalogne, elle prit occasion sur le commencement du Printemps, d'y retourner: & ne l'ayant fait sçavoir qu'un iour devant; Alcidalis & Zelide furent tellement surpris, qu'à peine eurent ils le loisir de se dire Adieu. Et comme le Prince luy tesmoignoit le regret qu'il avoit de son départ, elle luy dist: Monsieur, souvenez vous de ce que vous me distes en Catalogne, qu'il n'y avoit rien dans le Monde, que vous pussiez craindre, tant que ie serois pour vous. Nous aurons d'autres malheurs à souffrir plus grands que celuy-cy. Mais dans tous vos maux, souvenez-vous tousiours, que vous ne pouvez estre malheureux, estant asseuré que ie vous ayme. Vous n'en sçauriez douter, puisque ie vous le dis: & si cela n'est assez, reçevez cette bague, qu'en presence des Dieux ie vous donne avec mon cœur. Alcidalis la prit: & aprés luy en avoir donné une autre avec les mesmes paroles; ils se separerent, n'osant pas demeurer plus-long-temps ensemble. La Reyne partit le lendemain: & n'ayant demeuré qu'un iour chez elle, elle feignit d'avoir reçeu des nouvelles de Barcelonne, qui l'obligeoient d'y faire un tour. Elle laissa donc là sa fille, avec une partie de son train: & emmenant Zelide avec elle; ils arriverent en cette belle ville, qui non moins pour la beauté de son assiette, que pour la fertilité de sa coste, est une des plus celebres d'Espagne. Zelide s'stoit estonnée, que la Reyne n'ayant pas amené sa fille, elle ne l'eut pas laissée aupres d'elle; & avoit bien remarqué cette nouveauté, & iugé, que cela se devoit faire pour quelque raison. Mais de quelque coste qu'elle iettast la veuë, elle ne se pouvoit rien imaginer: & ne voyant pas quelle chose elle avoit particulierement à craindre, elle les craignoit toutes. La Reyne ayant employé le reste du iour, qu'elle estoit arrivée, à voir les magnificences que l'on fit à sa reception; donna le iour suivant aux affaires, que l'on croyoit qui l'avoient amenée.

Le lendemain, comme on luy dit à son lever, qu'un vaisseau qui portoit son nom, & qu'elle avoit fait faire,

re, il n'y avoit que six mois, estoit entré cette nuit là mesme dans le port : elle dit qu'elle vouloit l'aller voir à heure mesme. Il y a d'ordinaire cent vaisseaux dans le port de Barcelonne, qui des que la Reyne parut, firẽt une salve de toute leur artillerie: De sorte que d'abord, on ne vit, que du feu, & de la fumée, dont les vaisseaux entourez comme d'une nuée épaisse, ne pouvoiẽt estre apparçeus. Mais ils se firent bien tost entendre, non seulement par la bouche de plusieurs canons, mais encore par une infinité de trompettes, de fiffres & de hautbois: & la fumée peu à peu venant à se dissiper, on vit paroistre une infinité de mats, de voiles, cordages, de banderolles, & toute cette pompe de la mer, qui est si agreable à voir, lors que l'on ne la voit que du rivage. Ces festes, & ces magnificences, & la veuë de cet Element, qui pour la premiere fois arreste avec quelque admiration les yeux & l'esprit de tous ceux qui le voyent; ne pouvoit divertir Zelide. Le cœur luy disoit, que les malheurs qu'elle avoit preveus de si loin, commençoient à la talonner : & de toutes parts elle craignoit des embusches La Reyne estant sur la bord de la mer, se mit dans un esquif, pour voir le vaisseau dans lequel elle disoit qu'elle vouloit entrer: & ayant dit à Zelide qu'elle la suivist, & ne menant que trois autres personnes avec elle; elle defendit à tous les autres de la suivre. Elle trouva dans les vaisseau le Capiteine, & sa femme, qui s'estoient preparez en quelque sorte pour la reçevoir. Et apres avoir veu legerement le vaisseau; elle s'enferma avec eux seuls dans la chambre poupe. Cela augmenta les soupçons de Zelide: & ayant les larmes aux yeux elle les tourna vers la terre d'Espagne; & commença à douter si elle y retourneroit iamais. Apres une heure de temps, le Capiteine & sa femme sortirent; & dirent à Zelide, que la Reyne la demandoit. Tout le sang à cette heure-là, se glaçea dans ses veines & elle la fut trouver si tremblante, si passe, & si deffaite, qu'elle eust fait pitié à toute autre, tant elle estoit méconnoissable. La Reyne, aprés avoir dit qu'elle fermast la porte, luy parla ainsi.

Quoy qu'il y ait long-temps, Zelide, que nous perdismes ensemble, vous la meilleure mere du monde, & moy la meilleure amie: l'affection que i'avois pour elle, ne se perdra iamais en moy, ni la memoire des dernie-

res

res paroles, avec leſquelles elle me pria d'avoir touſiours grand ſoin de vous. Quand cette conſideration ne m'y engageroit pas; voſtre beauté, vôtre eſprit, & voſtre ſageſſe m'y auroient obligée. Et vous ayant nourrie ſi long-temps, & ayant trouvé en vous, encore avec plus d'éclat, toutes les qualitez qui luy firent gagner mon affection; ie ne ſerois pas raiſonnable, ſi ie n'en avois pour vous, autant que pour elle. Auſſi puis-ie dire, qu'en cela i'ay fait plus qu'elle ne m'avoit demandé. Elle me pria, que ie vous aymaſſe comme ſa fille: & ie vous ay touſiours aymée comme la mienne. Celle que le Ciel m'a donnée ſeule au monde, perdit le tiltre d'unique, dés le iour que vous vinſtes avec moy. I'ay eu la meſme affection, & la meſme tendreſſe pour vous que pour elle: & ie vous ay touſiours conſiderées l'une & l'autre, comme eſtant également toutes deux à moy. Cela eſtant, & pas une de vos actions, ni de toutes les choſes qui vous regardent, ne m'ayant eſté indifferentes: vous pouvez croire, qu'il eſt difficile, que ie n'aye point eu quelque connoiſſance, de la paſſion, que voſtre beauté, ſans voſtre conſentement, a fait naiſtre dans l'eſprit d'Alcidalis: & qu'auſſi bien que vous, ie n'aye eſté beaucoup de fois en peine, du tort que cela vous pouvoit faire. Vous ſçavez quelle aſſeurance il y a aux paroles des perſoñes de ſon âge, & de ſa condition, qui ont également le privilege de tromper, & de ſe dédire. Et ie vous fais iuge, s'il eſt poſſible que l'affection qu'il a pour vous, vous ſoit iamais avantageuſe. Vous voyez auſſi-bien que moy toutes les raiſons qui ne le permettent pas. Vous eſtes aſſez habile, pour ne l'avoir point eſperé: & quand il ſeroit en ſon pouvoir & au voſtre, vous eſtes aſſez iuſte, & aſſez reconnoiſſante, pour ne le pas deſirer. Ie connois voſtre vertu Zelide: & ie ſçay qu'il n'y a rien au Monde qui luy puiſſe faire courre de hazard. Mais quelque grãde qu'elle ſoit, vous ne pouviez oſter au Prince les occaſions de vous voir; ni aux autres de parler de vous. Tout ce que vôtre vertu pouvoit en cela, c'eſtoit d'empeſcher le mal; mais elle ne pouvoit empeſcher le bruit: & ie ſçay de quel preiudice eſt ce bruit aux perſonnes de voſtre ſexe; & particulierement quel déplaiſir cela donne à celles qui ſõt auſſi ſages, & auſſi glorieuſes que vous. I'ay donc creu que c'eſtoit à moy à vous tirer de cette peine;

ne & qu'il eſtoit temps d'accomplir les promeſſes que i'auois faites à voſtre mere. Le Duc de Tarente eſt un Prince ſage, vertueux, & habile, eſtimé de tous ſes voiſins, & des grãds Seigneurs d'Italie. Celuy-là par ſes lettres & par ſes Ambaſſadeurs, me teſmoigne, il y a long-temps, une grande paſſion pour vous: & ie ne vous en ay point voulu dõner la connoiſſance, que la choſe ne fuſt aſſeurée, & en eſtat d'executer. Aujourd'huy i'apprens qu'il vous attend, Zelide, pour vous donner la poſſeſſiõ de ſes Eſtats & de ſa perſonne. Il n'y a que quinze iours, que celuy qui commande ce vaiſſeau l'a laiſſé; & luy a promis de ma part de vous mener dans autãt de temps, au lieu où il vous doit reçevoir. La diligence & le ſecret, pour des raiſons que ie ne vous puis dire encore, ſont ſi importans en cette affaire, qu'il eſt neceſſaire que vous partiez à ce moment; & que ie n'ay pû vous en donner pluſtoſt avis, ni vous envoyer avec plus de train. Ie ne doute point, que voſtre bon naturel, ne vous dõne à cette heure quelque reſſentimẽt de nous quitter. Mais quoy que nous ſoyons ſeparez de la mer, nos affections n'en ſeront pas moins unies: & i'eſpere que vous nous viendrez voir un iour en Eſpagne, avec plus de magnificẽce & de gayeté que n'en ſortez. Enfin vous devez eſtre biẽaiſe, de retourner en un pays, où vous retrouverez vos biẽs, vos parens, & le lieu de voſtre naiſſance. Mais quãd ce ne ſeroit pas voſtre volonté: c'eſt aſſez de vous dire que c'eſt la miẽne. Outre le pouvoir que ma qualité me donne ſur vous, i'ay encore pour voſtre regard, celle de mere, qui me donne plus d'authorité. Conſentez donc, & vous accordez volontairement à une choſe, qui outre qu'elle eſt iuſte, eſt pareillement neceſſaire: & en obeiſſant volontiers à ce que ie vous conſeille & ce que ie vous commãde tout enſemble, faites paroiſtre la modeſtie que vous vous devez à vous, & le reſpect que vous me devez à moy. En achevãt ces paroles elle l'embraſſa: & feignant de ne vouloir pas faire un plus long Adieu, de peur de s'attendrir, & de s'affliger trop, elle ſortit en meſme temps de la chambre.

La triſteſſe, le dépit, la honte le colere, & l'excés de ſon malheur, accablerent tellement l'ame de Zelide, que ſans pouvoir dire une parole, ny faire un pas, elle demeura en l'eſtat, où la Reyne l'avoit laiſſé & ce fut cette

le meilleur où elle se trouva, de long-temps apres, puis qu'il est vray, qu'à ce premier chocelle ne sentit rien. Toutes nos puissances si foibles & si limitées, que nous ne sommes capables que des choses medioeres: & comme une grande lumiere nous aveugle; &. qu'un grand bruit nous assourdit; les grandes douleurs, non plus que les grandes ioyes ne se sentent point. Apres avoir esté ainsi sans mouvement l'espace d'un quart d'heure: comme enfin ses esprits accablés d'abord sous une si soudaine ruine de toutes choses commençetent à revenir. & qu'elle iugea qu'il n'y auroit iamais de remede à son mal, si elle n'en trouvoit en cét instant; elle sortit de la chambre, dans le dessein de s'aller itter aux pieds de la Reyne; & voir s'il ni avioit point quelque esperance de fléchir son esprit. Mais comme on luy eut dit qu'il y avoit long-temps qu'elle n'y estoit plus; & qu'elle eut veû que le vaisseau estoit desia si avant en mer, qu'à peine on voyoit paroistre les pointes des Tours de Barcelõne: alors elles iette sa veuë de ce costé là, & sa pensée sur ce qu'ell y laissoit: & ayãt ainsi resvé quelque temps, tout à coup elle prit une resolution qui sembla l'avoir mise en repos. Puis se tournant avec un visage plus serein vers ceux qui l'accompagnoiẽt, elle leur dit quelques paroles, & tesmoignant d'avoir reçeu les consolations qu'ils luy donnoient, elle s'alla mettre au lit; & les pria qu'on la laissast reposer. miserable Alcidelis, tu contes à present tous les momens qui passent: & quand tu songes que de huit iours tu ne verras, Zelide, ce terme te paroist infini. Cependant elle s'esloigne de toy pour plusieurs années. Dans peu de iours la Mer sera entre toy & elle, Le vent emportera toute ta ioye, & toutes tes esperances: & va mettre au pouvoir d'un autre le seul bien que tu desires au mõde, & le seul qui y soit digne de toy. La crinte & l'esperance sõt deux vents de nostre ame, qui necessẽt quasi jamais: & il n'y a guéres de tẽpestes en elle, quãd l'un des deux ne l'agite pas. Le pesent n'estant iamais qu'un point ne nous seroit quasi pas considerable, si l'une ou l'autre de ces deux passions ne nous faisoit encore sentir l'avenir. Zelide creut que la Fortune l'avoit mise dans un estat, ou il n'estoit plus en sa puissance de la secourir ni de luy nuire. Ainsi elle estoit dans cette funeste tranquilité, ou sont ceux qui ne craingnẽt & n'esperẽt plus rien;

& qui

& qui s'attendent de finir leurs maux en achevant leur vie: & parmy tant d'infortunes elle n'avoit pas au moins le travail de chercher des remedes, qui est une des plus grandes peines des malheureux. Estant bien resoluë de ce qu'elle avoit à faire, & sçachant à peu prés le temps, que pouvoient encore durer ces malheurs: elle passa la nuit à penser au sentiment qu'auroit Alcidalis, & de quelle sorte il vivroit apres sa perte. Et quoy qu'elle eust un extréme regret de se separer de luy, au milieu de tous ses maux, elle estoit flattée de quelque plaisir, quād elle songeoit à l'insigne preuve qu'elle luy alloit dōner de son affection & de son courage. Le Capitaine du vaisseau & sa femme, outre qu'ils aymoient & honoroiēt Zelide pour l'avoir veuë à la Cour; en avoient encore plus de soin, à cause qu'elle étoit sous leur conduite. Dés qu'ils creurēt, qu'elle estoit éveillée; ils entrerēt dans sa chambre: & luy ayant demandé si elle ne vouloit pas manger, elle leur répondit, que non seulement elle ne māgeroit point, mais qu'elle ne mangeroit plus. Ils demeurerēt fort estonnez de cette response: & iugerēt, qu'elle estoit retombée dans la tristesse du iour precedēt: & qu'il luy falloit dōner du temps pour la passer. Mais au bout de quelques heures, voyant qu'elle n'appelloit personne, ils retournerent, & employerent toutes sortes de paroles & de prieres pour luy persuader de māger. A tout cela elle respondit qu'avec un silence opiniastre, & une mine si froide, & si resoluë, qu'il ne sembloit pas seulement qu'elle le oüist. Ils sortirent donc pour la seconde fois, extrémement affligez; & commencerent de craindre quelque fin tragique de cette estrange resolution. La nuit venuë, ils retournerent: & avec une niece qu'ils avoient de l'âge de Zelide, ils se mirent à genoux à l'entour de son lit; la coniurerent par toutes choses; & la prierent d'avoir soin de sa vie avec autant de larmes: que si c'eust esté la leur qu'ils luy eussēt demādée. Ils ne purent pourtant avoir de response: & se retirerent enfin pour ne luy point oster le repos, qui sēbloit estre le seul bien qui luy estoit demeuré. Trois iours se passerent, sans que prieres, larmes, remonstrances, peussent esmouvoir le cœur de Zelide, ny l'obliger seulement à dire une parole. Enfin le quatrie sme iour, ces bonnes gens avec leur niece furent pour faire un dernier effort; & s'estans mis à ge-

à genoux à l'entour d'elle, fondans en larmes, & luy offrant toutes choſes: la coniurerent d'avoir pitié d'elle, & d'eux auſſi. Zelide aprés avoir eſcouté long temps leurs plaintes, fit un ſoupir, & avec beaucoup de peine ſe mit en ſon ſeant. Alors s'eſtant mieux monſtrée à eux, ils connurent davantage l'extremité où elle eſtoit. Dans le plus beau viſage du monde, ils virent une image affreuſe du deſeſpoir, & de la mort prochaine: & quelque choſe qui faiſoit peur & pitié tout enſemble. Apres les avoir regardez quelque temps les uns & les autres: enfin elle rompit le ſilence, qu'elle avoit gardé ſi long-temps, & elle leur parla ainſi:

Mes Amis, vous me demandez une choſe, qu'il n'y a que vous qui me puiſſiez donner. Vous me priez que ie vive. Ie vous demande la meſme choſe. Et cela eſt en voſtre puiſſance, & non pas en la mienne. I'ay reſolu de n'arriver iamais vive en la terre d'Italie: & ie le iure encore aux Dieux de là haut, par le feu & par la lumiere; & à ceux d'embas, par les ombres de mes Peres. Il n'eſt donc plus en moy d'en diſpoſer autrement: & puiſque vous pouvez m'y mener, ou ne m'y mener pas; il eſt en vous que ie vive, ou que ie meure. Me refuſerez vous à preſent, ce que vous m'avez demandé avec tant de larmes? & ſerez vous mes meurtriers, vous qui avez eſté choſis pour mes conducteurs? Le Duc de Tarente m'attend, & ne m'a iamais veuë. Vous avez icy voſtre niece, qui eſt de mon âge, de ma taille, & à peu prés de mon viſage. Vous la pouvez mettre en ma place; & luy procurer ce bonheur, en me ſauvãt à mon eſgard du plus grãd malheur du monde. Il eſt vray que vous en ſuppoſerez au Duc une autre, que celle que l'on luy a promiſe. Mais quand vous m'y pourriez conduire, en l'eſtat où ie ſuis, ſeroit-ce Zelide que vous luy meneriez? & celle que ie vous cõſeille de luy donner, ne reſſemble-t'elle pas plus à celle que i'eſtois, que ie ne fais à cette heure moy-meſme? Le Duc ne ſera-til pas plus heureux d'avoir une femme qui ſera contente, & qui le ſouhaite, qu'une qui a, delibere long-temps, lequel elle auroit à choiſir, de la mort, ou de luy? & qui a enfin preferé la mort à ſa perſonne? Mais ce n'eſt pas la mienne qu'il ayme, puis qu'elle luy eſt tout à fait inconnuë. C'eſt la Duché d'Otrante, & les Comtez de Suzole & de Tenare qu'il deſire. Et

ie

ie les donne dés cette heure à voſtre niece avec le nom de Zelide: & prens à teſmoins ces meſmes Dieux que ie viens de iurer, que par moy perſonne n'en aura connoiſſance, & que ie ne m'en repētiray iamais. La Reyne vous a commandé, ie l'avouë, de me conduire, où il m'attend. Mais n'eſtes-vous pas plus obligez de ſuivre ſa volonté, que ſes paroles? & ne croyez-vous pas que ſi elle eſtoit icy à cette heure, & qu'elle viſt le peril où ie ſuis; elle n'aymaſt mieux me voir ſauve en quelque lieu que ce fuſt, que de m'envoyer morte en Italie? Vous a-t-elle commandé de me mettre morte ou vive entre le mains du Duc de Tarente? Ne penſez-vous pas, que c'eſt pour mon bien & mon avancement, qu'elle a creu faire ce mariage? & que celle qui a eu le ſoin de ma Fortune, auroit ſoin de ma vie? Quelque iour quand toute la Terre luy reprochera cette cruauté, ne poura-t'elle pas dire iuſtemēt qu'elle n'en eſt pas coupable? que ne luy ayant point fait connoiſtre ma volonté, elle ne croyoit pas me cōtraindre en cela, ni que ie me deuſſe porter à cette extremité? & n'aura t'elle pas raiſōde remettre toute la faute ſur vous? Mais qui vous oblige, ſi vous ne voulez, de retourner à Barcelonne, & de luy rendre compte de ce que vous aurez fait? Ayant à vous ce vaiſſeau, vous pouvez aller par tout où vont les vents, & vous avez à choiſir de toute la Terre. Alors tirant de deſſous ſon chevet un petit coffre que la Reyne luy avoit laiſſé, où eſtoient toutes les pierreries de ſa mere, & quelques autres dont elle luy avoit fait preſēt; elle leur dit: Les pierreries qui ſont dans ce coffre d'un prix infini, valent mieux que tout ce que i'ay en Italie; & la Reyne ne vous ſçauroit donner davantage; ſi elle ne vous fait preſent de Barcelōne. Ie vous les dōne toutes pour la rançon de ma vie, & de ma liberté: & d'autant que ces deux choſes paſſent en valeur, ce que ie vous preſente: & que la liberté ſeule vaut mieux que toutes les richeſſes du monde: vous m'aurez donné beaucoup plus que ie ne vous donne: & ie croiray vous eſtre redevable. Avec cecy, vous trouverez par tout des amis, des parens, & une patrie. Beaucoup de gens ſeroient tentez d'oſter la vie à Zelide, pour avoir ce que ie vous offre, pour la luy ſauver: & ie vous incite à faire une bonne action, par un pris capable d'en gagner d'autres, à en faire une mau-

mauvaiſe. Que ſi vous eſtez touchez de ſcrupule de deſobeïr à la Reyne; n'aurez vous pas plus d'horreur de faire mourir une innocẽte? Vous reſoudrez-vous pluſtoſt à tuër une de ſes amies, qu'à rompre un de ſes commandemens? Ne craindrez-vous pas autant d'irriter les Dieux, que d'offenſer les hommes en la perſõne d'une femme? Et ſi la peur de ſa haine, ou de ſa vengeance, vous retient, ne devez-vous pas conſiderer, qu'il y aura bien-toſt en Arragan quelqu'un plus puiſſant qu'elle, qui vous cherchera par tout le monde, & vous fera tendre compte de ma perſonne & de ma vie? Mais aprés tout, quand toutes ces raiſons ne ſeroient point: Ie vous coniure par l'amitie que vous m'avez touiours porté, par la pitié que vous aviez tantoſt de moy, & par ces larmes que vous répandiez à cette heure, de me tirer de la peine ou ie ſuis, & vous y reſolvant promptement, me teſmoigner, que c'eſt pour l'amour de moy, pluſtoſt que pour voſtre conſideration, que vous le faites. Mais ſi mes raiſons, mes prieres, & mes offres ne vous peuvent toucher: & ſi ie ne vous puis perſuader, à faire une action qui eſt iuſte, ſeure, & utile tout enſemble: ie m'en vais fermer la bouche pour ne l'ouvrir iamais: & malgré vous, la mort me donnera dans un iour la liberté que vous m'avez refuſée. En achevant ce diſcours Zelide ouvrit ſon coffre où eſtoient tous ſes treſors; & les fit briller à leurs yeux. Ce ne fut pas a la verité un des plus foibles moyens dont elle ſe ſervit, pour les perſuader. Ils eſtoiẽt touchez de ce qu'ils venoient d'ouïr. Mais ils l'eſtoient encore davantage de ce qu'ils voyoient: & il eſtoit difficile qu'ils reſiſtaſſent à la fois à tant de violences.

Le Capitaine eſtoit homme fort ſoldat, & de beaucoup de cœur: qui avoit paſsé la moitié de ſa vie ſur la mer; & qui y avoit couru beaucoup de fortunes, ſans y en pouvoir faire. Il creut à cette heure-là, qu'elle le vouloit payer tout à la fois: & eſtoit eſtonné, de voir en un ſi petit eſpace plus de richeſſe, qu'il n'en avoit veu en toutes les Indes. Auſſi-toſt, il ſupputa combien on pouvoit faire de vaiſſeaux, & combien on en pouvoit armer, avec une partie de ce qu'il voyoit. En ſuite de cela, toutes les raiſons de Zelide luy parurent bonnes. Il luy ſembla que la generoſité l'obligeoit à ſecourir une Princeſſe ſi aymable & ſi iniuſtement affligée; & iugea de plus

que,

que s'il la pouvoit mener en un lieu d'où il la pût rẽdre un iour à Alcidalis, il retourneroit en Eſpagne avec plus de faveur qu'il n'en avoit iamais eû : & auroit lieu d'eſperer une auſſi grande recompenſe à l'avenir, que celle qu'il voyoit preſente. Apres avoir eſcouté attentivemẽt Zelide, il fut long-temps ſans parler: & reſolu de ce qu'il avoit à faire, il ne ſongeoit plus, qu'à ce qu'il avoit à dire, & de quelle façon il répondroit. Elle croyant qu'il douta ſt de la reſolution qu'il avoit à prendre, adiouſta tant de prieres & de promeſſes à ce qu'elle avoit dit, & le ſçeut preſſer de telle ſorte: qu'enfin teſmoignant de ſe rendre à ſes raiſons, & à la pitié, il iura par les ſermens les plus ſolemnels entr'eux, de faire tout ce qu'elle luy avoit demandé. Et elle iura reciproquement, de ſe retirer dans tel Temple de Vierges qu'il la voudroit mettre; & de n'en ſortir iamai, que par ſa volonté. Zelide, qui iuſques-là dans le fort de ſes maux, & de ſon deſeſpoir n'avoit pas ietté une larme : ſe ſentit alors attendrir de ioye, & de pitié, qu'elle eut d'elle-meſme, ſongeant au malheur où elle s'eſtoit veuë ; & commença à pleurer abondamment, comme les miſerables ont accouſtumé de faire, lors que dans leur triſteſſe, ils voyẽt luire quelque ſorte d'eſperance. Elle ne ſongeoit pas tant qu'on l'avoit arrachée, par maniere de dire, des bras d'Alcidalis; comme elle ſongeoit, qu'elle ſe venoit de ſauver de tomber entre ceux du Duc de Tarente. Avec cette ioye, elle reprit en moiens de rien ſes forces; & reſtablit ſa ſãté en autant de iours, qu'elle l'avoit perduë. Ils demeurerent pourtant d'accord, qu'elle ne ſe monſtreroit point: de peur que ſa beauté ne la décelaſt: & que cependant on feroit touſiours entendre qu'elle eſtoit malade. Durant tout ce temps Erminie fut enfermée dans ſa chambre : & on luy donnoit tous les iours des leçons pour repreſenter le perſonnage de Zelide. Enfin, comme elle fut bien inſtruite, & qu'ils approchoient de la coſte d'Italie ; on la laiſſa voir aux Principaux de ceux qui eſtoient ſur les Galeres: & elle repeta devant eux, ce qu'elle avoit à iouër apres ſur un plus celebre Theatre. quoy que Zelide viſt toutes choſes bien diſpoſées, & l'extreme paſſion que ſes conducteurs avoient de faire reüſſir ſon deſſein ; elle ſe ſentit neantmoins glacer le cœur quand elle vit la Terre: & elle avoit une extréme impa-

tience qu'Erminie fuſt entre les mains du Duc, afin de ſe voir bien-toſt loin de-là. Pour ne point expoſer cependant la fauſſe Zelide aux yeux de tant de peuple, qui l'attendoit ſur le rivage: en la deſembarquant, ſous pretexte de ſon indiſpoſition, on la fit mettre dedans une chaiſe fermée, dans laquelle elle fut portée iuſqu'au Palais. Et ſous le meſme pretexte, on l'avoit conſeillée, qu'elle évitaſt au commençement d'eſtre veüe de beaucoup de gens, & de garder le lit; iuſqu'à ce qu'elle euſt aſſeuré ſon action, & ſon viſage & qu'elle ſe fut bien-accouſtumée à eſtre Ducheſſe. Ainſi elle ne ſe laiſſa bien voir à perſonne, qu'au Duc: qui bien qu'il ne trouvaſt pas en elle, cette grande beauté, qui avoit fait tant de bruit; ne laiſſa pas d'en eſtre content; & attribua ce deffaut à ſa maladie, & au travail de la Mer, ou meſme à la tromperie de la Renommée. Cependant le Capitaine & ſa femme apres avoir receu de grands preſens, prirent congé du Duc, & ſe mirent en Mer: s'excuſant ſur ce qu'il deſoient, qu'ils ſe vouloient haſter, pour aller donner à la Reyne les nouvelles de l'heureux voyage de la Ducheſſe. Zelide eſtoit demeurée ſeule dans le vaiſſeau, tandis qu'on la marioit, & que toute la Cour penſoit à la bien recevoir. Mais quand elle vit le Capitaine & ſa femme de retour, qu'elle vit hauſſer les voiles, & qu'elle ſe ſentit eſloigner de ce funeſte rivage qu'elle avoit tant apprehendé: elle eût une telle ioye, qu'il ne s'en fallut gueres, que le plaiſir de ſortir d'Italie, ne payaſt toute la triſteſſe qu'elle avoit euë, en abandonnant l'Eſpagne. Mais que ſert d'échapper d'un malheur à une perſonne malheureuſe? & qu'elle aſſeurance y a t'il nulle part, pour ceux que la Fortune veut pourſuivre? Toute la Terre ſãs doute eſt de ſon empire. Mais la Mer particulierement ſemble eſtre ſon domaine. C'eſt là qu'elle eſt le plus à craindre, qu'elle fait ſes plus grand miracles, & ſes plus grandes perfidies. Cependant comme s'il n'y avoit plus de malheurs à craindre, Zelide remercie les Dieux: & eſtant ſur l'Element le plus infidelle de tous, dans un foible vaiſſeau, & avec des gens de qui elle ne pouvoit rien attendre, n'ayant plus rien à leur donner, elle eſt dans la meſme aſſeurance, que ſi elle euſt eſté en terre, dans un Palais, & avec ſes Amis. Ils tenoient la route de Sardaigne, où le Capitaine avoit fait deſſein de mener la

jeu-

ieune Princeſſe Zelide, & de la donner en garde à une ſienne ſœur; iuſqu'à ce qu'il eût trouvé le temps & le moyen de la mettre au pouvoir d'Alcidalis; & en cette route avoient cheminé trois iours entiers avec un vent favorable; quand ſur le ſoir deux heures devant que le Soleil ſe couchaſt, celuy qui faiſoit le guet au haut du maſt, cria qu'il voyoit trois voiles en Mer.

Il n'y a point de lieu, où on vive avec tant de deffiance que ſur cét Element. L'eau, la terre, l'air, & le feu, ſont ennemis de céux qui navigent. Mais les hommes le ſont encore davantage: & entre tant de dangers, il n'y a rien qu'un vaiſſeau craigne tant, que la rencontre d'un autre. Cela reſveilla tout le monde. Le Capitaine, & les matelots accourus ſur le tillac, porterent la veuë du coſté que l'on diſoit que paroiſſoient les voiles: & au bout de quelque temps, ils en virent les pointes qui ſembloient eſtre à ſix lieuës d'eux. Au bout d'une heure ils les virent plus diſtinctement: & connurent que c'eſtoit trois voiles baſtardes, qui taſchoient à leur gagner le vent. Ceux de noſtre vaiſſeau n'avoient pour lors que deux voiles tenduës; pource qu'ils avoient un peu trop de vent. Mais à l'inſtant elles furent toutes deſployées: & on n'entendit plus à autre choſe qu'à fait toute la diligence poſſible.

La nuit vint cependant, qui bien qu'elle fuſt fort noire, & la Mer fort groſſe, on n'abbatit pas une des voiles. Il ſouffloit alors un vent qui portoit le vaiſſeau d'une viteſſe incroyable. De ſorte qu'il faiſoit plus de dix milles par heure Mais le malheur eſtoit, que ceux qu'ils fuyoient, avoient le meſme avantage. Ils paſſerent toute cette nuit avec beaucoup de crainte & de ſoin, pour tant de dangers qui les entouroient. Mais le matin eſtant venu, ils virent, aprés que l'air ſe fut éclaircy, que ceux qui eſtoient derriere eux le ſoir, eſtoient alors à coſté, eſloignez d'eux ſeulement de cinq ou ſix milles. Alors, & ſuivant le chemin qu'ils avoient gagné ſur eux durant la nuit, ils iugerent que devant la moitié du iour, ils ſeroient à la portée du canon. Dés-lors l'eſtonnement ſaiſit tous ceux qui eſtoient dans le Vaiſſeau. Les plus timides ſe mirent aux cris & aux larmes. Les plus réſolus prirent les armes.

mes. Et les plus ſages iugerent, que l'un & l'autre, ſeroit également inutile. Quoy que le Capitaine euſt aſſez d'experience, pour iuger qu'il ne ſe pouvoit defendre: neanmoins le regret de perdre tant de biens, & de voir que la fortune luy alloit arracher des mains ce qu'lle venoit de luy donner, le mettoient au deſeſpoir; & le firent reſoudre de mourir, pluſtoſt que de ſe rendre. Parmy cette alarme & cette confuſion de tous, Zelide ſeule n'eſtoit point eſtonnée: & tandis que les autres craignoient pour leurs biens, leur vie, & leur liberté, elle à qui toutes ces choſes eſtoient indifferentes; ſongeoit à garder ce qu'elle eſtimoit plus que tout cela. Apres avoir regardé d'un eſprit ferme & arreſté la peril où elle eſtoit, & les remedes qu'il pouvoit y avoir; elle s'enferma dans ſa chambre avec la femme du Capitaine. La premiere choſe qu'elle fit, ce fut de prendre d'entre ſes mains, le coffre où eſtoient ſes bagues & pierreries: & la ietta dans la mer, ſçachant que s'il eſtoit trouvé, il la feroit infailliblement connoiſtre. Apres cela, elle la pria de luy couper les cheveux: & en ſuite, ayant les larmes aux yeux, de voir ce que la Fortune la contraignoit de faire; elle fit qu'elle luy apporta un des habillemens de ſon mary, dont elle ſe veſtit. Cependant les trois vaiſſeaux, qu'ils avoient connus eſtre de la coſte d'Afrique, s'approchoient d'eux avec une merveilleuſe viteſſe: & eſtant à la portée du canon, ils dechargerent une de leurs pieces, pour voir ſi ceux de noſtre vaiſſeau baiſſeroient leurs voiles. Mais ayant veu, qu'ils n'en faiſoient rien, & iugé à leur contenance, qu'ils pretendoient ſe defendre; ils s'en approcherent davantage: & comme ils en furent à deux cens pas, ils mirent le feu en meſme temps à toutes leurs pieces. Les noſtres en meſme inſtant firent le meſme: mais avec un bien different ſuccés. Car n'ayant fait aucun dommage aux Ennemis; leur maſt avec deux de leurs voiles furent mis en pieces; le vaiſſeau percé en pluſieurs endroits; & beaucoup de leurs ſoldats emportez. A ce bruit Zelide ſortit de ſa chambre: & ayant pris la premiere arme qu'elle trouva, elle ſe mit avec les plus reſolus, où il y avoit le plus grand danger; croyant de cette ſorte, ou qu'elle mourroit pluſtoſt, ou qu'elle ſe dé-

déguiſeroit mieux. La combat eſtoit ſi inégal, qu'il ne pouvoit pas durer long-temps. Quelque reſiſtance que fiſſent les noſtres, ils ne pûrent empeſcher, que les Corſaires n'entraſſent dans leur vaiſſeau: où aprés avoir tué dix ou douze des plus animez; & entre autres le Capitaine; tous les autres mirent les armes bas, & demanderent la vie. Le Capitaine de ces vaiſſeaux eſtoit du Royaume de Barcha, partie d'Afrique, qui confine d'un coſté avec l'Egypte, & de l'autre avec la Nubie. Ces peuples extremement ſauvages, ne ſçavent ce que c'eſt que de commerce: & n'ont point d'autres moyen de communiquer avec les Eſtrangers, que de les vaincre, & d'emmener tout enſemble les marchandiſes, & les marchans. Ce que nous appellons voler, ils diſent que c'eſt gaener ſur les Ennemis; & appellent eſtre vaillant ce que nous appellons eſtre Corſaire. Tout ce qu'ils peuvent avoir au pris le leur ſang, ils auroient honte de l'avoir autrement: & prendre une choſe par force, & avec peril, eſt la plus honneſte ſorte d'acquerir entr'eux. Celuy-cy eſtant des plus nobles & des plus puiſſans de ſa nation; eſtoit dés long temps la terreur des coſtes de Grece & d'Italie, habile, & vaillant extrémement, pitoyable, & humain plus que ſon pays & ſon meſtier ne le permettoient, bon & genereux, ſans ſçavoir de qui c'eſtoit de bonté & de generoſité. Comme aux lieux les plus froids du Septentrion, il ſe trouve quelques veines d'or, auſſi fin que celuy des Indes, quoy que non pas en ſi grande quantité, ainſi en toutes ſortes de climas, la Nature ſe plaſt quelquesfois à produire des naturels riches, qu'elle inſtruit & dreſſe elle-meſme, & à qui elle donne ſans eſtude toutes les lumieres neceſſaires. Comme Orcant, c'eſtoit le nom du Corſaire, regardoit ſes captifs, & le butin qu'il avoit fait: la beauté & la maieſté qui brilloient dans le viſage de Zelide, luy donnerent dans les yeux: & luy ayant demandé qui elle eſtoit, elle diſt, qu'elle eſtoit Eſpagnol de nation, & ſe nommoit Zelidan neveu du Capitaine du vaiſſeau, qu'il venoit de prendre; qu'elle avoit regret de n'avoir pû le ſuivre; & qu'elle eſtimoit heureux, d'avoir perdu la vie, pluſtoſt que la liberté. Elle diſt cela avec une mine qui n'eſtoit point

de

de captive, ſans larmes, ſans prieres, ſans ſoumiſſion comme les autres. Mais malgré qu'elle en euſt, ſon viſage & ſa grace prioient pour elle; & ſa conſtance & ſon courage la recommandoient aſſez. Ainſi Orcant eſtimaſon orgueil, & ce qui euſt attiré en un autre la cholere, fit naiſtre en luy l'admiration. Il l'exhorta à avoir bon courage: Que la ſervitude où il eſtoit tombé ſeroit ſi douce, qu'il y avoit beaucoup de libertez qui ne l'eſtoient pas davantage: Qu'il pouvoit eſperer, qu'elle ne dureroit gueres, puiſqu'il avoit un Maiſtre, qui ne tenoit pour ſerfs que ceux qui meritoient de l'eſtre: Que pour luy il ne couroit point la mer comme marchand; qu'il y cherchoit pluſtoſt de la gloire, que du profit; & qu'il prenoit plus de plaiſir à faire des libres, que des eſclaves: Que pour ſa part du butin, il ne vouloit que Zelidan, qu'il laiſſoit le reſte de la proye à ſes ſoldats: Qu'il ſeroit en luy de ſe rachepter quand il voudroit; qu'une ſeule bonne action ſuffiſoit pour cela; & que ſi le reſte de ſa perſonne reſpondoit à ce qui ſe voyoit en ſon viſage, il croyoit qu'il ſeroit bien plus long-temps ſon amy, que ſon captif. Zelide qui n'attendoit rien de ſemblable d'un Barbare, & d'un Corſaire, fut eſtonnée tout enſemble, & reſioüie, de ce diſcours; & iugea ſa captivité beaucoup plus ſupportable. Cependant, aprés avoir eſuité avec tant de peine d'eſtre femme d'un Prince qui l'aimoit; la voila eſclave d'un Corſaire; & elle iugeoit toutesfois cét accident beaucoup moins faſcheux, que l'autre, pource qu'il pouvoit avoir plus de remede. Il n'y avoit de bonheur pour elle, que d'eſtre à Alcidalis; ni de malheur que d'eſtre à un autre. Hors cela, elle ne connoiſſoit ni bien ni mal dans le monde; & toutes choſes luy eſtoient indifferentes. Ainſi elle qui meritoit de commander à toute la Terre, ſe reſolut de ſervir: & ce cœur qui eſtoit ſi grand & ſi haut, que les Cieux ne l'eſtoient pas d'avantage, ſe ſoûmit à la plus baſſe de toutes les infortunes: avec plus de patience, que ne faiſoient les matelots qui avoient eſté pris avec elle. Mais il eſtoit impoſſible, que Zelide ſerviſt long-temps. Ce deſordre & cette violence ne pouvoient pas durer dans la nature. Il euſt eſte plus aiſé de ſoumettre la ſphere du feu à celle des

Elé-

Elemens : & il estoit impossible que les divines qualitez qui estoient en elle, ne fussent pas bien-tost connuës & admirées. Outre que le Ciel luy avoit donné en perfection toutes les beautez, & les charmes du corps, & de l'esprit, & toutes les graces qui font naistre l'amour, & le respect : elle estoit née sous une si forte constellation d'empire & de commandement, qu'elle se fust faite obeir par les plus sauvages animaux, & qu'elle gagnoit d'abord l'authorité sur les ames raisonnables. De sorte que Zelidan, car il nous faut accoustumer de l'appeller ainsi, devint bien-tost maistre de son maistre. Les esclaves, les matelots, & les soldats, l'amoient également, & l'honoroient comme leur Capitaine : & il commandoit absolument dans le vaisseau où l'on l'emmenoit prisonnier. Connoissant la passion qu'Orcant avoit pour luy, il jugea combien aysément cette amitié se changeroit en amour, s'il venoit à le reconnoistre ; & qu'en ce cas-là, son affection, qui autrement luy pouvoit estre de quelque secours, seroit une cause inévitable de sa perte. Il songea donc, avec plus de soin que jamais, à cacher ce qu'il estoit : & pour le pouvoir mieux faire ; il resolut d'affermir son courage contre toutes sortes de dangers, & de s'accoustumer à toutes les choses, dont ce sexe semble n'estre pas capable.

Ils passerent le reste de cét Eslé, sans prendre terre, qu'une fois ou deux, pour se rafraichir d'eau ; changeant souvent de route & de dessein, suivant les vents qui soufloient, & le chemin qu'ils jugeoient que devoient tenir les Vaisseaux. Durant tout ce temps, Zelidan se signala en toutes les occasions qui s'offrirent. On ne prit point de Vaisseaux, où il n'entrast le premier en pourpoint, & sans armes. Car il n'avoit pas encore la force d'en porter. Il se jettoit où le peril estoit plus apparent : & les plus temeraires demeuroient toûjours beaucoup derriere luy. Il n'y a point de characteres, comme ceux de la bonne Fortune, ni de bouclier qui couvre si bien que le sien. Ceux qu'elle garde, peuvent aller nuds au millieu des espees : & pour ceux à qui elle en veut, il n'y a point d'armes à l'espreuve, dont elle ne trouve le deffaut. Ainsi, il se rencontra en peu de temps en beaucoup de combats, dont

il

il remporta toute la gloire : & l'esperance qu'Orcant avoit conçeuë de luy, devint une opinion confirmée, & une estime solidement establie. Il commença a l'honorer autant qu'il en avoit asseuré : & l'hyver estant venu, & ayant pris port à la premiere ville maritime de Barcha ; ils y laisserent leurs Vaisseaux. Il y donna solennellement la liberté à Zelidan ; & luy confirma de nouveau son amitié. Il le mena aussi à la Cour avec luy : disant qu'il vouloit faire voir au Roy sa conqueste, & le plus riche butin qu'en toutes ses courses de mer, la Fortune luy eût iamais donné.

Il a esté necessaire de ne parler pas si tost d'Alcidalis ; & de le laisser aussi long-temps que nous avons fait. Car sa premiere douleur ne pouvoit pas se descrire : & à ce commencement, il estoit impossible de representer tant de soupris, tant de larmes, tant de cris, de rages, & de furies. Ayant veu la Reyne de retour sans Zelide : & ayant esté huit iours sans pouvoir descouvrir ce qu'elle estoit devenuë : il passa tout ce temps dans une tristesse & une inquietude mortelle. Mais comme il vint à sçavoir toute l'histoire de son malheur ; qu'il connut que le mal estoit sans remede ; qu'il pensa qu'elle estoit dans les bras d'un autre ; & que son imagination luy eust representée en cela tout ce qui le pouvoit tourmenter : alors les larmes cesserent, & le desespoir le prit ; alors il perdit toutes sortes de respects & de craintes ; il menaça hautement la Reyne ; & tesmoigna tous les ressentimens, que la derniere des offenses pouvoit faire naistre, dans le plus grand cœur du monde. Il delibera deux iours, s'il devoit premierement se venger de la Reyne, ou aller ravir Zelide d'entre les mains de celuy qui la tenoit, ou plustost se delivrer de ses malheurs, par une mort volontaire. Mais enfin son corps, qui depuis quelque temps ne se nourrissoit que de poison, succomba à tant de maux, & arresta la violence de son esprit. Vne fiévre le prit, qui dés le premier iour estant accompagnée de furieuses resveries, donna à tout le monde beaucoup de crainte : & ceux qui sçavoient la cause de son mal, creurent que cette maladie en seroit la fin. Il se trouva en peu de iours sans aucune force : &, ce qui estoit le mieux pour luy, sans aucune connoissance, & sans ju-

iugement. Ainſi toutes les penſées, que tant de differentes paſſions luy avoient miſes dans l'eſprit, furent arreſtées : & celuy qui vouloit en un inſtant paſſer la Mer, & ſembloit vouloit courre toute la Terre ; fut arreſté quatre mois dan un lit. La fiévre, l'amour, & la ialouſie, c'eſt à dire les plus grands maux du corps & de l'eſprit, conſumoiet également Alcidalis : & chacun d'eux eſtoit en luy en un tel point, & avec tant de circonſtances : qu'il n'y avoit point d'apparence, que pas un destrois pût recevoir de remede. Mais la Nature ne vouloit pas laiſſer perdre ſi toſt un des plus beaux ouvrages, qui fuſt iamais ſorty de ſes mains : & elle eut en luy tant de force & de vigueur, que contre toute ſorte d'apparence & de raiſon, & contre ſa volonté meſme, elle luy redonna la ſanté. Alors ayant moins de maux, il eut beaucoup plus de peines : & ne les pouvant plus ſouffrir, ſans attendre que ſes forces fuſſent encore bien revenuës, & ſans avoit communiqué ſon deſſein à perſonne ; il ſortit une nuit de Saragoſſe. Et s'eſtant mis par des chemins détournez dans le Royaume de Valence; il s'embarqua au premier port qu'il pût trouver ; & paſſa en Italie, avec quelque ombre de ioye, de ſonger, qu'il ſortoit d'entre les mains de ſes ennemis, & qu'il alloit ſur les traces de Zelide.

La fauſſe Zelide avoit eu la Fortune plus favorable que l'autre ; & ſes deſſeins avoient beaucoup mieux reüſſi. Elle avoit, comme nous avons dit, une beauté mediocre, cette ſorte d'eſprit qu'il faut avoir, pour eſtre fine & adroite. Voyant combien l'entrepriſe qu'elle avoit faite eſtoit dangereuſe : elle taſchoit par toutes ſortes de moyens à gagner place dans le cœur de ſon mary, & s'y fortifier contre les accidens qui luy pourroient arriver. Il eſtoit dans cét âge, où les approches de la vieilleſſe commencent à donner aux hommes des deffiances d'eux-meſmes ; & où les plus ſages ne doivent plus eſperer d'eſtre aymes des femmes, ſi ce n'eſt de celles, que le devoir y oblige. De ſorte que la beauté, la conduite, & les careſſes de la ſienne la gagnerent aysément. Comme les fleurs ne nous ſont iamais ſi agreables, qu'au commencement du Printemps, ou ſur la fin de l'Automme ; les unes pour leur nouveauté, & les autres, pource que nous penſons que

nous

nous les allons perdre : les plaints de l'amour ne nous touchent auſſi en nulle ſaiſon ſi ſenſiblement, que dans la premiere ieuneſſe, ou ſur le declin de noſtre âge. C'eſt une ſi grande ſatisfaction, & un plaiſir ſi rare à un viellard, d'eſtre aymé ; qu'il n'y en a point, qui ſur cette opinion ne devienne ieune, & ne r'allume ſes cendres. Mais de la meſme ſorte que le Soleil luiſant loin de nous, fait les ombres plus grandes: lors que l'amour éclaire cét âge, dont il eſt naturellement éloigné, il y fait naiſtre de grands ombrages. Le Duc ne ne ſe ſentit pas pluſtoſt amoureux, qu'il devint ialoux. Cette paſſion, qui eſt ailleurs un effet fortuit de l'Amour, en eſt un accident inſeparable, en tous les hommes de ce climat. Ils ne croyent pas qu'un grand deſir puiſſe eſtre ſans une grande crainte : & l'Amour & la ialouſie, ſont là deux iumeaux, qui naiſſent touſiours enſemble. Soit donc, que l'excés de ſon affection fiſt cét effet, ou l'air du pays, ou l'humeur ſoupçonneuſe que les années apportent ; ou qu'il euſt ſçeu quelque choſe de la paſſion d'Alcidalis : ſa deffiance vint à un tel point, qu'il n'eſtoit en ſeureté, que lors que la Ducheſſe eſtoit en ſa preſence. Et encore en cét eſtat, il ſouffroit avec impatience, que d'autres yeux que les ſiens la regardaſſent. Elle, qui par une autre raiſon ne craignoit rien tant que d'eſtre veuë, s'accorda aiſément à ſon humeur : & feignant de luy vouloir complaire, elle luy diſt, qu'elle aymoit également tous les effets de ſa paſſion ; que la crainte où il eſtoit pour elle, luy eſtoit agreable, puis que ce luy eſtoit une preuve de ſon amour ; qu'au reſte il ſongeaſt par toutes ſortes de moyens à s'aſſeurer ; & qu'il n'euſt égard à rien, qu'à ſe mettre en repos. Pour elle, qu'elle ſeroit touſiours aſſez contente, pourveu qu'il le fuſt: & puis que luy ſeul luy tenoit lieu de toutes choſes, elle croyoit les avoir toutes quand elle l'avoit. Il reçeut ces offres avec beaucoup de ioye : & uſa de la liberté qu'elle luy donnoit, en luy offrant toute la ſienne. De ſorte que luy retranchant tous les iours quelque choſe d'un grand Palais qu'elle tenoit, & d'un nombre infini de ſes gens qui la ſervoient: elle ſe vit renfermée dans une chambre, quelques cabinets, & une galerie; & reduite à ne voir plus, que cinq ou

ou six femmes qui luy estoient necessaires. Comme le Duc luy donnoit des preuves de sa ialousie; il luy en rendoit aussi de son amour : & se satisfaisant, il s'efforçoit pareillement de la contenter. Il n'y avoit rien dans l'Europe, ni dans les indes, qu'il ne luy fist venir. La Terre ni la Mer ne produisoient rien de rare, qui ne fut pour elle. Tout ce qu'il y a de precieux dans le Monde, les plus riches ovrages de la nature, les plus accomplis chef-d'œuvres de l'art, paroient ses cabinets. Elle avoit enfin la plus belle prison qui se puisse imaginer si l'on peut dire qu'il y en ait quelque belle & elle voyoit tout ce qu'elle pouvoit desirer, si ce n'estoit des hommes. Mais comme la plus agreable solitude a tousiours quelque chose de melancolique, il voulut aussi remedier à cela. Il fit chercher par tout, avec beaucoup de soin & de despense des esclaves, les plus forts, les mieux faits, & les plus beaux qui se rencontrassent. Et en ayant amassé un grand nombre; il les fit instruire avec beaucoup de diligence, & par les meilleurs Maistres d'italie, dans tous les exercices où les plus nobles ont accoustumé d'exceller. Ceux-cy estoient appellez les esclaves de la Duchesse, & estoient tous vestus richement, mesme de ses couleurs. Ils n'avoient autre marque de servitude, qu'un cercle d'or à l'entour du col, d'ou pendoit une chaisne de mesme, avec une medaille des armes de laur Maistresse. Trois fois la sepmaine, on les faisoit entrer dans une cour fablée, & fort spacieuse, qui respondoit sous les fenestres de sa galerie : & là ils s'exercoient, les uns à la lutte, les autres à la course, d'autres à piquer des chevaux. Quelques fois ils faisoient des courses de bagues, ou des combats de barriere; & se separans en deux troupes, entreprenoient des tournois. Le Duc avoit inventé cecy à deux fins; l'une de divertir la Duchesse, qu'il aymoit extrémement; & l'autre de luy faire mespriser tous les hommes, en luy faisant voir en des esclaves, c'est à dire dans les plus viles personnes d'entr'eux, les mesmes qualitez qui se trouvent en ceux qui sont les mieux nez, & qui rendent les plus nobles recommandables.

Alcidalis en arrivant en Italie apprit d'abord tout cela, & ayant resvé quelques iours sur ce qu'il avoit

a faire ; il iugea qu'il n'y avoit point de qualité qui luy convint si bien que celle d'esclave de Zelide ; & que la grandeur de sa Fortune, ayant esté cause de tous les malheurs où il estoit tombé, il n'y pouvoit mieux remedier, qu'en se mettant dans la plus basse condition de toutes. Il communiqua son dessein à celuy qui l'avoit tousiours accompagné : qui se desguisant en Marchant fut trouver ceux qui gouvernoient cette troupe de gens : qui voyans en Alcidalis toutes les qualitez qu'ils cherchoient, mirent bien-tost à prix une personne qui n'en avoit point ; & avec peu d'argent achepterent pour esclave le fils d'un Roy, & l'homme le plus accomply de la terre. D'abord il fut escolier de ceux, dont il pouvoit estre le Maistre ; & se laisse monstrer, qu'il sçavoit beaucoup mieux qu'eux, ni que personne. Ainsi feignant d'apprendre tous les iours quelque chose des excercices qu'on luy enseignoit : il y fit un tel progrez en peu de temps, qu'il fut admiré de tout le monde : & que les Maistres s'estonnoient de luy avoir monstré, beaucoup de chose qu'ils ne sçavoient point. Soit qu'il falust piquer, lutter, ou sauter : il monstroit en tout tant d'adresse, de force & de disposition, que cela alloit iusqu'au prodige. Il sembloit, que naturellement les chevaux luy obeïssoient : & que sans aucun mouvement il leur fit entendre sa volonté. Si quelques uns le deffioient à la lutte ou à la course ; il iettoit si aisément les uns per terre, & devançoit tellement les autres, qu'il paroissoit, qu'il estoit né pour estre leur Maistre : & qu'ils ne devoient iamais estre qu'à ses pieds, ou beaucoup derriere luy. Quand il couroit à pied, les chevaux estoient plus pesans, qu'il n'estoit : & quand il estoit dessus, ils estoient plus vistes que les oyseaux. Enfin, on ne proposoit plus de prix qui ne fut pour Alcidalis : & il n'y avoit plus moyen de faire une partie égale, quand il en estoit, s'il n'estoit tout seul d'un costé : & encore de cette sorte, il ne laissoit pas de vaincre. Cependant parmy toutes les loüanges qu'on luy donnoit, il sentoit beaucoup de honte en luy-mesme de disputer avec des Esclaves. Car il n'a voit pas le cœur moins grand, que celuy qui ne vouloit

soit courte qu'avec des Roys. Mais cela estoit necessaire pour son dessein. Quoy qu'il fist toutes choses avec une grace merveilleuse, c'estoit avec si peu d'attention & tant de mespris, qu'il estoit aisé à iuger: qu'il songeoit à une plus haute victoire. Toutes les fois qu'ils entroient dans la carriere, ou ils estoient veus de la Duchesse, il y estoit tousiours le premier, & n'en sortoit qu'apres tous les autres. Dans tous les exercices qu'il faisoit, il avoit tousiours les yeux & le cœur attaché à la ialousie par où il croyoit qu'elle regardast: & tout ce qu'il faisoit, & que faisoient les autres, n'en l'en pouvoient divertir. A quels aveuglements les hommes sont-ils suiets: le plus fidelle de tous les amans idolatre une beauté, qu'il n'a iamais veuë. Il soûpire devant elle, il luy envoye son cœur par ses regards: & ayant une maistresse, qu'il ayme cens fois plus que luy-mesme, ils'est vendu volontairement à une autre. Alcidalis, qui eust esté remarquable parmy les Princes les plus accomplis du monde, le fut aisément parmy des Esclaves. Dés le premier iour qu'il y entra, sa beauté & sa grace attirerent les yeux de la Duchesse. Bientost apres il gaigna son estime & son admiration: & l'ayant considere davantage, il luy sembla voir en la fierté de son port quelque chose d'extraordinaire, & qui n'estoit pas de la condition où il se trouvoit. Elle prit garde à l'attention avec laquelle il la regardoit tousiours. Elle remarqua ses soûpris, la pasluer & la tristesse de son visage: & comme dans les loüanges & l'applaudissement qu'il receuoit de tous costez, rien ne le pouvoit réioüir. Tout cela luy donna premierement de la curiosité, de la pitié en suite, & enfin de l'amour.

Ie vous ay tousiours oüy dire, Mademoiselle, qu'elle ne fut point touchée de cette derniere passion; & qu'elle eut seulement la curiosité de sçavoir qui pouvoit estre une personne, qui dans une si basse fortune monstroit de si hautes qualitez. Mais vous me permettrez de ne me pas arrester à ce que vous en dites. Ie vous en ay oüy quelquesfois excuser de moins excusables qu'elle: & ie sçay que vostre scrupule peut aller iusqu'à craindre de scandaliser une personne qui ne fut iamais

mais. Que si vous considerez, que le Duc estoit vieux & ialoux, la Duceſſe ieune & enfermée, & ce Prince le plus beau & le plus aymable du Monde: vous trouverez, que ce n'est pas un soupçon fort temeraire, de croire qu'elle en fuſt amoureuſe.

Enfin, un soir, comme ce bel Esclave sortoit avec les autres du Palais du Duc, dans un passage où il y avoit peu de lumiere; il se sentit tiré par une femme quil ne conoissoit pas: & s'estant separé un peu des autres, sãs attendre qu'il luy parlast, elle luy dist: Clariant, car c'estoit ainsi qu'il se faisoit appeller, si vous estes aussi brave que vous le paroissez, trouvez vous demain seul à la seconde veille de la nuit, au pied de la Tour des Grecs. Estant là, si vous vous servez de l'occasion qui se presentera, vous serez plus heureux, que vous n'avez iamais esperé de l'estre. Elle dist cela à la haste: & s'en alla sans attendre de réponſe. On n'a iamais pû sçavoir comment la Duchesse estant si bien gardée, & veillée de tant de personne, pût trouver moyen de faire dire cela à Alcidalis. Vous mesme, Mademoiselle, ne m'en avez pû rendre raison: & il me souvient qu'icy, Madame vôtre mere, qui ne perd iamais l'occasion de dire une iolie chose, vous loüa d'avoir manqué invention en cét endroit de l'histoire. A la verité il est tres-remarquable, que n'en ayant point manqué pour sauver Alcidalis de tant d'accidens, pour conserver Zelide tousjours entre les mains des Pyrates, & pour les remettre tous deux apres tant d'erreurs dans leur Royaume: vostre imagination se soit seulement trouvée courte en cette occasion; & que vous n'ayez sceu trouver le moyen, de faire porter une parole à un homme.

Depuis le malheur d'Alcidalis il n'avoit encore veu luire aucun rayon de ioye, qu'en ce moment. Il creut d'abrod que ce message venoit de Zelide: & ayant les larmes aux yeux; il remercia le Ciel, de ce qu'il sembloit commencer à avoir pitié de luy. Toutesfois, soit que les ames des grands hommes voyent quelque chose dãs les tenebres de l'avenir; ou que les malheureux n'osent se fier aux promesses de l'esperance, dont ils ont esté tant de fois abusez: il n'osoit s'asseurer de son bonheur, & commençant à esperer, il commença à crain-

à craindre davantage. En cét endroit, Mademoiselle, un plus éloquent escrivain que moy, ne manqueroit pas de dire, que toutes les heures luy durerent des iours, que les iours luy sembloient des années, & que son amoureuse impatience luy fit conter tous les momens, accuser la lenteur du temps & du Soleil, & prendre tout le Ciel à partie. Mais sans dire tout cela; on imaginera aysément l'inquietude d'Alcidalis, par les causes qu'il en avoit. La iour, ou plustost la nuit de l'assignation, qu'on luy avoit donnée, vint à la fin: & devant qu'elle eust bien épaissi les ombres, il estoit desia au pied de la Tour. C'estoit un vieux bastiment que l'on croyoit avoir esté fait par les Grecs, & qui estoit attaché au Palais. Il estoit battu au pied des ondes de la Mer, dans laquelle il entroit quelque cinquante pas. Le Prince qui avoit pourveu à toutes les choses necessaires pour cela: s'y rendit dans une barque de pescheur, laquelle il lia à quelque anneaux, qui estoient attachez dans le mur. Et la attendit le succez que la fortune voudroit donner à cette aventure dans les tenebres, & le silence de la nuit, qui n'estoit interrompu que du bruit de la Mer. Il demeura une heure, sans que rien parut, agité cependant diversement d'esperance & de crainte: qui estant deux passions contraires, ne laissent pas de se trouver souvent ensemble. Il se forma toutes les imaginations, que quelque autre peut penser; mais qui ni vous ni moy, Mademoiselle, qui n'avons iamais aymé ne sçaurions dire. Il s'estoit élevé un vent de terre qui enfloit les vagues si hautes, qu'a peine la corde qui tenoit la barque y pouvoit resister; & qu'il n'attendoit que l'heure de se voir détaché. Enfin comme il commençoit à desesperer de son bonheur; & qu'il estoit dans des pensées plus noires & plus espouvantables, que la nuit & la Mer qui l'entouroient: un bruit qu'il entendit au haut de la Tour, luy redonna l'esperance, qu'il avoit perduë. Il luy sembla oüir quelques paroles, qu'il ne pût pas bien entendre: ausquelles ayant répondu par un bruit qu'il fit de son costé, il oüit bientost apres tomber quelque chose dans la Mer. Et ayant regardé avec plus d'attention, il apperçeut ie ne sçay quoy de blanc qui paroissoit sur l'eau; & s'en estant

approché, & l'ayant tiré à soy; il reconnût, que c'estoit une échelle de corde, qui descendoit de la tour, au bout de laquelle on avoit attaché du liege. & du linge, afin quelle se pût voir. Alors Alcidalis se laissa tromper à l'apparence de sa bonne fortune: & il creut qu'elle luy vouloit rendre quelque chose de Zelide. Aussi-tost, sans considerer les dangers où il se iettoit; & que dans les tenebres, & malgré les vents qui soufloient horriblement, il entteprenoit par un chemin si perilleux de monter à une hauteur extréme, sans sçavoir où il alloit, de qui, ni comment il seroit reçeu: il monta sur l'échelle; & commença à cheminer avec plus de legereté & de ioye qu'il n'eust fait par le plus riche escalier du monde. Apres avoir monté plus de cent échelons, il se trouva à une fenestre; où il apperceut une personne qui luy tendit la main: & qui sans luy dire mot, le conduisit par plusieurs détours & passages: au bout desquels, il se trouva dans un cabinet éclairé de trois lampes d'or, le plus richement paré qu'il eut veu de sa vie; & qui passoit toutes les richesses & les ornemens du Palais de son pere. A la lueur de la lampe, il vit que c'estoit une femme qui l'avoit conduit; & qui luy ayant dit qu'il se reposast, & qu'il attendist, fortir en mesme temps, & l'enferma. Il luy sembla, que c'estoit la mesme, qui luy avoit dit le iour d'auparavant, qu'il se trouvast au pied de la Tour des Grecs. Alos, considerant toutes les choses qui s'estoient passées, & celles qu'il voyoit; il se confirma davantage dans l'opinion qu'il avoit, qu'il estoit appellé de Zelide: & au milieu de tant de perils; qu'il se pouvoit imaginer, par un secret préfentiment de son mal, il ne craignoit rien tant, que de ne la point voir. Ie ne puis dire les diverses pensées qu'il eut, les impatiences, les desirs, & le craintes, les deffiances, les soupçons, les sursauts, les alarmes, & mille differentes passions, dont il estoit agité en mesme temps. Tout cela ne se peut representer sur le papier, & il n'y a que l'esprit humain qui soit capable de cette confusion.

Il fut une heure ainsi dans le plus profond silence du monde, sans entendre aucun bruit de nulle part; mais s'en imaginant à chaque moment avec des agitations estran-

eſtranges. Enfin il luy ſemble oüir des pas, & le bruſt d'une clef: auquel ayant tourné la teſte, il vit ouvrir une autre porte que celle par où il eſtoit venu, qui eſtoit couverte d'un tapiſſerie; & entrer en ce lieu la meſme perſonne qui l'y avoit conduit, qui s'eſtent approchée de luy avec un viſage riant, luy diſt: Vous me pardonnerez bien-toſt, Clarient, de vous avoir fait attendre, & connoiſtrez, que l'honneur que vous allez recevoir, meritoit bien d'eſtre attendu. Alors le Prince l'ayant remerciée, & priée de luy dire quel eſtoit cét honneur dont elle luy parloit; après s'eſtre arreſté & avoir penſé quelque temps, elle luy diſt: Clarient, ſi on ne croyoit connoiſtre ſuffiſamment la force, & la grandeur de voſtre ame, par ce que l'on a veu de vous; on ne vous declareroit pas voſtre bonne fortune tout à coup; & on vous donneroit du temps pour vous y accouſtumer, & voir comme vous la pourriez porter. Mais il eſt à croire de vous; que vous ne vous eſtonnerez pas de voſtre bonheur, quel qu'il puiſſe eſtre, & que vos penſées ne ſoit pas moins hautes & moins grandes que vos actions. Sçachez donc, que vous eſtes dans le cabinet de Zelide; & que dans un moment vous ſerez dans ſa chambre. La Ducheſſe a remarqué toutes les qualitez qui vous rendent eſtimable: & voyant qu'il n'y a rien en vous de bas que voſtre fortune, elle en veut avoir ſoin elle-meſme, & la rendre meilleure; & pour cela elle vous veut connoiſtre. Voyez de voſtre coſté à vous bien ſervir de cette occaſion: & monſtrez deſormais autant de diſcretion & de conduite, que vous avez fait voir iuſqu'icy d'adreſſe & de valeur. Ayant dit cela, elle ſortit par la meſme porte, par où elle eſtoit entrée, d'où elle le mena dans la Chambre de ſa Maiſtreſſe.

Que la foibleſſe de nos ames eſt eſtrange! Alcidalis, que la mort, & tout ce qu'il y a de plus horrible, n'euſt pû épouvanter; qui malgre le vent, la nuit, & la mer, ſur de foibles échelons de corde, eſtoit monté, ſi gayement au haut de la tour; & qui euſt entrepris en plein iour, de delivrer ſeul la Ducheſſe d'entre les mains & le pouvoir du Duc: tremble en ce lieu, où il

ſçait qu'il n'y a que des femmes, Ce cœur, qui euſt affronté ſans crainte un monde d'ennemis; eſt agité & tranſi de peur, à l'approche de la ſeule perſonne qu'il ayme, & dont il ſçait qu'il eſt aymé.

La chambre n'eſtoit éclairée que d'un flambeau: & la Ducheſſe eſtoit au lit avec le peu de lumiere, que deſirent telles entrepriſes, & la honte & l'étonnement d'une ieune perſonne; qui n'y eſt pas encore accouſtumée. Ainſi, quand le Prince euſt eſté plus en luy-meſme, & moins prevenu, à peine euſt il pû connoiſtre ſon erreur, & la ſupercherie que la fortune luy faiſoit. D'abord il ſe mit à genoux devant elle: & ayant commencé à dire quelques paroles qui furent mal-prononcées, & plus mal ſuivies; il demeura au milieu de ſon diſcours. Le trouble de ſon eſprit, & l'agitation de tant de paſſions, le preſerent de ſorte, qu'il ne pût continuer: & à demy hors de luy-meſme, il ſe laiſſa tomber la teſte ſur le lit de la ieune Princeſſe: laquelle ayant porté la main pour le repouſſer, il la prit: & revenant par là en luy-meſme, apres l'avoir moüillée de beaucoup de larmes, il dit ainſi: Enfin, Zelide, le Ciel a eu un peu de pitié du miſerable Alcidalis: & quelque contraire qu'il me ſoit, ie luy rends mille graces, de ce qu'au moins devant que ie meure, il m'a permis une fois de vous voir. Ses ſoupirs interrompirent-là ſon diſcours. Et comme il le vouloit reprendre, ils entendirent un grand bruit dans le Palais: auquel celle qui l'avoit conduit eſtant ſortie, r'entra toute éperduë, diſant que c'eſtoit le Duc; & qu'il eſtoit deſia dans le quartier de la Ducheſſe. Ce bon homme, bien loin d'imaginer ce qui ſe paſſoit dans ſon Palais, eſtoit ſorti, en deſſein d'eſtre trois iours à la chaſſe. Mais ſoit que ſon amour, ou ſa ialouſie le r'appelaſt, ou qu'il creût faire par là une grande galanterie, & teſmoigner ſon impatience, & ſon affection à la Ducheſſe; il eſtoit revenu le iour meſme, & devant toute autre choſe accourut à grand haſte pour la voir.

Il me déplaiſt extrémement qu'il ſoit venu ſi hors de temps. Car i'euſſe eſté bien-aiſe de voir ce que la Ducheſſe euſt reſpondu dans l'étonnement, où vrayſemblablement elle eſtoit, de ce qu'elle venoit d'entendre. Ie le trouve fort faſcheux d'eſtre arrivé en cette oc-

te occaſion : & ſi i'euſſe fait l'hiſtoire, par dépit, ie l'euſſe fait..... LaDucheſſe dans l'étonnement, où elle eſtoit, de cette ſurpriſe, & de ce qu'elle venoit d'entendre, ne pût rien dire. La Dame qui avoit amené le Prince, le reprit par la main : & l'ayant remené par les meſmes endroits qu'il eſtoit venu, en un moment elle le mit à la feneſtre, par laquelle, voyant les trahiſons que luy faiſoit la Fortune, il eut envie de ſe precipiter, au lieu de deſcendre.....

*I'ay creu que ie ne pouvois mieus remplir le vuide de cette histoire, que de la lettre de Monsieur Costar sur le suiet de cét Ouvrage. Il en parle si dignement, & si fort à l'avantage des Fragmens des excellens hommes, que rien ne sçauroit mieux consoler le Lecteur, du regret de ne voir point la fin de cette Avanture. Ie voudrois bien luy avoir pû donner la satisfaction toute entiere : & que l'Autheur eût esté iusqu'au bout. A ce defaut, ie luy feray part d'un autre Fragment de sa façon, qui n'avoit pas eu iusqu'icy la hardiesse de se montrer tout seul, mais qui à la faveur de l'autre, pourra bien n'estre pas dédaigné de ceux qui le verront. Si sa matiere n'est aussi pleine de charmes, & aussi riante que du premier ; elle est en recompense plus grave & plus serieuse : & ie m'asseure que le Lecteur iudicieux ne regrettera pas moins sur son suiet, que sur celuy de l'autre, qu'il n'ait point sa perfection.*

LET-

# LETTRE DE MONSIEUR COSTAR, A MONSIEUR DE PINCHESNE.

*Sur le ſuiet du fragment d'Alcidalis.*

MONSIEVR,

Si i'en ſuis creu, vous ne priverez pas le public de ce commencement d'Hiſtoire dont il vous a plus de me faire part. C'eſt un grand dommage, que vous ne puiſſiéz la luy donner toute entiere : & le pis que i'y vois, c'eſt un dommage irreparable ; puis qu'il n'y avoit en France, que ſe ſeul Monſieur de Voiture, qui pût achever ce que Monſieur de Voiture avoit commencé. Cependant, ie connois aſsés le gouſt des honneſtes gens, pour vous oſer répondre, que ce petit Fragment *d'Alcidalis*, ne ſera pas moins recherché que s'il y avoit mis la derniere main : & meſme qu'il en arrivera peut-eſtre, comme de l'Iris d'Ariſtide, des Tyn-

Tyndarides de Nicomaque, & de la Venus d'Apelles; qui au rapport de pline, n'ayant que leurs premiers traits, furent plus admirées & plus estimées de la Grece curieuse, sçavante & polie, que toutes les autres pieces que ces grands Peintres avoient le plus travaillées & le plus finies. Pline adiouste ; *Quippe in iis linea menta reliqua ipsaque cogitationes artificum spectantur, atque inlecebris commendationis dolor est, manus cũ id agerent extinctæ desiderantur.* Ie vous allegue ce latin, Monsieur, parce que ie n'en ay pû faire de François qui fust de son prix & de son merite, quelque effort que i'aye fait dans ma premiere deffense, d'en exprimer toute la force, quand i'ay dit :

„ Tout ainsi que la pitié consacre les plus belles „ choses, quand elles ont touché les corps des Saints, „ ou seulement leurs os & leurs cendres ; de mesme, „ l'admiration & l'amour se font des Idoles, de tout- „ ce qui porte le nom des hommes extraordinaires; „ qui leur ont esté ravis : & comme si chacun estoit „ capable de la mesme devotion & du mesme culte, „ elles les proposent en veneration à toute la terre, & „ à tous les Siecles. Il ne leur est point échappé de „ billets si peu importans ny si negligés, que leurs „ Partisans passionnez ne regardent comme de pre- „ cieuses reliques des ces grands Esprits, dignes d'estre „ gravées dans le marbre & dans le bronze, & de pas- „ ser iusques à la derniere posterité. Sur tout, s'ils dé- „ couvrent quelques Fragmens, quelques parties d'un „ corps qui ne soit que demy formé, quelques com- „ mencemens grossiers d'une piece qui soit demeurée „ imparfaite ; c'est alors, que le desespoir de la posse- „ der iamais toute entiere, révaillant l'affliction de „ la perte de l'Ouvrier, met une haute enchere à son „ ouvrage, & en releve le prix iusques à l'infini : ou- „ tre que l'imagination ne manque point, quand „ on la laisse en sa pleine liberté, de grossir & d'a- „ grandir les objets au de-là du naturel, se figure des „ graces des beautez, & une certaine idée de perfe- „ ction, qui est au dessus des exemples ; & qui surpasse „ le genie de l'Artisan, & souvent mesme la puissance „ de son art.

Mais pour revenir à nostre Roman, asseurez-vous

Mr.

Mr. que la Cour luy fera un tres-favorable accueïl, quoy que la fuirte & la concluſion, y ſoient à deſirer: & que ce qui luy manque, ſera cauſa que ſages diront, encore avec plus de verité qu'ils n'ont fait iuſques icy, *que les plus belles choſes du Monde ſont imparfaites*. On ne peut rien voir à mon gré, qui ſoit écrit plus galamment. Sans parler de la iudicieuſe œconomie du deſſein; de l'agreable varieté de l'évenement; & de la richeſſe des deſcriptions: les entretiens ſont tout enſemble ſi naïfs & ſi fins, ſi delicats & ſi forts, ſi iuſte & ſi détournez, ſi naturels & ſi ſurprenants, que i'en ſuis charmé. Quelques rares que ſoient ſes penſées, il n'eſt pas allé les chercher bien loin. Il les a trouvées ſur les lieux, & en des lieux, où i'ya paſsé cent fois en ma vie ſans y remarquer rien qui ne fut commun. Mais c'eſt, que cét excellent Genie avoit le ſecret de découvrir dans le fond des choſes, des veines de marbre, des mines d'or, des carrieres de diamans; & en un mot, des Treſors, qu'il ſembloit que les Demons euſſent reſervez pour luy, & qu'ils les euſſent enviez aux ſimples mortels. I'entens les demons des bonnes & des belles lettres, dont il eſtoit le confident & le favory. En effet, Monſieur, il falloit bien, qu'il y euſt de la magie en cela. Autrement, pourquoy & moy & mes confreres les faiſeurs de livres, n'euſſions- pas nous apparçeu ce qui nous paroiſt dans ſes écrits, ſi facile à rencontrer? Sans doute, ſon eſprit familier, qui luy ouvroit les yeux & qui luy conduiſoit la veuë, détournoit la noſtre, & la couvroit de quelques nüages. Vous n'en croirez pourtant, Monſieur, que ce qu'il vous plaira: pourveu, que vous vous laiſſiez perſuader ce que ie demande inſtamment de vous, quà la premiere édition nouvelle des œuvres de Monſieur voſtre Oncle, vous preniez le ſoin d'y faire adiouſter ſon *Alcidalis*. Ie conſens que vous m'en faſſiez reproche; ſi vous n'en recevez de tous coſtez des remerciemens & des loüanges; & ſi pour mon droit d'avis, vous n'augmentez encore de quelques careſſes, la precieuſe amitié dont vous honnorez,

MONSIEUR,

*Voſtre, &c.*

ELO-

mais. Que si vous considerez, que le Duc estoit vieux & ialoux, la Duceſſe ieune & enfermée, & ce Prince le plus beau & le plus aymable du Monde: vous trouverez, que ce n'est pas un soupçon fort temeraire, de croire qu'elle en fust amoureuse.

Enfin, un soir, comme ce bel Esclave sortoit avec les autres du Palais du Duc, dans un passage où il y avoit peu de lumiere; il se sentit tiré par une femme quil ne coñoissoit pas: & s'estant separé un peu des autres, sãs attendre qu'il luy parlast, elle luy dist: Clariant, car c'estoit ainsi qu'il se faisoit appeller, si vous estes aussi brave que vous le paroissez, trouvez vous demain seul à la seconde veille de la nuit, au pied de la Tour des Grecs, Estant là, si vous vous servez de l'occasion qui se presentera, vous serez plus heureux, que vous n'avez iamais esperé de l'estre. Elle dist cela à la haste: & s'en alla sans attendre de réponse. On n'a iamais pû sçavoir comment la Duchesse estant si bien gardée, & veillée de tant de personne, pût trouver moyen de faire dire cela à Alcidalis. Vous mesme, Mademoiselle, ne m'en avez pû rendre raison: & il me souvient qu'icy, Madame vôtre mere, qui ne perd iamais l'occasion de dire une iolie chose, vous loüa d'avoir manqué invention en cét endroit de l'histoire. A la verité il est tres-remarquable, que n'en ayant point manqué pour sauver Alcidalis de tant d'accidens, pour conserver Zelide respure entre les mains des Pyrates, & pour les remettre tous deux apres tant d'erreurs dans leur Royaume: vostre imagination se soit seulement trouvée courte en cette occasion; & que vous n'ayez sceu trouver le moyen, de faire porter une parole à un homme.

Depuis le malheur d'Alcidalis il n'avoit encore veu luire aucun rayon de ioye, qu'en ce moment. Il creut d'abrod que ce message venoit de Zelide: & ayant les larmes aux yeux; il remercia le Ciel, de ce qu'il sembloit commencer à avoir pitié de luy. Toutesfois, soit que les ames des grands hommes voyent quelque chose dãs les tenebres de l'avenir; ou que les malheureux n'osent se fier aux promesses de l'esperance, dont ils ont esté tant de fois abusez: il n'osoit s'asseurer de son bonheur, & commençant à esperer, il commença à crain-

à craindre davantage. En cét endroit, Mademoiſelle, un plus éloquent eſcrivain que moy, ne manqueroit pas de dire, que toutes les heures luy durerent des iours, que les iours luy ſembloient des années, & que ſon amoureuſe impatience luy fit conter tous les momens, accuſer la lenteur du temps & du Soleil, & prendre tout le Ciel à partie. Mais ſans dire tout cela, on imaginera aysément l'inquietude d'Alcidalis, par les cauſes qu'il en avoit. La iour, ou pluſtoſt la nuit de l'aſſignation, qu'on luy avoit donnée, vint à la fin: & devant qu'elle euſt bien épaiſſi les ombres, il eſtoit deſia au pied de la Tour. C'eſtoit un vieux baſtiment que l'on croyoit avoir eſté fait par les Grecs, & qui eſtoit attaché au Palais. Il eſtoit battu au pied des ondes de la Mer, dans laquelle il entroit quelque cinquante pas. Le Prince qui avoit pourveu à toutes les choſes neceſſaires pour cela: s'y rendit dans une barque de peſcheur, laquelle il lia à quelque anneaux, qui eſtoient attachez dans le mur. Et la attendit le ſuccez que la fortune voudroit donner à cette aventure dans les tenebres, & le ſilence de la nuit, qui n'eſtoit interrompu que du bruit de la Mer. Il demeura une heure, ſans que rien parut, agité cependant diverſement d'eſperance & de crainte: qui eſtant deux paſſions contraires, ne laiſſent pas de ſe trouver ſouvent enſemble. Il ſe forma toutes les imaginations, que quelque autre peut penſer; mais qui ni vous ni moy, Mademoiſelle, qui n'avons iamais aymé ne ſçaurions dire. Il s'eſtoit élevé un vent de terre qui enfloit les vagues ſi hautes, qu'a peine la corde qui tenoit la barque y pouvoit reſiſter; & qu'il n'attendoit que l'heure de ſe voir détaché. Enfin comme il commençoit à deſeſperer de ſon bonheur; & qu'il eſtoit dans des penſées plus noires & plus eſpouvantables, que la nuit & la Mer qui l'entouroiént: un bruit qu'il entendit au haut de la Tour, luy redonna l'eſperance, qu'il avoit perduë. Il luy ſembla oüir quelques paroles, qu'il ne pût pas bien entendre: auſquelles ayant répondu par un bruit qu'il fit de ſon coſté, il oüit bientoſt apres tomber quelque choſe dans la Mer. Et ayant regardé avec plus d'attention, il apperçeut ie ne ſçay quoy de blanc qui paroiſſoit ſur l'eau; & s'en eſtant

approché, & l'ayant tiré à soy; il reconnût, que c'estoit une échelle de corde, qui descendoit de la tour, au bout de laquelle on avoit attaché du liege. & du linge, afin quelle se pût voir. Alors Alcidalis se laissa trompet à l'apparence de sa bonne fortune: & il creut qu'elle luy vouloit rendre quelque chose de Zelide. Aussi-tost, sans considerer les dangers où il se iettoit; & que dans les tenebres, & malgré les vents qui soufloient horriblement, il entreprenoit par un chemin si perilleux de montet à une hauteur extréme, sans sçavoir où il alloit, de qui, ni comment il seroit reçeu: il monta sur l'échelle; & commença à cheminer avec plus de legereté & de ioye qu'il n'eust fait par le plus riche escalier du monde. Apres avoit monté plus de cent échelons, il se trouva à une fenestre; où il apperceut une personne qui luy tendit la main: & qui sans luy dire mot, le conduisit par plusieurs détours & passages: au bout desquels, il se trouva dans un cabinet éclairé de trois lampes d'or, le plus richement paré qu'il eut veu de sa vie; & qui passoit toutes les richesses & les ornemens du Palais de son pere. A la lueur de la lampe, il vit que c'estoit une femme qui l'avoit conduit; & qui luy ayant dit qu'il se reposast, & qu'il attendist, sortit en mesme temps, & l'enferma. Il luy sembla, que c'estoit la mesme, qui luy avoit dit le iour d'auparavant, qu'il se trouvast au pied de la Tour des Grecs. Alos, considerant toutes les choses qui s'estoient passées, & celles qu'il voyoit; il se confirma davantage dans l'opinion qu'il avoit, qu'il estoit appellé de Zelide: & au milieu de tant de perils; qu'il se pouvoit imaginer, par un secret préſentiment de son mal, il ne craignoit rien tant, que de ne la point voir. Ie ne puis dire les diverses pensées qu'il eut, les impatiences, les desirs, & le craintes, les deffiances, les soupçons, les sursauts, les alarmes, & mille differentes passions, dont il estoit agité en mesme temps. Tout cela ne se peut representer sur le papier, & il n'y a que l'esprit humain qui soit capable de cette confusion.

Il fut une heure ainsi dans le plus profond silence du monde, sans entendre aucun bruit de nulle part; mais s'en imaginant à chaque moment avec des agitations estran-

eſtranges. Enfin il luy ſemble oüir des pas, & le bruſt d'une clef: auquel ayant tourné la teſte, il vit ouvrir une autre porte que celle par où il eſtoit venu, qui eſtoit couverte d'un tapiſſerie; & entrer en ce lieu la meſme perſonne qui l'y avoit conduit, qui s'eſtant approchée de luy avec un viſage riant, luy diſt: Vous me pardonnerez bien-toſt, Clarient, de vous avoir fait attendre, & connoiſtrez, que l'honneur que vous allez recevoir, meritoit bien d'eſtre attendu. Alors le Prince l'ayant remerciée, & priée de luy dire quel eſtoit cét honneur dont elle luy parloit; après s'eſtre arreſté & avoir penſé quelque temps, elle luy diſt: Clarient, ſi l'on ne croyoit connoiſtre ſuffiſamment la force, & la grandeur de voſtre ame, par ce que l'on a veu de vous; on ne vous declareroit pas voſtre bonne fortune tout à coup; & on vous donneroit du temps pour vous y accouſtumer, & voir comme vous la pourriez porter. Mais il eſt à croire de vous; que vous ne vous eſtonnerez pas de voſtre bonheur, quel qu'il puiſſe eſtre, & que vos penſées ne ſont pas moins hautes & moins grandes que vos actions. Sçachez donc, que vous eſtes dans le cabinet de Zelide; & que dans un moment vous ſerez dans ſa chambre. La Ducheſſe a remarqué toutes les qualitez qui vous rendent eſtimable: & voyant qu'il n'y a rien en vous de bas que voſtre fortune, elle en veut avoir ſoin elle-meſme, & la rendre meilleure; & pour cela elle vous veut connoiſtre. Voyez de voſtre coſté à vous bien ſervir de cette occaſion: & monſtrez deſormais autant de diſcretion & de conduite, que vous avez fait voir iuſqu'icy d'adreſſe & de valeur. Ayant dit cela, elle ſortit par la meſme porte, par où elle eſtoit entrée, d'où elle le mena dans la Chambre de ſa Maiſtreſſe.

Que la foibleſſe de nos ames eſt eſtrange! Alcidalis, que la mort, & tout ce qu'il y a de plus horrible, n'euſt pû épouvanter; qui malgre le vent, la nuit, & la mer, ſur de foibles échelons de corde, eſtoit monté, ſi gayement au haut de la tour; & qui euſt entrepris en plein iour, de delivrer ſeul la Ducheſſe d'entre les mains & le pouvoir du Duc: tremble en ce lieu, où il

ſçait qu'il n'y a que des femmes, Ce cœur, qui euſt affronté ſans crainte un monde d'ennemis; eſt agité & tranſi de peur, à l'approche de la ſeule perſonne qu'il ayme, & dont il ſçait qu'il eſt aymé.

La chembre n'eſtoit éclairée que d'un flambeau: & la Ducheſſe eſtoit au lit avec le peu de lumiere, que deſirent telles entrepriſes, & la honte & l'étonnement d'une ieune perſonne; qui n'y eſt pas encore accouſtumée. Ainſi, quand le Prince euſt eſté plus en luy-meſme, & moins prevenu, à peine euſt il pû connoiſtre ſon erreur, & la ſupercherie que la fortune luy faiſoit. D'abord il ſe mit à genoux devant elle: & ayant commencé à dire quelques paroles qui furent mal-prononcées, & plus mal ſuivies; il demeura au milieu de ſon diſcours. Le trouble de ſon eſprit, & l'agitation de tant de paſſions, le preſerent de ſorte, qu'il ne pût continuer: & à demy hors de luy-meſme, il ſe laiſſa tomber la teſte ſur le lit de la ieune Princeſſe: laquelle ayant porté la main pour le repouſſer, il la prit: & revenant par là en luy-meſme, apres l'avoir moüillée de beaucoup de larmes, il dit ainſi: Enfin, Zelide, le Ciel a eu un peu de pitié du miſerable Alcidalis: & quelque contraire qu'il me ſoit, ie luy rends mille graces, de ce qu'au moins devant que ie meure, il m'a permis une fois de vous voir. Ses ſoupirs interrompirent-là ſon diſcours. Et comme il le vouloit reprendre, ils entendirent un grand bruit dans le Palais: auquel celle qui l'avoit conduit eſtant ſortie, r'entra toute éperduë, diſant que c'eſtoit le Duc; & qu'il eſtoit deſia dans le quartier de la Ducheſſe. Ce bon homme, bien loin d'imaginer ce qui ſe paſſoit dans ſon Palais, eſtoit ſorti, en deſſein d'eſtre trois iours à la chaſſe. Mais ſoit que ſon amour, ou ſa ialouſie le r'appelaſt, ou qu'il creût faire par là une grande galanterie, & teſmoigner ſon impatience, & ſon affection à la Ducheſſe; il eſtoit revenu le iour meſme, & devant toute autre choſe accourut à grand haſte pour la voir.

Il me déplaiſt extrémement qu'il ſoit venu ſi hors de temps. Car i'euſſe eſté bien-aiſe de voir ce que la Ducheſſe euſt reſpondu dans l'étonnement, où vrayſemblablement elle eſtoit, de ce qu'elle venoit d'entendre. Ie le trouve fort faſcheux d'eſtre arrivé en cette oc-

te occaſion : & ſi i'euſſe fait l'hiſtoire, par dépit, ie l'euſſe fait..... La Ducheſſe dans l'étonnement, où elle eſtoit, de cette ſurpriſe, & de ce qu'elle venoit d'entendre, ne pût rien dire. La Dame qui avoit amené le Prince, le reprit par la main : & l'ayant remené par les meſmes endroits qu'il eſtoit venu, en un moment elle le mit à la feneſtre, par laquelle, voyant les trahiſons que luy faiſoit la Fortune, il eut envie de ſe precipiter, au lieu de deſcendre.....

*I'ay creu que ie ne pouvois mieus remplir le vuide de cette histoire, que de la lettre de Monsieur Costar sur le suiet de cét Ouvrage. Il en parle si dignement, & si fort à l'avantage des Fragmens des excellens hommes, que rien ne sçauroit mieux consoler le Lecteur, du regret de ne voir point la fin de cette Avanture. Ie voudrois bien luy avoir pû donner la satisfaction toute entiere : & que l'Autheur eût esté iusqu'au bout. A ce defaut, ie luy feray part d'un autre Fragment de sa façon, qui n'avoit pas eu iusqu'icy la hardiesse de se montrer tout seul, mais qui à la faveur de l'autre, pourra bien n'estre pas dédaigné de ceux qui le verront. Si sa matiere n'est aussi pleine de charmes, & aussi riante que du premier ; elle est en recompense plus grave & plus serieuse : & ie m'asseure que le Lecteur iudicieux ne regrettera pas moins sur son suiet, que sur celuy de l'autre, qu'il n'ait point sa perfection.*

LET-

# LETTRE DE MONSIEUR COSTAR, A MONSIEUR DE PINCHESNE.

*Sur le ſuiet du fragment d'Alcidalis.*

MONSIEVR,

Si i'en ſuis creu, vous ne priverez pas le public de ce commencement d'Hiſtoire dont il vous a plus de mille faire part. C'eſt un grand dommage, que vous ne puiſſiez la luy donner toute entiere : & le pis que i'y vois, c'eſt un dommage irreparable ; puis qu'il n'y avoit en France, que ſeul Monſieur de Voiture, qui pût achever ce que Monſieur de Voiture avoit commencé. Cependant, ie connois aſsés le gouſt des honneſtes gens, pour vous oſer répondre, que ce petit Fragment *d'Alcidalis*, ne ſera pas moins recherché que s'il y avoit mis la derniere main : & meſme qu'il en arrivera peut-eſtre, comme de l'Iris d'Ariſtide, des

Tyn-

Dd 6

Mr. que la Cour luy fera un tres-favorable accueïl, quoy que la fuirte & la concluſion, y ſoient à deſirer: & que ce qui luy manque, ſera cauſa que ſages diront, encore avec plus de verité qu'ils n'ont fait iuſques icy, *que les plus belles choſes du Monde ſont imparfaites*. On ne peut rien voir à mon gré, qui ſoit écrit plus galamment. Sans parler de la iudicieuſe œconomie du deſſein; de l'agreable variété de l'évenement; & de la richeſſe des deſcriptions: les entretiens ſont tout enſemble ſi naïfs & ſi fins, ſi delicats & ſi forts, ſi iuſte & ſi détournez, ſi naturels & ſi ſurprenants, que i'en ſuis charmé. Quelques rares que ſoient ſes pensées, il n'eſt pas allé les chercher bien loin. Il les a trouvées ſur les lieux, & en des lieux, où i'ya paſsé cent fois en ma vie ſans y remarquer rien qui ne fut commun. Mais c'eſt, que cét excellent Genie avoit le ſecret de découvrir dans le fond des choſes, des veines de marbre, des mines d'or, des carrieres de diamans, & en un mot, des Treſors, qu'il ſembloit que les Demons euſſent reſervez pour luy, & qu'ils les euſſent enviez aux ſimples mortels. I'entens les demons des bonnes & des belles lettres, dont il eſtoit le confident & le favory. En effet, Monſieur, il falloit bien, qu'il y euſt de la magie en cela. Autrement, pourquoy & moy & mes confreres les faiſeurs de livres, n'euſſions-pas nous apparçeu ce qui nous paroiſt dans ſes écrits, ſi facile à rencontrer? Sans doute, ſon eſprit familier, qui luy ouvroit les yeux & qui luy conduiſoit la veuë, détournoit la noſtre, & la couvroit de quelques nüages. Vous n'en croirez pourtant. Monſieur, que ce qu'il vous plaira: pourveu, que vous vous laiſſiez perſuader ce que ie demande inſtamment de vous, quà la premiere édition nouvelle des œuvres de Monſieur voſtre Oncle, vous preniez le ſoin d'y faire adiouſter ſon *Alcidalis*. Ie conſens que vous m'en faſſiez reproche, ſi vous n'en recevez de tous coſtez des remerciemens & des loüanges; & ſi pour mon droit d'avis, vous n'augmentez encore de quelques careſſes, la precieuſe amitié dont vous honnorez,

MONSIEUR,

*Voſtre, &c.*

ELO-

# ELOGE
## DU COMTE
# DUC D'OLIVARES,
## MINISTRE D'ESPAGNE.

*Le commencement deffaut à ce Fragment, auſſi bien que la fin.*

EN cette occaſion, il teſmoigna, que toutes les raiſons d'Eſtat ne pouvoient pas tant ſur ſon eſprit, que celles de la Religion: & qu'il aimoit mieux eſtre mauvais Politique, que de n'eſtre pas bon Chreſtien. Son integrité eſt reconnuë meſme de ſes ennemis. Il à touſiours eſté liberal de ſon bien, & ménager de celuy du Roy: &, ce qui ne ſemble pas croyable, ayant diſposé de plus, de cent cinquante millions, il eſt auiourd'huy endetée de cinq cens mil eſcus. Son train, ſa dépence, & ſa maiſon, ſont comme d'une perſonne privée, auſſi-bien que ſon affabilité, & grande facilité qu'il y a de luy parler. Les autres qui tiennent une place pareille à la ſienne, fuyent également les amis, & les ennemis: & n'ont pas moins de peur de ceux qui demandent du bien, que de ceux qui peuvent faire du mal. Pour luy, il ne craint point les uns; & il eſcoute les autres: & ne pouvant tout accorder; il croit au moins, qu'il doit tout entendre. Pour ce qui eſt de ſon eſprit, il ne peut, ce me ſemble, eſtre mis en doute de perſonne. Pour en faire imaginer la grandeur, il ſuffit de dire, qu'il s'eſtend aux deux boûts du monde, qu'il gouverne en Orient & en Occident, & conduit ſeul en meſme temps les plus importantes affaires de l'Europe. Pour

ce que

ce que i'en ay pû connoiſtre, il eſt merveilleuſement prompt, actif, & penetrant, ſubtil, charmant, & agreable, plain de feu, & de lumiere. Il parle ſa langue: c'eſt aſſez pour cela de dire, qu'il s'appelle Guzman: & qu'il eſt de cette illuſtre ſouche qui eſtoit celebre en Eſpagne devant qu'il y eut des Roys en Caſtille; & qui a laiſsé à cette Nation, les plus anciens & plus rares exemples qu,elle ait de vertu, & de fidelité. Son Pere Dom Pedro de Guzman, eut en ſon temps peu ou point de pareils en eſprit, ou en merite: & cette loüange étoit alors de plus grands poids, qu'elle ne feroit à preſent. Il fut Ambaſſadeur aupres du Pape, & en ſuite, Vice-Roy de Sicile; & puis de Naples: & eſtant de retour à Madrid, il fut mis dans le Conſeil d'Eſtat; qui eſt en cette Cour le plus haut degré d'honneur, & de dignité. Eſtant à Rome ſon fils..... de Guzman luy naſquit: lequel, pour eſtre le puiſné, fut deſtiné à l'Egliſe; & les premieres années de ſa ieuneſſe employées aux eſtudes. Mais quelque temps aprés il demeura l'aiſné par la mort de ſon frere; & par celle de ſon Pere heritier de ſoixante mil ducats de rente. Eſtant ieune, Il fut extremement bien fait de ſa perſonne, grand, agreable, & de belle taille, le meilleur homme de cheval de toute l'Eſpagne, vaillant, adroit, liberal, & magnifique; & fut ſans doute le plus galand de la Cour, juſqu'à ce qu'il en fuſt le plus puiſſant. Il entre dans les affaires en un temps, où il ſembloit, que le Genie d'Eſpagne commençoit à ſe laſſer; & que cette Monarchie, qui avoit eſté miſe au dernier point de ſa grandeur par Charles-Quint, & ſubſiſté à paine ſous Philippe ſecond, ſembloit vouloir decliner ſous les autres Roys. Ceux qui ne peuvent iamais eſtre contens des choſes preſentes, & qui cherchent touſiours des ſuiets de plaintes dans la prevoyance de l'avenir, où dans la comparaiſon du paſſé; regrettent la grandeur & la richeſſe de la Cour telle qu'elle eſtoit ſous Philippe troiſiéme; & trouvans par tout à cette heure, moins de luſtre, & de bonheur, y concluënt auſſi moins de conduite. Mais il faut conſiderer, que ceux qui ont tenu ceſte place devant luy, ont touſiours gouverné durant le calme, en un temps où il ne falloit

que

que tendre les voiles : que les ſchoſes alloient d'elles-meſmes, & que les vents ne ſoufflioient que pour faire venir l'or des Indes. L'Allemagne, qui ſe ſouvenoit encore de la bataille de l'Elbe, & d'avoir veu l'Aigle de l'Empire avec la foudre de Charles. Quint ; ne pouvoit au plus avoir que de mauvais deſſeins. Les Hollandois n'imaginoient point encore de plus grand bonheur, que de iouïr de la tréve. L'Angleterre eſtoit gouvernée par un Roy vieux, & Philoſophe; la France par un mineur. Toute l'Europe dormoit en repos, & en ſilence : & les Miniſtres d'alors n'eſtoient occupez qu'à diſtribuer les treſors du Perou, & à donner ou refuſer des Graces. Celuy-cy au rebours, a touſiours cheminé avec un vent contraire. Parmy les tenebres, & lors que le Ciel eſtoit couvert de toutes parts ; il a tenu ſa route au milieu des bancs & des écueils : & durant le tempeſte & l'orage, il a eu à conduire ce grand vaiſſeau, dont la prouë eſt dans l'Ocean Athlantique, & la poupe dans la Mer des Indes. Il a eu à s'oppoſer en France aux deſſeins d'un grand Miniſtre, haïſſant particulierement les Eſpagnols, habile, hardy, & tout puiſſant ſur le eſprit d'un Roy ieune, guerrier, & heureux en meſme temps. Du coſté du Nort, la Fortune a ſuſcité à la maiſon d'Authriche, le plus dangereux ennemy qu'elle eyt iamais eu : un conquerant, en qui le moindre qualité eſtoit celle de Roy ſage & vaillant, prudent & avantureux, de grande experience, & de grands deſſeins ; & qui ayant toutes les vertus d'Alexandre, n'avoit pas un de ſes vices, que ſon ambition. Ainſi cette Monarchie par elle ou par ſes ailiez, a eu tout à la fois pour ennemis, les François, & le Duc de Savoye, les Anglois, les Hollandois, les Proteſtans d'Allemagne, & le Roy de Suede : & cela en un Siecle tres ſterile de grands hommes pour l'Eſpagne ; & où la Fortune luy eſtoit plus ennemie que tout le reſte. Celuy-cy alloit tous les iours de l'Eſcurial à madraid avec deux Secretaires dans ſon carroſſe : & cette perſonne qui fait mouvoir tant d'Armées, & agït tant de millions d'hommes, n'en a d'ordinaire que trois ou quatre à ſa ſuitte. Il n'y a point d'accompagnement ſi glorieux que

cette

cette ſolitude. La meilleure preuve de n'avoir point failly, eſt de ne point craindre. Pour ſa conſcience, nous ſommes obligez particulierement de la reconnoiſtre, apres la facilité qu'il nous a donnée, à la ruïne des Huguenots, & à la deſtruction de la Rochelle. Que ſi les vents ont porté briſer contre la coſte de Guyenne les Carraques qui ſe deyoient deſcharger dans Lisbonne; ſi les Generaux des flottes les ont laiſſé prendre toutes entieres; & ſi la Mer en a englouty d'autres; ſi le Merquis de Spignola eſt mort devant que de prendre Cazal: ſi les Allemans eſtans les plus forts, ſe ſont laiſſez battre à Vaillane; ſi les chefs des Armées ayants de grands avantages, ont ſuby des conditions deſavantageuſes; & ſi la bonne fortune ou la bonne conduitte du Roy de Suede à gagné la bataille de Lipſic: ce ſont des accidens, que le Comte d'Olivares n'a pû empeſcher, & qu'il a fallu qu'il ait reparez. Vn des malheurs de ceux qui gouvernent: c'eſt que, des choſes bien faittes, & qui ont un bon ſuccez, chaque particulier tâche d'én tirer à ſoy la gloire; & que celles qui reüſſiſſent mal ſe reiettent toutes ſur un ſeul. Sa conduitte a donné remede à toutes les choſes qui en pouvoient reçevoir: & ſi elle n'a pû tout relever; c'eſt beaucoup, qu'elle ait empeſché que tout ne tombât. Quand la Fortune ne s'eſt point opposée à ſes conſeils, & qu'lle a laiſſé faire ſa prudence: les bon ſuccez luy ſont venus en foule de tous coſtez, en une meſme année il conquiſt Breda, non ſeulement ſur les Hollandois, mais ſur tous les Potentats de l'Europe. Il ſauva Gennes, eſtoit à demy Françoiſe; & avoit vingt mille Erançois à ſes partes. Il fit abandonner Calais aux Anglois, avec tant de diligence, qu'il ſemble que l'on ne les euſt laiſsé entrer en Eſpagné que pour avoir la plaiſir de les en chaſſer. Et en meſme temps, à l'autre bout du Monde, avec douze mil hommes il conquit le Preſil. Ainſi à la fois, il triompha de toute la terre: & eut des victoires, qui pouvoient rendre toute ſa vie huereuſe & illuſtre, ſi elles euſſent eſté departies en divers temps. Le malhuer a pû quelquefois renverſer ſes deſſeins, mais iamais la conſtance. Ie luy ay veu

deſ-

recevoir d'un meſme viſaga la nouvelle de la priſe de Maſtric, & de la mort du Roy de Suede. Et le iour, que la Fortune en luy oſtant ſa fille luy ravit ſes plus cheres eſperances : il eut la force de donner audience, & de vacquer aux affaires. Les ſentimens de Pere cederent ou devoir de Miniſtre. Il creut qu'il ne luy eſtoit pas permis d'abandonner aux larmes le yeux qui veilloient pour les bien de l'Eſtat ; & qu'un Eſprit qui avoit à ſa charge la moitié du monde, ne devoit pas eſtre troublé du malheur d'une famille. Son gouvernement a eu particulierement le bon-heur de n'avoir point eſté taché de ſang ; & d'avoir eſté exempt de proſcriptions. Ses ſoupçons & ſes craintes n'ont pas dépeuplé la Cour, pour remplir les oriſons Le crime de leze-Maieſté n'a pas ſervy protexte à ſes vangeance: & quoy que l'on ait fait, ou dit contre luy : il n'a iamais reconnu d'autres ennemis que ceux de l'eſtat. Mais pource que cét homme ſeul fait une grande partie de cette Cour ; que ſon nom eſt connû de toute l'Europe. ſa perſonne de peu de gens ; & que chacun en a de differentes impreſſions, ſelon l'affection, la haine, ou l'envie de ceux qui luy en ont fait le rapprot : il ne ſera pas mal à propos d'interrompre la ſuitte de ce diſcours, pour dire quelque choſe plus particulierement de luy.

La Fortune a de tout temps accouſtume de prendre bien bas ceux qu'elle veut mettre bien haut : & pour faire mieux connoiſtre ſon pouvoir, elle ſe plaiſt à former de rien ſes creatures. Elle n'a pas gardé cette regle au choix quelle a fait du Comte Duc d'Olivares, quelle trouva deſia ſi haut, qu'à peine l'a-t-elle ſçeu élever; & que toute ſa faveur ne luy a pû donner titre, qui ne ſe trouvaſt deſia dans ſa maiſon. Les Maiſtres des Genealogies, qui ont l'art de faire deſcendre des Rois, ceux qui en ſont aimez, & d'adopter chacun comme il leur plaiſt en telle race qu'il veüille choiſir; n'ont eu que faire de travailler pour monſtrer la grandeur de la ſienne. . . . . .

TABLE

# TABLE DES LETTRES DE LA PREMIERE PARTIE.


A Monſieur de Balzac. Page 1
A Monſieur le Marquis de Rambouillet, Ambaſſadeur pour le Roy en Eſpagne. 4
A Monſeigneur le Duc de Bellegarde en luy envoyant l'Amadis. 7
Au meſme. 141
A Madame de Saintot, en luy envoyant un Roland furieux traduit par du Roſſet. 9
A la meſme. 166
Billet de Madame de Saintot à Monſieur de Voiture. 167
Reſponſe de Monſieur de Voiture. 167
A la meſme. 169
A Madame la Marquiſe de Ramboüillet, ſous le nom de Callot excellent graveur, en luy envoyant de Nancy un livre de ſes figures. 11
A la meſme. 12. 77. 171. 191. 193. 194. 196
A Mademoiſelle de Ramboüillet ſous le nom du Roy de Suede. 13
A la meſme. 14
A la meſme, ſur la mort de ſon frere qui mourut de peſte, & qu'elle aſſiſta pendant ſa maladie. 26
A la meſme 39. 58. 105. 108
A la meſme, ſur le mot de Car. 117. 120
A la meſme. 121
A la meſme. 123
A la meſme. 126. 128
A la meſme. 130
A la meſme. 133. 135. 137. 139


A la

# TABLE.


*A la meſme, en luy envoyant douze galans de ruban d'Angleterre, pour une diſcretion qu'il avoit perduë contre elle.* 150. 151. 153. 155

*A la meſme, avec cette inſcription. A l'Infante Fortune, au Palais des Periſques.* 177

*A la meſme.* 179

*A la meſme.* 180. 203. 211

*A la meſme.* 216

*A la meſme.* 245

*A la meſme.* 247

*A la meſme.* 253. 278. 279. 280. 285. 288. 289

*A Mademoiſelle de Bourbon.* 16

*A Monſeigneur le Cardinal de la Valette.* 19. 112. 142. 143. 145. 147. 171. 174. 183 201.

*A Mademoiſelle Paulet.* 23. 35. 36. 38. 40. 46. 47. 53. 54. 62. 68. 69. 80. 84.

*A la meſme, en luy envoyant pluſieurs lyons de cire rouge.* 88. 90

*A Madame du Vigean, en luy envoyant une Elige qu'il avoit faite & qu'elle luy avoit demandée pluſieurs fois.* 25

*A Madame la Marquiſe de Sablé.* 27

*A la meſme.* 29

*A la meſme.* 37

*A la meſme.* 33

*A la meſme.* 34

*A la meſme.* 181

*A la meſme.* 208

*A Mademoiſelle de Chalais.* 28

*A Monſieur de Chaudebonne.* 52. 78. 82. 96

*A Monſieur de Puy-Laurens.* 70. 72

*A Monſieur du Fargis.* 75

*A Monſieur . . . Pour vous montrer que ie trouve.* 98

*A Monſieur . . . Ie ne ſçay pas bien certainement.* 101

*A Monſieur le Marquis de Montaiſier, qui fut tué depuis en la Valteline.* 101. 214

*Au meſme, priſonnier en Allemagne.* 267

*A Monſieur le Marquis de Piſany.* 176

*Au meſme.* 215

*Au meſme.* 222

# TABLE


*Au meſme, qui avoit perdu au jeu tout ſon equipage au ſiege de Thionville.* 271

*A Monſieur Gourdon, à Londres.* 107

*A Monſieur Godeau, depuis Eveſque de Graſſe.* 114

*A Monſieur le Marquis de Soudeac, à Londres.* 132

*A Madame... Il me ſemble que ie vous dois pour le moins.* 153

*A Madame... Puiſque le iour d'hier m'a plus dure* 165

*A Monſieur... Apres que la Ville de Corbie eut eſté repriſe ſur les Eſpagnols par l'armée du Roy.* 156

*A Monſieur... Il euſt mieux valu danſer une courante.* 202

*A une Maiſtreſſe inconnuë.* 168

*A Monſieur Arnaud, ſous le nom du ſage Icas.* 170

*A Monſieur Coſtart.* 185. 187. 190. 195. 229. 236. 237. 257. 259. 275. 295. 323. 324.

*Au meſme, qui s'eſtoit moqué de quelques fautes, que l'Autheur avoit faites en parlant latin à un Ambaſſadeur, trois iours apres il luy envoya ce billet.* 339. 342

*A Monſeigneur l'Eveſque de Liſieux.* 198

*A Monſieur de Lyonne, à Rome.* 200

*A Monſeigneur... Quand vous ſeriez ſorty de Paris* 202

*A Madame la Princeſſe.* 204

*A Monſieur Chapelain.* 205. 213. 252

*A Madame... La lettre que vous deſirez de voir.* 206

*A Madame... Quelq'une des Fees à qui vous dites.* 206

*A Madame... Quoy que ie n'eſpere pas me pouvoir iamais acquiter.* 210

*A Monſeigneur le Cardinal Mazarin.* 217

*A Madame la Ducheſſe de Savoye.* 218

*A Mademoiſelle, Servant l'une des filles de ſon Alteſſe Royale Madame la Ducheſſe de Savoye.* 219

*A Monſieur le Comte de Guiche.* 220. 227

*Au meſme, ſur ſa promotion à la charge de Mareſchal de France.* 228

*A Monſeigneur le Mareſchal de Grammont, ſur la mort de de Monſieur ſon pere.* 286. 300


A Mon-

# TABLE.


A *Monſieur de ſerisantes, Reſident pour le Roy pres la Reyne de Suede.* 223
A *Monſieur de Maiſonblanche à Conſtantinople.* 224
A *Monſieur de Chavegny.* 226. 263
Butillerio Chavienio, V. Victurus, S. P. D. 359
A *Monſieur le Treſident de Maiſons.* 249. 250
*Au meſme.* 264
A *Monſieur Eſprit.* 256
A *Monſieur le Marquis de Roquelaure.* 261
A *Monſieur le Marquis de ſainct Maigrin.* 263
A *Monſeigneur le Duc D'Anguitn, ſur le ſuccez de la bataille de Rocroy.* 1643. 264
*Au meſme, lors qu'il fit paſer le Rhin aux troupes qui devoient ioindre celles de Monſieur le Mareſchal de Guebrians.* 1643. 269. 299. 305. 313
*Au meſme, ſur la priſe de Dunkerke.* 317
A *Monſeigneur le Prince.* 338
A *Monſeigneur d'Avoux, Surintendant des Finances, & Plenipotentiaire pour la Paix.* 273. 292. 297. 307. 309. 318. 320. 326. 330. 352. 353. 355. 357
A *Monſieur de Chaveroche.* 276
A *Madame la Marquiſe de Vardes.* 277
A. *M. de B. M. de B. & M. C.* 281
A *Mademe l'Abeſſe... pour la remercier d'un chat qu'elle luy avoit envoyé.* 283
A *Monſieur de Mauroy, pour le remercier de la terre Sigelee qu'il luy avoit envoyée.* 284
A *Monſeigneur le Comte d'Alais.* 286
A *Monſieur Chantelou.* 291. 301
A *Monſeigneur le Mareſchal de Schomberg.* 294. 295 303
A *Monſieur d'Emery, Controlleur general des Finances.* 299
A *Monſeigneur le Duc de la Trimoüille.* 306. 315. 316
A *la Reyne de Pologne.* 314
A *Madame la Ducheſſe de Longueville, eſtant à Munſter.* 337
In Obitum N. 360


TA-

# TABLE.
## DES LETTRES AMOUREUSES.




*Florice, Quittons le noir.* Page 363
*A Madame ...C'eſt ſans doute un menace,* 364
*A la meſme. C'eſt le vray moyen de redoubler.* 365
*A la meſme. I'ay oublié tout ce que ie devois dire.* 366
*A la meſme. Ie ſens bien que la fin des mes iours.* 367
*A la meſme. Il eſtoit temps que ie ſongeaſſe a ma.* 368
Lettre VII. *Si c'eſt aujourd'huy que ie doy donner.* 369
*A la meſme. Ie croyois qu'il n'y euſt que vous.* 370
*A la meſme. Ie penſois que la lettre que ie vous envoye.* 371
*A la meſme. Vous pouvez eſtre aſſeurée que la triſteſſe.* 372
*A la meſme. I'ay bien de la honte à vous le dire.* 374
*A la meſme. Depuis que vous nous avez laiſſez.* 375
*A la meſme. I'eſperois tirer cét avantage de la.* 376
*A Diane. Si le deſplaiſir de ne point voir.* 378
*A la meſme. Apres vous avoir laiſsé paſſer le temps.* 379
*A Climene. Puiſ-que ie ne vous puis parler.* 380
*A Mademoiſelle de M.... Ie ne dors qu'avec beaucoup de peine.* 381
*A M. D. Voicy la quatrieſme lettre que ie vous.* 382
Lettre XIX. *Il fait un de plus beaux iours.* 383
*A Madame... Enfin, ie ſuis arrivé en vie.* 385
Lettre XXI. *Ie vous en demande pardon.* 387
Lettre XXII. *Ie ne ſçay pas bien ce voyage.* 388
Lettre XXIII. *Dans quelles tenebres m'avez vous.* 390
*A M. D. B. La nuit eſt paſſée pour tous les autres* 391.
*A la meſme. Il faut bien croire que vous.* 392
*A la meſme. Ie vous en demande tres humblement.* 393
*A la meſme. N'eſtes-vous pas la plus fiere perſonne.* 394
*A la meſme. Puiſ-que vous avez tant de peur.* 395
*A la meſme. Si tout ce qu'il y a de beau, de charmant.* 396
*A la meſme. Ie voy bien que ie ne ſortiray iamais* 396
*A M. de V. Apres quatorze vers vous me permettrez.* 397

A Mademoiſelle . . . La plus grande ioye que ï aye eüe. 398
Lettre XXXIII. Apres avoir eu une des plus faſcheuſes. 399
Lettre XXXIV. Lors que ie ne penſois point du tout. 400
Lettre XXXV. Ie ne manqueray pas d'aller faire. 401
A Madame . . . Ie n'eſperois pas qu'il me reſteroit. 402
A Mademoiſelle . . . A moins de vous envoyer. 402
Lettre XXXVIII. Ie n'oſerois vous dire l'eſtat où ie ſuis. 403
Lettre XXXIX. I'avois commencé à me mutiner. 404
Lettre XL. Le Canon d'Arras n'a point fait. 405
Lettre XLI. Voyez ie vous ſupplie, quelle eſt. 406
Lettre XLII. Vous verrez par la lettre. 470
Lettre XLIII. I'ay eu depuis hier beaucoup de fois. 407
Lettre XLIV. Monſieur de Chaſtelnau ſe porte bien 408
Lettre XLV. Il vous ſied fort bien de rire. 409
Lettre XLVI. Apres avoir bien ſongé. 409
Lettre XLVII. Il faut bien que vous ſoyez. 410
Lettre XLVIII. Vous avez bien raiſon de vous moquer. 411
Lettre XLIX Ie ne me puis reſoudre à laiſſer. 412

# TABLE.
## DES LETTRES
## EN VIEUX LANGAGE.

LEttre de Monſieur le Comte de S. Aignan eſtant priſonnier à Monſieur le Comte de Guiche. Page 413
Lettre de l'Autheur ſur le ſuiet de la precedente. 415
Reſponſe de Monſieur le Comte de ſaint Aignan, à la lettre de l'autheur. 417
Au tres-excellens, beliqueux, inviſtiſsimes & inſuperables Chevaliers le Comte Guicheus, le Chevalier de l'Iſle inviſible, & Dom Arnoldus. 420
Lettre Eſpagnolle à un Dame en luy envoyant le verbe l'ayme, tu aymes. 424
Romance. 425

DES

# TABLE DES POESIES.

649

## ELEGIES.


*Belise je sçay bien.* 426
*Belle Philis adorable merveille.* 429


## STANCES.

Escrites sur des tablettes.


*Voicy mon Amour sur la touche.* 435
Autres, escrites de la main gauche, sur un feüillet des mesmes tablettes, qui regardoit un miroir mis au dedans de la couverture.
*Quand je me plaindrois nuit & jour.* 435
*Ce soir que vous ayant seulette.* 436
Autres, sur le mesme sujet des precedentes.
*Lors qu'avecque deux mots.* 437
Sur sa Maistresse, rencontrée en habit de garçon. un soir du Carnaval.
*Je sens au profond de mon ame.* 439
Pour Minerve en un Balet.
*Vous qui chassiez de vostre Cour.* 442
*Je me meurs tous les jours.* 443
*La Terre brillante de fleurs.* 444
*Belle Deesse que i'adore.* 445
A la loüange du soulier d'une Dame.
*Moy qui fus pris ce Caresme.* 446
A une Damoiselle qui avoit les manches de sa chemise retroussées & sales.
*Vous qui tenez incessamment.* 447
Sur une Dame dont la juppe fut retroussée, en versant dans un carrosse à la campagne.
*Philis, je suis dessous vos loix.* 448
Fragment.
*La plus adorable personne.* 450

# TABLE.

## SONNETS.


*Sous un habit de fleurs.* 450
*Il faut finir mes jours.* 451
*Belles fleurs dont je voy.* 451
*L'autre jour au palais des Cieux.* 451
*Des portes du matin.* 452

A Monſeigneur le Cardinal de Mazarin, ſur la Comedie des machines.

*Quelle docte Circé.* 452


## CHANSONS.

Sur une belle voix.


*Lors que Beli ſe veut chanter.* 453
*Mes yeux quel crime ay-ie commis.* 454
*L'Amour ſous ſa loy.* 455
*Je me tais & me ſens bruler.* 456
*Les trois plus grandes Deeſſes.* 457
*Noſtre Aurore vermeille.* 458
*Ce n'eſt pas ſans raiſon.* 459
*J'avois de l'amour pour vous.* 460

Sur l'air du Branle de Metz.

*Belles l'honneur de noſtre âge.* 462

A Madame la Princeſſe, ſur l'air des Landriry.

*Madame vous trouverez bon.* 465
*L'un meurt qu'à ſa fantaſie.* 468
*Le Demoiſelles de ce temps.* 468
*Quand Iris aus beaux yeux.* 470

Sur l'air des Lanturlu.

*Le Roy noſtre ſire.* 472


## RONDEAUX.


*Ma foy, c'eſt fait de moy.* 473
*Ma foy que d'un fin diamant.* 473
*D'un breuvoir d'eaux, comme avez debatu.* 474
*Un breuvoir d'eau, pour aux Dames.* 474
*Vous l'entendez mieux que je me penſois.* 475
*Chez la Coiffier un demy douzaine.* 475


Dedans

*Dedans ce prez herbus & ſpatieux.* 476
*Mon ame à Dieu, quoy que le cœur.* 476
*Trois jours entiers, & trois entieres nuits.* 476
*Ou vous ſçavez tromper bien finement.* 477
*Le Soleil ne voit icy bas.* 477
*Tout beaux corps, toute belle image.* 478
*Cinq ou ſix fois cette nuit en dormant.* 478
*Si haut je veux loüer Sylvie.* 479
*Pour le moins voſtre compliment.* 479
*On le m'a dit, Mademoiſelle.* 480
*En cas d'Amour, il ne faut jamais.* 480
*Si vous vouliez qu'on vous parlaſt.* 481
*Je ne ſçaurois faire cas d'un Amant.* 481
*L'Amour qui de tout ſens me prive.* 481
*Penſer que pour ne vous déplaire.* 482
*Pour vous beaux yeux qui me vont.* 482
*Pour vous ſerviri'ay pû me dégagner.* 482
*Six Rois prierent l'autre jour.* 483
*A vous ouïr Chapelain Chapeler.* 484
A Monſeigneur le Mareſchal de Baſſompiere.
*Un petit mot qu'on m'a porté.* 484
A luy meſme.
*Dans la priſon qui vous va r'enfermant.* 485
Réponſe à un deffy.
*Comme un galand & brave Chevalier.* 485
Au meſme.
*Vous parlez comme un Scipion.* 486
*En bon François politique & devot.* 486

## VERS BVRLESQVES.

Ballade en faveur des œuvres de Neuf-Germain.
*Par tous le coins de l'Univers.* 486
Plaintes des conſonnes qui n'ont pas l'honneur d'entrer au nom de Neuf-Germain. Par Monſieur Patris.
*Oncques ſans l'avoir merité.* 488
Reſponſe de l'Autheur, à la precedente plainte, ſous le nom de Jupiter.
*Vous ſçavez bien, Troupe immortelle.* 489
Requeſte à Monſieur de Puy-laurens au nom de Neuf-Germain.
*Ce que dans vos vers i'entens lire.* 491

Vers à la mode de Neuf-Germain, à Monſieur d'Avaux, les lettres du nom finiſſans les vers.

*L'autre jour Jupiter manda.* 492

Lettre à Madame la Princeſſe.

*Dieu garde en joye & en lieſſe.* 493

Placet à une Dame.

*Plaiſe à la Ducheſſe tres-bonne.* 497

Autre à Monſeigneur le Cardinal Mazarin.

*Plaiſe Seigneur, plaiſe à Voſtre Eminence.* 497

Autre ſur le meſme ſujet.

*Prelat paſſant tous les Prelats paſſez.* 498

Epiſtre à Monſieur de Colligny.

*Dans le plaiſirs qui vous entourent.* 498

Etrennes de quatre animaux, envoyez par une Dame à Monſieur Eſprit. Pour le Grillon.

*Je demeurois dans un four chaud.* 506

Pour le Hibou.

*Les hommes, tous tant que vous eſtes.* 507

Pour la Tortuë.

*Pour vous venir baiſer la main.* 507

Pour la Taupe.

*Bon jour, Monſieur, & bonne année.* 508

Reſponſe pour Mademoiſelle de Ramboüillet, à Monſieur le Marquis de Montauſier.

*Pour un Chevalier Allemand.* 510

Reſponſe à une lettre de Monſieur Arnaud.

*Certes, c'eſt un grand cas, Icas.* 512

Epiſtre à Monſeigneur le Prince ſur ſon retour d'Allemagne. 1645.

*Soyez, Seigneur, bien revenu.* 517

Placet, à Monſeigneur le Cardinal Mazarin, pour entrer chez-luy.

*Prelat Paſſant tous les Prelats paſſez.* 525

A Monſeigneur le Cardinal Mazarin ſur la priſe de la Baſſée 1647. Ballade.

*Vous vous trouvez touſiours deſſus vos pieds.* 525

Réponſe à l'Epiſtre écrite à Madame la Marquiſe de Montauſier, ſur ſon nouvel accouchement.

*Seigneurs Chevaliers Catalans.* 527

VERS EN VIEVX LANGAGE.

Réponſe à Monſieur le Comte de ſaint Agnan, ſous le nom du Chevalier de l'Iſle Inviſible.

*Sire Compains, en voſtre eſcript.* 532

Répon-

TABLE.
Réponſe au Comte Guicheus ſur ſon Quatrain, qui dit:
*Point ne voudrois de greigneur aventure.* 535
Réponſe au Quartain pour Arnaldus, qui dit:
*Ce faillyglouton d'Arnaldus.* 536

655

# TABLE DES LETTRES ET AUTRES PIECES DE LA SECONDE PARTIE.

Lettre I. A *Monſeigneur le Cardinal de la Valette.* Page 543
Lettre II. *Au meſme.* 544
Lettre III. *Au meſme.* 546
Lettre IV. *Au meſme.* 546
Lettre V. *A Madame...* 547
*Billet à la meſme.* 548
Lettre VI. *A Madame...* 548
Lettre VII. *A Monſieur Goular.* 551
Lettre VIII. *A Monſieur...* 552
Lettre IX. *A Monſieur le Marquis du Fargis* 553
Lettre X. *A Monſieur de Puy laurens.* 555
Lettre XI. *A Monſieur...* 556
Lettre XII. *A Monſieur de Chaude Bonne.* 557
Lettre XIII. *A Monſieur....* 558
Lettre XIV. *A Monſeigneur le Comte-Duc d'Olivares.* 560
Lettre XV. *A Monſieur de Chaude-Bonne, Chevalier de Madame la Ducheſſe d'Orleans.* 561
Lettre XVI. *Au meſme.* 562

Vers à la mode de Neuf-Germain, à Monſieur d'Avaux, les lettres du nom finiſſans les vers.

*L'autrejour Jupiter manda.* 492

Lettre à Madame la Princeſſe.

*Dieu garde en joye & enlieſſe.* 493

Placet a une Dame.

*Plaiſe à la Ducheſſe tres-bonne.* 497

Autre à Monſeigneur le Cardinal Mazarin.

*Plaiſe Seigneur, plaiſe à Voſtre Eminence.* 497

Autre ſur le meſme ſujet.

*Prelat paſſant tous les Prelats paſſez.* 498

Epiſtre à Monſieur de Colligny.

*Dans le plaiſirs qui vous entourent.* 498

Etrennes de quatre animaux, envoyez par une Dame à Monſieur Eſprit. Pour le Grillon.

*Je demeurois dans un four chaud.* 506

Pour le Hibou.

*Les hommes, tous tant que vous eſtes.* 507

Pour la Tortuë.

*Pour vous venir baiſer la main.* 507

Pour la Taupe.

*Bon jour, Monſieur, & bonne année.* 508

Reſponſe pour Mad. moiſelle de Ramboüillet, à Monſieur le Marquis de Montauſier.

*Pour un Chevalier Allemand.* 510

Reſponſe à une lettre de Monſieur Arnaud.

*Certes, c'eſt un grand cas, Icas.* 512

Epiſtre à Monſeigneur le Prince ſur ſon retour d'Allemagne. 1645.

*Soyez, Seigneur, bien revenu.* 517

Placet, à Monſeigneur le Cardinal Mazarin, pour entrer chez-luy.

*Prelat Paſſant tous les Prelats paſſez.* 525

A Monſeigneur le Cardinal Mazarin ſur la priſe de la Baſſée 1647. Ballade.

*Vous vous trouvez touſiours deſſus vos pieds.* 525

Réponſe à l'Epiſtre écrite à Madame la Marquiſe de Montauſier, ſur ſon nouvel accouchement.

*Seigneurs Chevaliers Catalans.* 527

VERS EN VIEVX LANGAGE.

Réponſe à Monſieur le Comte de ſaint Agnan, ſous le nom du Chevalier de l'Iſle Inviſible.

*Sire Compains, en voſtre eſcript.* 532

Répon-

Réponse au Comte Guicheus sur son Quatrain, qui dit :
*Point ne voudrois de greigneur aventure.* 535
Réponse au Quartain pour Arnaldus, qui dit :
*Ce sailly glouton d'Arnaldus.* 536

# TABLE DES LETTRES ET AUTRES PIECES DE LA SECONDE PARTIE.

Lettre I. A *Monseigneur le Cardinal de la Valette.* Page 543
Lettre II. *Au mesme.* 544
Lettre III. *Au mesme.* 546
Lettre IV. *Au mesme.* 546
Lettre V. *A Madame...* 547
*Billet à la mesme.* 548
Lettre VI. *A Madame...* 548
Lettre VII. *A Monsieur Goular.* 551
Lettre VIII. *A Monsieur...* 552
Lettre IX. *A Monsieur le Marquis du Fargis* 553
Lettre X. *A Monsieur de Puy laurens.* 555
Lettre XI. *A Monsieur...* 556
Lettre XII. *A Monsieur de Chaude Bonne.* 557
Lettre XIII. *A Monsieur....* 558
Lettre XIV. *A Monseigneur le Comte-Duc d'Olivares.* 560
Lettre XV. *A Monsieur de Chaude-Bonne, Chevalier de Madame la Duchesse d'Orleans.* 561
Lettre XVI. *Au mesme.* 562

Lettre XVII. *A Monſieur de la Fonquiere.* 563
Lettre XVIII. *A Monſeigneur...* 563
Lettre XIX. *Billet à Madamoiſelles de Maroles.* 565
Lettre XX. *A Monſieur....* 566
Lettre XXI. *A Monſieur...* 568
Lettre XXII. *A Monſieur...* 568
Lettre XXIII. *A Monſieur ...* 570
Lettre XXIV. *A Madame....* 571
Lettre XXV. *A Madame....* 572

## METAMORPHOSES.

*Metamorphoſe de Lucine en Roſe, pour Madame la Marquiſe de Ramboüillet.* 575
*Metamorphoſe de Julie en Diamant, pour Madame la Marquiſe de Montauſier.* 576
*Metamorphoſe de Leonide en Perle pour Mademoiſelle Paulet.* 577
*Ballade.* 578
*Hiſtoire d'Alcidalis & de Zelide, à Mademoiſelle de Ramboüillet.* 580
*Lettre de Monſieur de Coſtar à Monſieur de Pinchesne, ſur le ſujet du Fragment d'Alcidalis.* 635
*Eloge du Comte-Duc d'Olivares, Miniſtre d'Eſpagne.* 638

*FIN.*